



PhD-FHSE-2023-019

Faculté des Sciences Humaines, des Sciences de l'Éducation et des Sciences Sociales

## THÈSE

Soutenue le 24/04/2023 à Esch-sur-Alzette

En vue de l'obtention du grade académique de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DU LUXEMBOURG

EN LETTRES

par

Houévi Georgette TOMEDE

née le 22 avril 1954 à Tahoua (Niger)

LA THÉMATIQUE DU MARIAGE DANS LES  
ŒUVRES DE SEPT ROMANCIERES NEGRO-  
AFRICAINES D'EXPRESSION FRANÇAISE

### Jury de thèse

Professeur Sylvie Freyermuth, directeur de thèse  
*Professeur, Université du Luxembourg*

Professeur Frank Wilhem, président  
*Professeur émérite, Université du Luxembourg*

Professeur Béatrice Bloch  
*Professeur, Université de Poitiers*

Professeur Jean-Marie Kouakou  
*Professeur, Université Félix Houphouët Boigny de Cocody*

Professeur Pierre Halen  
*Professeur, Université de Lorraine*



## DÉDICACE

A la mémoire de mes parents défunts : Maman Véronique Mahoudonou Ahouansou et Papa André Kéké Tomédé, qui ont pris l'initiative de me mettre très tôt à l'école dès l'âge de quatre ans, et de m'inculquer la persévérance dans les épreuves. Qu'ils demeurent dans la félicité divine.

A Philippe Kodjo Ayégnon, mon très cher époux, un compagnon de toutes les circonstances, qui a choisi volontairement faire le chemin de la vie avec moi depuis bientôt cinq décennies, soit un demi-siècle. Qu'il reçoive toute ma profonde gratitude.

A Armel Ayégnon, un de mes fils, qui a eu à cœur l'aboutissement de cette thèse et y a tenu contre vents et marées. Qu'il soit béni.

A toute l'humanité éprise de justice, éprise d'égalité entre les femmes et les hommes. Qu'elle soit saluée.

## REMERCIEMENTS

« Malheur à un monde où le rêve est méprisé – c'est un monde aussi où ce qui est profond en nous est méprisé »<sup>1</sup>, dixit Alexandre Grothendieck, un éminent mathématicien de notre siècle.

Oui ! J'avais aussi rêvé qu'un jour je soumettrai une thèse à un jury. Mais je ne sais pas comment, quand, où et avec qui. Seule une chose était sûre : j'avais la conviction et un grand espoir qui m'habitait au plus profond de moi.

Grâce à ses investigations sur Internet Armel Ayégnon dénicha pour moi l'oiseau rare en me proposant ainsi Madame la Professeure Sylvie Freyermuth que j'ai nommée. Je dis bien l'oiseau rare parce que ce n'est plus évident de trouver un encadreur de thèse de cette envergure sans obstacles de nos jours. J'ai connu beaucoup d'épreuves et ai suffisamment de preuves à ce sujet. Cependant, je salue l'esprit d'intégration de l'Université Nationale de Cocody en Côte d'Ivoire devenue l'Université Félix Houphouet Boigny qui m'a accueillie pour la première fois dans les années 1979-1980. Elle m'a toujours donné l'opportunité d'aller et de revenir jusqu'à la fin de ma formation en Master II.

Je profite de l'occasion pour dire un vibrant merci au Professeur Jean-Marie Kouakou qui représente pour moi tous les enseignants de cette prestigieuse Université qui m'ont légué un pan de leur savoir. Il y a plus de vingt-deux ans, il fut le président du jury lors de ma soutenance de mémoire en Lettres Modernes, sous la direction du Professeur Kouamé Kouamé.

En effet, Madame Freyermuth devint donc ma directrice de thèse et je ne sais vraiment par quelle magie. Elle serait celle qui me conduirait dans les méandres de la recherche, où pas à pas, je découvris les règles et les principes de la rédaction d'une thèse scientifique. Ainsi, durant quatre années révolues, je réponds toujours présente à ses rendez-vous jusqu'à ce jour-ci, pour éventuellement des propositions à partager, des formulations à reconstruire, des tirs à ajuster, des impératifs de concision et des commodités à mettre en place, des références d'auteures à ordonner, mais on ne se rendait pas compte du temps passé avec Madame Freyermuth. C'était un peu comme à la maison avec maman où on partageait l'essentiel, mais aussi les peines et les joies au fil du temps.

---

<sup>1</sup> Alexandre Grothendieck, *Récoltes et semaines*, (sous-titré) « Réflexions et témoignage sur un passé de mathématicien », Paris, Edition française disponible sur Internet en format PDF [archive], (texte écrit entre juin 1983 et avril 1986), publié par Gallimard en janvier 2022 en 2 volumes.

Ma première rencontre le 14 janvier 2019 avec Madame Freyermuth dans son bureau, m'avait déjà mise en confiance : sa première réaction me laissait croire que j'apparaissais beaucoup plus jeune que mon âge, et le fait d'insister sur ce point se demandant si on ne me l'a jamais dit, nous a fait beaucoup rire. C'est dès cet instant chaleureux, planté dans un décor si gai, que sans doute mon optimisme si flatté, je vis une lueur de la réalisation de mon rêve. C'est avec Madame Freyermuth d'ailleurs, ce même jour que je découvris le restaurant universitaire de Belval, puisqu'elle m'avait invitée pour partager le déjeuner ensemble. Dans un accord unanime vous admettez avec moi qu'elle est celle qui a donné vie à cette thèse agonisante et qui a permis à ce que nous soyons ici aujourd'hui. Que toute ma reconnaissance lui soit accordée infiniment, sans restriction aucune. Chère Professeure, malheureusement je n'ai que ce petit mot merci pour vous dire mon merci à moi, qu'il demeure sans bornes. Je n'oublierai jamais votre passage si bref soit-il dans ma vie.

Une thèse de doctorat est très passionnante, époustouflante, déroutante même, mais elle nous permet de sortir de nous-mêmes de la lourdeur où nous sommes engoncés et parfois même nous amène sur des voies cocasses, inattendues : pour ma part, je devais désormais m'initier aux apprentissages et aux exigences de multiples leçons élémentaires de l'ordinateur comme un enfant du primaire. L'ordinateur et moi n'étions pas du tout des alliés hormis la saisie que je maîtrisais, je dois m'atteler désormais aux leçons d'initiation de Madame Clees à la « Maison des citoyens » située à la rue Kennedy, et j'ai pu avoir malgré tout deux certificats de réussite. Qu'elle soit remerciée pour toute l'attention qu'elle m'a prêtée.

L'anglais était la langue la plus usitée à l'Université de Belval. Il fallait ressusciter tout ce que nous avions appris au secondaire comme au supérieur, tous les mots tapis dans mon subconscient pour suivre les cours pourvoyeurs de crédits (ECTS) et souvent des disciplines qui n'ont pas de lien avec notre sujet. Il fallait valider vingt points obligatoirement avant la soutenance. Beaucoup d'écueils rencontrés à ce sujet à cause de l'incompréhension linguistique. Toutefois, cela nous a aidée désormais à mieux nous exprimer en anglais, et plus encore cela nous a galvanisée pour nous initier par curiosité cette fois-ci, à la langue luxembourgeoise avec Mesdames Simone et Josiane, toujours à la « Maison des citoyens » où j'ai dû partager avec elles notre expérience d'assistante sociale et d'éducatrice spécialisée que je suis. Qu'elles trouvent ici l'expression de notre reconnaissance.

Une grande part de gratitude va à l'endroit du Séminaire doctoral et à la petite famille constituée avec Madame Freyermuth, pour les moments d'échanges enrichissants et de

critiques constructives sur nos travaux respectifs. Cela nous a valu des pas de géants dans la recherche.

Et un clair matin, brusquement, on sonna le glas. Le monde entier allait s'arrêter. On était sur le point de vivre un évènement sans pareil, celui du COVID 19. Le 16 mars 2020, nous décidons de quitter notre appartement 333, au campus Belval, obtenu grâce à la demande de Madame Freyermuth à Madame Aline Chambige et cela faisait de nous une étudiante régulière. Qu'elle soit aussi remerciée.

Cependant, l'Administration a joué un grand rôle à notre endroit : les cours présentiels furent remplacés par des cours en ligne nous permettant ainsi de continuer le processus de nos travaux sans être trop affectés. Que Monsieur le Recteur Stéphane Pallage et son équipe reçoivent toute notre admiration.

Un merci chaleureux également à Monsieur Till Dembeck, le chef de département, qui promit de nous soutenir pendant cette thèse, et à Madame Sanda Cuturic qui nous fit souvent part de nos acquis en ECTS. Soyez-en tous remerciés, de même que Madame Cécilia Messager pour les messages lors de chaque inscription et pour l'accueil réservé à notre endroit dans son bureau.

Chers parents et surtout à vous très chers enfants résidant en Europe, merci infiniment pour vos visites périodiques et les approvisionnements appropriés pendant notre séjour au Luxembourg. Nous pouvons compter naturellement sur votre solidarité familiale quand s'annoncera l'éclipse de notre vie. Soyez-en bénis éternellement.

A l'auditoire d'ici et d'ailleurs, merci pour votre soutien.

Et enfin, maintenant chers professeurs qui constituez les membres de ce jury, Monsieur le Président, recevez l'expression de notre profonde et sincère gratitude, à l'heure où cette thèse est soumise à votre examen et dont le sort dépend beaucoup de vous. Nous osons une fois encore compter sur votre indulgence pour la réalisation de notre rêve. Déjà, nous vous promettons avec toute la déférence possible que nous tiendrons compte de toutes vos remarques pour nos imperfections éventuelles et vos critiques stimulantes pour parfaire cette thèse, car aucune œuvre sortie des mains humaines n'est parfaite. Une fois encore, merci de m'avoir honorée par votre *Fiat* pendant cette soutenance, malgré vos nombreuses charges.

## **Introduction générale**

Au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, les investigations coloniales françaises ont dorénavant introduit comme langue d'écriture étrangère sur presque tout le continent africain, la langue française. De toute la littérature négro-africaine d'expression française, la plus ancienne observée est celle du Sénégal :

Carrefour d'échange, le Sénégal a très tôt été en contact avec le continent européen. Tour à tour, Portugais, Hollandais, Anglais et Français se sont succédé au point de réaliser une symbiose culturelle <sup>2</sup>.

On constate cependant que les premiers textes relataient des faits historiques ou encore ethnologiques. Mais c'est seulement à partir du début du XX<sup>ème</sup> siècle qu'on peut parler véritablement de littérature négro-africaine d'expression française dont la mutation suit pas à pas l'histoire politique de l'Afrique Noire elle-même. Cette Littérature peut être située en trois grands temps bien distincts :

l'entre-deux guerres ou l'ère d'acceptation et d'agrément à la situation coloniale ;  
de la seconde guerre à l'indépendance ou la période d'altercation anticoloniale ;  
de l'indépendance à nos jours ou le procès des dirigeants africains, le temps de l'invective et de la satire des mœurs sociales.

La littérature négro-africaine féminine d'expression française qui aujourd'hui, fait l'objet capital de notre thèse, est quant à elle quasi absente. Jusqu'à une date bien récente on pouvait constater avec regret l'absence de femme qui « ait pensé sa propre condition et donné à sa réflexion la forme d'une fiction romanesque »<sup>3</sup>.

La position même dans laquelle la femme se trouvait ne lui inspire guère à rêver d'écrire, et toute la gent féminine elle-même n'avait jamais hasardé aller au-delà de ce que la société pensait qu'elle était. Une lectrice du magazine *Les nouvelles femmes*, a évoqué et confirmé la situation en ces termes :

Tout est faux dans la vie des femmes et dans l'idée qu'on se fait d'elles. Le lavage de cerveau que nous subissons à chaque génération fait de nous des êtres artificiels. Tout est à repenser. La femme n'existe pas encore réellement, elle n'est qu'un préjugé.<sup>4</sup>

Le discours sur la femme n'est donc pas établi par la femme elle-même. Mais avec l'ère de l'émancipation de la femme qui coïncide avec son entrée à l'école, elle sera désormais

<sup>2</sup> Association des écrivaines du Sénégal, *Répertoire des écrivains sénégalais*, Dakar, éditions Maguilen, 1987, p. 87.

<sup>3</sup> Arlette Chemain-Degrange, *Emancipation féminine et roman africain*, Abidjan-Dakar, NEA, 1980, p. 23.

<sup>4</sup> Le magazine, *Les nouvelles femmes*, préfacé par Benoîte Groult, p. 136 : c'est le résumé de la thèse célèbre de Simone de Beauvoir énoncée dans son œuvre *Le deuxième sexe I*, Paris, Gallimard, 1949.

capable de prendre la parole pour s'exprimer et parler d'elle-même. Il faudrait « qu'elle dise enfin et qu'elle dise la vérité de son corps à elle aussi universelle, riche et belle, sinon plus que celle de l'autre corps.<sup>5</sup> » Ousmane Sembène, romancier entre autres, avait dénoncé par exemple l'exploitation des femmes et de la polygamie qu'on lui infligeait ; il prônait son émancipation, mais il s'agissait d'un regard extérieur. Avec les romancières, le monde des femmes est observé de l'intérieur sous ses multiples facettes.

La femme est donc entrée tardivement dans le monde de l'écriture, compte tenu des idées passées, patriarcales (nous aurons à définir ces systèmes) où l'on privilégie l'école pour les garçons au détriment des filles qui sont programmées pour le développement de l'intérieur et de la maison par rapport aux hommes qui doivent s'occuper plutôt des affaires de l'extérieur et de la cité. La relation conjugale, du moins telle qu'elle a été conçue dans la société, ne permettrait pas aux femmes d'écrire facilement. « L'ennemi n'est plus au dehors, mais au-dedans ». Nous avons d'ailleurs constaté que ce phénomène n'est pas spécifique à l'Afrique seulement. Ne disait-on pas dans l'Allemagne du III<sup>e</sup> Reich, que les domaines de la femme se résumaient à Kinder, Küche, Kirche, : « les enfants, la cuisine, l'église ».

Dans le même esprit, dans la culture européenne, même en France, les propos de l'empereur Napoléon Bonaparte extériorisaient bien l'antiféminisme et soutenaient même la polygamie qu'on croyait plus africaine qu'occidentale :

La femme est donnée à l'homme pour qu'elle fasse des enfants. Or, une femme unique ne pourra suffire pour cet objet ; elle ne peut être sa femme quand elle est grosse, elle ne peut être sa femme quand elle nourrit, elle ne peut être sa femme quand elle ne peut plus lui donner d'enfants ; l'homme que la nature n'arrête ni par l'âge, ni par aucun de ces inconvénients, doit donc avoir plusieurs femmes.<sup>7</sup>

Dans tous les siècles il y a eu beaucoup de ces genres de mentalités dérangeantes à propos de la femme qui sont purement dégradantes, et par exemple les traitements inégaux commandés par l'Inquisition, au XVI<sup>e</sup> siècle, le montrent : « La sainte inquisition brûle plus de sorcières que de sorciers »<sup>8</sup> car la femme elle-même pense qu'elle est plus sujette à l'erreur que l'homme. C'est une injustice sociale qui n'est pas fondée.

Si de tels propos et de tels actes se développaient ainsi à l'endroit des femmes occidentales dans des pays supposés évolués, qu'en serait-il alors de la situation des femmes noires vivant encore dans la tradition où le système patriarchal sévit et où l'école leur est restée longtemps fermée ?

<sup>5</sup> Benoîte Groult, *Ainsi soit -elle*, Paris, Grasset, 1975, p. 34.

<sup>6</sup> Béatrice Didier, *L'écriture-femme*, Paris, PUF, 1995, p. 16.

<sup>7</sup> Cité par le Dr Henri Grémillon, *La femme et l'amour. Étude médicale*, Paris, Le Courrier du livre, (réédité en 1967), [1940], p. 108-109.

<sup>8</sup> Béatrice Didier, op. cit. , p. 57.

Quand bien même les portes de l'école s'ouvrent à elles, leur séjour à l'école est écourté et cela hypothèque la maîtrise de la langue française qui demeure la condition *sine qua non* pour permettre une création littéraire. La barrière qui défavorise la création des œuvres de l'esprit chez la femme négro-africaine est inévitablement le bâillonement volontaire que la société lui a imposé, un peu comme le port obligatoire du masque imposé aujourd'hui par la pandémie du Covid 19. Généralement écrire demeure toujours l'apanage de l'homme. Tout se passe comme si écrire était effectivement un acte viril, « l'homme étant fait pour être écrivain, journaliste, discoureur, ayant prise sur le papier, la parole, la foule »<sup>9</sup>.

Ainsi, dans son roman *Asséze l'Africaine*, Calixthe Beyala compare les femmes écrivaines à des athlètes qui deviennent des hommes par force d'entraînement sportif : « Ces femmes des livres, c'est comme des femmes qui deviennent des hommes à force de faire du sport »<sup>10</sup>. On pourrait en conclure que la préservation de la féminité va de pair avec le renoncement à l'écriture. A travers une boutade, Béatrice Didier stigmatise aussi l'infime place réservée à la femme dans la pratique littéraire :

L'écriture féminine semble presque toujours le lieu d'un conflit entre le désir d'écrire, souvent violent chez les femmes et une société qui manifeste à l'égard de ce désir, soit une hostilité systématique, soit cette forme atténuée, mais peut-être plus perfide encore qu'est l'ironie ou la dépréciation.<sup>11</sup>

Toujours avec Béatrice Didier, la femme elle-même finit par accepter comme une esclave son sort normal, de ne pas écrire et elle se culpabilise. Pour elle, écrire c'est voler le temps de son mari, de son enfant, bref de son foyer, c'est transgresser le pouvoir phallogratique. L'écriture est souvent cachée, parfois même elle devient une écriture de nuit, ainsi on se sent moins fautive si on a pris du temps sur son sommeil. Béatrice Didier affirme : « La femme ressent le temps de l'écriture comme un temps volé à l'homme et éventuellement à l'enfant. »<sup>12</sup>. « Le drame de toute aliénation, comme le signifiait-elle, c'est que l'esclave finit par l'accepter et même par en rajouter. D'autant plus que l'analogie entre la femme et le prolétaire n'est que partiellement vraie et que l'amour ou le désir de l'amour facilitent l'acceptation de l'esclavage. »<sup>13</sup> Mais, après moult tergiversations et malgré tant d'obstacles, les femmes vont se jeter à l'eau contre vents et marées. L'écriture féminine n'est plus alors à démontrer et à débattre, elle s'impose au monde à travers la diversité des thèmes qu'elle aborde sans ambages. Les premières œuvres féminines d'Afrique Noire sub-saharienne datent des années 60 qui coïncident également avec les années d'indépendance dans ces zones du continent noir.

<sup>9</sup> Jean Dejeux, *La Littérature féminine de langue française au Maghreb*, Paris, Karthala, 1994, p. 181.

<sup>10</sup> Calixthe Beyala, *Asséze l'Africaine*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 120.

<sup>11</sup> Béatrice Didier, *L'écriture féminine*, Paris, PUF, 1981, p. 11.

<sup>12</sup> Béatrice Didier, *ibid.*, p. 16.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 16.

En deux décennies, à partir plus ou moins de 1975 et jusqu'à 1995, la production littéraire a connu un développement considérable. On peut observer tous les genres dans leurs représentations, mais le roman y domine au point de vue quantitatif et qualitatif et grâce à ce genre surtout, l'écriture féminine sera connue et appréciée en leur lieu de production mais probablement dans tout le monde entier.

En outre, pourquoi intéressons-nous à l'écriture féminine bien qu'elle soit si récente sur le continent africain ? Et en quoi diffère-t-elle de celle de ses prédécesseurs mâles ? Existe-t-il réellement une écriture féminine en tant que telle ? Beaucoup de débats controversés ont eu lieu à ce sujet, et trouver des traits distinctifs qui la caractérisent nettement restent difficiles pour le moment. Comme Jacques Chevrier l'écrit bien : « il est encore trop tôt pour parler d'une écriture féminine »<sup>14</sup>. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle existe ; dorénavant les choses ne sont plus les mêmes s'agissant de la femme négro-africaine. Elle bouge avec le monde qui évolue. Awa Thiam, une écrivaine sénégalaise dira : « les femmes ont repris la parole pour dire qu'elles existent, qu'elles sont des êtres humains »<sup>15</sup> Et Eloise Brière de renchérir dans son introduction aux numéros 117 et 118 de *Notre Librairie* :

Celle qui était définie dans les récits des autres se définit [...] elle-même. Celle qui était perçue comme un espace vide où s'écrivaient les textes masculins écrit son propre texte. Celle qui créait jadis dans l'oralité entre dans le monde du discours écrit.<sup>16</sup>

En réalité, ce qui caractérise d'une façon globale l'écriture féminine et par observation personnelle, c'est bien le thème de la condition féminine, comme jadis le thème de la Négritude avait été le point focal de l'écriture de leurs prédécesseurs masculins, qui voulaient coûte que coûte montrer à la face du monde combien l'homme noir est aussi bien un homme que tout autre être humain, avec les mêmes pulsions au niveau de l'humanité : « Rouge est le sang des Noirs »<sup>17</sup> comme rouge, il l'est aussi chez les autres races, dixit l'écrivain Peters Abraham d'Afrique du Sud.

De la même manière, l'écrivaine négro-africaine d'expression française va également mettre en exergue sa personnalité authentique, son identité, sa propre représentation, et pourquoi pas réfuter ce que l'écrivain négro-africain son homologue projetait faussement sur elle depuis des décennies durant lesquelles elle se trouvait tapie dans l'ombre de

<sup>14</sup> Jacques Chevrier, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 1984, p. 153.

<sup>15</sup> Awa Thiam, *La parole aux négresses*, Paris, Denoël Gonthier, 1978, p.189.

<sup>16</sup> Eloise Brière, *Notre Librairie*, n°117, avril-juin 1994, p. 6.

<sup>17</sup> Peter Abrahams, *Rouge est le sang des Noirs*, paru sous le titre de *Mine Boy*, Londres, Editions Faber et Faber, 1960, traduit de l'anglais par Denise Shaw Mantoux, Casterman, 1960, p. 227.

l’analphabétisme, ou bâillonnée par la tradition patriarcale et la vision passéeiste, qui font la part belle à l’homme. Ces culturèmes présents dans la société depuis longtemps la reléguaien au second rang où parfois elle se voyait nantie de vertus apologétiques quelques peu flatteuses.

Mariama Bâ, l’écrivaine de proue des années 80, réfute à coup sûr la manière d’écrire de ses aînés masculins, particulièrement ces thèmes élogieux qui dérangent et ne font pas avancer la femme et ne transcient pas les réalités féminines : « Les chants nostalgiques dédiés à la mère africaine confondues dans les angoisses d’hommes à la Mère Afrique ne nous suffisent plus<sup>18</sup> » déclare-t-elle. Ce qui est souhaité, c’est plutôt regarder la femme comme une partenaire de l’homme, avec toutes les considérations qui sous-tendent la complémentarité, l’égalité, et ouvrir désormais et grandement les portes de l’école en favorisant « l’Education pour tous » pour l’élévation des jeunes filles : « Mon cœur est en fête chaque fois qu’une femme émerge dans l’ombre »<sup>19</sup> affirme-t-elle. Effectivement, parler des traits propres de l’écriture féminine négro-africaine d’expression française est un peu osé et prématué selon notre propre réflexion : elle doit être appréhendée tout simplement comme une littérature écrite par des femmes, sans trop engager la notion d’écriture sexuée. La littérature peut même être féministe et féminine à la fois, c’est-à-dire écrite par une femme, et de surcroît, une féministe ; elle peut ne pas être féminine mais féministe, c’est-à-dire écrite par un homme féministe, tout comme la femme peut aussi écrire pour défendre la condition masculine. C’est d’ailleurs le cas du docteur Henri Grémillon qui écrit pour s’indigner des jugements des hommes comme ceux de Napoléon Bonaparte :

Devons-nous prendre pour des hommes d’esprit tous les littérateurs, philosophes, théologiens, savants, qui ont porté sur la femme des jugements truffés de sottise et prouvant leur muflerie<sup>20</sup>

En effet, du point de vue des traits caractéristiques propres à l’écriture féminine, on peut oublier une partition stricte selon le sexe. C’est d’ailleurs ce que Béatrice Didier explique en ces termes : « Je ne pense pourtant pas que l’on puisse établir une ségrégation absolue entre écriture masculine et écriture féminine [...]. La spécificité de l’écriture féminine n’exclut pas ses ressemblances avec l’écriture masculine. »<sup>21</sup>

<sup>18</sup> Mariama Bâ, *La fonction politique des littératures écrites, Ecriture africaine dans le monde*, n° 3, 1981, p.p. 6-7.

<sup>19</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Abidjan, Dakar, Lomé, NEA, 1983, p. 129.

<sup>20</sup> Dr Henri Grémillon, *La femme et l’amour*, Paris, Le Courrier du livre, 1967, p. 107.

<sup>21</sup> Béatrice Didier, op.cit. p. 6.

Depuis la prise de conscience des femmes, les écrivaines deviendront plutôt les hérauts de la condition féminine, en particulier les romancières africaines que nous avons choisies qui, sous leur plume, dépeignent la société phallocratique, dénoncent ses tares, ses incohérences et même l'instabilité politique. En d'autres termes, elles apprennent à écrire et dévoiler le monde. Tous les thèmes sont désormais débattus, même ceux qui étaient autrefois tabous comme la sexualité et l'excision. Le thème de prédilection, qui se montre récurrent dans l'écriture féminine à ses débuts, est souvent le thème du mariage, si prisé en raison du fait que c'est le lieu par excellence où tout le drame social et humain se joue : la formation du couple, la famille, la naissance, l'apprentissage, la socialisation. C'est le lieu où la femme est paradoxalement tant méprisée et en même temps adulée.

Aujourd'hui encore, beaucoup d'encre coule à ce sujet eu égard à toutes les formes que le mariage revêt dans les sociétés mondiales, en dépit de la définition que le sociologue Gilles Ferréol lui donne : « le mariage est considéré comme une cérémonie (civile ou religieuse), un acte symbolique et une institution sociale. Il représente aussi la légalisation de l'union entre deux personnes de sexe opposé soumis à des obligations réciproques et la reconnaissance de droits spécifiques.<sup>22</sup> On peut même se poser la question de savoir si le mariage se dévalorise ou se valorise à travers le temps et les diverses mutations de genres que nous vivons de nos jours. Le mariage étant un acte auquel en principe tout le monde peut accéder sans protocole, demeure-t-il encore une préoccupation de nos contemporains ? Parle-t-on encore du même mariage originel ou des substituts de mariage ? N'y a-t-il pas un désert sentimental ?

Dans de nombreuses parties du globe, certains notent avec regret la dégénérescence du système du mariage, compte tenu du nombre de divorces prononcés. Selon les statistiques, au cours de ces dernières décennies, le divorce est de plus en plus fréquent : en Espagne, le nombre des divorces a atteint la proportion de 1 pour 8 mariages au début de la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle, alors que 25 ans plus tôt, elle était de 1 pour 100. La Grande-Bretagne, où le taux de divorce est le plus élevé d'Europe (soit 4 unions sur 10 qui se brisent), a certainement vu comme conséquence le nombre des familles monoparentales augmenter graduellement. En Allemagne, les valeurs familiales traditionnelles sont considérées comme obsolètes. Par conséquent, dans les années 90, on peut noter que 35% des foyers sont constitués d'une personne seule et 31% de deux personnes. Quant aux Français, ils se marient de moins en moins, et ceux qui essayent de s'engager dans le mariage divorcent plus souvent et plus tôt que par le passé. De plus en plus de gens préfèrent vivre ensemble sans assumer les

<sup>22</sup> Gilles Ferréol, (dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 102.

responsabilités et les engagements qui découlent du mariage, tendance que l'on observe un peu partout dans le monde. En Afrique par exemple, 1 mariage sur 3 se brise. À Abidjan chaque vendredi, le tribunal du Plateau prononce au moins 6 divorces soit 300 cas chaque année. Tous ces résultats nous ont été fournis par les investigations menées en partie par des éditeurs de Watch Tower Bible And Tract Society of Pennsylvania, consignées dans l'ouvrage *Le secret du bonheur familial*.<sup>23</sup>.

Pourquoi tant de remue-ménage et d'agitation au sujet du mariage dans les sociétés modernes où chacun le sait et le vit comme il l'entend ? Nous allons donc porter un regard d'intelligente curiosité sur les sociétés en pleine mutation, de même que sur l'analyse littéraire des sociétés telles que les romancières négro-africaines les ont représentées en exposant leurs points de vue sur la question du mariage, bien que ce thème paraisse trivial. Comment présentent-elles le vécu observé dans l'espace environnant et le désir de le voir évoluer autrement ? Mais parlant évidemment des relations conjugales, nous constatons avec étonnement, que la femme est presque toujours mésestimée par la nature elle-même ce que Béatrice Didier explicite en d'autres termes : « La société et l'histoire pèsent sur la création féminine de façon particulièrement lourde »<sup>24</sup> et surtout en Afrique par la société environnante où la polygamie est tenace et semble seule fonctionner à merveille par rapport à la polyandrie qui concerne la femme. Elle paraît extrêmement rare cette pratique.

Tous ces questionnements à propos des opinions sur le mariage et les multiples aspects de celui-ci, fondent notre problématique qui sous-tend notre étude, à savoir « La thématique du mariage dans les œuvres de sept romancières négro-africaines d'expression française ». Le sujet tel qu'il est formulé ne pose pas de gros problèmes de compréhension, d'autant plus que nous avons pu signaler brièvement en guise de rappel, quelques conditions d'émergence de l'écriture féminine. Cependant, prétendre cerner toute la conception des romancières concernant ce sujet, reviendrait à s'exposer aux risques d'une généralisation exagérée. C'est pourquoi nous limitons volontairement notre champ d'investigation à quelques romancières négro-africaines d'expression française qui s'inscrivent dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle. Dans ce cas, notre support de travail se limite à sept auteures et onze œuvres parues entre 1979 et 2010 qui constituent le corpus suivant le patronyme des auteures :

Bâ, Mariama, *Un chant écarlate*, Dakar-Abidjan-Lomé, NEA, 1981.

Bâ, Mariama, *Une si longue lettre*, Dakar-Abidjan-Lomé, NEA, 1979.

<sup>23</sup> Watcher Tower Bible and Tract Society of Pennsylvania, New York, Brookyn, 1996, p. 192.

<sup>24</sup> Béatrice Didier, *L'écriture-femme*, op. cit., p. 40.

Beyala, Calixthe, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris, Stock, 1987.

Beyala, Calixthe, *Les arbres en parlent encore*, Paris, Albin Michel S.A., 2002.

Keïta, Fatou, *Rebelle*, Abidjan, NEI, 1998.

Ndoye Mariama, *Comme le bon pain*, Abidjan, NEI, 2001.

Tomédé, Houévi Georgette, *Eve et l'Enfer*, Abidjan, ENS, 2010.

Warner-Vieyra, Myriam, *Juletane*, Paris, Présence Africaine, 1982.

Yaou, Régina, *La révolte d'Affiba*, Dakar, Abidjan, Lomé, NEA, 1985.

Yaou, Régina, *Le prix de la révolte*, Abidjan, NEI, 1997.

Yaou Régina, *Lezou Marie ou les écueils de la vie*, France, NEA, EDICEF, 1982.

Ces œuvres s'inscrivent toutes dans la riche postérité des romans de mœurs.

On peut se demander pourquoi le choix s'est porté sur le roman et non sur un autre genre d'écrit. Comme nous le disons plus haut, le roman demeure le genre de prédilection des écrivaines négro-africaines et c'est grâce à ce même genre qu'on parle de l'émergence de l'écriture féminine : de manière consciente ou inconsciente, elles impriment à leurs œuvres un sceau particulier qui transcende l'espace et le temps. Elles traduisent leurs aspirations profondes et leurs préoccupations majeures dans leurs écrits romanesques. Comme l'exprime Jacques Chevrier :

À l'exception du cinéma, le roman est peut-être, de tous les arts, celui qui participe le plus étroitement des phénomènes sociaux qu'il a pour objet à la fois de traduire et révéler<sup>25</sup>.

D'après l'expression classique de Stendhal, le roman est comme « un miroir qu'on fait promener le long d'un chemin »<sup>26</sup>. Mais à cette fonction de témoin de paysage social, vient s'ajouter celle qu'est le désir des hommes de retrouver dans leurs productions leurs actions concrètes : « acte de socialité par excellence, le roman manifeste donc à un certain moment donné, la prise de conscience par un groupe déterminé de son importance »<sup>27</sup>, poursuit Jacques Chevrier. C'est le cas identifié des écrivaines négro-africaines, dont l'émergence du roman correspond à la

<sup>25</sup> Jacques Chevrier, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, p. 98.

<sup>26</sup> Stendhal, *Le rouge et le noir*, Paris, LGF, « Le livre de poche », 1972, p. 85.

<sup>27</sup> Jacques Chevrier, *Littérature nègre*, op. cit., p. 98.

manifestation littéraire dans la prise de conscience et de l'affirmation de la femme. Perçue jadis comme objet de fantasmes des écrivains, la femme se fait enfin sujette et par conséquent auteure d'écrits.

Dans la perspective du roman, les auteures négro-africaines d'expression française de notre corpus ne font pas exception à la règle. Elles considèrent ce genre comme une arme précieuse pour mettre en exergue l'éternel féminin à travers la condition de la femme et saisir comme prétexte la thématique du mariage pour dénoncer la société phallocratique et machiste, en cherchant à la désinfecter des tares qui intoxiquent la vie de la femme. Au même moment, elles proposent, par rapport au mariage, des projets de société viable, raisonnable en dehors d'autres réalités qui rendent la vie familiale caduque et ardue. La crise identitaire qui se profile à travers les romans nécessite d'être exposée.

Par conséquent, ces romancières campent des personnages qui servent de modèles d'identification de ce qu'elles veulent exprimer, et des personnages qui représentent ceux qu'elles détestent à l'opposé de leurs désirs. Dans notre étude, nous tenterons de déterminer dans quelle mesure et par quelles méthodes nous allons appréhender leurs écrits. Les romans choisis et soumis à notre étude répondent généralement aux romans de critique sociale et leurs interprétations et analyses impliquent une démarche particulière. Plusieurs méthodes s'offrent à nous pour décrypter ces textes, mais seules les méthodes et théories d'approche du texte littéraire nous paraissent en l'occurrence pertinentes. Pour notre part, la sociocritique nous semble la méthode la plus indiquée et occupera une place importante dans notre développement. Barthélémy Kotchy la présente en ces termes : « elle ne se contente pas de révéler la structure sociale telle qu'elle se présente dans les textes ; elle étudie aussi le fonctionnement des effets littéraires en rapport avec le contexte social »<sup>28</sup>. Pour les concepteurs de cette théorie parmi lesquels on peut citer le critique Claude Duchet, ce dernier estime qu'il s'agit de l'étude de la « socialité du texte littéraire »<sup>29</sup>. Tous notent que toute œuvre littéraire entretient forcément un rapport avec la société dans laquelle a vécu ou vit son auteur. Il n'y a pas d'œuvre asociale. L'auteur n'écrit pas *ex nihilo*. La sociocritique ne fait pas que transposer le social ; mieux, elle le reconstruit, elle le reproduit : « Le social ne se reflète pas dans l'œuvre, mais s'y reproduit »<sup>30</sup>, affirme Gérard Gengembre. Effectivement, l'écrivain n'est jamais tout à fait seul devant sa page blanche. Il appartient à un système de communication, à un environnement social, économique et culturel qui influence la conception et l'écriture de son œuvre. C'est ainsi que l'auteur injecte, consciemment ou

<sup>28</sup> Barthélémy Kotchy, *Méthodes et idéologie, Littérature et Méthodologie*, Abidjan, CEDA, 1984, p. 86.

<sup>29</sup> Claude Duchet, *La sociocritique*, Paris, Edition Nathan, 1979, p. 220.

<sup>30</sup> Gérard Gengembre, *Les grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil, 1996, p.53.

inconsciemment, sa vision du monde et de la société réelle dans sa création. Cette approche permet de situer la société dans laquelle l'œuvre a pris naissance. Elle tient compte du texte et de son référent. C'est cette prise en charge qui lui donne une dimension et d'autres significations qui complètent les explications internes ; dans le fonctionnement de l'approche sociocritique, le comment appelle toujours le pourquoi ; par conséquent, c'est une méthode « totale et globalisante » donnant ainsi l'opportunité de partir du dehors du texte pour aboutir à l'idéologie de l'auteur en passant par le texte.

Une deuxième approche qui complète la sociocritique dans le cadre de notre étude est probablement la critique féministe, dans la mesure où nous n'étudions que des œuvres féminines pour soutenir et justifier notre thèse. Comment allons-nous définir cette approche ? Dans son essai *Feminist criticism and postmodernism*, publié en 1987, Carolyn Allen note que « la critique féministe est une critique sociale et politique aussi bien que culturelle révélant les pratiques oppressives et répressives du phallocratisme patriarcal »<sup>31</sup>. Samba Gadjigo complète cette approche en affirmant que « la critique féministe apparaît comme une théorie et une pratique critique basée sur l'étude des textes, visant à comprendre le système de différence de sexe et de genre et son élaboration, et à appliquer les théories et les structures des différences de sexe à de nouvelles interprétations des textes ».<sup>32</sup> En réalité, la représentation de la femme à travers la littérature négro-africaine est souvent liée à des constantes qu'on peut justifier à partir de la mythologie, de l'anthropologie, de l'ethnologie et même de la biologie. Comme réponse, l'écriture féminine demeure aussi dans la constante dénonciation de la société patriarcale et du « pouvoir mâle ». En faisant appel à la méthode de la critique féministe pour décrypter les romans des écrivaines choisies, nous découvrons qu'un féminisme africain existe dans une nouvelle définition, et diffère certainement par des modifications appropriées à la culture africaine du contenu de celui de l'occident, fondé notamment sur *Le deuxième sexe de Simone de Beauvoir*<sup>33</sup> en tant qu'œuvre inaugurale du mouvement féministe. Quant à la deuxième vague des féministes en Occident, elle prend appui sur l'ouvrage de l'Américaine Betty Friedan *The Feminine Mystique*.<sup>34</sup> Le sens de ce féminisme sera développé au fur et à mesure que nous analyserons l'idéologie qui sous-tend réellement la production féminine étudiée.

<sup>31</sup> Cité par Samba Gadjigo *L'œuvre littéraire d'Aminata Sow Fall face à la critique*, *Notre Librairie*, n° 118, juillet-septembre 1994, p. 26.

<sup>32</sup> Samba Gadjigo, *Ecole blanche-Afrique noire*, Paris, L'harmattan, 1991, p. 160.

<sup>33</sup> Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe I*, Paris Gallimard, p. 412.

<sup>34</sup> Betty Friedan, *The feminine mystique*, Paris, Hachette, 1963, p. 239.

En outre, le recours à la narratologie nous permettra d'identifier les différents narrateurs, et les différentes voix qui jalonnent les textes. Cette approche littéraire permet ainsi, pour rappeler les mots de Barthes, « de caractériser rigoureusement certains mécanismes du texte narratif et d'échapper par là à une analyse impressionniste qui se fonderait sur la simple intuition. »<sup>35</sup> Ainsi que le précise Sophie Rabau, elle prend pour objet le « fonctionnement du récit tel qu'il se donne à lire ou tel qu'on peut l'entendre »<sup>36</sup> ; cette méthode, que l'on doit principalement à Gérard Genette, rend compte de l'« étude des relations entre récit et histoire et entre récit et narration »<sup>37</sup>. En définitive, Gérard Gengembre propose une définition de la narratologie qui résume tout ce qu'on peut saisir d'elle :

La narratologie se définit comme l'analyse des composantes et des mécanismes du récit, qui présente une histoire transmise par l'acte narratif, la narration [...]. Elle s'intéresse au récit comme mode de représentation verbale de l'histoire. Elle répond à la question : qui raconte quoi et comment.<sup>38</sup>

Outre la narratologie et les méthodes déjà citées, nous adopterons deux autres approches littéraires : l'approche sémiotique, et thématique. et celle de la représentation. Tous les choix méthodologiques font jusque-là référence à la société ou encore à l'écrivain pour comprendre les textes écrits, mais la sémiotique quant à elle stipule que l'œuvre littéraire se suffit à elle-même pour être comprise :

C'est une totalité signifiante, qui se donne comme premier objet une grammaire permettant l'analyse des textes, et permettant de comprendre le passage du niveau de la manifestation du sens à celui de l'immanence, et la corrélation entre la forme du contenu et celle de l'expression.<sup>39</sup>

Son emploi nous permettra de décoder les signes récurrents dans les textes, et les écrits africains en comptent un grand nombre. Selon Greimas et Courtès, le plan de l'expression ci-dessus évoqué, doit être considéré d'un point de vue saussurien, c'est-à-dire comme une feuille dont le recto serait le signifiant et le verso le signifié : « Le plan de l'expression est en relation de présupposition réciproque avec le plan du contenu, et leur réunion, lors de l'acte de langage, correspond à la sémiosis »<sup>40</sup>. Pour les concepteurs de cette méthode, le lecteur est considéré comme un critique capable de

<sup>35</sup> Roland Barthes, *L'analyse structurale du récit*, Paris, Seuil, 1966, p. 638.

<sup>36</sup> Sophie Rabau, *Narratologie, La littérature comparée*, Paris, PUF, 1997, p. 642.

<sup>37</sup> Gérard Genette, *Figure III*, Paris, Seuil, 1972, p. 74.

<sup>38</sup> Gérard Gengembre, *Le texte comme objet : structuralisme et narratologie, Les grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil, 1996, p. 37.

<sup>39</sup> Gérard Gengembre, *Les grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil, 1996/1997, p. 63.

<sup>40</sup> Algirdas Julien Greimas, Joseph Courtès, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, p. 37.

faire une lecture plus minutieuse du texte littéraire, permettant de le « déchiffrer », de le décoder. Bref, il s'agit de parvenir à l'exégèse ou à des explications possibles du texte, rien qu'à partir du texte. À partir des signes perçus dans l'œuvre, le critique doit être capable de dégager son sens. La pensée et l'idéologie de l'écrivain pourront alors être découvertes.

Enfin, notre travail s'inscrit dans le vaste champ de la représentation de la femme dans ses propres écrits et de son image à travers ses personnages qui sont porteurs de messages. C'est pourquoi la philosophie de la représentation a aussi une place capitale dans notre étude, car elle permet de les découvrir dans leur totalité : pensées, idéologies, points de vue et conceptions du mariage et également leurs projets de société sur la thématique envisagée. Il faut noter toutefois que le terme de la « représentation » n'appartient pas aux méthodes et théories. Mais quant à l'approche thématique elle est aussi une méthode qui pourra jouer un rôle important dans l'ensemble des thèmes traités par les auteures. Il s'agira de mettre en lumière un « réseau de significations, un élément sémantique récurrent chez un écrivain, dans une œuvre et /ou d'une œuvre à l'autre ».<sup>41</sup>

Les écrivaines étudiées ne sont pas toutes de même culture bien qu'elles soient toutes des Négro-africaines. Cependant nous devons opérer des « lectures plurielles », c'est-à-dire des processus et parcours visant au dégagement de certaines formes et sens, et la mise en évidence des points et analyses communs à toutes les auteures à travers différents personnages.

Parmi les méthodes et théories à caractères pluridisciplinaires évoquées, aucune n'est hiérarchiquement plus importante que l'autre. Grâce à elles, nous espérons révéler les différents aspects de notre sujet d'étude, dont l'articulation se présente comme suit :

Dans la première partie, nous nous intéresserons aux réalités du mariage : cela consiste à jeter un regard sur l'approche théorique, conceptuelle et sociologique du mariage, sur son histoire à travers les espaces des auteures de notre corpus, sur sa typologie et les clauses qui le régissent. Nous essayerons de l'illustrer avec des exemples typiques, et de signifier ce qui en résulte à savoir la formation des couples et des familles, et enfin sur le mariage en tant que tel considéré comme une source appropriée d'inspiration littéraire des écrivaines, c'est-à-dire un support sur lequel une négro-écrivaine peut aisément et facilement se fonder pour créer ses œuvres.

<sup>41</sup> Gérard Gengembre, « Auteur et texte : la critique thématique », *Les grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil, 1996, p. 23.

La deuxième partie consistera à rendre compte de la représentation du mariage à travers le corpus. Comment les écrivaines voient-elles et exposent-elles le mariage dans le vécu des femmes ? Comment représentent-elles les personnages dans les différents modes de mariage, particulièrement dans le système polygamique et leurs situations relationnelles afférentes ? Ces questions nous amènent à nous interroger sur les propriétés de l'écriture dans le roman africain féminin.

La troisième partie concertera l'idéal féminin ; nous entendons par là l'idéologie et la vision claire des romancières négro-africaines sur le mariage. L'impact de leur éducation reçue dans la société et tous les éléments adjutants contribuant à une représentation méliorative de la vie du couple. Cette troisième et dernière partie a pour but de proposer des solutions de libération de la femme du joug qui l'entrave au sein du mariage même, en commençant par la dégager de la pesanteur de la société machiste et traditionnelle, donc en promouvant son émancipation qui exige comme préalable l'école obligatoire pour « la petite fille ». En effet, c'est par l'école seule que nous pouvons espérer un changement possible de toutes les situations problématiques des femmes et de leur amélioration. Dans cette partie, nous montrerons la manière dont les auteures probablement font preuve de bon sens pour déterminer le vrai objectif du mariage et par ricochet, proposent, forment et enseignent les règles d'usage qui aideront à constituer un couple raisonnable et responsable. Cela veut dire tout simplement que le couple devrait éviter le désordre comportemental et doit être capable d'éduquer sa progéniture par ricochet éduquer l'humanité à vivre décemment l'éthique des règles du savoir-vivre. Ainsi, individuellement on doit s'appliquer à demeurer le garant de la société future et ne pas la mettre à mal.

Dans ce travail, nous présenterons également l'image de la femme à travers le mariage telle qu'elle est restaurée et souhaitée par les écrivaines. Cela demeure une préoccupation pressante, car d'elle, dépend beaucoup le bonheur du couple uni par le lien du mariage monogamique souhaité par la femme dans le roman. Et lorsque les couples sont harmonieusement soudés, ils redynamisent inévitablement le monde : « C'est de l'harmonie du couple que naît la réussite familiale, comme l'accord de multiples instruments crée la symphonie agréable »<sup>42</sup>, selon Mariama Bâ, qui croit en la puissance et l'importance de l'existence de la famille dans une société :

---

<sup>42</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Abidjan, Dakar Lomé, NEA, p. 130.

Ce sont toutes les familles, riches ou pauvres, unies ou déchirées, conscientes ou irréfléchies qui constituent la Nation. La réussite d'une nation passe donc irrémédiablement par la famille<sup>43</sup>.

En effet, c'est en adhérant à cette logique que nous avons voulu travailler sur la thématique du mariage, non pas pour trouver des solutions toutes faites aux problèmes qu'il engendre, non pas pour découvrir de nouveaux résultats de recherche, mais plutôt pour rappeler et proposer des changements comportementaux des personnes qui composent, vivent et partagent les réalités du mariage, afin que la vie du couple aille de mieux en mieux pour le bonheur de la société.

---

<sup>43</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit, p. 130.

## **Première partie**

**Historique et sociologie du concept de mariage dans  
une partie de l'Afrique occidentale, et du Cameroun**

Plus de doute, la littérature féminine francophone d'Afrique Noire, plus précisément d'Afrique occidentale et centrale, est en marche et est tributaire du roman qui lui donne un champ d'application et d'observation plus large que les autres genres. Depuis le déverrouillage de l'école par la matérialisation de la création en 1939 de l'École Normale des jeunes filles de Rufisque, au Sénégal, beaucoup de femmes de lettres ont vu le jour dans cette contrée. L'École Normale avait été conçue pour toute l'Afrique francophone et avait pour objectif de former des institutrices et des sage-femmes.

En accédant à la souveraineté nationale en 1960, la plupart des États africains ont donné la priorité à l'éducation mais l'inscription des filles demeure toujours timide car c'est une initiative individuelle des parents qui ont foi en l'instruction et qui paient pour la scolarisation de leur progéniture féminine ; il n'y a pas une obligation au niveau de l'État. La scolarisation des filles accuse un retard certain. Une déclaration récente d'un ministre de l'Éducation Nationale faisait ressortir que les petites filles ont moins de chance que les petits garçons de fréquenter l'école et de poursuivre leurs études. L'élément féminin représente 41% des effectifs du CE c'est-à-dire du cours élémentaire première année. Il n'est plus que de 37% au CM2, de 34% en 3<sup>e</sup> de collège et de 25% en classe de terminale, au lycée<sup>44</sup>. Ainsi, une telle situation ajoutée à beaucoup d'autres, maintient la femme dans le cercle étroit de la famille et reste inadéquate par rapport aux exigences de la vie moderne. Le Sénégal, bien qu'il soit considéré comme un pays de culture par excellence en Afrique Occidentale, n'a pas introduit rapidement le droit à « l'éducation pour tous ». Ce n'est qu'à l'occasion de l'année internationale de l'éducation en 1970 qu'on note une accélération de la progression des effectifs féminins dans les écoles en Afrique et depuis lors, les taux varient selon les pays et les régions et témoignent malgré tout d'une forte propension à l'instruction féminine en particulier dans les zones urbaines.

Le développement de la littérature au féminin est donc strictement lié à celui de l'éducation des femmes et de leur fréquentation à l'école. Pour preuve les toutes premières femmes de lettres au Sénégal sont des produits de l'École Normale de Rufisque : Mariama Bâ dont deux œuvres composent notre étude, Annette Mbaye d'Erneville auteure de : *La bague de cuivre et d'argent*, Nafissatou Niang Diallo : *De Tilène au Plateau, Une enfance dakaroise*, Sirah Baldé de Labé : *D'un Fouta-Djaloo à l'autre*, Adja Ndèye Boury Ndiaye auteure de : *Collier de chevilles*. On peut aussi évoquer certaines femmes politiciennes de la première heure telles Aoua Keïta l'auteure de *Femme d'Afrique* et *La vie d'Aoua Keïta racontée par elle-même*.

<sup>44</sup> Association pour l'étude des littératures africaines (A.P.E.L.A.), *Itinéraires et Contacts de Cultures*, Paris, L'harmattan, 1991, p. 136.

Caroline Diop première femme-député à l'Assemblée nationale du Sénégal et Jeanne Martin Cissé ancienne ministre guinéenne qui présida le Conseil de Sécurité des Nations- Unies lors de la session de 1975.

Le retard de l'éveil littéraire des femmes a donc pour cause l'analphabétisation, le manque d'instruction en langue française, la réticence des mères à laisser les fillettes aller à l'école car elles sont leurs assistantes dans les travaux domestiques :

En brousse, la petite fille est une auxiliaire précieuse qui est en mesure de s'occuper des travaux ménagers, de remplacer la mère de famille auprès des petits frères et d'aider aux champs<sup>45</sup>.

Dès l'instant où la femme a pris conscience de son existence et des bienfaits de l'école et en occurrence la maîtrise de l'écriture française, elle saisira parmi tant d'autres préoccupations, l'enjeu des problèmes de la famille, de l'amour, de l'éducation des enfants, de la préoccupation intensive du mariage qui longtemps a été son seul moyen d'élévation sociale, c'est-à-dire le seul cadeau de la vie, « le moule ordinaire » offert à toutes les jeunes filles.

---

<sup>45</sup> Georges Hardy, *Une conquête morale : l'enseignement en A.O.F.* Préface de M. J. Clozel, Paris, Armand Colin 1917, p. 78.

# Chapitre I

## Approche conceptuelle du mariage

Dans ce chapitre, nous allons aborder la notion de mariage dans une approche socio-anthropologique à l'intérieur du cadre institutionnel. Même s'il est vrai que notre travail est fondamentalement littéraire, l'institution du mariage qui est proprement humaine nécessite malgré tout, le recours à des notions de sociologie et d'anthropologie.

### I.1. La notion de mariage et conceptions socio-anthropologique

Pour discuter de la notion de mariage, il est nécessaire de déborder du cadre de tout ce qui lui est habituellement associé, à savoir la famille et l'amour. Comme le souligne Andrée Michel, l'Institution tout d'abord est considérée comme

un organisme, un système maintenu par les parties qui la composent. Elle met l'accent sur la recherche descriptive, historique et comparative. En règle générale, l'Institution remplit la fonction de socialisation de contrôle et de sanction<sup>46</sup>.

Elle est le début d'une réalité. C'est ainsi que l'institution du mariage et de la famille est située dans la société dans son ensemble.

Pour définir anthropologiquement le mariage, nous faisons appel à tout ce qui a trait à l'être humain : le mythe, le droit, la religion, la culture et la société elle-même. D'une manière exhaustive, le lexème *mariage* peut trouver son explication si l'on remonte dans les temps reculés de l'humanité : en s'appropriant du mythe du récit de la création, il pourrait être un facteur explicatif social et anthropologique, avant de tendre vers une explication juridique et religieuse. Ce mythe de la création peut servir d'hypothèse de base de la première signification du mariage.

Le mythe est généralement impersonnel et anonyme issu de l'imaginaire collectif et imposé à la conscience collective. La fonction du mythe est bien entendu de symboliser l'objet auquel on s'attache pour le figer en une image simplifiée sinon caricaturale, en tout cas

---

<sup>46</sup> Andrée Michel, *Sociologie de la famille et du mariage*, Paris, PUF, (3<sup>ème</sup> éd.), 1986, p. 23.

commode ; sa fin est d'« immobiliser le monde »<sup>47</sup> dira ainsi Roland Barthes, qui écrivit également que le « mythe tend au proverbe et est une parole choisie par l'histoire : il ne saurait surgir de la nature des choses ». <sup>48</sup>

Selon le dictionnaire *Le Robert*, le mythe est un récit fabuleux, le plus souvent d'origine populaire qui met en scène des êtres incarnant sous une forme symbolique des forces de la nature, des aspects du génie ou de la condition de l'humanité. « Toute histoire d'ancien peuple commence par des mythes »<sup>49</sup>, et Maurois, dans son livre *Un art de vivre*, fait référence au mythe d'Aristophane que l'on trouve dans *Le banquet* de Platon.<sup>50</sup> Le philosophe explique ainsi l'origine de l'homme et sa recherche de l'âme sœur : jadis notre nature n'était pas ce qu'elle est à présent, elle était bien différente. D'abord, il y avait trois espèces d'hommes, et non deux, comme aujourd'hui : le mâle, la femelle et, outre ces deux-là, une troisième composée des deux autres ; le nom seul en reste aujourd'hui, l'espèce a disparu. C'était l'espèce androgyne qui avait la forme et le nom des deux autres, mâle et femelle, dont elle était formée ; [...] ils étaient aussi d'une force et d'une vigueur extraordinaires, et comme ils avaient de grands courages, ils attaquèrent les dieux, [...] à savoir qu'ils tentèrent d'escalader le ciel pour combattre les dieux. Alors Zeus délibéra avec les autres dieux sur le parti à prendre [...] : « Je crois, dit-il, tenir le moyen de conserver les hommes tout en mettant un terme à leur licence : c'est de les rendre plus faibles. Je vais immédiatement les couper en deux l'un après l'autre [...] ». Chaque moitié cherchait alors désespérément son autre moitié et mourait de chagrin s'il ne la trouvait pas. [...] C'est de ce moment que date l'amour inné des hommes les uns pour les autres : l'amour recompose l'antique nature, s'efforce de fondre deux êtres en un seul, et de guérir la nature humaine. Chacun de nous est donc comme une tessère d'hospitalité puisque nous avons été coupés comme des soles et que d'un, nous sommes devenus deux ; aussi chacun cherche sa moitié et c'est ce qui explique l'attriance qu'on observe au niveau de la femme et l'homme et aussi dans les couples homosexuels hommes et femmes puisqu'il y avait des sphères entièrement masculines et d'autres entièrement féminines.

Danielle Steel, une autre auteure américaine contemporaine a émis aussi à son niveau la réflexion suivante qui a un peu trait à l'analyse du discours d'Aristophane :

<sup>47</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Editions du Seuil, 1957, p. 288.

<sup>48</sup> *Ibid.* p. 288.

<sup>49</sup> Doumbi Fakoly, *L'origine négro-africaine des religions révélées*, Paris, éditions Menaibuc, 2004, p. 162.

<sup>50</sup> Platon, *Le banquet*, (385), 189d-192d (discours d'Aristophane), trad. E. Chambry, Paris, Garnier, Flammarion, 1964, n. p. <https://www.editions.ellipses.fr/PDF/9782340003217> extrait. pdf., consulté le 02-08-2022.

À en croire la sagesse populaire, les contraires s'attirent... Cela peut déboucher sur un mariage jusqu'au jour où les deux intéressés en viennent à se demander s'ils étaient réellement faits l'un pour l'autre.<sup>51</sup>

Doumbi FakolyS quant à lui, confirme dans son livre *L'origine négro-africaine des religions révélées* :

qu'il n'existe pas de peuple qui ignore l'existence de Dieu. Chaque peuple à un moment donné de sa vie, s'est interrogé sur l'origine de ses ancêtres primordiaux et de son environnement. La réponse à ce double questionnement l'a invariablement renvoyé à cette puissance indéfinissable, inconnaisable, créatrice de tout ce qui existe dont il sait seulement qu'elle est, mais ignore d'où elle vient. Reconnaissant ses limites dans l'identification de cette puissance insondable, il a créé les mythes et les légendes qui sont le reflet exact de la compréhension qu'il a<sup>52</sup>.

En d'autres termes, l'homme exprime sa vie par un attachement à une force extérieure par rapport à lui, à une religion, à des mythes, et c'est ainsi que plus haut le mythe de Platon nous montre en quelque sorte comment une femme et un homme s'arrangent pour devenir mari et femme. Dans un sens plus étroit, les mythes traduisent les règles de conduite d'un groupe social ou religieux, ils procèdent donc de l'élément sacré autour duquel s'est constitué le groupe. Mais le caractère le plus profond du mythe, c'est le pouvoir qu'il prend sur nous, généralement à notre insu, confirmara Denise Rougemont dans son livre *L'Amour et l'Occident*<sup>53</sup>. Que les mythes soient anciens ou modernes, leur pouvoir de contrainte, leur facilité à réduire la raison au silence, à dicter à la foule un comportement unifié, stéréotypé, à imposer une mentalité seconde, sont réels.

Ainsi, en nous référant à la conception judéo-chrétienne sur le mariage et le récit de la création du monde, nous obtenons des informations partagées par la plupart des gens, et d'autres récits relatés dans la Bible, un livre saint pour une grande majorité de croyants dans le monde. En effet, après de nombreuses investigations sur le nombre de croyants dans le monde contrairement à ce que l'on pense et aux idées reçues, la population religieuse ne décline guère ; on compte au contraire deux fois plus de croyants que de non-croyants sur la planète alors que deux tiers des moins de 34 ans font état de leur foi, contre 60% dans les autres tranches d'âge. Cette étude vient de Patrick Banon qui analyse cela dans son Anti-manuel des religions, la tendance de ces chiffres : « Aujourd'hui, seuls 16% de l'humanité se définissent comme non affiliés à une religion, dont presque la moitié en Europe et à peine 1% au Proche-Orient et en Afrique du Nord.

<sup>51</sup> Danielle Steel, *Seconde chance*, Paris, éditions Pocket, Presses de la cité, 2006, p. 1.

<sup>52</sup> Doumbi Fakoly, *L'origine négro-africaine des religions révélées*, Paris, éditions Menaibuc, 2004, p. 162.

<sup>53</sup> Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, Paris, Edition Plon, 1956, p.332.

Près de 80% de la population mondiale se réfèrent aux quatre groupes confessionnels, principaux. ». [...]

Par ailleurs, une étude du Pew Research Center portant sur l'évolution des religions à l'horizon 2050, montre une croissance de quasi tous les groupes religieux à l'exception du bouddhisme (-0, 3%). Entre 2010 et 2050 le christianisme devrait passer de 2,2 milliards à près de 3 milliards de fidèles. L'Islam pourrait compter à cette même date de 2,77 milliards de croyants contre 1,6 en 2010, s'imposant comme la religion à la dynamique démographique la plus forte. [...] The global Religious Landscape] un centre de recherche indépendant basé aux Etats-Unis, parle de 84% de la population mondiale estimée à 6,9 milliards de personnes qui sont croyants. [...] L'Atlas sociologique mondial en ligne nous a permis de visualiser un classement avec les chiffres de 2017, en indiquant qu'il y a 7,571,259 000 personnes qui se définissent comme croyantes et faisant partie d'une religion dans le monde. Tous ces renseignements proviennent des Bibliothèques municipales de la Ville de Genève sur le site médiation numérique/interroge. (Date de la recherche 18/05/2022.).

En conclusion, la majorité mondiale est croyante et considère le mythe de la création du monde qui figure dans la Bible plus précisément dans la Genèse. Ce mythe stipule que Dieu créa le monde en six jours, et en dernière instance l'humanité : « Il les créa homme et femme. Puis, Il les bénit en leur disant : Ayez des enfants, devenez nombreux, peuplez toute la terre et dominez-la. »<sup>54</sup> La Bible décrit donc la manière dont Dieu procéda le processus de la création. Il créa l'humanité en deux temps : d'abord l'homme à qui Il a permis de nommer toute la création et de trouver ce qui pouvait lui correspondre et avec qui il pourrait vivre en harmonie ; celui-ci ne trouva aucun être pouvant le satisfaire. C'est alors que Dieu fit descendre un mystérieux sommeil sur lui. Il opéra un prodige en tirant de sa côte une femme qu'Il lui présenta et ce dernier de s'émerveiller : « Voici cette fois l'os de mes os et la chair de ma chair. »<sup>55</sup>. Les sociétés vont se fonder sur ces histoires fabuleuses, mythes pour les uns, réalités religieuses pour d'autres, pour expliquer une préfiguration de l'origine du mariage.

Ce sont les travaux des sociologues et des anthropologues qui pourront nous renseigner sur la vraie origine du mariage. Pour bon nombre d'anthropologues effectivement, l'étude du mariage qui a inspiré beaucoup de travaux ne s'est développée que dans le cadre d'une approche fonctionnaliste de l'institution. Dans ce cadre le mariage est défini comme l'union d'un homme et d'une femme de manière que les enfants qui naissent de la femme soient reconnus légitimes par les parents. Déjà cité, Gilles Ferréol quant à lui, le considère tout à la fois comme une cérémonie (civile ou religieuse) , un acte symbolique et une institution sociale.

<sup>54</sup> La Bible *TOB*, Gn 1, 26-31, Paris, Société Biblique Française et Editions du Cerf, 1977, p. 26.

<sup>55</sup> *La Bible, TOB*, op. cit., p. 27.

Il le représente également comme la légalisation de l’union entre deux personnes de sexes opposés soumis à des obligations réciproques et à la reconnaissance de droits spécifiques »<sup>56</sup>. Le sociologue Georges Balandier définit le mariage comme un contrat social de durée indéterminée qui lie non seulement deux individus, mais deux groupes. Du côté de l’homme, le mariage assure la continuité de la lignée, l’aide apportée par le travail de la femme et la possibilité de multiplier les dépendants. Du côté de la femme, le mariage socialise sa fécondité et sa puissance de travail. Il lui donne un statut légal en libérant son « capital créateur »<sup>57</sup>. Quant à Marcel Mauss, il définit le mariage comme le lien de droit qui unit deux personnes à l’effet de fonder une famille, de fait ou de droit, en principe une famille de droit, mais tous les degrés sont possibles entre le mariage proprement dit et un état de fait qui aboutit à un état de droit en ce qui concerne les enfants. « C’est la sanction d’une certaine morale sexuelle »<sup>58</sup>.

Si les spécialistes tels les sociologues, les anthropologues ont défini le mariage par leur méthode, comment le droit ou la religion le présentent-ils ?

## 1.2. Bref aperçu du mariage en Occident

En Occident, le mariage a subi beaucoup d’évolutions selon le temps et l’espace et évolue d’ailleurs encore, mais nous retenons seulement le mariage entre le XII<sup>e</sup> siècle et le XXI<sup>e</sup> siècle. Le mariage est donc un acte pratiqué entre les êtres humains. Son fondement a joué un grand rôle dans l’organisation des familles.

Son caractère religieux a vu le jour avec le Droit Canonique du mariage sous la forme d’un système complet et cohérent auquel le Pape Alexandre III (1159-1181) a donné sa forme définitive au XII<sup>e</sup> siècle selon les règles du catholicisme romain<sup>59</sup> il est indissoluble. Ce caractère le différencie de beaucoup d’autres religions, à condition qu’il y ait consommation de l’acte charnel, « unitas carnis »<sup>60</sup>, et dont la matière est constituée par le consentement mutuel des époux ; la forme du mariage réside dans les paroles prononcées par les époux eux-mêmes pour exprimer leur consentement ; c’est le seul sacrement dans l’Église

<sup>56</sup> Gilles Ferréol (dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 102.

<sup>57</sup> Georges Balandier, *Sociologie actuelle de l’Afrique noire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982, p. 568.

<sup>58</sup> Mariatou Koné et N’Guessan Kouamé, *Socio-anthropologie de la famille en Afrique*, Abidjan, Les Editions du CERAP, 2005, p. 67.

<sup>59</sup> Gabriel Le Bras, *Le mariage dans le droit de l’Eglise du XIe au XIII siècle*, Cahiers de civilisation médiévale, Centre d’études supérieures de théologie et de civilisation médiévale, 1968, pp. 191-202.

<sup>60</sup> Gervais Boga, Thèse de Doctorat, *Le pouvoir des femmes dans l’œuvre de Mme de La Fayette*, thèse de Doctorat, 2002, p. 425.

Catholique Romaine où les conjoints se le donnent en dehors de toute parole du prêtre officiant. Cependant, le premier code de Droit canon qui intègre l'idée de consentement mutuel nécessaire ne voit réellement le jour que vers 1140 et le mariage n'a été officiellement inscrit dans la liste des sacrements qu'en 1184. Les théologiens et les canonistes de l'époque classique (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) définissent ainsi « les fins du mariage, dont la première est la procréation et les deux autres fondamentales l'assistance réciproque et le remède à la concupiscence. D'autres fins existent, plus ou moins valorisées, notamment la réconciliation d'antagonistes ou le rétablissement de la paix. On voit ici percer les fins politiques, ou pour le moins sociales du mariage. »<sup>61</sup> Selon Jean Gaudemet, la définition donnée au mariage à cette époque insiste sur l'union comme communauté de vie.

Le mariage civil n'apparaît en France qu'en 1792 avec la législation révolutionnaire. Il est le résultat d'un mouvement de sécularisation qu'a connu l'Europe depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, d'un débat d'idées et de tentatives législatives durant le XVIII<sup>e</sup> siècle en France. Le mariage religieux est toujours admis, mais seul le mariage civil est reconnu par la loi, et le divorce possible ; toutefois le Code civil de 1804 rend difficile le processus du divorce par consentement mutuel qui ne sera plus admis par la loi de 1884 et en limite les causes légales. Ce n'est qu'entre 1884 et le milieu du XX<sup>e</sup> siècle que les modifications du droit au divorce faciliteront ce dernier. L'idée de la communauté de vie est réintroduite par la loi du 4 juin 1970 et le principe d'égalité et d'indépendance des époux apparaît avec celles de 1965 et de 1985. Pour Jean Claude Kaufmann, il faut attendre les débuts du XX<sup>e</sup> siècle pour que le mariage d'amour, à proprement parler, devienne vraiment « la norme de comportement dans la société réelle. »<sup>62</sup> C'est probablement entre 1910 et 1960 que l'amour et le mariage se sont mutuellement renforcés. En jetant un regard d'observation sur le mariage en Occident, on se rend compte de l'impact que ce mariage pratiqué pourrait avoir sur celui vécu désormais en Afrique, en l'occurrence celui adopté par la France jadis pays colonisateur.

### **1. 3. Le mariage officiel après les indépendances en Afrique**

Nous allons brièvement nous attacher au mariage civil adopté dans les pays des auteures du corpus après les indépendances. Bien qu'il ait eu de l'influence, nul doute qu'il existe ce qui est officiel, et ce qui se pratique en réalité officieusement. Ces pays sont tous situés en Afrique occidentale hormis le Cameroun qui est en Afrique centrale.

<sup>61</sup> Jean Gaudemet, *Le mariage en Occident. Les mœurs et le droit*, Paris, Cerf, coll. « Cerf-Histoire », 1987, p. 157-158.

<sup>62</sup> Jean-Claude Kaufmann, *Sociologie du couple*, Paris, PUF, 1993. p. 31.

## **Le cas de la Côte d'Ivoire**

Le mariage est régi par « la loi n°64-375 du 7 octobre 1964, modifiée par la loi n°83-800 du 2 août 1983. La monogamie est l'option requise et adoptée ».<sup>63</sup> Le mariage civil en Côte d'Ivoire est obligatoirement le mariage normatif c'est-à-dire l'union entre une femme et un homme. Deux personnes de même sexe ne peuvent pas se marier. En effet, le but de l'union du couple est de vivre ensemble et de fonder un foyer, une famille ; c'est un acte solennel car l'homme et la femme unissent leur existence devant un officier d'État civil.

## **Le mariage officiel au Sénégal**

À la différence de la Côte d'Ivoire, l'article 133 du Code sénégalais du mariage admet deux régimes : le régime monogamique et le régime polygamique selon la volonté exprimée par le conjoint. La prééminence du choix est exclusivement accordée à l'homme. Dans ce pays, le mariage est influencé par une population islamisée à plus de 94%.<sup>64</sup> Mais que dit le Coran au sujet du mariage ? La sourate IV affirme : « O vous qui croyez : il n'est pas licite à vous de recevoir des femmes en héritage contre leur gré. Prenez une femme, deux femmes, trois femmes, mais ne dépasser pas quatre. Si vous craignez d'être injuste, n'en prenez qu'une »<sup>65</sup>. En réponse à cette sourate, on peut déduire qu'il s'agit de prendre uniquement une seule femme. En tout cas il y a une occasion de controverse d'idées.

## **Le mariage civil au Cameroun**

Le Code Civil et le législateur camerounais exigent aussi que les époux soient de sexes différents ; l'Article 63 de 1981 admet la monogamie et la polygamie ; or la polygamie pratiquée revêt deux aspects que nous avons annoncés dans la première partie de notre travail : la polygynie et la polyandrie sont admises dans cette zone d'Afrique centrale. En effet, le Cameroun occupe cette partie de l'Afrique raison pour laquelle on suppose que le droit permet à la femme d'avoir probablement deux maris mais la pratique est rare. Nous avons d'ailleurs en effet, observé cela dans *Les arbres en parlent encore* de l'écrivaine Beyala Calixthe qui est une Camerounaise. La célébration du mariage est faite par un officier d'État civil. L'article 49 de l'ordonnance du 29 juin 1981 portant organisation de l'état civil et diverses dispositions relatives à l'état des personnes physiques, insiste sur le fait que la polygamie soit une forme possible de mariage.

---

<sup>63</sup> François Komoin, *Le mariage civil en Côte d'Ivoire*, Abidjan, CIDD, 2008, p. 105.

<sup>64</sup> Sciences Po. Centre de Recherches Internationales. / Observatoire africain du religieux (LAS PAD-UGB)

/Date de publication janvier 2017.

<sup>65</sup> Le Coran, Sourate IV des femmes, Traduction Régis Blachère, Paris, Maisonneuve et Larose, 1966, p. 748.

## **Le mariage civil dans le Bénin actuel**

Comme bon nombre de pays africains, la polygamie est admise officiellement au Bénin, mais depuis juin 2002, la monogamie demeure la seule règle dans les relations conjugales, selon l'article 143 de la Constitution 2002. Il arrive parfois qu'une femme de son propre gré décide de cohabiter avec des coépouses surtout quand elle occupe déjà la première place dans le mariage, alors elle pouvait considérer les autres femmes qui la suivront éventuellement comme ses vassales. Dans ce cas d'espèce, le conjoint n'est pas réfractaire et n'enfreint pas la loi. Mais le code va plus loin. Il accorde d'autres droits très importants aux femmes en supprimant notamment le mariage forcé et le lévirat<sup>66</sup> qu'on peut assimiler aussi au mariage fantôme que l'anthropologue Evans-Pritchard décrit lorsqu'il étudie les Nuer du Soudan.<sup>67</sup> Deux pratiques coutumières dont elles ont été longtemps victimes. Le code autorise également la femme à garder son nom de jeune fille auquel elle ajoute le nom de son mari, ce qui n'était pas le cas autrefois.

Dans ce premier chapitre, nous avons essayé d'établir un historique succinct du mariage depuis les temps anciens, et d'en proposer une interprétation ; nous avons évoqué la manière dont le mariage s'est figé dans les sociétés pour devenir une pratique quasi universelle. De nombreux peuples, au fil des temps, l'ont adopté et adapté selon leur culture propre. Chaque société choisit des formes et des modes qui lui conviennent. Cependant, nous estimons qu'il ressort que dans toutes les civilisations, le principe normatif du mariage le plus adopté repose sur la présence d'un homme et d'une femme dans l'objectif de procréer et de pérenniser l'espèce humaine. Bien sûr cette fonction de procréer et de pérenniser l'espèce humaine n'est pas seulement liée au mariage, sans cela on peut toujours décider autrement. Les différentes formes observées ne découlent que de l'évolution de chaque société et de ses opportunités, mais seuls les deux modes polygamique et monogamique y demeurent sous des formes appropriées à ceux qui les pratiquent dans notre espace étudié.

---

<sup>66</sup> La mort d'un conjoint ne met pas fin aux droits et obligations liés au mariage. Les pratiques du lévirat sous la forme de l'obligation faite au frère d'un homme décédé d'épouser la veuve, et du sororat sous la forme d'un mariage du mari veuf avec la sœur de l'épouse, rendent compte d'une volonté de perpétuer l'alliance et permettent éventuellement de préserver les droits du défunt sur sa descendance.

<sup>67</sup> Evans Pritchard, *Parenté et mariage chez les Nuer*, Paris, Payot, 1973, p. 222.

## **Chapitre II**

### **Typologie des formes de mariage dans l'espace des auteures du corpus**

En parlant de typologie de formes de mariage, nous faisons allusion à la manière dont les mariages se contractent plus particulièrement en Afrique, c'est-à-dire les formes de mariage diverses qu'on peut observer dans l'espace géographique de notre corpus. Certaines peuvent être liées à la prestation rituelle et matrimoniale, aux principes culturels, à des formes spécifiques ou encore à des formes déviantes qu'on peut noter également. Cependant, avant d'entrer dans le détail de ces différentes formes, il faut évoquer deux grands courants dans le mariage : l'exogamie et l'endogamie.

#### **II.1. L'exogamie et l'endogamie**

Ce sont deux grandes pratiques du mariage qu'on observe presque partout et qui peuvent exprimer une ouverture des peuples envers d'autres ou au contraire l'enfermement des peuples sur eux-mêmes. ; elles sont vécues dans le mariage traditionnel, aussi appelé coutumier en Afrique :

L'exogamie est une pratique qui interdit le mariage au sein ou à l'intérieur de son propre groupe ou sous-groupe social. Elle permet avec la prohibition de l'inceste des échanges économiques et sociaux entre les différents groupes de la société. Contrairement à l'exogamie, l'endogamie n'admet le mariage qu'à l'intérieur de son groupe ou sous-groupe social. Elle est donc une pratique qui empêche la rencontre et l'échange avec les autres, il n'y a pas d'ouverture avec l'étranger, c'est un moyen de préserver la pureté biologique ou culturelle de certaines classes.<sup>68</sup>

Ce sont des systèmes à caractère pratiquement universel que nous découvrons dans les sociétés représentées dans les romans des auteures du corpus à propos du mariage mixte par exemple. En dehors de ces deux systèmes, il existe également deux autres modes de mariage auxiliaires ou plutôt deux régimes de mariage qui conditionnent les mariés dans un système matrimonial et qui s'opèrent au sein même des deux grandes formes précitées.

---

<sup>68</sup> Mariatou Koné et N'Guessan Kouamé, *Socio-anthropologie de la famille en Afrique*, Abidjan, Les Éditions du CERAP, 2005, p. 67.

## **II.2. La monogamie et la polygamie**

Ce sont deux modes de mariage qui existent en général dans le système que nous étudions. On est dans le régime polygamique ou on opte pour le régime monogamique, quelle que soit la forme endogamique ou exogamique exigée. La monogamie c'est le mode de mariage où un homme a une seule femme ou encore une femme a un seul mari. Le terme même de polygamie revêt deux aspects : la polygynie et la polyandrie. La polygamie en effet, désigne le fait qu'un homme ait au moins deux femmes comme épouses, et qu'une femme ait deux maris au moins. En effet, le terme de polygynie désigne l'homme qui a au moins deux épouses ; c'est par abus de langage qu'on le désigne par « polygamie ». Quant à la femme qui a deux maris au moins, elle se situe dans la polyandrie ; ce mode de mariage est très rare, mais cela s'observe chez les Wahuna ou les Bahima en Afrique orientale et chez les Bashilele du Kasaï occidental. On observe cela aussi dans une partie de l'Afrique centrale. Par ailleurs, elle est très mal vue dans une grande partie de l'Afrique.

## **II.3. Les formes de mariage connues dans la réalité africaine**

### **Le mariage traditionnel ou coutumier**

Le premier but du mariage traditionnel est d'unir deux personnes de sexes opposés. Il permet l'utilisation commune des ressources et du potentiel de chacune. Les conjoints entrent dans une relation d'unité nouvelle. Ils affirment le primat de l'intérêt collectif. Mais au-delà de cette affirmation, le mariage dans le milieu traditionnel est considéré comme étant d'abord une affaire d'intérêt au sens très large du terme et très secondairement une question de sentiment. Souvent, le mariage ne repose pas sur le consentement mutuel qui suppose la parfaite égalité des époux. La puissance du « phallus » prédomine. Le choix des conjoints se fait par les parents, en l'occurrence par le père notamment après des « calculs d'ambition et d'intérêts de la collectivité »<sup>69</sup>. Le mariage dans la sphère traditionnelle est véritablement un moyen d'échange et de communication. Les futurs époux servent à l'établissement d'alliances entre les différentes familles, les différents lignages, clans et tribus.

Il existe dans ce système également un âge social et des conditions particulières pour consommer le mariage, car les rites initiatiques à la sexualité et à la puberté sont marqués par des coutumes spécifiques concernant chaque ethnie ou sous-groupe. A cet effet, il faut retenir l'excision et l'infibulation. Dans le système coutumier comme ailleurs, les formes de mariage sont diverses.

---

<sup>69</sup> Mariatou, Koné et N'Guessan Kouamé, *Socio-anthropologie de la famille en Afrique*, op. cit. , p. 67.

## **Le mariage par coemption**

Il y a parfois un décalage entre le moment où on choisit une conjointe et la consommation du mariage avec celle-ci. Le moment du choix d'une conjointe peut se situer bien avant la naissance de la fille, que le père de famille promet à un homme selon sa seule décision, quand bien même l'enfant viendrait seulement d'être conçu : si c'est bien une fille, le mariage est définitivement scellé lorsqu'elle atteint la puberté. La parole donnée doit être respectée.

## **Le mariage par échange**

Il prend deux formes : le lévirat et le sororat. Plus haut, nous avons déjà anticipé une signification : c'est une autre forme de mariage fréquemment adoptée en Afrique. Il résulte de la mort d'un frère qui laisse en héritage sa femme aux frères vivants. La femme appartiendra alors à l'un des frères vivants, c'est le lévirat. S'agissant du sororat, c'est la sœur défunte qui sera remplacée par une de ses sœurs dans son foyer. Concernant la mort d'un des conjoints, il existe une autre forme proche de ce que nous venons de citer.

## **Les mariages fantômes**

Ce type de mariage s'observe lorsqu'un homme fiancé à une jeune fille meurt avant le mariage ; cette dernière devra épouser l'un des parents du défunt et procréer pour le mort. Un homme qui n'a jamais été fiancé et qui est décédé peut également procréer à travers un parent qui épouse une femme en son nom. Les mariages fantômes sont des stratégies pour assurer une progéniture à des parents décédés. Pour la question de la progéniture, on note encore un autre cas de figure.

## **Le mariage de l'époux-femme**

Ce mariage concerne l'union de deux femmes dont l'une joue le rôle du mari : une femme par exemple très riche et importante dans la société peut en épouser une autre, en fournissant le bétail pour son mariage ; elle sera le père des enfants engendrés par un parent mâle de son choix. Cette descendance appartient au lignage agnatique de l'époux-femme. Ce genre de mariage n'a rien de commun avec l'homosexualité.

## **Le mariage par rapt**

Cette forme de mariage s'observe chez les Malinkés, les Lobis de la Côte d'Ivoire comme au Burkina Faso : le procédé est l'enlèvement. Le prétendant au mariage peut enlever une jeune fille comme une femme mariée sans être interpellé. Les jours du marché tiennent une place importante dans le processus du mariage par rapt car ils sont les principales occasions de concentrations humaines, de communion avec les autres et de rencontres sentimentales. « Dans d'autres coutumes cela signifie la résurgence qui est le fait de soulever l'épouse pour lui faire franchir pour la première fois la porte du domicile conjugal »<sup>70</sup>.

## **Le mariage par essai**

Dans ce cas de figure, on expérimente l'accord sexuel avant de s'engager pour la vie, au lieu de le faire avec un conjoint qui ne s'accordera peut-être jamais avec vous. Cela règle les problèmes éventuels de l'incapacité de procréation des époux, et même l'incapacité de pouvoir s'entendre.

## **Le mariage « union libre »**

Dans ce système on se marie et on divorce plusieurs fois successivement. C'est le cas où la femme est ménopausée et que l'homme peut encore procréer. L'union libre peut encore se justifier par le simple désir de changement.

## **Le mariage sans dot**

Il est pratiqué chez les Gouro de Côte d'Ivoire afin d'éviter que les enfants quittent leur lignage d'origine pour devenir des enfants du lignage de celui qui aurait versé la dot.

## **Le mariage par vente**

Ce mariage a donné naissance à la forme dotale dans laquelle l'amour n'intervient pas. Et pour s'assurer de la fécondité de la mariée, certaines sociétés la préfèrent déjà enceinte.

Dans ce panorama de modes, de formes ou de régimes de mariage observés, il y a un dénominateur commun : le fondement d'un foyer et la procréation. Cependant, nous nous sommes contentée d'expliquer et de montrer l'existence de diverses formes de mariage en évitant de porter des critiques sur leur fonctionnement. Toutefois, quelle que soit sa forme, un mariage entraîne des conséquences, même si beaucoup de ces formes ont tendance à

---

<sup>70</sup> Françoise Kaudjhis-Offoumou, *Mariage en Côte d'Ivoire*, Abidjan, Editions KOF, 1994, p. 30.

disparaître de nos jours au profit de la monogamie. Cette dernière augmente de fréquence compte tenu de l'émancipation de la femme qui veut l'égalité des sexes et la parité dans les relations.

## **Chapitre III**

### **Les implications matrimoniales collectives**

Les implications du mariage concernent les dispositions à prendre pour que le processus du mariage entamé soit consommé. Cela signifie qu'il faut respecter les clauses du mariage renfermant des prestations préliminaires : tout d'abord, s'assurer qu'on doit se marier dans tel groupe ou pas, ensuite, le choix du mode de son mariage, l'engagement pris, la dot et les conséquences qui découlent du mariage : la formation du couple et de la famille.

#### **III.1. Des prestations préliminaires**

Dans le système occidental, les démarches préliminaires sont généralement les fiançailles qui peuvent conduire au mariage. Mais dans le système africain, il y a des étapes qu'on ne doit pas supprimer sous peine de sanctions. Prenons l'exemple du groupe Akan qui géographiquement fait partie de la Côte d'Ivoire, du Ghana, du Togo, jusqu'au territoire du Bénin et même dans une partie du Nigéria. Tous ces peuples pratiquent le système du « premier contact » avec les parents de la jeune fille ou de la femme à marier ; cette pratique akan, est appelée « le koko, ce qui signifie « frapper à la porte des parents ». On vient à la rencontre de la famille de la jeune fille en apportant généralement deux grosses bouteilles de gin et une somme de 8000 Francs CFA, cela peut varier mais est indispensable pour que les familles engagées fassent connaissance. La deuxième étape consiste à demander la main de la jeune fille ; c'est l'« assi ndra ». Chez les Agni de Côte d'Ivoire par exemple, on donne également une somme de 12 000 Francs CFA, cela aussi peut également varier. Enfin, avec les pourparlers concernant le mariage lui-même on fournit des renseignements explicatifs sur les liens existants entre les familles, la genèse des familles qui s'allient. À ce moment-là seulement, on pense transférer le maximum de biens matériels chez la future belle-famille, et l'on peut octroyer 60 000 F selon la loi en vigueur, voire dépasser cette somme. On n'oublie pas les différentes bouteilles de liqueur et de boisson ; des articles culinaires s'ajoutent également aux présents. Tout ce que nous venons d'exprimer se passe ainsi d'une façon générale en Afrique c'est pourquoi nous n'hésitons pas à l'emploi abusif du pronom « on ».

De nos jours, ce système devient de plus en plus festif et se matérialise par un échange ou même par un défilé de mode vestimentaire : les fiancés sont vêtus selon leurs différentes régions et cela correspond à un véritable coût. Pour éviter cette gabegie, il arrive

souvent que chaque clan dispose de ses propres bijoux caractéristiques. Il les loue d'aventure aux futurs époux pour la circonstance. Ce système Akan se retrouve dans toute la zone côtière comme nous l'avons déjà précisé. Dans les zones sahéliennes, les démarches demeurent similaires et le paiement se fait en espèces ; mais il faut y ajouter des bœufs ou des génisses, ou encore s'engager à s'occuper de la culture de la terre de la future belle famille, pour produire l'igname par exemple. Il arrive que le don atteigne une dizaine de têtes de bétail. Cette pratique constitue le déclenchement du paiement de la dot dans la zone sahélienne.

### **III.2. La dot ou compensation matrimoniale**

C'est une conséquence de l'engagement pris pour aller au mariage, elle est presque partout pratiquée en Afrique et même dans le monde. Toutefois actuellement, cette pratique régresse considérablement et devient symbolique. En effet, même l'Occident pratique la dot. Le terme dot du latin *dos*, *dotis* qui signifie *don*, recouvre plusieurs réalités. En Droit romain, la dot est l'ensemble de biens apportés par la femme pour contribuer aux charges du ménage. C'était en effet, une honte de donner sa fille en mariage sans dot dans l'Europe des temps anciens ; au XVII<sup>e</sup> siècle par exemple, dans *L'Avare* de Molière, on constate qu'Harpagon se réjouissait de ne pas payer la dot de sa fille alors que cela devrait être une honte habituellement : « Je trouve ici un avantage qu'ailleurs jene trouverais pas, et il s'engage à la prendre sans dot. Sans dot ? Oui... C'est pour moi une épargne considérable »<sup>71</sup>. La dot apparaissait comme un moyen d'assurer une certaine sécurité matérielle à la femme en cas de divorce. Il existe aussi le douaire, mot de la même racine que la dot en latin : c'est le droit de l'épouse survivante sur les biens du mari défunt. En anthropologie, « la dot a été longtemps perçue comme prix d'achat de la femme ou le prix de la fiancée et requalifiée sous le terme de la compensation matrimoniale. Contrairement à ce qui se passe dans l'espace occidental, dans la sphère africaine, selon Jean-Paul Colleyn, la dot constitue des biens matrimoniaux c'est-à-dire l'ensemble de biens que donne la famille d'un homme à la famille de sa future épouse au moment du mariage ou encore avant le mariage. »<sup>72</sup>

La fonction de cette institution est de sceller le contrat de mariage, de légitimer la future descendance, de dédommager le groupe de la femme pour la perte d'un de ses membres. A côté des dons en nature, il existe diverses prestations de services, particulièrement les travaux agricoles en faveur de la belle famille. Les dons et les prestations peuvent toujours intervenir durant tout le processus du mariage : demande de la main de la jeune fille, fiançailles et mariage proprement dit. Les biens peuvent être de nature très

<sup>71</sup> Jean-Baptiste Poquelin, alias Molière, *L'avare*, acte I scène 5, Paris, Bordas, p. 176.

<sup>72</sup> Jean-Paul Colleyn, cité par Mariatou, Koné et N'Guessan, op. cit., p. 83.

diverse : pagnes, sucre, sel, et du mil chez les Malinké, barres de cuivre chez certains groupes du Nigéria et du Cameroun, etc. La durée des prestations de travail varie.

Le paiement de la dot est une obligation quasi morale de l'époux, car c'est ce qui attribue à l'homme des prérogatives de puissance paternelle. Sinon, ce droit revient d'office à la femme ou à sa famille. On peut s'acquitter de la dot en une fois, ou encore en plusieurs versements. Même si la mort survient, on règle le problème de la dot avant toute initiative, même s'agissant de l'enterrement. Chez les Akan<sup>73</sup>, quand un homme décède sans avoir accompli ce paiement de dot, sa famille ne peut récupérer ses enfants, à moins de régulariser la situation avant son enterrement. De même, si c'est la femme qui décède, l'homme ne peut pas annoncer le décès dans sa belle-famille sauf s'il paie séance tenante « son débit » de dot. La dot avait alors pris un tel caractère pécuniaire qu'elle devenait un obstacle pour l'accession des jeunes au mariage. En effet, les prestations en nature (travaux champêtres, dons de produits agricoles, de la pêche ou de la chasse), ne suffisaient plus pour contenter des parents dont les besoins et les exigences avaient évolué en même temps que la société globale. La dot était devenue un véritable objet de spéculation. Cet aspect dévalorisant de la dot va amener le législateur africain à réagir à l'encontre de ce fléau qui ruine les jeunes gens et rend esclaves les femmes dotées.

### **III. 3 La réaction du législateur africain face à la dot**

Face à cette valeur incommode, marchande et commerciale que la coutume donne à la dot, la législation africaine a fini par adopter deux attitudes : une attitude radicale de suppression est observée en Côte d'Ivoire et au Bénin ; une attitude de tolérance contrôlée s'applique au Niger et au Mali, où l'on ne doit pas dépasser 20 000 CFA pour une jeune fille et 10 000 CFA pour une femme adulte qui s'est déjà mariée une fois, mais est redevenue libre.

Ces dispositions sont accompagnées de peines prévues en cas d'infraction. Mais l'échec cuisant qu'on observe quant à ces dispositions légales naît du fait qu'elles prétendent régir un aspect de la vie privée des individus où la raison et la rationalité ont très peu de place. L'expérience montre que la femme que l'on convoite n'a pas de prix et que l'homme pouvait toujours réaliser l'impossible pour s'attirer les faveurs de la dulcinée et celles de sa belle-famille. L'objectif premier d'un jeune homme c'est de constituer à tout prix son couple et sa famille, d'où ce courage de dépasser ces dites difficultés.

---

<sup>73</sup> Les Akan constituent un groupe ethnique qui s'étend de la Côte d'Ivoire jusqu'au Ghana, au Togo et au Bénin.

### **III.4. La formation du couple et de la famille résultant du mariage**

#### **III.4. 1. Le concept de couple**

Pour définir d'une façon générale le couple « nous pouvons dire que c'est un ensemble de deux personnes unies par les liens de l'amour, du mariage, ou encore un ensemble de deux personnes liées par un sentiment, un intérêt quelconque. Cela peut être aussi un homme et une femme réunis occasionnellement. »<sup>74</sup> Le couple est une construction sociale. Beaucoup de modèles de couples ont existé dans la société. Aujourd'hui on parle des « nouveaux couples », des couples pas forcément une femme et un homme, mais un couple de deux femmes de deux hommes, en Occident par exemple : les séries télévisées, telles les séries brésiliennes, les novelas : Rubi, Amour océan, Tierra de reyes, Catalina... etc. exposent de nombreux modèles de couples qui influencent beaucoup les représentations collectives. Mais à chaque époque correspond son modèle. Pour Jean Claude Bologne de l'Antiquité grecque jusqu'à l'apparition de l'amour romantique, l'enfant a constitué le but du couple marié. Parallèlement, pour le couple extraconjugal, avoir un rejeton n'était pas vraiment le but. Dans l'idéal du couple romantique l'enfant n'était pas aussi le but visé<sup>75</sup>. Comme le souligne Serge Chaumier, un modèle n'est pas un carcan<sup>76</sup>. Chacun le module en le recevant, chaque génération en donne sa propre version. Toutefois, le modèle oriente et indique un sens, fournit un cadre au sein duquel il est permis d'inventer.

L'étude de Delphine Mandin sur les nouveaux modèles de couples contemporains retient cinq dimensions socialement valorisées qui, selon elle, définissent cette union. Le mode de relation du couple, son rapport à la sentimentalité, son rapport à la sexualité, le mode de rapport entre les sexes en son sein et son rapport au tiers. Le couple fait partie des cellules de base de la société : des plus petites vers les plus étendues que constituent les familles. Le couple se construit à partir de plusieurs indices et demeure le premier fait visible d'une union. Sa toute première marque d'identification consiste d'abord dans le fait que des personnes partagent un idéal. Le quotidien est marqué par un ensemble de faits intimes. Le mariage est un agrément de la vie commune indéniable. Le couple, dans notre cadre d'étude, répond à ses exigences et est composé normalement par un homme et une femme ; il peut être légal, ou non reconnu, c'est-à-dire illégal. Il arrive parfois où il n'est pas valorisé par le corps social. Comme il est la plus petite entité sociale, de lui va naître la famille.

<sup>74</sup>Centre national de ressources textuelles et lexicales.

<sup>75</sup> Jean Claude Bologne, *Histoire du sentiment amoureux*, Paris, Flammarion, 1998, p. 133.

<sup>76</sup> Serge Chaumier, *La déliaison amoureuse. De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Paris, Armand Colin, coll. « Chemins de traverse », 1999, p. 22-23.

### **III.4.2. La famille comme résultante du couple**

Le fondement de la famille est la toute première résultante importante du mariage de deux êtres qui forment un couple, après que tout est mis en ordre pour le réaliser. La famille est une réalité culturelle complexe et multiforme. Elle est comme un kaléidoscope<sup>77</sup> à multiples facettes : chaque partie de cet instrument a son rôle à jouer comme exactement chaque membre d'une famille a son rôle au sein de cette entité. L'importance de cet instrument et toutes les figures dont il s'honore sont complémentaires. La famille aussi joue la même fonction et peut être définie au sens large et au sens étroit.

#### **La famille au sens large**

Cellule de base et pierre angulaire de la société humaine de nos jours, la famille semble appartenir à l'une des vieilles institutions. Il semblerait qu'elle a survécu aussi à tous les bouleversements qui ont marqué l'histoire de l'humanité, même si à certains moments elle a dû s'adapter et changer de forme et de contenu. D'après Lewis H. Morgan, le mot famille (du latin *familia*, qui lui-même découle de *famulus* qui signifie serviteur). En faisant appel à la définition du *Litttré*<sup>78</sup> on peut dire que :

Chez les Romains, c'est la réunion de serviteurs, d'esclaves appartenant à un seul individu ou attachés à un service public ; c'est le sens primitif.

Par suite il se dit de toutes les personnes parentes ou non, maîtres ou serviteurs, qui vivent sous le même toit. On peut parler de « Chef de famille », de « Gouvernement de la famille ».

En Italie, chez les grands, toutes les personnes attachées au service d'une maison. La famille d'un cardinal par exemple.

C'est aussi l'ensemble des personnes d'un même sang comme père, mère, enfants frères, oncles, neveux, cousins, etc. Entrer dans une famille par alliance aussi existe.

Dans son sens originel elle ne se rapportait pas au couple marié et à ses enfants, mais à l'ensemble des esclaves et des serviteurs qui travaillaient pour assurer la substance de la famille qui était placée sous l'autorité du *pater familias*. Le terme « famille » a été introduit dans la société latine pour désigner un nouveau corps social dont le chef maintenait sous son

<sup>77</sup> *Le Robert Langue Française Tome V*, Paris, Les Dictionnaires Le Robert, 1985, p. 877 : petit instrument cylindrique, dont le fond est occupé par des fragments mobiles de verre colorié, qui en se réfléchissant sur un jeu de miroirs angulaires disposés tout au long du cylindre, y produisent d'infinites combinaisons d'images aux multiples couleurs.

<sup>78</sup> <https://www.littre.org/definition/famille>.

autorité paternelle sa femme, ses enfants et un ensemble de serviteurs. Cette origine servile du concept de famille n'existe pas dans les sociétés africaines. Chez les Adja-Fon du Bénin, le terme « hennu » qui sert à désigner la famille signifie « garde ta bouche » de (*hen* : « tenir », « garder » et de *nu* : « bouche »). La famille est un cadre qui impose un contrôle et une maîtrise de la parole si l'on veut vivre en harmonie avec ceux qui la composent. Les frères consanguins sont considérés comme des sources potentielles de mal et de malheurs, si d'aventure on a affaire à un système polygamique. Il faut donc être discret à l'égard de ses frères de sang et éviter dans le langage tout propos qui pourrait aller dans le sens d'une provocation. Dans ce système béninois la méfiance est d'une constante pratique. Comme Decottignies le souligne, « il n'y a de pires ennemis que des frères de même père et de mères différentes »<sup>79</sup>.

Chez les Bété du Centre-Ouest de la Côte d'Ivoire, la famille a pour dénomination « kossou », ce qui fait référence au feu, au foyer autour duquel, le soir, se rassemblent ses membres. Ici on note un lien de solidarité et de convivialité. Dans la société maure de Mauritanie, société de pasteurs nomades, le terme utilisé pour désigner la famille est « haïma », qui désigne la famille conjugale, unité sociale élémentaire comprenant le père, la mère et les enfants non mariés, et qui jouit d'une relative autonomie dans la société ; mais, par voie de synecdoque, il désigne aussi la tente qui sert d'habitation à cette famille. Nous percevons que la famille ici est large et n'est pas limitée. Aujourd'hui, avec la multiplication des modèles familiaux, il est difficile de donner une définition de la famille. Pour Béatrice Barbusse et Dominique Glaymann, « une famille au sens large est un groupe social élémentaire qui est constitué d'un ensemble de personnes ayant entre elles des liens de parenté. Elle regroupe alors l'ensemble de la parenté. Au sens étroit du terme, c'est un groupe constitué d'au moins deux personnes ayant des liens de parenté (de filiation ou d'alliance) et résidant ensemble. »<sup>80</sup> Le concept de la famille est donc une construction sociale et un lieu de socialisation.

### **La famille au sens étroit**

La famille, selon Claude Lévi-Strauss<sup>81</sup> désigne un groupe social offrant au moins trois caractéristiques. Elle a son origine dans le mariage, elle comprend mari, femme, et enfants nés de leur union, bien que l'on puisse concevoir la présence d'autres parents agglutinés à ce noyau. Les membres de la famille sont unis par des liens légaux, économiques

<sup>79</sup> R. Decottignies, *Requiem pour l'Afrique*, Annales Africaines, 1965, p. 271.

<sup>80</sup> Béatrice Barbusse, D. Glaymann, *Introduction à la sociologie*, Paris, Sup' Foucher, 2004, p. 96.

<sup>81</sup> Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton et Co. La Haye, (2<sup>ème</sup> éd.), 1967, p. 49.

et toutes sortes de droits et d'obligations par un réseau précis de droits et interdits sexuels, et un ensemble variable et diversifié de sentiments psychologiques tels que l'amour, l'affection, le respect, la crainte, etc. La famille est une institution fondamentale en tant que microsociété qui est soumise à des règles précises qui déterminent son fonctionnement. Sa cohésion et sa dislocation constituent un reflet du cadre général, c'est-à-dire que c'est la société qui crée les conditions d'épanouissement ou de dépérissement de la famille. Ainsi, la famille est beaucoup plus restreinte que cette société.

On a tendance à parler de la famille conjugale ou nucléaire. Et comme Martine Segalen le rappelle dans les années 1960 et 1970, le modèle de la famille occidentale est caractérisé par un mariage monogame, un couple stable, tout cela étant articulé autour de rôles sexuels strictement répartis entre conjoints.<sup>82</sup> Longtemps, ce modèle de famille a été perçu comme une forme achevée de l'institution, et faisait tache d'huile dans le monde ; mais actuellement, on voit de nouveaux types de familles : la famille monoparentale, homoparentale, recomposée. Même dans les pays non occidentalisés, l'évolution des familles consiste à s'engouffrer dans la nucléarisation des groupes domestiques et la conjugualisation des couples.

### **III.3.3. Rôle et fonction de la famille**

Nous abordons la famille, car c'est par elle que tout se joue dans la société, et la société est la somme des familles à partir desquelles des fonctions de reproduction, socio-affectives et économiques se réalisent sans cesse. La fonction de reproduction a été l'une des fonctions essentielles de la famille jusqu'à une époque toute récente<sup>83</sup>. Mais elle assure aussi la reproduction statutaire de ses membres dans l'ensemble du tissu social.<sup>84</sup>

La famille constitue le cadre primaire de socialisation de l'individu et le moyen privilégié de transmission de ses propres valeurs, mais également du patrimoine culturel et des valeurs de la communauté en plus des valeurs générales de cette société. Depuis les travaux d'Emile Durkheim<sup>85</sup> par exemple, l'enfance a été considérée comme un moment fondateur de la socialisation. Les approches psychologiques et sociologiques convergent pour montrer à quel point l'enfance est indéniablement le « laboratoire du genre » dans lequel on peut observer le processus d'incorporation de la différence et de la hiérarchie entre les sexes.

<sup>82</sup> Martine Segalen, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, p. 350.

<sup>83</sup> Mariatou Koné, et N'Guessan Kouamé, *Socio-anthropologie de la famille en Afrique*, Abidjan, Les Editions du CERAP, 2005, p.14.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>85</sup> Emile Durkheim, *Introduction à la sociologie de la famille*, Paris, Les Editions de Minuit, 1975, p. 570.

C'est aussi l'instance de l'évidence de la division sexuée du travail : on tire comme résultat l'assignation prioritaire des hommes au travail productif, et aux femmes au travail reproductif. En effet, les êtres humains, d'une façon générale, sont livrés, dans la petite enfance, à l'influence de nombreux adultes en charge de leur garde et de leur éducation dans tous les domaines. L'influence vient aussi de leurs pairs, de toute la société environnante et de toutes les productions culturelles de leur milieu. Le développement des sentiments comme l'affectivité, l'émotivité, l'agressivité, le développement de vertus sociales fondamentales telles que le courage, l'honnêteté, le goût de la justice, trouvent également leur origine, dans la plupart des cas, dans le cadre familial ; et c'est aussi là que l'enfant est initié progressivement aux vertus de l'effort et du travail mais aussi à des pratiques moins formatrices et reluisantes.

L'initiation aux fonctions économiques est beaucoup plus sensible dans les sociétés caractérisées par une diversité d'activités exercées par des individus plus ou moins spécialisés. Le caractère héréditaire des activités dans la société à « castes » (griot, forgeron, teinturier, potier, etc.) fait de la famille le centre d'apprentissage par excellence pour les jeunes générations. Très tôt, les enfants prennent part aux travaux domestiques et champêtres qui se déroulent dans leur unité familiale.

La famille heureuse, résultat direct du mariage, nous permet dans sa diversité de fonctionnement de découvrir toute la nature de la société contemporaine, son développement, ses failles car cela peut être un lieu d'oppression pour la femme. Toutefois, comment envisager son devenir et par ricochet l'avenir de la nation ? Comme l'affirme Mariama Bâ : « Ce sont toutes les familles, riches ou pauvres, unies ou déchirées, conscientes ou irréfléchies qui constituent la Nation »<sup>86</sup>.

C'est à partir de ces familles que nous pouvons nous rendre compte de la qualité de notre société réelle, de celle des couples qui la composent, de leur mariage et de leur vie quotidienne. C'est de cette société réelle que les romancières vont s'inspirer pour justifier le fondement de leurs écrits sur le mariage, textes auxquels nous réservons nos analyses.

---

<sup>86</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Abidjan, Dakar-Lomé, Les Nouvelles Éditions Africaines, p.130.

## Chapitre IV

### Le mariage : un élément central dans les œuvres des écrivaines du corpus

#### IV.1. Contexte d'émergence des œuvres négro-africaines du corpus

Parmi toutes les réalités qui concernent le mariage, un autre point de vue qui n'est pas moindre, est qu'il constitue chez les écrivaines de notre corpus un outil pour décrire leur vie et manifester leur désir, quand bien même elles ne s'autoproclament pas auteures d'autobiographies. Le mariage est un prétexte précieux pour elles toutes, non seulement pour envisager une description de la condition féminine, mais pour parler de celle de l'Africaine déjà si menacée, et de tout ce qui en découle. Le thème du mariage est donc un angle d'attaque privilégié pour aborder et traiter tout ce qui a trait aux relations humaines, mais également pour examiner attentivement la vie de la femme dans son milieu.

Ainsi, depuis l'éclosion de l'art romanesque féminin, les écrivaines négro-africaines de notre corpus trouvent une occasion pour exposer tous les problèmes qui les concernent directement ou indirectement. Elles ne cessent de s'en prendre aux hommes qui constituent, pour la plupart d'entre elles, la source principale de leur aliénation, de leur avilissement, simplement de leur condition de vie. Elles font allusion au système du patriarcat que nous estimons expliquer à juste titre comme un système de subordination des femmes, qui consacre la domination du père sur les membres de la famille. Il renvoie à un rapport social marqué par le pouvoir et la domination, et dont il faut repérer les bénéficiaires et les opprimés dans le même mouvement analytique, selon la sociologue française Christine Delphy, une grande figure du féminisme matérialiste du début des années 70.<sup>87</sup> En effet, c'est surtout dans l'univers du mariage que les auteures négro-africaines de notre corpus constatent fortement cette oppression masculine et c'est cela que l'éminente anthropologue Colette Guillaumin désigne par le néologisme « sexage »<sup>88</sup> qu'elle a rendu si populaire. D'après elle, le sexage désigne non seulement l'exploitation économique des femmes par les hommes, mais également leur appropriation et leur usage par ceux-ci. Le terme est ainsi rapproché de la notion d'esclavage qui renvoie également à une appropriation physique totale, c'est-à-dire non limitée et non rémunérée.

<sup>87</sup> Christine Delphy, *L'ennemi principal I. Economie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 1998, p. 9.

<sup>88</sup> Collette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992, p. 31.

« Le sexage est ainsi à l'économie domestique moderne ce que le servage était à l'économie foncière du Moyen-Âge. »<sup>89</sup>. Et pour la féministe Collette Guillaumin, au sein du sexage se trouve bel et bien l'institution du mariage. Le sexe demeure donc le grand marqueur de la division sociale. L'« idée de nature » ne constitue pas simplement une erreur : elle est la pièce maîtresse de l'oppression des femmes. C'est pourquoi d'ailleurs, « dans beaucoup de cultures, la plupart des familles préfèrent avoir un garçon qu'une fille. » Cette fameuse expérience, Gisèle Halimi l'a bien décrite dans son livre *La cause des femmes* :

Ma sœur et moi nous n'avons absolument pas été élevées comme nos frères. Notre éducation procédaient de ce découpage saignant : « Toi, tu es une fille. Il faut que tu apprennes la cuisine, le ménage. Et tu te marieras le plus vite possible. Lui, c'est un garçon. Il faut – on trouvera les moyens à tout prix – qu'il fasse des études, qu'il gagne bien sa vie.<sup>90</sup>

Cet extrait du livre de Gisèle Halimi montre bien que le monde est sexué dès la naissance de la femme comme de l'homme disons tout simplement depuis l'humanité. Chaque être est catégorisé et placé dans un carcan qui laisse les deux êtres dans une relation antagoniste. C'est bien là ce que les écrivaines du corpus ont décidé de montrer au monde, et leur plume pour dénoncer cette situation sexuée à tous les niveaux. Et comme conséquence c'est la femme qui reçoit malheureusement la mauvaise part. La discrimination est tellement évidente et constante à telle enseigne qu'à partir même du travail exercé par chaque catégorie elle est omniprésente. Ainsi, explique Simone de Beauvoir : « Le travail de ménage de la femme disparaissait dès lors à côté du travail productif de l'homme ; le second était tout, le premier une annexe insignifiante »<sup>91</sup>. Cette analyse de Simone de Beauvoir est reprise chez d'autres féministes telles que Christine Delphi, Betty Friedan. :

« Au-delà de la seule identification d'un travail auparavant invisible, la réflexion sur le travail domestique a constitué pour le féminisme matérialiste le fondement d'une théorie de l'oppression des femmes. L'assignation des femmes au travail domestique participe d'une division sexuée du travail qui constitue, certes, un constat ancien de l'anthropologie : dans toutes les sociétés connues, il existe des tâches réservées aux hommes et d'autres réservées aux femmes. Bien que l'assignation d'une tâche à l'un ou l'autre sexe varie selon les sociétés. »<sup>92</sup> Malheureusement, ces travaux assignés à chaque sexe ne sont pas seulement différents, ils se distinguent aussi hiérarchiquement : le travail assigné à l'homme est considéré comme productif alors que celui de la femme est qualifié de reproductif. Les travaux n'ont plus la même valeur ; par conséquent, la femme et l'homme ne seront plus dans

<sup>89</sup> Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, Anne Revillard, *Ouvertures politiques. Introductions aux études sur le genre*, Paris, De Boeck « Supérieur » p. 31.

<sup>90</sup> Gisèle Halimi, *La cause des femmes*, Paris, Gallimard, collection folio, 1992, p. 352.

<sup>91</sup> Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe I*, Paris, Editions Gallimard, p. 100.

<sup>92</sup> Laure Bereni, et al. *Ouvertures politiques. Introductions aux études sur le genre*, op. cit., p. 174.

un système de complémentarité fonctionnelle, mais plutôt de pouvoir, et c'est ce que stigmatisent les auteurs Lauren Bereni et autres en affirmant : « le renouvellement théorique apporté par la réflexion féministe ne réside pas tant dans ce constat de travaux sexuellement différenciés que dans l'intégration de cette différence dans un rapport de pouvoir. »<sup>93</sup>

C'est depuis la division du travail que la position de l'homme a changé vis-à-vis de la femme, et cela ne cesse de se dégrader jusqu'à la prise de conscience de cette dernière. À travers son hégémonie, l'homme se croit propriétaire de la femme et en use : « L'homme régnant en souverain se permet entre autres des caprices sexuels : il couche avec des esclaves ou des hétaïres, il est polygame. »<sup>94</sup> Il faudrait admettre qu'il y a dualité des sexes par hypothèse, et que cela soit traduit en conflit, et la partie qui a pu imposer sa suprématie l'a établie en absolue et cette partie constitue la partie des hommes. Or le mode de mariage polygamique est le talon d'Achille de la société africaine féminine et l'épée de Damoclès qui pèse sur elle. Tous ces principes constituent des tares de la société dont le nœud est l'oppression des femmes que décrie la femme écrivaine.

#### **IV.2. Émanation du machisme**

En nous référant pas forcément à des faits datés mais à la vie traditionnelle africaine depuis des temps anciens et jusqu'à aujourd'hui, et avec l'appui explicatif des essais de Simone de Beauvoir, en l'occurrence dans l'essai *Le deuxième sexe I*<sup>95</sup> la hiérarchie des deux sexes est bien établie et se découvre d'abord dans l'expérience familiale où l'autorité de l'homme est prédominante :

même si c'est en fait la mère qui règne en maîtresse dans le ménage, elle a d'ordinaire l'adresse de mettre en avant la volonté du père ; dans les moments importants, c'est en son nom à travers lui, qu'elle exige, qu'elle récompense ou punit. La vie du père est entourée d'un mystérieux prestige : les heures qu'il passe à la maison, la pièce où il travaille, les objets qui l'entourent, ses occupations, ses manies ont un caractère sacré. C'est lui qui nourrit la famille, il en est le responsable et le chef. Habituellement il travaille dehors et c'est à travers lui que la maison communique avec le reste du monde : il est l'incarnation de ce monde aventureux, immense, difficile et merveilleux ; il est la transcendance, il est Dieu.<sup>96</sup>

Ce long extrait de l'essai de Simone de Beauvoir explicite d'une manière condensée toute la tragédie du foyer, du couple et de la femme. Il expose le vécu quotidien observé depuis des

<sup>93</sup> Laure Bereni et al, *Ouvertures politiques. Introductions aux études sur le genre*, De Boeck, « Supérieur ». p. 174.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p.100.

<sup>95</sup> Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe I*, Paris, Gallimard, 1949, p. 38.

<sup>96</sup> *Id.*, p. 38.

temps séculaires dans le mariage. La partition duelle extérieur/intérieur, sacré/ordinaire, pouvoir/obéissance en faveur de l'homme est patente.

#### IV. 3. Analyse de la suprématie mâle : l'évidence de la force musculaire

Par hypothèse et par empirisme et d'après les analyses de Simone de Beauvoir, « lorsque deux catégories humaines se trouvent en présence, chacune veut imposer à l'autre sa souveraineté ; si toutes deux sont à même de soutenir cette revendication, il se crée entre elles, soit dans l'hostilité, soit dans l'amitié, toujours dans la tension, une relation de réciprocité ; si l'une des deux est privilégiée, elle l'emporte sur l'autre et s'emploie à la maintenir dans l'oppression.<sup>97</sup> » On comprend donc pourquoi l'homme a eu la volonté de dominer la femme : mais par quel privilège a-t-il pu réussir ce projet ?

Selon des ethnographes, en l'occurrence Lévi-Strauss<sup>98</sup>, la musculature serait probablement le privilège que l'homme aurait eu sur la femme ; cette dernière se trouve en outre handicapée par la maternité qui constitue une limite dans tout son agir. Toujours selon Simone de Beauvoir :

On raconte que les Amazones mutilaient leurs seins, ce qui signifie que du moins pendant la période de leur vie guerrière elles refusaient la maternité. Quant aux femmes normales, la grossesse, l'accouchement, la menstruation diminuaient leurs capacités de travail et les condamnaient à de longues périodes d'impotence.<sup>99</sup>

Or l'homme veut transcender sa condition animale. *L'homo faber* est dès l'origine des temps un inventeur : déjà le bâton, la massue dont il arme son bras pour gauler les fruits, pour assommer les bêtes, sont des instruments par lesquels il agrandit sa prise sur le monde ; il ne se borne pas à transporter au foyer des poissons cueillis au sein de la mer : il faut d'abord qu'il conquière le domaine des eaux en creusant des pirogues ; pour s'approprier les richesses du monde il annexe le monde même. Dans cette action il éprouve son pouvoir ; il pose des fins, il projette vers elles des chemins : il se réalise comme existant. Pour se maintenir, il crée ; il déborde le présent, il ouvre l'avenir. Cet orgueil, il le manifeste aujourd'hui encore d'après l'analyse de Simone de Beauvoir, quand il a bâti un barrage, un gratte-ciel, une pile atomique. Il n'a pas seulement travaillé à conserver le monde donné ; il en a fait éclater les frontières, il a jeté les bases d'un nouvel avenir. Son activité a une autre dimension qui lui donne sa suprême dignité. Mais elle est souvent dangereuse, car dans la lutte contre les

<sup>97</sup> Simone de Beauvoir, op. cit., p. 20.

<sup>98</sup> Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 347.

<sup>99</sup> Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, I, op. cit., p. 112.

animaux sauvages il court des risques : le guerrier, par exemple, pour augmenter le prestige de la horde, du clan auquel il appartient, met en jeu sa propre vie. Et par là il prouve avec éclat que ce n'est pas la vie qui est pour l'homme la valeur suprême, mais qu'elle doit servir des fins plus importantes qu'elle-même. La pire malédiction qui pèse sur la femme, c'est son exclusion de ces expéditions guerrières ; « ce n'est pas en donnant la vie, c'est en risquant sa vie que l'homme s'élève au-dessus de l'animal ; c'est pourquoi dans l'humanité la supériorité est accordée non au sexe qui engendre mais à celui qui tue »<sup>100</sup>. C'est à partir de cette pensée que nous comprenons toute l'explication du mythe de la suprématie de l'homme sur la femme.

#### **IV.4. La femme dans le rôle naturel de la procréation**

Comme nous le mentionnons, le travail reproductif de la femme correspondant aux maternités réitérées devaient absorber la plus grande partie de sa force et de sa vie, et pèse naturellement sur tout son univers. C'est avec l'homme et avec la production de celui-ci qu'elle pouvait se nourrir désormais et survivre avec leur progéniture. Le rôle nourricier et peut-être protecteur de l'homme, comporte déjà une dimension de domination de la femme. La fécondité biologiquement naturelle de la femme l'empêchait donc de participer activement à l'accroissement de ses ressources personnelles, alors qu'elle créait de gré ou de force de nombreux besoins naturels comme les maternités répétées que nous avons déjà évoquées, causes probables de la réduction de sa potentialité de travail, de son impotence à vaquer concrètement à la production qu'à la reproduction. Son rôle contribue probablement à la perpétuation de l'espèce humaine qu'on pouvait considérer avec modération comme l'une des grandes œuvres humaines. Peut-être sans elle, l'existence de l'humanité ne progresserait pas. La femme en tant que l'être humain femelle est potentiellement le seul jusqu'à nouvel ordre à porté la grossesse, par ricochet à l'habitude de subir ce destin biologique. Les travaux domestiques auxquels elle est vouée, parce qu'ils sont les seuls conciliables avec les charges de la maternité, l'enferment dans la répétition de manque de gain économique et matériel qui la placent sous la dépendance de son compagnon. La maternité destine donc la femme à une existence sédentaire ; il est compréhensible d'accepter que tandis que l'homme chasse, pêche, guerroie, que la femme à son tour, demeure au foyer en s'occupant de l'intérieur. Le travail sexué au niveau des êtres humains justifie probablement la domination de l'homme sur la femme. Mais cette domination ne pouvait pas se prendre en compte ainsi, dans la mesure où tout travail exercé est lié à l'avancement de toute l'humanité entière si infime soit-il. C'est en cela que Christine Delphy précise :

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 114.

« En effet, dans le mode de production domestique, adossé à l'institution du mariage, l'épouse fournit des biens et services domestiques à son mari en échange, non d'une rémunération (comme dans le mode de production capitaliste), mais d'un entretien (le mari pourvoit à ses besoins). »<sup>101</sup> Elle souligne à son niveau, le caractère injuste de cet « échange » qui suppose « une disponibilité infinie contre un entretien non garanti »<sup>102</sup>.

L'étude sociologique de la vie humaine à travers l'histoire nous a donc permis de comprendre comment la situation biologique et économique des hordes primitives devait établir la suprématie des mâles. La femelle est, plus que le mâle, liée à l'espèce. L'humanité a cherché à s'évader de sa destinée spécifique ; par l'invention de l'outil, l'entretien de la vie est devenu pour l'homme activité et projet, tandis que à travers la maternité la femme demeurait rivée à son corps comme un animal, affirme Simone de Beauvoir. Par conséquent, le rôle assigné à la femme est tout ce qui concerne la progéniture et tout ce qui a trait à l'entretien et la sauvegarde du foyer : « le rôle de cet être purement affectif est celui d'épouse et de ménagère, elle ne saurait entrer en concurrence avec l'homme ni la direction ni l'éducation ne lui conviennent »<sup>103</sup>. Dans cette même tendance, Balzac exprime cyniquement l'idéal mâle, dans son œuvre *La physiologie du mariage* : « La destinée de la femme et sa seule gloire sont de faire battre le cœur des hommes. ».<sup>104</sup> Comme Simone de Beauvoir l'a toujours signifié en se fondant sur son expérience :

Ce monde a toujours appartenu aux mâles : aucune des raisons qu'on en a proposées ne nous a paru suffisante. C'est en reprenant à la lumière de la philosophie existentielle les données de la préhistoire et de l'ethnographie que nous pourrons comprendre comment la femme a pu être asservie.<sup>105</sup>

Ainsi, ce quatrième chapitre de la première partie de notre thèse, dessine les contours du moule dont sont sorties les œuvres romanesques des écrivaines négro-africaines de notre corpus. Le mariage semble pour nous, l'acte qui paraît le plus ordinaire assigné à la femme, et semble encore un lieu où la plupart du temps se joue la destinée de la femme ou du moins ce à quoi la société phalocratique l'a destinée, cette dernière est donc en effet, la seule capable de rendre compte exactement de ce qu'est cette institution et de la place qu'elle y trouve. C'est pourquoi le motif du choix de notre corpus se trouve exclusivement féminin.

<sup>101</sup> Christine Delphi, *L'ennemi principal : Economie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, coll. « Nouvelles questions féministes », 1998, p. 7.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>103</sup> Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe I*, op. cit. , p. 192.

<sup>104</sup> Honoré de Balzac, *La physiologie du mariage*, Paris, Levasseur et Urbain, 1829, p. 668.

<sup>105</sup> Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe I*, op. cit. , p. 111.

Dans cette première partie de notre thèse nous avons exposé les différents sens du mariage, les implications et les différentes formes de cette institution qu'on rencontre dans une partie de la réalité spatiale africaine, et bien que beaucoup soient tombés en désuétude, les deux grands modes de mariage, à savoir la monogamie et la polygamie demeurent inscrits dans le quotidien des Africains selon chaque milieu et chaque individu. Ce sont ces modes de mariage que nous allons désormais étudier, et la représentation littéraire dans les œuvres des auteures de notre corpus.

## **Deuxième partie**

**La représentation fictionnelle du mariage dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle chez les romancières négro-africaines de notre corpus.**  
**Mariama Bâ comme tête de proue**

Cette deuxième partie de notre travail représente la charnière de la thèse : elle consiste à expliquer le concept de représentation littéraire et à relever à travers les textes du corpus les différents types de représentation du mariage que les romancières négro-africaines livrent à leur lectorat en fonction des observations qu'elles font de la société. Nous proposons dans un premier temps, un condensé ou résumé des ouvrages, puis, dans une approche sémiotique, nous lirons les textes à travers la grille d'analyse du schéma actanciel greimasien, afin de discerner les divers personnages protagonistes en action à travers leur quête.

# Chapitre I

## La représentation fictionnelle

### I.1. Définition générale

Pour définir le concept de représentation nous nous appuierons sur les travaux de Jean-Marie Kouakou, auteur de deux volumes intitulés : *Les représentations dans les fictions littéraires, Théories et analyses*, Tome I, *Les représentations dans les fictions littéraires, Par les pratiques fictionnelles*, Tome II.<sup>106</sup>. Les définitions étant nombreuses, nous livrons également celle de Michaël Hayat, pour qui la représentation est « l'action de mettre devant les yeux ou devant l'esprit ».<sup>107</sup> C'est un acte de « visibilisation » qui consiste à rendre perceptible, sensible, un concept au moyen d'une image ou d'une figure. Pour Jean-Marie Kouakou, la représentation est donc une présentation, une mise en scène ou mise en place, dans un texte littéraire, d'un dispositif : « Le dispositif est perçu comme une stratégie littéraire ajustée ou mise en place dans une œuvre au regard d'un objectif particulier. Il est donc idéologiquement marqué ».<sup>108</sup> Comme le fait remarquer Kendall Walton dans l'introduction de *Mimésis as make-believe*. Lorsque nous parlons de « représentation », il s'agit implicitement d'œuvres de fiction :

The works of « representational art » most likely to spring to mind are, like our initial examples, works of fiction-novel, stories, and tales, for instance, among literary works, rather than biographies, histories, and textbooks.

Toutes les représentations fictionnelles sont une catégorie particulière dans le vaste champ des reproductions, des figurations et des constructions, parce qu'elles épousent plusieurs champs dans le même moment. Jean-Marie Kouakou poursuit :

Elles ressortissent en effet prioritairement au discursif tout en prétendant à la fois traiter d'objets non discursifs qui sont, en quelque sorte, extérieurs à leur nature intrinsèque :

---

<sup>106</sup> Jean-Marie Kouakou, *Les représentations dans les fictions littéraires, Théories et analyses*, Tome I, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 252.

Jean-Marie Kouakou, *Les représentations dans les fictions littéraires, Par les pratiques fictionnelles*, Tome II, Paris, L'Harmattan, p. 299.

<sup>107</sup> Michaël Hayat, *Vers une philosophie matérialiste de la représentation*, Paris, L'Harmattan, 2002 p. 87.

<sup>108</sup> Jean-Marie Kouakou, *Les représentations dans les fictions littéraires*, Tome II, op. cit., p. 47.

illustrations diverses, iconographie, graffiti, pages de journaux, pantomime, affiches, scénographies théâtrales ou photographiques, cartes postales, tableaux de peinture, etc.<sup>109</sup>

La représentation qui nous intéresse appartient au domaine de la fiction littéraire, de même que l'évoque Jean-Marie Kouakou : « les textes littéraires sont également des contenus de représentation en même temps qu'ils sont en eux-mêmes des formes, des étendues représentatives : des signifiants en somme. »<sup>110</sup> En d'autres termes, « le texte littéraire serait donc le lieu de l'exercice d'une certaine faculté du créateur percevant des sensations qu'il réorganise et traduit au moyen des tropes pour générer des phénomènes représentés »<sup>111</sup>, et de ce point de vue nous sommes évidemment dans le fictif, l'imagination, la créativité. Ce sont ces derniers éléments que nous étudierons après avoir livré les intrigues des œuvres et analysé les personnages principaux.

## I.2. Récits et portraits littéraires des personnages dans les romans du corpus

Nous souhaitons au préalable rappeler la distinction à faire entre « personne » et « personnage ». La difficulté vient du fait que c'est toujours de la personne humaine qu'il s'agit dans le roman, mais représentée sous les traits d'un personnage alors qu'on parle de lui comme si l'on était en présence d'un être humain ; si l'être humain est appelé personne, le personnage quant à lui est défini comme « une personne imaginaire représentée dans une œuvre de fiction ».<sup>112</sup> Pour Michel Zeraffa, dans la pensée romanesque, il faut entendre par personne « l'homme et sa présence dans le monde tels que le romancier les perçoit d'abord, les conçoit ensuite »<sup>113</sup> : il n'y a pas de personnage sans personne, mais la personne ne saurait être réduite à un personnage de roman parce que « le personnage est du côté du fictionnel, la personne de celui du notionnel ; l'un existe, et l'autre est, ou plutôt doit être ; l'un est masque, l'autre vérité ».<sup>114</sup> En effet, on peut affirmer que la personne est réelle, palpable on peut le voir alors que le personnage est une création de l'écrivain, est une personne, un produit de l'imagination de l'écrivain donc fictionnelle. La réflexion sur l'étude du personnage par Algirdas Julien Greimas<sup>115</sup> est aussi pertinente : le personnage est envisagé à travers ses actions et sa fonction d'où son appellation d'« actant ». Tout en déterminant les principaux rôles qui peuvent être tenus dans un récit, Claude Brémond distingue le « patient » de

<sup>109</sup> *Id.*, p. 19.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>112</sup> *Le Petit Larousse*, Paris, Larousse, 1992, p.768.

<sup>113</sup> Michel Zeraffa, *Personne et personnage, le romanesque des années 1920 aux années 1950*, Paris, éditions Klincksieck, 1971, p. 10.

<sup>114</sup> Michel Zeraffa, op., cit., p. 12.

<sup>115</sup> Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Presses Universitaires, 2002, p. 264.

l'« agent ». Il note que « la plupart des personnages assument alternativement un rôle de patient et un rôle d'agent ».<sup>116</sup> En effet, cela suppose d'office que le patient ne peut pas jouer le rôle de l'agent et son rôle concomitamment. Cependant d'une manière alternative le patient peut devenir l'agent qui agit sur le patient qui est souvent passif. Jean-Pierre Goldstein, quant à lui considère le personnage de roman comme la « personne fictive qui remplit un rôle dans le développement de l'action romanesque ».<sup>117</sup> Philippe Hamon dira à ce propos qu'il existe des « éléments à fonction essentiellement organisatrice et cohésive ».<sup>118</sup> La personne fictive celle née de l'imagination de l'auteur agit comme s'il était réel dans l'esprit du lecteur, il est chargé d'une quête donc mène une action conséquente et fonctionne dans ce sens tout en demeurant cohérent dans ses actions.

En somme, nous comprenons facilement que le personnage du roman n'est pas « un être de chair et d'os » mais plutôt « un être de papier », c'est-à-dire créé par le romancier de toute pièce dans sa fiction ; le personnage est alors chargé d'une foule de traits particularisants et accomplit une série d'actions qui le singularisent si bien que pour le comprendre, il convient de le saisir sur la scène textuelle et en référence à une série d'usages culturels. Le personnage peut devenir ainsi une représentation de l'imagination du lecteur différent de ce que présente le texte. Ce qu'il convient de retenir, selon Michel Zeraffa, c'est que le « personnage est à la fois une notion et un objet, une figure et un agent dont l'existence transcende l'évolution du roman au même titre que la narration ».<sup>119</sup>

Après ce bref rappel, nous aborderons l'étude textuelle des personnages principaux chez les romancières du corpus. Ce dernier comprend onze œuvres de sept auteures dont trois sont sénégalaises, deux ivoiriennes, une Camerounaise et une Béninoise. Nous présenterons les personnages selon l'ordre alphabétique des patronymes de leurs auteures.

## I-2-1. Récit et présentation des principaux personnages chez Mariama Bâ

### *Une si longue lettre*

Ce roman est une œuvre aux accents réalistes particulièrement à cause de l'emploi de la première personne du singulier et du ton qui semble exprimer des faits réels. La présence du « je » étant comme le caractère épistolaire fait penser à un roman autobiographique. La

<sup>116</sup>. Claude Bremond, *Logique du récit*, Paris, Seuil, 1973, p.134.

<sup>117</sup> Jean-Pierre Goldstein, *Pour lire le roman*, Bruxelles/ Paris-Gembloux : éd. A. De Boeck/ éd. J. Duculot, 1985, p. 44.

<sup>118</sup> Philippe Hamon, *Pour un statut sémiologique du Personnage*, Poétique du récit, Paris, Seuil 1977, p. 115

<sup>119</sup> Michel Zeraffa, op. cit, p. 10.

narratrice Ramatoulaye est aisément assimilée à l'auteure. Elle demeure la scriptrice qui écrit à son amie. L'esprit du lecteur est focalisé sur deux personnages centraux, la destinatrice et la destinataire ; l'objet de leur correspondance est constitué par les autres personnages.

### Ramatoulaye

À travers l'espace textuel nous découvrons ce personnage féminin pour la première fois à la page 88. Elle-même et la destinataire qui reçoit la « si longue lettre », sont des pionnières d'une génération de femmes africaines émancipées. Ramatoulaye est une figure forte du récit, simultanément scriptrice de la longue lettre et objet de cette missive. Elle va exposer son journal intime à son amie de longue date qui est sa confidente. L'histoire racontée c'est tout d'abord celle de la scriptrice de la longue lettre : Ramatoulaye. Au moment où elle écrivit, elle totalise cinq décennies d'existence. Mariée à Modou Fall depuis trente ans, ils ont vécu ensemble « [leur] quart de siècle de mariage »<sup>120</sup>. Le mariage a été rompu car Modou Fall décide de prendre une seconde épouse. Cette dernière est l'amie de sa fille aînée Daba. Le récit commence par la mort de Modou Fall qui succombe à une crise cardiaque. Depuis son mariage avec sa nouvelle épouse, il décida de ne plus jamais retourner dans son ancien foyer et de renoncer pour toujours à sa première épouse : « Modou me rejettait de sa vie et le prouvait par son attitude sans équivoque »<sup>121</sup>, confie Ramatoulaye abandonnée, à son amie. Au même moment le lecteur découvre ainsi l'histoire de l'amie destinataire. Leurs destinées paraissent similaires. À travers donc ce récit on découvre l'enfance et l'adolescence des protagonistes. Ce sont des périodes très joyeuses évoquées d'une façon brève en une seule page, elles n'en sont pas moins importantes car elles consolident l'amitié qui unit la destinataire de la lettre à Ramatoulaye.

Dès le début du récit, le lecteur constate l'une des amies de Ramatoulaye, Aïssatou confrontée aux principes de l'endogamie et de l'exogamie : la destinataire, une bijoutière, appartient à une caste et ne doit se marier qu'en principe qu'avec des hommes de sa caste. La scriptrice Ramatoulaye est de naissance noble. En outre, le problème des castes est drastique dans les régions du Sahel surtout au Sénégal, un pays dont la population a une structure hiérarchisée et est fortement sous l'emprise du système de liens matrimoniaux : on ne se marie pas avec qui l'on veut mais il faut tenir compte de la classe à laquelle on appartient. Le mariage est souvent une affaire de clans, de groupes sociaux qui les composent. Les nobles, par exemple régnaien sur une masse d'hommes libres, en général des paysans, d'hommes eux aussi intégrés à une caste (forgerons, bijoutiers, tisserands, griots), et d'esclaves (captifs de guerre).

<sup>120</sup>Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 57.

<sup>121</sup>*Ibid.*, p.77.

Le choix d'une épouse nécessite de longues investigations afin de savoir si les caractéristiques morales requises et les antécédents familiaux ne sont pas entachés d'une tare quelconque. A travers les interdits, l'appartenance à une caste où l'on est catégorisé joue un rôle décisif pour l'entente familiale. La famille peut user de son droit de veto pour imposer un mariage. Cette mentalité de castes n'a aucune justification scientifique ni aucun mérite, mais repose sur les lois du sang, de l'hérédité et de l'atavisme. Selon Abdoulaye Bara Diop<sup>122</sup>, on distingue quatre castes qui sont subdivisées en plusieurs sous-castes. Au sein de cette hiérarchie, les forgerons considérés comme « porte-malheur » occupent une position ambiguë : ils sont craints et méprisés. Le pouvoir maléfique qu'on attribue aux bijoutiers explique l'attitude de Tante Nabou vis-à-vis d'Aïssatou<sup>123</sup>. Une telle mentalité demeure toujours d'actualité concernant le mariage. Il faut remarquer l'importance de l'évocation des orientations fondamentales de la vie de ces deux femmes ; en effet, elles ont fréquenté l'École Normale dirigée par une femme blanche : c'est le symbole du début de l'émancipation inculquée à ces dernières, et du commencement de leur prise de conscience sur la nécessité de sauvegarder le destin de la femme et de la société également.

Autres multiples évocations au chapitre cinq, on trouve la remémoration de l'amour de jeunesse entre la narratrice et Modou Fall, de même que l'évocation de leur vie conjugale : le charme de Modou Fall, sa demande en mariage lors de son retour de France, diplômé ; évocation des réticences de la mère de Ramatoulaye face à un gendre trop poli. Évocation ensuite des deux mariages : celui de la narratrice avec Modou sans dot sans faste, et celui de la destinataire avec son mari qui est aussi noble de naissance. Et enfin, le souvenir de leurs moments passés, ces deux couples étant souvent ensemble : les promenades sur les plages par exemple. Leurs destins semblaient confondus. Dans la succession des faits, toujours au niveau des hommes, le divorce de la destinataire sera le premier acte dramatique. Le deuxième fait dramatique c'est la trahison de Modou Fall. Elle survint trois ans après le drame de la destinataire. Là encore, on est confronté à l'ignorance et l'innocence des victimes. Modou fait le jeu de celui qui déserte le foyer avec l'amie de sa fille Daba. Ramatoulaye apprend la vérité sur son sort grâce à l'imam. Dans sa solitude, elle se dote d'un stoïcisme pour supporter son mal grâce également à la présence de ses enfants et à l'amie confidente, qui l'aident à faire face à toute éventualité. Enfin, on voit que les deux drames n'en font qu'un. La mort de Modou sera le déclencheur du récit. Cette mort brutale concrétise la séparation de fait. Elle n'en est

<sup>122</sup> Abdoulaye-Bara Diop, *La société wolof : tradition et changement : les systèmes d'inégalité et de domination*, Paris, Editions Karthala, 1981, p. 362.

<sup>123</sup> Pierrette Herzberger-Fofana, *Littérature féminine francophone d'Afrique Noire*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 103.

pas moins douloureuse car Ramatoulaye, en même temps qu'elle reste fidèle à son premier amour, supporte mal les louanges familiales sur « Modou bon père et bon mari ». Avec la mort de Modou toute une vie est racontée de manière chronologique mais avec une importance relative : selon les étapes une page seulement est consacrée à l'enfance et à l'adolescence ; celle de la narratrice occupe deux chapitres mais se prolonge dans la tragédie de la solitude jusqu'à la fin du roman. L'histoire de la narratrice est désormais celle de sa rencontre quotidienne avec les difficultés engendrées par le délaissement, les rapports avec sa coépouse, où la tradition veut qu'elles cohabitent sur les mêmes lieux du deuil. La mort de Modou a véritablement créé de nombreux problèmes rendant plus dure la réclusion imposée par le veuvage. A travers l'histoire on observera la période des déclarations d'amour des prétendants : cette période vient amuser plus ou moins les lecteurs et détendre l'atmosphère assombrie.

Tamsir, le frère aîné de Modou invoque les années de mariage de la narratrice et se fonde sur la coutume à savoir le système du lévirat, pour lui déclarer naturellement : à la sortie du deuil : « Je t'épouse »<sup>124</sup>. Après Tamsir, c'est un ancien prétendant qui redemande encore sa main. On a comme l'impression que la mort de Modou est souhaitée par ces derniers. L'un et l'autre représentent une tentation de mettre fin à trente années de brimade, de déception, et de retrouver une douceur méritée et perdue. Mais il y a la révolte provoquée par la fortuite déclaration de Tamsir, « dans une maison que le deuil n'a pas encore quitté, par cette capacité toute masculine à emprisonner le cœur féminin »<sup>125</sup>. Certes, la vie ne s'arrête pas à la mort du conjoint. La narratrice brosse le tableau légèrement vainqueur de tous les prétendants qu'elle a éconduits, mais elle ne renonce pas à refaire sa vie.

L'histoire racontée ouvre des perspectives et ne se termine pas à la dernière page du livre. Elle suggère de nouvelles situations liées à la croissance des enfants et une nouvelle forme d'épanouissement pour la narratrice. A travers toute l'histoire, on pourrait noter la durée du récit qui est celle de la réclusion imposée par le deuil : quatre mois et dix jours. La si longue lettre a pris naissance en réponse à un mot de l'amie le jour de la mort de Modou : « Aujourd'hui je suis veuve ». Elle s'achève avec la « sortie de deuil ». A l'intérieur de cette période, le récit est ponctué de déictiques et de marques de temps, véritable rythme du récit : « hier », « aujourd'hui », « demain », « le troisième jour », « tous les lundis et vendredis », « les huitième et quarantième jours », « ce soir », « le lendemain », « la fin de ma réclusion ».

<sup>124</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 84.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 84.

L'histoire de Ramatoulaye et de la destinataire n'est évoquée qu'à la faveur du récit provoqué par la mort de Modou. Ce récit réveille de vieux souvenirs des choses que la destinataire savait déjà. Il évoque les souvenirs chers au cœur de la narratrice. L'histoire de Modou et de sa trahison se prolongent dans les faits présents, interférant donc dans la période du récit. Ainsi, les cérémonies funèbres, le partage des biens et de l'héritage, les discours des prétendants se déroulent certainement pendant la période réservée à la narration des événements. Le récit est clos avec les rites funéraires, avec le retour à la vie sociale normale. En somme, on peut résumer les étapes de la vie de Ramatoulaye et celle de la destinataire comme premièrement, une montée vers le bonheur à deux, une chute de l'amour déçu, et enfin l'espoir d'une nouvelle vie. On peut souligner l'aspect généralisant de la vision de l'auteure. L'histoire de ces deux femmes symbolise « le destin féminin », que cette femme soit noire ou blanche, ou encore jaune.

En considérant l'exposition du personnage de Ramatoulaye, par analyse, nous nous sommes immergée dans l'histoire racontée dans *Une si longue lettre*, et nous nous rendons compte de la succession des faits de leur chronologie et des déictiques qui marquent le récit. Nous constatons que le récit de Ramatoulaye se mêle à l'histoire qui existait depuis fort longtemps et que le récit a été déclenché dès l'instant où l'événement de la mort de Modou a été effectif dans la vie de la narratrice. « Aujourd'hui je suis veuve »<sup>126</sup>, déclare-t-elle. Le récit se termine mais l'histoire continue. Car la narratrice vit dans l'espérance d'une vie meilleure. En découvrant son portrait, nous découvrons l'existence d'autres protagonistes tels Tamsir, l'aîné de la famille de Modou son mari. Elle est peinte comme une femme de caractère, stoïque, fidèle à son premier amour, quelle que soit la trahison de ce dernier ; elle demeure une mère attentive, prête à tout sacrifier pour ses enfants, très reconnaissante envers son amie, et très sincère dans les relations ; elle veut toujours sauvegarder les mariages même à son détriment. Elle ne joue pas le jeu des femmes fossoyeuses. Elle a même de la compassion pour sa rivale qui lui a volé Modou.

## Modou

Modou Fall est un personnage pratiquement inactif dans l'espace textuel ; d'ailleurs, son statut de mort étendu le traduit mieux. Il est le mari de Ramatoulaye, père de douze enfants avec elle. Mais par son inconduite et plus par sa mort, ce sera le déclencheur de la rédaction de la « si longue lettre » et une rétrospection de la vie de Ramatoulaye et de la destinataire.

---

<sup>126</sup>Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit . p. 8.

Les premières pages du roman plongent le lecteur dans l'évocation de la mort de Modou et des cérémonies funéraires le concernant. Fils d'un homme simple et compréhensif, c'était un homme beau, parfait, séduisant, aux tempes dégagées, aux mains fines. Il est doué de sensibilité, d'intelligence, tendre, prévenant, mais viril : toute cette description vient de la scriptrice, son épouse :

Tout en moi acquiesçait et nos relations durèrent à travers années scolaires et vacances, fortifiées en moi par la découverte de ton intelligence fine, de ta sensibilité enveloppante, de ta servabilité, de ton ambition qui n'admettait pas la médiocrité.<sup>127</sup>

Ambitieux, après une licence en droit il est devenu conseiller technique au Ministère de la Fonction Publique. Sa mère est fière de sa réussite. Clairvoyant il a su endiguer une révolte syndicale ce qui lui valut une réputation légendaire ; dans son métier il a l'intelligence des gens et des choses un réalisme pratique. Lorsqu'il s'est épris de Binetou l'amie de classe de sa fille aînée Daba, il s'est montré tenace et obstiné devant tout obstacle soutenu par l'obsession de vaincre. Il n'a pas hésité à trahir, à abandonner, sans tenir compte de son entourage proche, et petit à petit, il a oublié définitivement sa femme et ses douze enfants. Principal sujet de la lettre de Ramatoulaye il est caractérisé par une détermination forte. Du fait de son évocation il est cité 88 fois dans l'espace textuel. Le drame dont il est la cause dans sa famille est venu plutôt de lui-même, alors que chez son ami Mawdo Bâ, c'était sa mère qui constitue bien la cause certaine du divorce d'Aïssatou.

### **Aïssatou**

Amie et confidente elle est la destinataire de la « si longue lettre » ; ainsi, c'est par rapport à Ramatoulaye qu'on peut l'appréhender. Elles semblent partager le même destin : « ton existence dans ma vie n'est point hasard »<sup>128</sup>. Tout comme la scriptrice de la « si longue lettre », elle a été la première victime de la trahison de son mari Mawdo Bâ : « Et parce que sa mère avait pris date pour la nuit nuptiale, Mawdo eut enfin le courage de te dire ce que chaque femme chuchotait : tu avais une coépouse »<sup>129</sup>. Les deux situations sont sans doute les mêmes, mais les réactions sont diverses : tandis que Ramatoulaye accepte contre son gré de partager son homme dans la résignation, Aïssatou paraît très ferme dans sa décision : elle divorce d'avec son mari. Elle est d'un caractère qui ne partage pas l'amour d'un homme tout ou rien ; pas de

<sup>127</sup> Mariama, Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 24.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 48.

compromis, pas d'amour avec ombre ; elle quitte définitivement son homme malgré le dur avenir qui l'attendait avec ses quatre garçons :

Et tu partis. Tu eus le surprenant courage de t'assumer. Tu louas une maison et t'y installas. Et au lieu de regarder en arrière, tu fixas l'avenir obstinément. Tu t'assignas un but difficile ; et plus que ma présence, mes encouragements, les livres te sauvèrent. Devenus ton refuge, ils te soutinrent.<sup>130</sup>

Même hors du couple, elle sait qu'elle peut s'épanouir ; elle a connu une ascension fulgurante dans sa vie professionnelle et a su se réaliser et éduquer seule ses fils qui, eux aussi, ont réussi. Son sens de l'amitié lui a permis d'offrir à Ramatoulaye une voiture pour l'aider dans ses difficultés montrant ainsi la grandeur de l'amitié par rapport à l'amour :

L'amitié a des grandeurs inconnues de l'amour. Elle se fortifie dans les difficultés, alors que les contraintes massacrent l'amour. Elle résiste au temps qui lasse et désunit les couples. Elle a des élévations inconnues de l'amour.<sup>131</sup>

Aïssatou est une femme sincère dans ses relations, amie vraie, sur qui Ramatoulaye peut compter et avec qui elle peut donner libre cours à ses pensées sans détour. Femme pleine d'assurance et pleine de dignité, elle n'a pas le complexe d'être « castée, fille de la forge » ; elle tient bien tête à sa belle-mère qui ne l'aime pas à cause de ses origines ethniques naturelles :

Toi Aïssatou, tu laissas ta belle-famille barricadée dans sa dignité boudeuse. Epouse tendre, prête à aller au-devant des désirs de son mari : il n'y a pas de comparaison possible entre toi et la petite Nabou, toi, si belle, si douce ; toi, qui savais épouser le front de ton mari ; toi, qui lui vouais une tendresse profonde, parce que désintéressée ; toi, qui savais trouver des mots justes pour le délasser.<sup>132</sup>

Mère attentionnée, elle a éduqué sans soutien mâle ses quatre fils alors qu'on lui prédisait l'échec : « Tes fils poussaient bien, contrairement aux prédictions ». <sup>133</sup> Aïssatou demeure le modèle de femmes qui ont réussi dans la vie par son caractère de femme entreprenante, qui sait ce qu'elle veut et les méthodes pédagogiques pour y parvenir :

Des examens passés avec succès te menèrent toi aussi, en France. L'École d'Interprétariat, d'où tu sortis, permit ta nomination à l'Ambassade du Sénégal aux

---

<sup>130</sup>*Ibid.*, p. 50.

<sup>131</sup>*Ibid.*, p. 79.

<sup>132</sup>*Ibid.*, p. 51.

<sup>133</sup>*Ibid.*, p. 53.

États-Unis. Tu gagnes largement ta vie. Tu évolues dans la quiétude, comme tes lettres me le disent, résolument détournée des chercheurs de joies éphémères et de liaisons faciles.<sup>134</sup>

En somme, qui se ressemble s'assemble, affirme le dicton. Aïssatou est aussi une femme vertueuse comme son amie Ramatoulaye qui se plaît à l'évoquer sans cesse. C'est une autre Ramatoulaye par sa forte personnalité. Son nom apparaît une trentaine de fois ; hormis son portrait physique et moral positifs, elle n'a pas échappé à la trahison de son mari Mawdo Bâ.

### **Mawdo Bâ**

Mawdo Bâ est le mari de la destinataire de la « si longue lettre » Aïssatou. On découvre son portrait physique et sa profession avant son drame sentimental qui le plonge dans une situation qu'il ne souhaitait pas personnellement. Il est Toucouleur, fils de princesse, descendant du Bour-Sine ; il est d'une grande beauté racée, avec de grandes mains. Pendant sa jeunesse il se montre très ferme envers sa famille et l'opinion sociale, il provoque même le reniement de sa mère en épousant Aïssatou, castée bijoutière, traditionnellement victime de mépris. Du point de vue professionnel c'est un expert, un bon médecin, et sa réputation allant grandissant il tente de sauver son ami Modou, mais en vain. Ramatoulaye lui accorde une grande confiance en ses capacités professionnelles, elle sait qu'on peut le réveiller à n'importe quelle heure, il est toujours disponible pour rendre service. Sa grande faiblesse morale vient de la réussite du stratagème monté par sa mère Tante Nabou. Elle a décidé de détruire le foyer de son fils formé avec Aïssatou en préparant, en secondes noces, sa nièce la petite Nabou, noble de sang royal. Depuis lors, il est complètement bouleversé, triste pour avoir perdu une femme si talentueuse qu'il aime toujours : « Je suis déboussolé. On ne change pas les habitudes d'un homme fait. Je cherche chemises et pantalons aux anciennes places et ne touche que du vide »<sup>135</sup>.

Il distingue parfaitement la femme ordonnée qu'était Aïssatou par rapport à la petite Nabou sale, villageoise sans classe, même si elle est traditionnellement de sang pur : « Ma maison est une banlieue de Diakhao. Impossible de m'y reposer. Tout y est sale. La petite Nabou donne mes denrées et mes vêtements aux visiteurs. »<sup>136</sup> Ce personnage strict et rigoureux pour les causes justes pendant sa jeunesse a perdu le sens de la droiture. Sa présence ponctue chaque grand moment des événements dans la vie du couple Ramatoulaye-Modou : il était là

---

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 51.

pendant que l'imam annonçait le mariage de Modou avec Binetou, il était là également pendant les derniers soupirs de Modou, il était encore là quand Ramatoulaye a éconduit le grand-frère de Modou Tamsir, qui lui demandait sa main. Mawdo Bâ apparaît 57 fois dans le récit, il est aussi important dans l'espace de l'œuvre. Témoin de Tamsir refoulé, on verra un autre personnage éconduit.

### **Daouda Dieng**

C'est un personnage qui est certes moins en vue dans le texte, mais sa présence justifie l'idéal de Ramatoulaye qui donne davantage de sens à l'amour sans condition qu'à l'amour intéressé. La première fois qu'il apparaît dans le récit de Ramatoulaye, c'est pour rappeler ses débuts avec cet homme qui l'avait toujours aimée et qui avait tout pour lui assurer le bonheur matériel et une assurance conjugale ; mais elle a préféré donner son cœur à Modou Fall, l'éternel pauvre homme toujours en kaki comme sa seule tenue que sa mère n'appréhendait point :

Je ne ris plus des réticences de ma mère à ton égard, car une mère sent d'instinct où se trouve le bonheur de son enfant. Je ne ris plus en pensant qu'elle te trouvait trop beau, trop poli, trop parfait pour un homme. Que n'a-t-elle pas fait, dès lors pour nous séparer ?<sup>137</sup>

Après la mort de Modou Fall, Daouda Dieng courtisera à nouveau Ramatoulaye avec ténacité, mais avec la même vigueur, elle s'opposera catégoriquement, pour deux raisons : elle n'éprouve pas d'amour pour lui, et secundo, elle ne voudrait pas saper le mariage d'une autre femme déjà installée :

Et puis, l'existence de ta femme et de tes enfants complique encore la situation.  
Abandonnée hier, par le fait d'une femme, je ne peux allègrement m'introduire entre toi et ta famille.<sup>138</sup>

Député de l'Assemblée, il reste accessible ; marié à sa cousine par devoir de famille et non par amour malgré tout cela, il paraît bon époux. Le foyer qu'il a fondé avec sa cousine est plein de responsabilité. Il n'accepte pas la proposition d'amitié de Ramatoulaye. Il voudrait plutôt son amour, rien d'autre. Pour lui, tout ou rien, et plus jamais il ne revint. Ramatoulaye n'a jamais compris comment on peut vivre avec une femme sans l'avoir aimée, sans une attraction, et procréer avec elle.

---

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 100.

Après l'étude de ces personnages qui demeurent les protagonistes qui montrent le bien-fondé de la thèse que défend Mariama Bâ à travers leurs actions, nous verrons également des personnages dont la dignité et la personnalité n'existent pas, mais dont l'existence favorise les deux drames de divorce et de rupture des couples. Il s'agit de Binetou et de la petite Nabou.

### **Binetou**

Parlant de Binetou elle n'a pas d'existence propre. Elle agit par l'entremise de sa mère. Elle n'a pas de volonté hormis celle de sa mère qui veut coûte que coûte sortir de la misère et de la pauvreté par son mariage ; elle regrette de n'être plus jeune, selon les dires de Daba son amie d'hier :

mais sa mère est une femme qui veut tellement sortir de sa condition médiocre et qui regrette tant sa beauté fanée dans la fumée de feux de bois, qu'elle regarde avec envie tout ce que je porte ; elle se plaint à longueur de journée.<sup>139</sup>

Elle devient la deuxième épouse de Modou Fall, dont elle a eu trois enfants ; elle est au départ amie de Daba, la fille aînée de Ramatoulaye et de Modou lui-même ; c'est une jeune fille frêle, timide, belle, enjouée :

elle avait grandi en toute liberté, dans un milieu où la survie commande. Sa mère était plus préoccupée de faire bouillir la marmite que d'éducation. Elle est toutefois de bon cœur, et intelligente<sup>140</sup>.

Elle sacrifie sa jeunesse dans le mariage, agneau immolé, victime de sa mère, vendue par elle. Elle fait jubiler sa mère de fierté, qui est sortie désormais de son état d'indigence. Mais elle est malheureuse d'avoir assassiné sa vie ; elle est morte intérieurement et la retombée de son drame sera très dure pour elle et pour sa mère. Comme elle, Nabou est une autre jeune fille immolée.

### **Nabou**

Elle est la deuxième épouse de Mawdo Bâ son grand cousin. De lui, elle a eu deux garçons. Elle n'avait point de temps pour des « états d'âme ». <sup>141</sup> Façonnée et pétrie par Tante Nabou son homonyme, dans la tradition et dans la conception de la noblesse des « Sine », elle

---

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 71.

est son reflet, et toujours obéissante à sa voix. Elle exécute tout ce qu'elle lui demande de faire, c'est son robot. Elle ne lui résiste pas ; toutefois, Mawdo Bâ l'épouse sans amour, mais plutôt par devoir : c'est une jeune fille qui est amenée tout enfant dans le foyer d'Aïssatou et de Mawdo. Par les soins cruels de tante Nabou elle a forgé son caractère. Grâce à l'intervention de Ramatoulaye, elle ira à l'école française et deviendra sage-femme et luttera dans la vie professionnelle ; elle a des responsabilités, aime bien son métier qu'elle trouve cependant harassant. Bien qu'elle soit douce, généreuse et docile, Mawdo Bâ la trouve insignifiante : « Mièvre ! » la jugeait, en haussant les épaules, Mawdo. »<sup>142</sup>

L'étude plus ou moins brève de ces deux jeunes personnages nous montre que ce sont des enfants propulsés dans le monde des adultes sans qu'ils le veuillent ; ils sont victimes des hommes de l'âge de leur père et victimes des femmes âgées. Nous voulons citer Tante Nabou qui s'accroche à son passé glorieux et à une tradition passéiste qui ne permet pas un développement objectif fondé sur le mérite, mais plutôt sur la grandeur de la race. Tandis que la mère de Binetou, Dame Belle-mère, elle est éprise de la folie des grandeurs, de la richesse, elle veut gagner à tout prix le bonheur et sortir de la pauvreté ; par cupidité elle veut se mettre à la page, quitter son ghetto et se métamorphoser en femme moderne dans un château :

La réalité avait le visage de Dame Belle-mère qui avalait des bouchées doubles au râtelier qu'on lui offrait. Ses pressentiments d'un mode de vie doré s'accomplissaient. Sa baraque branlante, tapissée de zinc et de couvertures de revues où se côtoyaient « pin-ups » et publicités, était estompée dans son souvenir. Un geste, dans sa salle de bain, et l'eau chaude massait son dos en jets délicieux ! Un geste, dans la cuisine, et des glaçons refroidissaient l'eau de son verre. Un autre geste, une flamme jaillissait du fourneau à gaz et elle préparait une délicieuse omelette.<sup>143</sup>

Les femmes âgées demeurent une embuscade sur le chemin d'épanouissement de la génération future.

Les personnages d'*Une si longue lettre* sont toujours porteurs d'une idéologie, d'une thèse que Mariama Bâ soutient : les femmes sont en général des épouses trompées ou des proies de l'amour masculin ; ils sont irrémédiablement les responsables de ce fait, ce qui cause une multitude de drames familiaux. Son second roman traitera et exposera encore davantage ce drame des couples dans *Un chant écarlate*.

---

<sup>142</sup>*Ibid.*, p. 71.

<sup>143</sup>*Ibid.*, p. 73.

## **Le récit et l'étude des personnages chez Bâ Mariama dans *Un chant écarlate***

Cette seconde œuvre de Mariama Bâ a été également primée, mais à titre posthume. Elle inaugure ici le mariage mixte qui a trait aux problèmes d'endogamie et d'exogamie.

### **Mireille de La Vallée**

Fille d'un diplomate français au Sénégal, elle est issue d'une haute aristocratie. Elle est physiquement belle et dotée d'une culture indéniablement liée à sa haute naissance ; dès l'âge de quatre ans, elle est prédisposée à l'art de la danse classique et aime le jeu de la lecture :

j'ai su lire à quatre ans... J'ai appris à danser. Ici, je joue du piano. Mes parents n'ont rien ménagé pour faire de moi une jeune fille accomplie.<sup>144</sup>.

Mireille, fille unique pour ses parents, pourrait être une fille condiscendante ; à travers son idéologie elle donne plus d'importance à l'éducation reçue : elle a du respect pour son entourage sans arrière-pensée, malgré son aisance, elle ne se vante pas : « Fille unique, Mireille aurait pu être mal éduquée. Mais elle raisonnait et la lucidité lui interdisait l'insolence. Elle qualifiait de « perversion » le manque d'éducation. »<sup>145</sup>Dans *Un chant écarlate* le narrateur mentionne la qualité de Mireille, qui ne juge pas selon les apparences et ne peut pas aimer par intérêt ; les valeurs cardinales seules demeurent essentielles dans la vie d'un homme, et la couleur de sa peau ne peut justifier le respect et l'importance qu'on peut lui témoigner, disait-elle :

Elle puisait la force de se comporter poliment dans sa conviction de l'égalité des hommes. La connaissance parfaite du savoir-vivre qu'on lui avait inculqué, aidait son attitude<sup>146</sup>.

Mireille est une fille pour qui l'amour n'a pas de frontière ; son amour à elle, est lié à l'intelligence de l'homme et à la beauté de son corps : « Elle croyait à l'amour sans patrie. Elle cherchait chez un partenaire l'intelligence et le charme »<sup>147</sup>. A la fin du roman elle demeure le personnage central, mais c'est à partir du troisième chapitre qu'apparaît son nom pour la première fois (p. 23) ; son portrait physique et moral dès sa désignation, nous montre son profil. On perçoit combien l'auteure lui donne du poids et lui accorde toutes les valeurs humaines les plus importantes. Son mari après sa traîtrise, la qualifiera lui-même, de la même

---

manière :

<sup>144</sup> Mariama, Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit., p. 30.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 32.

D'une femme jeune et belle, intelligente et gourmande de tendresse, pleine à craquer d'amour et de qualités, il avait pétri inconsciemment une furie<sup>148</sup>.

En dehors de son vrai nom Mireille de la Vallée, on la surnomme également la « Toubab » ce qui signifie la « Blanche » ou la « Blonde ». Elle a aussi d'autres surnoms péjoratifs : tels que la « Gnac » en langue sénégalaise ou encore une « Djinn » c'est-à-dire un ange tombé du ciel en plusieurs langues africaines. Contrairement à la désignation « Ange » elle est aussi appelée la « Diablesse ». Sa désignation dans le roman est de 265 fois par rapport aux autres personnages, ce qui explique qu'elle est réellement le personnage central autour duquel gravitent les autres protagonistes qui deviennent de ce fait accessoires. Ousmane est le second personnage du roman.

## Ousmane Guèye

C'est le second personnage d'*Un chant écarlate* ; il est le mari de Mireille de La Vallée. De naissance il est né très pauvre, élevé dans un bidonville dans la précarité totale avec des parents sans grandes ressources matérielles :

Il était pauvre certes. Mais la pauvreté n'est pas une infirmité. Elle ne peut être non plus un critère de considération.<sup>149</sup>

La providence a fait que son père ait décidé de le mettre à l'école des Blancs, ce qui a été salutaire pour son élévation dans la société :

L'école des Toubab le tentait. Et l'ambition du père d'assurer à son fils une forte trempe de caractère fut la chance d'Ousmane.<sup>150</sup>

Mais en plus de l'éducation et de l'enseignement reçus à l'école des Blancs, certaines valeurs cardinales lesquelles on peut discerner avec le bon sens et que tout le monde pouvait admettre sans distinction de culture et de race, tels l'honnêteté, le respect des aînés, lui ont été inculquées sans réserve par son père ; l'effort du travail et la persévérence n'avaient jamais fait défaut dans sa vie :

Djibril Guèye, son père, avait aidé à sa réussite scolaire, lui inspirant le goût du labeur et l'humilité qui n'exclut pas l'ambition.

---

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 16.

– Le travail seul hisse ! répétait-il inlassablement, tenant sa philosophie d'une enfance dure vécue au Dhara, sous la férule impitoyable d'un marabout tyrannique.<sup>151</sup>

Dès le premier chapitre du roman, nous découvrons son prénom, Ousmane, et son surnom Oussou, hypocoristique toujours énoncé affectueusement par sa mère Yaye Khady. Cela sera repris amoureusement par Ouleymatou qui deviendra la femme de sa vie la plus chérie au détriment de Mireille :

Et Ouleymatou vomissait, vomissait, et tout le monde sut qu'elle attendait un enfant. Un enfant de son « Oussou »<sup>152</sup>.

Il est aussi nommé « frère de case » par les gens de sa génération ; Ouleymatou ne va pas hésiter à le lui rappeler :

Mais donne-moi de quoi prendre un taxi. J'ai droit à « ta sueur », frère de case d'Ousseyynou<sup>153</sup>.

Cependant, il sera l'investigateur d'un drame en trahissant Mireille qui a tout renié pour le suivre pour l'épouser : parents, sécurité, bourgeoisie. Son infidélité va conduire son épouse à la démence et au meurtre : Mireille devenue folle, tue son fils surnommé par un sobriquet de sa belle-mère : Le Gnouloule Khessoule (ni noir ni clair) à la place de Gorgui, son vrai prénom :

« Le Gnouloule Khessoule » est mort !

Et Mireille le poussa vers le berceau : Gorgui était glacé sous les doigts de son père.

Ousmane Guèye bouleversé releva tristement la tête. La vérité, brutalement, se révélait à son esprit : Mireille était devenue folle. L'immobilité froide de son fils était éloquente ! Une œuvre de démente ! Il releva encore la tête. Ses lettres se balançait (au fait en souvenir Mireille avait tout une collection de ses lettres amoureuses. Devenue démente, elle les exhibait en les collant au mur. Ce qui témoigne l'amour de son mari pour elle avant d'être trahie. Mais Mireille ne cesse de hurler toujours :

« – Sale Nègre ! Sale traître ! Adultère ! Infidèle ! ».<sup>154</sup>

---

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p.,169.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 246.

Pour la première fois, jaillissent du cerveau de Mireille les mots racistes que la race blanche appliquait à la race noire. Naturellement, ces insultes improches enfouies dans son subconscient font désormais irruption vis-à-vis de son mari. Et pourtant, elle n'avait jamais porté de jugement sur la race. Ainsi, elle finit par caractériser Ousmane Guèye péjorativement, le premier qui avait perdu la raison d'aimer et de raisonner au profit de la tradition que représentait sa mère Yaye Khady Diop.

## Yaye Khady

Dès la première page, nous assistons au réveil de la maîtresse de maison qui prend soin de sa maisonnée selon un emploi du temps qu'elle commence à remplir par l'appel de son fils Oussou, et ensuite par la confection de son petit déjeuner ; elle a la chance d'être la seule femme dans son foyer qu'elle dirige à sa convenance et selon son bon plaisir :

Dieu merci, Yaye Khady est l'unique Djègue de notre concession ! Dans sa cour, elle dirige son regard exigeant partout et ses mains frottent, raclent, rangent, rectifient, selon ses seuls ordres !<sup>155</sup>

Ici, on peut affirmer qu'elle est une bonne ménagère avisée, une mère attentionnée et une épouse affable auprès de son mari et de ses enfants : Ousmane Guèye son fils ne cesse de dire : « le cœur de Yaye Khady est une outre pleine qui, pendant longtemps, n'a profité qu'à mon père et moi »<sup>156</sup>. Elle a réussi à faire de son foyer un havre de paix malgré les modestes moyens : « certes, la vie n'est pas toujours facile. Mais dans la baraque, l'entente et l'affection règnent. »<sup>157</sup> Physiquement, Yaye Khady est bien portante, jeune et belle ; son mariage avec Djibril Guèye fut l'œuvre de son père qui portait beaucoup d'admiration à ce dernier : « L'admiration et la générosité d'un coreligionnaire l'avaient nanti d'une épouse jeune et belle, Yaye Khady Diop<sup>158</sup> ». Elle sait profiter des situations : n'ayant pas comme aînée une fille, elle a éduqué Ousmane comme une fille qui sait tout faire même le marché, ainsi, elle ne se fatigue pas et elle n'envie non plus ses voisines qui ont des filles comme aînées :

Elle n'avait pas à envier ses amies dont les aînées avaient été des filles. Ousmane, très tôt, avait accepté d'être « ses jambes et ses bras », la ravitaillant en charbon et en eau. De plus, il savait choisir les condiments et ruser avec son copain de jeu

---

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 88.

Ousseynou, pour ne pas être vu, quand il se substituait à sa mère dans les séances pénibles de balayage.

De fréquents tête à tête avaient tissé, entre la mère et le fils, une complicité qui les comblait.<sup>159</sup>

Si Yaye Khady est peinte comme une bonne mère et épouse, elle n'est pas appréciée en tant qu'une belle-mère raciste et désagréable pour Mireille. Elle est le personnage fondamentalement détracteur qui a contribué aux troubles vécus par le couple formé par son fils et Mireille dans leur foyer. Dès les premiers jours, elle se montre excessivement négative dans les rapports avec sa bru Mireille :

Mireille lâcha le bras de son mari, avança, souriante vers sa belle-mère. Elle l'embrassa et mit dans son mouvement toute la tendresse qui l'habitait. Autant l'affection émanait d'elle, autant la raideur de Yaye Khady surprenait. Néanmoins, elles se serrèrent et échangèrent en français ou en wolof les mots de circonstance.<sup>160</sup>

Le premier contact de Yaye Kady avec sa bru justifie par conséquent la dure et effroyable vie de couple d'Ousmane et Mireille. La méchanceté de Yaye Kady à visage découvert vis-à-vis de Mireille est dénoncée par sa fille aînée Soukeyna en ces termes. Elle avait osé même affronter Yaye Khady :

– Par égoïsme, tu pousses Ousmane à la catastrophe, et en même temps, tu « tues » une fille d'autrui car Mireille a elle aussi, une mère. Je suis contre le remariage de mon frère que rien ne justifie si ce ne sont tes intérêts. Je n'aurai aucun rapport avec ce deuxième foyer. Mireille a tenté l'impossible pour te contenter ! Elle voulait même prendre ta relève à côté du fourneau malgache, alors que tu lui riais au nez. Tu décourages ses tentatives de coopération. Tu la rejettes sans la connaître. Pourquoi ? Parce qu'elle est blanche. Seule sa couleur motive ta haine. Je ne vois pas d'autres griefs.<sup>161</sup>

Yaye Khady constitue le véritable obstacle à l'élévation du foyer d'Ousmane et de Mireille. Mais Ouleymatou demeure la rivale principale qui venait peaufiner la dégénérescence de ce foyer.

## **Ouleymatou Ngom**

De la même génération qu'Ousmane, c'est une femme dont l'amour ne se fonde que sur le bien matériel et la réussite sociale de son homme de choix :

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 123

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 229.

Ouleymatou, informée de la réussite scolaire d’Ousmane, qui ouvrait l’avenir sur les hautes sphères de la connaissance, esquissa de timides sourires, simula des rencontres pour le reconquérir. Mais à ses avances, Ousmane répondit par une politesse glaciale.<sup>162</sup>

A la page 17 du roman, son nom a été évoqué pour la première fois, lié à son charme et à sa beauté. Ousmane se souvenait de l’âge du concours d’entrée en sixième : « Oh ! La beauté et le charme d’Ouleymatou Ngom ! Je ne me lassais jamais de la regarder<sup>163</sup> ». Mais elle semble avoir plus de défauts que de qualité : « Il assimilait toutes les femmes à Ouleymatou dédaigneuse et égoïste, prétentieuse et dure<sup>164</sup> ». Son surnom, « une vraie diablesse »<sup>165</sup>, montre que sa seule intelligence est vouée au mal. Elle n’a d’ailleurs pas réussi à l’école. On ne peut rien extraire de bien d’elle que la nuisance et le profit d’autrui. Dans *Un chant écarlate*, comme dans *Une si longue lettre*, les personnages ont toujours été des porteurs d’idéologie comme nous l’avons déjà mentionné.

Les quatre personnages identifiés demeurent les principaux protagonistes du roman qui font évoluer le récit ; le dernier vient relever toute la saveur de la tradition et son encensement aux dépens de la modernité, de la vérité, et des valeurs intrinsèques c’est-à-dire naturelles ou inhérentes à l’homme. Ainsi, nous pouvons observer qu’à la rencontre des diverses cultures, cet esprit de tradition dans la ténacité :

croisée mobilisée contre les injustices sociales, ajoutant ici un plaidoyer pour des valeurs d’identité dont les aspects négatifs, cependant, ne lui échappaient pas... C'est la tragédie de l'aventure humaine, où l'amour ne triomphe pas toujours des préjugés et incompréhensions qui font partie de l'héritage culturel que chacun de nous porte comme une richesse ou un fardeau<sup>166</sup>

## Jean de La Vallée

C'est un personnage que l'on est tenté de négliger, mais qui est pourtant très important dans la diégèse. Il représente le colon hypocrite qui s'accommode volontiers aux colonisés dans le but de bien les exploiter. Ainsi, il est le représentant de tout un

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 5.

appareillage de la diplomatie coloniale, système à la solde des Occidentaux qui semble être sordide, système dont les rapports entre les hôtes sont systématiquement dominés par les inégalités et des sentiments de racisme. Jean de La Vallée est également le prototype de ceux qui prônent la race de pur-sang. Il fait partie des tenants de l'endogamie, il n'est pas pour le métissage. Il est le jumeau de la mère d'Ousmane par rapport à son caractère et à son idéologie.

### I.2.2. Récit et étude des personnages chez Calixthe Beyala

#### Dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*

La lecture n'est pas aisée parce que les protagonistes fourmillent dans le roman. Les personnages sont effectivement nombreux, mais ils ne sont pas constants et constants en actes. Ils constituent une foule sans âme. La désignation du nom Ateba remplit le roman ; c'est parfois Ateba Léocadie. Elle demeure le centre du roman autour duquel pivotent les autres personnages et c'est par rapport à elle qu'ils sont désignés. Le roman compte 153 pages, Ateba est nommée 190 fois.

A la lecture, c'est le personnage le plus remarquable. La narratrice ici est un esprit et l'âme d'Ateba qui décrit la situation du roman, elle l'interpelle et démontre qu'elle est une partie d'elle :

« Ateba ». Elle se retourne lentement et me regarde. « Je t'attendais...c'est le jour de notre mariage. Tu ne l'as pas oublié, j'espère.

J'ai le vertige.

Mais c'est moi. C'est moi ton âme. Tu ne me reconnais pas ?<sup>167</sup>

Ateba est décrite comme une belle femme : « Tous s'accordaient à la trouver belle. J'étais d'accord pour dire qu'elle était belle »<sup>168</sup>. Elle est vue aussi comme une femme précoce qui porte déjà le fardeau des adultes ; très tôt, elle s'occupe de sa mère : « Elle était la meilleure des filles, elle aidait sa mère, elle la soulageait, elle se soulageait, pour elle<sup>169</sup> ». Mais tout au long de sa vie elle sera dépendante de sa tante Ada qui l'a accueillie lorsque sa mère l'avait abandonnée. Cette dernière l'a façonnée à son image, à l'image de la femme datée des temps anciens :

<sup>167</sup> Calixthe Beyala, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris Stock, 1987, p.5.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p.90.

Ada en était fière. A qui voulait bien l'écouter, elle répétait : « J'ai réussi à lui programmer la même destinée que moi, que ma mère, qu'avant elle la mère de ma mère. La chaîne n'est pas rompue, la chaîne n'a jamais été rompue.<sup>170</sup>

Ateba subissait des brimades de sa tante Ada de laquelle elle hérite de son image et de celle de Betty, d'Irène également. Bref, elle est à l'image de la femme en général, de la femme souffrante. Elle pratique la prostitution volontaire comme toutes les autres femmes aînées de son entourage. Pour Ateba, la prostitution est une arme de vengeance, une arme consistant à faire de son corps ce qu'elle veut ; elle se servira de cette arme pour tuer d'une manière intrépide un inconnu qui l'a payée pour une nuit pour accomplir l'acte sexuel : « Elle s'est accroupie, a saisi la tête de l'homme et la cogne à deux mains sur le dallage. Enfin, ses reins cèdent, la pisse inonde le cadavre sous elle<sup>171</sup> ». Femme intrépide et émancipée, elle sait lire et souhaite être un jour le héraut des autres femmes opprimées :

Ateba se lève. Elle pénètre dans le salon. Elle ramasse un roman-photo. Elle aime lire. Elle a toujours aimé lire. Elle prétend que lire permet d'imaginer des histoires à écrire. Elle dit souvent qu'un jour elle deviendra écrivain. Elle écrira les autres.<sup>172</sup>

Personnage plein d'abnégation, elle s'oublie pour ses proches surtout pour Ada sa tante : Ateba l'a lavée, elle l'a massée, elle a pansé ses blessures et, maintenant, elle la regarde siroter la tisane qu'elle lui a préparée.<sup>173</sup>

La vie d'Ateba est le symbole de la vie de tous les enfants africains condamnés dès leur naissance à demeurer dans la précarité. Il n'y a pas d'autre issue pour la plupart d'entre eux que celle de chercher à aller à l'aventure sur un autre continent que le leur. Ateba évoque ici la thématique de la prostitution dans la littérature africaine, qui semble être le plus vieux métier du monde et se développe de plus en plus avec les réseaux sociaux, sous des formes voilées, luxueuses et apparaît même comme une vertu à imiter. Calixthe Beyala fait partie des romancières qui affectionnent ce thème qualifié d'osé au regard de la pudeur de certains Africains. Ateba est une prostituée des bidonvilles, issue d'une famille précaire dont la mère Betty, la tante Ada, l'amie Irène, s'adonnent toutes à ce vieux métier. Ateba, bien qu'elle soit une femme vénale, licencieuse, prend conscience qu'elle vit dans une société oppressive, machiste et se propose d'être l'alliée de la femme pour un monde meilleur. Elle croit en la

---

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 105.

sororité et use de son sexe pour se venger. Le second personnage du roman est Ada, la tante d'Ateba.

### **Ada**

Ada est aussi connue sous le vocable « Mâ » par Ateba. Dans le roman, elle est nommée 62 fois et c'est le second personnage, la deuxième femme du roman à qui l'auteure a donné le plus la parole, après Ateba. Elle est l'image de la femme résignée qui, installée au quartier bidonville appelé « QG », subit les hommes, les pouvoirs oppressifs qui régissent la société. Elle fait partie des femmes qui sont constamment assujetties à la brutalité des hommes ; elles sont victimes de viols, d'abandon et de toutes les formes de harcèlement. Malgré cela, Ada pense toujours qu'elle doit abriter un mâle chez elle :

Ada épousa Samba, un vendeur de vin de palme qui en buvait plus qu'il n'en vendait. Il fut retrouvé un jour dans un caniveau et rendu à la poussière sans torrent de souffrance. Ada le remplaça par d'autres hommes, des centaines d'hommes qui laissèrent son ventre nu d'enfanter le jour.<sup>174</sup>

Mais elle est décrite comme une femme stérile et à la rigueur comme une prostituée volontaire ; elle trouve que la grossesse est un fardeau plutôt qu'une source de bonheur, contrairement à d'autres femmes africaines : « Il savait qu'Ada considérait la maternité non comme un bonheur mais comme un fardeau. Elle lui a expliqué à maintes reprises qu'être mère c'est tout sacrifier<sup>175</sup> ».

Ada, comme la plupart des femmes dans le roman et surtout Betty, s'accoutume à boire : « Il lui servira un hâa qu'elle boira cul sec sans s'en rendre compte, sans même reconnaître tout à fait la saveur de son alcool préféré<sup>176</sup> ». Par rapport à Ateba, Ada est désignée dans l'espace textuel comme la tutrice qui prétend aimer et éduquer sa nièce, alors qu'elle la malmène depuis qu'elle a été abandonnée par Betty sa mère : « Depuis que Betty l'a quittée, Ateba est menée à coups de trique. La trique le matin. La trique à midi. La trique le soir. Tout est sujet à trique<sup>177</sup> ». Ada soumet régulièrement sa nièce à l'épreuve de l'œuf pour savoir si elle demeure vierge, une épreuve qui animalise la femme :

La vieille est assise sur ses talons, devant le feu. Elle mâchonne du tabac en parlant à voix basse avec Ada. Encore la tradition. Elle demande à Ateba d'enlever sa

---

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 41.

culotte et de s'accroupir devant elle. Ateba hésite. Elle reçoit une tape dans le dos. Alors, elle roule son pagne sur le ventre, s'accroupit les jambes largement écartées. Un excès d'amertume s'empare d'elle et la soumet au rite de l'œuf.<sup>178</sup>

Ada est très dure envers sa nièce en prenant la décision de la corriger et de lui donner une bonne éducation qui est malheureusement à l'opposé de cela. On est tout simplement témoin ici d'une éducation assimilée à une violence déguisée qui rend la victime têteue :

D'où tu viens maquillée comme ça ? Ada ne lui laisse pas le temps de répondre. Elle la cravate. Le tissu craque. Un sein se découvre. Elle la gifle. A toute volée. Ateba saigne du nez et de la bouche.<sup>179</sup>

Ada, qui compte éduquer sa nièce, montre un comportement contradictoire car elle pratique elle-même la prostitution qu'elle redoute pour la jeune fille. C'est elle-même qui prend l'initiative dans les relations sexuelles avec ses amants, en particulier avec Yossep, ce qui n'est pas indiqué dans la tradition pour une éducation de renom pour les enfants, et son attitude grotesque est connue de tout le monde :

Et, un peu plus tard, quand le soleil aura tout à fait disparu, elle lui donnera cet ordre, toujours le même : « Viens me faire l'amour. ». Il l'accompagnera dans la chambre. Elle le déshabillera. Il l'embrassera. Elle plantera ses ongles dans son dos. Il la caressera. Elle exigera que ça aille vite, très vite, qu'il se dépêche. Il la prendra. Elle criera, les yeux fermés. Il mêlera ses soupirs aux cris. Elle se lèvera. Elle ira aux WC.

Il entendra la chasse d'eau puis le glouglou du robinet. Quand elle reviendra, il se gardera de lui avouer qu'elle le froisse en l'oubliant si vite. Il ne dira rien. Il ne doit rien dire. Que dire de plus quand gîte et couvert sont assurés.<sup>180</sup>

Calixthe Beyala donne la prédominance de tout acte aux femmes, même dans la sexualité contrairement à la tradition où, généralement, c'est l'homme qui pilote ses situations. Effectivement Calixthe Beyala applique son féminisme dès qu'une circonstance se présente. C'est en quelque sorte la liberté féminine qu'elle réclame : une indépendance totale de la femme dans tout domaine. Pour Beyala il n'y a aucune ambiguïté de croire fermement que la femme est différente de l'homme, mais elle est son égale à part entière.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 69. C'est une pratique traditionnelle selon l'auteure, pour savoir si la jeune fille est encore vierge et ne connaît pas d'homme.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 73.

## Betty

Betty est la mère génitrice d'Ateba Léocadie et est la petite sœur d'Ada ; les deux sont les survivantes sur neuf enfants de leur mère. On peut se demander quelle est la raison pour laquelle on assiste à tant de malheur pour perdre autant d'enfants ? La sorcellerie n'est-elle pas le lot de l'Afrique ?

Grand-Maman. On raconte qu'elle avait eu un mari malingre et falot... Il lui avait donné neuf enfants qui moururent pour la plupart à l'âge tendre, mangés par les sorciers, par le mauvais œil. « La tendre chair fraîche, la tendre chair fraîche ! » hurlait Grand-Maman, amère. Seules Ada et Betty échappèrent au massacre<sup>181</sup>.

Betty est aussi nommée la poupée de Grand-Maman et d'Ada :

Betty, la petite dernière, lueur d'espoir et de vie, devint naturellement la poupée de Grand-Maman et d'Ada. Elles l'adulèrent, la choyèrent et la protégèrent de tous les maux, même des maux de l'amour<sup>182</sup>.

Elle n'a pas hésité à abandonner sa fille unique Ateba sur les bras de son aînée Ada, pour suivre un inconnu. Pour ces gens-là la vie dans cette situation semble être une fatalité ; il n'y a pas assez de preuve de discernement au niveau des habitants : « Un jour, un homme est venu, elle l'a suivi en lui laissant Ateba sur les bras, sans se soucier de ce qui adviendrait d'elle<sup>183</sup> ». C'est une femme probablement de vie légère plus ou moins immorale, à la rigueur irresponsable qui revient choir toute soûle entre les mains de sa fille quand elles vivaient encore ensemble. En réalité les rôles de la fille et de la mère semblent être inversés :

Elle revenait, c'était toujours en titubant et à l'heure où la vie encore hésitante réapprenait à marcher. Ateba ouvrait ses bras pour l'accueillir et la conduisait jusqu'à sa chambre. Elle s'écroulait sur son lit, tout habillée, et s'endormait aussitôt. Elle se réveillait le lendemain les yeux cernés, la bouche pâteuse de trop d'alcool.<sup>184</sup>

Betty se présente comme une femme de petite vertu qui donne libre cours à ses désirs sexuels et se livre aux hommes au vu et au su de sa fille : « Elle parlait rarement de ses nuits. Elle choisissait d'oublier les mains qui l'avaient tripotée, les sexes qui l'avaient pénétrée<sup>185</sup> ». Elle est aussi nommée Mâ par sa fille, 44 fois dans le roman.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 80.

Dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*, comme nous le disions, la femme chez Calixthe Beyala est beaucoup sujette à la prise de parole. Les hommes au contraire appartiennent à la foule et constituent une masse qui n'est là que pour jouer un rôle sexuel au même titre que les faux bourdons dans un essaim d'abeilles. Jean Zepp sera nommé dix fois seulement dans le texte et l'homme le plus nommé après Yossep, amant parmi tant d'autres. La caractéristique fondamentale de toutes ces femmes c'est la liberté qu'elles se donnent avec leur corps. Cette liberté de livrer son corps à qui l'on veut est beaucoup plus manifeste dans l'œuvre *Les arbres en parlent encore*, toujours de la même auteure Calixthe Beyala. Mais on pourrait se demander si cette liberté est bénéfique pour les femmes elles-mêmes. Ne peut-on pas s'affirmer autrement ?

## **Calixthe Beyala et *Les arbres en parlent encore* : récit et étude des personnages principaux**

### **Assanga Djuli**

Le personnage d'Assanga Djuli représente l'autorité d'un peuple, le peuple Eton : il a une haute taille comme un baobab ; à travers ses yeux noirs on découvre une force tranquille. Il est assimilé à un pape romain et il a la connaissance dans beaucoup de domaines, il est l'héritage d'un peuple :

C'était un vieillard dans le sens éton du terme c'est-à-dire qu'une lumière magnétique lui conférait le pouvoir de masquer ses vraies pensées. Il pouvait aussi bien enseigner la religion, les sciences occultes que la médecine ou les sciences naturelles. Il était voyant avec une habile capacité à jauger les hommes et à lire les signes de la brousse. Il était l'héritage de tout ce que nos ancêtres connaissaient.<sup>186</sup>

C'est le chef qui a toujours le réflexe de protéger son peuple, il fait usage de beaucoup d'astuces pour y parvenir contre les envahisseurs étrangers à travers par la magie ou par des stratégies personnelles afin de dérouter l'ennemi :

Assanga se mit à plaider la cause de l'inconnu. Il parla de pitié, d'amour, de pardon, et des dieux qui aiment à châtier eux-mêmes les fautifs. Les Etons acquiesçaient à tout ce que disait papa<sup>187</sup>

<sup>186</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 07

<sup>187</sup> Ibid., p. 56.

---

<sup>186</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 07  
<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 56.

Assanga Djuli est un chef qui a aussi ses faiblesses et est vulnérable du fait de la présence féminine ; il est régulièrement cocu, toujours peint en jaune par sa seconde épouse Fondamento de Plaisir, parfois avec sa propre complicité : « Dieu du ciel ! criaient les villageois. Un homme qui offre des amants à sa femme<sup>188</sup> ». Quand il lui arrive de découvrir que Fondamento de Plaisir le trompait, il lui trouvait de son propre gré des jeunes gens pour la satisfaire sexuellement, ce qui déroute son peuple. Plus de deux cent soixante fois il est nommé dans le roman par la narratrice, sa fille Edène, qui conte son histoire :

Moi Edène, sa fille, je vous raconterai son histoire qui n'est autre que celle de l'Afrique ramassée entre tradition et modernité. Au fil des nuits, je vous dirai comment il résista à l'envahisseur avec des bouts de ficelle.<sup>189</sup>

## Edène

Edène est la narratrice « je », la conteuse qui fait partie de la diégèse du roman ; c'est une narratrice visible, présente dans le récit, elle participe en tant que personnage. Il est alors question de narratrice représentée, de narratrice-personnage ou de narratrice homodiégétique parce qu'elle raconte tout d'abord l'histoire d'une tierce personne, son père, mais en même temps elle parle d'elle-même, ce qui fait d'elle une narratrice autodiégétique. On peut noter que le discours d'Edène est narcissique, car à maintes reprises elle prend l'initiative de se décrire, mais d'une façon péjorative, car bien qu'elle soit une fille elle a le portrait physique d'un garçon :

Je ressemblais à mon frère Billongo. Mon visage était carré et mon ventre ballonné. Je pinçais à longueur de temps mon nez pour l'allonger, mais ses ailes demeuraient désespérément larges. J'étais grande pour mon âge, assez musclée pour une fille. Mes cheveux étaient coupés à ras, d'ailleurs ils ne poussaient pas. Si un hasardeux donnait cette description de mon physique, mon orgueil lui faisait mordre la poussière.<sup>190</sup>

Edène est un personnage réaliste qui raconte sans parti pris l'histoire des Etons. Elle admet sa laideur comme une vérité, avec un esprit conciliant et ne se gêne pas des railleries de la population à son endroit :

Ce jour-là, je ne fis pas attention à la médiocre médisance sur ma laideur. Je bifurquai dans la ruelle principale. Des vendeuses étaient assises derrière leurs

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 7., p. 07

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 77

---

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 7., p. 07

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 77

marchandises, disposées en petits tas sur des toiles cirées bleues. Je passai successivement devant les marchandes de ngombo :

« Bonjour Edène ! » me lancèrent-elles. Puis elles rient sous cape. Les détaillouses de bipacka retroussèrent leur nez en me voyant et je me dis que c'était à cause de l'odeur nauséabonde de leurs poissons fumés.<sup>191</sup>

Au sujet des moqueries, Edène accorde une circonstance atténuante à ses détracteurs et voit que d'autres ont l'air moins dur en lui indiquant des remèdes pour pallier son manque de féminité :

Celles de tapioca furent les plus gentils, l'une d'elles me dit : « J'ai réfléchi à ton problème cette nuit, Edène ! Il faut que tu boives du jus de coco. C'est une excellente thérapie pour se gonfler les seins ! Je la remerciai et une femme à la poitrine couverte d'urticaire ajouta :

Il faut que tu cueilles une feuille de manguiet et tu t'oignes le bout des seins de sa sève. Je remercie encore, promis de m'y mettre le plus tôt possible.<sup>192</sup>

Edène ne se gêne pas de se présenter comme une fille intéressée quand elle a besoin d'autrui, de Fondamento de Plaisir surtout : elle se presse de montrer à cette dernière qu'elle aime bien être à son service dans le but d'obtenir quelque chose pour manger, ainsi, disait-elle à la coépouse de sa mère :

Je venais te dire, Mâ, que j'ai balayé ta case.

- C'est bien, ma fille.

Mes yeux, instinctivement, allaient de ses mains à sa bouche et je sentais des paquets de salive remonter dans mon gosier.

Je t'ai puisé de l'eau, Mâ. J'ai refait ton lit Mâ !

Cette phrase taquina ses plaisirs passés. Elle sourit et sortit d'un sac en papier sulfurisé des beignets aux bananes qu'elle me donna : « Pourquoi Dieu n'a pas fait que tu sois ma véritable mère ! », m'exclamai-je, désolée. Ses yeux brillèrent de larmes : « T'es vraiment adorable », ajoutai-je d'une voix câline parce que ventre vide est prêt à vendre jusqu'à son âme.<sup>193</sup>

Edène est loin d'être une fille fortunée et le milieu dans lequel elle évolue est connu pour son inconstance, ses manques de soins et d'hygiène pour les aliments, comme le justifie ce passage : « Je passai en salivant devant les bassines de beignets où des mouches à grosse tête verte faisaient frétiller leurs pattes »<sup>194</sup>. Edène a même une hygiène douteuse : « Des poux se

---

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 78.

promenaient dans l'ombre prismatique de mon cou »<sup>195</sup>. Elle est aussi douée d'une méchanceté légendaire : elle est capable de frustrer les autres en leur rappelant leur misère. Ainsi, Opportune des Saintes Guinées, une de ses sœurs consanguines non reconnue par son père, est l'objet de son mépris :

- Viens avec moi, me dit-elle. On va avoir un miracle !
  - T'es déjà en toi-même un miracle, dis-je. T'as pas de père, alors !
  - Mais je suis ta sœur ! protesta-t-elle, et je vis deux larmes perler à ses yeux.
- J'eus envie d'ajouter un peu de piment mais le temps me manqua.<sup>196</sup>

Le ton agressif sur lequel Edène dialogue avec sa sœur consanguine est foncièrement vexant et très méchant. Elle affirme des faits connus de tous mais que l'on fait semblant d'ignorer, exactement comme un secret de polichinelle.

Pour blesser autrui, Edène est capable de nuire à l'extrême. Pour preuve, elle voulait encore, pour sa demi-sœur, ajouter des insultes plus cinglantes et pour venger sa mère, elle inventait des abominations contre la coépouse de celle-ci, Fondamento de Plaisir :

Alors que je balayais sa cour, je m'aperçus que je la détestais. Comment était-il permis à une seule personne de posséder autant de richesse et de bonheur ? J'avais envie de la punir, de l'obliger à vivre comme les autres femmes, à s'abîmer en accouchements, à traire, à cultiver. Lorsqu'elle me demanda un verre d'eau, je crachai dans le taitois que je lui présentai. Elle but, rota bruyamment.<sup>197</sup>

Une autre fois, Edène va obtenir des mille-pattes qu'elle glissera sous les draps de Fondamento de Plaisir, sans éprouver le moindre remords :

Un jour. Je défis les draps, les lissai, puis cachai les mille-pattes sous ses oreillers. Demain, elle sera couverte de cloques ! Elle deviendra une merde infectée ! Ses seins ressembleront à deux énormes pets. Sa beauté disparaîtra et papa pissera sur elle comme dans une vulgaire latrine. J'avais l'impression d'avoir arraché Fondamento de Plaisir des sphères du bonheur pour la plonger dans une fange d'horreur. J'en étais si heureuse que mon bonheur n'échappa pas à maman.<sup>198</sup>.

Il est patent que la violence du lexique utilisé est proportionnelle à la rage que la jeune femme éprouve pour la coépouse de sa mère. La dimension scatologique du propos correspond au fait

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 101.

que pour Edène, Fondamento est un étron. En échouant dans sa tentative d'empoisonner Fondamento, Edène se déchaîne alors dans une pratique asociale et obscène contre autrui, ce qui confirme sa grande méchanceté. Dans la société, elle prend plaisir à faire le mal auquel on ne s'attendait pas d'elle : « Je tordis un bras à un gamin plus petit ; j'arrachai son casse-croûte à un autre ; j'encourageai Ekani à sodomiser un âne »<sup>199</sup>. Elle fera également sentir à la coépouse de sa mère son incapacité d'enfanter, surtout quand cette dernière la sollicite pour aller lui chercher de l'eau à la fontaine :

- T'es pas encore allée me chercher mon eau ?
- Fais-le toi-même. Ou alors demande à ta fille d'y aller.<sup>200</sup>

Cette réponse donnée à une femme stérile ne peut qu'engendrer de la frustration et des situations pathétiques, voire choquantes. Cela traduit bien la méchanceté d'un enfant d'autrui. Edène, la narratrice, a été plus de cinquante-trois fois nommée en dehors du pronom personnel « je » qui lui donne le statut de narratrice homodiégétique, mais ce « je » décrit également Fondamento de Plaisir, une tierce personne.

### **Fondamento de Plaisir**

A travers le regard et dans la pensée d'Edène, elle est soumise à une beauté économique péjorativement elle est sans beauté, mais elle a l'intelligence de se soustraire des situations : « Je vous parlerai de Fondamento de Plaisir, une beauté économique qui trouva un système pour s'en sortir<sup>201</sup>. Elle est la deuxième épouse du chef Assanga Djuli et simultanément, l'amante de plusieurs hommes qu'elle choisit selon son goût, ce qui démontre toujours la liberté qu'assigne l'auteure à ses personnages féminins :

Cent cinquante fois, elle tomba amoureuse folle, se releva et tomba ailleurs. La nuit elle s'encanaillait sous les palmiers, entre les bruits des peuples coasseurs. Le jour, elle invitait ses amants dans sa case, et ensemble ils fondaient dans la sueur. Elle les choisissait de préférence jeunes, pauvres et les constellait de cadeaux.<sup>202</sup>

Elle est en avance sur sa génération, très entreprenante et en même temps elle s'impose à son entourage :

---

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 63.

Personne ne fut surpris lorsqu'elle se lança dans des aventures commerciales avec brio car elle était la seule à vendre des objets qu'on ne connaissait pas : des savons de Marseille, des talcs Douceur de Lune, des parfums Rêve du soir et d'autres dont on ignorait jusqu'au nom, des espèces de pinces dont j'apprenais plus tard qu'elles servaient à s'épiler les sourcils, des tuyaux, des batteries, des pneus et d'autres ferrailles qui pourrissaient sur place, mais suffisaient à créer parmi nous un tel complexe d'infériorité à son égard.<sup>203</sup>

Elle a la puissance de l'argent, et influence tout de même en créant la mode :

Et je puis dire sans attenter à la vérité que Fondamento de Plaisir fut sans doute durant cette époque la femme la plus enviée et la plus détestée de notre village. On la consultait pour des trois-fois-rien. Lorsqu'elle faisait preuve de mauvais goût, qu'elle portait ses boucles d'oreilles dans son nez, elle lançait tout simplement une mode.<sup>204</sup>

Son pouvoir de posséder des biens et de l'argent lui conférait automatiquement du respect et elle-même ne cesse de proclamer les effets escomptés :

On s'assemblait sous sa véranda, on suivait ses conseils parce qu'elle avait de la quinine pour guérir du paludisme, du fibrome ou de la diarrhée.

– Rappelle-toi, ma fille, avait-elle coutume de me dire, l'argent donne la puissance. Il vous rend inaccessible, lointain, incontrôlable...Plus t'en auras, plus les gens te respecteront, plus tu pourras obtenir d'eux ce que tu veux !<sup>205</sup>

Fondamento de Plaisir est vue par ses compatriotes comme une sorcière qui aurait troqué ses appareils génitaux contre la puissance de l'argent :

Fondamento de Plaisir a donné sa fertilité à la sorcellerie en échange de la richesse<sup>206</sup>.

Elle est aussi censée faire du mal à sa coépouse c'est-à-dire à la mère d'Edène, en tentant de les empoisonner elle et ses enfants, la jalousie est le lot de toutes les coépouses : la mère d'Edène affirme que sa sauce qu'elle a préparée est empoisonnée, elle fermenté anormalement, donc c'est infecté :

- La sauce a vite tourné ! Constatai-je

---

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 63.

- On l'a tournée, dit maman ?
- Qui peut avoir faire cela ?
- Fondamento de Plaisir, bien sûr !
- Comment le sais-tu ?
- Elle veut nous empoisonner.<sup>207</sup>

Fondamento de Plaisir est un personnage imposant malgré son portrait travesti, elle est désignée plus de cent vingt-six fois dans le texte. Andela sa rivale, mère d'Edène sera moins nommée, parce que sans doute, elle ne fait pas le poids. Mais elle fait des enfants pour son mari ; d'ailleurs, elle est évincée soit parce qu'elle est vraiment une femme sans grande importance, soit par rapport à son physique qui n'est pas imposant et convainquant. Edène parle d'elle en disant qu'elle a mis six enfants bas comme s'il s'agissait d'un animal femelle.

## **Andela**

Andela est la première femme du chef Assanga Djuli. Elle est très discrète et est complexée devant les gens. Elle fuit les regards et les discussions, elle ne peut pas affronter sa rivale, et incapable de donner ses opinions, à la rigueur elle se sous-estime :

Ma mère était une femme menue au petit nez épaté et qui ne se mettait jamais en avant. Elle ne vantait pas ses mérites. Elle se contentait d'être assise quelque part dans le village, point à la ligne. Ses grandes nattes traînaient souplement sur ses épaules, mais semblaient absentes, tels ces nuages apportés par le vent en pleine saison sèche. Alors que chez la plupart des humains les yeux fixaient et transperçaient les choses, ceux de maman flottaient. Elle avait l'air inexistant face aux événements, ce qui lui valut le surnom de « petite nature »<sup>208</sup>.

Physiquement, Andela pèse deux fois moins que sa rivale ; avec une constitution faible par rapport à Fondamento de Plaisir, elle a pu régulièrement mettre au monde six enfants, ce qui émerveilla son entourage pourvoyeur de ragots à l'endroit de sa coépouse traitée de femme stérile :

Tout le monde fut surpris de voir le ventre de maman exploser littéralement en mettant bas six enfants, alors que celui de Fondamento demeura stérile malgré de nombreux traitements qu'elle avait subis...

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 62.

---

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 95.  
<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 62.

- Elle est née stérile, disaient les femmes qui n'étaient jamais à court de méchanceté.
- Ses intestins sont crottés, disaient les vieilles. Nous l'avions vue dès sa naissance.  
Son caca était rempli d'œufs de boa.<sup>209</sup>

Andela est nommée par son nom à peine trois fois dans tout le roman, dont la première à la page 64 et la deuxième fois à la page 379 ; à cette page, on découvre un comportement inattendu de sa part qui n'est pas explicité par la narratrice sa fille, peut-être par pudeur. Andela fait partie des épouses esseulées qui suivaient le joueur de tambour Aligbatulé qui les dépannait sur le plan sexuel ; c'était le seul homme resté au village, alors que tous les autres hommes avaient pris le maquis. Fondamento de Plaisir ne disait-elle pas que « derrière une femme, il y a une pute, en quelque sorte une femme qui a connu sexuellement un homme dans sa vie a posé aussi l'acte qu'une pute en est capable : l'acte de jouir sexuellement. Andela fait partie de beaucoup de ces femmes qui s'interrogeaient sur Aligbatulé pour connaître l'état de sa virilité :

Les jours suivants, on fit les comptes et décomptes des aventures sexuelles d'Aligbatulé. L'Elue qui disparaissait en compagnie du joueur de tambour était attendue avec impatience. On l'encerclait aussitôt : « Tu l'as eu, hein, dis-nous ? C'était comment ? ». Elles serraiient leurs cuisses et rétrécissaient leur cercle : « C'était sucré ? » Elles posaient leurs mains sur leurs joues clairement envieuses : T'es rassasiée ?<sup>210</sup>

Ce tableau d'Aligbatulé qui est pratiquement le seul homme resté dans le village fait la pluie et le beau temps : il se sent très viril et pratique la sexualité avec les femmes laissées par leurs maris dans le village. Sinon, Edène la désigne par les expressions « ma mère », « maman », ou encore « Mâ », et cela 51 fois dans l'espace textuel. La mort ne lui fait pas peur, car elle est persuadée de tout avoir fait, et surtout d'avoir été mère : « Vous êtes en train de devenir des hommes et des femmes responsables. Maintenant, je peux attendre sereinement ma mort. Maman n'avait que quarante saisons »<sup>211</sup>.

Toute l'ambition d'Andela se situe là, dans la vie familiale, même si circonstanciellement elle a eu à tricher avec Aligbatulé. Cette action de sa part était inhabituelle pour la femme traditionnelle qu'elle est, car elle se montre généralement très pudique. On se pose la question : est-ce le temps du changement dû à l'établissement du colonisateur, symbolisé

---

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 380.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 96.

par l'éruption de Michel Ange de Montparnasse, un Français d'origine ? On peut retenir que la colonisation a apporté quelque peu la technologie en Afrique, mais sur le plan social et éducatif, elle a fourni beaucoup d'éléments caractérisés de travestis c'est-à-dire de grotesques.

### **Michel Ange de Montparnasse**

Pour la première fois arrivait chez les Etons un homme blanc qu'ils assimilaient à un blancfantôme : son vrai nom est Michel Ange de Montparnasse. Longtemps il a été vu comme un être extraordinaire et le chef a décrété un jour qu'il allait s'appeler Badel. Il devient désormais sujet fidèle de la République éton des Issogos :

Je décrète dès à présent monsieur Michel Ange de Montparnasse, alias Badel, fils de Jean du même nom et de Marie-Antoinette sans importance, sujet fidèle de la République éton des Issogos.

Michel Ange de Montparnasse est celui qui apporta le développement industriel chez le peuple éton et enfin l'administration blanche :

Je vous parlerai de comment Michel Ange de Montparnasse, un Français d'origine, échoua comme un poisson mort sur nos berges et nous donna des phantasmes de développement industriel.

Michel Ange de Montparnasse est aussi le père de plusieurs métis dans le village ; il est ainsi responsable d'adultère avec de nombreuses femmes dont on camoufle l'infidélité sous le dicton « faire un bébé dans le dos » :

Plus tard encore, lorsque des dizaines de bébés, couleur de lune ou de chocolat au lait naquirent chez nous, leurs mères se défendirent avant que des pensées amères comme des mauvaises herbes ne jaillissent du cerveau de leurs époux :  
– Même le plus grand des imbéciles sait qu'un fœtus regarde derrière, clamèrent-elles. Nos enfants ressemblent à Michel Ange parce qu'il s'est tenu dans nos dos durant nos grossesses.

C'est de notre peuple qu'est née l'expression « faire un bébé dans le dos <sup>212</sup>

Cette situation confirme que la prostitution ou l'adultère font partie prenante de la société que décrit Calixthe Beyala. Elle est normalisée depuis des temps anciens. En dehors du chef

---

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 27.

Assanga Djuli, c'est le second personnage mâle désigné avec une importance et une fréquence allant à 80 fois.

Dans les deux romans de Calixte Beyala, nous aurons l'occasion de parler de son style inhabituel qui frappe et ne laisse personne indifférent, mais ce que nous retenons présentement, c'est la liberté des femmes textuelles dans l'exploitation de leur corps et la pudeur qui jadis les habitait les a désertées dorénavant. Elles sont douées de violence verbale et même en actes.

### **I.2.3. Récit et présentation des personnages chez Keïta Fatou dans *Rebelle***

Les protagonistes chez Fatou Keïta ne sont pas aussi nombreux que chez Calixte Beyala par exemple. Malimouna demeure le personnage le plus envahissant de tout l'ouvrage, soit 466 citations. Elle a été désignée par rapport aux six autres personnages que nous allons exposer comme des actants importants après Malimouna. Elle est nommée dès la première page du roman. On découvre qu'elle est d'une grande beauté qui devint gênante pour elle-même et pour la société dans laquelle elle vit, et surtout dans le foyer des personnes qui l'ont accueillie et où elle résidait de temps en temps :

Les gens du foyer la trouvaient étrange, mais ils admiraient sa grande beauté, une beauté qu'elle détestait puisqu'elle attirait les hommes comme les mouches le sont par le miel.<sup>213</sup>

Un jour par curiosité, pour savoir ce qui l'inquiétait dans la maison, son patron Gérard voulant s'entretenir avec elle sur son humeur s'approcha d'elle pour l'interroger et fut surpris, sinon ébloui et troublé par sa beauté à telle enseigne que la discussion n'a pu avoir lieu ce jour-là :

Assois-toi, lui dit-il en lui montrant un des fauteuils en rotin. Je voudrais discuter un peu avec toi, si tu veux bien. Il la regarda droit dans les yeux. Dieu qu'elle est belle, se dit-il, comme s'il la voyait pour la première fois. De grands yeux noirs, une peau d'ébène contre cette robe jaune, et cette bouche. Il détourna un moment le regard, comme pour éviter qu'elle ne lise ses pensées.<sup>214</sup>

Cette même beauté lui avait valu la perte de son travail en France chez Monsieur Bireau qui, une nuit voulut la violer :

---

<sup>213</sup> Fatou, Keïta, *Rebelle*, Abidjan, NEI, 1998, p.79.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 63.

Monsieur Bireau s'approcha d'elle et l'étreignit. La stupeur l'empêcha un instant de réagir. Elle sentait un souffle court et haletant sur son cou, et des mains velues parcourant tout son corps. « Tu es si belle » répétait-il comme un forcené. Malimouna se remit vite de sa stupeur et le repoussa avec une telle énergie qu'il se retrouva à quatre pattes sur le lit.<sup>215</sup>

La beauté de Malimouna est sans équivoque. Partout où elle se trouvait, elle était toujours considérée comme la plus belle ; elle est tout d'abord reconnue dans son village en tant que telle lors de l'initiation de l'excision où elle paraissait la plus gracieuse :

Malimouna était la plus belle des douze fillettes. Bien plus élancée que les autres, elle était le point de mire de la petite assemblée.<sup>216</sup>

A l'unanimité et sans hésitation aucune dans tout le village et ses contrées, elle est perçue comme une beauté singulière, extraordinaire :

A quatorze ans, Malimouna avait un corps qui semblait être l'œuvre sublime du meilleur sculpteur de bois d'ébène du village. Ses courbes harmonieuses et généreuses attiraient les regards des hommes et les laissaient rêveurs. Elle était courtisée par tous les jeunes gens, mais son esprit encore enfant ne lui permettait même pas de s'en apercevoir.<sup>217</sup>

En définitive, si elle est physique, la beauté de Malimouna est aussi morale. Fille intrépide, elle n'a cessé de tenir tête à l'exciseuse Dimikèla pour ne pas être excisée. Elle sait profiter des situations, mais elle est bien raisonnable ; pour preuve, elle accepte toutes les cérémonies qui accompagnent le rituel de l'excision mais jamais l'excision elle-même qui cause d'innombrables et sérieux problèmes à la femme excisée dans la société. Audacieuse une fois encore, elle a décidé de braver le vieux Sando en le terrassant, bien que l'autorité du père ait fait de lui son mari. Elle a bravé également la tradition séculaire en brisant son mariage à quatorze ans, pour fuir loin de tout esprit patriarchal vers un espace de liberté en dehors de son village d'abord, puis loin de son pays :

Le vieux Sando bondit sur elle et lui écarta violemment les genoux... Malimouna bondit sur lui, la statuette au poing. Elle frappa une seule fois de toutes ses forces.

Il s'écroula sans un cri. ... Alors, sans réfléchir davantage, elle courut aussi loin que ses jambes purent la porter.<sup>218</sup>

<sup>215</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 39.

La témérité de Malimouna se perçoit aussi à travers le vécu de son quotidien : la providence aidant, elle se retrouve à Salouma la capitale de son pays, une ville en plein essor, puis en Europe. Elle a toujours voulu s'instruire dès son plus jeune âge. Avec son amie Sanita, n'apprenait-elle pas à parler la langue française, bien qu'elle demeure la petite villageoise, et même à écrire ?

Sanita avait même commencé à apprendre à écrire à Malimouna. Ensemble elles pouvaient passer des après-midis entiers à tracer des lettres sur une ardoise que Sanita avait offerte à son amie.<sup>219</sup>

En Europe, au foyer où elle s'était installée, elle prolongeait ses journées en suivant des cours pour s'imprégner de la connaissance livresque :

Elle prenait des cours du soir ; elle savait à présent parfaitement lire et améliorait tous les jours sa culture générale.<sup>220</sup>

Malimouna est aussi ambitieuse et compte aller loin dans la fréquentation de l'école :

Financièrement, Malimouna s'en sortait, mais elle avait d'autres ambitions. Elle souhaitait s'inscrire dans quelques mois, dans un Institut d'Etudes Sociales. Celui qui se trouvait non loin de chez elle, lui semblait le lieu indiqué pour apprendre le métier qui lui permettrait d'atteindre son but : « Aider les femmes ».

C'était les trois mots qu'elle avait lancés lorsque Philippe Blain, le Directeur de l'Institut, lui avait demandé quelles étaient ses ambitions. « Aider les femmes », avait-elle répété par trois fois comme si ces mots étaient magiques.<sup>221</sup>

D'autres vertus qui la caractérisent par exemple, ce sont sa hardiesse et son grand coeur. Ce qui d'ailleurs a favorisé son installation chez le couple européen les Calmard et à obtenir séance tenante un emploi de nounou ; en effet, Madame Calmard était avec son fils de deux ans lorsqu'elle avait été renversée par un indélicat chauffeur qui avait fui, laissant la victime sans secours ; n'eût été la présence salvatrice de Malimouna, la Française ne savait à quel saint se vouer :

Les gens hurlaient et gesticulaient, mais personne n'osait s'approcher de la femme allongée sur le sol. Un filet de sang s'échappait de son arcade sourcilière et son bras gauche tordu indiquait qu'elle avait une fracture. Elle gémissait et implorait de l'aide, tandis que son fils, qui n'avait rien, courait dans tous les sens en pleurant. Malimouna bondit et saisit le petit qui se calma comme par enchantement dès qu'il

---

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>221</sup> *Ibid.*, p. 83.

fut dans ses bras. Tenant l'enfant, Malimouna s'accroupit à côté de la femme blanche qui s'accrocha à elle désespérément.<sup>222</sup>

Ailleurs, dans un autre cadre, cette vertu de longanimité et du pardon se manifestent en elle lorsqu'elle plaide pour que l'on puisse relâcher des gens qui l'avaient torturée :

Laura était furieuse contre Malimouna. Elle ne comprenait pas le raisonnement de son amie. En effet, Malimouna avait plaidé pour que la police relâche ceux qui l'avaient enlevée. S'ils juraient de ne plus l'importuner, elle ne porterait plus plainte<sup>223</sup>.

Elle aime de nature les faibles, les démunis ; une raison de plus pour avoir choisi le métier d'assistante sociale :

Les enfants handicapés dont elle avait la charge étaient trop souvent en mal d'affection, et elle, Malimouna, avait de l'amour à revendre<sup>224</sup>

En somme, Malimouna incarne toutes les femmes battantes qui luttent pour une cause juste, pour l'émancipation de la femme. Ce n'est pas en mutilant une femme par l'excision qu'elle sera sérieuse dans son foyer, c'est par l'éducation, l'instruction et par sa propre personnalité en ayant du caractère. Malimouna en tant que femme constante, est beaucoup différente de son mari Karim qui n'a pas de conviction à cause de sa versatilité.

## Le personnage de Karim

Karim apparaît pour la première fois dans l'espace romanesque à la page 144, comme un gentleman ; il est cité 94 fois ; en fréquence, il occupe le deuxième rang après Malimouna, ce qui explique aussi son importance dans le roman. Très observateur il pose son regard sur Malimouna, et ressent en elle une femme qui doit être soumise à des problèmes d'ordre psychologique ; pour Malimouna, il a un côté taquin et gai, très plaisant : « Cet homme avait quelque chose d'apaisant dans son attitude »<sup>225</sup>. Probablement attrayant, il exerçait sur Malimouna des effets magnétiques : Malimouna a reçu probablement un coup de foudre pour Karim et lutte sans doute pour cacher ce sentiment pour éviter d'être vulgaire.

---

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 143.

Pour la première fois de son existence, Malimouna se sentait attirée par un homme sans que celui-ci lui montre autre chose que ce qui ressemblait à une simple amitié. Il dégageait un magnétisme extraordinaire.<sup>226</sup>

Karim est un homme plein d’assurance, posé, qui garde tout son calme :

Lorsqu’elle le regardait, il avait l’air tout à fait dans son élément. Bien dans sa peau, toujours chahuteur, toujours rieur. Sûr de lui. Il ne semblait pas se poser de question.<sup>227</sup>

Athlétiquement bâti, il bavarde beaucoup et se pose mille questions à l’endroit de Malimouna qu’il trouve belle et intelligente :

Il était grand et d’une carrure impressionnante, pas particulièrement beau, mais avec un regard ensorceleur et des manières de gentleman. Il avait toutes les prévenances et gentillesses imaginables. Il parlait interminablement. Elle buvait ses paroles, mais elle n’entendait pas ce qu’elle voulait tant qu’il lui dise.

Karim était en fait terriblement attiré par Malimouna, mais il se demandait comment une femme aussi belle et aussi intelligente pouvait être libre. Il en doutait.<sup>228</sup>

De fonction, Karim est informaticien et il adore l’ordinateur : « Il était informaticien et avait créé sa propre entreprise. Comme il aimait à le dire, l’ordinateur était sa première épouse »<sup>229</sup>. Karim finit par avoir beaucoup d’affinités avec Malimouna : ils sont de la même région, et leurs villages sont voisins :

Karim était originaire de la même région que Malimouna. Son village n’était qu’à quelques kilomètres de Boritouni. Mais il avait toujours vécu à Salouma, où son père était fonctionnaire. Ils avaient la même langue, la même religion. Avec lui Malimouna retrouvait ses racines. Cela lui faisait du bien de s’exprimer de temps en temps dans sa langue maternelle, qu’elle n’avait plus parlée depuis tant d’années.<sup>230</sup>

Karim est capable de très grandes œuvres et de très bonnes choses et au même moment de très grandes choses négatives : il sera l’homme qui bravera tout pour aller chercher Matou, la mère de Malimouna, très méprisée à Boritouni dans son village du fait que sa fille a brisé son lien de mariage avec le vieux Sando. Karim profitera de ce problème plus tard pour trahir Malimouna sa femme en la livrant aux parents de Sando. Tout simplement parce que le couple a désormais des démêlés.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 144.

Mais est-ce vraiment une raison de la conduire dans les mains de ses bourreaux d'hier ? Karim est donc capable de traîtrise pour ressembler à tous les hommes atteints du virus de l'infidélité dans les œuvres étudiées. Après le portrait de Karim, Matou sera le troisième personnage textuel.

## Matou

Matou est la mère de Malimouna ; elle est traditionaliste et conservatrice des mœurs séculaires, quand bien même cela la dérangeait. L'excision et le mariage forcé sont, pour elle, ancrés dans son être. Pour preuve, une femme qui n'est pas excisée n'est pas une femme à marier. Lorsque sa fille avait une fois déclaré qu'elle ne ferait pas l'excision, Matou s'était dressée violemment et avec la dernière énergie contre elle, bien qu'elle soit sa fille unique qu'elle adorait :

Je ne veux pas passer cette épreuve, déclara Malimouna brusquement. Matou jeta l'éventail qu'elle tenait, et se leva d'un bond.

– Maudite fille ! De quoi parles-tu ? Tu veux que nous soyons la risée de tout le village ?

Les mains sur les hanches, Matou, incrédule, regardait sa fille. Et tout d'un coup elle comprit. Sanita ! Cette maudite petite citadine aux manières de Toubab, et qui était devenue l'amie de sa fille, avait dû lui donner toutes ces mauvaises idées.<sup>231</sup>

Matou, est une femme résignée : même si elle accepte malgré elle le mariage forcé, elle admet que c'est le destin de toute femme de se marier et de faire des enfants avec n'importe quel homme que le père aurait choisi ; dans cette situation, toujours est-il que c'est la fatalité qui régit la pensée des femmes d'une façon générale. Sans autre préoccupation préalable, unilatéralement, Louma, le père de Malimouna, décide de marier celle-ci sans l'avoir élevée ? C'est en quelque sorte « sa chose » ; il décidera comme bon lui semble de sa fille :

Malimouna devait venir avec lui, avait-il annoncé sèchement à Matou. Il allait la marier à son ami Sando. Malimouna pleura beaucoup à cette annonce mais, comme Matou le lui répétait, elle ne pouvait que subir son destin. Celui d'une femme. Tout irait bien, tentait-elle de la rassurer. Une femme devait se marier et avoir des enfants et elle, Matou, se réjouissait de ce mariage qui était une bénédiction. Tout

---

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 15.

en disant cela, Matou essuyait les larmes qui n’arrêtaient pas de perler au bord de ses paupières, comme pour la faire mentir.<sup>232</sup>

Une vertu cardinale importante qu’elle partage avec toutes les mères, c’est l’amour pour sa fille unique ; elle ne veut que le bonheur de sa fille et est capable de tout renier pour la rendre heureuse et l’aider à sortir des problèmes lorsqu’elle en a. Bien qu’elle soit ignorée, reléguée au dernier rang le jour du mariage de sa fille par ses belles-sœurs, elle n’a pas hésité avec force et vigueur à venir en aide à sa fille, en contrecarrant tous ceux qui la banalisaient, plus précisément ne lui donnaient pas d’importance, elle est vue comme une vulgaire personne dans la société parce que d’une part elle est abandonnée par son mari et d’autre part, elle vit probablement dans la précarité :

Malimouna haletait à présent et se tordait dans tous les sens, comme quelqu’un en proie à de terribles douleurs. Matou se leva d’un bond. Après tout c’était sa fille, et son instinct de mère lui disait qu’elle implorait son aide.

– J’ai besoin d’une douche froide, gémit Malimouna, Maman…

– Je vais l’aider, dit Matou sur un ton péremptoire à l’adresse des femmes, surprise de sa propre témérité, elle se dirigea avec sa fille vers la salle d’eau qu’elle referma rapidement à double tour.<sup>233</sup>

Après tout, Matou a été toujours la plus importante personne dans la vie de Malimouna par rapport à Louma, le père qui ne l’avait pratiquement pas élevée et donc ne la connaissait même pas ; il l’avait vendue tout simplement pour profiter du vieux riche commerçant Sando. Il est nommé 12 fois seulement, alors que Matou est désignée dans le texte sept fois plus.

Quant au vieux Sando, il est nommé 25 fois avec son grotesque physique.

Bien qu’il soit riche il n’aspire pas du respect et n’a pas de grande importance ; il est décrit comme un vulgaire vicieux pédophile :

C’était celui que les enfants de Boritouni avaient baptisé le « vieil amoureux », car il venait souvent rôder dans leur village au volant de sa grosse voiture noire. Il en repartait toujours avec certaines jeunes filles dont les parents feignaient de ne pas voir les manœuvres. Ces demoiselles revenaient toujours chargées de menus présents.<sup>234</sup>.

---

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>233</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 38.

Les personnages féminins occupent davantage l'espace textuel par rapport aux hommes. A titre d'exemple nous évoquerons le personnage de Dimikèla dans son rôle de femme gardienne de la tradition.

### **Dimikèla**

C'est une femme qui a une apparence âgée, très sévère ; elle rit à peine. Elle occupe la fonction d'exciseuse du village et on lui accorde beaucoup d'importance :

Dimikèla était très écoutée et très respectée, et si elle trouvait qu'il ne fallait plus faire des remontrances à Malimouna, elle ne pouvait qu'avoir raison.

Matou fut très flattée lorsqu'à plusieurs reprises Dimikèla vint lui rendre visite pour s'enquérir de la santé de Malimouna. A chaque fois, elle lui apportait des friandises. Jamais Matou ne l'avait vue se comporter ainsi avec qui que ce soit dans le village. C'était une femme austère, qui ne souriait pratiquement jamais. Les gens n'osaient guère l'approcher en dehors des cérémonies d'excision où elle régnait en maîtresse incontestée. Matou était honorée et se sentait respectée.<sup>235</sup>

C'est à la page neuf qu'apparaît pour la première fois son nom, mais désormais elle est vue par Malimouna dans une désagréable posture sociale. Elle, si austère, éducatrice des jeunes filles, leur inculquant le rôle capital de l'excision dans la vie de la femme. Sans ce rituel, la femme n'est pas femme, et de plus d'après la tradition, cela la protège contre la fornication. Tout cet enseignement sera anéanti dans la vie de Malimouna dès l'instant où elle découvre Dimikèla dans une atmosphère de fornication avec le jeune Seynou, le plus brave des chasseurs, et dans la forêt, un espace qui inspire la peur :

Dimikèla riait et bavardait avec un homme, elle si austère et que l'on ne voyait jamais sourire !... Elle ne pouvait avoir vu ce qu'elle avait vu. Tremblant de tous ses membres, elle se hissa de nouveau pour bien voir. Dimikèla était toute nue. Nue comme un adulte ne se montrait jamais. Etendu à côté d'elle, le jeune Seynou, le chasseur le plus vigoureux et le plus adroit du village. Il était dévêtu lui aussi et ne semblait pas songer à se protéger des regards. Malimouna, les bras meurtris de tant serrer la branche, les observait, pantoise. Dimikèla caressait le dos robuste du jeune homme pendant que lui, de sa main gauche, faisait danser les colliers de perles

---

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 11.

qu'elle portait autour des reins, tandis que sa main droite descendait plus bas entre les jambes de Dimikèla.<sup>236</sup>

Cette séquence déconstruit complètement Dimikèla et tout le respect que la jeune fille avait pour elle : une grande figure passéeiste est tombée en désuétude dans tout l'imaginaire d'une adolescente. Dans la pensée de Malimouna tout s'effondre ; l'excision n'a pas sa raison d'être dans la mesure où le comportement des tenants de cette mutilation ne confirme pas le bien-fondé du système qui est prôné : il y a un dysfonctionnement, un mensonge. Dimikèla ne demeure pas dans la vérité, elle est hypocrite car il n'y a pas d'adéquation entre sa vie quotidienne et le système culturel qu'elle incarne. Et pourtant, elle est un symbole : elle apparaît 55 fois dans le roman et ferme ainsi la liste des principaux personnages du livre. Avec Dimikèla le thème de l'excision nous donne un aperçu de la pratique de ce rite et des raisons évoquées pour justifier son existence.

Dans la cosmogonie traditionnelle africaine l'excision apparaît comme un des éléments principaux de l'initiation nécessaire à la jeune fille. C'est une pratique rituelle consistant à couper soit une partie du clitoris, soit le clitoris et une partie des petites lèvres chez la jeune fille. Un rite enraciné dans de nombreuses sociétés africaines. Cette coutume relève d'habitudes ancestrales qui prennent leur source dans la tradition elle-même. L'origine même s'avère inconnue. Il semblerait qu'on l'attribue à la religion musulmane parce que ce sont des pratiques musulmanes. Awa Thiam, dans son ouvrage *La parole aux Négresses*, démontre que l'Islam n'y était pour rien, loin de là.

En Côte d'Ivoire, l'excision se pratique dans le Nord jusqu'à la région de Bouaké incluse, de même qu'à l'Ouest et dans une partie du Centre-Ouest. Au Sénégal, c'est pratiquement généralisé, et on peut avancer que ce rite est pratiqué dans presque tous les pays à forte expansion musulmane.

Face à la généralisation de cette pratique mutilante, il est légitime de s'interroger sur ses mobiles de cette pratique qui consiste à mutiler les petites filles ?

Les raisons sont diverses et sont entachées de considérations socio-économiques : l'ordre social ne doit pas être perturbé. Il faut donc faciliter l'intégration de la petite fille dans le tissu social par ce rite d'épreuve qui la rendra femme désormais, et faciliter pour sa part la cohésion sociale. Une autre raison évoquée est que cette pratique permettra à la jeune fille d'être chaste et à long terme, de se garder toujours disponible dans le mariage, selon les mentalités des tenants de ce système, pourtant plein de risques pour la jeune fille. En dehors

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 9.

de toutes les explications, ce qu'on peut retenir et qui semble le plus communément admis, c'est que l'excision est une épreuve qu'on doit faire subir à la jeune fille afin qu'elle sente dans la vie qu'on peut lui attribuer toutes les prérogatives d'une femme mûre.

L'excision est une violence, car elle est pratiquée sur des enfants sans défense. C'est une atteinte directe au droit à la santé en tant qu'opération mutilante et s'oppose à la Charte Africaine des Droits de l'Homme et des Peuples qui déclare dans son article 16 :

Toute personne a le droit de jouir du meilleur état de santé physique mental qu'elle soit capable d'atteindre... Les États parties à la présente charte s'engagent à prendre les mesures nécessaires en vue de protéger la santé de leurs populations.<sup>237</sup> Avec cette charte des droits de l'homme, en principe on doit veiller à respecter l'intégrité de l'être humain, et du corps de la femme. L'excision doit être punie sévèrement. Aussi, chaque personne est responsable de son propre corps.

Cependant, persistent plusieurs techniques dans la pratique de l'excision. On peut noter trois degrés : le premier degré consiste en l'ablation du prépuce clitoridien, c'est-à-dire de la peau qui recouvre le clitoris. Le premier degré ne prive pas la jeune fille de cet organe tactile important que constitue le clitoris. Le deuxième degré est l'ablation pure et simple du clitoris qui s'accompagne d'une ablation plus ou moins partielle des petites lèvres ; enfin, le troisième degré qui ne se pratique pas en Afrique noire de l'Ouest mais au Soudan (ex-anglo-égyptien), c'est ce qu'on désigne par l'infibulation des grandes lèvres et l'obturation du vagin ne laissant qu'un petit pertuis pour le passage des règles. Il faut noter que c'est une pratique occidentale vécue dans la Rome antique, où on fixe soit une fibule ou un crochet au prépuce pour empêcher les rapports sexuels.

La problématique de l'excision à elle seule peut justifier une étude critique sérieuse, compte tenu de ce qu'elle peut engendrer comme dégâts immenses sur la vie des jeunes filles mutilées. Dans toutes les situations, on mutile la jeune fille dans l'intérêt de l'homme et cette domination phalocratique si indiscutable est vraiment étrange. Les conséquences qui en découlent sont évidentes. On peut citer des complications gynécologiques et obstétricales comme des déchirures du périnée qui surviennent au moment de l'accouchement, nécessitant une épisiotomie, c'est-à-dire une coupure des muscles du périnée à partir du vagin pour obtenir un meilleur passage du fœtus. A la suite d'opérations opportunes, il peut y avoir une importante hémorragie due à une blessure d'une ou deux artères, susceptibles d'entraîner la mort dans de nombreux cas. Des infections ne sont pas rares : une infection généralisée peut

<sup>237</sup>? Pierrette Herzberger-Fofana, *Littérature féminine francophone d'Afrique-Noire*, Paris, L'Harmattan, p. 211.

se transformer en septicémie qui peut aussi conduire à la mort. Généralement, les conditions dans lesquelles les interventions sont pratiquées entraînent trop de risques comme la présence du tétonas, presque toujours mortel pour les initiées. Beaucoup de situations dangereuses s'observent dans cette aventure d'excision.

De jour en jour, l'excision régresse dans les sociétés concernées compte tenu de l'émancipation des femmes surtout et des campagnes de sensibilisations sur ses méfaits. Rien ne justifie la pérennité de ce système si ce n'est seulement le rite de génération ou les fêtes de groupe de filles à qui la communauté veut accorder un crédit de statut de femme. En réalité la jeune fille n'obtient rien de positif de cette entreprise que des séquelles parfois irréversibles qu'on ne peut même pas guérir. Nous tenons à expliciter ce phénomène parce qu'il fait partie de la longue lutte des femmes pour son abolition. Fatou Keïta avec son roman *Rebelle* est l'une des romancières qui a combattu ce fléau.

#### **I.2.4. Récit et personnages principaux chez N'doye Mariama dans *Comme le bon pain* :**

Le roman dont il est ici question est celui du « je » ; la narratrice est présente dans le récit qu'elle raconte, elle y participe en tant que personnage central. Elle est donc autodiégétique mais également homodiégétique parce qu'elle raconte l'histoire d'autres personnages. Bigué ou Sissi est la narratrice représentée.

#### **Désignation et portrait de Bigué ou Sissi**

Bigué est la narratrice qui s'associe à d'autres femmes pour parler de leur différent ménage.

A la première page, elle se présente comme une beauté, elle est fière d'elle-même, de sa propre image ; on peut dire qu'il s'agit ici du narcissisme :

« Par la grâce de Dieu », j'ai quarante ans, je suis en parfaite santé, intelligente, pieuse, « jolie comme une perle qu'on vient de sucer » selon les uns, parmi lesquels des femmes, « une vraie bombe » selon les autres, surtout des hommes. Ils ne sauraient tous avoir tort. A vrai dire, je suis rarement fâchée de l'image que me renvoie mon miroir et moins je suis habillée, plus je me trouve belle.<sup>238</sup>

Elle est également une épouse fidèle, chaste, elle a gardé sa virginité jusqu'au mariage :

<sup>238</sup> Ndoye, Mariama, *Comme le bon pain*, Abidjan, NEI, 2001, p. 11.

J'étais depuis quinze ans une épouse chaste et fidèle. Je ne m'en glorifiais pas. Ce m'était tout naturel de ne pas me laisser toucher par des mains étrangères. Je n'avais du reste, pas, eu à me défendre d'une quelconque attaque. Aucun homme ne m'avait fait de vive voix de proposition malhonnête. Je ne leur en donnais pas l'occasion.<sup>239</sup> En effet, Sissi ou Bigué semblerait une fille très éduquée et choyée par sa tante qui prend beaucoup soin d'elle, elle n'est pas dans le libertinage et n'est pas dans la précarité.

Mais elle est bouleversée depuis qu'elle a appris la traîtrise de son mari, qui lui a donné une coépouse ; elle n'a pas hésité à donner un coup de pied dans le ventre de sa rivale engrossée par son propre conjoint Atou. Elle devient changeante :

Dès lors mon comportement devint instable. Moi si agréable à vivre en temps normal, je devins cyclothymique. Pour un oui, pour un non, je passe de la gaieté euphorique à l'accès de colère impatient. Le matin je m'attarde au lit pour comme pour prendre le temps de déterminer mon tempérament du jour. Serai-je taciturne, spleenétique ?<sup>240</sup>

Si Bigué, désormais en difficultés, pense qu'on peut avoir recours au surnaturel pour résoudre ses problèmes, elle va abandonner les pratiques de maraboutage pour s'accrocher plutôt à sa foi musulmane :

La prière était devenue mon occupation favorite. J'accomplissais bien sûr les cinq stations réglementaires que je prolongeais à loisir, j'en faisais aussi des surérogatoires avec délectation. Dès que je finissais mes ablutions, je sentais une paix profonde m'envahir.<sup>241</sup>

Bien que Bigué soit le personnage central, elle n'a pas été énormément désignée par son vrai nom ou surnom : les pronoms « je » et tous ses corrélats « ma », « moi » abondent dans le texte pour marquer une prise de parole si abondante. Elle a monopolisé la parole pour ne parler que d'elle du début jusqu'à la fin du roman. La prédominance du « je » est en quelque sorte l'expression de son affirmation de soi dans un système où précisément, la place de la femme est infime dans la gestion de la société. Cette affirmation apparaît finalement comme une quête, un combat, comme l'écrit si bien Déjeux :

---

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 55

<sup>240</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 91.

La prise de la parole à la première personne [...] est conquête de la part d'égalité qui revient de droit à la femme dans la société [...]. La littérature, même si elle paraît intimiste, témoigne en définitive pour un combat de tous les jours.<sup>242</sup>

Dans *Comme le bon pain*, les femmes sont les personnages principaux ; même s'il y a présence d'hommes, ce sont elles qui parlent d'eux : nous verrons le portrait d'Atoumane objet du discours de Bigué sa femme.

### Le personnage d'Atoumane

Atou est le diminutif d'Atoumane, le mari de Bigué : « Je dis à Atou, diminutif d'Atoumane, nom de mon mari, que j'étais nostalgique de sa petite chambre de célibataire au domicile de ses parents »<sup>243</sup>. Bigué, appelée encore Sissi comme surnom, exposera le portrait de son mari d'une façon très amoureuse :

Quel charme sorcier que celui d'Atou pour ne laisser personne indifférent ! On ne savait d'où il tenait ce nez aquilin, cette dentition impeccable et immaculée, cette stature d'athlète, cette grâce féline, ce regard chaud et profond dont la seule évocation par la pensée réchauffait les entrailles.<sup>244</sup>

Malgré les tourments et les faux coups reçus de lui, elle ne pouvait pas ne pas l'aimer, avoir de sentiments positifs pour lui :

Pourtant au plus fort de ma rancœur pour Atou, des images de tendresse s'infiltrent dans mes pensées et s'y incrustent. Le rire d'Atou était toute ma joie. Il était comme le son de la cloche de récréation dans le cœur d'un élève nul qui sèche au tableau noir, une étincelle, une délivrance.<sup>245</sup>

Malgré toutes les amours que Bigué porte à Atou, elle finira par qualifier ce dernier de volage et de traître :

Quant à moi Sissi pour en revenir à mon cas personnel, cette fois, c'était plus sérieux qu'un adultère occasionnel, mon homme avait franchi le Rubicon. Il avait

<sup>242</sup> Jean, Déjeux, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, op. cit. , p. 111.

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>244</sup> ? *Ibid.*, p. 85.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 63.

épousé une autre femme après lui avoir fait un enfant quand moi je n'en avais pas et cette nuit, Ndoumbé rejoignait le domicile conjugal.<sup>246</sup>

Atou serait aux anges lorsqu'il verrait la naissance de son fils et de Ndoumbé. Sans respect, il provoquera Bigué et la traitera même de jalouse :

C'est la nouvelle de la naissance de mon fils qui te donne si chaud et qui te rend muette ? Aucun souffle d'air ne pourra te rafraîchir, persifla Atou sous le coup de l'excitation. Je ne répondis pas à la provocation.<sup>247</sup>

En effet, Atoumane avait pris une seconde femme qui vient de lui faire un enfant, alors que Bigué son épouse souffre de la stérilité. Dans la joie d'avoir eu un enfant, il a la maladresse de chercher chicane à Bigué en la frustrant. Mais malheureusement sa femme mourra en couche, comme pour répondre au mari selon un proverbe populaire traditionnel « celui qui a vu aujourd'hui, n'a pas encore vu demain. Atoumane s'est vanté de Bigué au tour de Bigué de se moquer de lui. Mais une autre sagesse, interdit de se moquer de la mort de quelqu'un.

Atoumane finit par être raisonnable et comprend que la roue peut tourner : c'est pourquoi, après la mort de Ndoumbé il va reprendre le mariage civil avec Bigué en optant pour la monogamie : « Atou et moi sommes aujourd'hui mariés civilement et monogamiquement »<sup>248</sup>.

Ndoumbé n'a été qu'une femme du village qu'Atou a épousée pour assouvir le désir de sa mère. Il l'engrossa par devoir envers sa mère qui souhaitait avoir des petits-enfants que Bigué ne pouvait pas lui donner. Les passages qui démontrent qu'Atoumane aime bien Bigué et non Ndoumbé sont omniprésents dans le texte. Alors, ils s'amourachent pour manifester leur intimité : Désormais, ils manifestaient leur amour en lui donnant libre cours : Atoumane après avoir fait une expérience douloureuse est revenu à de bons sentiments, Bigué retrouva son mari confisqué par Ndoumbé :

J'entraînai mon homme dans la chambre car il ne voulait plus quitter le salon où il s'était pelotonné au pied du canapé, accroché à mes pieds pour me retenir à ses côtés.

– Viens, nous serons mieux dans notre lit.

– Je veux un deuxième round, je veux prendre ma revanche.

– Reprends d'abord ton souffle et puis tu n'as pas dit que tu as trouvé mieux ?

---

<sup>246</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 132

<sup>248</sup> *Ibid.*, p. 187.

- Ndjoumbé, c'est quoi, ce n'est pas le nec plus ultra ? Atoumane réagit au fait comme un polygame ; lorsqu'il est avec une femme il l'apprécie par rapport à celle qui est absente.
- Ndjoumbé, c'est la déraison, l'errance. J'en suis revenu.
- Hum !
- Je t'en prie, oublie-la. Il n'y a que nous deux au monde, tout le reste est évanescence.
- Attention à ce que tu dis, je vais l'enregistrer et remettre la bande à Ndjoumbé ou à ta mère.
- Au diable Ndjoumbé, ce n'était qu'une tentation satanique. C'est toi que mon cœur réclame.<sup>249</sup>

On peut déduire de ce passage le double caractère d'Atoumane : il se présente autrement avec Bigué sa femme titulaire à la différence de son autre femme Ndjoumbé qu'il avait engrossée tout de même tout en feignant de plaindre d'elle.

### **Le personnage de Ndjoumbé**

Ndjoumbé apparaît dans la société romanesque à la page dix-huit. Elle est la cousine d'Atoumane. Avec elle Atoumane constitueront la race des nobles au sang pur selon les dires de sa vieille mère, alors que Bigué appartient à la classe des griots, classe détestée par la classe majoritaire. L'exogamie est proscrite. On préfère avoir une femme idiote, noble de naissance, sans caractère et sans éducation qu'une sans classe ou castée. Ndjoumbé n'est qu'une femme du village, sans instruction, sans éducation aucune :

Subir les hommes avait été son lot. Sans naissance, sans fortune, sans éducation, où chercher le pouvoir ? Sa jeunesse était son atout-maître et elle pensait avoir trouvé le meilleur moyen d'en faire usage. Sa maman l'avait initié à cela... Sa maman raconte qu'elle avait une grande affinité avec les garçons... Atou n'échappa pas à cette dévoreuse de mâles, à mon grand détriment.<sup>250</sup>

Ndjoumbé est une femme très suffisante et qui aime se moquer de tout et de rien, dixit son charlatan qu'elle-même avait consulté et qui lui avait fait des recommandations desquelles elle n'avait pas voulu en tenir compte : elle va mourir inexorablement à cause de sa propre étourderie ; mais dans cette société-là le charlatan est comme ceux qui expliquent tout ce qui est mystère, incompréhensible au citoyen ordinaire. Ndjoumbé même avait eu recours à ses services et elle se contente de minimiser ce dernier :

Le charlatan avait secoué la tête devant l'ironie de Ndjoumbé. Il s'était dit :

---

<sup>249</sup> *Ibid.*, p; 108.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 113.

On ne peut rien contre le destin. Peut-être Ndoumbé est-elle arrivée au terme de sa vie terrestre ; car il faudra bien que le sang coule. Ce sera le sien ou celui d'un gros bélier. » S'il avait connu les parents de Ndoumbé, il serait directement adressé à eux car, disait-il, leur fille risquait sous peu d'être l'intrépide victime de sa désinvolture et de sa suffisance<sup>251</sup>

Ndoumbé a incontestablement trouvé la mort pendant la naissance de son fils, mort causée par une éclampsie qu'on peut expliquer naturellement ; aussi, sa désobéissance et négligence y étaient pour quelque chose : « De plus il y avait une explication scientifique à sa mort. Elle n'avait pas respecté le régime désodé impérativement prescrit par son médecin et avait succombé ».<sup>252</sup> Sa belle-mère Sabel demeure inconsolable et tourne sa haine contre Bigué et sa tante Coura soupçonnées de la mort de Ndoumbé. Or Tante Coura est très loin d'un homicide.

### **Le personnage de Tante Coura**

Tante Coura frise la soixantaine, sans qu'elle y paraisse selon sa nièce qui la prend pour sa propre mère ; elle demeure la mère adoptive de Bigué, la sœur de sa maman décédée. Elle l'aime et l'a élevée comme sa propre fille ; à leur bal de fin d'année, Tante Coura fait tout pour que sa fille Bigué soit bien habillée et ne souffre d'aucun mal, elle est d'une grande générosité et longanimité : « Ma tante s'était une fois de plus ruinée pour que je sois bien habillée. Elle avait consacré à ma toilette tout l'argent qu'elle avait gagné en cuisinant lors d'un baptême chez les gens nantis ».<sup>253</sup>

Pour Tante Coura, le mariage est très important et tout ce qui est lié à cela ; Tante Coura est toujours prête pour s'investir pour sa fille : « Ma tante organisa mon mariage en grande pompe ». Et lorsqu'il s'était agi de rétablir les liens du mariage qui s'effilochaient entre Bigué et Atou, elle n'avait pas hésité à trouver des stratégies appropriées pour les réconcilier. Bigué était trop fâchée compte tenu de la trahison de son mari Atoumane et ne voudrait plus rester avec lui : « Atou, tu demeures mon fils... Puisque ma fille est encore sous le coup de la colère, je vais parler pour elle. Je pense qu'une voiture à la mode et un fonds de commerce rendraient pour le moment le sourire à Sissi ».<sup>254</sup> Cette demande a été aussitôt agréée, une Mercédès classe neuve a été achetée et un fonds de commerce de quatre millions a été également alloué à Sissi.

---

<sup>251</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>252</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>253</sup> *Ibid.* p. 17.

<sup>254</sup> *Ibid.*, p. 29.

Ainsi, Tante Coura veut qu'on soit aussi au service du mari qui se bat pour le bien-être de sa femme. C'est pourquoi dans son foyer à elle, elle ne laisse pas son mari souffrir de quoi que ce soit. Selon les dires de Bigué, « c'est une épouse-modèle ou une maîtresse-femme qui prend soin de son homme »<sup>255</sup>. Tante Coura est une femme sociable et affable, elle s'apitoie vite sur le sort des autres :

Tante Coura n'était pas méchante pour un sou. Elle donnait facilement ses biens, entretenait d'excellentes relations sociales avec les gens de tous les milieux. Seulement... Son tempérament affable et enclin à l'apitoiement lui avait apporté beaucoup « d'enfants » de fortune<sup>256</sup>.

Traditionnelle, Tante Coura n'est pas pour autant d'accord pour la présence des rivales et des co-épouses dans les foyers. C'est pour cette raison qu'elle s'évertue à ce que Ndoumbé la rivale de sa fille Bigué quitte son gendre d'une manière ou d'une autre. Sa mort n'a pas été sa joie, mais pour elle qui croit en un être suprême, être victime d'une injustice sera toujours vengé, c'est un règlement de Dieu. Pour ce qui la concerne elle-même au niveau de son mariage, elle use de ruse pour mettre à la porte sa rivale qui devrait séjourner dans son foyer :

Personne ne sait jusqu'ici comment ma tante s'est débarrassé de son encombrante rivale en un rien de temps... Mon mari, après tant d'autres, a succombé aux appâts d'une vigoureuse jeunette. Je fais mine de jouer le jeu mais nul n'ignore que mon désir est de m'en débarrasser au plus vite sans perdre la face.<sup>257</sup>

Tante Coura demeure le troisième personnage important dans le roman ; celle-là même qui a fait de Sissi ou Bigué ce qu'elle est. Bigué, sa nièce lui est redévable et lui doit tout. Tout le reste des personnages ne sont qu'accessoires pour soutenir la thèse de l'auteure qui décrit l'infidélité de l'homme dans le mariage, et prône la monogamie.

### I.2.5. Récit et présentation des personnages principaux dans *Eve et l'Enfer* de Houévi Georgette Tomédé

Beaucoup de personnages paraissent importants dans ce roman et l'on peut trouver plusieurs héros à la fois ; nous avons par exemple tous ceux qui ont eu pour femme Miéva, l'héroïne, dont Adannou, un héros particulier, Dadjè, Mahoussi. Les personnages tels que le couple Mèton et Gavé, Shèva, Mahulé, Kouvi, Kaï, Tante Fêwa et Elcana sont les actants qui

---

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 22

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 23.

méritent d'être signalés car ils font progresser l'intrigue. Miéva apparaît cependant comme le noyau autour duquel se nouent et se dénouent toutes les séquences du texte. Elle apparaît pour la première fois à la page dix, de retour d'un voyage lointain. Toute son aventure prend racine de ce voyage sans précédent. Son désir d'aller à l'école, et surtout de devenir religieuse change le but de sa vie et demeure la cause de son retour au pays d'origine, le village Gbeffa.

A la page vingt, on découvre son portrait brossé par sa tutrice Tante Fêwa, charmée par sa nièce :

– Ma fille, tu es très belle, vraiment belle, avenante, accueillante ; ta beauté est extraordinaire, sinon angélique ! Regarde tes dents si bien disposées et toutes blanches, on dirait un troupeau de moutons revenu du lavoir. Avec tout ton talent de femme qui sait tout faire, tu pourrais fonder un foyer décent et ferais le bonheur d'un homme et même d'une nation, Miéva ? Nous constatons cela tous les jours : tous les jeunes gens n'ont d'yeux que pour toi, ils t'admirent et t'épient à longueur de journée. Leur ambition, c'est de t'avoir comme amie aujourd'hui et comme épouse plus tard.<sup>258</sup>

Sa désignation première est Miéva, mais il y aura tout un éventail de termes qui la qualifient et la caractérisent. Ce sont les expressions suivantes : « la fleur de lys de Gbeffa », cette expression fait allusion à sa beauté, et la suivante à sa vocation de devenir religieuse : « la fille de Dieu de Gbeffa ». Quant à « la belle titan », cette expression démontre son zèle pour les travaux domestiques :

Depuis son retour, Miéva se méfiait de toute entreprise joyeuse, mais elle vaquait sans réserve aux travaux domestiques, elle admettait faire bonne contenance. Elle rivalisait avec toutes les ménagères de l'espace villageois, et ainsi, elle reçut le surnom de la « la belle titan ». Dans la préparation artisanale du « zomi » et de l'huile de coco, elle avait les mains expertes : c'était son domaine familier.<sup>259</sup>

Dès que Miéva apparaît, sa présence actionne le déroulement de l'intrigue romanesque avec un personnage aussi important qui est : Adannou.

## Le personnage d'Adannou

<sup>258</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer* Abidjan, ENS, 2010, p. 20

<sup>259</sup> *Ibid.*, p. 29.

Adannou, dans la langue de l'auteure, signifie les « éléments du mal » ou encore le « mal personnifié ». Il apparaît pour la première fois à la page 33 ; il est peint comme une beauté exceptionnelle qui gêne son entourage et dont il tire beaucoup de profits aux détriments des filles surtout :

Gbeffa possédait un joyau fort prisé, admiré par tout le monde malgré son goût du mal. C'était le jeune Adannou familièrement appelé Adan. Il était redoutable dans tous ses actes : un bel homme, d'un aspect élégant, mais qui avait de la ruse et de la finesse dans la séduction.<sup>260</sup>

Adannou est signalé comme le personnage le plus négatif, hostile à l'épanouissement de la femme en général. Il est considéré comme un misogyne qui a toujours cherché à rendre la vie difficile aux femmes de toute catégorie : un jour, alors qu'il était encore adolescent, il a voulu déstabiliser des religieuses en pénétrant dans leur couvent pour abuser d'elles :

Il avait réussi à pénétrer dans un couvent une nuit, et il y demeura pendant une semaine pour chercher à percer le mystère de ces consacrées, femmes mutilées selon lui. « Comment ne pas jouir avec ces belles créatures ? Se disait-il... » Dès lors, il fut considéré comme un malade sexuel et reconnu officiellement comme le pire ennemi de la femme. Sa mauvaise réputation dans le milieu féminin était telle, qu'il était ignoré et allait à vau l'eau comme bon lui semblait, faisant ainsi des victimes non seulement à la gent féminine, mais à toute l'humanité entière.<sup>261</sup>

Adannou est le prototype de celui-là même qui a le plaisir de savourer le mal ; son esprit machiavélique a toujours été la boussole de sa vie et sa vocation, nuire à autrui particulièrement à la femme : ainsi, il est celui qui détourna Miéva et mit fin à sa vocation religieuse en l'engrossant. Dès lors, Miéva a perdu tout espoir de vivre sa vocation, a senti que sa vie n'aurait plus de sens, surtout quand Adan a nié être l'auteur de la grossesse.

A plusieurs reprises par son principe à lui, il ne reconnaît pas les grossesses dont il est l'auteur, telles celles de Shèva, d'Antonia, de Sègbè, et d'autres innommées : l'extrait qui suit, montre bien sa mauvaise foi :

– Qui est le père de cette petite fée ?

Adan regarda dédaigneusement le bébé et répondit :

Je constate effectivement que l'enfant a un nez aquilin comme le mien, il n'est ni vigoureux ni épataé comme la plupart possède chez nous, mais avec regret, j'atteste

---

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 118.

et je signe une seconde fois, que cet enfant ne provient pas de moi ! De plus, pour rien au monde je n'épouserai la mère bien qu'elle ait l'air d'une déesse.<sup>262</sup>

Mais un jour, Adan est sujet d'un mal mystérieux ; alors qu'il est mourant, le devin prescrit qu'il ne pourra être sauvé que si Miéva, déjà mariée à Dadjè, vient à sa rescousse. L'aide de Miéva ne nécessite pas forcément de divorcer d'avec son mari, mais de l'aider à survivre. Hélas, Adannou va séduire de nouveau Miéva qui succombera malheureusement et quittera Dadjè pour ce dernier encore. Cela ne s'arrête pas là. Adannou lui fait encore un enfant, Fèmi, qu'il reconnaît cette fois-ci. Cependant, pour une affaire banale d'anniversaire, après un an de mariage, il l'abandonne derechef et définitivement :

Oh ! Adannou, dis-moi encore, qui a brisé mon rêve d'être religieuse ? Tu es celui qui avait prélibé mon innocence. Qui m'a enlevée de chez Dadjè où je faisais la pluie et le beau temps, où j'étais adorée ?

Je n'avais pas besoin d'aimer, et on était à mes pieds sollicitant mon simple regard. Dadjè était un déicole vis-à-vis de moi. Mais Adannou tu es ignoble.<sup>263</sup>

Miéva a reçu son lot de malheurs avec Adan. Plusieurs autres personnes constitueront également ses victimes : il commettra l'adultère avec Panthê, la femme d'Horace qui n'hésitera pas à répudier cette dernière et leurs trois filles qu'il traitera d'ailleurs de bâtarde.

Un autre personnage sera sa victime prochaine : Sieur Kally qui, pendant sa convalescence, verra sa femme Kaï enlevée par Adannou qui l'épousera.

Adannou jusque-là a commis beaucoup d'horreurs dans son milieu de vie. Mais il recevra la récompense à la mesure de sa méchanceté : la perte de la vue, et une mort infâme :

- Je suis maintenant conscient de tous les maux que j'ai causés à l'humanité. Malmener une femme, c'est une société qui est soumise à la misère. Je reconnais que je suis misogynie donc assassin. Je mérite mon salaire.

Sa cécité n'était que son entrée effective dans son enfer. Il évolua dans l'amertume. Avant sa mort, son jugement commençait et les conséquences étaient visibles. Deux années passèrent. Il vivait dans une situation calamiteuse, et l'on retrouva un matin cet homme dans les caniveaux d'un quartier voisin. Il avait disparu pendant trois jours de la maison, et cela personne ne s'en était rendu compte. Son corps servait déjà de pâture et de festin aux charognards. Sa dépouille était complètement

---

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 91.

émiétée emportée par des eaux de pluie et de ruissellement. Plus jamais on ne se rappellera son existence, tout souvenir de lui était effacé des mémoires.<sup>264</sup>

La fin d'Adannou est non seulement tragique, mais sa vie n'inspire aucun modèle. Il demeure énigmatique ; il est néanmoins l'homme le plus nommé dans l'espace romanesque par rapport à Dadjè et Mahoussi, qui ne sont que des personnages mâles qui ont eu pour femme Miéva, à cause de sa beauté. Ils sont représentés comme des déicoses et avec leur pouvoir financier, ils ont pu séduire chacun son tour l'héroïne devenue hédoniste.

### **Le personnage de Tante Fêwa**

Tout à fait au début du roman on a tendance à la substituer à l'héroïne. Si elle a vite quitté l'espace textuel, elle a marqué tout de même le roman de son importance au niveau de la diégèse. Elle est caractérisée comme une femme de qualité, très généreuse, qui n'aime pas pêcher en eau trouble. Pionnière des femmes capables de se prendre en charge, elle a acquis sa richesse à la force du poignet. Elle connaît une indépendance financière qui la porte à la tête des commerçantes les plus remarquables du marché Assigan, appelées les « Nanas Benz » qui n'ont rien à envier aux fonctionnaires de leur pays par rapport au gain de l'argent :

C'était une grande dame au cœur d'or, une grande commerçante qui avait réussi financièrement sa vie, par son savoir-faire et par son sens des affaires. Elle n'aimait pas pêcher en eau trouble et avait conquis sa richesse à la force du poignet. En réalité, elle avait le pouvoir monétaire et tous les moyens pour se faire respecter dans la société : connue sous le pseudonyme Tante Fêwa, elle était l'une des fondatrices du marché Assigan. Le commerce était l'apanage des femmes et Tante Fêwa était la locomotive des « Nanas Benz ». Tante Fêwa avait le monopole de presque tout.<sup>265</sup>

Tante Fêwa, si généreuse, avait l'habitude d'héberger tous les jeunes ressortissants de son village Gbeffa et les entretenait même sur tous les plans ; bien qu'elle soit une femme stérile et célibataire par choix de vie, sa maison grouille toujours de personnes. Analphabète mais charnière de l'émancipation féminine de son entourage.

Hormis sa stérilité naturelle, Dieu l'avait bénie. Le monde dans lequel elle se baignait était vraiment un monde d'enfants et de jeunes gens qui profitait

---

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 11.

merveilleusement d'elle. On se croirait toujours au marché avec son tohu-bohu manifeste, lorsqu'on entrait dans sa maison grouillante de vie. A son exemple, on comprenait facilement que la stérilité physique ne constituait plus un problème.<sup>266</sup>

Tante Fêwa est une dame qui n'aime pas décevoir ses proches, elle tient souvent à sa parole donnée :

Tante Fêwa a été toujours une dame ponctuelle et réglée, elle n'accusera jamais d'ajournement dans une entrevue ; le respect accordé à la parole donnée est une religion pour son lot ; le système où le mensonge comme le retard au rendez-vous paraissent propres aux Africains, sont des choses très répugnantes dans sa conception de vie.<sup>267</sup>

Tante Fêwa représente les femmes modèles, des femmes braves qui ont voulu sortir de l'enlisement de la pauvreté ; bien qu'elle soit analphabète elle croit en la puissance du travail qui libère l'individu.

### **Le couple Mèton-Gavé**

Mèton est la mère de Miéva, et Gavé le père. Ces deux personnages constituent un couple parfait, mais analphabète ; plus que des intellectuels, Gavé et Mèton sont pétris de raisonnement et de logique. Cela montre que ce couple a une connaissance de la vie qui n'a rien à voir dans l'organisation de vie des Occidentaux, mais une culture qui appartient à une organisation différente de celle des Blancs. Ce couple a sa civilisation. Il s'adapte vite au changement, il sait imiter le bien, naguère païen. Il a découvert le Dieu des chrétiens, plus précisément le catholicisme que Miéva avait voulu embrasser en tant que religieuse et dont les parents n'avaient pas vu l'opportunité comme à l'heure de leur conversion présente. Cette erreur d'après le couple en tant que parents de Miéva, ils l'ont assumée en éduquant désormais leurs petits-enfants sur la voie de Dieu. Ils auront d'ailleurs la lourde responsabilité d'élever tous les enfants de Miéva après sa mort, hormis Fèmi, et par la grâce de Dieu selon leur dire, ils ont tous réussi :

Quel pari gagné ! Se dit Gavé. Ce que nous n'avons pas pu faire pour Miéva, nous l'avons réussi avec ses trois enfants, depuis que nos yeux se sont dessillés, et que nous sommes en contact avec la grande Lumière de Dieu.<sup>268</sup>

---

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>267</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>268</sup> *Ibid.*, p. 171.

Gavé et Mèton vivaient en symbiose avec leurs petits-enfants installés en Europe. Bien que la distance facteur de séparation existe, elle ne constituait pas du tout un obstacle. Ils s'occupaient des plus jeunes et pieusement. Couple princier, il n'a rien à envier à qui que ce soit. Chaque membre faisait son devoir d'époux et d'épouse envers l'autre. C'est un couple vraiment original dont les jeunes pouvaient s'inspirer pour réussir dans leur vie de mariage par exemple ; pour eux, seule la monogamie permet l'épanouissement :

Oh quel bonheur ! Gavé et Mèton se croyaient à l'Eldorado. Tous les Blancs qui avaient pris part au mariage, prenaient le couple pour les parents immédiats de Shèva et l'admirraient pour leur unité ; on se chuchotait et on se demandait si les Africains eux aussi connaissaient la monogamie. Gavé et Mèton dans tous leurs actes reflétaient l'entente parfaite.<sup>269</sup>.

Ainsi, Shèva l'aînée des enfants de Miéva, a toujours vu et cru en ses grands-parents pour la sagesse, la sécurité et la sérénité :

Gavé et Mèton constituent des modèles parfaits pour nous les jeunes, et voilà des repères dont nous devons nous inspirer pour bâtir notre avenir et sur lesquels nous devons également prendre appui.<sup>270</sup>

## Le personnage de Shèva

Depuis sa jeunesse, Shèva a souvent été sujette à des situations de révolte parce que reniée par son père dès les premières années de sa vie. Shèva, fatiguée de suivre sa mère dans de différents foyers, se réfugie chez ses grands-parents où elle se sent toujours en sécurité. Elle est une fille de caractère et fait de vifs reproches à sa mère par rapport à ses essais de mariage : le mariage n'est pas une fin en soi, lui dira-t-elle :

Il est vrai que le mariage n'est pas ta vocation, tu le sais plus que moi, mais il n'est pas non plus une fin en soi. Quand on a échoué une fois, deux fois, il faut arrêter. On n'a pas besoin d'une loi par récurrence pour parvenir à renoncer à une situation qui peut nous entraîner à la mort.<sup>271</sup>

On la retrouve catégorique à la page 161, dénonçant l'injustice et l'exploitation de l'homme

---

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 209., p. 209

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 164.

par l'homme :

---

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 209., p. 209

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 164.

Non ! Petite mère, que le spectacle de l'oppression cesse au nom de la bonne foi de chacun de nous et de la justice.<sup>272</sup>

Aussi, est-elle déterminée à ne pas échouer dans sa vie et surtout dans le mariage. Elle fait même l'apologie de l'école qui apporte de la lumière à ceux qui savent la pratiquer :

Shèva, révoltée, se leva et frappa durement le sol avec son pied droit pour marquer sa détermination. Je vous jure frère et sœur, moi je ne me laisserai pas être l'essuie-pied de quelque homme qu'il soit. J'irai jusqu'au bout de ma vie, sans chanceler, en étudiant beaucoup et en choisissant un bon partenaire pour construire ma maison à moi : « parole de femme, parole de Dieu ». <sup>273</sup>

De formation, elle devient médecin, bien qu'elle ait manifesté le désir de devenir juriste. Elle n'a pas pour autant refusé de toujours défendre le faible, l'opprimé :

Elle maintint également son option pour la lutte pour l'émancipation du faible, des laissés pour compte, et pensa aussi à la restauration des relations humaines entre l'homme et la femme dans le foyer.<sup>274</sup>

La réussite de Shèva provient aussi de ce que la providence a mis sur son chemin deux personnages amis des grands-parents : Elcana qui représentait un père pour elle et était l'ami indéniable d'Adannou, le seul ami qui l'aimait avec désintéret.

Mahulé est l'ami infatigable du couple Mèton-Gavé, toujours dévoué et à leurs soins. Il les remplace valablement dans beaucoup de circonstances. Son amour pour le couple est aussi sans condition : il vient toujours au bon moment, où il a besoin de lui. Les personnages Kaï comme Kouvi sont des femmes qui se sont succédé en épousant Adannou dans des conditionnements désagréables. Kaï va abandonner son mari dans la maladie pour épouser Adannou. Elle va mourir, et Kouvi, six mois après, va la remplacer chez Adannou. Plus tard, elle sera celle qui conduira Adannou à la mort comme son nom même l'indique dans sa langue maternelle : (enfant de la mort).

En somme, tous ces personnages bien que quantitativement peu nommés et qualitativement peu souhaitables, ont contribué, dans la production du roman, à développer le caractère réfractaire de la femme. Le mariage est mal vécu par ce genre de personnages.

---

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 171.

## I.2.6. Récit et présentation des principaux personnages dans *Juletane* de Warner-Vieyra Myriam

Ce roman de Myriam Warner-Vieyra est constitué de l'exposition d'une vie qui végète et que nous allons découvrir avec ses méandres à travers le mariage d'un homme qui s'est marié successivement avec plusieurs femmes. Il ne contient pas beaucoup de personnages. Le récit tourne autour de deux narratrices : celle qui découvre un journal écrit par une autre tombée dans un puits de misère. Hélène Parpin, en déménageant de son appartement, découvre un journal qu'elle a longtemps négligé de lire et qui pourtant contient le récit d'une de ses compatriotes aux abois : Juletane.

### Le personnage de Juletane

Le titre du roman de Myriam Warner-Vieyra que nous étudions est *Juletane*. C'est un roman de « Je ». Le personnage central s'appelle aussi Juletane. Son nom n'apparaît qu'à la page 114, alors que le roman contient en fin de compte 143 pages. Elle écrit sa vie pour se soutenir dans sa détresse. C'est une narratrice à la fois autodiégétique et homodiégétique. Elle est insulaire venue des Antilles. Elle s'est installée en France quand elle avait dix ans avec sa marraine qui l'a élevée dans un esprit classique quelque peu bourgeois et d'une éducation raffinée :

J'avais quitté mon île à l'âge de dix ans, après la mort de mes parents, pour aller vivre à Paris, avec ma marraine qui prit très à cœur son rôle. Elle s'appliqua, malgré ses faibles revenus, à me donner une éducation qu'elle pensait devoir faire honneur à mon père. « C'était un homme admirable », disait-elle. Il possédait toutes les vertus.<sup>275</sup>

Orpheline de père et de mère elle perdra également d'une manière tragique sa marraine qui était d'un grand soutien pour elle. Elle se retrouvera désormais seule dans la vie, jusqu'au jour où elle va connaître l'existence de Mamadou qui comblera désormais tout son univers :

Moi je l'aimais, avec toute la fougue et l'absolu d'un premier et unique amour. Il possédait à mes yeux toutes les vertus. N'ayant pas de parents, peu d'amis, Mamadou devint tout mon univers.<sup>276</sup>

Les camarades de Juletane comme les amis de Mamadou la trouvent jolie. Physiquement, elle a un corps bien proportionné pour une taille moyenne, un visage ovale et bien dessiné, une

<sup>275</sup> Myriam, Warner-Vieyra, *Juletane*, éditions Présence Africaine, 1982, p. 26.

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 3.

chevelure longue et abondante, était entre le crépu et le pas trop frisé. Durant une année, Juletane et Mamadou prennent plaisir à se rencontrer pour partager leur temps ; ils vont se marier au cours de l'année et décident de rentrer en Afrique à la grande joie de Juletane qui croit fermement découvrir le continent de ses aïeux. Sur le paquebot qui les emmène, au grand dam de Juletane, elle découvre que son mari est un bigame avec elle, déjà marié et père d'une fillette appelée Diary. Juletane est désenchantée, là commence son enfer. Une fois en Afrique, elle recevra tous les surnoms : « la folle, la malade, la toubabesse ». Elle vit désormais en retrait, repliée sur elle-même, avec des ressentiments de jour en jour nourris par la présence de sa coépouse Ndèye. Jalouse et vindicative, elle rend coup pour coup en versant de l'huile chaude sur le visage de Ndèye qui ne cessait de l'agresser :

Après avoir imaginé l'assassinat sanglant de Ndèye en regardant le couteau, je saisissais la première idée qui surgit de mon cerveau en ébullition. Je versai un litre d'huile dans une casserole et la fis chauffer. Ma première idée de vengeance concernait la vie de Ndèye. Tout compte fait, il valait mieux qu'elle vive défigurée. Que toute sa vie, elle puisse repenser au mal qu'elle m'avait fait. Quand elle ouvrit les yeux, se demandant ce qui se passait, l'autre main que j'avais gardée cachée derrière mon dos lui versa tout le contenu de la casserole en pleine figure<sup>277</sup>

En réalité, Juletane n'est pas méchante, c'est la société qui l'a déterminée ainsi, elle aimait bien Awa, la première épouse de Mamadou et ses enfants :

Je n'aimerais pas me savoir responsable de la mort des enfants, je les aimais bien, je ne leur voulais pas de mal. Cependant leur disparition ouvrirait une brèche dans la cuirasse d'indifférence de Mamadou.<sup>278</sup>

Elle a toujours un cœur capable d'aimer. Pour preuve, elle va mourir de chagrin à la suite de la mort accidentelle de Mamadou. Pour elle, tout a chaviré :

Je me sens vidée de toute énergie. Je n'ai plus personne à aimer, personne à haïr je peux mettre le point final à ce journal que Mamadou ne lira pas... Juletane ne réagissait plus depuis la mort de son mari. Elle refusait de se nourrir, et les médicaments semblaient n'avoir aucun effet sur son état. Chaque jour elle se laissait glisser un peu plus dans son rêve qui ne pouvait la conduire à l'ultime délivrance...<sup>279</sup>

---

<sup>277</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>278</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 142.

## **Le personnage de Mamadou Moustapha**

Il est officiellement le mari de Juletane. Ils sont mariés en France avant de s'embarquer pour le retour au pays, au Sénégal. Physiquement il a une taille athlétique ; c'est un personnage sans gêne :

Mamadou était très grand, il avait une petite moustache, un sourire « ultra mobile », des dents blanches, bien plantées, des yeux pleins de vie, malicieux. Sa désinvolture, loin de me choquer, m'amusait. On aurait cru qu'il me voyait pour la première fois. Il me scrutait sans pudeur, des pieds à la tête<sup>280</sup>

Il avait la fierté de sortir avec Juletane mais n'avait pas une grande détermination au niveau des sentiments. Toutefois Juletane est la seule personne à qui il aurait dit qu'il l'aime :

Tu sais que je tiens beaucoup à toi. J'ai toujours peur de passer pour un « toubab », en me lançant dans ce genre de déclaration. Si cela peut te rassurer, je n'ai jamais dit à une autre femme que je l'aimais.<sup>281</sup>

Avant même que le bateau que Mamadou et Juletane ont emprunté, n'accoste, Mamadou sera perçu comme un être énigmatique. Il est lâche aux yeux de Juletane troublée par le fait qu'il n'ait pas eu le courage d'avouer qu'il était marié et qu'il aurait eu une fille comme enfant. En dehors de cette traîtrise, il est versatile au niveau de tous ses comportements une fois arrivé au pays : il accepte facilement la tradition, sans logique, sans jugement et discernement, sans recours à son instruction et à la raison :

En huit jours, Mamadou devint un autre, un étranger que je découvrais. Je ne comprenais plus ses réactions<sup>282</sup>

Juletane découvre un autre monde où les hommes et les femmes ont une autre logique par rapport à sa culture. Awa la première épouse de Mamadou va beaucoup l'étonner dans ses réactions : naturellement passive, dépourvue de toute jalousie à son niveau.

## **Le personnage d'Awa**

Awa est la première femme de Mamadou par mariage arrangé. Elle est sa cousine et ils ont une fille avant que ce dernier n'aille en France pour faire ses études. Juletane voulant savoir plus sur cette situation, le harcelait :

---

<sup>280</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>281</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 48.

De guerre lasse, il m'avoua qu'avant de partir faire ses études en France, il avait été marié selon la coutume de son pays avec une cousine, fille aînée d'un de ses oncles maternels et qu'il était père d'une fillette de cinq ans. Il n'eut pas à jouer vraiment un rôle dans ce mariage qui fut l'affaire de la famille.<sup>283</sup>

Awa, traditionaliste accepte volontiers le second mariage de Mamadou comme chose naturelle ; elle a été éduquée ainsi, contrairement à Juletane. Elle l'accueillera avec enthousiasme avec toute la famille élargie :

Le jour de mon arrivée dans ce pays, rien ne se passa comme je l'avais imaginé. Je ne fus pas mal reçue par la famille, bien au contraire. Dès que nous eûmes mis pied à terre, toute une foule de tantes, cousines, sœurs, et même ma rivale, me prirent la main, m'embrassèrent... Environ deux heures d'arrivée, le repas fut servi... Je pus tout à loisir détailler ma rivale assise autour du « bol ». Elle disposait les meilleurs morceaux devant moi, me souriait avec tant d'insistance, que je me demandais si c'était par gentillesse ou par moquerie.<sup>284</sup>

Pour Juletane, Awa n'est pas compliquée, elle ne lui cause aucun problème ; elle n'est pas exigeante envers qui que ce soit. Elle se contente de peu, toute sa joie se résume à prendre soin des siens : ses enfants, à préparer le riz pour toute la maisonnée et à aider Ndèye, la troisième épouse de Mamadou à préparer aussi les repas de fête. Modeste, elle ne rivalise pas avec Juletane ni avec Ndèye devenue la préférée de Mamadou :

Quelquefois, il y avait des invités. Awa aidait Ndèye, mais restait confinée dans la cuisine, sans participer aux festivités. Cette situation ne semblait pas la troubler. Elle acceptait Mamadou dans sa couche, quand Ndèye le voulait bien, et lui donnait des enfants. Que recevait-elle en échange ? Quelques pagnes, un peu de nourriture, bien peu de bijoux en comparaison des trésors que possédait Ndèye. Pourtant, elle aurait mérité beaucoup plus d'égards de la part de son mari. Elle lui avait donné des enfants qui faisaient sa fierté, elle était fine jolie et d'une discréction que je ne pouvais pas m'empêcher d'admirer malgré tout.<sup>285</sup>

Physiquement, elle est agréable à contempler :

Elle a un visage aux traits fins et réguliers, une peau noire et saine qui n'a pas connu les crèmes et poudres bon marché, des mains aux doigts effilés. L'annulaire

---

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 23.

gauche porte un simple cercle de cuivre rouge torsadé. Elle est de taille moyenne et bien proportionnée. Elle est belle sans artifice.<sup>286</sup>

Sa seule ambition c'est d'avoir élu domicile chez Mamadou et d'être celle qui est la source, qui perpétue la race et la lignée de son mari :

Awa, un peu plus loin, est assise sur une natte, sous le manguier de notre cour. Elle s'amuse avec ses trois enfants en faisant danser Oulimatou, la plus jeune. Elle sourit, ignore apparemment ce qui se passe entre Ndèye et moi. Elle ne se mêle jamais de ce qui ne la concerne pas directement. Pour elle, tout l'univers s'arrête à une natte sous un arbre et trois enfants autour.<sup>287</sup>

En conséquence, elle n'a pas pu supporter la mort poignante de ses trois enfants, mort survenue le même jour. Elle a eu le courage de se donner la mort en se jetant dans un puits : alors c'est un des membres de la famille de Awa qui vient annoncer à Mamadou la tragique mort de Awa sa femme, dépassée par la mort dramatique de ses trois enfants le même jour. Mamadou en voyant son beau-frère voulait s'acquérir des informations :

Un des jeunes frères d'Awa se tient debout, sous le manguier, près de Mamadou.

-Que se passe-t-il ?

-Awa s'est jetée dans le puits de notre champ, la nuit dernière, répond Oumar, le frère d'Awa.<sup>288</sup>

Mamadou sera-t-il bouleversé par ce drame ? Et Ndèye, sa personnalité lui permet-elle d'être émue ?

### **Le personnage de Ndèye**

Ndèye, sous le regard de Juletane, est monstrueuse et dévoreuse. Elle est insatiable de biens matériels. C'est une femme sans caractère, énormément dépensièrre, elle ruine le foyer et prive les autres femmes de leurs droits à cause de l'achat de ses boubous et des bracelets en or ; elle se livre à la prostitution en passant de bureau en bureau dans le but de racketter les hommes qu'elle connaît. D'après Awa c'est une femme très légère :

---

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>287</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>288</sup> *Ibid.*, p. 117.

Pourtant, selon Awa, Ndèye fille légère, avait déjà un mari et de nombreuses aventures. Mamadou n'était « qu'un » parmi le grand nombre de ses amants. Il l'avait épousée par pure vanité, parce que très courtisée.<sup>289</sup>

Ndèye est peinte comme la pire des femmes dans ce roman, sans personnalité et sans instruction. Non seulement elle ruine Mamadou, mais elle ne lui permet pas de s'épanouir et de profiter de ses propres biens :

Mamadou va partir pour le match. J'entends les ratés de sa vieille 203 ; il a toujours beaucoup de mal à la faire démarrer. Il aurait pu changer de voiture, s'il n'avait pas épousé Ndèye depuis deux ans. Elle lui coûte une fortune : en boubous, bijoux, cinémas et boîtes de nuit ; sans compter l'argent qu'elle distribue généreusement aux griots dans les baptêmes, mariages et tam-tams de tous genres. Son train de vie n'est un secret pour personne...Ndèye se conduit comme si Mamadou était le directeur de la banque. Mamadou vit avec au moins un mois de salaire dépensé d'avance pour paraître grand seigneur.<sup>290</sup>

Ndèye est le reflet de la négativité sur tous les plans. C'est pour cette raison qu'elle sera une proie facile pour Juletane qui l'arrosera de l'huile chaude par pure vengeance.

### **I.2.7. Récit et signalement des personnages protagonistes chez Yaou Régina dans les romans : *La Révolte d'Affiba* et *Le prix de la révolte***

Le second roman est la suite du premier : les personnages sont pratiquement les mêmes ; bien qu'il y ait apparition de nouveaux personnages, cela n'enlève pas l'unicité du texte qui tourne autour d'un personnage central qui est Affiba, figure emblématique dans les deux œuvres.

#### **Portrait et caractéristiques d'Affiba**

Dès la première page de *La révolte d'Affiba*, par six fois apparaît son nom et dans le reste du roman ce nom abonde également. Elle est distincte du narrateur qui parle abondamment d'elle. La première page décrit sa joie de vivre avec tous les membres de sa famille, nucléaire comme élargie ; elle apprécie beaucoup son mari au début de leur mariage :

---

<sup>289</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>290</sup> *Ibid.*, p. 87.

Affiba n'entendit pas le reste de l'annonce que faisait l'hôtesse. Seuls les cris de joie des siens, cris qu'elle entendait imaginairement, parvenaient à ses oreilles. Quelle joie de se retrouver chez soi après si longtemps !<sup>291</sup>

Elle est vraiment débordante d'amour pour les siens, elle magnifie son mari et lui est très reconnaissante pour lui avoir construit une maison à son goût ; elle aime sa fille Diane mais ne lui prouve pas toujours cela pour qu'elle ne soit pas une enfant gâtée. Elle aime au même moment sa petite sœur Manzan qui sera d'ailleurs la marraine de baptême de Diane sa nièce. Affiba adore beaucoup son père, un infirmier qui a su lui inculquer les principes de l'école et également sa mère, qu'elle veut aider à avoir son atelier de couture et à son père un cabinet d'infirmier. Elle chérissait aussi d'une façon particulière une tante maternelle, Yaba qui est une petite sœur de sa mère Gnamké qui, pour sa part, n'accorde pas trop de crédit à cette dernière. Personnage central, elle semble recevoir de son entourage l'affection qu'elle a pour lui, ce qui l'enchantait :

Affiba goûtait avec délices aux joies de la vie. Elle se sentait heureuse et épanouie ; son travail lui plaisait et était bien payé, son mari la chérissait, elle avait l'affection de sa fille, de ses parents, et de sa sœur. Elle n'en demandait pas plus.<sup>292</sup>

Affiba n'a pas de parti pris dans une situation, sa mère par exemple déteste toujours sa petite sœur Yaba, alors que c'est la bien-aimée d'Affiba :

Ma sœur Yaba, dit la mère, ne pense qu'à consulter ses fétiches, en de pareilles occasions ! Elle ne fut pas veuve plus tôt parce qu'elle n'était pas informée de la situation. Tu vas la suivre, n'est-ce pas ? (S'adressant à Affiba).

– Oui, pourquoi pas ? répondit Affiba, toujours en riant. J'adore tante Yaba et je la suivrai partout.<sup>293</sup>

Affiba est une femme de caractère, elle est éprise de justice. Ce n'est pas parce qu'elle aime qu'elle accepte tout compromis ; elle n'hésitera pas à le signifier à Koffi, son mari, pendant ses sorties tardives et ses sautes d'humeur mal placés :

Ecoute, Koffi, dit doucement Affiba, le mariage n'est pas fait pour rendre les gens malheureux. Si tu sens que tu ne peux plus vivre avec moi, demande le divorce. Parce que je ne pourrai plus supporter tes changements d'humeur.<sup>294</sup>

<sup>291</sup> Régina, Yaou, *La révolte d'Affiba*, Abidjan, NEI, 1997, p. 7.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 35.

Bien qu'elle soit une femme catégorique, elle sait faire aussi des concessions pour la juste cause. Elle décrie radicalement les coutumes passées, patriarcales, et ne se laissera pas faire jusqu'au prix de sa vie et de ses enfants. Elle veut qu'on soutienne la veuve et non pas qu'on la traite comme la tradition le souhaite, c'est-à-dire la déposséder des biens communs qu'elle a eus avec son mari défunt. Néanmoins, elle va céder quelques maisons à ses beaux-parents après la mort de son mari, ne serait-ce que par compassion : « Voici les clés des maisons destinées au vieux Mensah et aux siens ». <sup>295</sup> Affiba a pu réconcilier sa conception moderne de la vie avec la séculaire tradition après une lutte farouche où elle tenait tête aux parents de Koffi après la mort de ce dernier.

### **Le personnage de Koffi**

Nous verrons certainement les traits de son portrait qu'à travers *La révolte d'Affiba*. Dès les premières pages, il apparaît comme un homme admirable aux soins des siens en particulier d'Affiba. Pour preuve il ramena leur bébé de France pour l'élever seul, afin de permettre à Affiba de finir ses projets d'étude :

Affiba frétillait littéralement d'impatience. Cela faisait trois ans qu'elle était à Paris où elle faisait ses études. Sa fille n'avait que six mois lorsqu'on la ramena au pays. Affiba fit un rapide calcul mental : trois ans de mariage, une fille de bientôt deux ans. Ce n'était pas si mal ! Son regard se porta sur Koffi, son mari.<sup>296</sup>

Très attentionné, il respectera le goût de sa femme en lui offrant une belle maison :

Affiba entra. Une grande joie la saisit. Les tapis, les tableaux, les meubles, les lampes, les bibelots, tout ce qu'elle avait choisi, étaient disposés exactement comme elle l'avait demandé à son mari. La salle à manger, séparée de la salle de séjour par une sorte d'arcade, était parfaitement décorée.<sup>297</sup>

Si Koffi est doté d'une vraie gentillesse, il sera la source de tous les problèmes d'Affiba, à cause de ses sautes d'humeur, et surtout pour avoir déserté le foyer pour une autre femme avec qui il avait eu un enfant :

– Ecoute, Affiba, explosa Koffi, j'en ai marre ! Tu tiens à savoir où je suis tous les soirs depuis des mois ? Eh bien chez ma maîtresse !<sup>298</sup>

---

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>296</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>297</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p. 46.

Il est également un homme choquant, très cru vis-à-vis d’Affiba :

Affiba, comprend-moi. Le divorce est nécessaire. C'est pour activer la procédure que je veux être d'abord assuré de ton consentement. Sais-tu pourquoi j'insiste tant pour divorcer ?

– Qui, ça au moins. Parce que si tu ne l'épousais pas rapidement, ta bien-aimée s'en irait. Il paraît que c'est une femme très bien, très comme il faut !

– Non, tu n'y es pas du tout. Elle est enceinte et ne veut pas d'un enfant illégitime. Tu vois à présent ?<sup>299</sup>

Versatile aussi, Koffi est capable de revenir à la maison en quittant sa maîtresse pour retourner auprès d’Affiba, même s'il aime toujours sa maîtresse Mireille. Sa mort permettra le rapprochement d’Affiba et de Mireille la maîtresse.

### **Les personnages secondaires**

Le personnage de Mireille l’Ivoirienne permet simplement d’expliquer l’escapade de Koffi. Un autre personnage, Vincent Caszeneuve, changera par le mariage toute la vie d’Affiba en un bonheur tant attendu après la mort de Koffi. Il est celui qui vient mettre fin aux douleurs d’Affiba et lui donner la couronne tant méritée pendant toute la lutte qu’elle s’était assignée.

### **Yaou Régina dans *Lezou Marie ou Les écueils de la vie* : récit et étude de ses principaux personnages**

Dans ce roman les personnages ne sont pas si nombreux et seront les derniers que nous allons étudier. Pour percevoir leur qualité et leur importance dans cet espace textuel, nous allons les exposer selon leurs actions. Toutefois, *Lezou Marie ou les écueils de la vie* fait partie de l’un des premiers romans de l'auteure. Mais Lezou Marie est le personnage principal.

#### **Le personnage de Lezou Marie**

A la page six, on la découvre comme une fillette de douze ans, si affectueuse, qui vit en

<sup>301</sup>*Ibid.*, p. 19.

recluse avec sa mère Henriette par le fait de son père Lezou Martin qui les empêche de

---

<sup>301</sup>*Ibid.*, p. 19.

fréquenter la famille maternelle. A cet âge déjà, elle s'avère travailleuse et sait faire la cuisine ici et là. Elle s'occupe de ses amies religieuses avant d'aller cuisiner à la maison :

Marie se mit vite au travail. Elle étendit le linge au grand air, éplucha les pommes de terre pour le déjeuner. Puis elle prit congé de ses amies, un paquet de friandises sous le bras. Juste au moment où sa mère s'apprêtait à aller à sa rencontre, Marie arriva. Elles allèrent toutes les deux à la cuisine. Les invités seraient bientôt là ! Marie devait donc se dépêcher de préparer les mets européens... Marie ne se fit pas prier. Le plat de crudités, le poulet rôti, la purée de pommes de terre, la crème renversée et les beignets soufflés qu'elle confectionna semblaient le fruit d'un coup de baguette de fée, tant cela avait été fait rapidement.<sup>300</sup>

A travers l'art culinaire, on voit bien une fille mûre, capable de tenir déjà une maison. De surcroît, elle venait de décrocher son certificat d'étude primaire. Bien qu'elle soit avec sa mère sujette aux brimades de son père, ce dernier va l'envoyer du village à la capitale Abidjan pour aller au collège, ce qui déterminera le destin de Marie. Nostalgique, elle ne va pas quitter son village de bon cœur, laissant sa mère dans la détresse. Pessimiste, elle aime se confiner dans le malheur. Mais c'est une fille très reconnaissante malgré le mauvais comportement de son père :

Presque toutes les semaines, la jeune fille écrivait à son père pour le remercier de lui payer ses études. Marie aimait son père, malgré tout, et sa reconnaissance envers lui était sans bornes ; mais lui, ne semblait guère sans se soucier ! Il n'avait jamais accepté le fait que sa femme ne lui ait donné qu'un seul enfant, une fille de surcroît.<sup>301</sup>

A la page 16, Marie rompt avec son village : « A présent, c'était bel et bien fini : le cordon la reliant encore au village, venait de se rompre ». Physiquement, elle apparaît belle ; les hommes se retournent sur son passage et elle en est souvent gênée. Elle a les traits de sa mère : grands yeux noirs, le nez fin, et la petite bouche aux lèvres pleines, elle est bien en chair comme son père.

Ce qu'on retient surtout de Lezou Marie, c'est son infortune : dès la naissance, elle a été une enfant non désirée parce qu'elle était de sexe féminin et unique pour ses parents. Sa deuxième infortune se confirme dans la perte de sa mère, malmenée par son père. Ce père qui par la suite l'abandonna et l'avisa en ces termes, en lui adressant une lettre ahurissante :

---

<sup>300</sup>*Ibid.*, p. 8.

<sup>301</sup>*Ibid.*, p. 19.

Ma chère enfant. Cela fait cinq ans que j'ai ta scolarité à ma charge et je sais que je n'ai jamais failli à ma tâche. Alors pourquoi ce changement ? Tu n'ignores pas que j'ai dû débourser énormément pour la maladie et les obsèques de ta mère ! Je viens de me marier ! Tu sais également ce que c'est ! Mes ressources n'étant pas inépuisables, je me suis vu dans l'obligation de ne plus m'occuper de toi, pour offrir une vie décente à ma nouvelle épouse et aux enfants que nous aurons !<sup>302</sup>

Une autre infortune pour signifier qu'un malheur ne vient pas seul : Lezou Marie va se fiancer à Jacques qui l'engrossé et ne reconnaît point cette grossesse. Elle va souffrir pour mettre l'enfant au monde, qui ne reste pas en vie faute d'argent. Une multitude de malheurs s'abat sur elle. Lezou Marie va perdre courage et va opter pour une vie facile : la prostitution de luxe qui va la caractériser désormais. Consciente que cette vie ne conduit pas à bon port, elle accepte de la quitter en optant pour le mariage. Mais ironie du sort, alors qu'elle décida pour la dernière fois de se prostituer afin de faire face aux frais de cérémonie du mariage, son fiancé Pierre découvre sa double vie ; ce dernier déçu, il l'abandonne. Elle n'en peut plus et se donne la mort. En effet, la prostitution ne paraît pas la meilleure solution. Nous avons jeté un regard sur ses méfaits ; on ne peut pas remplacer une situation précaire par une autre. Au contraire, il fallait la transcender autrement. La vie n'est jamais linéaire d'ailleurs. Toujours est-il qu'un homme normal ne peut que s'accommoder à toute situation dans sa vie, comme on le signifie souvent, des instances de bonheur ou de malheur. En effet, c'est ce pouvoir de discernement qui le différencie de l'animal. L'homme est censé réfléchir et choisir ce qui doit l'élever et non le rabaisser.

Courageuse, pour pouvoir prendre la décision de se donner la mort, Lezou Marie n'avait en tout et pour tout que vingt ans d'existence. Elle aurait dû choisir une autre voie que le suicide si elle avait fait preuve de discernement. Cette fatalité, elle aurait pu l'éviter. Avec vingt ans d'existence seulement elle avait encore toute une vie devant elle. Elle pouvait s'en sortir autrement car la mort n'était pas la meilleure solution. Pour preuve, son dernier fiancé allait la sauver si elle avait gagné quelques heures de réflexion, elle vivrait et son deuil se serait transformé en noces. En toute situation, le sens critique exercé sur soi-même et la remise en cause de soi sont toujours bénéfiques. Cette vie écourtée est le fait des hommes qui sont entrés dans sa vie et ont refusé de l'aider et d'assumer vis-à-vis d'elle leur propre responsabilité : son père démissionne de son statut de père, son oncle n'a pas eu de compassion pour elle, Jacques a été foncièrement mauvais parce qu'il mentait et fuyait sa responsabilité, et Pierre, voulant se rattraper et venir à son aide l'avait comprise trop tard.

<sup>301</sup>*Ibid.*, p. 19.

---

<sup>301</sup>*Ibid.*, p. 19.

Tout le roman se cantonne sur ce personnage infortuné qui correspond bien au titre annonciateur de malheurs. L'étude de ce personnage seul nous donne un aperçu clair des autres personnages figurant dans le texte. Tous les hommes dans sa vie ont contribué à lui faire subir son sort : le suicide. Ainsi, prend fin l'étude des personnages des romans au niveau de leurs portraits.

Nous pensons avoir observé l'ensemble des personnages des œuvres, tant au niveau onomastique que physique et psychologique. Les personnages féminins que nous constatons comme héroïnes dans les œuvres de notre corpus, sont généralement vertueuses, élégantes et belles, talentueuses, intelligentes et également instruites : ce sont effectivement Ramatoulaye, Aïssatou, Mireille de La Vallée, Malimouna, Juletane, Affiba, par exemple. Sur le plan physique, ces personnages sont beaux. Ils constituent des personnages centraux en opposition à d'autres personnages féminins qui sont qualitativement moindres : ce sont en général les rivales, les belles-mères, les traditionnalistes. Bref, ces derniers n'ont pas de personnalité ni d'instruction attractives. Du point de vue caractère, les personnages féminins centraux s'opposent également aux personnages masculins qu'ils ont épousés. Ceux-ci, peints physiquement à leur avantage demeurent néanmoins d'éternels volages.

A ce stade de notre étude on observe que le statut romanesque du personnage repose sur « un jeu d'oppositions ou généralement de corrélations, tel qu'aucun personnage ne peut être étudié isolément. Chacun est à étudier comme une pièce d'un système. »<sup>303</sup>

---

<sup>303</sup> Henri Mitterrand, *Le Discours du roman*, Paris, PUF, 1980, p. 59.

## CHAPITRE II

### Analyse structurale des récits à partir du schéma actanciel greimassien

#### II.1. Modèle général du schéma actanciel

Il existe naturellement des interactions entre les personnages textuels comme il en existe entre les hommes dans la société. A cet effet, le schéma actanciel pourra servir d'exposition des relations interpersonnelles entre les personnages, et la constitution des couples. Cela nous permet de découvrir aussi l'analyse structurale du récit des œuvres, la quête des personnages importants. Mais avant d'arriver au schéma actanciel à proprement parler, il est judicieux de rappeler les données de cette théorie.

Le modèle de l'analyse structurale des récits a pour auteur A.J. Greimas qui s'est inspiré des travaux de Vladimir Propp. Comme tous les analystes du récit, Greimas suppose que dans toute histoire racontée, il y a des caractères universels. Il schématise donc celle-ci sous forme d'une espèce de squelette éliminant tous les détails, et fait de l'histoire un jeu de forces qu'il appelle actants, éléments de base de sa théorie. Ceux-ci, au nombre de six, s'opposent deux à deux :

Sujet(s) Vs Objet (o)

Destinataire (D1) Vs Destinataire (D2)

Adjuvant (AD) Vs Opposant (Opp)

Expliquons un tant soit peu le fonctionnement de la théorie Greimas. Au niveau de l'axe de la communication nous avons :

Destinataire \_\_\_\_\_ Destinataire (Axe de la communication)

Ces deux actants sont toujours greffés sur le Sujet (s) et l'Objet (o)

Le Destinateur est l'instigateur ou le manipulateur. C'est lui qui provoque le désir du sujet et déclenche sa quête. Il fait donc agir le Sujet au bénéfice de quelqu'un (ou de quelque chose) qui est le Destinataire. Dans certains cas, « le destinataire peut être son propre destinateur »<sup>304</sup> ou aussi Sujet. A partir de ceux-ci, on définit aisément les deux actants secondaires que sont Adjuvant et Opposant :

Adjuvant \_\_\_\_\_ Opposant (Axe du contrat)

L'Adjuvant est celui qui aide le Sujet à obtenir son Objet-valeur

Sujet (s) \_\_\_\_\_ Objet (o) (Axe du désir)

L'actant Sujet (s) est toujours un personnage anthropomorphe. Il est en relation avec un objet qu'il recherche ou désire.

L'objet-valeur devient alors le point d'aboutissement d'une tension ayant le sujet pour source.

Ces deux actants n'existent jamais l'un sans l'autre : « pas de sujet sans un objet auquel il est lié et par rapport auquel il se définit. Pas d'objet sans sujet par rapport auquel il se définit ».<sup>305</sup> Ils sont les premiers actants du schéma Greimassien et ce sont eux qui mettent en branle le programme narratif. Mais comment le terme « actant » se définit-il dans la théorie de Greimas ? C'est le personnage pris au sens large dans l'abstraction totale.

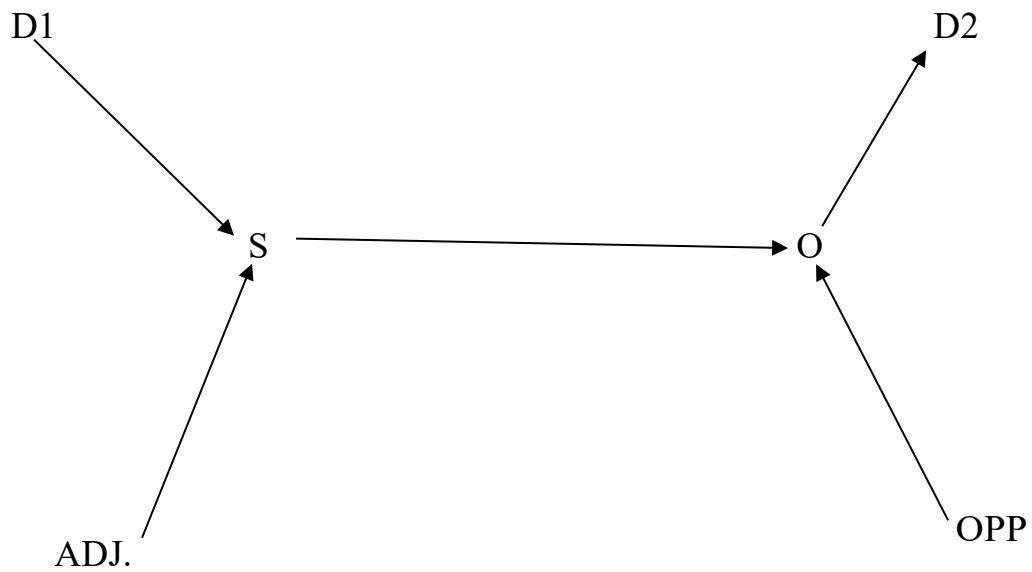
L'importance d'un tel schéma appliqué à un texte permet de saisir un aperçu du récit sans les détails, en quelque sorte l'essentiel d'un texte ou encore son condensé. On perçoit immédiatement le personnage principal, son objet, sa quête, mais aussi tous les éléments qui l'aident à aboutir à son désir et ceux qui l'empêchent.

---

<sup>304</sup>Algirdas Julien, Greimas, *Les actants, les acteurs et les figures, Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse, 1973, p. 167.

<sup>305</sup>Groupe d'Intervenes, *Analyse Sémiotique des textes*, Lyon, PUF, 1984, p. 15.

Le schéma actanciel général donne ceci :



### Commentaire

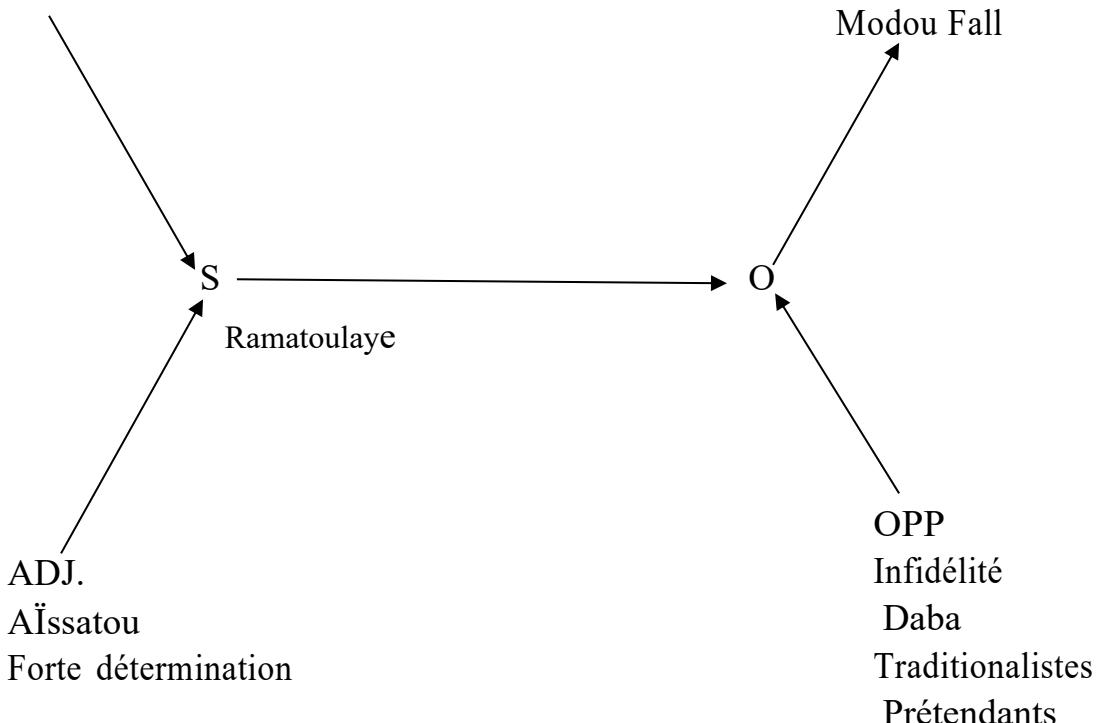
Nous nous proposons d'appliquer cette théorie à toutes les œuvres de notre corpus afin que tout lecteur de notre travail puisse sans difficulté saisir d'une manière succincte et rapide le fond des narrations romanesques, et les personnages principaux.

## I.2. Différents schémas actanciels des œuvres du corpus.

*Une si longue lettre*

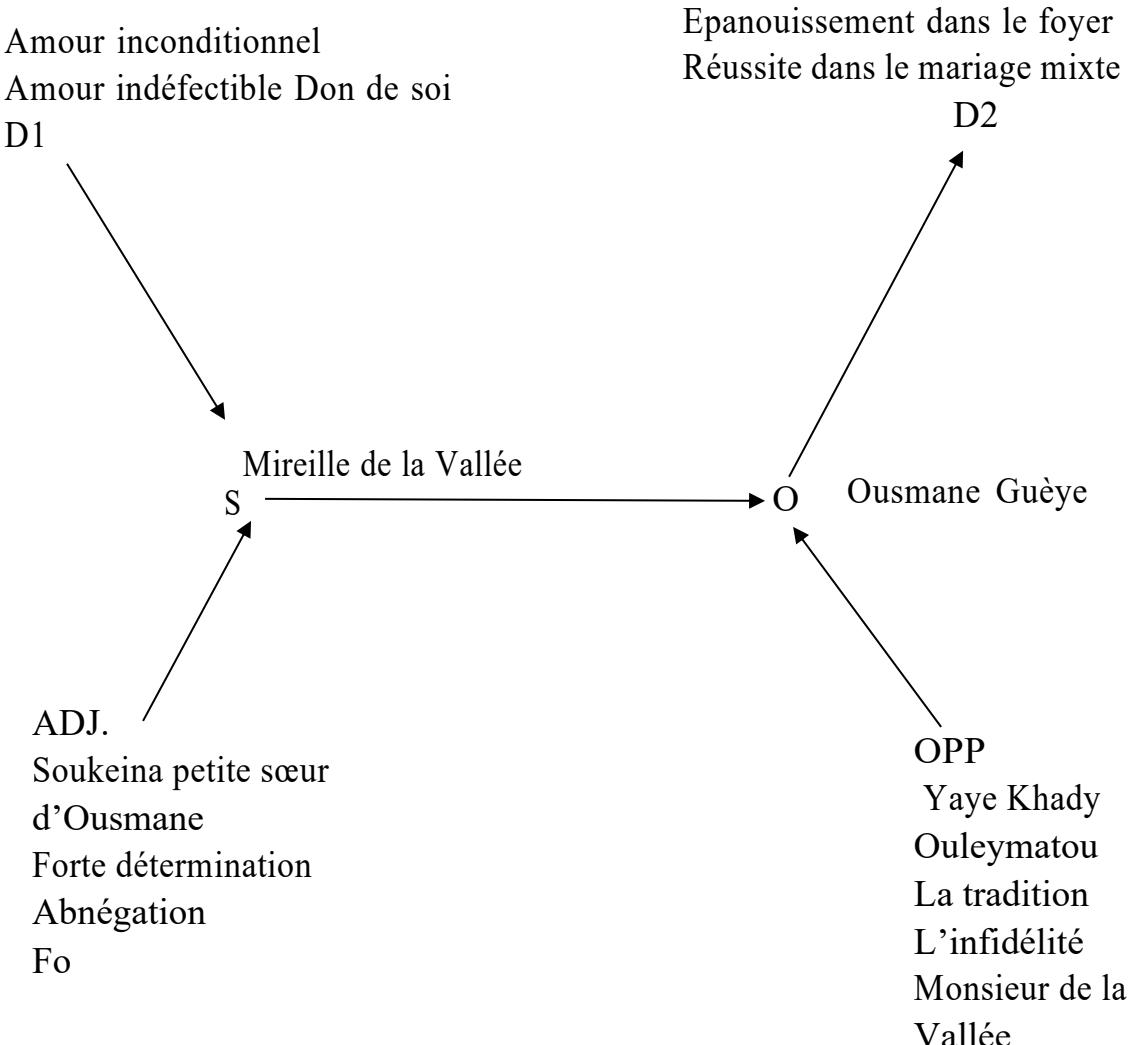
Le respect de soi  
La fidélité  
Amour désintéressé

Bonheur familial  
Réussite du foyer  
Epanouissement du couple



### Commentaire

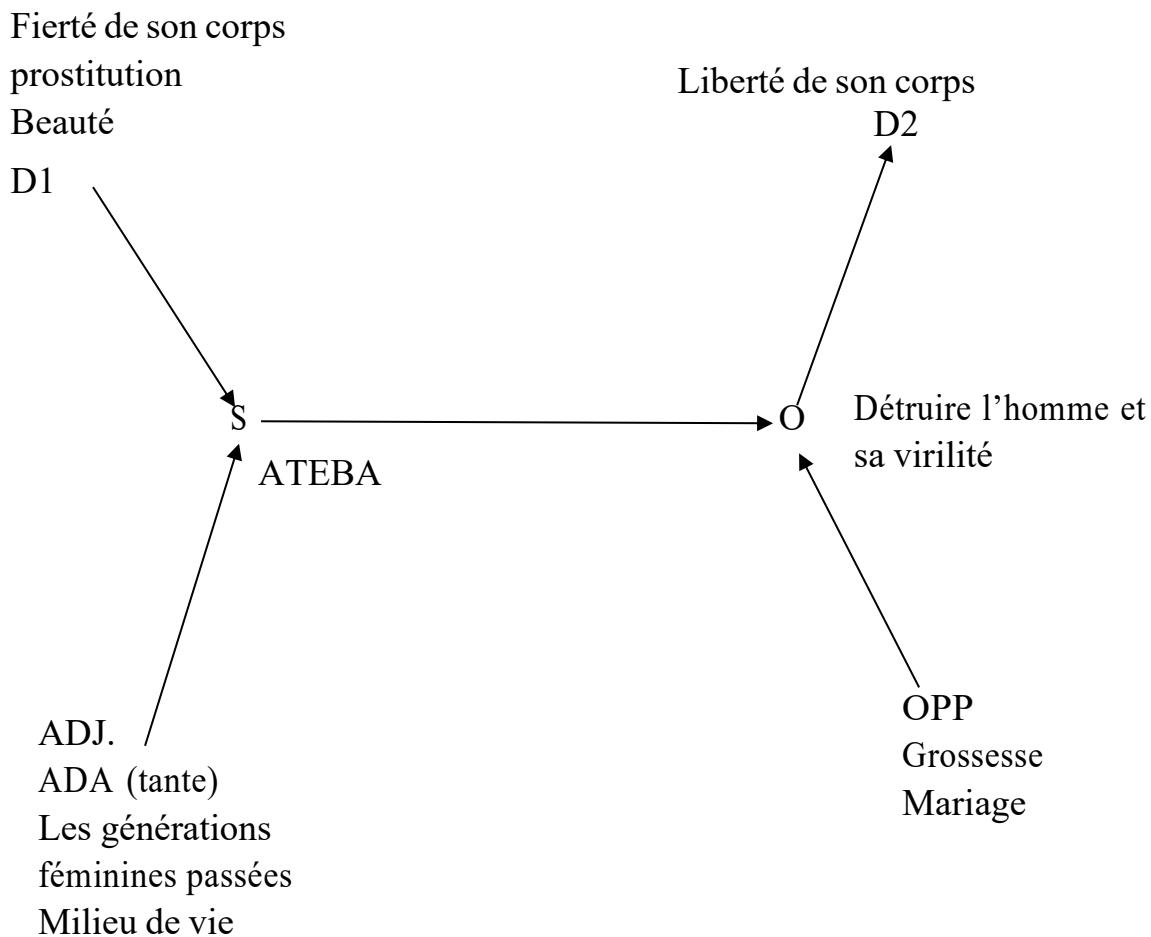
Ramatoulaye est la victime, immolée sur l'autel de l'amour. Elle vit dans la résignation. Elle refuse de changer de partenaire, de demeurer fidèle à son premier amour. Malgré tout, elle est fidèle à l'époux infidèle jusqu'au bout. Elle a tout sacrifié pour Modou Fall, et fait de sa maison un havre de paix, elle est toujours à la quête du bonheur familial. Elle ne peut que s'épanouir dans le foyer. Malgré la mort de Modou elle a éconduit tous ses prétendants dont le frère de Modou Fall.



### Commentaire

Mireille de La Vallée croit en la grandeur de l'amour pour son conjoint. Contre vents et marées, elle épousera Ousmane Guèye. Mais Yaye Khady sa belle-mère, sa rivale Ouleymatou, le poids de la tradition africaine, prendront le pas sur sa vie de couple. Elle sera désenchantée et donnera raison à son père qui disait qu'on n'épouse pas un Noir mais on peut sympathiser avec lui. Ousmane a trahi Mireille qui tombe dans la démence.

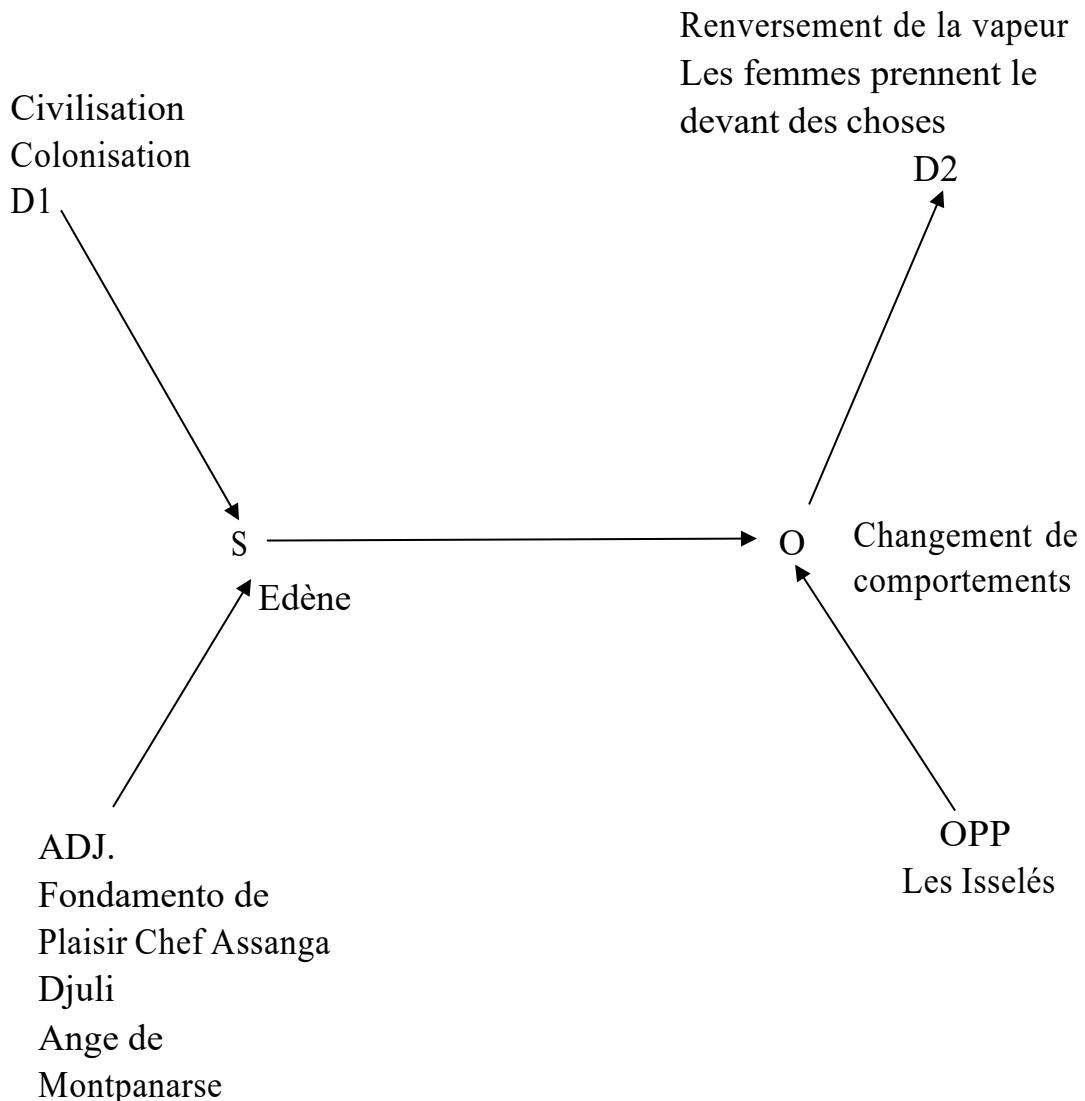
*C'est le soleil qui m'a brûlée*



### Commentaire

Ateba, reconnue comme une belle femme, met son corps en avant et adhère à la prostitution. Elle a toujours vécu dans un milieu précaire avec sa tante qui ne fait que changer d'hommes. Elle n'accepte pas la phallogratie et pense que la grossesse et le mariage sont des motifs d'aliénation pour la femme. Elle veut la liberté totale de son être. Elle veut jouir de son corps sans entrave masculine.

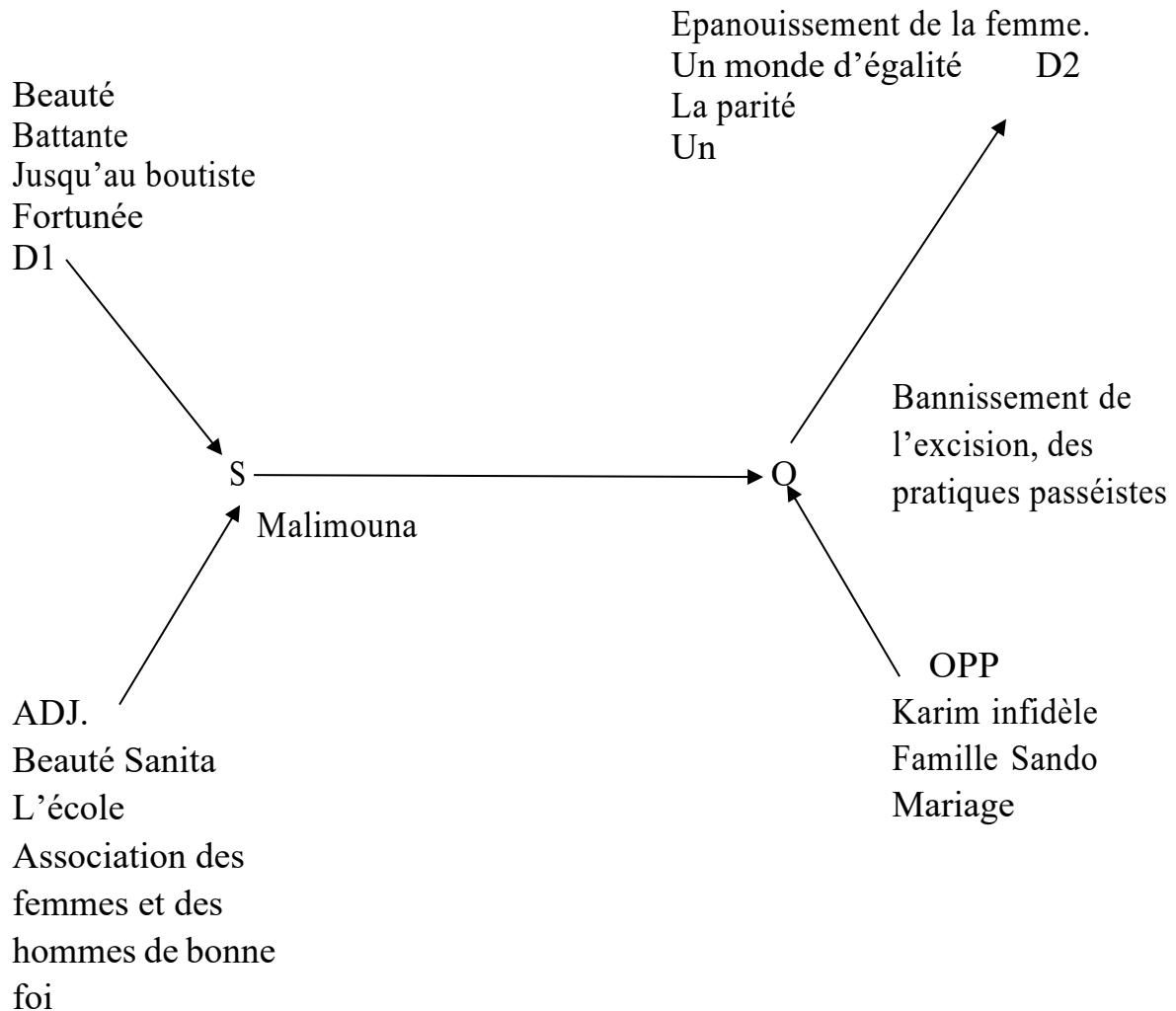
*Les arbres en parlent encore*



**Commentaire**

Edène est la narratrice qui est impliquée dans le récit. Elle décrit une période où dans son village les « Etons » ont subi deux colonisations, des Allemands et des Français. Pendant ces bouleversements, beaucoup de comportements ont changé : les femmes n'hésitent pas à faire des avances aux hommes, à choisir leurs amants au vu et au su de tout le monde, de leurs maris eux-mêmes, à justifier leur adultère avec Montparnasse le Blanc qui a fini par remplir le village d'enfants métis.

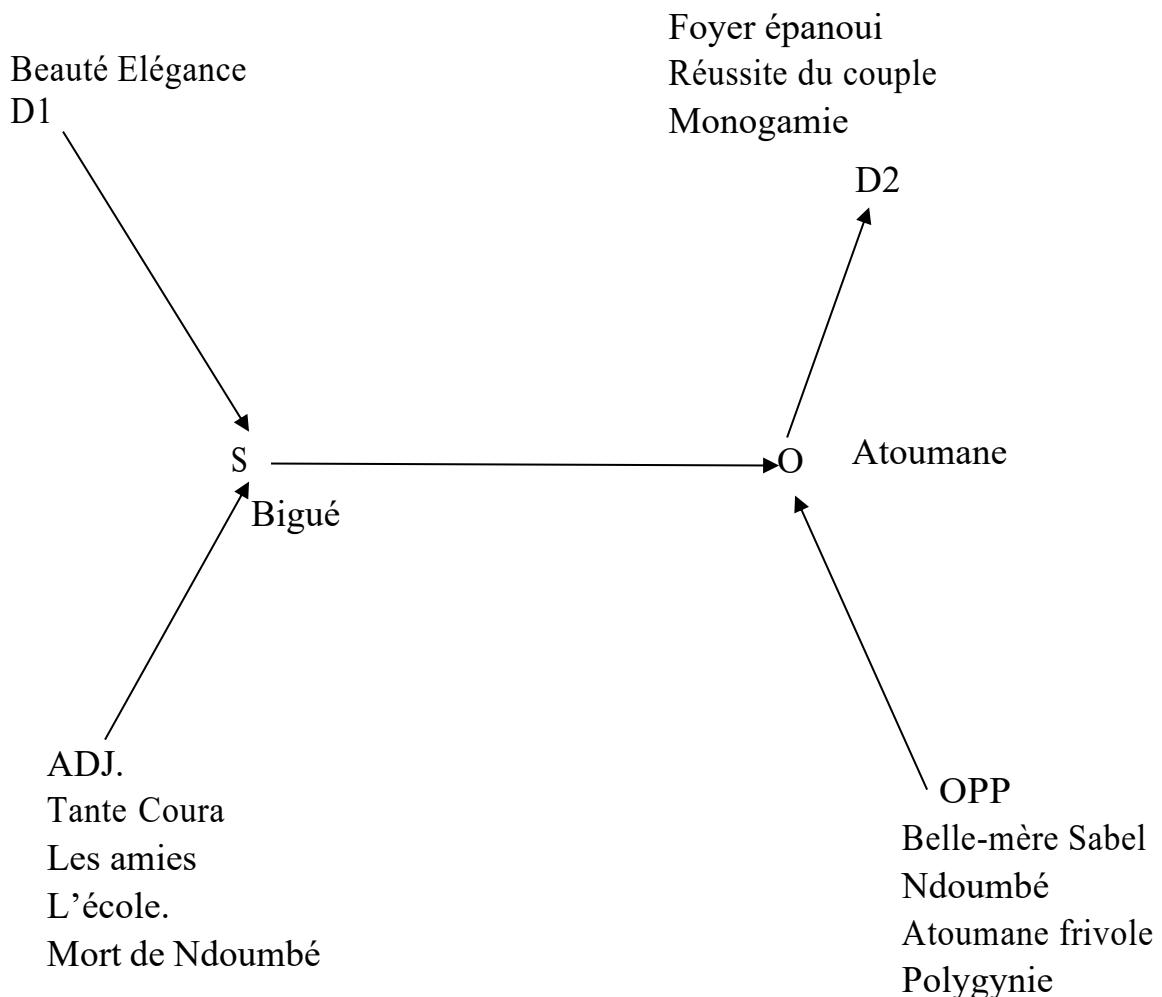
## *Rebelle*



## Commentaire

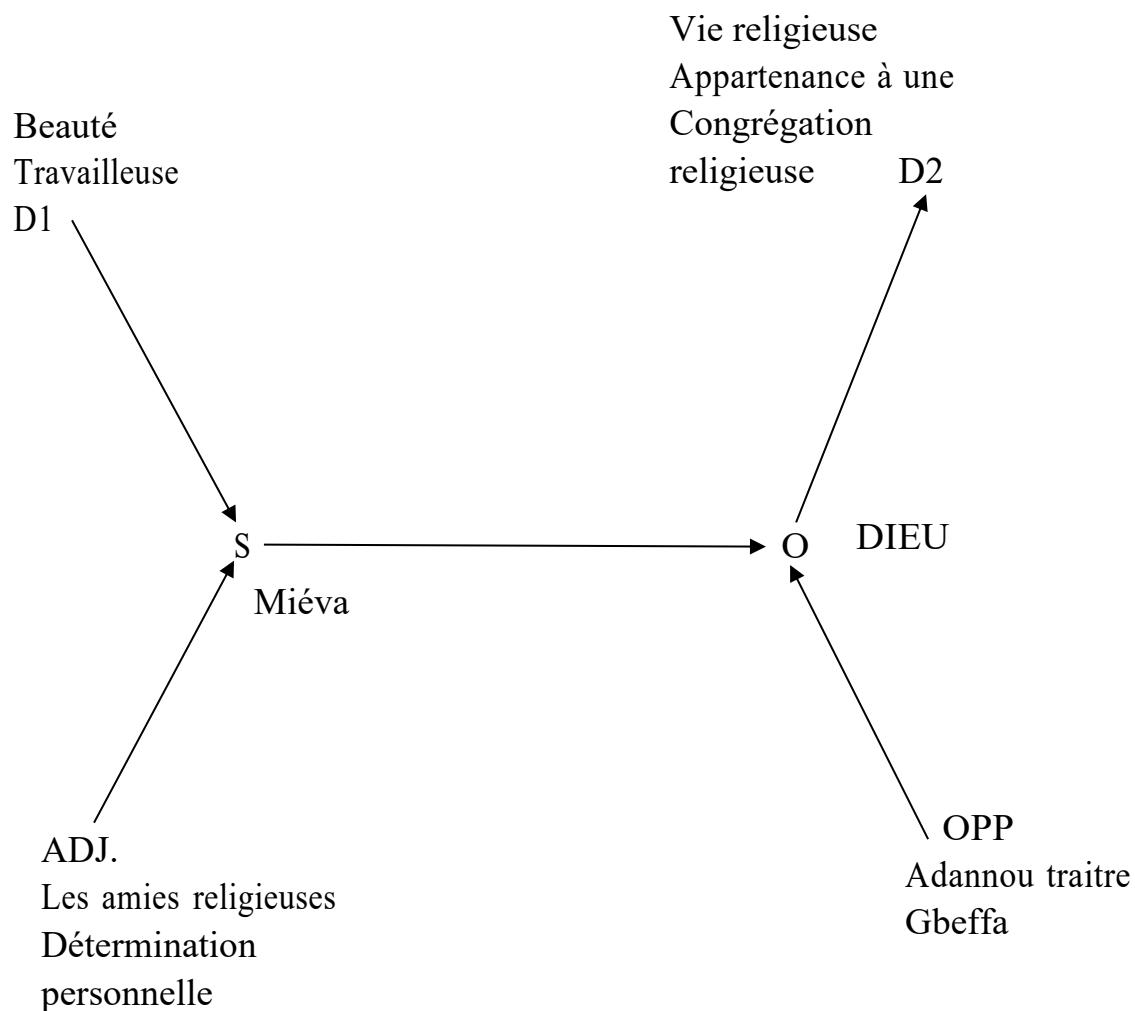
Dans *Rebelle* il faut se dire que Malimouna est fortunée. Dans sa fuite du mariage forcé, elle tombe fortuitement sur un couple européen qui va l'employer comme « nounou ». Sa beauté frappante va lui causer des ennuis. Elle gêne le couple par son éclat et la femme va préférer l'envoyer à un autre couple qui rentrait en Europe. Ainsi, elle prévenait l'infidélité de son mari. Toujours à cause de sa beauté, Malimouna devra de nouveau quitter ce dernier couple pour se prendre en charge. Elle décide d'aller à l'école pour se former intellectuellement et apprendre à se battre pour l'épanouissement de la femme en bannissant tous les principes avilissants, en l'occurrence l'excision.

*Comme le bon pain*



**Commentaire**

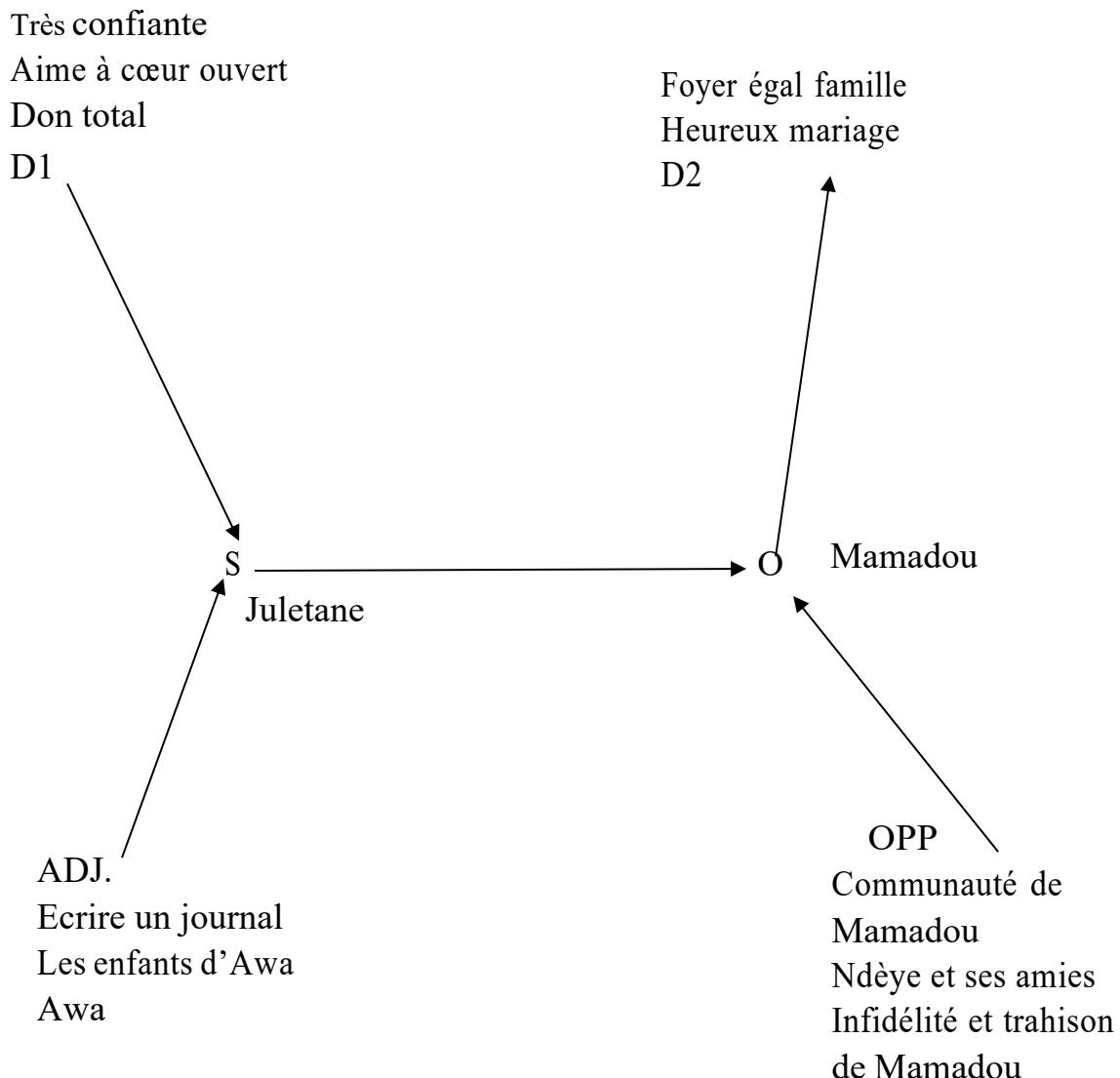
Bigué, très élégante et consciente de sa beauté, a su séduire Atoumane qui la conduisit à la mosquée pour le mariage mais polygamique ce qui a permis à Atoumane de prendre Ndoumbé comme seconde épouse. Aidée par les conseils de Tante Coura, Bigué reprendra l'école de médecine qui lui permettra de devenir médecin et de pouvoir supporter la trahison d'Atoumane. Mais la providence aidant, Ndoumbé mourra. Atoumane se ressaisit de ses erreurs et se remarie avec Bigué cette fois-ci dans le régime monogamique.



### Commentaire

Miéva jeune fille très belle très travailleuse est accueillie par sa tante Fèwa pour apprendre à faire du commerce. Elle quitte donc son village Gbeffa pour Lomé, une ville en développement. Elle s'est éprise de la vie d'une Congrégation religieuse : Les Petites Mères Servantes de Marie. Son objectif, devenir une religieuse ; mais elle sera empêchée par plusieurs embuscades : tout Gbeffa s'oppose, de même que les parents ; et enfin, Adannou réussira à l'engrosser et toute sa vie basculera.

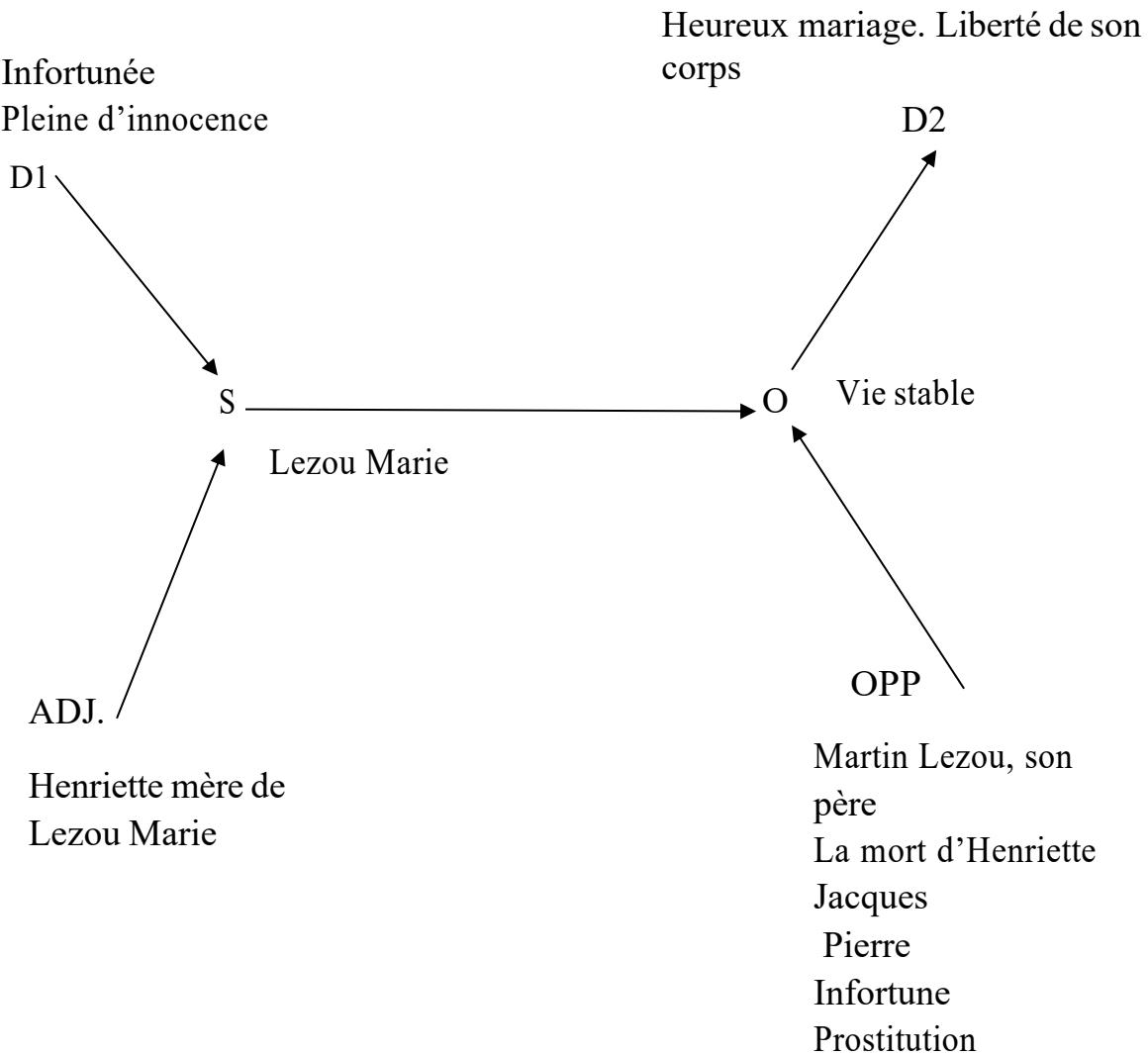
## *Juletane*



### Commentaire

Juletane une femme des îles, accepte de se marier avec Mamadou Moustapha, un Sénégalais. Ils font leur rencontre à Paris et se marient. Juletane découvre que Mamadou s'était marié avec Awa sa compatriote et avait déjà une fille. Elle sera désenchantée, elle qui avait mis tout son amour en Mamadou. Pour elle, Mamadou remplaçait sa famille. Déçue parce qu'il lui a caché la vérité, elle ne croit plus en Mamadou qui, de surcroît, va épouser une troisième femme dépensière et un casse-pied. Juletane ne se retrouve plus, tout son rêve de mariage s'estompe de même que son plaisir de découvrir l'Afrique.

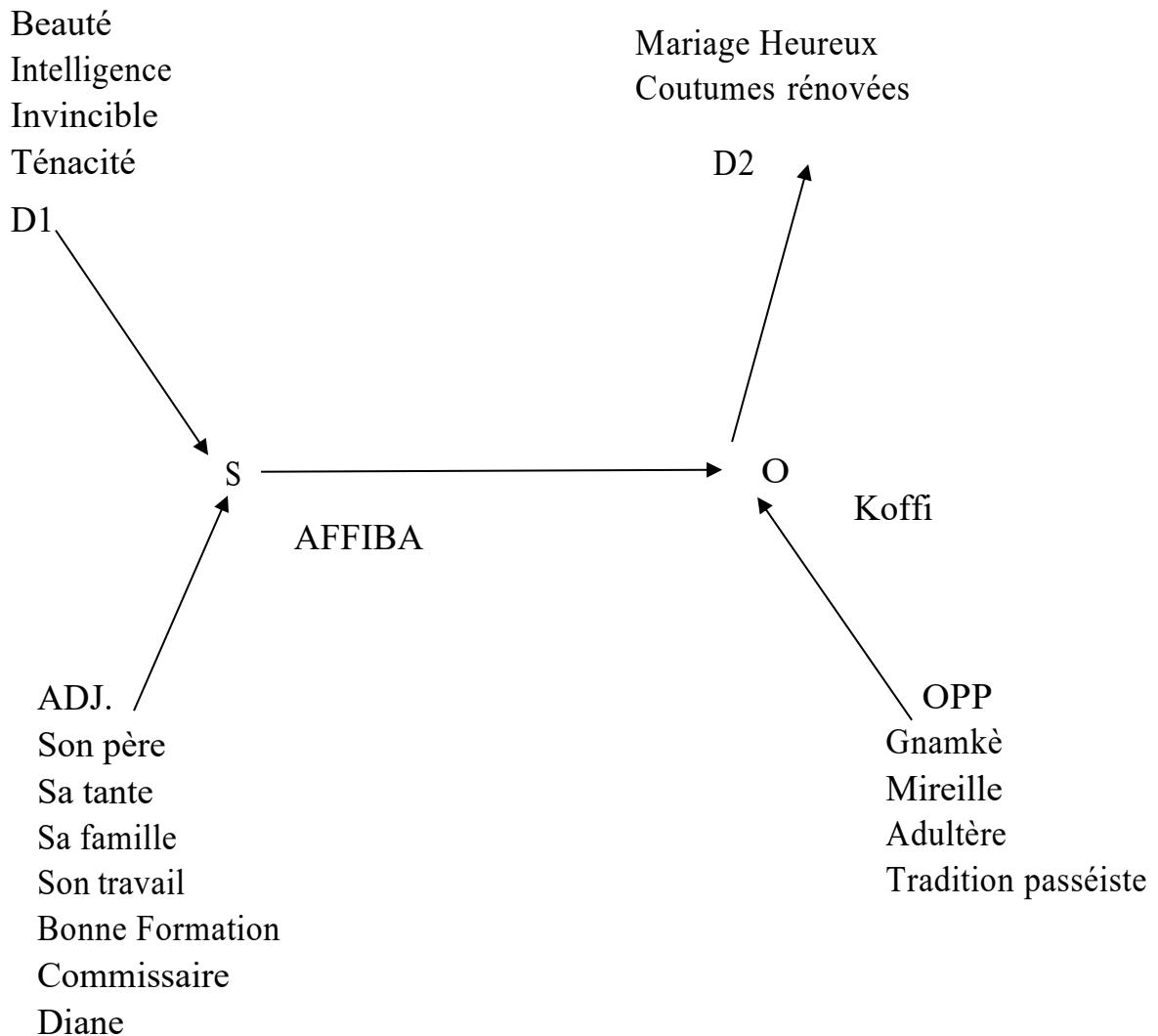
## *Lézou Marie ou les Ecueils de la vie*



Lezou Marie est une fille infortunée qui pense retrouver une vie stable dans le mariage. Après avoir été abandonnée par son père, alors qu'elle venait de perdre sa mère, son fiancé médira sur elle et l'abandonne avec une grossesse. Elle mettra au monde son enfant qui mourra après une maladie, faute d'argent. Elle deviendra une prostituée pour se venger de la vie. Elle fera de nouveau une rencontre avec Pierre, un journaliste qui voulait l'épouser. Elle décide de mettre fin à la prostitution mais opte juste pour une fois encore, l'occasion de pouvoir préparer décentement son mariage. Pierre la découvre ainsi et la quitte. Elle se donne la mort.

Au fait, le schéma actantiel est le raccourci de la longue présentation des personnages. Il permet de voir d'une façon succincte les personnages et leur vision. Nous avons essayé de l'adapter aux romans que nous étudions.

### *La révolte d'Affiba et Le prix de la révolte*



### Commentaire

Affiba, une belle dame, s'exile pour obtenir une bonne formation en Europe. Elle eut une fille avec Koffi, son mari, qui était à ses soins. Finissant ses études avant sa femme, il ramènera le bébé de six mois au pays. Il va faire des pieds et des mains pour offrir une demeure décente à sa femme Affiba qui en signe de reconnaissance, l'aide aussi à monter son cabinet d'ingénieur. Mais toute suite les choses vont prendre une mauvaise tournure. Koffi

sera éprise d'une nouvelle femme Mireille, qui a le charisme de captiver les hommes et de les capturer. Après une escapade, Koffi reviendra de nouveau chez Affiba. Son cœur captivé, il ne sera plus le même. Il va tomber malade et mourra en causant des problèmes d'héritage entre Affiba et sa famille à lui.

A partir de ces schémas actanciels, nous avons remarqué que les actants sujets sont des personnages féminins qui optent en général pour un idéal et pour la perfection dans la société ; ils constituent des personnages centraux et une classe d'héroïnes selon la narratologie. Ils sont habituellement vertueux. Leurs portraits physique et moral témoignent de cela. Les actants objets, quand ils ont les caractéristiques humaines, représentent des êtres de papier aimés qui ne répondent pas aux attentes des actants sujets qui désirent atteindre effectivement un idéal : souvent c'est la réussite dans le mariage, l'épanouissement de la famille à travers le mariage et aussi une certaine liberté de la femme. Et cela ne peut se réaliser qu'avec des conjoints choisis librement ; c'est pour cette raison que le chapitre qui suit l'étude actancielle concernera les formes et les modes de mariage, les grands moments des conjoints dans le mariage et la manière dont le mariage se vivait chez ces héroïnes déterminées.

Depuis le début de notre travail, nous avons cherché à élucider le concept général du mariage pour en arriver au mariage « textuel » vécu dans la société romanesque. Nous nous sommes consacrée à l'étude des personnages qui composent chaque œuvre et leur récit, et à présent, nous abordons notre thème pour d'autres fins, à savoir comment se vit et se manifeste le mariage sous la plume des auteures que nous avons privilégiées dans ce dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle, à travers onze romans. Nous ne devons pas perdre de vue que le mariage « textuel » n'est que le reflet de celui de la société que l'écrivain a peint : « l'écrivain ne vit pas en dehors de sa société ». Comme la sociocritique nous l'indique, un écrivain est le produit d'une génération, d'une époque, d'un système, quand il écrit il s'inspire d'une société des mœurs de son temps par exemple.

Au chœur des récits et du schéma actanciel, nous observons de vastes catégories et formes de mariage, mais ce sont deux modes de mariage qui s'en dégagent réellement.

## CHAPITRE III

### ETUDE TITROLOGIQUE DES ROMANS ETUDIES

En choisissant les onze œuvres qui font l'objet de notre thèse, nous les avons choisies sans trop tenir compte à première vue de ce que les titres pouvaient signifier. Mais à force de les exploiter, de les lire et relire, l'inspiration d'étudier les titres a capté notre imagination et notre curiosité de vouloir trouver un sens à chaque titre du roman a finalement pris le dessus. Nous percevrons effectivement des ressemblances annonciatrices d'un même combat féminin dans les romans à travers même les titres.

#### **III.1. Les titres annonciateurs chez Mariama Bâ**

##### *Une si longue lettre*

Le roman s'ouvre dans un cadre où la narratrice répond à une missive reçue. Elle est dans la peine car elle vient de perdre son mari par conséquent, elle a subi un choc. La destinataire qui reçoit la lettre vivait également un choc ; c'est une confidente, d'où la longueur de la lettre qui n'exprime que le désarroi de deux femmes. En déduction l'ampleur de la lettre exprime la longue histoire des problèmes féminins. La narratrice dit à la première page « J'ouvre mon cahier ». Un cahier qui abrite le contenu d'une lettre prouve vraiment que l'histoire racontée est assez longue et nécessite une durée importante, ce qui représente l'une des propriétés romanesques à caractère épistolaire.

##### *Un chant écarlate*

Le titre de ce roman de Mariama Bâ présente dans l'imagination fictionnelle une image triste, touchante et pathétique, un chant ou chanson qui est écarlate, rouge sang. A priori, une chanson n'a pas de couleur, on ne voit pas un chant mais on l'entend ; or ici, ce chant est couleur de sang, et de feu qui peut brûler. Le titre ne préfigure-t-il pas un cri de cœur sanglant, organe symbolisant l'amour ? Il est sans doute le titre annonciateur, le résumé du contenu du

livre. Celui-ci nous motive à lire le roman qui n'exprime que l'amour sincère d'une femme étrangère ignorée et bafouée, perdue dans un puits de détresse sans nom.

Les deux titres des deux œuvres de Mariama Bâ expriment en réalité la douleur des femmes amoureuses, mais dont l'amour n'a pas été assouvi. D'où la longueur d'une lettre confidentielle et le chant languissant qui exprime également la durée d'une histoire triste.

### III. 2. La titrologie chez Calixthe Beyala

*C'est le soleil qui m'a brûlée*

Ce titre est une expression qui provient de la Bible et fait allusion aux filles de Jérusalem dont d'habitude ont leur teint qui varie du plus clair au plus sombre parfois basané. Mais l'une d'elles serait venue probablement d'Égypte, qui est noire, et l'Égypte représente l'Afrique noire où le soleil brille intensément. Sans doute serait-elle sujette à ce soleil incandescent. Le terme « soleil » évoque la couleur rouge, le feu également. Ces couleurs présagent souvent le combat dont le sang est symbolisé par le rouge. Qui mène le combat ? Morpho-syntaxiquement (à cause de l'accord du participe passé), on comprend que c'est une femme. Elle combat pourquoi, parce qu'elle est inévitablement stigmatisée bafouée dans la société. Se savoir être même brûlé, c'est sentir la manifestation de la douleur qui se déclenche et parfois devient un drame. Le feu peut également assainir, rendre agréable tout ce qu'on peut manger. Mais ici dans le cas précis le feu exprime la présence d'une haine, d'une disqualification de la femme en combat. : l'image même de la couverture nous présente une femme bien noire au-dessus de son sexe au milieu de deux mamelles où sont plaqués deux pieds en l'air. Cela explique ce que l'homme probablement fait de la femme, abuser d'elle, de son corps. Le contenu du livre peut justifier cela. Le passage dont est tiré donc le titre « C'est le soleil qui m'a brûlée », vient du « Cantique des Cantiques » de la Bible :

Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem [...]  
[...] Ne prenez pas garde à mon teint basané :  
C'est le soleil qui m'a brûlée.  
Les fils de ma mère se sont emportés contre moi,  
Ils m'ont mise à garder les vignes.  
Ma vigne à moi, je ne l'avais pas gardée !<sup>306</sup>

<sup>306</sup> Alliance Biblique Universelle, *La Bible Ancien et Nouveau Testament, Cantique des Cantiques*, édition interconfessionnelle incluant les livres deutérocanoniques, chapitre 1,5-6, « Premier Poème », p. 1003

A lire le verset « Les fils de ma mère se sont emportés contre moi », nous validons le sujet de la lutte de la femme brûlée. On peut même dire que la bataille se dresse toujours contre le système phallocratique ; il s'agit de la femme brûlée qui mène une lutte contre les fils de sa mère qui certainement sont des frères représentant les hommes en général. Cependant, le roman dont nous allons étudier le titre après est encore plus significatif : *Les arbres en parlent encore*.

### *Les arbres en parlent encore*

L'image représentative du titre révèle la personnification des arbres : des arbres qui ont déjà parlé et qui continuent de le faire. Le pronom adverbial « en » réfère à une entité qui n'est pas explicite. Il s'agit de la colonisation. L'adverbe « encore » marque les conséquences vivaces de la colonisation d'un peuple, celui auquel Calixthe Beyala fait allusion. Cette situation est persistante à telle enseigne qu'elle affecte le peuple, mais aussi la nature elle-même ; c'est pourquoi les arbres en sont les témoins. Si cette colonisation a affecté même la nature, c'est qu'elle a touché plus, tous les êtres humains. Et si cela a un impact sur l'humanité, comment la femme ne serait-elle pas atteinte dans la mesure où même sans la colonisation, elle est déjà victime d'un système patriarcal. Ainsi, nous croyons que le titre de l'œuvre *Les arbres en parlent encore* exprime bien la lutte des femmes pour leur liberté. Calixthe Beyala fait partie des femmes auteures qui aussi crient leur lassitude et leur révolte, comme l'auteure Fatou Keïta qui intitule son roman *Rebelle*, tout simplement.

### **III-3. Le titre *Rebelle* chez Fatou Keïta**

L'écrivaine ivoirienne Fatou Keïta intitule son œuvre *Rebelle* et va directement au but : elle exprime sa révolte d'une façon très claire et sans ambages. Le titre est provocateur et annonciateur du contenu qui prépare également le lecteur à vivre un combat, celui des femmes qui toujours s'érigent contre des systèmes séculaires qui font la part belle à l'homme et à tout être qui développe sa masculinité. Comme Fatou Keïta, sa consœur Yaou Régina intitulera deux romans dans le même champ sémantique.

### **III. 4. Les titres de Yaou Regina**

#### *La révolte d'Affiba et Le prix de la révolte*

Le sens de ces deux titres est clair et sans ambiguïté. Le premier présente tout simplement le processus du combat d'Affiba, une femme qui s'érige contre un système,

contre quelque chose ou quelqu'un. Le récit nous montre bien qu'il s'agit vraiment d'un combat ardu, d'où le second ouvrage est la continuité du premier.

### *Le prix de la révolte*

Le titre est ambigu, car il peut être compris de diverses manières. Recevoir un prix c'est obtenir une récompense de son labeur, d'une tâche qui mérite attention, admiration et congratulations. Mais cela peut également souligner l'effort et les sacrifices auxquels on a dû consentir pour atteindre son but. Ou encore le prix fort qu'on a dû payer pour avoir osé se révolter. Dans le cas de ce roman, on peut dire que cette révolte a payé : la raison du combat est une cause noble qu'il faudrait mentionner. Par conséquent, la bataille a sa raison d'être. Mais il faut également mentionner la rudesse du combat, et la manière dont cela a affecté le sujet combattant qui, sans doute, n'est pas sorti indemne de tourments, que probablement la même auteure nous fera découvrir dans une autre de ses œuvres étudiées.

### *Lezou ou les écueils de la vie*

Lezou est un nom typiquement ivoirien, parfois un patronyme. En l'occurrence, c'est le nom d'une femme confondu avec l'expression « les écueils de la vie ». Qui prononce Lezou voit en même temps « les écueils de la vie ». Le roman est typiquement constitué des problèmes relatifs à la vie de Lezou depuis le jour de sa naissance où elle est née fille ; avec ce sexe commencent les souffrances de Lezou. Comme un agneau qu'on mène à l'abattoir, elle a subi tour à tour les déboires de la vie jusqu'au jour où elle a décidé de mettre fin à sa vie par le suicide. Son enfer n'était fait que d'hommes, à commencer par son géniteur, puis son premier fiancé et enfin son deuxième qui ne l'a pas épargnée de tourments. Mais cette attitude de Lezou était-elle la meilleure ? Elle a opté pour la fatalité qui n'est que la démission devant la vie ; elle n'a pas fait preuve de discernement. Elle n'a pas voulu transcender ses malheurs, comme un être humain, ce qui la condamne à mourir très tôt, soit vingt ans d'existence. Elle aurait pu garder courage. Un autre roman chargé des problèmes analogues a été écrit par Houévi Georgette Tomédé.

## **III.5. *Eve et l'Enfer* de Houévi Georgette Tomédé**

Il n'est pas évident de deviner immédiatement le sens des lexèmes Eve et l'Enfer ou encore de pouvoir naturellement justifier leur place dans un roman. On se sent obligé

d'apporter des explications pour saisir la réalité de leur existence. Les deux mots sont bibliques : Eve c'est le nom qu'Adam le premier homme selon le mythe de la création donna à la matriarche, c'est-à-dire à la première femme que Dieu créa pour lui comme compagne. Il la nomma « Eve » c'est-à-dire « la vivante », celle qui donnera des enfants, celle qui procréera avec Adam. L'enfer selon sa connotation fait allusion au feu, à la géhenne, à un lieu de supplice et de tourments sans fin. Alors, pour l'auteure, le titre aurait pu être *La femme et ses problèmes* dont les hommes sont à l'origine. L'image même de la femme sur la couverture du roman montre une femme sans couleur, ce qui signifie qu'il s'agit en effet de la femme tout simplement ; qu'elle soit noire, blanche, jaune, rouge, elle est frappée par le système machiste. La couleur rouge autour de ses reins symbolise l'enfer de cette femme : les problèmes. Pour un autre titre éventuel, on aurait pu dire *La femme et le machisme*, ce machisme que nous verrons plus développé dans *Juletane*.

### **III. 6. *Juletane* de Myriam Warner-Vieyra**

*Juletane* a une consonance avec le mot « gitane » qui présente aussi une connotation avec un peuple mendiant nomade en Europe, appartenant aux Roms. En général il est sans instruction, mais ce peuple a une belle culture qui se transmet par la musique de génération en génération. L'héroïne du roman est donc étrangère à son milieu d'adoption, au Continent africain qu'elle a la joie de découvrir, mais hélas, elle bute contre une montagne d'adversité sans pareille. Juletane est considérée comme une nomade qui accoste dans un monde étranger où elle est mal aimée, à l'instar des Gitans. On note cependant qu'il y a une analogie thématique avec un roman de Mariama Bâ, *Un chant écarlate* dont l'auteure est une Sénégalaise, tout comme l'auteure de *Juletane*. Son inspiration ne provenait-elle pas de son prédécesseur du chant écarlate, du chant lyrique d'une gitane ? Sur la couverture, nous percevons une femme en torsions, en posture de danseuse sénégalaise, ou alors en proie à des douleurs. D'ailleurs, Myriam Warner-Vieyra n'est pas la seule à s'être probablement inspirée de Mariama Bâ. Nous pensons à Mariama N'doye qui écrivit *Comme le bon pain*.

### **III. 7. Mariama N'doye et *Comme le bon pain***

On ne comprendra jamais la signification du titre si d'aventure on n'appartient pas au contexte social de publication de l'œuvre, ou si l'on n'en lit pas le roman. Mariama N'doye est sénégalaise ; elle a donc l'art des proverbes, des paroles allusives qui apostrophent régulièrement. L'expression « le bon pain », provient du livre de la sagesse wolof. Le bon pain est naturellement bien cuit sous l'effet du feu du four. Voici un aphorisme : « Li mu dacc

ci sëyëm bi mburu daju ko ci taal » qui signifie « Ce qu'elle a enduré dans son ménage, le pain ne l'a pas enduré dans le four ». Et un autre : « Ku munëmën ku muus » que l'on peut traduire par : « La patience vaut mieux que la débrouillardise » (Sagesse wolof).<sup>307</sup> Par ces expressions, l'auteure demeure dans l'image de la femme endurante comme la pâte de pain dans le four. Au niveau de l'illustration qui se trouve sur la couverture on voit que le pain bien cuit est coupé en deux parties qui servent de parure au cou de la femme. On peut interpréter cela pour dire que toute femme porte au cou les stigmates de cette endurance.

En conclusion partielle portant sur l'étude titrologique des onze œuvres que nous avons étudiées, un seul sens ressort des contenus : le combat de la femme pour se soustraire du joug de la société patriarcale. Partout les termes de feu, de la couleur rouge, du soleil, de l'enfer, la révolte, le caractère rebelle, les problèmes ou les écueils, les tourments vécus viennent corroborer la thèse d'un combat, d'une émancipation qui se profile au milieu de la gent féminine entachée de tribulations. Pratiquement tous les titres sont annonciateurs de leur contenu en plus de cela d'autres sont provocateurs et les images de certaines couvertures sont des images osées, par exemple l'image de '*C'est le soleil qui m'a brûlée*', que nous avons tentée d'expliquer et à voir l'image de *Eve et l'Enfer* c'est la femme dénudée, et le reste de ses vêtements en lambeaux de feu montrent combien sont grandes ses souffrances dont les mains croisées montrent une fois encore la croix qu'elle porte et les endurances et tristesses de la vie. Malgré son physique grêle, elle demeure résistante et résiliente. Ainsi, la partie qui suivra cette étude est celle de la représentation même du mariage dans les textes et l'immense fresque de l'éternel féminin.

---

<sup>307</sup> Mariama, Ndoye, *Comme le bon pain*, Nouvelles Editions Ivoiriennes, 2001, p. 9.

## CHAPITRE IV

### Formes et modes de mariage exposés dans les œuvres étudiées dont Mariama Bâ comme tête de proie

#### I V. 1. Les formes de mariage les plus représentées dans les romans du corpus

Deux grandes formes de mariage sont prépondérantes dans les œuvres du corpus : le mariage exogamique qui consiste, nous le rappelons, à se marier en dehors de son milieu, de son propre groupe ou sous-groupe ; cela peut être même en dehors de sa communauté, de sa nation, de son ethnie ou encore de son clan. On peut même déjà parler du mariage mixte dont découle le métissage des peuples. Dans *Un chant écarlate* de Mariama Bâ, nous assistons à un mariage pareil célébré dans la mosquée de Jussieu à Paris, mariage entre Ousmane Guèye un Africain sénégalais musulman et Mireille de La Vallée, une fille d'ancienne aristocratie française, de religion chrétienne, qui se convertit à l'Islam au nom de l'amour : « La bénédiction à la mosquée de Jussieu suivait le mariage civil. L'officiant y officialisera la conversion de Mireille ».<sup>308</sup> Toujours chez Mariama Bâ, dans *Une si longue lettre*, le mariage de Jacqueline l'Ivoirienne, une protestante venant de la Côte d'Ivoire, et de Diack Samba, un Sénégalais musulman, avait suscité beaucoup de polémique parce que les mariés étaient de nations et de milieux très différents, et pourtant ils étaient de la même race :

Noire et Africaine, elle aurait dû s'intégrer, sans heurt, dans une société noire africaine, le Sénégal et la Côte d'Ivoire ayant passé entre les mains du même colonisateur français. Mais l'Afrique est différente, morcelée. Un même pays change plusieurs fois de visages et de mentalités, du Nord au Sud ou de l'Est à l'Ouest.<sup>309</sup>

Outre différents pays, nous observons aussi le mariage entre Aïssatou la « castée », c'est-à-dire qu'elle appartient aux « intouchables », des personnes que des coutumes passées ont discriminées, et Mawdo Bâ, un noble sénégalais qui, en principe, devait se marier dans le système endogamique : ce mariage sera très contesté par les parents de Mawdo Bâ, particulièrement sa mère qui se sent très offusquée :

<sup>308</sup> Mariama Bâ *Un chant écarlate*, Dakar, N.E.A., 1981, p.98.

<sup>309</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Dakar, NEA, 1983, p. 64.

Quoi un Toucouleur qui convole avec une bijoutière ? Jamais, « il n'amassera argent ». La mère de Mawdo est une Dioufène, Guélewar du Sine. Quel soufflet pour elle, devant ses anciennes co-épouses !<sup>310</sup>

Ici, le Toucouleur et les descendants du Sine sont des personnes que la société sénégalaise considère comme les privilégiés d'une noblesse indubitable. Or, lorsqu'on est casté, on doit se marier dans sa caste. Hormis les œuvres de Mariama Bâ, il y a d'autres mariages mixtes qui apparaissent dans les romans. Dans *Eve et l'Enfer* de Houévi G. Tomédé, Shèva, une étudiante africaine allée en France, a épousé avec beaucoup de fastes Dieudonné Leblanc, un Français :

Ce beau souvenir des grands moments de la vie de Shèva on ne l'oubliera jamais et on ne cessera de le raconter. Ce mariage fut l'un des grands mariages célébrés avec magnificence : les convives se croyaient aux noces de Cana où Jésus transforma l'eau en vin, et c'est maintenant le bon vin dans la famille Gavé et Mèton<sup>311</sup>.

A la page 117 de *Rebelle* de Fatou Keïta, Malimouna, une Africaine vivant en France, sera l'élu du cœur de Philippe Blain issu d'un milieu bourgeois européen et dont les parents vivant à Nice, envisageaient aller au mariage :

Philippe avait su réveiller la femme sensuelle qui dormait en Malimouna. Il l'avait initiée aux jeux de l'amour, et elle était heureuse. Son bonheur la rendait encore plus belle et désirable aux yeux de cet homme.<sup>312</sup>

Le mariage de Juletane, jeune Antillaise et insulaire vivant en France, et de Mamadou Moustapha, un Sénégalais également en France, serait le prototype même de l'exogamie. Myriam Warner-Vieyra, en écrivant *Juletane*, du nom de l'héroïne, montre l'amour indéfectible qui l'a conduite au mariage :

Moi, je l'aimais avec toute la fougue et l'absolu d'un premier et unique amour. Il possédait à mes yeux toutes les vertus. N'ayant pas de parents, peu d'amis, Mamadou devint tout mon univers.<sup>313</sup>

Si la forme exogamique du mariage est constante à travers les romans du corpus, l'endogamique n'est pas en reste. Dans *Rebelle*, Malimouna, pour une raison ou pour une

<sup>310</sup> Mariama Bâ, op. cit, p.30.

<sup>311</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, Abidjan, E.N.S., 2010, p. 208

<sup>312</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, Abidjan, NEI, Présence Africaine, 1998, p. 117

<sup>313</sup> Myriam Warner-Vieyra, *Juletane*, Paris, Edition Présence Africaine, 1982, p. 31

autre, va abandonner Philippe Blain le blanc pour épouser Karim qui se trouve être du même village qu'elle :

Karim était originaire de la même région que Malimouna. Son village n'était qu'à quelques kilomètres de Boritouni. Mais il avait toujours vécu à Salouma, où son père était fonctionnaire. Ils avaient la même langue, la même religion. Avec lui Malimouna retrouvait ses racines. Cela lui faisait du bien de s'exprimer de temps en temps dans sa langue maternelle, qu'elle n'avait plus parlée depuis tant d'années.<sup>314</sup>

Ce phénomène d'endogamie présente souvent d'énormes avantages de compréhension dans le foyer, et ce choix est universel et se pratique partout. Dans *Les arbres en parlent encore* de Calixthe Beyala, Michel Ange de Montparnasse, recueilli pendant la guerre par une tribu africaine des Eton qui lui avait sauvé la vie et l'avait adopté en lui donnant de surcroît une fille comme épouse, nommée Espoir de Vie, n'avait pas hésité un seul instant à reléguer ce mariage au second plan comme non avenu, lorsqu'il avait dû se remarier à une femme blanche :

Il était convenu que dès ton installation, je t'apporterais ta femme, dit Assanga, et nos traditions doivent être respectées.

Mais... mais..., bégaya Michel Ange. Ce n'était pas prévu. Je n'ai pas signé d'acte de mariage avec cette femme ! Vous n'allez pas m'obliger à... à...<sup>315</sup>

Nous voyons comment Michel Ange réagit par rapport à Espoir de Vie la Négresse.

Pourtant, cette femme a été bel et bien sa compagne de longue date, et n'a-t-elle pas été aussitôt remplacée par une qu'on croyait plus digne qu'elle qui est une Blanche ?

Une Blanche apparut au seuil et je fus fasciné par son teint blême : « Qu'est-ce qu'elle est belle ! » gémit l'assistance. Sa peau était d'une nuance si pâle qu'elle semblait teintée de rose. Ses vêtements comprimaient sa respiration et tendaient son corps comme la corde d'un arc. Je devinais sous son corset deux seins ronds telles des tomates et j'eus envie de les toucher... Sans doute c'est l'épouse blanche de Michel Ange nommé désormais commandant chez les Etons, il n'est plus question d'avoir une Noire comme compagne de vie, disaient les plus avisés : « Pensez-vous que Michel Ange de Montparnasse voudra d'une Négresse comme épouse officielle, maintenant qu'il est Commandant ? Je parie à dix contre deux qu'il n'en voudra pas ! »<sup>316</sup>

<sup>314</sup> Fatou Keïta, op. cit., p. 144

<sup>315</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, Paris, Editions Albin Michel, 2002, p. 264.

<sup>316</sup> Calixthe Beyala, op. cit., p. 60.

L'exogamie comme l'endogamie ont marqué les romans de nos auteures et ce système nous a permis de voir le problème des castes au Sénégal, par exemple, de la noblesse défendue par Jean de la Vallée. Mais d'autres formes sont encore incluses dans ces deux grandes formes : le mariage de raison ou mariage forcé, qu'on peut qualifier de patriarchal, qui s'oppose au mariage d'amour ou mariage par consentement.

#### **IV. 2. Le mariage patriarchal et le mariage d'amour dans les œuvres étudiées**

##### **IV. 2. 1. Le mariage d'intérêt : l'exemple de Fatou Keïta**

Si le mariage patriarchal est une forme de mariage d'où l'amour est complètement absent, surtout pour les femmes, il demeure un mariage de raison, soit d'honneur soit financier. C'est un mariage forcé, un mariage d'intérêt, et pour preuve, quelques exemples pour étayer nos propos. Le premier modèle qui choque l'esprit et saute aux yeux, c'est le mariage forcé imposé à une fillette de quatorze ans, Malimouna, promise à un homme que tout le monde appelait « le vieil amoureux », ami de son père :

C'était celui que les enfants de Boritouni avaient baptisé le « vieil amoureux » car il venait souvent rôder dans leur village au volant de sa grosse voiture noire. Il en repartait toujours avec certaines jeunes filles dont les parents feignaient de ne pas voir les manœuvres. Ces demoiselles revenaient toujours chargées de menus présents.<sup>317</sup>

Ce mariage forcé dénote sans équivoque le mépris de la mère abandonnée depuis belle lurette avec sa fille unique par le père qui, soudain, se souvient qu'il a une fille à vendre plutôt qu'à donner en mariage :

Louma, son père, se souvint brusquement qu'il avait une fille. Il fit savoir qu'il l'avait promise à un ami, un riche commerçant. Il était venu la chercher un soir, en compagnie de deux jeunes frères du futur époux. Malimouna devait venir avec lui, avait-il annoncé sèchement à Matou. Il allait la marier à son ami Sando. <sup>318</sup>

Tout porte à croire que ce mariage était vraiment intéressé par le père afin de répondre à ses projets matériels :

Malimouna fut impressionnée par le luxe dans lequel vivait son père à présent. Son commerce de riz local entrepris avec l'aide de Sando semblait florissant. Il

---

<sup>317</sup> Fatou Keïta, op. cit., p. 38.

<sup>318</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit., p. 29.

était propriétaire d'une grande maison en dur, et chacune de ses deux épouses possédait sa propre chambre avec douche et eau courante. Les nombreux enfants qu'il avait se partageaient deux autres chambres, tandis qu'une cinquième pièce venait d'être aménagée en vue d'y recevoir sa nouvelle et quatrième épouse qui devait arriver dans un mois. »<sup>319</sup>

La mère Matou comme la fille Malimouna, n'avaient, quant à elles, pas de volonté autre qu'exprimer leur douleur au milieu des pleurs et des voix étouffées :

Avec beaucoup de réticence, Louma accepta que Matou les accompagne pour la cérémonie. Bras dessus, bras dessous, mère et fille pleuraient toutes les larmes de leur corps, le long du chemin qui menait à la concession de Louma à l'autre bout du village. On aurait dit qu'elles se rendaient à des funérailles. Louma marchait devant, d'un pas ferme et décidé, Matou et sa fille suivaient tristement, flanquées des deux frères.<sup>320</sup>

On peut encore établir une analogie entre le mariage forcé de Malimouna et celui de deux autres jeunes personnages, certainement dans *Une si longue lettre* : Binetou et la petite Nabou. Binetou, une jeune adolescente en classe d'examen, amie à Daba, fille aînée de Modou et de Ramatoulaye, se sent obligée d'écourter son cursus scolaire et d'écouter la voix de sa mère qui hurle son indigence. Celle-ci tient coûte que coûte à ce que sa fille Binetou se marie à un vieux plus riche qu'elle afin qu'elle puisse sortir de la misère et avoir des priviléges dans la société :

Mais sa mère est une femme qui veut tellement sortir de sa condition médiocre et qui regrette tant sa beauté fanée dans la fumée des feux de bois, qu'elle regarde avec envie tout ce que je porte ; elle se plaint à longueur de journée.<sup>321</sup>

Dans ce cas d'espèce, Binetou navrée accepte le mariage contre son gré sous la pesanteur du vieux et de sa mère qui tombent d'accord sur un système de marchandage : « Et si l'homme en question lui propose une villa, la Mecque pour ses parents, voiture, rente mensuelle, bijoux ? »<sup>322</sup> Le tout est joué, Binetou rentre en compétition avec la mère de celle qui voudrait la préserver d'un mauvais sort. Elle sera sacrifiée sur l'autel de l'ambition, de la cupidité et de la turpitude de sa mère. En somme, « Binetou est un agneau immolé comme beaucoup d'autres sur l'autel du ‘matériel’ ». <sup>323</sup>

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>320</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>321</sup> Mariama Bâ, op. cit., p. 55.

<sup>322</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>323</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op., cit. p. 60.

Quant à Nabou, le matériel ne lui faisait pas défaut comme c'était le cas chez Binetou. Naïve, innocente, instrument maniable dans les mains des adultes, elle sera élevée par sa tante (son homonyme), Tante Nabou, pour un but précis d'honneur et de dignité des Guéléwar du Sine. La raison principale, relever comme défi le mariage de son fils Mawdo Bâ avec une bijoutière, une « castée » ; la petite Nabou avait grandi à côté de Tante Nabou qui par coutume lui avait assigné comme époux son fils Mawdo Bâ, et en retour exercé une emprise totale sur son âme par le truchement de l'éducation orale qui magnifie toutes les grandeurs de leur race et la soumission aveugle à ses aînés, de sorte qu'on doit obtempérer sans condition. Sans difficulté, naturellement préparée, la petite Nabou n'avait pas de gêne pour prendre comme mari son grand cousin qui avait l'âge de son père :

Mawdo avait donc peuplé les rêves d'adolescence de la petite Nabou. Habituelle à le voir, elle s'était laissé entraîner naturellement vers lui, sans choc. Ses cheveux grisonnants ne l'offusquaient pas ; ses traits épais étaient rassurants pour elle.<sup>324</sup>

Cette forme de mariage patriarcal n'est pas seulement l'apanage de l'Afrique, mais on le retrouve aussi dans l'aristocratie occidentale. Dans *Un chant écarlate*, la grande diatribe éclatée dans le cercle de l'aristocrate Jean de la Vallée est sans précédent : pour avoir surpris l'amitié idyllique entre sa fille Mireille de La Vallée et Ousmane Guèye, un Nègre, un rapatriement *manu militari* fut organisé et exécuté pour éviter le pire. La fille d'un diplomate a-t-elle le droit d'épouser un Nègre sans noblesse ? Pour Jean de La Vallée, « on peut fraterniser avec le Nègre mais on ne l'épouse pas ».<sup>325</sup> La même réaction se manifestera chez Yaye Khady qui prenait le mariage de son fils avec Mireille la Blanche comme une malédiction :

Yaye Khady pleurait. Et la pensée, laborieusement, cheminait, fortifiée et reconfortée par sa traversée de la « vie ». « Mais tout de même : comment Ousmane avait-il pu oublier mon visage en sueur, oublier mes fatigues, oublier notre tendresse ? Cette femme me reléguera-t-elle donc à jamais dans les cuisines ?<sup>326</sup>

Certes, il est souvent souhaitable, pour une raison de réalisme et de réussite, de se marier dans un même espace culturel et plus encore s'il y a consentement réciproque des concernés. Cependant, le mariage mixte, quand il réussit, nous découvrons sa beauté et sa magnificence.

<sup>324</sup> op. cit., p. 70.

<sup>325</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op., cit., p.116.

<sup>326</sup> *Ibid.*, p. 110.

#### **IV. 2. 2. Le mariage d'amour ou de consentement mutuel chez Mariama Bâ**

Le mariage d'intérêt ou mariage forcé s'oppose indubitablement au mariage d'amour ou de consentement. Il faut dire qu'avec l'émancipation des peuples, le mariage devient de plus en plus une affaire personnelle d'abord, avant de devenir une affaire de famille ou encore de la communauté ; les écrivaines du dernier quart du XXe siècle ne doutent pas de cela, leurs œuvres en témoignent.

*Une si longue lettre* décrit cette forme d'amour avec beaucoup de passion et de sincérité de la part des conjoints qui se sont aimés délibérément sans contrainte aucune, ils ont même défié la chronique et tout ce qui peut constituer une entrave à leur mariage : Ramatoulaye a fait fi des paroles intuitives de sa mère qui trouvait son fiancé Modou trop beau trop poli pour être fidèle et un bon mari :

Je ne ris plus des réticences de ma mère à ton égard, car une mère sent d'instinct où se trouve le bonheur de son enfant. Je ne ris plus en pensant qu'elle te trouve trop beau, trop poli, trop parfait pour un homme.<sup>327</sup>.

Ramatoulaye ne regarde que toutes les vertus qui caractérisaient Modou Fall et tout son physique qui l'attirait. Et Modou aussi n'aimait qu'elle seule quand bien même à l'étranger au milieu de belles femmes il demeurait fidèle, « Tu concluais en rassurant c'est toi que je porte en moi. Tu es ma négresse protectrice. Vite te retrouver rien que pour une pression de mains qui me fera oublier faim et soif et solitude ». <sup>328</sup>

C'est sur cette base que leur mariage ait eu lieu sans fard ni faste « Mais, je préferais l'homme à l'éternel complet kaki. Notre mariage se fit sans dot, sans faste, sous les regards désapprobateurs de mon père, devant l'indignation douloureuse de ma mère frustrée, sous les sarcasmes de mes sœurs surprises, dans notre ville muette d'étonnement.<sup>329</sup>

Ainsi, le mariage d'amour ne s'établit pas sans heurt. Le cas d'Aïssatou a suivi le même mécontentement, Mawdo Bâ fait fi de sa mère dédaigneuse : au contraire, il riposta à qui voulait l'écouter : « Mawdo fut ferme. « Le mariage est une chose personnelle »<sup>330</sup>.

---

<sup>327</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op., cit., p. 25.

<sup>328</sup> *Ibid.*, p .25.

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. 30.

Les cas tant significatifs que nous venons de mentionner apparentent aussi au mariage de Mireille de La Vallée et d'Ousmane Guèye, dans *Un chant écarlate*, chacun faisant fi des quand dira-t-on ? Pour Ousmane prendre le risque s'avère nécessaire :

Il faut oser. Pour avancer, la reconversion des mentalités est nécessaire. Pour vivre, il faut oser, l'échec des autres ne peut être mien. Que de mariages défaits dans le monde, n'est-ce pas ? Mais le mariage se célèbre toujours. Mireille n'est pas une aventurière qui poursuit des fantasmes. Elle ne cherche ni exotisme outrancier ni sensations fortes. Elle aime.<sup>331</sup>

Ousmane va donc choisir son amour sans le consentement de ses parents, sans même les prévenir : « Vivre ma propre expérience ! Bâtir mon avenir au lieu de laisser les autres le choisir à ma place. »<sup>332</sup> Sur cette décision, il s'engage dans le mariage avec sa Blanche.

Jacqueline l'Ivoirienne, également sans le consentement de ses parents, s'était engagée avec Samba Diack dans la même aventure ; quant à Juletane elle n'avait même plus de parents, toute seule elle s'était aussi donnée des raisons pour aller au mariage avec Mamadou Moustapha :

Je fus saisie de bonheur. J'ouvris la bouche, mais aucun son ne sortit. Je vivais un merveilleux rêve, Mamadou m'aimait, m'emménait vivre dans son pays, en Afrique. Ensuite, tout se passa très vite. Nous nous mariâmes le premier samedi du mois de septembre de cette année-là, seulement quelques jours avant d'embarquer sur un paquebot pour le retour au pays<sup>333</sup>.

Beaucoup de mariages dans les textes étudiés regorgent ainsi des mariages de consentement des conjoints et agréés enfin par les parents : le cas de Bigué et Atoumane dans *Comme le bon pain* de Mariama N'Doye, dans *La révolte d'Affiba* avec le mariage de Koffi et d'Affiba. Tous ces mariages d'amour et toutes les autres formes découvertes et décrites dans les œuvres seront marqués par les deux grands modes de mariage la monogamie et la polygamie. Ses deux systèmes sont omniprésents dans tous les textes soit c'est l'un ou l'autre. Que le mariage soit exogamique, endogamique, de consentement, d'amour, forcé ou patriarchal, il est géré dans la monogamie ou dans la polygamie.

---

<sup>331</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit., p. 60.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>333</sup> Myriam Warner-Vieyra, *Juletane*, op. cit., p. 32.

## **IV. 3. Deux grands modes de mariage dans le corpus**

### **IV. 3. 1. La monogamie et ses marques dans les œuvres**

La monogamie implicitement ou explicitement se dessine et caractérise les mariages d'amour ou de consentement jusque-là. Elle marque et est omniprésente au début des foyers où des couples textuels constitués ici et là évoluent dans une volupté parfaite, parfois insouciante et laisse à penser que les conjoints n'auront plus jamais de problèmes dans leur vie car leur départ idyllique semble tout de même prometteur et rêveur. Le mariage d'amour comme base se manifeste souvent comme un amour magique, bref un amour aveugle, irraisonnable. Tout est émotionnel dans cette situation. Comme on le disait :

Tomber amoureux, c'est toujours magique. On a l'impression d'éprouver des sentiments éternels, un amour qui durera toujours. A cela s'ajoute une certitude aussi naïve qu'inexplicable d'être à l'abri des problèmes des autres couples ou de nos parents. Notre amour à nous ne risque pas de s'éteindre. Il était écrit que nous vivrions heureux ensemble jusqu'à la fin de nos jours.<sup>334</sup>

Ces bonnes intentions galvanisaient Ramatoulaye et Modou Fall, Aïssatou et Mawdo Bâ, Jacqueline et Samba Diack dans *Une si longue lettre*, Ousmane Guèye et Mireille de La Vallée dans *Un chant écarlate*, Malimouna et Karim dans *Rebelle*, Atoumane et Bigué dans *Comme le bon pain*, Affiba et Koffi dans *La révolte d'Affiba*, Juletane et Mamadou Moustapha dans *Juletane*, Adannou et Miéva dans *Eve et l'Enfer*. Tous ces jeunes premiers étaient d'abord dans la mouvance de la monogamie et s'épanouissaient, chaque homme ne jure que par sa femme et vice versa : voyons donc le cas d'Affiba :

Affiba goûtait avec délices aux joies de la vie. Elle se sentait heureuse et épanouie ; son travail lui plaisait et était bien payé, son mari la chérissait, elle avait l'affection de sa fille, de ses parents et de sa sœur. Elle n'en demandait pas plus.<sup>335</sup>

De son bonheur, elle n'en revenait pas, elle n'avait plus jamais pensé être dans la félicité :

Elle avait commencé sa vie par des déboires sentimentaux, des échecs scolaires qui l'avaient tellement marquée, qu'elle avait pensé que connaître la vie tranquille qu'elle menait à présent relevait du domaine de l'utopie.<sup>336</sup>

---

<sup>334</sup> John, Gray, *Les hommes viennent de Mars Les femmes viennent de Vénus*, Paris, Editions, J'ai lu, 1997, p.24.

<sup>335</sup> Régina, Yaou, *La révolte d'Affiba*, Abidjan, NEI, 2009, p.34.

<sup>336</sup> *Ibid.*, p. 34.

Effectivement, dans sa maison paradisiaque, Affiba savoure tellement son bonheur du fait du grand amour et de la grande bonté de son mari à son endroit à telle enseigne qu'elle ne pouvait pas ne pas pleurer de tout et de rien :

Parfois, des larmes lui venaient aux yeux quand elle regardait son mari. Lorsqu'il surprenait Affiba dans cet état, il s'alarmait et lui posait des questions. Elle ne répondait jamais, mais se jetait à son cou en lui disant :

– Merci Koffi ! Merci pour tout ! Je ne pensais pas qu'un jour un homme m'aimerait comme tu m'aimes, que j'aurais un enfant légitime et une belle maison. Je suis si heureuse !

Ces mots bouleversaient Koffi qui la consolait, comme une enfant.<sup>337</sup>

Le couple savait aussi partager sa joie avec les siens :

La vie de famille s'était organisée : durant toute la semaine, après le travail, Koffi, sa femme et leur fille se retrouvaient à la maison chez eux. Koffi et Affiba sortaient tous les vendredis soirs (cinéma ou night-club), rendaient visite aux parents d'Affiba les samedis soir, aux parents de Koffi le dimanche après la messe et recevaient chez eux les dimanches soirs, à moins d'être eux-mêmes invités.<sup>338</sup>

Pour Affiba et Koffi l'harmonie de leur foyer est acquise et va bon train. Cette similitude de vie s'observe chez les couples Ramatoulaye et Modou Fall, Aïssatou et Mawdo Bâ qui se sont choisis et mariés sans une entremetteuse, sans même le consentement d'un parent : les couples se sont constitués d'eux-mêmes sans l'avis de qui que ce soit. Tout est basé uniquement sur le primat de l'amour et de coup de foudre. Mais à cela s'ajoutent les vertus découvertes chez les hommes : l'intelligence, la sensibilité enveloppante, la sollicitude, et aussi la sincérité, même la fidélité était de leur côté. Les traits physiques n'y manquent pas, ils viennent ajouter le baume : Ramatoulaye ne cesse d'être éblouie et foudroyée par son amoureux Modou :

Modou Fall, à l'instant où tu t'inclinas devant moi pour m'inviter à danser, je sus que tu étais celui que j'attendais. Grand et athlétiquement bâti, certes. Teint ambré dû à ta lointaine appartenance mauresque, certes aussi. Virilité et finesse des traits harmonieusement conjuguées, certes encore. Mais surtout, tu savais être tendre. Tu

---

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 34.

savais deviner toute pensée, tout désir... Tu savais beaucoup de choses indéfinissables qui t'auréolaient et scellèrent nos relations.<sup>339</sup>

Quant à Aïssatou, Mawdo Bâ la hisse à sa hauteur et fait fi de sa mère :

Mawdo te hissa à sa hauteur, lui, fils de princesse, toi enfant des forges. Le reniement de sa mère ne l'effrayait pas.<sup>340</sup>

Tous ces jeunes premiers savaient meubler leur vie de couple joyeusement par des sorties de réjouissances et de détente organisées comme chez Affiba et Koffi : des réveillons de Noël :

Nous, nous vivions : réveillons de Noël organisés par plusieurs couples dont les frais étaient équitablement partagés, et abrités par chaque foyer à tour de rôle.<sup>341</sup>

Des organisations pour respirer l'air pur sur les plages sont planifiées :

Nous sortions aussi de la ville étouffante, pour humer l'air sain des banlieues marines... Notre halte préférée était la plage de Ngor située au village du même nom où de vieux pêcheurs barbus raccommodaient les filets, sous les bentenniers.<sup>342</sup>.

Outre l'air marin qui les incitait à la bonne humeur, le plaisir qu'ils goûtaient et qui fêtait tous leur sens, enivrait eux tous et désintoxiquait leur âme. Le découragement et la tristesse s'en allaient, soudainement remplacés par des sentiments de plénitude et d'accomplissement personnel. Ainsi, la liberté, l'ivresse de leur joie de vivre fait tache d'huile et se prolonge à travers les pique-niques organisés à Sangalkam, dans le champ de Mawdo Bâ. Tout cela contribuait à leur épanouissement :

Et nous nous gavions des fruits à portée de la main ! Et nous buvions l'eau des noix de coco ! Et nous nous racontions des « histoires salées » ! Et nous nous trémoussions, invités par les accents violents d'un phonographe ! Et l'agneau assaisonné de poivre, ail, beurre, piment, grillait sur le feu de bois. Et nous vivions.<sup>343</sup>

Cette gaîté de la vie monogamique où les couples se sentent complices entre eux et épanouis, toujours amoureux est perçue chez Gavé et Mèton un vieux couple, d'une façon très constante

<sup>339</sup> Mariama, Bâ, *Une si longue lettre*, op., cit., p. 24.

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>341</sup> *Ibid.*, p. 335.

<sup>342</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>343</sup> *Ibid.*, p. 37.

dans *Eve et l'Enfer*. Généralement ils s'accordaient en parfaite harmonie et se déplaçaient toujours ensemble ; l'un n'est jamais loin de l'autre, ils se mouvaient toujours dans la même sphère, et leur ami Mahulé ne cesse de les exalter et de les interroger en plaisantant :

– Et vous-là ! Toujours « ton pied mon pied ». L'un n'est jamais fatigué de l'autre ? On a souvent l'impression que parmi vous deux, l'un surveille l'autre et toujours on assiste à des situations humoristiques.<sup>344</sup>

Leur mariage date de très longtemps avec cinq naissances et tous leurs enfants sont déjà adultes, mais personne d'entre eux ne doute de l'amour de l'autre, et à la question de Mahulé de savoir qui surveille qui, Gavé répondit allègrement :

– Non Mahulé ! On n'a pas besoin de surveillance, lorsqu'on ne doute pas de l'autre, répondit allègrement Gavé. « Là où est l'amour, chaque jour est nouveau », on veut toujours découvrir le conjoint et on ne se lasse pas de lui. Quant à l'humour, ce n'est que l'humilité et l'amour manifestés, pour faire marcher le foyer, Mahulé ! Sinon chacun se donnerait une importance en se prenant au sérieux<sup>345</sup>.

En introduisant de l'humour dans leur foyer c'est apprendre d'aventure à minimiser les problèmes et à réduire le stress élément dangereux pour le bien-être. C'est une leçon que donne le couple certainement à ceux qui se prennent souvent trop au sérieux, il faut un peu de détente dans le foyer.

Cette accalmie du foyer monogame s'observe également dans *Un chant écarlate* chez le couple Yaye Khady et Djibril Guèye le père d'Ousmane. Yaye Khady est la seule directrice de sa cour, la seule femme qui régente son foyer comme bon lui semble :

Dieu merci, Yaye Khady, est l'unique Djêgue (dame) de notre concession ! Dans sa cour, elle dirige son regard exigeant partout et ses mains frottent, raclent, rangent, rectifient, selon ses seuls ordres !... Ousmane sourit encore :

Certes la vie n'est pas toujours facile. Mais dans la baraque, l'entente et l'affection règnent.<sup>346</sup>

<sup>344</sup>Georgette Houévi, Tomédé, *Eve et l'Enfer*, Abidjan, E.N.S., p. 143.

<sup>345</sup>Ibid., p. 143.

<sup>346</sup>Mariama, Bâ, *Un chant écarlate*, op., cit., p. 14.

Tous les foyers monogames peints dans les œuvres nous amènent inévitablement à constater que des vies se passent sans grands heurts dans les foyers, les couples ne regrettent pas leurs choix de vie jusque-là.

### **Les marques de la monogamie**

Comme résultats tous les sentiments émanant de l'amour consenti s'expriment d'une manière ou d'une autre dans l'extase, la joie qui inonde tel conjoint jusqu'aux pleurs par exemple, pour preuve, Malimouna ne pouvait pas imaginer que Karim avec courage de fer, pouvait braver la tradition, des « quand dira-t-on » pour aller chercher Matou sa mère reléguée dans le village au rang des laissé-pour-compte. Cette promptitude de vouloir faire plaisir à sa dulcinée jaillit d'un cœur qui n'est pas partagé mais qui n'est fixé que sur le seul être aimé à qui on veut faire plaisir et pour qui on a de la compassion. Ainsi, la sincérité, la fidélité de Modou Fall vouée à Ramatoulaye, de même que la fermeté de Mawdo Bâ devant le refus de l'adhésion de sa mère à son mariage, sont de mise dans tous les foyers monogamiques observés. L'unicité dans le foyer est toujours de règle pour sa longue durée de vie et pour demeurer dans la paix : c'est pourquoi d'ailleurs Gavé dans *Eve et l'Enfer* dira ceci en qualifiant la paix dans un foyer monogame comme une chose divine :

Si donc un homme veut la paix, qu'il choisisse une seule femme comme le  
Créateur Lui-même en a décidé.<sup>347</sup>

Cette affirmation des auteures étudiées, de ne posséder qu'une seule femme, devient une obsession dans leurs œuvres à telle enseigne que, dans *Les arbres en parlent encore* de Calixthe Beyala, pour accueillir son hôte, un homme surtout, chez les Etons on lui proposait des femmes pour « réchauffer son lit ». C'était bien le cas de Michel Ange de Montparnasse, qui, parmi la multitude de femmes qu'on lui présentait, surprit tout le monde en ne choisissant qu'une seule femme ; il posait ainsi son cachet sur le choix de la monogamie, tout en criant :

Soudain, Michel Ange de Montpanarse descendit du perron, traversa la foule à grandes enjambées. Et, bien avant qu'une phrase logique ne s'attroupât sous nos crânes, il saisit mademoiselle Espoir de Vie, la jeta sur ses épaules, comme un sac de macabo et disparut dans les futaies en criant : « Une femme, c'est déjà trop ».<sup>348</sup>

<sup>347</sup> Georgette Houévi, Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 164.

<sup>348</sup> Calixthe, Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op. cit., p. 26.

Michel Ange de Montparnasse, toujours dans sa logique qu'une femme est suffisante pour un homme, se trouvait dans l'embarras de choisir de nouveau entre Espoir de Vie, celle qui avait été d'un secours pour lui comme femme pendant ses moments de solitude et sa légitime femme blanche venue de France : « Je n'ai pas signé d'acte de mariage avec cette femme ! Vous n'allez pas m'obliger à... à... »<sup>349</sup>. Ce refus était catégorique pour ne pas s'encombrer de femmes, et très clair dans la vision de celui qui venait d'être nommé commandant représentant de son pays la France, et surtout sachant qu'il n'était pas dans la légalité avec Espoir de Vie :

Pensez-vous que Michel Ange de Montparnarse voudra d'une Nègresse comme épouse officielle. Maintenant qu'il est Commandant ?<sup>350</sup>

Bien que Calixthe Beyala ait un esprit de vengeance par rapport aux hommes, elle est claire sur le choix du mode de la monogamie qui est la plus souhaitable d'après elle. Mais contre vents et marées la polygamie va s'installer à l'insu même des femmes dans les couples, et cela va affadir dorénavant la vie pleine de bonheur dans les foyers jadis resplendissants et paisibles. La joie qui exultait des hameaux prendra désormais l'aspect de deuil. Ce second mode de mariage ternira la vie de beaucoup de couples et les plongera dans une torpeur et une nuit de puits très profond où toutes sortes de calamités indicibles régneront ; telle sera l'émanation de ce genre de mariage dans le corpus. Est-il vraiment un mode de destruction ou salvifique ou encore de sauvetage ? La suite du développement de la thèse justifiera éventuellement cela.

#### **IV. 3. 2. La prépondérance de la polygamie : second choix de mode dans les œuvres**

Si la monogamie est le fait tout simplement d'un mode de mariage où le couple est constitué de deux membres c'est-à-dire d'un homme et d'une femme qui ont décidé de mettre leur destinée en communion et de conjuguer ensemble leurs potentialités, la polygamie n'en est pas ainsi, c'est plutôt le mariage d'un homme avec plusieurs femmes, c'est cet aspect qui sera certainement mentionné dans notre cas d'étude dans la société romanesque. Après avoir donc constaté la joie partagée dans la vie des couples monogames que nous avons évoqués, après leur épanouissement sans faille, un voile va constituer un écran dans le développement quotidien de ceux-ci. Les foyers vont basculer. Mais comment en est-on arrivé là ! C'est là un des aspects de la problématique que nous cherchons à élucider. Les membres formant les

<sup>349</sup>Calixthe, Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op. cit., p. 264.

<sup>350</sup>Ibid., p. 260.

couples se sont-ils lassés les uns des autres avec le temps ?

---

<sup>349</sup>Calixthe, Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op. cit., p. 264.  
<sup>350</sup>*Ibid.*, p. 260.

Mawdo Bâ et Aïssatou constitueront le premier couple à connaître la polygamie et pourtant, l'homme avait fait fi de sa mère qui lui imposait une seconde femme de sa lignée et de son clan, et pourtant, il l'avait décriée en répliquant que « le mariage est une chose personnelle ». La parole donnée sera-t-elle défectueuse, la fidélité sera-t-elle confisquée par la tradition ou encore est-ce le dessalement de l'amour ? Indubitablement, l'homme demeure le même. Mawdo Bâ va épouser la petite Nabou sa cousine élevée avec soin dans la tradition aristocratique du Sine par sa mère, pour assouvir le désir de cette dernière qui va lever le défi qu'Aïssatou, femme castée, lui avait jeté. Cette vengeance si minutieusement préparée par Tante Nabou, va prendre vie le jour où Mawdo accepta contre tout gré d'aller au rendez-vous nuptial avec sa petite cousine, pour la joie et pour le respect de la survie de sa mère :

Et parce que sa mère avait pris date pour la nuit nuptiale, Mawdo eut enfin le courage de te dire ce que chaque femme chuchotait : tu avais une coépouse<sup>351</sup>.

Cette petite fille élevée certes par sa mère, et de surcroit dans le foyer du couple, malheureusement, mit fin au bonheur partagé par Mawdo et Aïssatou.

Le second couple qui a fait sujet de polygamie c'est justement Modou Fall qui ne jurait que par sa femme Ramatoulaye, couple ami de Mawdo et d'Aïssatou. Cette fois-ci le désir de devenir polygame vient de l'initiative de Modou Fall lui-même : la fréquentation de Binetou amie de Daba l'aînée du couple, sera l'élément déclic de ce mode de mariage chez Fall à l'insu même de Ramatoulaye et de sa fille :

Mon drame survint trois ans après le tien. Mais contrairement à ton cas, le point de départ ne fut pas ma belle-famille. Le drame prit racine en Modou même, mon mari<sup>352</sup>

Modou Fall va tomber amoureux de l'amie de sa fille, et va vouloir accaparer sa jeunesse :

Ma fille Daba, préparant son baccalauréat, emmenait souvent à la maison des compagnes d'études. Le plus souvent, c'était la même jeune fille, un peu timide, frêle, mal à l'aise, visiblement, dans notre cadre de vie. Mais comme elle était jolie à la sortie de l'enfance, dans ses vêtements délavés, mais propres ! Sa beauté resplendissait, pure. Les courbes harmonieuses de son corps ne pouvaient passées inaperçues.<sup>353</sup>

<sup>351</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 48.

<sup>352</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>353</sup> *Ibid.*, p. 54.

Et pourtant, par le passé Modou était d'une fidélité infaillible malgré la beauté « vénusienne » des femmes de son entourage, il ne délectait que celle de Ramatoulaye ce qui justifiait la confiance totale qu'elle lui accordait :

Je voyais, parfois, Modou s'intéresser au tandem. Je ne m'inquiétais nullement, non plus, lorsque je l'entendais se proposer pour ramener Binetou en voiture, « à cause de l'heure tardive disait-il.<sup>354</sup>

Le mariage de Ramatoulaye et de Modou Fall verra définitivement son éclipse le dimanche où l'Iman, Tamsir le frère de Modou Fall, et Mawdo Bâ l'ami, tous endimanchés, viennent lui annoncer la nouvelle qui met fin à la vie paisible de celle-ci qui, tout d'abord en les percevant ainsi chez elle, avait cru qu'un malheur était arrivé à son mari :

-Oui, Modou Fall, mais heureusement vivant pour toi, pour nous tous, Dieu merci. Il n'a fait qu'épouser une deuxième femme, ce jour. Nous venons de la Mosquée du Grand-Dakar où a lieu le mariage.<sup>355</sup>

Ramatoulaye venait aussi d'avoir une coépouse. Enfin, dans *Une si longue lettre*, le cas encore le plus saillant de changement de la monogamie à la polygamie, fut celui de Samba Diack qui noçait sans cesse sans tenir compte de l'origine lointaine de Jacqueline l'Ivoirienne qui a fait fi de ses parents pour l'épouser et qui d'aventure n'était pas de tradition polygamique :

Son mari, qui revenait de loin, passait ses loisirs à pourchasser les Sénégalaises « fines », qu'il appréciait, et ne prenait pas la peine de cacher ses aventures, ne respectant ni sa femme ni ses enfants. Son absence de précaution mettait sous les yeux de Jacqueline les preuves irréfutables de son inconduite : mots d'amour, talons de chèques portant les noms des bénéficiaires, factures de restaurants et de chambres d'hôtel. Jacqueline pleurait, Samba Diack « noçait ». Jacqueline maigrissait, Samba Diack « noçait » toujours.

De là, Jacqueline va sombrer dans la tourmente morale et toute vie paisible la déserta avec cette panoplie de femmes que draine désormais son mari.

Dans *Un chant écarlate* de Mariama Bâ, la vie conjugale que Mireille de La Vallée avait envisagée n'est pas du tout de repos : son rêve d'avoir refoulé tout compromis avec ses parents, et opté tout pour Ousmane Guèye pour l'épouser et vice versa, va chanceler. Depuis

---

<sup>354</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>355</sup> *Ibid.*, p. 56.

son arrivée de France, un mur se dressa entre elle et sa belle-mère Yaye Khady qui attendait patiemment le jour de sa revanche, elle refusait dare dare de reconnaître le mariage de son fils avec une Blanche bien que cela soit légal, cette nouveauté introduite dans sa maison sans son choix ne passera pas :

Assurément, affirma-t-elle, un des sommets de la vie d'une femme est le choix d'une belle-fille.

Or Yaye Khady constata que son fils vient de mettre une entorse à la tradition : Ousmane introduisit une anomalie :

Une Blanche n'enrichit pas une famille. Elle l'appauvrit en sapant son unité. Elle ne s'intègre pas dans la communauté. Elle s'isole et entraîne dans son évasion son époux. N'a-t-on jamais vu une Blanche piler le mil, porter des bassines d'eau ?<sup>356</sup>

Ouleymatou une ancienne camarade de l'école primaire qui n'a jamais réussi d'ailleurs dans une classe, va reconquérir Ousmane Guèye qui disposé, sera désormais son mari à la grande joie de Yaye Khady qui voit que son fils l'enfant prodigue est de retour à la raison :

Yaye Khady jubilait... Yaye Khady jubilait à nouveau dans sa vie.

Ouleymatou accoucha d'un fils et Djibril Guèye vit dans le sexe de l'enfant, le signe du destin.

– Ousmane doit épouser. On n'abandonne pas un héritier. Dieu bénit le mariage.<sup>357</sup>

Le père vient de donner son quitus en entérinant le second mariage d'Ousmane. Il est désormais polygame pour de bon. La polygamie devient cependant une épée de Damoclès sur les femmes dans leurs foyers alors qu'elles étaient bien parties avec leurs conjoints à travers une vie monogamique qui les enchantait. Dans *Rebelle* de Fatou Keïta, Malimouna adulée, dorlotée et chérie par son mari Karim, se trouvait prise dans un rets conjugal, vu tous les nouveaux comportements intrigants de Karim, Laura viendra les confirmer, en éclaircissant cela par le constat d'un mariage traditionnel contracté par Karim avec une autre femme :

J'ai un ami qui connaît très bien Karim. Il a été invité au mariage traditionnel. Je suis désolée d'avoir eu à te le dire...

– Tu as bien fait...

---

<sup>356</sup>Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit., p. 112.

<sup>357</sup>Mariama Bâ, op. cit., p. 192.

Malimouna était effondrée. Elle comprenait à présent le comportement de Karim. Son irritabilité, son indifférence, ses sorties tardives...Et cette chemise, l'odeur de cette chemise...<sup>358</sup>

Malimouna vient d'embrasser sa nouvelle phase de vie de femme trompée, elle a une coépouse dont elle ne sait rien sauf l'odeur de son parfum, une rivale qui a même un enfant avec son mari :

Il avait pris une autre femme, avait eu un enfant d'elle, et il avait le culot de lui dire qu'il ne refaisait pas sa vie !<sup>359</sup>

Nous observons son ironie même face à son irresponsabilité.

Dans *La révolte d'Affiba*, Koffi qui faisait délecter Affiba dans son Eldorado va jeter l'éponge ; sa vie paisible de femme qui régente les détails de son foyer, va nous présenter curieusement un coup de théâtre. Il mettra un coup de canif dans leur mariage qui prendra une allure vertigineuse qui va tout droit dans la descente de l'enfer : Koffi harcelé par sa femme Affiba, se sent contraint de faire l'aveu qui montre irréfutablement qu'il est à la requête d'une seconde femme :

Elle revint sur ses pas et toucha à la porte de la chambre de Koffi. La chambre était vide. Sur la table de chevet, Affiba trouva un mot qui disait : « Affiba, j'ai fait ma valise et je pars. Il ne me sera plus possible de vivre dans le mensonge, maintenant que je t'ai fait l'aveu d'en aimer une autre. Si tu as un ennui quelconque, tu peux me joindre au cabinet. Je t'en conjure, pas de scandale surtout »<sup>360</sup>.

Le foyer prit véritablement le statut d'un foyer polygame. Décidément la transhumance conjugale au niveau des maris devint plus qu'effective : dans *Comme le bon pain* de Mariama Ndoye, Bigué ou Sissi verra le même tour que son mari Atou diminutif d'Atoumane va lui jouer sous l'insistance de sa mère qui lui proposa sa cousine Ndoumbé de même origine que lui :

J'attendais qu'Atou tînt la promesse qu'il m'avait faite de ne jamais demander la main de Ndoumbé. Il eut la faiblesse de trahir sa promesse. « Pourquoi ne pas épouser celle qui te donnera une descendance, » lui avait-on dit, vous devinez qui. « Tu t'obstines à rester avec cette Bigué sous prétexte que tu l'aimes. Quelles sont

<sup>358</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit., p. 192.

<sup>359</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>360</sup> Régina Yaou, *La révolte d'Affiba*, op. cit. p. 48.

ces histoires de Blancs ? Tu l'aimes ? Bon garde-la, mais prend aussi cette autre que le sort te désigne. Ne passe pas outre les recommandations de ta mère, tu t'en repentirais.<sup>361</sup>.

En effet, la mère d'Atoumane était aussi femme d'un polygame et en sait beaucoup de choses à ce sujet, toutefois, elle n'admettait pas et ne comprenait pas pourquoi sa bru ne pouvait pas supporter cela :

La polygamie, nous l'avons trouvée ici, nous l'y laisserons. Ce n'est pas vous qui, pour être allés à l'école des Blancs, changerez le monde<sup>362</sup> : clamait-elle à qui voulait l'entendre. Bigué se résolut à vivre avec Atoumane perdant leur intimité avec l'arrivée de sa rivale Ndoumbé :

Tout à l'heure donc, Ndoumbé arriverait pour partager notre vie dans cette maison blanche nichée sous les flamboyants qui avaient abrité mon bonheur total<sup>363</sup>.

Comme certaines femmes de sa génération elle se résignera pour supporter l'installation de sa rivale dans leur foyer :

Durant cette période inconfortable de vie à trois, mes amies me furent d'un précieux secours. Elles me firent passer le temps en me narrant des histoires de co-épouses toutes plus désopilantes les unes que les autres.<sup>364</sup>

Cependant, il y a également à travers les romans étudiés certains hommes qui étaient déjà mariés avant de connaître certaines héroïnes telle Juletane dans *Juletane* de Myriam Warner-Vieyra qui ne savait pas que son mari devenait bigame en l'épousant, ce n'était que sur le chemin d'aller vivre avec lui en Afrique qu'elle découvrit qu'il l'avait abusée : une compatriote à Mamadou son mari, après, rappellera à ce dernier :

Mamadou : « J'espère que tu as prévu de somptueux cadeaux pour Awa. A sa place, je ne t'aurais pas pardonné.<sup>365</sup>

Juletane reçut la puce à l'oreille, elle harcelera Mamadou pour en savoir long :

Qui était cette Awa ? Je ne cessai de le harceler de mille questions. De guerre lasse, il m'avoua qu'avant de partir faire ses études en France, il avait été marié selon la

<sup>361</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op., cit. p. 70.

<sup>362</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>363</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. p. 114.

<sup>364</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>365</sup> Myriam Warner-Vieyra, *Juletane*, op., cit., P. 33.

coutume de son pays avec une cousine, fille aînée d'un de ses oncles maternels et qu'il était père d'une fillette de cinq ans. Il n'eut pas à jouer vraiment un rôle dans ce mariage qui fut l'affaire de la famille.<sup>366</sup>

Juletane est troublée parce qu'elle vient d'apprendre qu'elle a une co-épouse ; et comme si cela ne suffisait pas, une fois installée chez Mamadou dans son pays le Sénégal, ce dernier en prendra encore une autre que Juletane devra supporter difficilement :

Depuis deux ans, environ, Mamadou a épousé une troisième femme, qui est en réalité la seconde, car je me suis retirée de la « compétition » et ne participe que de très loin à la vie de la maison. Ndèye, la nouvelle, me déteste, lance paroles et invectives en ma direction. Pourquoi ? Alors que je ne la regarde pas, je ne l'entends pas non plus. Je l'ignore, et c'est sans doute cela qui la vexe d'avoir à monologuer. C'est elle qui m'a baptisée « la folle. »<sup>367</sup>

Devenir polygame était naturellement chose admise dans cet espace africain textuel, si bien que d'habitude on ne se rend même pas compte à quel moment l'homme le devient, on le découvre bigame, polygame, et on doit accepter sans gêne apparemment : c'est le cas d'Assanga Djuli qui avait déjà deux femmes : la mère de la narratrice Edène qui s'appelait Andela et Fondamento de Plaisir, puis un de ces quatre matins, après une randonnée dans le village voisin, il revint à la maison avec une autre jeune fille qu'il déclara avoir épousée à la grande surprise des deux anciennes femmes. Mais Andela toutefois, jubilait de voir sa seconde c'est-à-dire sa rivale évincée comme elle l'avait été :

Maman fut surprise de voir papa rentrer si tôt et s'inquiéta : « T'as rencontré un problème mon époux ? Puis comme si elle venait de découvrir la présence de Biloa, elle demanda : « Qui c'est, celle-là ? » Papa mâchouilla une brindille d'herbe et dit : « C'est ma nouvelle femme. » Maman essuya ses inquiétudes en même temps que son chagrin : C'était à prévoir.<sup>368</sup>

Et cette manière de surprendre les femmes est chose récurrente dans les foyers traditionnels, déjà, dans *Rebelle* de Fatou Keïta, Sando était bien polygame quand il mariait Malimouna la fille de son ami Louma qui échangeait cette dernière contre des intérêts. Et lui-même Louma noçait comme il voulait et entrevoyait encore une quatrième épouse :

---

<sup>366</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>367</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>368</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op., cit., p. 133.

« Les nombreux enfants qu'il avait, se partageaient deux autres chambres, tandis qu'une cinquième pièce venait d'être aménagée en vue d'y recevoir sa nouvelle et quatrième épouse qui devait arriver dans un mois. »<sup>369</sup>

Pour ces catégories d'hommes pétris de tradition, la polygamie est un fait préétabli et dans la conscience même des femmes ; ainsi, dans *Eve et l'Enfer*, Miéva l'héroïne de ce roman, après avoir échoué dans sa vocation d'être religieuse, ne trouvait plus d'inconvénient à profiter de la vie et de sa beauté pour s'installer en troisième épouse dans des foyers déjà composés, et à plusieurs reprises : chez Dadjè comme chez Mahoussi elle était toujours adulée et demeurait la troisième épouse. Mais sa mère ne cesse de lui répéter que ces genres de mariages ne restent pas sans conséquences négatives et très graves : « Un foyer polygamique est un bourbier ma fille ! Je ne cesse de te le répéter. »<sup>370</sup> Mèton, la mère de Miéva avait-elle raison ? Parcourons-en encore les textes comme nous avons eu auparavant à délecter et à apprécier la bonne humeur des foyers monogamiques, nous découvrirons cependant des comportements conséquents de la polygamie.

### **Les conséquences déductibles de la polygamie**

Le vieux couple Gavé et Mèton a fait son libre choix d'être monogame ; en vertu de cela, tous leurs actes ne concordaient qu'à se mettre à l'abri de tout ce qui peut les séparer, leur vie très rangée et réaliste ne peut qu'être qu'un modèle pour les plus jeunes générations et non seulement pour les jeunes mais pour tous ceux qui sont épris de la joie de vivre en paix dans leur foyer :

Gavé et Mèton constituent des modèles parfaits pour nous les jeunes, et voilà des repères dont nous devons nous inspirer pour bâtir notre avenir et sur lesquels nous devons également prendre appui.<sup>371</sup>

Gavé faisait même cet aveu maléfique au niveau des hommes qui voudraient devenir polygame :

Gavé n'a jamais souhaité une nouvelle épouse malgré tout son avoir et son rang de noblesse : il a toujours fait cette remarque judicieuse : plusieurs femmes sous un même toit, brûlent la paille qui le couvre. Non seulement cela, mais c'est aussi comme le poids d'une montagne sur le dos d'un homme normal qui pèse à peine cent kilogrammes ? La montagne l'écrasera sans doute. Si donc un homme veut la

<sup>369</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, op., cit., p. 30.

<sup>370</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op., cit., p. 181.

<sup>371</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op., cit., p. 167.

paix, qu'il choisisse une seule femme comme le Créateur Lui-même en a décidé. Maintenant, l'homme qui opte pour la guerre peut prendre deux femmes ou plus, selon sa convenance. Là, il sera servi tout au long de sa vie jusqu'au seuil de son tombeau, il vivra dans le désordre, et tout au moins dans son esprit. Gavé a toujours conseillé une femme.<sup>372</sup>

Bien que le couple Gavé et Mèton ne soit pas instruit par l'école occidentale, il régente leur vie le plus simplement possible dans l'amour, le service et dans la foi et depuis qu'il a découvert la religion, mais bien sûr, bien avant, il conduisait leur maison dans le réalisme et avec la sagesse traditionnelle, et le bonheur était quasi présent. A en tenir compte de la réflexion de Gavé sur la polygamie, les conséquences qui en découlent de ce mode de mariage ne sont-elles pas réellement multiples et suicidaires ?

Dans cet éventail de situations mortifères engendrées par la polygamie, nous avons par exemple observé l'émanation de la mort physique et de la mort morale omniprésentes dans les foyers.

### **Mort physique**

En réalité, l'une entraîne l'autre et vice versa. La mort découverte, désormais dans la nouvelle atmosphère conjugale, peut concerner un membre ou plusieurs membres du foyer reconstitué en polygamie : soit le mari qui succombe, soit la nouvelle mariée ou même la première, ou encore la mort d'un enfant dans le foyer. Presque tous les onze romans analysés sont soumis à la loi de la mort précoce d'un des membres, à cause de la présence insidieuse de la polygamie : *Une si longue lettre* s'ouvre à une amie Aïssatou au motif de donner des informations sur la mort de Modou, le mari de la scriptrice devenue veuve. Modou, depuis son second mariage avec Binetou, n'est plus jamais retourné dans son foyer initial avant qu'il ne meure : c'est dans ce second foyer, qu'il connaîtra la piète condition de mort physique décrite par son ami médecin Mawdo Bâ :

Crise cardiaque foudroyante survenue à son bureau alors qu'il dictait une lettre. La secrétaire a eu la présence d'esprit de m'appeler. Mawdo redit son arrivée tardive avec l'ambulance. Je pense : « le médecin après la mort ». Il mime le massage du cœur effectué ainsi que l'inutile bouche à bouche. Je pense encore : le massage du cœur, bouche à bouche, armes dérisoires contre la volonté divine.<sup>373</sup>.

---

<sup>372</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>373</sup> *Ibid.*, p. 8.

La mort d'une manière ou d'une autre, vient ici mettre fin à l'injustice noire commise par Modou contre son premier foyer, et voilà sa disparition totale de la terre d'une façon inattendue.

Dans la même direction, Koffi après s'être installé chez sa nouvelle femme s'est senti obligé de revenir chez Affiba dans son premier foyer et cette fois-ci dans un burn-out total, sa santé étant complètement dégradée. Visiblement il battit de l'aile et malgré tout, Affiba l'accueillera toujours comme son mari : c'est dans cet état qu'il se revit et se retrouva à l'hôpital avec cette dernière, mais malheureusement au grand dam d'Affiba, il fermera ses yeux à la lumière du jour :

Toute la nuit, Koffi geignit. A l'aube, il tourna la tête vers sa femme et dit :

- Affiba ? Où es-tu ? Affiba, je vais peut-être mourir, je suis si fatigué !
- Je suis là, près de toi, mon chéri ! Ne dis pas de sottises. Et elle lui prit la main. Il poussa un soupir comme si la voix de sa femme l'avait rassuré et il tourna son visage de l'autre côté.<sup>374</sup>.

Ce soupir est la dernière réaction de Koffi sur la terre des vivants ? Affiba sentit par télépathie la mort de son mari ; sur le qui-vive, elle comprit la réaction du médecin : cinq minutes après, le médecin arriva. Il ôta la main de Koffi de celle de sa femme. Il écouta le cœur, tâta le pouls et regarda Affiba. Sans rien dire, il tira le drap et en recouvrit le visage de Koffi. Le cœur d'Affiba fit un grand bruit. Elle craignit de comprendre. Comment était-ce possible ? Le médecin prit Affiba par la main et l'emmena dans la salle de garde. La mort ici apparaît comme la sentence de la situation vécue dans le foyer, une vie écourtée et précoce de l'infidèle mari.

Dans *Un chant écarlate*, la polygamie programmée par Ousmane Guèye va engendrer une avalanche de situations calamiteuses dont la mort de Gorgui, l'enfant métis surnommé par Yaye Khady Gnouloule Khessoule, qui signifie dans la langue sénégalaise ni noir ni clair. Sa mère, Mireille la Blanche, va l'assassiner pour lui épargner de souffrir comme elle dans un monde si injuste :

- « Le Gnouloule Khessoule ! » n'a pas de place dans ce monde.
- Monde de salauds ! Monde de menteurs ! Toi, mon petit, tu vas le quitter !
- Gnouloule Khessoule !

---

<sup>374</sup> Régina Yaou, *La révolte d'Affiba*, op., cit., p. 134.

Elle fit fondre des dizaines de comprimés dans l'eau d'une tasse, et profita du cri du petit pour vider dans sa gorge le nocif breuvage. Le petit dormait du sommeil définitif où l'avait entraîné l'horrible breuvage.<sup>375</sup>

Pour peu de choses, Mireille entama le meurtre de son mari, en l'attaquant avec un coutelas :

Mireille l'avait attaqué. Deux blessures profondes à l'épaule et au bras droit handicapèrent Ousmane qui cherchait désespérément comment désarmer sa femme. « Comment m'en sortir ? » Les coups se succédaient. L'énergie de la folie manipulait le coutelas. Ousmane titubait vers la porte qu'il n'avait pas eu le temps de refermer. Sur le palier, il hurla de toutes ses dernières forces : « Geneviève ! Guillaume ! » avant de s'écrouler.<sup>376</sup>

Va-t-il trouver la mort définitivement, rien ne sera sûr, c'est du commissaire qu'on apprendra : « Ousmane est à l'hôpital. Sa vie n'est pas en danger, dit-on. »<sup>377</sup> Ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas sorti indemne. L'expression « dit-on » du commissaire n'est pas rassurante, ni une garantie qu'Ousmane soit exempt de la mort. Si cela se passait réellement ainsi, qu'a-t-il gagné dans sa vie polygamique ?

Par ailleurs cette éventuelle mort n'est pas loin de la porte du vieil homme à qui on venait de donner en mariage Fami Kana une jeune adolescente de quinze ans dans le roman *Rebelle* de Fatou Keïta. Cette jeune révoltée dans la situation de pédophilie où elle se retrouvait, fuit la maison conjugale, mais reprise par ses parents et après une bonne correction elle sera reconduite manu militari chez son mari le vieil homme qui de surcroît la battait. Fatiguée de subir des fantasmes du vieux mari, une nuit prise de folie, elle l'égorgea comme avait tenté Malimouna aussi avec le vieux Sando en lui administrant sur sa personne une statuette au poing :

Elle frappa une seule fois, de toutes ses forces ; Il s'écroula sans un cri. Ce n'est que lorsqu'il fut immobile devant elle, qu'elle prit conscience de ce qu'elle venait de faire.<sup>378</sup>

Tous ces vieillards polygames auraient pu ne pas être des victimes manipulées dans les mains de leurs jeunes femmes si seulement ils étaient sages. La jeunesse dont ils voulaient abuser

<sup>375</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op., cit., p. 245.

<sup>376</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>377</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>378</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, op., cit., p. 39.

n'a pas manqué de prendre autrement sa revanche. Dans ce cadre de mariage multiforme et mitigé le mari vieillard ne tire que la mort comme punition.

Et Mariama Ndoye dans *Comme le bon pain* peint ce mariage polygamique comme un trouble esprit de tous ceux qui s'y engagent : le mari de Bigué ou Sissi pour résoudre le problème de stérilité de cette dernière a pris une seconde épouse qui pouvait lui faire d'enfant, Ndoumbé une simple villageoise qu'il mit en balance avec Sissi qui décide de reprendre la route de l'université pour devenir médecin. En somme, Ndoumbé au cours de sa grossesse a mal géré son régime sodé et trouvera la mort sur couche ; la vie de leur mari commun Atoumane n'est pas de repos, il va falloir gérer de nouveau cette mort et il reviendra à l'état initial c'est-à-dire au foyer monogamique avec Bigué. Il aurait pu garder son énergie pour consolider son foyer que de détruire le capital-confiance qui existait entre Bigué et lui.

Cette même erreur d'Atoumane s'est répétée aussi dans *Les arbres en parlent encore* de Calixthe Beyala avec le protagoniste Assanga Juli le chef des Eton qui avait déjà deux femmes avant de prendre la troisième qui n'a que l'âge de sa fille Edène, à peine 18 ans, Biloa était son nom. De là, on note une fois encore la pédophilie. Biloa va tomber enceinte et finit par enfanter une fille. Sa beauté et sa jeunesse étaient sans aucun doute le signe de la jalousie de ses co-épouses. Et certainement par jalousie, elle a dû être empoisonnée :

La beauté de cette femme déchire toutes les respectabilités. Je me penchai pour déguster du regard le nectar sublime de cette grâce, ses bras, ses jambes, les plis aigus de ses articulations, sa peau tendue sur les os fragiles, et c'était l'immense beauté des forêts éton qui m'étreignait de toute sa force. Je me suis perdue. Je ne sais depuis combien de minutes je la contemplais lorsque maman surgit mains sur les hanches :

– Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-elle dans une folie furieuse. Debout paresseuse ! cria-t-elle.

Il y a autre chose dans la vie que...

Déjà, elle se précipitait, attrapait Biloa la secouait et ses paumes blanches comme les sables de la Sanaga battaient l'air.

Mais dit brusquement maman en la laissant retomber...Mais elle est morte !<sup>379</sup>.

Après cette mort, Assanga Juli de gré ou de force redevint également monogame. Fondamento de plaisir la seconde épouse décide de se séparer de lui pour une raison de commodité. A la

---

<sup>379</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op. cit., p. 160.

question du chef de savoir si Biloa doit quelque chose à quelqu'un qu'on le dise ouvertement : seule Fondamento de Plaisir répond en se sentant toute morveuse :

Personne ne bougea. Seule Fondamento de Plaisir cria, hystérique :

Je ne veux rien d'elle ! Je lui fais cadeau de tout ! Même de toi ! Je m'en vais !<sup>380</sup>

Un vide semble planer dans le foyer d'Assanga Juli d'où on peut soupçonner Fondamento de Plaisir d'homicide, mais pour le bonheur de la mère d'Edène, elle demeura désormais la seule femme qui n'est plus confrontée à la rivalité :

Mon cœur se serra, mais j'eus assez de force pour affronter deux détresses en même temps.

Pour la première fois, je vis un sourire vrai éclairer les lèvres de maman.<sup>381</sup>

De là, nous pouvons tirer comme conclusion qu'aucune femme dans le monde romanesque ne souhaite avoir une coépouse dans toute sa réalité. Compte tenu de tout ce que la polygamie engendre comme frustrations, le bon sens indique à toute femme que souffrir seule avec son conjoint vaut la peine, même si les travaux domestiques justifient éventuellement cette main d'œuvre encombrante.

Dans *Juletane* de Myriam Warner-Vieyra, nous verrons toute une série de morts dans le foyer de Mamadou et de Juletane : en épousant Juletane à Paris c'était dans une atmosphère de la bigamie à l'insu de Juletane ce qui va la déprimer mais cette déprime sera accentuée compte tenu d'un troisième mariage que Mamadou Moustapha contracta avec Ndèye une presqu'analphabète qui se croit émancipée et rendait la vie de Juletane infernale : partant de là Juletane tombe dans la démence et commettra de multiples meurtres en tuant les trois enfants de Awa sa coépouse sans au fait le vouloir :

Je ne peux plus arrêter de rire, j'en pleure. Il saura bientôt l'étendue de son malheur. Et la mort des enfants. Qui est responsable de leur mort ? ... Ne m'avait-on pas prescrit des gouttes ? Que Mamadou dût lui-même me faire prendre, et qu'il fallait tenir hors de la portée des enfants ?... Bien sûr, Mamadou me les avait laissées en me disant « pas plus de dix gouttes, n'est-ce pas ». A ce moment-là il pensait que si j'avalais le contenu du flacon, je résoudrais mon problème. Ce médicament a pu régler autre chose... »<sup>382</sup>

<sup>380</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op. cit., p. 162.

<sup>381</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>382</sup> Myriam Warner-Vieyra, *Juletane*, op. cit., p. 125.

Après la mort de ses trois enfants, Awa va se jeter à son tour dans un puits ne pouvant admettre la disparition de ses trois enfants en un jour d'affilée :

Un des jeunes frères d'Awa se tient debout, sous le manguier, près de Mamadou  
– Que se passe-t-il ?  
– Awa s'est jetée dans le puits de notre champ, la nuit dernière, répond Oumar, le frère d'Awa.  
Un malheur n'arrive jamais seul.<sup>383</sup>

Puis c'est la mort de Mamadou par accident :

Avais-je, malgré tout, gardé une lueur d'espoir de retrouver l'estime de Mamadou ? Je réalise aujourd'hui que je souhaitais le voir souffrir, mais n'avais jamais imaginé en toute conscience sa disparition : ses yeux se sont fermés sur la lumière du monde, il est parti pour l'ultime voyage, sur la route du village. Il s'y rendait en pleine nuit, dimanche dernier, après m'avoir conduite ici. Il a perdu le contrôle de sa vieille « 203 » qui a percuté un arbre et pris feu. Je me sens vidée de toute énergie. Je n'ai plus personne à aimer, personne à haïr. Je peux mettre le point final à ce journal que Mamadou ne lira pas.<sup>384</sup>.

Enfin, à travers cette série de morts, Juletane elle-même ne voit plus sa raison de vivre. Elle ne s'alimentait plus, souhaitant quitter le monde des vivants :

Hélène avait appris ensuite que Juletane ne réagissait plus depuis la mort de son mari. Elle refusait de se nourrir, et les médicaments semblaient n'avoir aucun effet sur son état. Chaque jour elle se laissait glisser un peu plus dans son rêve qui ne pouvait la conduire qu'à l'ultime délivrance... Le sursis de Juletane dura trois mois, après la mort de Mamadou. Un matin l'infirmière de garde l'avait retrouvée sans vie : son cœur usé s'était arrêté. Simplement.<sup>385</sup>

La mort est entrée dans le foyer de Juletane à cause de cette cascade de frustrations engendrées par la polygamie. Ce triste tableau mortifère se vit aussi dans *Eve et l'Enfer* de Georgette Houévi Tomédé ?

Souvenons-nous encore avoir fait mention du protagoniste central Miéva qui décida, emportée par le vent de son destin, de trouver refuge dans un foyer quel que soit sa nature polygamique ou autre mode. L'installation de Miéva dans le foyer de Mahoussi va générer

---

<sup>383</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>384</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>385</sup> *Ibid.*, p. 141.

d'autres problèmes si cuisants les uns à la suite des autres : le refus de la première femme du système polygamique se traduit par une série d'animosités dans la maisonnée de sa part :

Pauvre de lui, il a peur de Rissi, sa première épouse, qui a promis de nous causer des ennuis du monde. Il croit en tous ses actes, il la connaît parfaitement car c'est la femme de sa jeunesse, il connaît son caractère de vipère.

Des soupçons pèsent présentement sur elle, au sujet du décès de sa deuxième femme. L'autopsie a révélé un poison mortel.<sup>386</sup>

Ensuite, c'est la mort de Mahoussi le mari polygame lui-même : « Mahoussi venait de trouver la mort dans un accident de circulation. »<sup>387</sup> A qui le tour désormais, selon le plan machiavélique de Rissi la première femme de Mahoussi :

Ah ! Mahoussi n'a-t-il pas le pouvoir de faire ce qu'il veut ? Moi aussi, j'ai cette force-là. Qu'il se réveille, et qu'il guérisse sa princesse Miéva ! La prochaine victime on la verra très bien.<sup>388</sup>

Effectivement, Miéva va mourir, comme l'avait ordonné sa rivale Rissi :

Miéva vient de passer. Oui de passer dans un autre monde. Une vie s'est écoulée, un destin s'est accompli.<sup>389</sup>

Et dans toute cette aventure de Miéva, elle perdra également son fils Fèmi issu d'Adannou, celui-là même qui l'avait projetée dans un monde de souffrance sans merci :

Adan, ton père en est le prototype. Oui ! C'est lui, le commencement de mon enfer, l'auteur de mon nomadisme dans le mariage Il a détruit ma vie. Mais je sais une chose, je connais mon sort. Quant à lui, il verra la rétribution des méchants. J'ai confiance en Dieu mon unique Défenseur, Il est la Vengeance elle-même. Ah oui ! Il verra sa fin.<sup>390</sup>

Comme Miéva l'avait signifié, Adannou ou Adan, va devenir aveugle et plus tard va prendre rendez-vous avec la mort dans des conditions calamiteuses :

Il vivait dans une situation calamiteuse, et l'on retrouva un matin cet homme dans les caniveaux d'un quartier voisin. Il avait disparu pendant trois jours de la maison, et cela personne ne s'en était rendu compte. Son corps servait déjà de pâture et de

<sup>386</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 183.

<sup>387</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>388</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>389</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>390</sup> *Ibid.*, p. 157.

festin aux charognards. Sa dépouille était complètement émiettée, emportée par des eaux de pluie et de ruissellement.<sup>391</sup>

A en croire, la vie polygamique n'est pas une situation si aisée, la mort demeure le verdict provenant de la vendetta naturelle. Quand bien même le polygame ne meurt pas en connaissant une mort physique, il connaît tout de même une mort morale psychologique qui n'épargne pas surtout son entourage ; ainsi, même le simple fait d'avoir connu une première femme d'avec qui on a divorcée, ou encore qui est décédée, l'esprit polygamique semble ancré en soi dès qu'on prétende prendre une seconde femme en remplacement. Pour preuve, dans *Lezou Marie ou les écueils de la vie*, Régina Yaou nous amène à observer le père de Marie Lezou après la mort de sa femme Henriette Eyikpa Lezou dont Marie demeure leur fille unique, n'est pas exempte de violences infrahumaines. Marie sera abandonnée dès que Martin Lezou le père sera remarié et n'eut été cet abandon, elle ne serait pas confrontée à tant de difficultés qui vont l'entraîner au suicide aussi :

Mes ressources n'étant pas inépuisables, je me suis vu dans l'obligation de ne plus m'occuper de toi, pour offrir une vie décente à ma nouvelle épouse et aux enfants que nous aurons !<sup>392</sup>

Inéluctablement, la mort vient de la tourmente morale de tous les protagonistes observés. Le développement de cet aspect psychologique de tous les membres faisant parties des foyers polygamiques nous intéresse à cause des situations comportementales que cela présente et montre : nous découvrons aussi des pratiques qui conditionnent ces morts physiques : soit la jalousie, soit la pratique de la sorcellerie, du maraboutage et du fétichisme : Rissicatou la femme de Mahoussi a proclamé haut et fort qu'elle serait l'auteure de la mort de son mari, et de surcroît ne se cache pas pour annoncer à Miéva qu'elle la tuerait si elle ne renonçait pas aux biens de leur mari commun. La vengeance seule demeure la riposte des femmes enragées capables de tout ce qu'on pouvait pour tuer l'autre, la rivale, en l'empoisonnant par exemple, ou encore en l'envoûtant.

### **Mort morale : malaises émotionnels**

La mort physique a toujours été redoutable dans l'esprit des humains et on tremble quand elle frappe un proche. Mais quand elle surgit, elle arrange tout comme le disait ce mystique de Josémaria Escriva : « Tout s'arrange, sauf la mort... Et la mort arrange tout ».<sup>393</sup>

<sup>391</sup> Ibid., p. 204.

<sup>392</sup> Régina Yaou, *Lezou Marie ou les écueils de la vie*, op. cit. , p. 61.

<sup>393</sup> Josémaria Escriva, *Sillon*, Paris, Le Laurier, 1987, p. .247.

Effectivement, une fois constatée, on sait à quoi s'en tenir. Mais il y a une mort toujours relative à l'homme qu'on n'arrive pas souvent à canaliser de sitôt quand elle fait irruption dans la vie sociale, c'est la tourmente morale psychologique qui prend sa source dans les névroses, et généralement le constat est remarquable quand on a failli à sa vocation, à ses convictions, ou encore quand on a rompu un pacte. Ce genre de mort est d'habitude consigné dans un registre dont les agissements durent à long terme. Les conséquences qui en découlent ne sont pas les moindres et elles sont émanation d'actions nocives pour l'être humain.

Les onze romans étudiés nous enseignent par le menu cette décrépitude des hommes pris aux diverses proies de leurs vies de rêve bafouées. Malheureusement on en arrive à ce niveau lorsque les signataires d'un accord se désengagent et commencent à chercher leur bonheur personnel ailleurs ; or souvent, « les bonheurs à bas prix abaissent et avilissent l'homme » dixit un homme de Dieu dans sa prédication.

*Une si longue lettre* est en réalité la peinture de cette frange de la société c'est-à-dire l'ensemble de ces couples qui, une fois déçus, offrent un tableau désolant. Quel était donc leur rêve ? Nous le répétons une fois encore c'était bien vivre en paix leur amour sans intrusion de quelqu'un ou de quelque chose d'autre. Ils redoutaient d'être contrariés :

Nous n'avons pas le droit d'aimer et d'être aimées en paix<sup>394</sup>. Cette boutade est prononcée après un cri de cœur des femmes qui ont signifié leur mal : « Dans notre société, il faut ravalier ses larmes surtout dans des circonstances aussi banales et courantes que l'arrivée d'une co-épouse. Le mot est lâché : la polygamie. Notre mal n'est pas ailleurs.<sup>395</sup>

Plus nous décrivons le mariage polygamique, plus nous nous apercevons que chaque membre du foyer vit la situation d'une façon très complexe et même s'agissant des enfants comme des mariés.

Mawdo Bâ serait le premier acteur dans cette mouvance polygamique en acceptant d'aller au rendez-vous nuptial où sa mère l'avait convié, trahissant ainsi, son propre idéal, Aïssatou sa bien-aimée, toujours adulée sans équivoque. Il voulait à la fois faire l'amalgame de demeurer avec Aïssatou et au même moment respecter le choix de sa mère déclinante qu'il ne faudrait pas frustrer :

Si tu peux procréer sans aimer, rien que pour assouvir l'orgueil d'une mère déclinante, je te trouve vil. Dès lors, tu dégringoles de l'échelon supérieur, de la

<sup>394</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit., p. 13.

<sup>395</sup> *Ibid.*, p. 13.

respectabilité où je t'ai toujours hissé. Ton raisonnement qui scinde est inadmissible :

d'un côté, moi, « ta vie, ton amour, ton choix », de l'autre, « la petite Nabou, à supporter par devoir ».<sup>396</sup>

La première conséquence de ce choix de Mawdo, est le refus catégorique d'Aïssatou de partager son mari avec une autre femme. Elle laissera un message très réfléchi et éloquent pour lui notifier cela :

Mawdo, l'homme est un : grandeur et animalité confondues. Aucun geste de sa part n'est de pur idéal. Aucun geste de sa part n'est de pure bestialité.

Je me dépouille de ton amour, de ton nom. Vêtue du seul habit valable de la dignité, je poursuis ma route.

Adieu.

Aïssatou.<sup>397</sup>

Cette rupture marquera la nouvelle vie d'Aïssatou vers un projet incertain mais décisif. Atmosphère très pathétique, Aïssatou ne va plus reculer même si l'avenir s'avère dur et quand bien même psychologiquement elle soit ébranlée :

Et tu partis. Tu eus le surprenant courage de t'assumer. Tu louas une maison et t'y installas. Et, au lieu de regarder derrière, tu fixas l'avenir obstinément. Tu t'assignas un but difficile ; et plus que ma présence, mes encouragements, les livres te sauveront. Devenus ton refuge, ils te soutinrent.<sup>398</sup>

Quant à Mawdo, il ne se retrouvera plus jamais dans sa nouvelle relation, il est mort moralement et ne vit désormais qu'à travers les souvenirs d'Aïssatou, ce que tout le monde remarquait ostensiblement :

Mawdo ? Il renoue avec sa famille. Ceux de Diakhao envahissent sa maison ; ceux de Diakhao soutiennent la petite Nabou. Mais, et Mawdo le sait, il n'y a pas de comparaison possible entre toi, et la petite Nabou, toi, si belle, si douce ; toi, qui savais trouver des mots justes pour le délasser.<sup>399</sup>

Apparemment, Mawdo correspond à un pantin, un homme vidé de sa substance. Il est désaxé et à la recherche de son identité à travers Aïssatou qui, probablement, a réussi son pari :

<sup>396</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 50.

<sup>397</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>398</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>399</sup> *Ibid.*, p. 51.

Mawdo ? Que ne disait-il pas ? « Je suis déboussolé. On ne change pas les habitudes d'un homme fait. Je cherche chemises et pantalons aux anciennes places et ne tâte que du vide ». « Ma maison est une banlieue de Diakhao. Impossible de m'y reposer. Tout y est sale. La petite Nabou donne mes denrées et mes vêtements aux visiteurs<sup>400</sup>

Il va sans dire que Mawdo n'a plus d'autorité et de personnalité dans la mesure où il est assimilé à tout passant. Serait-il étranger chez lui-même ? De plus, il vit désormais dans un marasme. Sa conscience le gronde sans cesse ; il souhaiterait voir ses enfants. Cette nostalgie le conduit à interroger Ramatoulaye l'amie de son ex-femme :

Quelqu'un m'a dit t'avoir vue en compagnie de Aïssatou, hier ? Est-ce vrai ? Est-elle là ? Comment est-elle ? Et mes fils ? .<sup>401</sup>

En somme, si Modou Fall, mari de Ramatoulaye est mort physiquement, Mawdo ne se retrouve pas moins dans un état d'inertie. Il demeure une énigme et il est même souhaitable qu'il meure physiquement que de vivoter pour ne remplir que le désir de sa mère. Modou comme Mawdo ont failli à leurs convictions et aspirations. Leur amour a été mis en mal. Les conséquences sont néfastes pour leur entourage. Tous ont participé à la désolation et à la solitude de leurs premières épouses.

Ramatoulaye n'a pas de répit, et la trahison subie ne peut que la tourmenter, cependant, elle n'a pas été victime de la mort physique elle-même, mais que de tractations avec ses douze enfants abandonnés à sa seule charge ? Ramatoulaye, pour avoir vécu sa situation, qualifie la polygamie de drame pour bien démontrer le poids de la trahison dans sa vie :

Mon drame survint trois ans après le tien. Mais contrairement à ton cas, le point de départ ne fut pas ma belle-famille. Le drame prit racine en Modou même, mon mari.<sup>402</sup>

Cette trahison pure est d'autant plus atypique et osée : Modou a épousé une jeune adolescente de l'âge de sa fille Daba et qui plus est son amie. On peut assimiler cela à la pédophilie et au-delà à l'inceste : ce choc est prévisible pour toute la famille qui la vit exceptionnellement : Daba la fille aînée enrageait et souhaitait que sa mère demande le divorce d'avec son père pour essuyer l'affront reçu :

<sup>400</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>401</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>402</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 54.

Daba rageait, blessée dans son orgueil. Elle répétait tous les surnoms que Binetou avait donnés à son père : Vieil homme ! Ventru ! Le Vieux ! ...L'auteur de sa vie était quotidiennement bafoué et elle l'acceptait. Une colère épouvantable habitait Daba.<sup>403</sup>

Elle ne pouvait pas admettre que sa mère Ramatoulaye accepte de partager son père avec une ancienne amie, une fille de son âge à elle, elle lui conseillait de faire comme Aïssatou, de divorcer impérativement :

La rage de Daba augmentait au fur et à mesure qu'elle analysait la situation : « Romps, Maman ! Chasse cet homme. Il ne nous a pas respectées ni toi ni moi. Fais comme Tata Aïssatou, romps. Dis-moi que tu rompras. Je ne te vois pas te disputant un homme avec une fille de mon âge.<sup>404</sup>

Malheureusement pour Daba, Ramatoulaye va choisir la résignation de demeurer toujours la femme de Modou et d'accepter le principe du partage de la polygamie :

Oui, je voyais bien où se trouvait la bonne solution, la digne solution. Et, au grand étonnement de ma famille, désapprouvée unanimement par mes enfants influencés par Daba, je choisis de rester. Modou et Mawdo surpris ne comprenaient pas...Toi, mon amie, prévenue, tu ne fis rien pour me dissuader, respectueuse de mon nouveau choix de vie...Dès lors, ma vie changea. Je m'étais préparée à un partage équitable selon l'Islam, dans le domaine polygamique. Je n'eus rien entre les mains<sup>405</sup>

La rage de Daba va avoir raison de Ramatoulaye sa mère, ce qu'elle refusait se réalisa :

Je pleurais tous les jours...Mes enfants qui contestaient mon option me boudaient. Face à moi, ils représentaient une majorité que je devais respecter.

– Tu n'es pas au bout de tes peines, présidait Daba. Le vide m'entourait. Et Modou me fuyait. Les tentatives amicales ou familiales, pour le ramener au berçail, furent vaines. Une voisine du nouveau couple m'expliqua que la « petite » entrait en transes, chaque fois que Modou prononçait mon nom ou manifestait le désir de voir ses enfants. Il ne vint jamais plus ; son nouveau bonheur recouvrit petit à petit notre souvenir. Il nous oublia.<sup>406</sup>

<sup>403</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>404</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>405</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 69.

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 69.

Si Ramatoulaye est affectée par le choc du remariage de son mari et ensuite par la définitive séparation d'avec lui, elle n'est pas au bout de ses peines, qui ne font que commencer : le premier choc fut tout d'abord la manière banale dont l'Iman, le frère de Modou Tamsir, Mawdo sont venus lui annoncer cela comme une fatalité :

- Quand Allah tout puissant met côté à côté deux êtres, personne n'y peut rien...
- Dans ce monde rien n'est nouveau...
- Un fait qu'on trouve triste l'est bien moins que d'autres...<sup>407</sup>

Toutes ces déclarations confirment que dans la société sénégalaise, prendre une nouvelle épouse est une chose courante, normale et même divine. Pour preuve, c'est l'Iman garant de l'Islam même qui a eu la responsabilité et la charge de prévenir l'épouse trompée, qui d'ailleurs reçoit stoïquement la nouvelle :

Je m'appliquais à endiguer mon remous intérieur. Surtout, ne pas donner à mes visiteurs la satisfaction de raconter mon désarroi. Sourire, prendre l'événement à la légère, comme ils l'ont annoncé. Les remercier de la façon humaine dont ils ont accompli leur mission. Renvoyer des remerciements à Modou, « bon père et bon époux », « un mari devenu un ami ». Remercier ma belle-famille, l'Imam, Mawdo. Sourire. Leur servir à boire. Les raccompagner sous les volutes de l'encens qu'ils reniflaient encore. Serrer leurs mains.

Comme ils étaient contents, sauf Mawdo, qui, lui, mesurait la portée de l'événement à sa juste valeur.<sup>408</sup>.

De toutes parts, on note combien la société est monstrueuse et hypocrite ; la société met en fin de compte la gloire dans ce qui devait faire honte : contre toute attente, Ramatoulaye fait le jeu de ne pas donner libre cours à son amertume, à ce poison qu'on vient injecter dans son cœur tant chargé de douleurs. Paradoxalement, c'est le frère de Modou qui prend un malin plaisir à vanter les qualités et mérites de cette première épouse, mérites qui, en principe devraient servir de rempart pour éviter un second mariage qui ne se justifie même pas et qui n'aurait aucun sens :

Modou te remercie. Il dit que la fatalité décide des êtres et des choses : Dieu lui a destiné une deuxième femme, il n'y peut rien. Il te félicite pour votre quart de siècle de mariage où tu lui as donné tous les bonheurs qu'une femme doit à son mari. Sa famille, en particulier moi, son frère aîné, te remercions. Tu nous as

<sup>407</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>408</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 58.

vénérés. « Tu sais que nous sommes le sang de Modou. » ... Rien que toi dans ta maison si grande soit-elle, si chère que soit la vie. Tu es la première femme, une mère pour Modou, une amie pour Modou.<sup>409</sup>

Ces compliments traduisent bien la cupidité et l'envie de Tamsir des biens de son frère cadet, y compris Ramatoulaye elle-même, qu'il désirera après la mort de Modou son jeune frère : « Après ta ‘sortie’ [sous-entendu : du deuil], je t’épouse »<sup>410</sup>, déclare-t-il. On a l'impression que la femme fait vraiment partie des biens du patrimoine de l'époux dans le mariage. Elle peut passer d'une main à une autre sans son consentement, exactement comme un objet quelconque qu'on affecte à un héritier.

Moralement et psychologiquement secouée, Ramatoulaye doit faire face aux occupations courantes ou quotidiennes de la vie de leur foyer que Modou délibérément a abandonnées. Elle est contrainte à vaquer à une double tâche : sa part qu'elle accomplissait déjà avec zèle et en plus, celle de Modou le mari désavoué. :

Je survivais. En plus de mes anciennes charges, j’assumais celles de Modou.

L'achat des denrées alimentaires de base me mobilisait toutes les fins du mois ; je me débrouillais pour n'être pas à court de tomates ou d'huile, de pommes de terre ou d'oignons aux périodes où ils se raréfiaient sur les marchés ; j'emmagasinais des sacs de riz « siam » dont les Sénégalaises raffolent. Mon cerveau s'exerçait à une nouvelle gymnastique financière.<sup>411</sup>

En faisant face à toutes les dépenses, elle doit courageusement s'adapter aussi aux travaux de réparations de la maison ; généralement cela incombait aux hommes :

Les dates extrêmes de paiement des factures d'électricité ou d'eau sollicitaient mon attention. J'étais souvent la seule femme dans une file d'attente.

Remplacer serrures et loquets des portes détraquées, remplacer les vitres cassées était ennuyeux autant que la recherche d'un plombier pour secourir les lavabos bouchés.<sup>412</sup>

Toutes ses entreprises au niveau de Ramatoulaye l'aidaient quand même à tuer le temps et bien sûr, à s'éloigner le plus possible de la tourmente morale :

<sup>409</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>411</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>412</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 76.

Je faisais face vaillamment. J'accomplissais mes tâches. Elles meublaient le temps et canalisaient mes pensées.<sup>413</sup>

Mais en réalité, la nostalgie arrivait à l'assiéger de temps en temps : Modou lui manquait, et des souvenirs la submergeaient, l'accablaient, activant en elle tous les douloureux sentiments de regret, d'abandon, d'errance et même de pitié. Elle est comme un être qui broie du noir et crie au secours :

Mais le soir, ma solitude émergeait, pesante...Les habitudes communes resurgissaient à leur heure. Me manquaient atrocement nos causeries nocturnes ; me manquaient nos éclats de rire délassants ou complices ; me manquaient comme de l'opium, nos mises au point quotidiennes. Je me mesurais aux ombres. L'errance de ma pensée chassait tout sommeil. Je contournais mon mal sans vouloir le combattre.<sup>414</sup>

Cette situation de la désertion de Modou dans le foyer, Ramatoulaye ne comprendra jamais cela, et que son ami Mawdo Bâ prenne une seconde épouse, cela demeure obscure et une énigme au niveau des hommes. Mais face à la polygamie, chaque femme réagira à sa manière.

Aïssatou représente la femme de la génération émergente et inaugure la femme intellectuelle qui sait dit non à la chosification et est prête à assumer sa destinée quels que soient le coût et les difficultés endurés pour acquérir cette liberté :

Comme j'enviais ta tranquillité lors de ton dernier séjour ! Tu étais là, débarrassée du masque de la souffrance. Tes fils poussaient bien, contrairement aux prédictions. Tu ne t'inquiétais pas de Mawdo. Oui, tu étais bien là, le passé écrasé sous ton talon.

Tu étais là, victime innocente d'une injuste cause et pionnière hardie d'une nouvelle vie.<sup>415</sup>.

Aïssatou semble avoir une paix après le naufrage du mariage, ce qui montre bien que cette institution bien que partagée par tout le monde n'est pas une fin en soi. Son foyer annonce la préfiguration des foyers monoparentaux, bien que cela ne soit pas souhaitable et voulu par elle. Elle va indéniablement réussir sa vie avec ses quatre garçons. Pour elle, la vraie liberté s'arrache et se mérite.

---

<sup>413</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>414</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>415</sup> *Ibid.*, p. 53.

Dans *Rebelle* de Fatou Keïta, Malimouna sera aussi la pionnière, celle qui a voulu faire sortir les femmes de l’enlisement des traditions, de l’esprit patriarchal, des superstitions et mœurs, éléver leur conception du monde, cultiver leur personnalité, en renforçant leurs qualités innées, faire pression sur leurs propres défauts, faire fructifier en elles les valeurs de la morale universelle ; voilà la tâche qu’elle s’était assignée, mais surtout lutter contre l’excision qui demeure la cible de son combat, la polygamie n’en est pas exempte : pendant toute cette lutte, son mari Karim constitue une entorse dans son combat : il a déjà failli au niveau du foyer en la trompant en prenant une autre épouse. Malimouna ne va pas par quatre chemins, dès qu’elle serait prête elle demandera le divorce : « Qu’est-ce que j’aurai à regretter ? Mon mariage ? Je vais de toute façon introduire une demande de divorce pour bigamie ! »<sup>416</sup> Sans autre mesure, Malimouna ne supportait plus rester avec Karim. Comme Aïssatou dans *Une si longue lettre*, elle quitte le domicile conjugal pour s’assumer :

Karim était parti en mission pour quelques jours. Elle en profita pour déménager. Elle ne supportait plus de vivre à ses côtés et il le savait... Elle avait loué une petite villa à l’opposé de la ville... Elle se sentait épanouie et belle de nouveau. Quitter Karim n’avait pas été aussi difficile qu’elle le craignait. Elle se sentait revivre.<sup>417</sup>

Malimouna comme Aïssatou, refuse catégoriquement la polygamie :

– Je ne reviendrai pas à la maison, dit Malimouna d’un ton ferme. Tu as choisi de refaire ta vie, je ne peux pas t’en empêcher, mais je refuse de vivre une vie que je n’ai pas choisie.<sup>418</sup>

Le divorce a été une meilleure solution pour ces deux protagonistes avant-gardistes de l’émancipation de la femme africaine.

Quant à Ramatoulaye comment s’est-elle comportée ? Si Aïssatou a opté pour le divorce après la trahison de son mari, Ramatoulaye sa meilleure amie, a plutôt accepté le partage du mari selon la vie polygamique dans l’Islam. Femme pourtant intellectuelle, Ramatoulaye oscille entre le modernisme et la tradition : elle est à la croisée de deux mondes encore, bien que nous soyons à l’orée du troisième millénaire. Elle pense ne se réaliser que dans le mariage, raison pour laquelle elle ne pouvait pas se défaire moralement de Modou et cela lui cause plus de soucis :

<sup>416</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, op., cit., p. 200.

<sup>417</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>418</sup> *Ibid.*, p. 209.

Je suis de celles qui ne peuvent se réaliser et s'épanouir que dans le couple. Je n'ai jamais conçu le bonheur hors du couple, tout en te comprenant, tout en respectant le choix des femmes libres.<sup>419</sup>

Mais hélas ! Ramatoulaye n'aura même pas cette vie qu'elle sollicitait en se résignant. Elle ne sera pas divorcée, elle ne sera pas non plus femme qui a admis de vivre dans un foyer polygame, elle est tout simplement une femme abandonnée sans équivoque :

Je n'intéressais plus Modou et le savais. J'étais abandonnée : une feuille qui voltige mais qu'aucune main n'ose ramasser, aurait dit ma grand-mère.<sup>420</sup>

Exactement comme Matou, la mère de Malimouna dans le roman *Rebelle*, qui a connu la même situation : pas de partage de « tour » polygamique, elle a été délaissée avec sa fille, et ce n'est que par un sursaut de rappel que son père est venu la chercher parce que nubile, pour la livrer comme une marchandise ; cette parenthèse nous l'avons déjà signalée. Ainsi, Ramatoulaye n'avait même pas eu l'occasion de se résigner comme Jacqueline l'ivoirienne qui optant pour un mariage panafricain, a dû se résigner et même frôler la schizophrénie :

Jacqueline pensait à la mort. Elle l'attendait, craintive et tourmentée, la main sur la poitrine, là où la boule invisible, tenace, déjouait tous les pièges, se moquait avec malice de tous les tranquillisants<sup>421</sup>.

Son mari sénégalais, qui noçait sans fin, n'a pas su qu'elle avait aussi un cœur humain capable d'être blessé et d'être tourmenté. Après maintes consultations, on va lui faire comprendre qu'elle doit se ressaisir et faire face à la vie : le dénouement fut positif quand elle comprit que la vie valait plus que le mariage :

Il faut réagir, sortir, vous trouver des raisons de vivre. Prenez courage. Lentement, vous triompherez... Le médecin ponctuait ses mots de hochements de tête et de sourires convaincants qui mirent en Jacqueline beaucoup d'espérance. Ranimée, elle nous rapporta ces propos et nous confia qu'elle était sortie à moitié guérie. Elle connaissait le noyau de son mal et le combattrait. Elle se moralisait. Elle revenait de très loin, Jacqueline !

Pourquoi ai-je évoqué l'épreuve de cette amie ? A cause de son issue heureuse ?<sup>422</sup>

<sup>419</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 82.

<sup>420</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>421</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>422</sup> *Ibid.*, p. 68.

En menant l'analyse de l'état psychologique des femmes trompées, nous découvrons une autre nouvelle réaction des premières épouses trahies. Jacqueline a triomphé du défaitisme. A contrario, Mireille de La Vallée, l'aristocrate blanche, n'a pas pu supporter ~~sn~~ mal de femme bafouée. Compte tenu de tout ce qu'elle avait laissé derrière comme bonheur, aisance, richesse, honneur et gloire et même la sécurité et la protection de sa famille, alors qu'elle n'était qu'une unique fille de ses parents, élevée dans la stricte loi de l'aristocratie, elle ne pouvait pas s'attendre à une telle haute trahison. Mireille de La Vallée renonça à tout cela pour se rendre compte qu'elle avait perdu son temps et avait trahi plutôt ses parents pour un traître en tout perdant, non seulement son identité, sa conviction de l'universalité de l'humain, où le mariage n'a pas de frontière, ni la race comme motif de pauvreté et de discrimination : elle écrira une lettre pour signifier tout cela à ses géniteurs et pourtant, la trahison qui devait arriver est bien omniprésente dans son foyer :

Vous m'avez aimée à votre manière et je sais ce que je représente pour vous.  
L'immensité de votre douleur m'accable. Mais on n'échappe pas à son destin. Je ne  
peux renoncer à celui que j'aime, parce que simplement il est noir.

Je tourne le dos à un passé protégé pour embrasser l'inconnu. Je le sais. Je renonce  
à l'aisance pour l'aventure. Je le sais encore ! Je me dis que le bonheur ne se donne  
pas. On le mérite. On le construit.<sup>423</sup>

Mireille de La Vallée, entre autres comportements, ne se retrouve plus parce qu'elle ne peut jamais imaginer un seul instant que son mari puisse la tromper. Sa raison affectée, elle tombe dans la défaillance totale : toute sa vision du monde s'effondre, elle bascule dans des actes de démence, elle ne peut plus supporter cette si grande et haute trahison :

Ousmane Guèye ensommeillé fut accueilli par une nudité échevelée. Mireille  
vociférait :

– Sale Nègre ! Menteur ! Infidèle ! Adultère ! C'est meilleur avec ta Négresse,  
n'est-ce pas ? Réponds ! C'est bon avec ta Négresse et l'encens. Tu aimes ton  
gnoul plus que le gnouloule khessoule !<sup>424</sup>

Nul doute, Mireille de La Vallée a capitulé devant la vie adultérine d'Ousmane qui s'est installé dans la polygamie dans une double relation avec Ouleymatou. Or Mireille de La Vallée demeure sa première épouse. Elle n'a jamais décidé cette vie qui sort de tout son entendement. Cependant, elle ne sera pas la seule à vivre cette déception cauchemardesque :

<sup>423</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op., cit., p. 117.

<sup>424</sup> *Ibid.*, p. 245.

Juletane va sombrer dans un puits assurément nécrologique, dont les conséquences que nous avons déjà mentionnées, ont engendré tant de morts et sa propre mort, à cause de tous ses soucis qu'elle ne pouvait plus gérer. Vide, elle se sent comme une épave humaine qui n'a plus sa raison de vivre :

Me voici aujourd'hui, au bout de quatre ans de sursis, définitivement seule au monde, le cœur vide d'espoir. Ma vie valait-elle la peine d'être vécue ? Mon passage ici-bas n'aura-t-il été qu'un accident ? Comme j'aimerais m'endormir aussi, pour une longue nuit de repos ! Me réveiller dans un autre monde où les fous ne sont pas fous, mais des sages au regard de la justice.<sup>425</sup>

Juletane une femme des îles lointaines, Antillaise, avait la grande joie de retrouver l'Afrique, le continent de ses ancêtres à travers son mari Mamadou Moustapha. Devenue elle-même un produit occidental par sa culture, elle n'a pas pu en réalité s'« africaniser » en acceptant sans heurt la polygamie qui s'imposait à elle. Mireille de La Vallée, quant à elle, de surcroît de pure culture occidentale de naissance, une femme élevée dans la haute noblesse, n'a pas non plus supporté le système polygamique qu'Ousmane Guèye a pu lui imposer. Jacqueline l'Ivoirienne n'est pas loin de la culture occidentale parce que de religion protestante où la monogamie est de rigueur. Cette catégorie d'épouses occidentalisées ont vite fait de connaître des troubles psychologiques beaucoup plus pathologiques que chez les Africaines de culture.

Cependant, Malimouna, Affiba, Aïssatou, et Ramatoulaye vont supporter leurs désarrois avec plus de réalisme sans tomber dans la démence, ne serait-ce pas parce qu'elles viennent déjà des familles polygamiques ou du moins de culture où la polygamie est chose courante, comme le disait Karim pour contrecarrer son épouse Malimouna :

Je n'ai pas l'intention de divorcer de toi, mais je veux prendre une deuxième femme. J'en ai le droit, tu sais que je viens d'un milieu polygame, et toi aussi, d'ailleurs.<sup>426</sup>

Cependant, la plupart des femmes africaines romanesques optent souvent pour la résignation, soit par faiblesse ou par manque de confiance en soi, soit parce qu'elles ont beaucoup d'enfants et pensent à la survie de leur progéniture. En exemple, nous avons le cas de Ramatoulaye et celui des deux premières femmes de Dadjè dans *Eve et l'Enfer* où Miéva régnait :

<sup>425</sup> Myriam Warner-Vieyra, *Juletane*, op. cit., p. 141.

<sup>426</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit., p. 200.

Les deux rivales avaient toujours la crainte de l'offusquer par quelques moyens que cela soit et elles ne voulaient pas commettre la moindre erreur envers elle. Aucune ne voulait être répudiée, elles avaient beaucoup d'enfants pour Dadjè et que de garçons. Qui donc s'en occuperait après ? Dadjè c'était l'opulence après tout et répondait aux besoins financiers de chacun dans cette maison.<sup>427</sup>

Parmi celles qui se résignent, il y a celles qui gardent patience et espoir et souvent ce sont les premières épouses qui ont leurs stratégies pour contourner le système polygamique/ Nous pouvons même citer Tante Coura qui n'a même pas laissé un seul jour à sa co-épouse annoncée par son mari, dormir dans son foyer. Par sa ruse si ludique, elle repoussa Soda sa présumée rivale. Tante Coura, par coutume, devrait recevoir la visite de sa co-épouse avec ses parents, certainement endimanchés pour la circonstance : celle-ci doit se montrer stoïque comme toute Sénégalaise confrontée à l'arrivée d'une co-épouse. Contrairement à cela, Tante Coura va se déguiser en folle crayeuse, très sale, répugnante et dégoûtante. Soda, la nouvelle mariée, prise de panique de devoir côtoyer un tel personnage, s'identifie aussitôt à elle dans les jours à venir et refuse de subir ce sort en déclarant forfait :

Une bonne heure avant le moment prévu pour leur arrivée, je revêts des haillons, je me saupoudre de talc comme si j'étais possédée par des génies calcaires, je déménage mon salon ; y placer des chaises en osier branlantes et dégarnies ; je remplace mon matelas « Simco », marque très prisée alors, par une paillasse miteuse obligamment prêtée par le palefrenier du coin. Je déchire la paillasse en son milieu, place des brins de paille artistiquement dans ma tignasse ; je me gratte les jambes pour les rendre toutes crayeuses. Ceci fait, complètement métamorphosée, je me regarde dans une glace, cela me donne la chair de poule, et si j'avais vraiment perdu l'esprit ! Le cœur palpitant, je m'installe jambes écartées sur mon lit défait, pour recoudre ma paillasse avec une énorme aiguille, celle dont des pêcheurs lébous se servent pour réparer leurs filets.<sup>428</sup>

Grâce à sa ruse, Tante Coura a pu se défaire de la polygamie que son mari El Hadj Mbaye très ingrat, voulait lui imposer sans gêne. Compte tenu de la bienveillance de Tante Coura envers lui, qui n'est plus à mentionner, on peut qualifier son époux d'ingratitude.

Dans *Eve et l'Enfer*, la première femme de Dadjè, par une heureuse providence, s'était débarrassée de ses deux rivales en un temps record inattendu :

<sup>427</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 78.

<sup>428</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op., cit., p. 23.

C'était vraiment l'apothéose. Une joie extrême inondait la première épouse qui ne cessait de proclamer haut les bienfaits du Bon Dieu d'amour, qui causa la défaite naturelle de Miéva après le départ de la seconde femme pendant les querelles que l'existence de Miéva générait.<sup>429</sup>

Cette même joie qui a inondé la première épouse de Dadjè est la même à laquelle nous assistons chez la mère d'Edène la narratrice, Andela dans *Les arbres en parlent encore* de Calixthe Beyala. Depuis la mort de Biloa la dernière et petite femme bien adulée d'Assanga Djuli, Fondamento de Plaisir décide de son propre chef de quitter le mari commun :

Fondamento de Plaisir ramassa son baluchon et je la vis s'éloigner, pas à pas, dans les rayons lumineux qui partaient de ses cheveux avant de s'étendre sur ses épaules et former une ombre gigantesque dans la poussière rouge. Mon cœur se serra, mais j'eus assez de force pour affronter deux détresses en même temps.<sup>430</sup>

Chose curieuse, Edène fut triste et de la mort de Biloa et du départ instantané de Fondamento de Plaisir, les deux rivales de sa mère. A contrario, elle constata la joie de sa mère qu'elle vit très détendue, plus qu'enchantée :

Pour la première fois, je vis un sourire vrai éclairer les lèvres de maman. Sa patience, sa ténacité, cette lâcheté, qui la poussait à ne jamais affronter les choses, venait de remporter une grande victoire. Plus tard, à l'heure où la nuit mange la nuit, je la vis assise à côté de papa sous la véranda... Puis, elle se lova dans ses bras-Amen !<sup>431</sup>

Cette patience, si elle est mêlée à la résignation, a certainement des atouts pour remporter la bataille. Il faut admettre que la nature règle les problèmes avec justice, et c'est le cas également de Bigué qui, ayant renoncé à aller poursuivre ses cours, décida de s'occuper pleinement de son foyer et de son mari Atoumane. Ironie du sort, elle a des difficultés à enfanté comme elle le souhaitait. Alors, Atounane va écouter attentivement la voix autoritaire de sa mère lui indiquant sa cousine Ndoumbé. Cela ne tardera pas à se réaliser pour le bonheur de Sabel la mère, qui pensait être comblée de petits-enfants. Malheureusement, Ndoumbé trouvera la mort en couches, et Bigué, avec patience, réussira à récupérer son homme qui désormais optera pour la monogamie. Les femmes résignées sont d'une façon

<sup>429</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 81.

<sup>430</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op. cit. , p. 163.

<sup>431</sup> *Ibid.*, p. 163.

générale, des femmes de culture villageoise, et également celles qui sont à la croisée de la tradition et de la modernisation.

La tourmente morale n'a pas épargné les enfants dans le système polygamique : la mort des trois enfants d'Awa qui conduisit cette dernière au suicide, et non pas la polygamie en tant que telle. Mais aussi la mort de Gorgui, l'enfant métis tué par sa mère pendant sa démence. On peut citer aussi la mort de Fèmi, l'enfant énigmatique d'Adannou et de Miéva dans *Eve et l'Enfer*. A cause de la mauvaise éducation reçue de son père, il n'échappera pas au verdict de la nature :

Ah ! Fèmi, enfant emblématique, il souffre de tout. Son mal ne provient-il pas de la tourmente morale ? Un mal venant des origines lointaines, dès le sein de sa mère ?

Victime innocente, du « syndrome d'infidélité et de divorce dans l'amour, [le SIDA]».<sup>432</sup>

La société nous aurait donné deux sortes de SIDA, l'un à caractère physiologique, et l'autre psychologique.

Hormis ces cas de mort résultant des foyers polygamiques, nous assistons à d'autres problèmes liés à la survie et à la subsistance : les enfants mènent un combat pour leur pitance, pour leur entretien et parfois pour leur éducation. Ils font pieds et mains pour sortir du sous-développement. On peut relever le cas des enfants de Miéva, réfugiés chez leurs grands-parents pour éviter les assauts des beaux-pères et des rivales de leur mère :

Chez les grands-parents ici, il fait bon vivre, Mèton gère seule sa maison comme bon lui semble. Il n'y a jamais eu de différends entre qui que ce soit. Dans les cours où nous sommes passés, ce sont constamment des querelles d'antagonistes, entre enfants de rivales, où tous les ustensiles, même les boîtes de conserves usées, les tessons de bouteilles, devenaient des armes pour se défendre.<sup>433</sup>.

Shèva avec sa fratrie ne peut oublier de si tôt leurs souffrances à force de passer de maison en maison :

Nous étions obligés de quitter papa pour des aventures dont nous ne connaîtrions jamais a priori le dénouement. Des situations que nous n'avons jamais choisies, nous traumatisaient. Nous sommes passés de maison en maison en tant que locataires, avec tous les problèmes qui minent les cours communes.<sup>434</sup>

<sup>432</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 186.

<sup>433</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 155.

Ce tableau est vécu de manière presqu'identique et authentique chez les Ngom, surtout au niveau de la nourriture quotidienne :

Dans cette répartition du contenu de la marmite, les enfants étaient lésés et leurs doigts ne heurtaient que des os dans le couscous ou le riz.

Ousseynou s'étonnait : Les Guèye mangeaient lentement. Chez lui, dans le groupe des enfants, on ne mâchait pas : on avalait pour « profiter » le plus possible, rivalisant avec les « poignées géantes » des aînés redoutés qui se taillaient des parts royales. Personne ne protestait de peur d'être traité de « siskatt »<sup>435 436</sup>.

En somme, tous les enfants dans les foyers polygames mènent des luttes comme leurs diverses mères qui se débattent pour être chacune la dulcinée du père. De toute manière, Ramatoulaye ne fait pas partie de ces cas. Au contraire, elle se réjouit de ses enfants qui lui apportaient plutôt du réconfort dans sa difficile situation d'être désormais femme abandonnée :

Je connus la rareté des moyens de transport en commun. Mes enfants faisaient en riant ce dur apprentissage. J'entendis un jour Daba leur conseiller : « Surtout, ne dites pas à maman que l'on étouffe dans les cars aux heures de pointe. » Je pleurais de joie et de tristesse mêlées : joie d'être aimée de mes enfants, tristesse d'une mère qui n'avait pas les moyens de changer le cours des choses.<sup>437</sup>

Cette joie partagée des enfants et leur mère est également vécue chez les enfants de Miéva. Shèva son aînée a toujours une volonté manifeste de réussir dans la vie, en l'occurrence à l'école, pour sortir de l'enlisement de la précarité :

Ah ! Quelle école de grande réputation !

Maman, je te le promets, je mettrai tout mon zèle pour gagner la sympathie de ces bonnes dames.

– Shèva, je suis vraiment heureuse de ta satisfaction. Naki et Taki sont aussi ravis de leur école. Le seul moyen pour remercier tonton Mahulé, c'est de travailler en classe, d'occuper les premiers rangs n'est-ce pas ?

– Oui maman, c'est d'accord !<sup>438</sup>

En réalité, dans un foyer polygamique, la mère est pratiquement toujours de connivence avec les enfants. Le père reste en réalité souvent seul, surtout pendant sa vieillesse.

<sup>435</sup> Celui qui répugne à partager la nourriture dans la langue sénégalaise.

<sup>436</sup> Mariama, Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit. , p. 13.

<sup>437</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 79.

<sup>438</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 153.

Dans les romans analysés, nous venons d'examiner pratiquement toutes les attitudes observées dans un foyer monogamique d'une part, et les attitudes engendrées dans le système polygamique d'autre part. Cependant, nous voulons les mettre en rapport avec d'autres traits comportementaux liés à ces deux modes de vie, dans un récapitulatif comparatif.

### **Mariage monogamique**

Comme résultat, nous obtenons des vertus comme l'unicité du foyer, en présence d'une femme et d'un homme, qui partagent leur quotidien commun en regardant dans la même direction. Le partage, la solidarité, la complicité, le respect mutuel, le don de soi, l'abnégation, la parité partagée avec des partenaires épanouis dans l'intimité, dans la confiance mutuelle, dans la paix. Tels sont les fruits du bonheur dans un foyer monogame.

### **Le foyer polygame**

A contrario, il est semé de beaucoup d'embûches. Nous avons noté que c'est plutôt une association de femmes autour d'un homme qui prétend posséder deux, trois, quatre épouses sinon plus. C'est la même chose pour la femme polyandre. Dans ce tableau il n'y a pas d'unicité. La mésentente, la jalousie, la suspicion, le sadisme, la trahison, l'égoïsme sont les lots de la polygamie. Foyer de tensions, ouvert à toutes les violences de tous ordres, il ne peut jouir de la paix. L'effondrement de ce foyer est garanti et malheureusement, il peut engendrer des morts précoces accidentelles, et parfois de la tourmente morale.

Au sujet de ces deux études de vie de couples analysées, comment pourrait-on choisir délibérément la polygamie ? C'est exactement ce qui choque souvent ceux qui ont toujours justifié et protégé leur vie de couple en se gardant de la polygamie. Le choc est d'autant plus grand pour eux qu'ils se demandent si le discernement est réservé à l'humanité en tant qu'êtres pensants, ou pour des animaux qui n'ont pas de logique, dans la mesure où les dégâts causés par ce système polygamique sont énormes et impensables. La question devient plus étonnante lorsque des intellectuels, même de valeur, tombent dans ce puits de désordre. Ainsi, Modou Fall, mari de Ramatoulaye, un grand juriste de surcroît, n'a pas pu faire preuve d'intelligence ; Mawdo Bâ, un médecin considéré dans son domaine comme expert, n'a pas pu être un homme de parole ; Koffi, informaticien comme Atoumane, n'a pas pu faire preuve de raison, et Daouda Dieng, grand député de l'Assemblée Nationale, était prêt à s'embarquer dans la polygamie, n'eût été Ramatoulaye la frondeuse qui le dissuada et le découragea à jamais. Tous ces grands hommes de papier ont failli à leurs premières amours, c'est-à-dire à leurs premières femmes. Le problème est énigmatique, incompréhensible. La

représentation de ces deux modes de mariage est claire, il n'y a pas d'ambiguïté dans l'exposition des situations : la monogamie est une vie bien agréable et paisible ; en revanche, la polygamie entraîne visiblement un piège sans fin. Alors d'où vient le fait que les hommes choisissent la polygamie ? Cette question semble sans réponse, et nous cherchons toujours à la comprendre.

En considérant cette analyse comparative, nous admettons qu'humainement, personne ne peut refuser de choisir le bonheur, cette aspiration profonde du cœur de tout homme. D'ailleurs, Pascal affirme :

Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but. Ce qui fait qu'on se demande pourquoi les maris ne luttent pas assez contre cette voie de polygamie sachant bien que le verdict serait compromettant avec la vindicte populaire ? Les hommes ne sont-ils pas assez intelligents pour comprendre leur bonheur ? Choisissent-ils le va-t'en guerre pour encombrer leur vie inutilement ? « Personne, dans son bon sens, n'abandonne la vérité pour l'erreur », dit Saint Justin au juge qui le pressait de renier sa foi. A ces questions, nous pouvons chercher à trouver les éléments adjuvants qui promeuvent la polygamie. L'espace et le temps ne sont-ils pas des facteurs déterminants qui favorisent la polygamie en Afrique, par exemple ? La tradition et la religion islamique surtout ne justifient-elles pas souvent cela ? Et les hommes n'usent-ils pas leur instinct mâle et le machisme pour s'installer sans gêne dans la polygynie tout naturellement ?

---

<sup>439</sup> Blaise Pascal, *Pensées*, Fragment *Souverain bien* n° 2 / 2, Seconde partie, « Que l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien, ni la justice », Chap. III - « Véritable Religion prouvée par les contrariétés », 1669 et janv. 1670, éd. Sellier, p. 181.

## CHAPITRE V

### Les protagonistes dans l'univers spatio-temporel

Ce chapitre nous permettra en même temps de voir la gestion et l'emprise de l'espace et du temps sur les protagonistes. Ces éléments ne semblent-ils pas conditionner les personnages à choisir leur mode de mariage ?

#### V. 1. Brève notion d'espace

L'espace dans le roman ne constitue pas toujours une somme de lieux que d'emblée le romancier met sous les yeux du lecteur. Il est présenté souvent suivant une double perspective : l'espace évoqué, objet de conquête, l'espace évoqué, objet de parcours. En littérature, l'espace constitue un élément immanent à la narration et se définit de prime abord comme lieu de l'action de l'œuvre. Dans notre cas ici, notre étude spatiale sera analysée dans une perspective sociocritique. D'après Uri Eisenzweig, l'espace est « révélateur d'une certaine idéologie : non pas en ce qu'il serait identique ou même simplement différent par rapport à l'espace perçu, mais par la logique de son inscription dans le discours totalisant qui lui donne son sens. Les dénominations des espaces et lieux tout comme les personnages sont dans toute œuvre littéraire des endroits permanents d'informations. Les significations de la présence de ces lieux ne sont pas innocentes. Elles sont plutôt symboliques dans la gestion des personnages. Chaque romancier construit ses lieux en fonction du message qu'il véhicule. On note la double exploitation de l'espace chez les romanciers africains : ce qui se traduit par l'intégration d'un espace africain et d'un espace extra-africain. L'espace devient vraiment un indice géographique traduisant l'itinéraire du romancier qui transfère ses expériences et sa vie dans d'autres personnages. Ces lieux peuvent être réels ou imaginaires. Souvent, on voit le héros qui se déplace d'un lieu banal pour un espace évolué.

Selon le schéma habituel, le héros va suivre des études primaires en Afrique, dans un village reculé, puis ensuite s'embarquer soit en bateau, soit en avion, pour poursuivre des études supérieures en Occident. Parfois même, le héros quitte son village pour la capitale de son pays d'abord, avant de se diriger vers l'outre-mer comme le montre l'exemple de Lézou Marie. Nombreux sont les romanciers qui adoptent cette double exploitation et toutes les

romancières étudiées en ont fait cet usage. Ainsi, nous avons retenu deux grands espaces dans les œuvres étudiées : les espaces de l'oppression et les espaces de refuge et de liberté.

## V. 2. L'Afrique est-elle un espace-piège ?

La terre africaine serait-elle vraiment vue comme le fait Pierre Loti, un foyer de feu et de désolation où tout gît sous le soleil implacable rendant toute situation désolante, triste, plongeant la population dans une torpeur absolue ? « O tristesse de cette terre d'Afrique ».<sup>440</sup> Pour Pierre Loti, est-ce que quelqu'un pourrait mener un projet à bout ? Les Noirs n'agissent-ils pas par instinct, et ne sont-ils pas conditionnés géographiquement et du point de vue de leur climat chaud ? Ce système de raisonnement s'inscrit aussi dans l'imagination de Calixthe Beyala : pour elle, l'Afrique est un espace très hostile pour le développement de l'Africain lui-même mais surtout pour la femme africaine qui souffre deux fois plus. Dans cet espace, la femme ne peut même pas se mouvoir pleinement, elle n'est pas maîtresse de toutes ses actions à cause de nombreux interdits et bornes. Par exemple, la manière de se tenir lui est dictée dans la société : ne pas lever les yeux quand un homme lui adresse la parole, se soumettre à son mari, se taire en public, pour ne citer que quelques exemples. Le temps même joue sur les personnages. Voici comment la narratrice décrit l'espace romanesque dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* :

Le lendemain matin, le jour se lève sur un paysage bourbeux. Toute la nuit, des trombes d'eau sont tombées et la terre, gavée, dégorge son trop-plein en une vomissure de boue. Partout, elle s'insinue, gluante, accentuant la lenteur des « quugétistes ». On avance dans le rire du pied qui glisse ou s'embourbe. On s'interpelle, histoire de s'assurer que tout est collectif, même la fange.<sup>441</sup>

On ose croire que l'espace du Q G (Quartier Général), tel qu'il est peint, n'a pas de solidité ni de racine dans un sol ferme, il est plus dans la mollesse d'une terre boueuse, glissante. Ses habitants s'enfoncent lentement dans ses eaux de glaise. Cette misère générale les immobilise et les engloutit. La terre décomposée se fige ici dans un univers chaotique et informe, n'offrant aucun point de repère. Dans cette misère collective, la femme demeure l'être le plus affecté. C'est dans cette atmosphère de boue qu'Ateba a été façonnée, c'est là qu'avait vécu sa mère Betty. Cet espace où se meut Ateba, est vraiment caractérisé par une terre mobile et n'offre rien de dur ou solide pour l'aider à dépasser les entraves. Cette terre gluante, considérée comme un élément immobile est identifié à l'image de la vie de l'homme.

<sup>440</sup> Pierre Loti, *Le Roman d'un Spahi*, Paris, Edition Calmann-Lévy, 1987.

<sup>441</sup> Calixthe Beyala, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris, Editions Stock, 1987, p. 44.

Ateba, ainsi paralysée, donne l'image de la femme bloquée dans un univers carcéral, engloutie par des traditions et des lois oppressives, incapables d'avancer et de trouver des solutions aux problèmes auxquels elle est quotidiennement confrontée. Ce sont en effet, la pesanteur de ces traditions, de la culture africaine qui pèsent sur les personnages dès qu'ils retournent au pays lorsqu'ils sont sur leur terroir.

### V.2.1. L'impact de la tradition africaine sur l'univers spatio-temporel

Les onze œuvres constituant notre corpus s'inscrivent naturellement dans l'espace des auteures étudiées, souvent empreint de réalité mais qui reflète aussi l'imaginaire. Les personnages sont pris et meuvent dans leur temps et leur environnement avec leurs divers paysages, dans un décor où agglomérations humaines et végétations se différencient. Dans la vision des auteures, les personnages sont versatiles par rapport aux lieux où ils déambulent. Ces lieux où se produit le récit narratif constituent les micro-espaces qui influencent les personnages et leurs actions.

Dans *Une si longue lettre*, l'histoire racontée prend corps dans un micro-espace du Sénégal, où se jouent toutes les calamités humaines : la mort de Modou Fall, le héros principal, le deuil, la réclusion de l'épouse Ramatoulaye, abandonnée après un quart de siècle de mariage, qui doit subir le veuvage dans sa villa Falène qu'elle habite régulièrement à Dakar, la capitale du Sénégal. La mort de cet homme pouvait être interprétée comme une suite logique de son comportement de désertion du foyer conjugal. Ramatoulaye en même temps qu'héroïne, narratrice et scriptrice de la longue lettre, évoque dès la première page de l'ouvrage des lieux de son enfance et ceux de la destinataire Aïssatou. Ces lieux comme micros-espaces ne sont pas explicitement nommés mais nous permettent de découvrir l'origine de leur amitié et des liens solides qui créent la confidence qui existe entre elles :

Ton existence dans ma vie n'est point hasard. Nos grand-mères dont les concessions étaient séparées par une tapade, échangeaient jurement des messages. Nos mères disputaient la garde de nos oncles et tantes. Nous, nous avons usé pagnes et sandales sur le même chemin caillouteux de l'école coranique. Nous avons enfoui, dans les mêmes trous, nos dents de lait, en implorant Fée-souris de nous les restituer plus belles<sup>442</sup>

---

<sup>442</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 7.

Tous les autres lieux de toute l'histoire racontée ne sont pas évoqués, ils sont disparates. Mariama Bâ ne fait pas connaître les lieux d'enfance des protagonistes principaux tels que Modou, Mawdo Bâ, Samba Diack, parce que ce sont généralement des occasions de gaîté ; mais elle prend soin de nommer les grandes écoles qu'ils ont fréquentées. Effectivement, cela permet de jauger la valeur et la qualité intellectuelle et indéniable de ces protagonistes qui agiront par la suite comme des gens légers, en dépit de l'esprit cartésien et rationnel qui les habite. Les uns ont fréquenté l'École Africaine de Médecine de Dakar, les autres, l'École William Ponty, des établissements de référence. La narratrice et la destinataire, quant à elles, ont fréquenté l'École Normale des Jeunes Filles dans la ville de Ponty. Les écoles citées représentent déjà une élite naissante, encore au carrefour de deux mondes : celui du modernisme et celui de la tradition.

Diakhao sera l'un des rares villages évoqué et vu comme un espace d'oppression. C'est là qu'a pris naissance la stratégie de la mère de Mawdo Bâ, village qui évoque l'envahissement de la maison de Mawdo Bâ qui n'arrive point à se reposer, qui prive désormais Mawdo de sa douce paix avec sa dulcinée Aïssatou, lui désormais collé à la petite Nabou que sa mère lui a attribuée comme seconde épouse. Avec le temps et le vieillissement de Mawdo Bâ, il se sent contraint d'accepter aveuglement la proposition de sa mère que jadis il avait farouchement combattue. Dorénavant il va s'encombrer d'une fille de son clan aux dépens de son épouse préférée :

Devant cette mère rigide, pétrie de morale ancienne, brûlée intérieurement par les féroces lois antiques, que pouvait Mawdo Bâ ? Il vieillissait, usé par son pesant travail et puis, voulait-il seulement lutter, ébaucher un geste de résistance ? La petite Nabou était si tentante.<sup>443</sup>

Cette dernière phrase montre bien le sens de l'instinct mâle qui dit-on est inhérent à sa nature humaine. L'homme fait fi de la raison pour manifester son animalité enfouie en lui. Et pourtant, tous ces personnages se meuvent désormais dans un espace plus qu'à jamais évolué et citadin : Dakar, la capitale sénégalaise, symbole de mutations des mœurs dues à la période coloniale où la fréquentation de l'école française était de mise pour aller apprendre à « lier le bois au bois à vaincre sans avoir raison », comme l'exprime bien la « Grande Royale » dans *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane. Et sans doute, le sociolecte « école » chez Mariama Bâ revêt une très grande importance ; c'est le lieu de légitimation des valeurs intellectuelles et humaines, une puissance donnée aux hommes pour s'élever, une lumière

---

<sup>443</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 48.

indéniable qui vient illuminer les lieux ténébreux de leur existence et anoblir leurs comportements. L'école permet donc de discerner le bien du mal, et pourtant, tous ces personnages héros demeurent toujours collés à la tradition et du mauvais côté. S'agissant de l'école nous y reviendrons plus tard.

Dans *Un chant écarlate*, à la première page, le héros Ousmane s'apprétrait déjà pour cette école salvatrice qui lui a permis d'être distingué de ses « frères de case ». Usine Niari Talli est le quartier d'enfance, un micro-espace banal où il a effectué tout son cours primaire et tout son secondaire dans le Grand-Dakar avant de devenir étudiant :

Sept années de lycée ne l'avaient point départi de son ardeur au travail. Le même pas pressé et la même soif de connaissance le conduisaient ce matin à l'Université.<sup>444</sup>

Usine Niari Talli n'évoque pas seulement un quelconque lieu d'enfance d'Ousmane Guèye, bien qu'il soit géographiquement situé à Dakar la capitale, il est un micro-espace où la tradition bat son plein. Ousmane Guèye est le fils de tout le monde, le fils d'un clan. Usine Niari Talli, bien qu'il incarne la solidarité africaine née de la mentalité villageoise, abrite aussi la pratique de la polygynie ou la polygamie qui occasionne des scènes parfois si déroutantes, obsolètes incompréhensibles, qui sont même suicidaires : la concession de Pathé Ngom nous présente un tableau similaire :

Dans la concession de Pathé Ngom, Ousmane avait assisté à des scènes dramatiques nées des rivalités entre coépouses. Les enfants qui soutenaient leurs mères étaient entraînés dans leurs disputes et partageaient leurs rancunes tenaces. Dans les « face à face », la bassine d'eau sale, le fourneau malgache et ses braises, les tessons de bouteilles, la casserole d'eau bouillante, l'écumoire, le pilon devenaient des armes.<sup>445</sup>

Dans ce micro-espace, bien que la tradition et même la religion islamique admettent la polygamie, Djibril Guèye, musulman fervent, avait tous les atouts, selon ses coreligionnaires, pour prendre plusieurs femmes ; pourtant, grâce à son discernement, il choisit vivre en paix :

Ousmane savait gré à son père d'avoir résisté à la tentation de nouvelles épouses. Djibril Guèye avait conscience de ses faibles moyens de subsistance, limités aux rentrées trimestrielles de sa pension. Mais, comme bien d'autres, il aurait pu

---

<sup>444</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit., p. 19.

<sup>445</sup> *Ibid.*, p. 14.

s'octroyer avec facilité, trois autres femmes et encombrer la demi-parcelle. Son attitude lui évitait les remous intérieurs qui tiraillaient son voisin Pathé Ngom...<sup>446</sup>

La tradition ici constitue une pesanteur qui atrophie souvent les comportements et les modifie négativement. Il suffit de s'écartier un peu d'elle, et de cesser d'être sous son emprise pour se réaliser. Certes, il y a quelquefois des valeurs à sauvegarder mais pas toujours. Si un ancien tirailleur comme Djibril Guèye arrive à discerner les impacts négatifs du poids de la tradition (s'agissant de la polygamie pour sa part) tout en étant dans le milieu, pourquoi ceux qui ont reçu assez d'instruction ne peuvent-ils pas éviter ce qui peut leur causer tant d'ennuis, voire la mort de leur foyer et leur propre mort qui arrive souvent d'une manière inopinée. La précarité même dans la gestion de cette terre d'Afrique, n'est-elle pas déjà un signal fort pour lutter contre la pauvreté et éviter de s'encombrer encore inutilement avec plusieurs femmes dans sa concession, source de multiples dépenses et de sous-développement ?

L'espace hurle à pleine gorge son désarroi et touche l'individu quelle que soit sa couleur, quelle que soit sa provenance pour rentrer sur cette terre : on voit bien, au Sénégal, Jacqueline l'Ivoirienne aux proies d'une maladie imaginaire qui a failli l'emporter ; n'eût été son courage de se battre contre la dépression, elle trépassait. Mireille de La Vallée revenue de France, mariée à Ousmane Guèye qui a fini par la trahir, devrait repartir dans son pays natal toute brisée et dépravée. C'est le cas de Juletane, une femme des îles qui, dans l'euphorie du mariage, croyait retrouver la terre africaine et l'origine de ses aïeux en épousant ce Sénégalais Mamadou Moustapha. Une fois revenue sur cette terre, grande sera sa déception. Toute son existence et celle des siens se soldent par un profond puits de désolation jusqu'à la mort ultime.

Croyant trouver en Mamadou toute la famille qui me manquait, je ne l'aimais pas seulement comme un amant, un mari. C'était aussi toute cette affection filiale débordante en moi que je reportais sur lui. » « J'avais porté toute ma confiance, mon amour sur cet homme, lamentablement lâche. Je lui en voulais moins de posséder une autre femme que de me l'avoir caché.<sup>447</sup>

Quelle sera l'amertume de Juletane qui rêvait tant de l'Afrique ? Une scène chaotique qui ne permet pas de vivre en paix :

<sup>446</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit., p. 13.

<sup>447</sup> Myriam Warner-Vieyra, *Juletane*, op. cit., p. 34.

L'arrivée sur cette terre africaine de mes pères, je l'avais de cent manières imaginées, voici qu'elle se transformait en un cauchemar.<sup>448</sup>

Cet espace sénégalais n'est-il pas réellement la consternation ? Mariama Ndoye, dans son roman *Comme le bon pain*, le peint également comme une alliée de toutes les misères de Bigué : c'est là où elle a connu la cuisante trahison de son mari. En dehors de Thiès que l'héroïne a évoqué comme la ville où habite sa mère, toutes les actions des protagonistes prennent source à Dakar, la ville en effervescence mais encore enlisée dans les structures profondes de la tradition de son côté négatif. Dans sa tourmente elle ne va pas hésiter à prendre la poudre d'escampette pour se réfugier ailleurs, outre cet espace symbole de défaite pour les femmes surtout et les foyers en l'occurrence :

Pour oublier mon sort et ne pas entendre jour après jour évoquer la grossesse de ma rivale, je décidai de faire un grand voyage ne serait-ce que pour dépenser l'argent qu'Atou avait remis à tante Coura pour panser mes plaies. Ma destination fut la plus lointaine possible : Bombay, en Inde oui ! Le dépaysement, l'évasion, « y a que ça de vrai ».<sup>449</sup>

Après cette étude de l'espace sénégalais comme camerounais que peut-on tirer de concret au niveau de la topographie ivoirienne et autres espaces africains du corpus ? Régina Yaou par exemple a comme habitude de nommer ses micro-espaces lieu de la réalisation de ses œuvres comme des lieux connus par ses citoyens. Ils ne relèvent pas toujours de la fiction. En les associant sciemment aux actions, cela crée le réalisme à travers ses romans qui constituent la critique sociale. Abidjan reflet des villes européennes est la capitale de la Côte d'Ivoire ; elle est souvent mentionnée : dès la première page de *La révolte d'Affiba*, comme dans *Le prix de la révolte*, les deux s'ouvrent sur le vocable

« Abidjan » : Mesdames et Messieurs, nous amorçons notre descente sur Abidjan où la température au sol est de...<sup>450</sup>

Quant au *Le prix de la révolte* l'annonce était la suivante :

Un matin ensoleillé se levait sur Abidjan<sup>451</sup>.

Et dans son troisième roman étudié, on peut encore noter la récurrence de l'espace abidjanaise :

<sup>448</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>449</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 75.

<sup>450</sup> Régina Yaou, *La révolte d'Affiba*, op. cit. , p. 7.

<sup>451</sup> Régina Yaou, *Le prix de la révolte*, op. cit. , p. 7..

Un lundi se leva sur Abidjan et s'inscrivit sur tous les calendriers.<sup>452</sup>

Comme nous le signifions ainsi, Régina Yaou fait vivre ses personnages dans des lieux très familiers de ses concitoyens qui sont souvent situés en baies de plage, Bassam, Assouindé, connus dans la réalité pour leurs attraits touristiques :

Assise dans le petit bateau qui l'emménait à l'hôtel des palétuviers, Marie regardait au loin. Personne ne savait qu'elle se rendait à Assouindé. Ce coin pour touristes coûtait trop cher pour qu'une humble employée comme elle puisse se permettre d'y passer ses vacances. <sup>453</sup>

Le quartier Macory, la cathédrale Notre Dame de Treichville désignés pour couvrir le mariage d'Evelyne une amie de Marie, l'héroïne, sont réels. Régina Yaou aime bien utiliser son cadre familier pour s'insurger contre la société et ses mœurs tombées en désuétude. Tous ces micro-espaces seront les lieux qui abriteront tout le déroulement du drame vécu par Lézou Marie jusqu'à sa mort. Quant à sa compatriote Fatou Keïta, elle fera plutôt l'usage des désignations fictives pour donner un cadre de réalisation de son œuvre *Rebelle* : Boritouni, village natal de l'héroïne Malimouna, est vu comme un village paisible et organisé. Ce village où on a voulu la soumettre à l'épreuve de l'excision dont elle a pu se dérober grâce à un subterfuge. Dans ce même village, à quatorze ans, on l'obligea à se marier avec un vieux ; elle put s'échapper également :

Elle venait de Boritouni, à huit cents kilomètres de la capitale. C'était un beau petit village, fier de ses valeurs et de ses traditions. Les règles y étaient établies, et personne ne les remettait en cause, chacun connaissait son rôle et sa place dans la communauté. Un village paisible et sans histoire.<sup>454</sup>

Effectivement, on peut noter une organisation dans ce village qui semble être bon pour les habitants, mais pas pour l'émancipation de Malimouna et par ricochet, celle de la femme. Salouma, la capitale, décrite comme un espace francophone où habitaient Sanita, la petite amie de Malimouna et ses parents, sera certes l'espace qui sert de transition entre Boritouni et l'Europe, où Malimouna trouvera plus tard refuge. Fatou Keïta fait aussi usage des espaces verts comme la forêt, dont la traversée fait battre le cœur à l'idée de penser aux bêtes sauvages.

L'espace, chez Georgette Tomèdé, est un mélange de systèmes spatiaux vrais et faux à la fois : les désignations d'espaces sont réelles mais ne sont pas conformes aux lieux habituels

<sup>452</sup> Régina Yaou, *Lezou Marie ou les écueils de la vie*, op. cit. , p. 156.

<sup>453</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>454</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit., p. 5.

dans leur existence. Aplahou est désigné dans *Eve et l'Enfer*, comme un pays africain, or dans la réalité, c'est une ville frontalière entre le Ghana et le Togo :

La formation a eu lieu en dehors même de son pays Aplahou mais toujours dans une localité des pays de l'A.O.F. (Afrique Occidentale Française) à Addis.<sup>455</sup>

Addis, en effet, n'existe pas réellement, c'est plutôt le début d'Addis Abeba, situé en Afrique Australe. Jebba, quant à elle, est située au Sahel dans le désert, alors qu'en réalité, c'est en Asie. Beaucoup de similitudes selon cette pratique, jonchent *Eve et l'Enfer*, Galaad est emprunté à la Bible par exemple pour désigner le pays de refuge d'Adannou un des héros. En somme, l'espace africain étudié regroupe le Sénégal, la Côte d'Ivoire, le Bénin, et va au-delà, en tendant sur le Togo et transcende le Sahel. Avec le Cameroun nous découvrons l'espace de l'Afrique centrale. Mais tous ces espaces ne sont pas toujours réels, le jeu de la fiction s'y mêle.

Dans toute cette écriture féminine, l'espace africain est généralement loin d'être sublime ; il est plutôt considéré comme un lieu frustrant qui ne donne aucune occasion de s'épanouir. A contrario, on tombe dans un puits de dénuement et de fatalité dont on ne peut comprendre l'essence que lorsqu'on analyse les comportements de ceux qui l'habitent. Aucune possibilité de transcender et de voir le bout du tunnel dans un projet ; même le mariage, système matrimonial que tout le monde partage, devient lieu de calvaire selon nos auteures. A l'unanimité, les romancières demeurent toutes complices pour décrire l'univers africain, ou encore noir, comme étant du maléfice, comme un lieu carcéral. Peut-on alors, de concert avec Bruno Vercier, préfacier de l'ouvrage de Pierre Loti, *Le roman d'un Spahi*, que « l'impureté de la race noire s'étend à toute la création : le sang des hommes est noir, la sève des plantes est ‘empoisonnée’, les fleurs ont des ‘parfums dangereux’ et les bêtes sont gonflées de venin. C'est l'Afrique tout entière qui participe du maléfice » ? Si l'on s'en tient aux affirmations des romancières négro-africaines, elles ne ménagent guère leurs univers spatiaux, parce qu'elles défendent une thèse selon laquelle le mariage polygamique ne peut pas être défendu ni argumenté, quel que soit l'espace où on le pratique comme un système à promouvoir. C'est à juste titre que la femme longtemps objectivée s'insurge contre ce système polygamique qui ne l'honore pas et même pas les hommes qui le pratiquent objectivement dans les faits vécus. Dans l'art romanesque des Négro-africaines, on note que les personnages féminins, et surtout mâles, hors de leur terroir natal, arrivent à discerner le bien du mal, et naturellement leur raisonnement tient toujours du bon sens. Par exemple, les époux n'ont pas

---

<sup>455</sup> Georgette Houévi, Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 51.

de mal à être fidèles hors de leurs terroirs. Les femmes, quant à elles, trouvent un espace qui leur accorde toute la plénitude dans leurs actions comme dans tout leur comportement, contrairement au peu de liberté que la société africaine leur octroie. D'emblée, l'Occident devient, dans la vision des écrivaines, un espace de désir où l'on peut se réfugier et même se réaliser.

### V. 3. L'Occident : un espace de désir et de refuge

Dans les œuvres étudiées, l'Occident apparaît comme un lieu de désir pour les personnages féminins qui, victimes de toutes les humiliations dans leurs pays d'origine, trouvent une grande plénitude d'actions dans l'Occident où elles s'évadent et se réfugient. La romancière Calixthe Beyala, dans son roman *Lettres d'une Africaine à ses sœurs occidentales*, écrivait ceci :

Je suis venue en Occident, attirée par vos théories, vos combats, vos victoires.  
Grâce aux revendications des femmes Occidentales leurs consœurs des pays africains ont vu l'espoir de se libérer des pratiques ancestrales rétrogrades poindre à l'horizon.<sup>456</sup>

L'Occident devient un espace convoité de grande liberté et d'émancipation, sinon d'élévation pour bon nombre de protagonistes. Aïssatou, la destinataire de la *Une si longue lettre*, a fait usage de livres pour se former, ces livres qui la conduiront en Europe :

Les livres soudent des générations au même labeur continu qui fait progresser. Ils te permirent de te hisser. Ce que la société te refusait, ils te l'accordèrent : des examens passés avec succès te menèrent toi aussi, en France.

L'École d'Interprétariat, d'où tu sortis, permit ta nomination à l'Ambassade du Sénégal aux États-Unis. Tu gagnes largement ta vie. Tu évolues dans la quiétude, comme tes lettres me le disent, résolument détournée des chercheurs de joies éphémères et de liaisons faciles.<sup>457</sup>

En opposition à l'espace ancestral qui oppresse, Aïssatou se réalise pleinement en Occident. Son origine castée s'estompe naturellement.

Malimouna, dans *Rebelle*, dans son village et dans sa fuite du foyer conjugal, se retrouvait dans la capitale Salouma chez les Calmard, un couple d'enseignants coopérants,

<sup>456</sup> Calixthe Beyala, *Lettres d'une Africaine à ses sœurs Occidentales*, Paris, Spengler, 1995, p. 10.

<sup>457</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 51.

nouvellement arrivé de France. Par un concours de circonstances, elle sera engagée comme gouvernante des enfants Calmard ; la vie avec le couple semblait paisible et la maîtresse de maison semblait être vénérée par son mari, ce qui n'était pas le cas de sa mère à Boritouni, surmenée par les travaux domestiques à ne pas en finir, commencés dès l'aube jusque tard dans la nuit. Madame Michèle Calmard était plutôt détachée de toute corvée :

Le temps passait très paisiblement pour Malimouna et il faisait bon vivre dans cette maison où il n'y avait que gentillesse. Elle n'en finissait pas de s'extasier devant le luxe qui l'entourait. Tout semblait si facile. Pas de corvée d'eau, ni de bois à couper, pas de mil à piler, pas de riz à trier... Il était agréable d'être une femme dans cette maison. Michèle était une princesse dont Gérard, son mari, s'occupait comme s'il la vénérait. Elle ne fait pratiquement rien.<sup>458</sup>

Malimouna grâce à la providence va accompagner les Bireau, une nouvelle famille française qui rentrait en France pour des vacances et voulait une nourrice pour leurs enfants : « Ils s'envolèrent pour la France, une semaine après son arrivée chez eux. »<sup>459</sup> Par chance, Malimouna va se prendre en charge, et son ambition est de : s'instruire et trouver du travail :

Elle voulait s'instruire disait-elle, et trouver du travail. Elle voulait aller à Paris, dont elle avait tant entendu parler par son amie Sanita qui y avait passé des vacances.<sup>460</sup>

Une fois chez les Bireau, elle sera confrontée à une tentative de viol de la part du mari, Monsieur Bireau. Un couple pasteur va, cette fois-ci, lui apporter une aide inestimable dans son processus d'intégration en France en lui donnant des adresses de foyers africains où elle trouverait certainement quelqu'un pour l'aider et la guider. Elle va prendre ainsi le train pour Paris dont elle a toujours rêvé. Sans plus tarder, Malimouna va réaliser petit à petit son ambition. Elle va s'inscrire dans un Institut d'Études Sociales pour atteindre son objectif, « Aider les femmes » ; voilà la phrase de son leitmotiv : « Elle voulait porter assistance aux femmes africaines en France. C'était le défi qu'elle s'était lancé. »<sup>461</sup> Effectivement l'idée avait pris naissance en elle à cause de sa voisine Fanta, une Malienne qui, à vingt-quatre ans, à peine deux ans de plus qu'elle, avait déjà quatre enfants et était à nouveau enceinte. Elle vit que la femme africaine semblait toujours être bafouée par son propre mari. Sur une terre étrangère, Malimouna va dépasser ces écueils : « Malgré son retard le jour de l'examen, elle

<sup>458</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit., p. 55.

<sup>459</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>460</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>461</sup> *Ibid.*, p. 83.

était passée haut la main. » Dans un mois, elle commencerait à travailler au Centre de Guidance Féminin de son quartier. Ce centre s'occupait particulièrement des femmes immigrées en difficulté dans un environnement auquel elles avaient souvent du mal à s'adapter. Le rôle que Malimouna s'est assigné, est de sensibiliser les femmes pour leur signifier que leur indépendance passe par l'instruction, laquelle les aiderait au bout du compte à mieux s'en sortir financièrement, et donc à être moins dépendantes de leurs compagnons. C'est ainsi que Malimouna se réalisa en Europe. De l'analphabétisme à l'instruction, son cas ressemble bien à celui d'Aïssatou dans *Une si longue lettre*.

Chaque fois que la femme se trouve confrontée à des situations difficiles dans son propre pays, elle préfère emprunter le chemin de l'étranger. Dans *Comme le bon pain* Bigué bien qu'elle soit restée dans son pays natal pour effectuer toutes ses études de Médecine et devenue médecin, n'a cessé dans sa tourmente morale après la trahison de son mari de se réfugier en Inde pour trouver une paix thérapeutique. Si cette évasion n'avait pas eu lieu elle n'aurait pas pu avoir tant de vigueur pour reprendre ses études. Et sa tante Coura de rappeler cet épisode de la vie de sa nièce à son mari Atoumane :

Sissi en t'épousant a laissé en suspens ses études de médecine. En attendant qu'elle les reprenne avec l'ardeur qu'il faut pour les terminer, un voyage à Dubaï, Honk-Hong ou Bombay comme ses copines, lui changerait les idées. Elle en a bien besoin surtout après ce qui vient de se passer. Pauvre Sissi, elle en est toute bouleversée.<sup>462</sup>

L'Europe, notamment la France, se retrouve nettement aux antipodes des espaces de l'oppression exercée contre la femme, laquelle oppression devint un symbole phallique. Dans *Eve et l'Enfer* comme dans la grande majorité de toutes les œuvres du corpus, l'Europe est considérée comme l'espace le mieux approprié pour l'élévation de la femme. Ainsi, tous les trois premiers enfants de Miéva vont se retrouver tout naturellement en France pour étudier, en occurrence leur aînée Shèva qui est devenue médecin, prendra comme mari un Blanc. On admet souvent à tort ou à raison que le mariage est un système garanti chez les Occidentaux. En effet, les romancières contemporaines écrivent en une période où la femme est objectivée souvent par un mari volage dans leur région, alors que la femme occidentale a déjà franchi cette étape plus ou moins lointaine, et sa bataille est plus avancée au niveau de l'émancipation des femmes. Ainsi, Juletane et Moustapha Mamadou rêvaient tous d'un beau mariage quand ils étaient en France, ils évoluaient dans une volupté indescriptible surtout du côté de la

---

<sup>462</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p.59.

femme qui envisageait tout en rose. Mais depuis qu'ils avaient quitté la France pour se mettre en route pour le Sénégal, c'était une désillusion pour Juletane qui apprenait qu'elle avait déjà une co-épouse qui l'attendait pour le partage du mari :

De guerre lasse, il m'avoua qu'avant de partir faire ses études en France, il avait été marié selon la coutume de son pays avec une cousine, fille aînée d'un de ses oncles maternels et qu'il était père d'une fillette de cinq ans... Je m'attendais à tout, sauf à cela. Que Mamadou eût connu une autre femme avant moi, c'était possible ; mais qu'il fût déjà mari et père, cela dépassait mon entendement.<sup>463</sup>

La première réaction dans sa déception, c'est de rebrousser chemin, repartir en Europe, mais Juletane avait-elle assez de moyens et de force psychologique pour le réaliser en retournant à Paris espace de liberté ? Comme elle l'affirme : « Revenue de mon mutisme, ma décision fut prise : sitôt arrivée dans son pays, je laisserais Mamadou à sa famille et retournerais en France. »<sup>464</sup> Elle l'aurait pu le faire et changer son destin. Autrement la terre africaine possède-t-elle un magnétisme qui retient les êtres dans l'inertie ?

Dans *La révolte d'Affiba*, Koffi comme Affiba vont peaufiner leur formation en France après quelques études faites en Afrique et c'est sur la terre européenne qu'ils se marient :

Comme Koffi avait obtenu une bourse pour l'étranger, de même qu'Affiba, ils se marièrent dès leur arrivée en France. Pressée d'avoir un enfant, Affiba rata une année universitaire et mit au monde Diane. Koffi rentra au pays peu après la naissance de l'enfant. Puis il profita d'une de ses missions en France pour ramener leur fille.<sup>465</sup>

En outre, dans la vision de Régina Yaou, l'Occident est sans ambages un espace propice aux études. La protagoniste Evelyne, amie de Lézou Marie, ira continuer également ses études en France où déjà était son fiancé :

Evelyne, contente de voir son cousin s'attacher enfin à une femme, ne manquait pas l'occasion pour le lui dire. La jeune fille nageait dans le bonheur : ses parents avaient accepté qu'elle aille continuer ses études en France ; mais à une condition : qu'elle ne vive pas chez son fiancé, étudiant en orthophonie à Paris ; comme elle avait refusé, ils lui avaient demandé de se marier pendant les vacances.<sup>466</sup>

<sup>463</sup> Myriam Warner-Vieyra, *Juletane*, op. cit., p. 33.

<sup>464</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>465</sup> Régina Yaou, *La révolte d'Affiba*, op. cit. , p. 8.

<sup>466</sup> Régina Yaou, *Lezou Marie ou les écueils de la vie*, op. cit. , p. 70.

Il est très clair que l’Occident a dans la mentalité des écrivaines négro-africaines et dans leur conception et description de l’environnement, une suprématie sur l’espace africain. L’Occident demeure un élément capital adjvant dans la quête des actants. Les auteures proposent comme champ de mire pour leurs personnages les villes européennes, américaines, et même asiatiques. C’est l’espace révélateur de grandes promesses et de réalisations de soi-même. Force est de constater que tous les protagonistes ont émergé dans ces zones. Ils ont acquis une certaine nouvelle culture autre que la leur qui favorise leur éclosion, leur émancipation et parfois même la maturité dans leur conception de vie. Chose curieuse toutes les actions menées sont positives, généralement raisonnables. Les romancières ne démontrent-elles pas ostensiblement que l’Occident est technologiquement, intellectuellement, et même dans les pratiques sociales, plus avancé que l’Afrique ? Les libertés humaines sont prises en compte et ne sont pas confisquées par rapport à l’Afrique, qui même tue l’initiative individuelle et l’esprit de créativité. Chez les traditionalistes, « *l’enfant était éduqué dans le groupe pour le groupe* » et son milieu devient pour lui un lieu oppressant. Or le même homme africain, hors de son milieu d’origine, change d’attitude au niveau du mariage, par exemple. Modou Fall, une fois en exil en France, avait la liberté de faire tout ce qu’il voulait sans aucune contrainte. Au contraire, il était l’homme le plus libre effectivement, mais il était capable de fidélité et pouvait être un fiancé exemplaire. En aucun cas il n’était pas fasciné par quelques appâts d’une jeunette. Au contraire, loin de Ramatoulaye, il prenait conscience de sa beauté et son amour pour elle croissait : « C’est toi que je porte en moi. Tu es ma Négresse protectrice. Vite te retrouver rien que pour une pression de mains qui me fera oublier faim et soif et solitude. »<sup>467</sup>

La distance pouvait constituer une occasion de chuter, où l’amour peut s’effriter, mais non, c’est plutôt un facteur de cohésion et de fortification. La situation est analogue chez Mireille et Ousmane dans *Un chant écarlate* : rapatriée manu militari en France pour que l’idylle naissante entre Ousmane et elle ne mûrisse point, c’est l’effet contraire que cela a plutôt produit : une fois en France, Mireille a gardé sa détermination comme Ousmane qui prit l’avion pour venir se marier sur cette terre d’exil par rapport à lui : la France serait-elle vraiment la terre des épousailles ? Le mariage musulman contracté aurait pu avoir lieu au Sénégal, terre appropriée à recevoir de tel culte. Dans tous les cas il est encore une fois démontré que l’Occident est un espace d’épanouissement, alors que tous les mariages vont sombrer une fois sur la terre africaine, accompagnés des affres de la polygamie déjà démontrées.

---

<sup>467</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Sénégal, NEA, 1979.

En dépit de toute considération et de l'étude comparative des deux grands espaces découverts dans l'art romanesque de nos auteures privilégiées, la terre d'origine et la terre d'exil, il y a sans doute d'autres éléments adjuvants qui favorisent la polygamie sur le territoire africain.

La présence des personnages âgés dans le sein de la société traditionnelle constitue un véritable blocage de l'évolution de la femme surtout, et du mariage lui-même. Jadis considéré comme un atout pour veiller sur la survie de la tradition, aujourd'hui, cette présence semble être décriée : « L'homme moderne considère les valeurs traditionnelles comme des archéologismes ». Parallèlement, nous avons aussi des jeunes femmes oisives à la recherche de leur prince charmant qui jonchent l'espace romanesque et forment souvent la classe des co-épouses éventuelles, favorisant le système polygamique à perdurer.

#### V. 4. Les personnages âgés

##### V. 4. 1. Les mères et les belles-mères Dame-belle-mère et Yaye Khady, Tante Nabou et Tante Sabel.

Dans toutes les sociétés, la mère a été toujours la première partenaire de l'enfant dès sa naissance ; lié à elle depuis le sein maternel par le cordon ombilical, ils ont été tous ensemble sans le vouloir des êtres complices jusqu'à ce que l'enfant quant à lui naisse ; nourri par la mère avant sa venue au monde, l'enfant le sera encore après sa naissance par le lait maternel d'une façon générale, et il jouira de toute affectivité et de protection maternelles pendant toute la petite enfance ; ainsi, commence par se développer petit à petit l'être humain tout en se socialisant et en devenant autonome avec l'aide de son père qui représente pour lui une autorité alors que déjà, bien avant, sa mère incarne souvent en lui et pour lui une source intarissable de tendresse. C'est en ce sens que nous expliquons l'impact de la mère sur l'enfant, et longtemps sur sa progéniture. Certes, le cordon ombilical est coupé physiquement, mais en réalité, les cœurs ne se sont pas éloignés pour autant l'un de l'autre, l'attachement de l'enfant se traduit d'une façon naturelle par l'éducation que la mère lui a donnée, et par l'empreinte dont il l'a marqué. Il va sans dire qu'il n'est pas étonnant que l'enfant soit souvent à l'écoute de sa mère, et si d'aventure encore il ne demeure pas le prolongement de cette dernière.

Toutefois, les protagonistes dans l'univers littéraire justifient leurs actes de prendre une seconde épouse, par rapport aux décisions de leurs parents en occurrence de leurs différentes mères, d'où l'importance de son emprise sur eux : « Mawdo Bâ, dans *Une si longue lettre* au départ avait été catégorique s'agissant de la femme qu'il aime et qu'il veut épouser. Tant pis si elle appartient à une caste que sa mère méprisait ; mais en fin de compte, il a fini par

épouser sa cousine que sa mère a pris soins d'élever selon ses goûts et sa culture pour la lui imposer :

Et parce que sa mère avait pris date pour la nuit nuptiale, Mawdo eut enfin le courage de te dire ce que chaque femme chuchotait : tu avais une co-épouse. « Ma mère est vieille. Les chocs de la vie et les déceptions ont rendu son cœur fragile. Si je méprise cette enfant, elle mourra. C'est le médecin qui parle, non le fils. Pense donc, la fille de son frère, élevée par ses soins, rejetée par son fils. Quelle honte devant la société !<sup>468</sup>

Pour toujours constater que ce qu'une mère veut de sa progéniture, Dieu le veut aussi, Binetou n'a pas de décision à imposer à sa mère, malgré tout esprit incestueux qui couvrira son mariage avec le père de sa meilleure amie. Sa mère a décidé qu'il soit ainsi, et Binetou n'y peut rien. Elle doit accepter ce mariage de la carpe et du lapin pour donner la chance à sa mère de survivre :

Maman ! Binetou, navrée, épouse son « vieux ». Sa mère a tellement pleuré. Elle a supplié sa fille de lui « donner une fin heureuse, dans une vraie maison » que l'homme leur a promise. Alors, elle a cédé.<sup>469</sup>

Que l'enfant soit femme ou homme, sa résistance devant sa mère demeure souvent au point mort et ne tient pas du tout : Ousmane Guèye devant sa mère Yaye Khady n'a-t-il pas succombé devant ses vœux les plus chers : épouser une fille de son terroir qui allègera ses tâches ménagères à elle et même la suppléer dorénavant dans la cuisine. Son souhait : pourvu qu'Ousmane prenne n'importe quelle Négresse en dehors de Mireille la Blanche et c'est ce qui va arriver : Ousmane va engrosser Ouleymatou :

Yaye Khady réfléchissait, surprise. Silencieuse, elle admettait en son for intérieur :

– N'importe quelle Négresse plutôt que cette Blanche. N'importe quelle Négresse aurait des égards pour moi. Dieu m'envoie un enfant pour redresser le chemin d'Ousmane Guèye.

Elle éleva la voix :

– Ouleymatou est ma fille autant que la vôtre... Elle m'a rendu, fillette, de nombreux services et m'en rend encore. Sa mère est une aînée, une conseillère. Si un autre garçon lui avait porté tort et refusait ses responsabilités, Ousmane désigné, s'inclinerait. Il n'y a pas à tergiverser. Nous ferons notre devoir.<sup>470</sup>

<sup>468</sup> Mariama, Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 48.

<sup>469</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>470</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit. , p. 192.

La joie de Yaye Khady de prendre sa vengeance sur Mireille la portait aux nues, sinon rayonnante dans tout son être ; elle se vit ressuscitée. Si Yaye Khady a réussi son pari, Mère Fatim s'approprie l'évènement : première épouse du père de Ouleymatou, elle a la prérogative de conduire toutes les cérémonies de mariage, surtout celui d'Ouleymatou :

Mère Fatim, la doyenne de la délégation, prit la parole, après les interminables salutations et les rafraîchissements.

– Quand on trouve un fruit, force est de s'interroger. Ton fils Ousmane a semé en notre fille Ouleymatou. Accepte-il le « fait de Dieu » ? Acceptez-vous le fait de Dieu ?<sup>471</sup>

Fatim, représentante des mères, est une substance indéniable de la tradition comme Farmata la griotte, dans *Une si longue lettre*, qui encourage Ramatoulaye, une femme de cinquante ans, à convoyer aux noces en tant que seconde épouse. Ramatoulaye n'entend pas cela de la même oreille : « Sacrée Farmata, comme tu étais loin de ma pensée ! L'agitation où je me débattais et que tu pressentais n'était point signe de tourments amoureux. »<sup>472</sup> Dans sa logique intéressée, Farmata va déchaîner sa colère contre Ramatoulaye qui éconduit Daouda Dieng son soupirant depuis leur jeunesse :

Bissimilaï ! Bissimilaï ! Qu'as-tu osé écrire et m'en faire la messagère ! Tu as tué un homme. Sa figure déconfite me le criait. Tu as éconduit l'envoyé de Dieu pour te payer de tes souffrances. C'est Dieu qui te punira de n'avoir pas suivi le chemin de la paix. Tu as refusé la grandeur ! Tu vivras dans la boue. Je te souhaite un autre Modou qui te fasse verser des larmes de sang.

Pour qui te prends-tu ? A cinquante ans ! tu as osé casser le « woleré. » (Amitié ancienne). Tu piétines ta chance : Daouda Dieng un homme riche, député, médecin, de ton âge, avec une femme seulement. Il t'offre sécurité, amour et tu refuses !

Bien des femmes, même l'âge de Daba, souhaiteraient être à ta place.<sup>473</sup>

La classe des griots constitue une frange méprisée de la société sénégalaise qui, par des flatteries, chantent des louanges à l'endroit d'autres personnes qui souvent appartiennent à la noblesse. Ainsi, vivent-ils de cadeaux, d'aumône et de la gentillesse de leurs bienfaiteurs. Pour Farmata le jeu en vaut la chandelle. Comment Ramatoulaye peut-elle refuser un tel mariage, une telle aubaine où il n'y a qu'une seule femme comme rivale. La polygamie, dans

<sup>471</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>472</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 96.

<sup>473</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 101.

l'entendement de cette griotte, est chose naturelle ; elle ne comprend pas comment Ramatoulaye pouvait tant se moquer de son prétendant, d'où sa rage :

Tu te trouves des raisons. Tu parles d'amour au lieu de pain. Madame veut des sautilements dans le cœur. Pourquoi pas des fleurs comme au cinéma ?

Bissimilaï ! Bissimilaï ! Toi, si fanée, qui veux choisir un mari comme une fille de dix-huit ans. La vie te garde une de ces surprises et alors, Ramatoulaye, tu te mordras les doigts.<sup>474</sup>

Effectivement, la polygamie dans le milieu où évoluent les protagonistes, vient comme un palliatif pour beaucoup de situations sociales à gérer : telle la femme veuve qui doit se remarier pour ne pas tomber dans la débauche, la stérilité de la femme dans le foyer, et c'est bien le cas de Sissi ou Bigué dans *Comme le bon pain*. Supporté par sa mère, Atoumane n'a que faire d'engrosser Ndoumbé sa cousine, que cette mère souhaitait voir devenir sa bru. Depuis le début du mariage de son fils avec Bigué, la belle-mère a toujours manifesté du dégoût à ce mariage.

« Prendre comme première épouse une griotte ! Tu n'y penses pas ! » avait dit sa mère « toi un descendant direct des damels et teignes » du Caylor ! Epouse d'abord ta cousine Ndoumbé, on verra ensuite pour ta Sissi. Quel nom d'oiseau en plus. Une fille honnête peut-elle s'appeler Sissi ?<sup>475</sup>

Le groupe des femmes âgées, les mères des époux en l'occurrence, ou des belles-mères pour les épouses, expriment souvent de l'animosité à l'endroit de leurs brus, surtout quand elles ne proviennent pas de leurs choix. Déjà, elles soutiennent purement et simplement le système de la seconde épouse, sinon même au-delà. Et elles-mêmes ne sont pas tolérantes pour supporter une rivale. Jamais elles ne souhaiteraient cela, à Dieu n'en plaise. A ce niveau, Sabel, la belle-mère de Sissi, mère d'Atoumane, s'est donnée en spectacle inédit en jetant l'opprobre sur son propre fils et sur tout son entourage, y compris sa co-épouse Fanta qu'elle-même avait élevée comme une enfant de sa cour, de sa propre maison. Sabel crie scandale d'avoir vu son fils et sa rivale s'amouracher l'un de l'autre :

Mère Sabel lui a toujours inspiré crainte et révérence. Toute l'estime qu'il nourrit pour elle s'écroule comme un château de cartes. Comment a-t-elle pu, rien que par désir de vengeance, salir la réputation de son fils ? Décidément, la polygamie rend

---

<sup>474</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>475</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 18.

les femmes folles-furieuses. Pourtant Sissi est restée digne à l'arrivée de feu Ndoumbé.<sup>476</sup>

En effet, les femmes âgées, les mères, les tantes et grands-mères constituant la « Gynécocratie » de même que les hommes âgés eux tous et elles toutes contribuent à l'avancée de la polygamie, à perpétuer ce système d'une manière ou d'une autre.

#### V. 4. 2. Les hommes âgés : Djibril Guèye ou le beau-père

Pour les hommes, la pratique est légitime, les raisons avancées sont divinisées. Ainsi, quand bien même ils sont vieux ils peuvent toujours nocer nous avons déjà montré ces cas au niveau du mariage forcé de Malimouna par exemple, et c'est le cas de bon nombre de vieux à travers les pages, toutefois, nous pouvons encore les citer : le père d'Atoumane, le vieux Samba, qui prit Fanta qui a l'âge de sa fille.

Décidément Fanta ne recule pas dans sa course aux richesses. Donner d'autres héritiers au père Samba ! Porter l'enfant d'un homme qui peut être son grand-père, pouh ! Telles sont les remarques acerbes qu'on lui lance au visage.<sup>477</sup>

Le vieux Sando qui épouse Malimouna à quatorze ans aussi en lui souhaitant de lui faire beaucoup d'enfants :

– Ça, c'est la statuette de la fécondité, annonça le vieux Sando. Elle t'aidera à faire beaucoup d'enfants sains et forts comme moi.<sup>478</sup>

Assanga Djuli, quant à lui, prend aussi une fille de dix-huit ans, qui a l'âge également de sa fille. Sa seconde épouse, Fondamento de Plaisir ne manquait pas de lui reprocher d'être discordant d'âge avec sa troisième épouse :

– T'as pas honte, Assanga ? minauda Fondamento de Plaisir en sortant de sa case. Epouser une gamine qui a presque l'âge de ta fille ! Tu devrais avoir honte.<sup>479</sup>

Mawdo Bâ n'est pas loin d'Assanga ou du vieux Sando ; même avec des cheveux grisonnants, il se contentera d'une petite cousine aussi :

La petite Nabou avait grandi à côté de sa tante, qui lui avait assigné comme époux son fils Mawdo. Mawdo avait donc peuplé les rêves d'adolescence de la petite

<sup>476</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 172.

<sup>477</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>478</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, p. 38.

<sup>479</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op. cit. , p. 133. p. 133.

Nabou habituée à le voir, elle s'était entraînée naturellement, vers lui, sans choc. Ses cheveux grisonnants ne l'offusquaient pas ; ses traits épais étaient rassurants pour elle. Et puis, elle aimait et aime encore Mawdo, même si leurs préoccupations ne véhiculent pas toujours le même contenu.<sup>480</sup>

Bref, tous ces vieux ont fait l'expérience de la luxure polygamique, hormis le père d'Ousmane Guèye ; mais parlant de son fils, il contribuera à sa polygamie :

Djibril Guèye, El Hadj, verra d'un bon œil le mariage pour réparer les torts de son fils, objecta Mère Fatim.<sup>481</sup>

Depuis le développement de notre thèse toutes les argumentations requises pour comprendre le phénomène de la polygamie nous échappent. Il nous est difficile de trouver un motif valable pour la défendre : pouvons-nous, au nom de l'Islam, servir de ses prérogatives pour maintenir la polygamie au sein des foyers ? Ou encore devons-nous respecter les parents en acceptant ce système ? Ou devons-nous admettre que c'est de la fatalité, que c'est un moyen qui permet aussi de réguler les naissances ? Tous les arguments que nous avons examinés sont tous battus en brèches par les auteures négro-africaines.

Pour Calixthe Beyala, l'homme « mâle » est le seul responsable qui peut éviter la polygamie, s'il a du bon sens et n'est pas guidé par son instinct sexuel. Toujours selon elle, l'humain mâle est un être désaxé, dégradé et animalisé du fait de sa lubricité, de ses fourberies. En tout état de cause, l'homme est trop mal perçu chez cette auteure qui le rabaisse, et est sans égards pour lui. Il n'y a pas un seul de ses romans qui encense l'homme ; au contraire, tous font l'objet d'une mise en scène carnavalesque.

Ce ne sont pour la plupart que des jouisseurs maladroits, gigolos sans scrupules, obsédés sexuels ou parvenus grossiers, tous individus largement discrédités, mais que la romancière s'emploie encore à rabaisser en ayant recours à un lexique volontiers argotique ou scatologique.<sup>482</sup>

Enfin, nous venons, dans cette deuxième partie de notre travail, souligner les deux grands modes de mariages exprimés dans les romans. Nous avons relevé leurs traits caractéristiques et les conséquences relatives surtout à la polygamie qui fait un objet capital, sinon un thème catalyseur dans l'art romanesque féminin, très récurrent. Toutes les irrégularités de ce mode de mariage nous font croire que ce sont des éléments aliénateurs du

<sup>480</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 70.

<sup>481</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit. , p. 190.

<sup>482</sup> Jacques Chevrier, *Littérature d'Afrique Noire de langue française*, op. cit. , p. 62.

mariage et de la femme elle-même en tant qu'actrice principale et c'est pourquoi nous voulons tout de même entreprendre maintenant de faire ressortir son image observée face à ce phénomène polygamique à travers les textes scrutés.

## **CHAPITRE VI**

### **Typologie et image de la femme dans le système polygamique par catégorie de personnages**

A l'analyse, l'on se rend bien compte que les femmes face aux problèmes de la polygamie chacune réagit selon sa personnalité d'abord, selon sa culture et selon le milieu où elle avait évolué naturellement. Les réactions sont donc kyrielles et nous avons diverses manières pour les catégoriser.

#### **VI. 1. Les femmes vertueuses : les premières épouses**

Dans la société romanesque, nous les nommons femmes vertueuses parce qu'elles sont en général les premières épouses pleines d'idéaux non assouvis faute d'époux fidèles, en opposition aux femmes de petite vertu qui sont des ravisseuses de maris ou encore des parasites. Toujours parmi les femmes vertueuses, nous avons une catégorie particulière qui de par son comportement de ruse a pu échapper à la vie polygamique.

##### **VI. 1. 1. Les femmes fortes et lutteuses Aïssatou, Malimouna**

Bien souvent, nous découvrons une fresque de femmes vertueuses qui ont beaucoup de talents, en général ce sont des avant-gardistes de l'émancipation de la femme. Elles sont instruites, intelligentes et ont une forte personnalité. Elles ont une conviction qui les anime depuis leur engagement dans le mariage. Ce sont des gens de parole, disons fidèles à leurs dogmes. On peut les qualifier de femmes fortes aussi. Pour preuve, Aïssatou incarne bien le symbole de ces femmes qui savent ce qu'elles veulent dans leur vie. Une fois déçues par leurs maris dans leur mariage, elles ne pensent plus jamais se remarier, elles optent pour la rupture. Malgré tous les conseils qu'on donnait à Aïssatou pour la harceler à la maintenir dans son mariage malgré le forfait de son mari, elle fait fi de tout :

On te conseillait des compromis : « On ne brûle pas un arbre qui porte des fruits ».

On te menaçait dans ta chair : « Des garçons ne peuvent réussir sans leur père. »

Tu passas outre.

Ces vérités passe-partout qui avaient jadis courbé la tête de bien des épouses révoltées, n'opèrent pas le miracle souhaité ; elles ne te détournèrent pas de ton option. Tu choisis la rupture, un aller sans retour avec tes quatre fils.<sup>483</sup>

Et parmi ces femmes fortes, Malimouna est dans le même registre qu'Aïssatou : elle plia ses bagages dès qu'elle a su que Karim avait une autre femme pour ne faire face qu'à son programme de vie, « Aider les femmes » :

– Je ne reviendrai pas à la maison, dit Malimouna d'un ton ferme. Tu as choisi de refaire ta vie je ne peux pas t'en empêcher, mais je refuse de vivre une vie que je n'ai pas choisie.<sup>484</sup>

Une autre femme forte dans ses décisions, c'est Affiba la révoltée, qui ne se laisse pas faire. Lorsque Koffi lui avoue avoir une maîtresse en la poussant à bout pour qu'elle lui demande le divorce, elle comprend son jeu et fait le contraire. Que leur couple se disloquât aussi vite, cela lui paraissait incroyable. Et pourtant, c'était bien ce qui s'est passé. « Koffi avait bien mûri son plan : il l'avait poussée à bout, afin qu'excédée, elle puisse lui proposer le divorce. Mais quelles illusions se faisait-il ce misérable ! Elle ne lui accorderait absolument pas le divorce, il pouvait en être certain ! Ce serait trop facile de croire que, blessée dans un orgueil, la femme légitime dirait à son mari : va-t'en, infidèle, je ne veux plus de toi », le poussant vers l'autre ! Tout compte fait, Koffi connaissait mal sa femme :

Elle considérait qu'elle n'avait rien de mieux que sa vie actuelle à gagner, alors à quoi bon divorcer ? Que Mensah s'en aille s'il lui est devenu pénible d'habiter cette maison, mais à aucun prix elle ne la quitterait ; aucune autre femme qu'elle, Affiba, de son vivant ne s'appellerait madame Mensah, aucune !<sup>485</sup>

Affiba, un autre genre de femme forte, a su discerner ce qui va dans son intérêt et a agi dans ce sens.

Il y a autres femmes vertueuses mais qui, en plus du bon sens, adorent pratiquement leurs époux comme de petits dieux, pour gérer leur foyer.

---

<sup>483</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 49.

<sup>484</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit. , p. 209.

<sup>485</sup>Régina Yaou, *La révolte d'Affiba*, op. cit. p. 47.

## **VI. 1. 2. Les femmes traditionnelles zélées et déicoles : Tante Coura et Mame Diarra**

Tante Coura ? dans *Comme le bon pain*, va user de stratagèmes pour éloigner la polygamie de son foyer, bien qu'elle soit à l'image d'une femme déicole qui adore son mari sur tous les plans. Elle a été très vigilante pour ôter du cœur de son mari le désir d'une seconde épouse. Elle est aussi comptée parmi les femmes fortes à partir de la fertilité de son imagination qui a mis en déroute Soda, appelée à être sa co-épouse. Comme nous le signifions plus haut, métamorphosée en une folle en guenille toute crasseuse, elle a effrayé sa rivale qui n'a pas supporté son apparence physique pour habiter avec elle avec un même mari. Femme traditionnelle, mais très dévouée et généreuse dans la vie sociale, et exceptionnellement envers son mari, elle incarne la femme qui aime sans condition préalable, elle est capable de l'abnégation et du don de soi, son modèle porte à croire à un spécimen rare, et pourtant, son mari trouva qu'il faudrait une seconde épouse, mais cette fois-ci l'intelligence innovatrice de Tante Coura l'a épargnée de la polygamie. Voyons un peu comment sa nièce Bigué l'a décrite d'une façon irréprochable envers son mari :

Elle s'appelle Coura, frise la soixantaine sans qu'il y paraisse. C'est une épouse-modèle ou si vous préférez une maîtresse-femme. Elle prend soin d'oncle Idy, son homme. Elle le suit sous la douche pour lui frotter le dos, lui porter sa bouilloire quand il va faire ses ablutions, ouvre ses mains pour qu'il y rejette pendant le repas une bouchée trop pimentée, des arêtes de poisson ou des os de poulets.<sup>486</sup>

Bigué, montre combien sa tante est une femme qui sait choyer son mari au niveau de la gastronomie même au-delà, elle veille sur la satisfaction sexuelle même de son homme, et se présente comme une déicole :

Elle s'accorde gaiement de ses servitudes diurnes ou nocturnes. Elle se lève aux aurores pour avoir le temps de se pomponner. Impossible de la surprendre le matin le visage non poudré et les yeux non ourlés de noir. Le cure-dents à la bouche à longueur de journée, elle ne maquille ses lèvres de aniin, pommade bleu-nuit, que pour sortir. De retour du travail, son mari la trouve parfumée, encensée, un sachet de gongo, mixture grasse et odoriférante, entre les seins. Elle court vers lui dès qu'elle perçoit le son de sa voix, met un genou à terre, le remercie en s'apitoyant sur ses fatigues et tracasseries journalières, enlève ses babouches, lui masse les pieds, tout ceci dans la foulée en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Elle ne prononce jamais son nom mais l'appelle « oncle ».

---

<sup>486</sup>Mariama, Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 22.

Pour le commun des mortels cela est inimaginable qu'une femme qui donne tout et se donne tant sans détours à son mari avec tous les respects possibles en toute soumission, puisse encore admettre que ce dernier courtise d'autres femmes. Alors on se pose la question de savoir si l'homme est damné à courir derrière les femmes parce qu'il a un trop plein de virilité à offrir. Ou encore, est-ce la loi du changement de partenaire qui seule lui donne satisfaction dans le foyer ? Sinon avec un amour tel que celui de Tante Coura, on n'a plus besoin d'une seconde femme. Une telle situation polygamique serait incompréhensible par notre entendement :

Voyez comme elle se consacre au bien-être d'oncle Idy qui confie à ses amis : Même au lit Coura ne me tourne le dos pour s'endormir que sur mon assentiment « As-tu besoin de mes services ? » me demande-t-elle auparavant. « Dors en paix, je suis comblé », s'entend-elle lecteur, une telle épouse se vit un jour répondre et la voilà rassurée. Aussi étonnant que cela puisse vous paraître, on veut lui imposer une rivale. »

Tante Coura est bel et bien la déicole de son mari qui au fait ne mérite pas pour autant. L'époux de Tante Coura montre bien qu'il n'est pas rationnel, mais plutôt il nage dans le suivisme et mue par l'instinct animal retenu finalement chez la plupart des hommes.

Ce portrait de Tante Coura avoisine aussi celui de Mame Diarra, une figure de la religion musulmane qui s'est faite toute soumise sans arriver à discerner le mal du bien pour mettre en pratique l'auto-défense au niveau de sa propre santé et bien-être :

Une nuit qu'elle était étendue aux côtés de son époux, un orage s'annonça. Son mari lui demanda de l'accompagner au dehors pour l'aider à renforcer les étais de leur modeste demeure. Elle s'exécuta. Pendant qu'ils étaient occupés à renforcer les piliers de soutènement et à retenir plus solidement le chaume de leur case, la pluie les surprit. L'homme rentra précipitamment pour s'abriter à l'intérieur de la maison croyant être suivi de son épouse. Un prompt sommeil le prit en traître.

Avec ce couple dont Mame Diarra est la femme, tout allait naturellement au point de vue comportemental et d'entraide. Mais ce qui choquera c'est l'attitude de Mame Diarra elle-même qui ne correspond pas à l'intelligence de Tante Coura. La soumission chez Tante Coura c'est plutôt l'amour et le respect pour son mari alors qu'avec Mame Diarra c'est la peur et la bêtise de se chosifier soi-même. On remarque aussi que la femme prête souvent le flanc à son mari pour l'asservir, et ce dernier à son tour trouve que c'est louable une attitude pareille au lieu d'être décriée. Le cas de Mame Diarra est une preuve éloquente :

A son réveil, il constata l'absence de sa femme et s'en étonna. Il sortit vivement de la case pour aller à sa recherche. Il la trouva toute trempée et transie, soutenant encore de ses maigres forces l'étai que son mari lui avait confié.

- Que fais-tu ici Mame Diarra, sous la pluie ? lui demanda-t-il.

- Oncle, tu m'avais demandé de retenir l'étai que voici, c'est ce que je fais car je n'ai pas reçu de toi de directive contraire.

- Toute cette pluie s'est déversée sur toi car tu n'as pas voulu, au mépris de ta vie, outrepasser mes dires !

Il en est bien ainsi, oncle.

Et le père du vénérable Séigne Touba de se concentrer et de demander à Dieu-Tout-Puissant de combler de faveurs son épouse-modèle.<sup>487</sup>

Cette épouse-modèle aussi bien que Tante Coura côtoient deux déicoles différents au niveau de leurs maris respectifs : une épouse-modèle négative et une positive innovante.

Il y a une autre troisième épouse-modèle que nous approuvons, mais pas déicole ni soumise aveuglément, que nous découvrons dans la société romanesque d'*Eve et l'Enfer*. C'est Mèton, la femme de Gavé. Elle avait redouté d'avoir une rivale quand son mari profitant des dires de la société l'avait menacée de conseiller leur fille Miéva de renoncer à son rêve de devenir religieuse. Brave femme, elle a fini par demeurer la seule femme de Gavé en s'affirmant partout et toujours et en faisant fi de toute menace extérieure et toutefois en faisant son devoir pour réjouir le cœur de son mari, sans complaisance bien qu'elle y mit du zèle :

Oh ! Gavé tu sais que je suis une bonne ménagère, et que je dépense le moins possible, tu as régulièrement tes plats préférés n'est-ce pas ? Le « fouifoui » et la sauce pistache...

En réalité Mèton, je te suis très reconnaissant. Je sais que nous ne sommes pas loin du royaume. Tu t'occupes assez bien de nos enfants et plus encore des orphelins, des étrangers que tu accueilles chez nous et qui se sentent chez eux. Je sais que Dieu te le revaudra au centuple même si ces enfants ne sont pas reconnaissants.<sup>488</sup>

Une épouse-modèle qui fait ce qu'elle doit faire et discerne le bien du mal, qui ne se laisse pas faire est déjà une bonne épouse que nous devons imiter.

<sup>487</sup>Mariama, Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 42.

<sup>488</sup> Georgette Houévi, Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. p. 174.

Ces femmes traditionnelles savent aimer leur mari de l'amour d'Agapè, et parfois de trop. Cependant, elles demeurent现实istes et non pas des résignées qui se plaisent dans leur rôle.

### VI. 1. 3. Les femmes résignées et déchirées : Ramatoulaye-Jacqueline

Hormis ces femmes fortes, qui réagissent devant l'arrivée d'une seconde épouse d'une manière conséquente, nous voyons celles qui sont tout de même fortes mais se résignent devant la situation. Elles gardent toute patience, espérant un jour avoir raison pour reprendre et vivre seule avec leur mari. Ramatoulaye n'a jamais rêvé avoir une rivale, mais le fait s'est produit comme un véritable drame : une fille de l'âge de sa fille devient sa co-épouse et encore l'amie de cette dernière. Va-t-elle réagir comme Aïssatou sa meilleure amie, son alter ego ? Tout le monde s'attendait à cela. Mais non, devant l'insistance de sa fille Daba de rompre son mariage et de faire comme tata Aïssatou, au grand dam de tout son entourage, Ramatoulaye va choisir de partager le mari avec sa nouvelle rivale à contre cœur : « Je m'étais préparée à un partage équitable selon l'Islam, dans le domaine polygamique. »<sup>489</sup> Résignée, elle sera tout simplement abandonnée, mais elle demeure une femme forte. Dans *Comme le bon pain*, Bigué ou Sissi, bien qu'intellectuelle, va se doter de courage pour accueillir Ndoumbé sa co-épouse à contre cœur, dans la résignation aussi, avec l'espoir de la vaincre un jour :

Je triompherai d'Atou, de Ndoumbé, de la stérilité, de tout. Je ne sais quelles voies le Tout-Puissant choisira pour me délivrer et parachever ma victoire, je lui en laisse le soin. Ndoumbé, tout à l'heure, aura la surprise de trouver une rivale non accablée mais radieuse, souriante. En effet à la stupéfaction générale, je me levai à son approche pour la prendre dans mes bras et lui administrer des bises retentissantes. Je l'invitai à s'asseoir à mes côtés ; surprise, elle s'exécuta. Sa marraine en fut très irritée, elle était persuadée qu'en enlaçant sa filleule je l'avais « ficelée » ; que je tiendrais désormais dans mes bras comme j'avais tenu Ndoumbé, toute sa chance et celle de l'enfant qu'elle portait et que j'avais senti se durcir sous mon étreinte.<sup>490</sup>

Dans *Eve et l'Enfer*, Dadjé avait deux femmes avant d'épouser la troisième Miéva, l'héroïne du roman. Les deux femmes étaient évincées et n'avaient qu'un seul choix : la résignation pour des raisons multiples :

<sup>489</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 69.

<sup>490</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 117..

Les deux premières femmes étaient évincées. Par principe, elles supportaient Miéva et sa fille Shèva, mais très mal. Dadjè épaula Miéva dans tous ses actes. Après tout, l'homme est le chef de son foyer et est libre de le conduire comme il l'entend. Cela était ancré dans la conscience des femmes depuis des siècles. On n'y pouvait rien, disaient les femmes résignées face aux féministes qui ne désespéraient pas de changer la situation.<sup>491</sup>

Toujours dans *Eve et l'Enfer*, jouissant de sa beauté indescriptible, Miéva se remarie à Mahoussi en se propulsant encore dans un foyer polygamique où elle mettra trois enfants au monde. Supportée dans la résignation jusque-là, Rissicatou, la première femme rompt cette situation en décidant de tuer tout ce qui la gêne dans son foyer et même le mari devenu traître, et c'est par lui qu'elle commença sa vengeance avec des pratiques mystiques. Rissicatou refusait sans ménagement les coutumes du veuvage. Son comportement taciturne montrait sans ambages qu'elle pouvait être vraiment l'auteure de la mort de son mari. En Afrique, il n'y a pas de mort naturelle et cette fois-ci, Rissi revendiquait être celle qui a occasionné sciemment la mort de son époux. Elle tempétait au vu et au su de tout le monde, manifestant sa victoire et sa vengeance réussies :

Ah ! Mahoussi n'a-t-il pas le pouvoir de faire ce qu'il veut ? Moi aussi, j'ai cette force-là. Qu'il se réveille, et qu'il guérisse sa princesse Miéva ! La prochaine victime on la verra très bien. <sup>492</sup>

Dans *Les arbres en parlent encore*, Andela, la mère d'Edène la conteuse, bien qu'elle soit dotée de vertus, résignée à supporter ses rivales, se vit joyeuse lorsque le sort fait mourir l'une, la plus jeune Biloa, et le destin fait déserter du foyer commun l'autre, Fondamento de Plaisir, le même jour, vers une destination inconnue :

Pour la première fois, je vis un sourire vrai éclairer les lèvres de maman. Sa patience, sa ténacité, cette lâcheté qui la poussait à ne jamais affronter les choses, venait de remporter une grande victoire. <sup>493</sup>

En effet, toutes les femmes mariées, qu'elles soient fortes devant le remariage de leur mari ou résignées, sont toutes des révoltées au fond de leur cœur. Tout leur sentiment passe par la révolte avant le déni. Ainsi, les femmes venues d'autres sphères et ayant vécu d'autres réalités telle la monogamie ou la religion chrétienne, où est prônée une femme pour un homme et un

<sup>491</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 59.

<sup>492</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>493</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op. cit. , p. 163.

homme pour une femme, sont souvent sujettes à ne pas supporter cette polygamie qui sort de leur entendement. Pour elles c'est la défaite du mariage.

## VI. 1. Les femmes défaitistes : Juletane ou Mireille de la Vallée

Après la révolte et même la résignation, elles ne se contiennent plus et ne comprennent pas comment leur mari a pu tant descendre dans l'abîme de la traîtrise par rapport à leurs premières amours. Elles n'arrivent pas à saisir ce changement, anodin pour les hommes, et plutôt animal ou vicieux pour elles. Compte tenu de tous les sacrifices consentis de part et d'autre, comment peut-on fouler au pied toute une destinée, une construction de vie partagée, au fil des années, par exemple un quart de siècle chez Ramatoulaye, et sans raison appropriée ? Les hommes décident de se remarier seulement sur un coup de tête. Les épouses, une fois le constat observé, demandent à leurs maris la cause de leur décision de prendre une seconde épouse, mais elles restent sans réponse. Voici une de ces aveux comme preuve ; Affiba va demander à son mari Koffi :

Que t'ai-je fait, Koffi, pour que pendant que je me débats entre grossesses difficiles et des avortements successifs, tu prennes une maîtresse ?

- Tu ne m'as rien fait. Pour qu'un homme tombe amoureux d'une autre, faut-il que sa femme lui ait fait quelque chose ? Je suis désolé de devoir te le dire, mais cette aventure ne date pas de la période de tes maladies.<sup>494</sup>

Le même étonnement est visible chez Ramatoulaye qui n'a jamais eu de réponse à sa question :

Et je m'interroge. Et je m'interroge. Pourquoi ? Pourquoi Modou s'est-il détaché ? Pourquoi a-t-il introduit Binetou entre nous ? Je m'interroge. Ma vérité est que malgré tout, je reste fidèle à l'amour de ma jeunesse.<sup>495</sup>

La difficulté de ces femmes est qu'elles n'arrivent pas d'avance à imaginer ou à prévoir les causes de la métamorphose de leur mari parce qu'elles ne sont pas capables de trahir. C'est pourquoi elles tombent dans la tourmente émotionnelle, du découragement au défaitisme, qui les conduit souvent à leur mort et souvent aussi à la mort de leur entourage. Jacqueline l'Ivoirienne, de religion protestante, avait nocé avec Samba Diack un musulman. Les parents de Jacqueline très sûrs de cet échec, avaient une forte intuition que leur mariage

<sup>494</sup>Régina Yaou, *La révolte d'Affiba*, op. cit. , p. 46.

<sup>495</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 83.

sombrerait, et c'était bien le cas : Jacqueline n'admettant pas ce mode de mariage polygamique, elle sombre dans une tourmente morale :

En regagnant le Sénégal, elle atterrissait dans un monde nouveau pour elle, un monde différent en réactions, tempérament et mentalité de celui où elle avait évolué. De plus, les parents de son mari toujours les parents la boudaient d'autant qu'elle ne voulait pas embrasser la religion musulmane et allait tous les dimanches au Temple Protestant.<sup>496</sup>

Jacqueline ne comprenait plus son mari qui noçait sans cesse. Trahie, bafouée, elle ne résistait plus à la vie, d'où sa dépression nerveuse ; elle se laissait aller :

Jacqueline était prostrée dans son lit. Ses beaux cheveux noirs délaissés, qu'aucun peigne n'avait démêlés depuis qu'elle courait de médecin en médecin, formaient sur sa tête des touffes hirsutes. Le foulard qui les protégeait, en se déplaçant, découvrait l'enduit de mixture de racines que nous y versions, car nous avions recours à tout pour arracher cette sœur à son univers infernal.<sup>497</sup>

Elle n'en est pas morte grâce à la solidarité des femmes entre elles, mais le résultat était sa déprime. Elle n'espérait plus de la qualité au niveau de son mariage mais comment gagner sa santé de nouveau en devenant plus réaliste par rapport à Mireille. Mireille de La Vallée une Française, fille d'une ancienne noblesse, de père diplomate à Dakar, avait aussi désobéi à ses parents qui l'avaient rapatriée entre temps (on se rappelle bien de son histoire) ; elle reviendra de son propre chef au Sénégal pour y vivre son mariage qui tournera au vinaigre. Elle avait sacrifié de très grandes choses, fortune de ses parents en tant que fille unique, honneur, protection et sécurité sociale. Son amour sera trahi par Ousmane qui a tout oublié d'elle ; son intelligence comme sa beauté qu'il admirait en elle, n'était plus de l'heure : Mireille était tout simplement abandonnée au profit d'Ouleymatou la Nègresse. Elle ne se retrouvait plus comme Jacqueline :

Mireille ne riait plus, Mireille ne parlait plus, Mireille ne mangeait plus, Mireille ne dormait plus. Elle attendait chaque retour de « l'infidèle », dans la salle de séjour orange qu'on balaie à peine. La souffrance s'était incorporée au rythme de sa vie.<sup>498</sup>

Tout ce changement de Mireille n'interpellait personne. Ousmane continuait à mener sa double vie, sans gêne. Mireille ne comptait plus. Pour jauger sa douleur, elle se demandait si

<sup>496</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>497</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>498</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit. , p. 243.

vraiment Ousmane l'avait aimée ? Elle initie la démarche de vérifier encore cela : « Et une nuit, pour revivre son bonheur mort, elle sortit de leur cachette les lettres écrites par son mari, pendant leurs longues fiançailles ». C'est alors que le clinquant des mots d'amour choqua son désarroi, et depuis lors, sa raison bascula, Mireille devint démente :

Le mensonge des mots la narguait. Les promesses délibérément violées se transformaient en serpents hideux et l'encerclaient.

Ah ! Ces lettres d'un perfide ! D'un sale Nègre ! Comment avait-elle pu être bernée par leur contenu ? A la place du bonheur promis, le goût salé des larmes.<sup>499</sup>

Mireille se demandait encore comme Ramatoulaye quelle était sa part d'erreur dans leur vie commune. Était-elle devenue handicapée ou infirme ? :

Privée de joies charnelles au profit de la Négresse dont le ventre rebondi criait la satisfaction, elle recherchait, devant son miroir, les infirmités de son corps nu qui rebutaient Ousmane. Elle se voyait une autre...<sup>500</sup>

Pour toute réponse, Mireille manifesta le déploiement de la perte de sa raison. Le mince filet de lucidité qui l'habitait la déserta complètement jusqu'à ce que le drame d'ôter la vie à son fils unique se produisit :

Le « Gnouloule Khessoule ! » n'a pas de place dans ce monde.

- Monde de salauds ! Monde de menteurs ! Toi, mon petit, tu vas le quitter !  
Gnouloule Khessoule !<sup>501</sup>

Dans son subconscient, Mireille savait que son fils ne serait nulle part accepté, ni chez Ousmane où déjà Yaye Khady l'avait surnommé « ni clair ni noir » : « Gnouloule Khessoule », ni chez ses propres parents en Europe où il serait marginalisé, discriminé par son métissage. Bref, la situation de Mireille est analogue à celle de Juletane, une étrangère d'origine guadeloupéenne, parachutée au Sénégal sur cette terre africaine. Perdue et loin de sa terre natale, elle tomba dans un puits de misère. Abandonnée par son nouveau milieu, elle décide d'écrire son histoire dans un journal. Décrétée « persona non grata », et pour rendre la monnaie à sa nouvelle co-épouse qui la nomme « la folle », elle va préparer un jour de l'huile chaude qu'elle versera sur son visage : « Je viens de faire la connaissance de ta « toubabesse ». Elle est plus folle que je ne l'imaginais, elle a refusé de me saluer. »<sup>502</sup>

<sup>499</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>500</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>501</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit., p. 244.

<sup>502</sup> Myriam Warner-Veyra, *Juletane*, Op. cit., p. 79.

Dans sa vie végétative, elle ne saura pas quand elle a dû tuer les trois enfants d'Awa sa première rivale, qu'elle estimait tout de même. La conséquence de sa réclusion va générer des morts et des morts : la mort d'Awa et ses enfants, après celle de Mamadou le mari commun et sa propre mort :

Le sursis de Juletane dura trois mois, après la mort de Mamadou. Un matin l'infirmière de garde l'avait retrouvée sans vie : son cœur usé s'était arrêté. Simplement.<sup>503</sup>.

C'est avec Juletane que nous allons clore l'étude des femmes défaitistes qui n'ont pu supporter la trahison et l'infidélité de leurs différents maris. On se rend compte que ces femmes défaitistes sont généralement des femmes étrangères qui, longtemps dans leurs pays, ont dépassé cette pratique lointaine de la polygamie. Cependant, celles qui ont été élevées dans ce système se résignent à l'accepter, contre leur gré évidemment ; ou encore acceptent de divorcer tout simplement et de tourner la page du mariage, ou encore espèrent mieux une autre aventure. En dépit de toutes ces situations sinistres non souhaitées dans les foyers, nous notons que c'est à cause de l'existence d'autres femmes, moins vertueuses que les premières épouses souffrent dans leurs foyers qui, au départ, étaient de havres de paix.

## **VI. 2. Les femmes fossoyeuses : Binetou et petite Nabou– Ouleymatou et Ndèye**

Parlant ainsi des femmes fossoyeuses, nous avons deux genres : les femmes âgées que nous avons déjà stigmatisées telles les belles-mères et les mères dans la trempe de Yaye Khady mère d'Ousmane Guèye, belle-mère de Mireille de La Vallée la Blanche, Tante Nabou, mère de Mawdo Bâ, belle-mère de Aïssatou, Dame Sabel mère d'Atoumane, belle-mère de Bigué. Ensuite, il y a des jeunes fossoyeuses dont nous estimons que leur présence contribue à la mort et à l'ensevelissement des foyers bien bâtis, consolidés, qui en un seul jour, pouvaient s'envoler en éclats. L'amour étant le primat de la vie de ces foyers jadis rayonnant de bonheur, se convertit en haine, et se substitue en un autre amour aveugle qui ne connaît pas vraiment la raison, ni le discernement du bien ou du mal. Dans ce nouveau schéma, les hommes ne pensent pas qu'aimer s'apprend aussi au fur et à mesure que le temps passe et qu'il y a un dépassement de soi à faire pour ne pas tomber dans l'instinct animal ou dans la routine. Les époux oublient souvent que conjoints et conjointes sont égaux en dignité, par conséquent l'épouse n'est pas à échanger quand on veut : il y a une exigence de tout homme et de toute femme, le devoir d'assurer pleinement ses responsabilités vis- à-vis de sa

---

<sup>503</sup> *Ibid.*, p. 143.

conscience et de la société entière pour promouvoir la justice, la liberté et le bien commun. Or, ce que nous constatons, les époux privilégient la fatalité, et la puissance de certaines religions qui prônent sans ambages la soumission de la femme à son mari, la tradition qui renforce la domination de l'homme sur la femme, et le tout est joué : la femme doit tout subir et accepter. En raison de cela, nous classons même les mères, comme les belles-mères en tant que premières fossoyeuses.

Ensuite, nous avons les jeunes femmes manipulées par les vieilles femmes traditionalistes qui les conduisent tout droit dans des foyers préétablis : le cas de Binetou jeune fille, dont la mère par une cupidité inouïe, l'a suppliée d'épouser un homme de l'âge de son père pour que sa vie à elle, soit révolutionnée :

Sa mère a tellement pleuré. Elle a supplié sa fille de lui « donner une fin heureuse, dans une vraie maison.<sup>504</sup>

Binetou ne représente que l'agneau immolé sur l'autel du matériel. Et quant à la petite Nabou que son homonyme tante Nabou a éduquée selon ses désirs a été aussi propulsée dans le foyer de son fils Mawdo détruisant ainsi la vie de son foyer, ce cas d'espèce est très représentatif : la petite Nabou ne vit que selon les règles de vie de sa tutrice, elle est comme un zombie sans état d'âme, sans grand raisonnement, elle ne va que dans la direction toute tracée de son éducation reçue :

Mièvre ! la jugeait, en haussant les épaules Mawdo. Et puis, la petite Nabou exerçait un métier. Elle n'avait point de temps pour des « états d'âme ».<sup>505</sup>

L'école aussi n'avait pas eu trop d'emprise sur elle vu juste son niveau de sage-femme :

L'empreinte de l'école n'avait pas été forte en la petite Nabou, précédée et dominée par la force de caractère de Tante Nabou qui dans sa rage de *vengeance*, n'avait rien laissé au hasard dans l'éducation qu'elle avait donnée à sa nièce.<sup>506</sup>

Dans *Un chant écarlate*, l'initiative vient du propre chef d'Ouleymatou qui a décidé de reconquérir Ousmane, le mari de Mireille de La Vallée. Guidée par la réussite sociale d'Ousmane, Ouleymatou trouvait en lui, son gagne-pain et sa vie assurée dorénavant, et pourtant elle ne pouvait pas imaginer qu'Ousmane serait un jour son mari puisqu'elle le dédaignait en tant qu'un garçon qui jouait le rôle de fille pour Yaye Khady sa mère, alors

<sup>504</sup>Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. p. 55.

<sup>505</sup>Ibid., p. 71.

<sup>506</sup>Ibid., p. 70.

qu'ils étaient encore tous adolescents à l'école primaire. Elle a mis tout son arsenal de séduction pour évincer la Blanche avec la complicité de toute sa famille supportée par celle d'Ousmane lui-même. On dit souvent d'elle qu'elle n'est pas intelligente à l'école. Cependant, elle a l'intelligence du mal :

On disait d'elle :

De la personnalité. Elle se défend, comme une tigresse.

On disait encore :

Elle n'a pas réussi à l'école. L'intelligence qui l'anime est l'intelligence du mal.

Comment peut-on à la fois être reine au domicile paternel et à l'école ?

Une vraie diablesse.<sup>507</sup>

L'image de la femme demi-lettrée que représente Ouleymatou, s'observe également dans *Juletane* : Ndèye la troisième femme de Mamadou n'est pas partie loin dans l'éducation livresque mais elle occupe tout l'espace dans la maison comme dans le cœur de Mamadou :

Pourtant Ndèye, l'élue moderne et intellectuelle, ne possède pas un grand savoir sous la couche de vagues connaissances. Elle aurait réussi à obtenir le parchemin envié de la fin du cycle primaire, en copiant sur sa voisine Binta, dit-on.<sup>508</sup>

Nonobstant son faible niveau, elle totalise toutes les dépenses de la maison à son avantage :

Mamadou va partir pour le match. J'entends les ratés de sa vieille 203 ; il a toujours beaucoup de mal à la faire démarrer. Il aurait pu changer de voiture, s'il n'avait pas épousé Ndèye depuis deux ans. Elle lui coûte une fortune : en boubous, bijoux, cinémas et boîtes de nuit ; sans compter l'argent qu'elle distribue généreusement aux griots dans les baptêmes, mariages et tam-tams de tout genre. Son train de vie n'est un secret pour personne.<sup>509</sup>

Mamadou pour paraître alors grand seigneur devant une femme si dépensiére, dilapide autant d'argent en un clin d'œil et toujours tout le salaire du mois d'avance. S'il y a des fossoyeuses demi-alphabètes, il y a présence de celles qui font preuve aussi d'analphabétisme total tel le cas de Ndoumbé dans *Comme le bon pain*. Infortunée de naissance, elle n'avait pas d'autre choix que de se laisser aux hommes pour subsister :

Et Ndoumbé se livrait à Atou comme elle l'avait fait avec d'autres pour chercher parfois le réconfort ou de chaudes promesses dont elle n'ignorait pas la vanité ;

<sup>507</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>508</sup> Myriam Warner-Vieyra, *Juletane*, op. cit., p. 95.

<sup>509</sup> *Ibid.*, p. 87.

d’autres fois en rêvant de parures étincelantes et de beaux vêtements qu’elle ne recevait pas toujours en échange du don de sa personne. Subir les hommes avait été son lot. Sans naissance, sans fortune, sans éducation, où chercher le pouvoir ? Sa jeunesse était son atout-maître et elle pensait avoir trouvé le meilleur moyen d’en faire usage. Sa maman l’avait initiée à cela.<sup>510</sup>

En faisant ressortir à travers les pages romanesques ces personnages qui constituent des entraves pour les foyers bien assis, nous dénotons qu’ils sont peints comme de petites gens sans vertus, sans personnalité, et surtout ce sont des personnages handicapés au niveau de l’éducation. Toutes sans exception sont regardées comme des victimes de la société qui partagent comme lot quotidien la précarité de la vie. Lorsqu’elles tombent par hasard sur une première occasion de fortune, elles ne se gênent pas de s’en approprier rapidement sans vergogne et du quand dira-t-on. Leur premier objectif c’est d’user tous les moyens bons ou mauvais sinon machiavéliques pour assouvir leurs prouesses. Ceci explique bien combien ces fossoyeuses sont capables des pratiques surnaturelles pour venir à bout d’un homme sans oublier l’usage habituel de la séduction : dans la mentalité négro-africaine, on parlera de la sorcellerie, du maraboutage, du fétichisme et autres pratiques ancestrales ou moyenâgeuses. Pour ainsi dire, la mère de Ndoumbé est prête à porter mains fortes à sa fille comme certaines mères naturellement complices le faisaient dans la destruction d’autres foyers :

Pour le moment l’enjeu consistait à accrocher à son hameçon ce gros mulet d’Atou. En désespoir de cause, Ndoumbé s’en remettrait à sa mère qui emploierait les grands moyens de l’arsenal de guerre qui ont pour noms, intimidation, ultimatum, ou « sorcellerie », entendez « fétiches ». Mais, son intuition lui dictait d’épuiser les armes physiques avant d’essayer les autres.<sup>511</sup>

Hormis leur capital jeunesse et leur séduction, une autre classe de femmes bien averties et bien éduquées s’opposent à ces jeunes femmes fossoyeuses : elles sont aussi dotées de l’intelligence que de la ruse positive, de l’éducation et de la culture du bien : ce sont en effet des jeunes femmes révolutionnaires découvertes dans l’espace textuel.

---

<sup>510</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 113.

<sup>511</sup> *Ibid.*, p. 113.

### **VI. 3. L'image des jeunes filles révolutionnaires : Daba et Shèva, Soukeyna et Ateba**

Dans ce tableau, nous nous limiterons aux réactions des personnages les plus en vue face au mariage dans leurs milieux de vie. Ces jeunes femmes révolutionnaires quant à elles dans les textes, n'ont pas subi la polygamie en tant que telle mais leur entourage en a pris un coup et leurs réactions conséquentes en disent long.

Daba à la tête de sa fratrie, une jeune femme ayant au moins un niveau universitaire trouva très mal que son amie de classe Binetou soit enlevée de l'école très tôt pour épouser un homme de l'âge de son père. Et ce père n'est quelqu'un d'autre que son père à elle, faisant de sa mère sa rivale. Révoltée elle invite sa mère à divorcer d'avec son géniteur :

Romps, Maman ! Chasse cet homme. Il ne nous a pas respectées, ni toi, ni moi.

Fais comme Tata Aïssatou, romps. Dis-moi que tu rompras. Je ne te vois pas te disputant un homme avec une fille de mon âge.<sup>512</sup>

D'ailleurs pour elle, le mariage n'est pas une fin en soi, on peut se séparer dès qu'on ne trouve plus son compte, et de surcroît la femme peut prendre même l'initiative de rompre ce mariage contrairement aux lois patriarcales.

Le mariage n'est pas une chaîne. C'est une adhésion réciproque à un programme de vie, et puis, si l'un des conjoints ne trouve plus son compte dans cette union, pourquoi devrait-il rester ? Ce peut être Abou (son mari), ce peut être moi. Pourquoi pas ? La femme peut prendre l'initiative de la rupture.<sup>513</sup>

Cette même révolte, nous la détectons dans *Eve et l'Enfer* chez Shèva, la fille aînée de Miéva et d'Adannou. Pour elle aussi, le mariage n'est pas obligatoire, ce n'est pas une nécessité quand bien même que cela soit la chose la mieux partagée au monde, elle admet plutôt le mariage comme une vocation et quand on n'a pas reçu cet appel, mieux vaut s'abstenir pour vivre en paix :

Tu acceptes toutes sortes de compromissions pour rester avec l'homme qui te chosifiera peut-être encore comme un objet de luxe. Il est vrai que le mariage n'est pas ta vocation, tu le sais plus que moi, mais il n'est pas non plus une fin en soi. Quand on a échoué une fois, deux fois, trois fois, il faut arrêter. On n'a pas besoin d'une loi par récurrence pour parvenir à renoncer à une situation qui peut nous entraîner à la mort.<sup>514</sup>

<sup>512</sup>Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 60.

<sup>513</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>514</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 164.

Elle trouve d'ailleurs la polygamie comme une perversité et même mortifère :

Avec la fameuse vie polygamique, tu seras de nouveau de « tour » : les fameuses répartitions géographiques et des travaux domestiques t'assailliront. Tantôt tu accueilleras le mari collectif, tantôt tu veilleras à la propreté de toute la maisonnée, pendant un temps. Et malheureusement toutes ces tâches s'accompliront dans un esprit de rivalité : qui fera mieux que l'autre, un esprit d'émulation qui fait la part belle à l'homme qui se croit le sexe fort parce que versé dans la perversité.<sup>515</sup>

Soukeyna, sœur d'Ousmane la plus âgée des deux filles de Yaye Khady n'est pas moins révolutionnaire que Shèva bien que sa désignation dans le roman ne soit pas intense, mais son témoignage est radical et ponctuel face aux attitudes comportementales nocives de sa mère envers Mireille sa belle-sœur qu'elle aimait tant :

Elle avait osé même affronter Yaye Khady :

- Par égoïsme, tu pousses Ousmane à la catastrophe, et en même temps, tu « tues » une fille d'autrui car Mireille, a, elle aussi, une mère. Je suis contre le remariage de mon frère que rien ne justifie si ce ne sont tes intérêts. Je n'aurai aucun rapport avec ce deuxième foyer. Mireille a tenté l'impossible pour te contenter ! Elle voulait même prendre ta relève à côté du fourneau malgache, alors que tu lui riais au nez. Tu décourages ses tentatives de coopération. Tu la rejettes sans la connaître. Pourquoi ? Parce qu'elle est Blanche... Seule sa couleur motive ta haine. Je ne vois pas d'autres griefs.<sup>516</sup>

Pour Soukeyna, l'amour devait être universel et sans frontière comme on a l'habitude de le dire.

Avec Ateba, il y a une innovation. Elle n'offre même pas l'occasion de mariage dans son imaginaire, à plus forte raison pour qu'elle subisse le système polygamique et les caprices de l'homme. Pour elle, il faut se défaire du système oppressif masculin de tout le temps : les femmes sont lassées de la dictature des hommes, de la misère qu'ils causent arbitrairement aux femmes. Ateba au nom des femmes refuse la résignation et la passivité. La société africaine patriarcale a longtemps perpétué la dépendance féminine. C'est pourquoi d'une façon générale, la femme est quasi dépendante de l'homme et cela devint comme une culture naturelle. Les femmes pensent même qu'une maison où il n'y a pas d'homme ce n'est pas normal.

---

<sup>515</sup>Ibid., p. 160.

<sup>516</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit., p. 229..

Ateba refusera d'écouter quand Ada dira :

Il faut un homme à la maison... Betty aussi pensait qu'une maison ne pouvait vivre en l'absence de l'autre. Elle soutenait qu'une femme pouvait faire ce qu'elle voulait faire mais à condition d'avoir un homme sur qui elle pouvait compter. « Un titulaire », selon ses dires.<sup>517</sup>

Pour Ateba, la femme dépasse même la résignation pour emprunter la voie du reniement d'elle-même qui est très dangereuse pour son existence. Face à cet état de fait, Ateba consent à un combat pour que la femme ne soit plus un objet maniable dans les mains de l'homme. Ada, sa tante pleure parce que son amant vient de l'abandonner après l'avoir bien bastonnée, Ateba ne lui éprouve aucune compassion, au contraire, elle demeure perplexe, à la rigueur, elle se réjouit et est sûre que l'avenir réglera ses problèmes :

Qu'elle pleure, qu'elle pleure, Ateba Léocadie s'en fiche pas mal. Elle est là, elle est la femme. Demain les larmes passeront, elle apprendra à se passer de l'homme.<sup>518</sup>

Elle va loin dans sa suggestion : face à l'inquiétude d'Irène son amie qui doit mettre au monde un enfant sans père, Ateba affirme qu'« *un enfant n'a pas forcément besoin d'un père* »<sup>519</sup>. Sur sa feuille de route pour son combat social et féministe, elle inscrit en trois règles matérialisées sur un support en toutes lettres majuscules à cause de l'importance du combat qu'elle envisage :

REGLE N° 1 RETROUVER LA FEMME

REGLE N°2 RETROUVER LA FEMME

REGLE N°3 RETROUVER LA FEMME ET ANEANTIR LE CHAOS

Selon les dires d'Ateba, il faudrait que l'émancipation de la femme commence et soit effective. Pour Ateba, la femme doit cesser de pleurer devant un homme, quelle que soit la situation. En principe, elle doit prendre la décision de l'agresser s'il le faut ; Ateba, lasse de voir sa mère malmenée par un homme, lance son cartable sur ce dernier comme signe de représailles, lors d'un retour d'école ; elle n'avait que huit ans et déjà menait son combat.

Elle croise le regard de Betty, elle lance son cartable sur la tête du « titulaire ». Son devoir est de veiller sur sa mère, de toujours veiller sur sa mère. Le « titulaire »,

<sup>517</sup> Calixthe Beyala, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, op. cit. , p. 106.

<sup>518</sup>Calixthe Beyala, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, op. cit. , p. 106.

<sup>519</sup> *Ibid.*, p. 114.

lui, on dirait un véritable sanglier, il fonce, il frappe. Ateba ne bouge pas, elle ne pleure plus, il cogne encore, plus fort, elle saigne du nez et de la bouche. Il frappe maintenant partout, la tête, les côtes, le ventre, elle tombe. Elle n'a pas mal, elle ne crie pas, elle vient de renverser les attributs.<sup>520</sup>

La principale force de ces femmes révolutionnaires est le courage et leur intrépidité pour renverser les situations patriarcales en une autre forme d'évolution, plus égalitaire et davantage tournée vers une vie de partenariat entre l'homme et la femme, dans tout système. Ateba et les autres femmes que nous avons nommées révolutionnaires ou en lutte, diffèrent bien des autres femmes résignées. « Prisonnières dans les barbelés des traditions », elles pensent toujours que leur bonheur se trouve auprès des hommes qui les oppriment. C'est pourquoi, après avoir fait ressortir les modes de mariage représentés dans les romans du corpus, en référence à la monogamie et à la polygamie surtout, dont les caractéristiques entraînent nombre de situations incongrues, nous avons aussi tenté de mettre en exergue l'image de la femme projetée dans la polygamie, parce que c'est ce mode de mariage qui les affecte énormément. L'image qu'elles présentent face à ce paradigme dit beaucoup sur leur réaction et nous les avons classées (cf. *supra*). Ce développement comportemental vu dans leurs réactions nous amène à la troisième partie de notre thèse qui traitera de l'idéal féminin. Celui-ci prône en principe le changement positif souhaité par les femmes dans toute la vie sociale, la réussite non seulement dans le mariage, mais dans tout ce qui concerne la femme.

---

<sup>520</sup> *Ibid.*, p. 111.

## **TROISIEME PARTIE**

**L'idéal féminin ou la vision progressiste :  
des projets de société à long terme  
pour le couple et la famille**

Les deux premières parties de notre travail constituaient l'état des lieux de la situation problématique qui se pose dans « la thématique du mariage » et dans les œuvres des romancières négro-africaines. Celles-ci affectionnent certainement ce thème du fait que cela leur permet de beaucoup parler de la femme dans la société, dans tous ses attributs. Après un réquisitoire contre tout agent ou instrument de l'aliénation de la femme, après avoir exposé tout ce qui gêne l'élévation de la femme dans la société où elle évolue, nous arrivons donc à la recherche de tous les moyens capables de la restaurer et de corriger le système dans lequel elle se trouve actuellement. Pour rappel, nous avons, dans la première partie de notre travail, désigné l'origine de l'institution du mariage, les différentes formes de mariage qui peuvent exister en terre africaine, mais pas dans sa totalité. En deuxième partie, le récit des œuvres, et le signalement des principaux personnages d'une part, et enfin le schéma actanciel d'autre part. Pour clore la deuxième partie, nous avons montré les différentes formes de mariage dans les romans, leurs caractéristiques et leur émanation dans la vie des personnages présents, et l'image de la femme dans les relations conjugales.

La troisième partie, soit « L'idéal féminin », répond donc à toute vision évolutionniste et progressiste de la femme pour son bien-être dans la société, et pour celle-ci qui la vit naître. Elle consiste encore à percevoir et à saisir les éléments adjuvants pour son développement, à tous les niveaux, afin d'améliorer son statut dans la société qui lui accorde encore un espace infime et souvent même ne l'honore pas. L'idéal féminin est donc le souhait le plus ardent de la femme un projet qui débouchera inévitablement sur une émancipation et un féminisme personnalisé qui tenteront d'établir une nouvelle vision de la femme dans le monde et aussi de soigner une société malade du machisme et de la phallogratie. Mais avant toute entreprise de la femme pour surmonter tous ces écueils qui entravent son existence, objectivement l'école occidentale serait un prélude pour son émancipation, laquelle émancipation ouvre toutes les portes aux perspectives de sa libération.

## CHAPITRE I

### L'éducation occidentale : prélude de l'éveil de la femme

En demeurant très réalistes, pour bon nombre d'écrivaines, l'école ou l'éducation occidentale s'avèrent être la clé et un plaidoyer pour la libération de la femme dans tous les domaines. Cette éducation se pratique la plupart du temps par l'apprentissage de l'écriture et de la lecture, et comporte les armes de la lutte féminine pour un développement harmonieux de la société. C'est pourquoi le paradigme « école » est capital dans les œuvres négro-africaines étudiées et l'idée de l'école comme précurseur du devenir féminin est partout présente.

#### I. 1. La libération de la femme par l'apprentissage de l'écriture et de la lecture

L'élément adjvant qui a favorisé l'éclosion des romancières, est naturellement le fait d'avoir fréquenté l'école et le fait évident de s'approprier de l'éducation à part entière. Pour bon nombre d'auteures négro-africaines, l'une des voies les plus indiquées pour une libération éventuelle de la femme comme cela l'avait été pour l'homme noir auparavant des mains de ses oppresseurs, est une fois encore l'éducation. Toutes les romancières évoquent l'école française comme un élément de changement positif dans leur vie quotidienne et entière. On ne peut plus donc accéder à une société meilleure sans la connaissance ou la formation de nos jours. Elle demeure irremplaçable dans la claire vision de toutes les auteures. La majorité des œuvres féminines sont donc entachées de la primauté accordée à cette institution.

Les deux ouvrages de Mariama Bâ constituent des faits exemplaires : *Une si longue lettre* commence par une écriture, un geste scriptural en guise d'une réponse à une missive ; déjà de ce point de vue nous avons affaire à deux correspondantes instruites. Cette lettre est parvenue à la destinataire installée à l'étranger en quête de son bien-être après le bonheur conjugal perdu, c'est-à-dire après son divorce d'avec son mari, elle découvrira une autre raison de vivre : celle d'être capable d'élever sa personnalité en prenant l'initiative de se former de nouveau aux études d'interprétariat.

Par ailleurs, *Un chant écarlate* s'ouvre également sur l'emploi du temps d'un jeune homme conscientieux des prodiges de l'école et de l'importance qu'elle revêt. Il s'apprête à prendre le chemin de l'Université après avoir brillamment franchi les étapes du primaire et du secondaire :

L'école des Toubab le tentait. Et l'ambition du père d'assurer à son fils une forte trempe de caractère fut la chance d'Ousmane.<sup>521</sup>

Ousmane Guèye non seulement inscrit à l'école des Blancs y mettait tout son zèle pour appartenir désormais à la classe élite :

A la lumière de la lampe-tempête posée à terre, il « buvait » ses premières leçons. Morceau de charbon en mains quand son bout de craie était usé, il composait sur les planches de la baraque, avec les mots appris, des phrases nouvelles. Les quatre opérations, quotidiennement utilisées et vérifiées, n'avaient plus de secrets pour lui.<sup>522</sup>

Nous découvrons ici, l'attachement du héros Ousmane Guèye à l'instruction, il est décrit comme l'être le plus démunie dans un environnement très indécent. Dès lors, il sera distingué au milieu de ses « frères de case » grâce à sa réussite scolaire et à son intelligence :

Ousmane se souvenait...Les classes de son enfance ! ... Les maîtres qui, en se succédant, avaient fait de lui un bachelier !

L'amour de l'effort, ils le lui avaient inculqué. Ils lui avaient montré comment se forger, dans la patience et le travail, la clé du succès.<sup>523</sup>

Par l'entremise de l'école il connaîtra une femme aristocrate, une étudiante devenue professeure de philosophie, une Blanche élevée bourgeoisement dont sa vie n'a rien de comparable avec lui. L'école est devenue ici sa source d'épanouissement d'où son importance. Ousmane Guèye depuis son ascension dans la société, grâce à l'éducation, a décidé de bien loger ses parents, son frère et ses sœurs croupis eux tous dans une baraque de fortune, offrir à son père le pèlerinage et vaincre la précarité de la vie :

Il rêvait pour lui et les siens d'une maison confortable...

Ousmane Guèye offrit à son père le pèlerinage à la Mecque.<sup>524</sup>

<sup>521</sup>Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit. , p. 16.

<sup>522</sup>Ibid., p. 10

<sup>523</sup>Ibid., p. 10.

<sup>524</sup>Ibid., p. 78.

L'école s'illustrait comme un véritable moyen pour la libération de l'être humain, elle est une source financière qui permet au héros Ousmane Guèye par exemple de se réaliser et de faire le bonheur des siens par l'esprit de solidarité. Quant à Ramatoulaye, l'une des héroïnes d'*'Une si longue lettre'*, grâce aussi à son instruction, elle pouvait sans difficulté subvenir à ses besoins matériels, et pourtant son mari l'avait abandonnée en lui laissant leurs douze enfants. Sa marge financière personnelle lui a permis de relever le défi. Il est bien vérifié qu'une femme salariée a souvent des charges doubles aussi écrasantes les unes que les autres qu'elle essaie de concilier, mais sa grande satisfaction réside dans le surplus de son pouvoir d'achat. Ses belles-sœurs parfois même l'enviaient de sa suffisance financière que son travail d'institutrice lui gratifiait :

D'autres, limitées dans leurs réflexions, enviaient mon confort et mon pouvoir d'achat. Elles s'extasiaient devant les nombreux « trucs » de ma maison : fourneau à gaz, moulin à légumes, pince à sucre.<sup>525</sup>

Ainsi, à travers l'analyse des œuvres de Mariama Bâ, Aïssatou la destinataire d'*'Une si longue lettre'* a à son tour réussi grâce à sa formation reçue : à partir du niveau d'institutrice elle a pu accéder au rang d'une interprète par le truchement livresque. Elle n'a pas accepté de compromis pour rester dans son foyer après la trahison de son mari qui lui proposa la polygamie. Son refus fut catégorique car elle se voit capable d'assumer sa vie par le biais de l'éducation :

Et tu partis. Tu eus le surprenant courage de t'assumer. Tu louas une maison et t'y installas. Et, au lieu de regarder en arrière, tu fixas l'avenir obstinément. Tu t'assignas un but difficile ; et plus que ma présence, mes encouragements, les livres te sauvèrent. Devenus ton refuge, ils te soutinrent.<sup>526</sup>

L'auteure d'*'Une si longue lettre'* analyse tous les points positifs de l'école à travers les livres qui constituent le sous-bassement de la réussite. Grâce à l'école désormais tout le monde peut accéder à la noblesse et au pouvoir, se distinguer par la force du poignet et de l'intelligence et non pas toujours par la haute naissance naturelle ou par la noblesse atavique :

Les livres soudent des générations au même labeur continu qui fait progresser. Ils te permirent de te hisser ; Ce que la société te refusait, ils te l'accordèrent : des examens passés avec succès te menèrent toi aussi, en France. L'Ecole

---

<sup>525</sup>Mariama Bâ, *'Une si longue lettre'*, op. cit. , p. 34.

<sup>526</sup>Ibid., p. 51.

d'Interprétariat, d'où tu sortis, permit ta nomination à l'Ambassade du Sénégal aux Etats-Unis. Tu gagnes largement ta vie.<sup>527</sup>

Selon Mariama Bâ, dans la tradition, la noblesse et la haute classe viennent de la naissance. Or avec la nouvelle école, c'est plutôt le savoir et l'intelligence qui tiennent lieu de valorisation et de mérite :

Devenus adultes, pour que vos points de vue aient du crédit, il faut qu'ils émanent d'un savoir sanctionné par des diplômes. Le diplôme n'est pas un mythe. Il n'est pas tout certes. Mais il couronne un savoir, un labeur.<sup>528</sup>

Mariama Bâ fait ainsi le plaidoyer de l'école qui donne une issue à l'existence de celui qui la saisit avec du sérieux.

Mariama Ndoye, écrivaine sénégalaise également, nous renseigne autant, que seule l'école de nos jours impactera positivement la vie d'un être humain et lui assurera son indépendance vis-à-vis d'un oppresseur quelconque. Ainsi, Bigué, l'héroïne dans son roman *Comme le bon pain* décida de reprendre le chemin de la Faculté de Médecine qu'elle avait abandonnée pour être plus aux bons soins de son mari Atoumane, qui, pourtant pour la récompenser prit une seconde épouse. Ainsi, elle comprit que la seule alternative d'être soi-même, c'est de travailler, et après le travail, l'indépendance, pour paraphraser l'écrivain ivoirien Bernard Dadié. Bigué mettra tout en œuvre pour réussir ses études en dehors de toute pensée malveillante qui pouvait la décourager :

Mon mari et ma belle-mère voient dans ma nouvelle rage d'étudier un caprice. Atou pense que je veux le rendre jaloux en fréquentant des hommes plus jeunes que lui. Il pense que je veux montrer à Ndoumbé que j'ai un niveau d'études supérieur au sien.<sup>529</sup>

Par conséquent, très avertie désormais que l'école peut jouer un grand rôle dans le salut des femmes, Bigué mettra toutes les astuces au point pour réussir à son examen de médecine :

La récompense vient couronner l'effort. Je suis major de ma promotion pour passer en troisième année.<sup>530</sup>

---

<sup>527</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>528</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 106..

<sup>529</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain* op. cit., p. 127.

<sup>530</sup> *Ibid.*, p. 127.

En effet, Bigué comprit que l'école est une source de libération de la femme dans toutes les instances de la vie. Après tant d'efforts, de difficultés, elle s'accroche à ses études jusqu'à leur finalité et à l'obtention de son diplôme de médecin, elle vit son projet se réaliser.

Le 3 mai 2001, je suis proclamée Docteur Bigué Tall Ngom. Ma thèse porte sur « La stérilité primaire et secondaire chez les femmes de la région du Cap-Vert » ... Le front stationnaire qui surplombait ma tête s'est dissipé enfin. Je suis libre, financièrement autonome de par mes nouvelles fonctions. J'y vois clair, loin devant.<sup>531</sup>.

Bigué étant le personnage forgé de Mariama N'Doye c'est exactement elle qui donne son aspiration à son personnage c'est elle qui voit la force que l'école procure et c'est elle qui l'encense.

Plus de doute pour la romancière Fatou Keïta qui emboîta le pas de ses prédécesseurs : ce sont les études qui font la différence et qui constituent des atouts pour maintenir la stabilité du foyer et le respect des conjoints entre eux-mêmes. Cette pertinence est observée dans son roman *Rebelle*. A quatorze ans, à peine nubile, l'héroïne Malimouna s'oppose au mariage forcé grâce à son intelligence si précoce et perspicace. Elle va profiter de l'indélicatesse d'une vieille exciseuse Dimikèla pour rejeter l'excision du revers de la main, un système séculaire depuis des temps anciens. Nous avons déjà parlé de cette mutilation des jeunes filles dont les mères sont si éprises. Elle ne subira pas cela en dépit de toutes les précautions que sa mère avait prises pour qu'elle devienne une vraie femme, selon sa conception villageoise, et pour ne pas devenir la risée du village. Mais l'impact imminent de l'école sur Malimouna lui donne une force révélatrice pour dire non à tout ce qui n'honore pas l'être humain, en l'occurrence la femme :

Je ne veux pas passer cette épreuve, déclara Malimouna brusquement.

Matou jeta l'éventail qu'elle tenait, et se leva d'un bond.

- Maudite fille ! De quoi parles-tu ? Tu veux que nous soyons la risée de tout le village ?

<sup>532</sup>

Malimouna était, dès l'enfance, éprise des comportements citadins et de l'art d'apprendre et à se faire former. Par conséquent, elle profitait de la présence de Sanita qui était inséparable d'elle lorsqu'elle venait de la ville pour passer ses vacances au village. Déjà, son engouement

<sup>531</sup>Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 187.

<sup>532</sup>Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit. , p. 15.

de découvrir le monde va lui ouvrir son esprit critique sur les méfaits de l'excision et même de l'exciseuse qu'elle-même a vu entraîner de forniquer, alors qu'on leur faisait croire l'enjeu de l'excision c'est pour éviter la débauche :

Ensemble elles pouvaient passer des après-midis entiers à tracer des lettres sur une ardoise que Sanita avait offerte à son amie. Sa fille apprenait le Français et elle en était heureuse. Cela ne pouvait que lui être bénéfique.<sup>533</sup>

Effectivement, Sanita, petite fille qu'elle soit, avait déteint sur son amie sa connaissance livresque et imprimé dans son cœur le désir et la faim d'entrevoir l'instruction et la formation comme des instances primordiales. Son apprentissage continuera avec la providence qui lui a permis d'être installée chez un couple européen coopérant en exercice à Salouma, la capitale. Elle sera aimée et fortuitement des deux enfants jumeaux du couple qui lui apprendront à lire et à écrire comme Sanita le faisait. Malimouna voulait fouler les pieds à Paris dont elle avait tant entendu parler par Sanita, et naturellement devenir quelqu'un d'utile dans la société. Par un heureux hasard, elle se rendra effectivement à Paris un de ces jours. Vouloir s'instruire était devenu une obsession et cela revenait en elle d'une façon récidiviste à plusieurs reprises :

Elle voulait s'instruire, disait-elle, et trouver du travail. Elle voulait aller à Paris, dont elle avait tant entendu parler par son amie Sanita qui y avait passé des vacances.<sup>534</sup>

La romancière Fatou Keïta nous montre combien l'éducation est importante dans la vie même d'une femme à travers l'obsession de l'héroïne. Elle construit donc la trame du roman pour atteindre ce but, à savoir prouver que seule l'école comme la formation libèrent l'humain, en l'occurrence la femme, de son aliénation. Cette monomanie finit par devenir une réalité quand elle s'inscrivit à l'Institut d'Etudes Sociales, dont le Directeur Philippe Blain serait un jour son compagnon de vie. Il l'avait d'ailleurs remarquée en tant que fille studieuse et qui se forçait financièrement pour payer ses cours qu'elle voulait coûte que coûte réussir. Cette volonté s'affichait même au niveau de ses économies qu'elle faisait pour atteindre son but : elle était capable de copier des paragraphes de cours qu'elle devrait rattraper au lieu de les photocopier, compte tenu de ses maigres moyens. Par compassion, le directeur d'autrefois se sentant géné, lui accorda une réduction sur sa scolarité, ce qui lui permit d'atteindre son objectif :

---

<sup>533</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>534</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit. p. 30.

Elle voulait porter assistance aux femmes africaines en France. C'était le défi qu'elle s'était lancé. Ce besoin pressant s'était fait sentir un soir. Assise dans sa chambre, elle pensait à sa voisine, la jeune Fanta. Une Malienne qui à vingt-quatre ans, à peine deux ans de plus qu'elle-même, avait déjà quatre enfants et était de nouveau enceinte.<sup>535</sup>

Les ambitions de Malimouna ne semblent plus tarder à se réaliser. Désormais elle pouvait manipuler les signes et les sons sans difficulté à travers la maîtrise de l'écriture et de la lecture. Maintenant elle se sent prête pour affronter l'examen et était très sûre de réussir : les mots et les lettres n'ont plus de mystères pour elle :

A présent, elle savourait sa victoire sur ces mots. Elle pouvait tout lire, tout. Ses yeux allaient d'une affiche à l'autre, captant les mots au passage, le plus rapidement possible comme pour se le prouver.<sup>536</sup>

Effectivement, Malimouna va obtenir son examen bien qu'elle soit en retard ce jour-là. Après trois ans d'application et d'abnégation dans l'Institut des Etudes Sociales, Malimouna est apte à s'impliquer dans la vie active :

Le premier objectif qu'elle se fixerait serait et elle en mesurait par avance la difficulté de faire comprendre à ses protégées que la solution à leurs problèmes passait par leur instruction. Instruction, qui au bout du compte, les aiderait à mieux s'en sortir financièrement, et donc à être moins dépendantes de leurs compagnons.<sup>537</sup>

L'objectif capital de Malimouna était d'aider surtout ses sœurs africaines à lutter contre l'indigence et la précarité. Elle s'aligne ainsi sur l'idéologie de Fatou Keïta et de toutes les romancières étudiées jusque-là : pour elles toutes, la seule alternative pour sortir de l'impasse, est qu'il faille suffisamment être doté d'instruction et de formation. Ce qui suppose des atouts préalables pour mener le bon combat et pour quitter la pauvreté matérielle et celle de l'esprit. Malimouna avec sa formation, ne s'arrête pas seulement en France, elle mènera son combat d'abolir l'impécuniosité sous toutes ses formes au sein même de l'Afrique son continent natal. En effet, elle a désormais une vaste compréhension des réalités de son temps, un esprit vif et plus ouvert plus adaptable aux données nouvelles.

---

<sup>535</sup>Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit. , p. 73.

<sup>536</sup>Ibid., p. 97.

<sup>537</sup>Ibid. p. 105.

Nous sommes déjà à une époque de l’Afrique où l’école est perçue comme une nécessité quand bien même nous combattons le colonialisme qui l’a instaurée. Absolument, l’école est vue comme un moyen d’éducation privilégiée, génératrice d’emplois : c’est-à-dire qu’elle confère à ceux qui l’exercent une marge d’aisance matérielle, un prestige et l’honneur de prévaloir d’une autonomie financière. Non seulement une liberté de se prendre en charge, mais l’école permet de discerner et de raisonner, de trouver de solutions et de s’adapter à toute situation. C’est pourquoi on observe des héroïnes et des personnages de forte trempe qui savent ce qu’elles veulent tout en raisonnant sur tout. Daba, par exemple, chez Mariama Bâ, grâce à son instruction est capable de mieux gérer sa vie de mariage sans créer de tort à son mari ni à elle-même. Elle refuse d’être une femme résignée dans le foyer lorsque le contrat du mariage ne peut plus être respecté. A l’instar d’Aïssatou l’amie de sa mère Ramatoulaye, elle rétorquera et d’ailleurs grâce à son esprit d’ouverture à l’école :

Le mariage n’est pas une chaîne. C’est une adhésion réciproque à un programme de vie. Et puis, si l’un des conjoints ne trouve plus son compte dans cette union, pourquoi devrait-il rester ?<sup>538</sup>

Depuis cette accession à l’admirable clarté des bienfaits de l’éducation, la femme comme tout autre être humain ne se laisse plus manipuler : les droits élémentaires doivent être respectés au niveau de chacun.

Comme Daba, Shèva par sa voix dans *Eve et l’Enfer*, stigmatise le poids de l’ignorance qu’on fait porter à la femme non instruite qui ne connaît pas ses droits et l’exploitation qu’on fait d’elle : femme au foyer ou ménagère, elle est observée comme la femme qui tout simplement ne travaille pas parce qu’elle n’est pas rétribuée par quelqu’un, elle ne rapporte pas des pièces sonnantes et trébuchantes, son travail ne fait partie que de la gratuité sans bornes :

On a souvent crié que le colon a abusé de l’Afrique, et le néo-colon, quelle différence fait-il montrer à présent ? Au moins le premier a instauré son école qui nous permet de pouvoir discerner, de choisir et également de me prendre en charge, au lieu de me soumettre à un quelconque homme richissime. Oui ! Se prendre en charge paraît plus vital et responsable maman ?<sup>539</sup>

Dans la société romanesque, le personnage Shèva dénonce tout compte fait l’exploitation de la femme par l’homme et la société tout entière. Elle est aussi consciente de la prééminence de

<sup>538</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Op. 107.

<sup>539</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l’enfer*, op. cit., p. 163.

l'éducation. Le fait d'être partie à l'école lui procure une sensation de bien-être et de percevoir vite les choses : elle détecte très rapidement dans la société que la femme ménagère est souvent symbole et sujette d'oppression : elle n'est pas rémunérée d'une façon générale et ne pense même pas à cela. Sa main est toujours tendue vers autrui en occurrence vers son mari pour se prendre en charge financièrement et pourtant elle travaille dans le foyer comme une bête de somme. Le récit suivant justifie très bien notre argumentation.

A une journée internationale des Droits de la femme, le 8 mars, une femme expose une conversation entre un monsieur, un mari, nommé Brandy et un psychologue. Cette conversation stigmatise très bien l'idée qu'on se fait de la femme ménagère :

P : Que faites-vous dans la vie M. Brandy ?

M : Je travaille comme comptable dans une banque.

P : Et votre femme ?

M : Elle ne travaille pas. Elle est femme au foyer ou encore ménagère.

P : Qui vous fait le petit-déjeuner le matin ?

M : Ma femme, parce qu'elle ne travaille pas.

P : A quelle heure votre femme se lève-t-elle pour faire le petit déjeuner ?

M : Elle se lève à 5h du matin, parce qu'elle nettoie d'abord la maison avant de faire le petit-déjeuner.

P : Comment est-ce que tes enfants vont à l'école ?

M : Ma femme les emmène à l'école, parce qu'elle ne travaille pas.

P : Après avoir emmené les enfants à l'école, que fait-elle ?

M : Elle va au marché, puis elle rentre à la maison pour faire la lessive et la cuisine. Vous savez qu'elle ne travaille pas !

P : Dans la soirée, après votre retour du bureau, que faites-vous ?

M : Je me repose, parce que je suis fatigué à cause du travail de toute la journée.

P : Et votre femme, que fait-elle ?

M : Elle prépare le dîner, sers nos enfants, prépare à manger pour moi, ensuite fait la vaisselle, nettoie la maison et fait coucher les enfants.

Selon cette histoire ci-dessus qui travaille plus d'après vous ?

La routine journalière de votre femme commence très tôt le matin et se termine tard la nuit. Et cela s'appelle « Ne travaille pas ». Oui, être Ménagère ne nécessite pas un certificat d'études, même pas une position élevée, mais son rôle est très important. Appréciez vos femmes. Parce que leurs sacrifices sont immenses. Ceci devrait être un rappel et une réflexion pour comprendre et apprécier nos rôles les uns les autres.

A propos d'une femme... Quand elle est calme, des millions de choses défilent dans sa pensée. Lorsqu'elle te regarde, elle se demande pourquoi elle t'aime tant pourtant tu la prends pour acquise. Lorsqu'elle dit qu'elle sera à tes côtés, elle se tiendra auprès de toi tel un roc. Ne la blesse, jamais et ne la prends jamais pour acquise.

Nous avons gardé intégralement la réflexion, dans le but de partager cela avec nos lecteurs qui seront sans doute parmi ceux qui raisonnent probablement comme monsieur Brandy. Nous souhaitons qu'ils fassent plus preuve d'amour et de justice.

Cet entretien est ludique, mais en réalité il est trop profond au niveau des réflexions menées à l'encontre des femmes ménagères. Passons encore à une autre preuve où la ménagère est perçue comme celle qui ne fait rien ; et pourtant elle fait le maximum et est chargée psychologiquement, moralement, et physiquement comme une bête de somme : voici encore une réponse touchante d'une femme ...

Quelqu'un lui demanda : Travailles-tu ou alors es-tu une femme au foyer ?

Elle répondit : Oui je suis une femme au foyer travaillant à plein temps.

Je travaille 24 heures par jour...

Je suis une maman,

Je suis une épouse,

Je suis une fille,

Je suis une belle-fille

Je suis une montre-réveil

Je suis une cuisinière,

Je suis une ménagère,

Je suis une enseignante,

Je suis une serveuse,

Je suis une nounou,

Je suis une infirmière,

Je suis une bricoleuse,

Je suis un agent de sécurité,

Je suis une conseillère,

Je suis une consolatrice

Je n'ai pas de vacances,

Je n'ai pas de congé maladie,

Je n'ai pas de jour de repos...

Je travaille de jour et de nuit...  
Je suis sollicitée à toute heure et  
Je suis payée avec une phrase...  
- Qu'as-tu fait toute la journée ?

La femme a, comme le sel, un caractère unique. Sa présence n'est jamais soulignée, mais son absence rend toute chose fade.

Le travail domestique est donc vraiment au cœur des réflexions féministes. La mise en évidence de l'ampleur du travail domestique réalisé par les femmes dans la sphère privée a constitué une démarche essentielle de divers courants féministes depuis les années 1960. Deux courants peuvent être cités à titre d'exemples. D'une part, des mouvements féminins traditionnels, regroupant des femmes travaillant au foyer et/ou comme collaboratrices dans l'entreprise familiale, rejettent la lecture stigmatisante du travail domestique promue par le féminisme libéral et luttent au contraire pour sa valorisation économique et sociale. D'autre part, le féminisme matérialiste : « Au-delà de la seule identification d'un travail auparavant invisible, cette ‘découverte’ du travail domestique a été le fondement d'une analyse de la division sexuée du travail comme nœud de l'oppression des femmes ».<sup>540</sup> En 1963, dans *The feminine mystique*, ouvrage souvent retenu comme l'acte de naissance de la seconde vague du féminisme aux Etats-Unis, Betty Friedan dénonce le « malaise qui n'a pas de nom » des femmes au foyer : « Des êtres humains qui usent leur force à des tâches, mais qui, en retour, ne possèdent ni pièces trébuchantes et sonnantes et souvent encore sans remerciements, ni reconnaissance. »<sup>541</sup>

En effet, le travail de la ménagère est vraiment noble par le simple fait que la femme à la maison travaille pour les siens et généralement avec dévouement et amour. Un repas bien préparé par son épouse ou par sa mère est bien dégusté. Alors pourquoi ne pas être reconnaissant, dans la mesure où on est sûr de ce que l'on mange avec gaîté ? C'est le manque de reconnaissance qu'on a à déplorer dans cette situation. De nos jours, en Afrique, depuis que les femmes ont commencé à travailler à l'extérieur de leur maison, les foyers se sentent obligés d'engager du personnel domestique qui, sans doute, remplace les membres des familles dans leurs différents rôles. Mais une question se pose tout de même et la problématique du travail domestique demeure. Les employés domestiques en général, sont-ils

<sup>540</sup> Laure Bereni et Al. *Ouvertures politiques. Introduction aux études sur le genre*, Paris. De Boeck, « Supérieur », 2020, p. 171.

<sup>541</sup> Betty Friedan, *The feminine Mystique*, London, Penguin Books, 1963, p. 264.

si efficaces par rapport à la personne qui a la responsabilité de son foyer ? Les petits enfants sont-ils éduqués selon les principes de la famille ? Beaucoup de choses sont remises en cause quand un membre du foyer brille par son absence. Pour que la réflexion sur le travail domestique atteigne des cercles plus larges que la seule réflexion féminine, il fallait que ce travail et sa ventilation selon le sexe soient mesurés statistiquement, et que l'enjeu économique qu'il représente soit démontré.

La seule solution évoquée pour sortir de l'engrenage de l'exploitation de l'homme par l'homme n'est que l'école. Shèva en a fait un credo pour la réussite de sa vie et pour celle de ses cadets :

Shèva révoltée, se leva et frappa durement le sol avec son pied droit pour marquer sa détermination. Je vous jure frère et sœur, moi je ne me laisserai pas être l'essuie-pied de quelque homme qu'il soit. J'irai jusqu'au bout de ma vie, sans chanceler, en étudiant beaucoup et en choisissant un bon partenaire pour construire ma maison à moi : « parole de femme, parole de Dieu »<sup>542</sup>

Enfin, plus de secret pour Shèva. Sa réussite est conditionnée par le travail à l'école et l'effort a toujours payé : elle va obtenir son baccalauréat avec une mention remarquable qui la conduit en France, où elle décida d'entreprendre des études en médecin. Mais elle ne cessa pas, par son esprit critique et acerbe, de défendre des laissés pour compte et de prendre en charge son frère et sa sœur, comme promis :

Shèva décrocha son baccalauréat, avec une mention spéciale. Elle choisit la médecine, et obtint une bourse pour les études supérieures à l'Hexagone. Elle maintint également son option pour la lutte pour l'émancipation du faible, des laissez pour compte, et pensa aussi à la restauration des relations humaines entre l'homme et la femme dans le foyer...<sup>543</sup>

A l'évidence, toutes les écrivaines de notre corpus sont d'avis que l'instruction et l'école demeurent un préalable pour le salut de l'humanité, en l'occurrence de la femme. Elles croient en la force des lettres et de l'écriture et c'est pour cela que Myriam Warner-Vieyra ouvre également son roman *Juletane* aux premières pages par une « maîtresse femme » c'est-à-dire une femme de décision, qui s'assume dans le langage familier des Sénégalaïs et surtout s'adonne à la lecture d'un journal :

<sup>542</sup>Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'enfer*, op. cit. , p. 170.

<sup>543</sup> *Ibid.*, p. 171.

Son futur mari : elle l'aimait bien. Il était plus jeune qu'elle de dix ans, un bel athlète d'un mètre quatre-vingt et de quatre-vingt kilos, doux comme un agneau. Elle le dominait financièrement et intellectuellement. Trop indépendante, elle n'aurait pas pu supporter un mari qui commande, décide, dirige.<sup>544</sup>

Sa posture indépendante sans doute est une conséquence de son instruction. Elle ne conçoit pas être aveuglément soumise mais plutôt être respectée et respectueuse. Hélène, la « maîtresse femme » sera celle qui en faisant effectivement usage de la lecture, découvrit un journal qui parle de Juletane l'héroïne du roman aussi titré *Juletane*. Indéniablement la puissance et la véracité de l'école se manifestent dans le roman de Myriam Warner-Vieyra, comme nous la constatons aussi chez sa consœur romancière Régina Yaou ; l'intérêt qu'elles accordent à cette institution nous permet de voir de plus en plus la place prépondérante et les actions capitales qu'elles attribuent à leurs héroïnes dans la cité, et parfois au sein du foyer. *La révolte d'Affiba* et *Le prix de la révolte* constituent en réalité un seul roman dont le second est la suite du premier. Pour ainsi dire, *La révolte d'Affiba* comme *Le prix de la révolte* ne décrivent qu'une seule action menée par une femme intellectuelle. Elle a le portrait d'une femme africaine moderne de retour de Paris, après trois ans d'études. Si elle partage certains points de vue traditionnels comme la croyance aux mânes, elle ne supporte pas l'injustice et le dépouillement systématique des veuves : cette conception passéeiste qui fait des beaux-parents des vautours malveillants, assoiffés des biens matériels de leurs enfants, doit désormais disparaître. En effet, la problématique du veuvage et du lévirat sont monnaies courantes dans la société africaine et les pratiques sont diverses et pratiquement drastiques. Affiba s'oppose vertement à sa belle-famille par la puissance inexorable de l'instruction qui lui donne la claire vision des faits et une raison critique, alors que sa mère à peine allée à l'école lui reproche d'être trop dure envers cette dernière, c'est-à-dire ses beaux-parents. D'ailleurs elle pense que seule l'école occidentale dénature ainsi les gens. Elle accuse donc la nouvelle école occidentale à cause de cette attitude d'Affiba sa propre fille :

Tu vois comment les Blancs ont tourné la tête à notre fille ? L'école, finalement, c'est un désastre ! Les enfants ne savent plus à quelles valeurs s'accrocher !<sup>545</sup>

A l'encontre de la mère d'Affiba, Gnamkè, l'école pour les émancipés est perçue plutôt comme un véritable baromètre qui vient établir la raison sur les sentiments et primer la justice. Les coutumes ancestrales telles l'expropriation des veuves et des orphelins, le mépris

<sup>544</sup>Myriam Warner-Vieyra, *Juletane*, op. cit. , p. 12.

<sup>545</sup>Régina Yaou, *La révolte d'Affiba*, op. cit. , p. 140.

de l'esprit cartésien sont définitivement tombées en désuétude. Affiba grâce à son ascension dans la société et à sa réussite au niveau des études, démantèle des coutumes multiséculaires qui avilissent et qui datent avant sa naissance. Son intelligence audacieuse et son intrépidité lui permettent de mener à bout ce combat de se braquer contre sa belle-famille sur le point de la déposséder de ses biens acquis avec son mari qui venait de mourir. En effet, il faut noter que le phénomène de veuvage fait partie des coutumes qui abaisse les femmes dès que leurs maris décèdent. Elles sont sujettes à des traitements inhumains par la société elle-même, mais surtout par la belle-famille qui les dépouille de tous les biens du couple du vivant du mari. On note même une maltraitance sur les corps des femmes : décoiffer les veuves, les mettre en haillons. L'oppression exercée sur les femmes au niveau des rituels est vraiment coercitive : la femme est accusée de la mort de son mari, par conséquent soumise à un breuvage de vérité. D'ailleurs, Affiba est victime de cela, raison pour laquelle sa belle-famille l'aurait confiée aux mânes de leurs ancêtres et raison pour laquelle elle aurait fait un accident de la route :

Affiba nous a trop humiliés, ma famille et moi, depuis la mort de Koffi. Rappelle-toi les policiers chez elle ; tu y étais d'ailleurs pour quelque chose, toi ! Ensuite, l'interpellation publique dans la cour où il y avait tant de monde le jour de la mort de Koffi, puis la façon dont Affiba a voulu disposer de la dépouille mortelle de mon fils ! N'oubliions pas qu'elle avait refusé le breuvage de la vérité et le jeûne. Oui, cette révolte exprimée en public était inadmissible<sup>546</sup>

La victoire d'Affiba est tout d'abord l'établissement de la vérité et de la justice. Pour elle, la société coutumière a souvent besoin de réajuster ses méthodes de vie communautaire. C'est bien cette logique qu'Affiba lui recommande de faire, en faisant preuve de compassion envers ceux qui ont déjà perdu un être cher. Elle dénonce sans équivoque la paresse et la saisie des biens d'autrui, la pratique de la sorcellerie qui maintient des ayants droits dans la hantise et dans la peur. Selon elle, l'école occidentale a souvent la prééminence sur l'éducation traditionnelle du fait qu'elle permet de sortir de soi-même, de se dépasser en prenant du recul, et faire preuve de raisonnement et d'adaptation des situations de nos jours. Pour tout, on accepte le compromis.

Dans ce cas, pouvons-nous donner raison à ceux qui pensent vraiment que la raison est hellène, et que les sentiments sont nègres ? Mais doit-on tout rejeter de la tradition ou encore peut-on dire que l'école occidentale est venue tout détruire en Afrique ? Certes, les romancières étudiées appartiennent à un monde binaire hybride : elles sont confrontées

---

<sup>546</sup> Régina Yaou, *Le prix de la révolte*, Abidjan, Nouvelles éditions Ivoirienne, p. 204.

désormais à partager la vie en société coutumière et en même temps à faire usage de l'école nouvelle. Pour bien vivre aujourd'hui leur époque, elles savent qu'il faudrait une épuration des mœurs de tout côté. Tenir compte du passé et au même moment garder la modernité en faisant preuve de lucidité envers les valeurs traditionnelles et celles venues de l'extérieur. L'objectif principal vise en réalité la promotion humaine. Mais pour réussir ce gage on ne peut plus le faire sans l'éducation, d'où son encensement.

En somme l'école occidentale a pour conséquence directe pour la femme : de se réaliser, de se construire une identité individuelle face à l'anonymat du groupe auquel sont réduites traditionnellement les femmes. Le passage par l'écriture offre une possibilité d'échapper à la claustration et à toutes les oppressions subies par la femme dans un monde phalocrate, bref, l'école est synonyme d'alphabetisme et de liberté qui inéluctablement garantissent la source première de l'émancipation de la femme un paradigme aussi aisément développé dans l'écriture féminine.

## I. 2. Emergence et émancipation de la femme

La conséquence immédiate de l'alphabetisme de la femme est son émancipation. L'école sera le premier mouvement émancipateur et le gage permettant à la femme de se soustraire du joug patriarcal. L'émancipation est donc la prise de conscience d'un être humain qui se sent lésé dans ses droits élémentaires comme fondamentaux. Cet état de fait s'explique diamétralement par l'absence de liberté de l'exploité ou du colonisé, son destin semble être joué que par son décideur. Ainsi, à un certain moment de son existence, il fait une volte-face irréversible vers son colonisateur ou oppresseur pour lui signifier qu'ils ne peuvent plus demeurer ni l'un ni l'autre dans cette crasse morale : personne d'entre eux deux, ne semblent être honorés. Tout doit changer dans les relations dorénavant et chacun doit retrouver la noblesse de la vie à travers tout naturellement la vérité et la justice dans les faits quotidiens. L'émancipation c'est donc reconnaître tout simplement la place de chacun dans la société et son rôle dans sa gestion, tout en tenant compte des réalités liées à sa personnalité, à ses caractères personnels, psychologiques, physiologiques.

Paul Desalmand va reprendre Senghor au niveau du sens de l'émancipation (s'agissant des Sénégalaïses) dans son livre *L'émancipation de la femme en Afrique et dans le monde* : L'émancipation, « c'est une éducation qui tend à tremper le caractère et à affermir la raison. Une éducation qui fera des jeunes sénégalaïses, des personnes, conscientes de leurs

responsabilités et prêtes à les assumer comme citoyennes et épouses. »<sup>547</sup> L'émancipation de la femme a certainement son origine dans la frustration que la société lui infligeait sans cesse. En effet, son aliénation prend bien sa source dans la société phallocratique, la tradition, certaines religions, les conditions socio-économiques et à travers même le piège de la vie domestique. C'est d'ailleurs ce que Simone de Beauvoir exprime dans son essai *Le deuxième sexe I* :

Ceux qui ont fait et compilé les lois étant des hommes ont favorisé leur sexe, et les jurisconsultes ont tourné les lois en principes ». Législateurs, prêtres, philosophes, écrivains, savants se sont acharnés à démontrer que la condition subordonnée de la femme était voulue dans le ciel et profitable à la terre.<sup>548</sup>

Pour Simone de Beauvoir la ségrégation sexiste dont la femme est l'objet n'a pas de justification ni dans le passé ni par la biologie. Tout vient de la culture et de la force plutôt que de la nature, consignera-t-elle dans son célèbre dicton : « On ne naît pas femme, on le devient ».

### I. 2. 1. L'émancipation de la femme balisée par des lois et conventions

Cependant, la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle constitue le début de l'émancipation de la femme dans le monde, et pour celle de l'Africaine, elle coïncide avec les indépendances de l'Afrique dans les années 60, après, naturellement, son entrée à l'école occidentale et son contact avec l'instruction. L'émancipation sera donc renforcée par la déclaration de l'Assemblée générale de l'O.N.U., le 18 décembre 1972 reconnaissant le 8 mars comme « Journée internationale de la femme ». Le but donc de cette décision mondiale est désormais de promouvoir l'égalité entre la femme et l'homme. Assurer la pleine intégration des femmes dans l'effort global de développement, notamment en soulignant la responsabilité et le rôle important des femmes dans le développement économique, social et culturel, aux niveaux national, régional et international, en particulier pendant la deuxième décennie des Nations Unies pour le développement. La troisième décision également reconnue dans la déclaration du 18 décembre 1972 à l'ONU, est d'accroître la contribution des femmes au développement des relations amicales et de la coopération entre Etats et au renforcement de la paix dans le monde.

---

<sup>547</sup>Paul Desalmand, *L'émancipation de la femme en Afrique et dans le monde*, Les Nouvelles Editions Africaines, Abidjan-Dakar, 1977, p. 151.

<sup>548</sup>Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe I*, op. cit. , p.25.

La Conférence générale de l'Organisation Internationale du travail, convoquée à Genève par le Conseil d'Administration du Bureau International du Travail, adopte le 19 juin 1951 la Convention sur l'égalité de rémunération entre la femme et l'homme, et sur le plan politique, une autre convention vient renforcer les droits politiques de la femme le 20 décembre 1952, l'Assemblée de l'ONU a adopté, à une majorité impressionnante, la Convention sur les droits politiques de la femme. C'est en effet, le premier instrument international qui a pour objet la reconnaissance et la protection des droits de la femme dans le monde entier. Pour plus de détails, les parties contractantes souhaitent mettre en œuvre le principe de l'égalité des droits des hommes et des femmes, contenu dans la charte des Nations Unies, reconnaissant que toute personne a le droit de prendre part à la direction des affaires de son pays, soit directement, soit par l'intermédiaire de représentants librement choisis, et d'accéder dans des conditions d'égalité aux fonctions publiques de son pays, et désirant accorder aux hommes et aux femmes l'égalité dans la jouissance et l'exercice des droits publics, conformément à la Charte des Nations Unies et aux dispositions de la Déclaration Universelle des droits de l'homme.

Ayant décidé de conclure une Convention à cette fin, sont convenues des dispositions suivantes :

Article 1- Les femmes auront, dans des conditions d'égalité avec les hommes, le droit de vote dans toutes les élections, sans aucune discrimination.

Article 2- Les femmes seront, dans des conditions d'égalité avec les hommes éligibles à tous les organismes publiquement élus, constitués en vertu de la législation nationale, sans aucune discrimination.

Article 3- Les femmes auront dans des conditions d'égalité le même droit que les hommes d'occuper tous les postes publics et d'exercer toutes les fonctions publiques établies en vertu de la législation nationale.

En plus de toutes ces conventions servant à protéger désormais la femme, une autre Commission de la Condition de la femme qui relève du Conseil économique de l'Organisation des Nations Unies, a décidé en 1963, sur la demande de l'Assemblée générale qui avait noté que bien qu'abolie par les lois, la discrimination à l'égard des femmes restait dans la pratique considérable, d'élaborer une Déclaration sur l'élimination de la discrimination à l'égard des femmes. Elle a été adoptée le 7 novembre 1967. En effet, l'assujettissement de la femme dans la société est une réalité tangible et indubitable, c'est pourquoi à l'unanimité, les Nations

Unies ont travaillé des lois pour plus d'humanisme à l'endroit de la deuxième partie de l'humanité longtemps baignée dans la crasse de l'injustice.

En conclusion, on note dans le monde entier des efforts d'émergence des politiques d'égalité des sexes depuis les années plus récentes 1960 /1970 dans de nombreux pays des politiques dont la promotion du statut des femmes et de l'égalité entre les sexes, constituent l'objet principal, politique généralement regroupé sous l'appellation de féminisme d'Etat que nous détaillerons plus tard. Toutes ces belles lois et déclarations à l'endroit des femmes sont à juste titre élaborées pour leur émergence depuis leur prise de conscience. Cependant plusieurs sortes d'émancipation des femmes ont vu le jour : de fausses inacceptables, et d'autres pleines de réalisme.

## I. 2. 2. L'émancipation caricaturale

Généralement, la libération peut être spectaculaire mais peut rester vide de contenu : l'exemple de l'assimilation au modèle européen où par exemple, une Africaine veut coûte que coûte agir comme une Occidentale. Dans un extrait de *Notre fille ne se mariera pas* de Guillaume Oyono-Mbia<sup>549</sup>, Colette principale actrice trouve qu'adopter la culture occidentale à tout prix, signifie être émancipée, alors qu'elle exprime plutôt sa complexité inférieure. Sur le plan gastronomique, elle oblige son fils d'aimer à manger du camembert ce que ce dernier déteste amèrement :

La question n'est pas là ! Il ne s'agit pas d'aimer le camembert : il s'agit de le manger comme un bon petit garçon ! ...Il faut vouloir le manger, chéri ! C'est de la culture !

Par ailleurs, elle pense effectivement que se comporter comme une Blanche coûte que coûte l'honneur, c'est en cela qu'elle traite sa voisine Charlotte de folle pour l'avoir contrecarrée dans ses manières d'agir :

Mais tu es folle, Charlotte ! La lune de miel a son importance ! Nous, on est allé sur la Côte d'Azur. C'était magnifique, mais tu aurais dû voir la tête de tous ces blancs quand ils nous ont vus prendre des bains de soleil : on avait envie de leur dire : « Eh bé, quoi ? Vous n'avez jamais vu des noirs se bronzer au soleil ? ... »

<sup>549</sup> Guillaume Oyono-Mbia, *Notre fille ne se mariera pas*, Edition ORTF Répertoire théâtral africain, dans *L'émancipation de la femme en Afrique et dans le monde* de Paul Desalmand, Abidjan, Dakar, Les Nouvelles Editions Africaines, 1977, p. 48.

Sur une autre page encore, à travers la voix de l'actrice Collette, elle s'exclamera :

- Oh ! mon Dieu, j'aurais pu épouser un Français et vivre en France ! Tout le monde me disait que j'étais la première Brigitte Bardot noire.

Cette vision d'émancipation est en somme caricaturale et ridicule par rapport à la vraie émancipation souhaitée, car voir des Noirs se bronzer prête vraiment à rire.

Tout comme l'auteur Bernard Ilunga Kayombo, dans *Trois femmes dans la tourmente*<sup>550</sup>, qui discréaitait une oratrice lors d'une conférence-débat sur l'émancipation. Cette dernière soutenait avec beaucoup de verve que la femme émancipée est celle qui a beaucoup étudié, celle qui travaille, celle qui peut, comme son mari, sortir de temps en temps sans encourir les admonestations ni de ce dernier, ni de son entourage, ni de qui que ce soit. En effet, cette sorte d'émancipation est incontestablement empreinte de maladies infantiles des émancipations ce que Claude Roy décrit dans son extrait de :

Descriptions critiques, VI,<sup>551</sup>

Et il est vrai en effet que dans les peuples jeunes, dans les classes virtuellement montantes, dans les sexes longtemps maintenus en lisières, les premiers individus à prétendre conquérir ce qui était l'apanage des peuples dits civilisés, des classes jusque-là dominantes, du sexe dit fort, la conquièrent souvent maladroitement, et prêtent le flanc à la raillerie des observateurs, surtout lorsque ces observateurs appartiennent à l'espèce de ceux que les nouveaux émancipés cherchent à imiter, à rejoindre, à dépasser. Il y a des maladies infantiles de la civilisation naissante qui sont sans doute inévitables.<sup>552</sup>

Cependant, il y a une émancipation pragmatique qui s'oppose à celle-ci, une émancipation bien acceptable réfléchie qui correspond aux réalités du terrain, où on peut chercher des compromis.

### I. 2. 3. Ethique de l'émancipation réaliste vraie : page d'hommage à une femme-mère par Bernard Ilunga Kayombo

Nous avons déjà cité l'auteur B. Ilunga dans *Trois femmes dans la tourmente* répondant à la fausse définition erronée de l'émancipation donnée par une oratrice. Certes la réponse est assez longue mais elle correspond à juste titre aux aspirations des écrivaines

<sup>550</sup> Bernard Ilunga Kayombo, *Trois femmes dans la tourmente*, Zaire, Imprimerie Saint-Paul, p. 63

<sup>551</sup> Claude Roy, *Descriptions critiques*, VI, Editions Gallimard, dans *L'émancipation de la femme en Afrique et dans le monde* de Paul, Desalmand, Abidjan, Dakar, Nouvelles Editions Africaines, 1977, p. 65.

<sup>552</sup> Claude Roy, extrait de *Descriptions critiques*, VI, Editions Gallimard, dans *L'émancipation de la femme en Afrique et dans le monde* de Paul, Desalmand, p. 65.

négro-africaines étudiées à presque tous les points, raison pour laquelle nous la citons intégralement : l'auteur parle de sa mère comme si elle était présente ce jour-là dans la salle de conférence compte tenu de l'importance qu'il lui accorde dans sa vie et de la reconnaissance dont il la gratifiait.

L'auteur prend la parole ainsi :

Tenez, ma mère n'a pas beaucoup étudié... Et pourtant c'est du moins mon avis, elle compte parmi les femmes émancipées qui font parler d'elle dans ce pays. L'auditoire m'a demandé d'expliquer ce que je disais. Alors je leur ai laissé entendre que tu es une femme émancipée parce que tu as œuvré pour la vie notre vie à nous tes enfants, la vie de nos deux demi-frères. Et, à travers nous, tu as apporté ta quote-part à l'édification de la nation. Je leur ai laissé entendre que tu es une femme émancipée parce que tu es une bonne pédagogue, c'est-à-dire, une femme qui a su éduquer, éléver, façonner ses enfants avec un dévouement et un savoir-faire, sublimes.

Ilunga Kayombo affirme que sa mère est une femme émancipée ce n'est pas parce qu'elle a de gros diplômes, mais parce qu'elle a contribué dans l'éclosion de la vie de ses enfants et dans la vie d'autres enfants qui ne sont pas d'elle. Il fait son apologie parce qu'elle sait éduquer des enfants qui ont leur place dans le développement de la nation. Toujours à travers son discours, il fait de sa mère une grande éducatrice mais également celle qui a de l'amour à donner sans mesure, et celle qui pardonne :

Je leur ai laissé entendre que tu es une femme émancipée parce que tu es l'amour même ! Oui, mère, la femme émancipée c'est toi ! Tu nous as aimés, nous, ta progéniture. Tu as aimé en vérité notre feu père. Et quand il t'a tourné le dos, grande fut ta souffrance. Nous en fûmes témoins. Du reste, la preuve éloquente de la sincérité de ton amour envers lui, c'est que, après sa mort, tu n'as pas hésité longtemps à adopter les deux enfants qu'il a eus avec l'autre femme devenue folle. Tu les as éduqués, nourris aimés par amour pour notre père. Car, on ne peut pas prétendre aimer quelqu'un sans aimer tout ce qui est à lui. Oui, mère, laisse-moi te le redire : la femme émancipée, c'est toi !

Ilunga Kayombo voit en sa mère celle qui est capable encore d'éduquer une génération nouvelle sans être dépassée par le temps, mais il insiste sur l'école :

Fais aussi de Tete, ta cadette, ton homonyme, une femme émancipée, une femme qui te ressemble en tous points. Rends-la digne de porter ton nom. Certainement elle étudiera ; je voudrais qu'elle étudie beaucoup. Mais pour devenir, comme toi, une femme

émancipée, l'école seule ne suffit pas. Apprends-lui et à ses frères, Tata et Toto, à affronter corps à corps les difficultés de la vie. Mets-les en garde contre une vie insipide. Dorénavant, tu es leur mère, pas leur grand-mère.

Ilunga Kayombo reconnaissant la valeur intrinsèque de sa mère et le rôle éventuel des grands parents dans la société, regrette aussi sa tendre épouse décédée dont il fait également son éloge. Il voit naturellement que sa mère pouvait le suppléer au niveau de l'éducation de ses enfants. Il lui est très reconnaissant d'avance, et d'ailleurs de la manière dont elle s'était occupée de lui et de ses frères par amour et dévouement :

Moi, je ne sais pas encore très bien quand et même si je me remarierai. Car je crains, peut-être déraisonnablement, de ne pas trouver une femme qui arrive à la cheville de feu mon épouse. C'est vachement méchant, de la part de Nyota, de me fausser compagnie... Pourtant on s'aimait bien, on était le couple le plus heureux du monde. Impitoyable destin !

Merci, mère de ce service que tu vas me rendre. Merci de tout ce que tu as fait pour moi, pour nous.

Ilunga Kayombo continue l'explication de la femme émancipée tout en décrivant les actions génératrices de revenus de sa mère, il magnifie les efforts louables d'un foyer monoparental qui défie même les foyers normaux par le savoir-faire de sa mère :

Toute seule tu nous as nourris, vêtus ; tu as payé nos études. Evidemment, nous ne vivions pas comme des princes. Mais n'avions pas non plus grand-chose à envier à pas mal de familles qui nous entouraient et dont papa et maman étaient vivants. Au moment de la séparation d'avec mon père, tu étais une institutrice dans une école primaire du quartier. Très vite tu démissionnas, et pour cause, tu te lanças dans le commerce...Une petite boutique bien achalandée fleurit dans notre parcelle, laquelle boutique, hélas, ne survécut point à la visite courtoise des bandits, une nuit... La boutique dévalisée et fermée pour toujours, tu te fis embaucher comme caissière dans un grand magasin de la ville. Quelques années après, tu démissionnes pour t'adonner à l'agriculture...Mère, tu as touché à tout, pour que nous ayons la vie. Merci.

Ainsi, pour Ilunga Kayombo sa mère est une femme modèle indéniable pour toutes les générations, et si seulement toutes les femmes du monde lui ressemblaient la terre sera viable, il n'y aura point de problèmes, car sa mère a une vision vraie et confiante de l'avenir :

Tu sais, mère, souvent je me dis, très naïvement bien sûr, que si toutes les femmes du monde te ressemblent, la terre serait un paradis. Tu me diras par modestie, que je mens ou

que j'exagère. Non, mère, tu sais bien que je suis véridique, du moins je m'efforce de l'être. J'ai appris de toi à être vrai.

Vrai et toujours de bonne humeur. D'une bonne humeur qui, comme une rose, pousse sur la tige de l'optimisme.

En effet, Ilumga Kayombo peint sa mère, avec toutes les caractéristiques d'une femme capable d'être debout à tout moment quelque soient les écueils de la vie, prompte à trouver des solutions à tout sans découragement mais avec optimisme :

Un jour, il y a des lustres, je m'accuse mère, en ton absence, je me permis de fouiner dans tes affaires... Par hasard je tombai sur un cahier, aux feuilles qui avaient déjà jauni, dans lequel tu couchais tes souvenirs, tes pensées, tes convictions, tes confidences de jeune fille. Je me mis à le feuilleter. Et je découvris, avec beaucoup d'émerveillement, sur une page, ta résolution, prise à 21 ans d'être toujours optimiste, de te faire violence pour être et paraître toujours gaie malgré les côtés sombres de la vie. Je compris alors que ta confiance en la vie et ce sourire dont tu ne départs jamais ne sont pas une loterie, mais un choix. Un choix pour lequel tu as dû batailler.

Apprends aussi à Tata, Toto et Tete à être vrai. Passe-leur ton optimisme, ta confiance en la vie. Bref, fais d'eux des hommes. C'est peut-être là, je le redis, la dernière grande œuvre que tu auras faite sur la terre. Nonobstant ton âge, je sais que tu es d'attaque. Celui qui aime est toujours d'attaque. Allez, mère, n'hésite pas !

Tu es capable. Donne à mes enfants les jours qui te restent à vivre. Enivre-les de cet amour dont tu m'as enivré, moi, leur père.

Alors, maman tu joues le jeu ?

Nous avons certes, la narration comme autre méthode pour faire la connaissance de certains textes lus. C'est fort de cet usage que nous tirons de cette conférence-débat une nouvelle définition détaillée de l'émancipation si démonstrative. L'auteur sans doute, fait l'apologie de sa mère qui a compris le vrai sens de l'émancipation et qui la vit en la mettant en pratique. Pour lui, chaque femme est responsable de l'humanité. Elle l'est d'abord depuis son foyer, où le jeu de l'éducation qu'elle exerce au sein de sa famille vient compléter l'instruction et la formation de l'école. Cette éducation explicite le savoir vivre et le savoir-faire dans la société. Elle implique des vertus cardinales, tels, le courage, la vérité, l'optimisme, la sobriété, dans la vie des apprenants et aussi l'action d'entreprendre dans toutes les instances de la vie.

Deux autres vertus que l'auteur veut faire passer aux femmes sans doute, la gratitude ou la reconnaissance et le pardon, en dehors de leur prérogative spécifique de donner la vie. Pour

ce participant de la conférence, la réussite de la société incombe à la femme par sa grandeur en acceptant d'assumer toute sa responsabilité au nom de l'amour. L'adage ne dit-elle pas que ce que femme veut Dieu le veut. Et d'ailleurs la Banque Mondiale vient conférer son action à l'évidence que la femme a sa place dans la société : « Si nous investissons dans les femmes, nous sommes gagnants, beaucoup plus que si nous investissons dans les hommes ». En Afrique subsaharienne selon toujours les enquêtes de la Banque Mondiale, 60 à 70% de la production agricole serait le fait des femmes. L'éducation des femmes est le facteur décisif de la santé bien avant l'accès à l'eau potable, et la santé de base. :

La gestion globale de la société passe par la gestion de sa composante démographique, dont le terrain d'exploitation est le corps et l'esprit des femmes<sup>553</sup>.

La bonne et vraie émancipation des femmes s'avère donc indispensable et profitable pour le développement des nations et c'est pourquoi les femmes ne peuvent plus se replier sur elles-mêmes, mais doivent s'organiser en se regroupant en associations, munies d'une seule même arme de libération, cette libération qui ne peut que se faire par leur propre action féminine. L'école occidentale leur permettant désormais de s'émanciper, c'est-à-dire de lire et d'écrire, la femme africaine est capable de rentrer en action pour vaincre toutes les forces hostiles qui entravaient son élévation dans la société. Ce destin commun rend nécessaire la solidarité : le féminisme serait donc un courant de défense de la femme depuis son accès à l'école.

### I. 3. Le féminisme une nouvelle arme littéraire chez des romancières négro-africaines

De l'école à l'émancipation, les femmes pensent à la solidarité, à la politique de libération par l'action de la sororité, c'est-à-dire se retrouver entre femmes pour lutter contre un destin fatal que le sexe dit fort leur impose. Pour Françoise Paturier la victoire de la libération ne peut que venir des femmes elles-mêmes, c'est en cela qu'elle les exhorte en ces termes :

La liberté ne se demande pas Madame, elle se prend [...] or [...] vous n'osez pas oser. Vous avez peur, peur de ne pouvoir, peur d'être empêchée, peur d'échouer, peur d'être punie, peur de manquer, peur d'être seule, peur d'être ridicule, peur de qu'en dira-t-on, peur de tout.<sup>554</sup>

<sup>553</sup> Environnement africain n° 39-40- Vol. X, 3-4 ENDA, Dakar, 1997.

<sup>554</sup> Citée par Bénoîte Groult, *Ainsi soit-elle*, op. cit., p.68.

Cette exhortation engage à compter sur ses propres forces (celle des femmes) pour aller de l'avant. Dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Ateba met sa confiance seulement en la femme pour sortir de l'enlisement de la misère féminine, raison pour laquelle d'ailleurs elle n'hésite pas à être arrogante envers les hommes, même arriver à les tuer quand le désir la prend :

Elle s'est accroupie, a saisi la tête de l'homme et la cogne à deux mains sur le dallage. Le sang jaillit, éclabousse, souille, elle frappe, elle rythme ses coups, elle scande « Irène, Irène » et comme elle perçoit encore la vie sous ses mains, elle ramasse un canif, et envahie de joie, elle se met à frapper, à frapper de toutes ses forces. Enfin, le dernier spasme.<sup>555</sup>

Si par dégoût des hommes Ateba agresse les hommes, c'est aussi par vengeance pour son amie Irène en tant que femme qu'elle tue ce dernier ; c'est en raison de sa solidarité légendaire qu'elle clame souvent, en cherchant à retrouver la femme sur son chemin, depuis qu'elle sait qu'elle peut se servir de l'écriture. Elle a sa propre feuille de route pour que la femme soit libre. Pour la paraphraser, les femmes doivent se retrouver comme *condition sine qua non* pour mener et réussir le combat. Pour cette instance d'Ateba, il est clair dans sa vision que c'est ensemble et en se retrouvant que les femmes pourront faire sauter le verrou du joug patriarcal et des sévices séculaires vécus depuis des temps immémoriaux.

L'œuvre de Fatou Keïta est, elle aussi un plaidoyer pour la solidarité féminine. D'où l'importance des investigations de l'héroïne Malimouna de porter assistance aux femmes africaines en France qui ne se retrouvent pas. « Aider les femmes ». C'était les trois mots qu'elle avait lancés lorsque Philippe Blain, le Directeur de l'Institut lui avait demandé quelles étaient ses ambitions. « Aider les femmes » avait-elle répété par trois fois comme si ces mots étaient magiques. »<sup>556</sup> Pour mettre en application ses vœux au cours d'un rassemblement organisé avec ses amies, elle expliquait le non-fondé de l'excision dans leurs cultures, elle dénonçait les pratiques passées à l'endroit des femmes. Ces femmes qui ont décidé désormais de changer leurs manières d'éduquer leurs filles aussi :

Dorénavant, elles n'auraient plus d'excuse. Plus d'excuse, lorsqu'elles élèveraient leurs filles différemment de leurs garçons, en faisant comprendre à ces derniers qu'ils étaient supérieurs à leurs sœurs. Plus d'excuse, lorsque, dès la petite enfance elles inculquaient à leurs filles ce sentiment d'infériorité, qui au bout du compte ne faisait que banaliser certains abus masculins. Un sentiment d'infériorité qui

<sup>555</sup>Calixthe Beyala, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, op. cit. p. 152.

<sup>556</sup>Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit. , p. 83.

faisait également que les filles grandissaient sans ambition, si ce n'était celle de trouver un mari.<sup>557</sup>

Les femmes arrivent donc à être victorieuses par leur action de solidarité grâce à la « sororité » qui consiste à se tenir coude à coude pour avancer ensemble. Dans *Une si longue lettre* Ramatoulaye grâce au concours de son amie Aïssatou, elle aura une voiture pour se déplacer aisément avec ses nombreuses enfants à tel point qu'elle puisse dire que l'amitié semble plus forte que l'amour dans la dureté du temps :

Je n'oublierai jamais ta réaction, toi, ma sœur. Je n'oublierai jamais la joie et la surprise qui furent miennes, lorsque, convoquée chez le concessionnaire de Fiat, on me dit de choisir une voiture que tu te chargeais de payer intégralement. Mes enfants poussèrent des cris joyeux en apprenant la fin de leur calvaire, qui reste le lot quotidien de bien d'autres élèves. L'amitié a des grandeurs inconnues de l'amour. Elle se fortifie dans les difficultés, alors que les contraintes massacrent l'amour. Elle résiste au temps qui lasse et désunit les couples. Elle a des élévations inconnues de l'amour.<sup>558</sup>

Ainsi, les femmes voient que c'est en se serrant vraiment les coudes qu'elles parviendront à bannir de la société ses tares tels le machisme, et la phallogratie qui les dégradent sans cesse. Elles voient qu'elles doivent se former en associations pour mener une même lutte, soit nationale ou internationale dans la mesure où le destin de la femme qu'elle soit blanche noire ou jaune est le même. À travers la prise de parole de Daba fille de Ramatoulaye, elle souhaite militer dans des organisations ou associations :

Je préfère mon association où il n'y a ni rivalité, ni clivage, ni calomnie, ni bousculade : il n'existe pas de postes à partager ni de places à nantir. La direction varie chaque année. Chacune de nous a des chances égales de faire valoir ses idées. Nous sommes utilisées selon nos compétences dans nos manifestations et organisations qui vont dans le sens de la promotion de la femme. Nos recettes aident les œuvres humanitaires ; c'est un militantisme aussi utile qu'un autre qui nous mobilise, mais c'est un militantisme sain qui n'a de récompense que la satisfaction intérieure.<sup>559</sup>

De l'expérience vécue depuis la fréquentation de l'école de la petite fille, les femmes s'organisent désormais en sœurs, en groupes d'amies, en associations nationales ou

<sup>557</sup> *Ibid.*, p..220.

<sup>558</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p.79.

<sup>559</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. p. 105.

internationales pour un même combat à partir de l'action de la « sororité » et grâce au courant féministe né dans le siècle dernier dans l'histoire de l'humanité.

#### **I. 4. Approche définitionnelle du paradigme féminisme**

Certainement c'est dans la logique du contexte de discrimination que la femme qu'elle soit noire, blanche, rouge ou jaune, a décidé de se soustraire du joug multiséculaire du patriarcat, de la tradition, des religions, des multi législations qui ont toujours donné une suprématie à l'homme. Cette lutte équivaut dorénavant au féminisme et se manifeste exactement comme la négritude que revendiquaient les Noirs soumis à la colonisation, aux traitements humains indécents. Cette négritude confessait les valeurs et cultures de l'homme noir, qui refoulait l'esprit qui le maintenait à la place d'un sous-homme. Il faudrait noter en passant que pendant la colonisation, la femme subissait à la fois le poids de son sexe et le poids de cette colonisation. Alors, de la même veine, naîtront plusieurs sortes de féminismes avec leurs propres réalités. Les femmes utiliseront cette arme pour se faire valoir, se faire respecter, et pour se considérer comme l'égale de l'homme tout simplement.

##### **I. 4. 1. Le féminisme occidental**

A l'origine, le terme « féminisme » est apparu au XIX<sup>ème</sup> siècle, sous la plume d'Alexandre Dumas fils en 1872. Il l'emprunte au langage médical, qui fabrique ce néologisme autour de 1870 pour qualifier un arrêt de développement et un défaut de virilité chez des sujets masculins. Mais la politique s'approprie du mot « féminisme » pour désigner les femmes qui revendentiquent l'égalité avec les hommes et veulent leur ressembler. Le terme a évolué autrement au niveau médical pour désigner des hommes d'apparence féminine. Dans tous les cas le terme « féminisme » sert toujours à désigner l'autre sexe, qu'il soit homme ou femme, comme étant susceptible d'abolir la « différence sexuelle ». Pour les tenants de cette pensée, il n'y a pas d'essence de la féminité, ni de la masculinité, mais un apprentissage tout au long de la vie des comportements socialement attendus d'une femme ou d'un homme. Autrement dit, les différences systématiques entre hommes et femmes ne sont pas le produit d'un déterminisme biologique, mais d'une construction sociale.

La définition de ce féminisme s'apparente à celui de Simone de Beauvoir qui semble vouloir abolir la différence entre l'homme et la femme. Mais quelque part, elle affirmait pertinemment qu'il y a lieu de parler de la différence biologique. À travers sa célèbre expression : « on ne naît pas femme on le devient », pour elle, c'est la société en quelque sorte

qui détermine la façon de faire et de vivre de la femme, de l'homme, de tout être humain ce que nous soutenons en nous référant au philosophe, écrivain, et musicien genevois francophone du 18<sup>e</sup> siècle Jean-Jacques Rousseau qui disait que « l'homme naît bon mais c'est la société qui le corrompt ». En dépit des traits distinctifs biologiques et scientifiques qui caractérisent chaque sexe, Christine Delphi écrit : « Dans les années quatre-vingt et maintenant encore, le sexe est conceptualisé comme une division naturelle de l'humanité, la division mâles/femelles- division dans laquelle la société met son grain de sel. » Ainsi, pour elle comme pour Simone de Beauvoir à travers le naturel qui différencie la femme et l'homme, le social apparaît. Christine Delphi ajoute : « C'était déjà une avancée considérable que de penser qu'il y avait, dans les différences de sexe, quelque chose qui n'était pas attribuable à la nature. Le genre comme « sexe social » a ainsi été un point de départ de la critique féministe. »<sup>560</sup>

Le concept du féminisme beauvoirien approuve toutefois l'homosexualité et justifie son mouvement basé sur la guerre des sexes pour montrer sa liberté vis-à-vis de l'homme : la femme peut se « masculiniser ». À la rigueur elle doit chercher à prendre la place de l'homme, ainsi on se retrouve dans la situation de renversement de la vapeur, un arrachement de pouvoir de la femme de l'homme. C'est au regard de ce féminisme occidental que bon nombre d'auteures africaines le rejettent parce qu'il ne répond pas aux réalités africaines, mais elles adhèrent au principe du combat pour le rétablissement d'un monde égalitaire.

#### I. 4. 2. Le féminisme africain

Le féminisme africain va faire son petit chemin à travers la littérature en tant qu'une arme et une idéologie de combat. Comme l'écrivait Wladimir Troubetzkoy, « la littérature exerce une fonction sociale éminente dans la mesure où elle oriente ou modifie la vision du monde des lecteurs ». Avec le féminisme africain c'est la naissance donc d'un esprit réformateur où il faudrait mettre de l'ordre dans ce qui paraît contraire à un principe de vie, mettre fin à toute répression physique ou morale. L'Afrique doit sortir de sa léthargie, de son stade primitif de l'histoire caractérisée par la barbarie où l'homme est un loup pour l'homme alors qu'il n'a reçu nulle part, le droit de soumettre l'autre à l'enfer terrestre selon Diderot écrivain français du 18<sup>e</sup> siècle. Diderot entre autres, s'attache à démontrer que la femme est un être humain en tant que tout homme. Le féminisme africain est pour les adeptes a priori un humanisme qui détecte que la majorité des victimes est constituée de femmes. Dans

<sup>560</sup> Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, Anne Revillard, *Ouvertures politique. Introduction aux études sur le genre*, Paris, De Boeck « Supérieur », p. 28.

la douloureuse et difficile quête de se valoriser, la femme sous sa plume va exposer et décrire sa situation complexe en s'organisant seule ou avec d'autres partageant ses idéaux pour briser les barrières de discrimination. Les auteures africaines vont faire appel à leur vécu, aux vertus cardinales ou importantes et à leur bon sens pour réhabiliter la femme à travers l'écriture.

#### I-4-3. Le féminisme selon chaque auteure

Pour paraphraser Werewere Liking artiste et écrivaine Ivoiro-Camerounaise, le concept de « misovire » sera un féminisme qui décrie de sa part les insuffisances de l'homme dans la société contemporaine. Les hommes ont oublié le culte du respect de la femme qu'ils foulent au pied. La femme par ricochet n'admettant non plus d'être dans la bassesse, s'éloigne de l'homme pour devenir autre, elle n'a plus confiance en lui, elle le regarde comme un aventurier qui profite d'elle :

Elle se sent entourée par des larves uniquement préoccupées par leurs panses et leurs bas-ventres et incapables d'une aspiration plus haute que leurs têtes, incapables de lui inspirer les grands sentiments qui agrandissent, alors elle devient misovire.

Le concept de « misovire » est donc un féminisme qui ne rejette pas l'homme mais qui souhaite un homme nouveau capable de grandes vertus qui élèvent l'humanité, voire la femme qu'il a l'habitude de rabaisser :

Et l'homme de la prochaine Race se présentera dans un corps sain plus fort et plus harmonieux avec des émotions plus riches, plus stables et plus affinées. Sa pensée sera plus rigoureuse et plus créatrice, sa volonté plus ferme et mieux orientée, sa conscience plus ouverte.

Comme Werewere Liking, l'écrivaine Calixthe Beyala va adopter une autre terminologie du féminisme la « féminitude ou le féminitudisme ». Cela se distingue également du féminisme occidental, pour l'auteure, la féminitudiste est la femme qui demeure femme mais qu'on respecte comme un être humain à part entière ayant les mêmes droits que l'homme, elle n'est pas inférieure ou supérieure à l'homme. Elle refuse le féminisme occidental qu'elle dénonce en ces termes :

En Occident, le féminisme a quelque peu dévié vers une espèce de « machisme » : les femmes occidentales ont essayé de tuer ce qu'elles ont de féminin en elles. Il y

a une ressemblance aux hommes, la pratique du pouvoir au masculin. Moi je refuse cela et j'utilise le mot « Féminitude » concept purement africain.

Calixthe Beyala prône en effet la différence entre l'homme et la femme, et l'égalité de droit entre eux. Contrairement au féminisme radical, Calixte Beyala et sa consœur Werewere Liking ne rejettent pas l'homme en tant que tel, mais elles sont écœurées par la tendance de l'homme à ne réduire la femme qu'à un objet de réponse à son plaisir sexuel. L'homme est incapable de se définir personnellement et de définir la femme au-delà du corps sexuel :

l'homme n'a jamais voulu s'unir au rêve de la femme mais à sa chair », encore à travers une autre tirade, elle signifiera cela en ces termes : « hommes, adolescents, jeunes, vieux, ces hommes sont incapables de monter du cul au cœur. Impuissants de sentiments. Rien que le sexe levé tel une baguette magique.

La romancière ivoirienne, Assamala Amoi, quant à elle, à travers son œuvre, *Appelez-moi, Bijou* va dans le même sens que les deux auteures précitées. Elle infirme cela en disant :

Si être féministe signifie que les femmes ont le droit d'être libres et d'avoir à leur disposition les moyens de choisir la vie qu'elles veulent alors oui je suis féministe. Mais je ne suis pas une excitée agressive qui s'attaque à tous les hommes (email du 30. 3.1999). Elle s'écarte également du féminisme radical occidental.

Fatou Keïta, auteure de *Rebelle*, fait écho à sa compatriote :

A la question de savoir si je suis un auteur féministe, je répondrai que certainement, même si je n'aime pas le terme « féministe » qui est lourd de connotations péjoratives. Si être féministe c'est défendre la cause des femmes qui partout dans le monde sont des citoyens de second ordre, alors oui je le suis. Mais je ne me bats pas contre les hommes, en tout cas pas contre ceux qui en sont vraiment ! (il y a beaucoup de brutes !) J'espère tout simplement un homme meilleur.

Dans le même sens, Yaou Régina prône également le bien-être de la femme, voilà ce qu'elle déclare à ce sujet :

Je place la femme au cœur de tous mes romans et lutte pour son bien-être, afin qu'elle soit reconnue à part entière dans la société africaine.

L'auteure rejette automatiquement le patriarcat qui avilit la femme ordinairement. Ses deux romans *La révolte d'Affiba* et *Le prix de la révolte* attestent l'authenticité de son engagement.

Mariama Bâ, quant à elle aussi, avec ses deux romans, elle s'inscrit dans la frange des écrivaines femmes de tête qui veulent l'émergence de la femme qui doit sortir de l'héritage patriarcal, elle s'insurge contre tout le système organisé pour maintenir la femme loin de la gestion de la cité et bloquer son émancipation, son devenir pour obtenir sa liberté confisquée, qui la place dans une situation de dépendance éternelle sous le contrôle mâle. Elle reconnaît la complémentarité de l'homme et de la femme, surtout au niveau de la famille, socle du développement harmonieux d'une nation. Pour elle, le foyer est un temple du développement inévitable pour son émancipation.

Mon cœur est en fête chaque fois qu'une femme émerge de l'ombre. Je sais mouvant le terrain des acquis, difficile la survie des conquêtes : les contraintes sociales bousculent toujours et l'égoïsme mâle résiste. Instruments des uns, appâts pour d'autres, respectées ou méprisées, souvent muselées, toutes les femmes ont presque le même destin que des religions ou des législations abusives ont cimenté.<sup>561</sup>

Au niveau de l'écrivaine béninoise Georgette Houévi Tomédé, auteure de *Eve et l'Enfer*, celle-ci affirme fermement : « Je ne suis pas féministe mais humaniste ». Pour elle, être féministe ne gêne en rien, mais il faut aller au-delà de cela : travailler dans le sens d'élever tout être humain qui croupit sous le joug d'autrui :

En effet je ne lutterai pas seulement pour la femme, mais pour tout individu qui souffre. Personnellement je ne suis pas féministe mais humaniste.<sup>562</sup>

Les anglophones écrivaines vont aussi balayer du revers de la main le féminisme occidental que la célèbre romancière nigériane appelle féminisme avec « F » majuscule, mais elle opte pour le féminisme avec « f » minuscule. Voici ce qu'elle exprime à ce sujet :

Que nous soyons féministes ou pas, l'essentiel, les hommes ce sont pour nous les enfants. C'est pourquoi lorsqu'à Londres on me demande : « Buchi, êtes-vous un auteur féministe ? je réponds : Non ! Je ne suis pas féministe avec F majuscule, mais avec f minuscule, car voyez-vous, je ne hais pas les hommes, je les aime ».

Les écrivaines anglophones ont cependant adopté la terminologie créée par la féministe américaine noire Alice Walker : le « womanism » qui désigne carrément le féminisme noir par rapport au féminisme occidental. Elle admet que ce féminisme noir travaille pour la survie

<sup>561</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. p. 129.

<sup>562</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'enfer*, op. cit. , p. 159.

du peuple entier, des femmes comme pour des hommes bafoués. Chikwenye Okonjo Ogunyémi a repris en écho Alice Walker son terme. Elle nous démontre la différence qui existe entre une véritable féministe et « womanism » qui réside dans la perception que chacune a du paradigme patriarcat. Chaque écrivaine a également son choix de changement à opérer dans le système patriarcat. La Nigériane Molara Ogundipe-Leslie, quant à elle, a sa trouvaille qui répond au terme « stiwanism » qui, d'après elle, permet de faire une économie de temps. Le « stiwanism », préconise « l'inclusion de la femme africaine au sein des changements sociaux et politiques ».

Un peu plus loin, dans les pays à influences musulmanes, on ressent encore plus la nécessité d'être féministe mais toujours est-il que les caractéristiques du combat diffèrent de celles de l'occident, mais l'objet principal demeure le changement du comportement de la femme au sein de la société : changement par rapport à elle-même et par rapport à la société. Saliha Boudeffa reconnaissait pour sa part que les formes de lutte du féminisme magrébin par exemple ne sont pas et ne seront jamais les mêmes formes du féminisme occidental. Cependant, le fond de toile du féminisme demeure, et c'est pour cette raison qu'il y a du moins un regroupement des féministes, et il y a une définition déductive du féminisme en général qui n'est point péjoratif. On peut se l'approprier et l'utiliser à juste titre comme une arme de combat.

#### **1. 4. 4. Le féminisme africain comme arme sociale**

On note sur la plateforme, une association des féministes universitaires du tiers-monde appelée DAWN, qui pensent et cautionnent la diversité et les perspectives :

Le temps est venu de reconnaître que le féminisme ne peut être monolithique dans ses problèmes posés, ses buts et ses stratégies, dès lors qu'il constitue l'expression politique des affaires et des intérêts des femmes de différentes régions, classes, nationalités ou ethnies. Il y a et il doit y avoir une diversité de féminismes, répondant aux différents besoins et intérêts des femmes, définis par elles-mêmes pour elles-mêmes.

A cet effet, comment pouvons-nous définir donc le féminisme africain d'après toutes les écrivaines que nous avons prospectées à partir de leurs déclarations ? Nous retenons tout de même que celui qui résume le mieux est celui d'A. Bassole Ouédraogo repris par Calixthe Beyala :

Le féminisme dans notre contexte africain... c'est la conscience d'appartenir à une classe majoritaire qui ploie sous le joug de pratiques ancestrales... c'est d'œuvrer à sa propre libération économique d'abord, puis culturelle, sociale et politique. Être féministe, c'est refuser la chosification, c'est refuser d'être considérée comme objet sexuel ou machine à procréer. Le féminisme, rassurez-vous, mes frères, ce n'est pas renverser une dictature pour en instaurer une autre ! Les femmes ne rêvent pas de régner sur vous et vous rendre la monnaie de la pièce !

En s'inspirant des schémas culturels propres à leurs pays, les romancières africaines se démarquent des féministes occidentales : il ne s'agit pas d'une lutte acharnée, voire une concurrence folle ou même d'une confrontation avec les hommes, ou d'une guerre des sexes, mais d'un combat commun qui tend vers la parité avec les hommes, comme l'écrit Ndri Thérèse Assié-Lumumba :

Nous disons que l'Afrique a besoin de ses deux-pieds représentés par la femme et l'homme pour marcher, vers un meilleur devenir.

Pour notre part, nous renchérisons en affirmant que l'écrivaine féministe cherche un monde égalitaire en matière de droit au niveau de tout être humain : qu'il s'agit de la femme ou de l'homme. Pour elle, la femme fait partie de la majorité longtemps bafouée, alors elle prend sa défense afin que cette dernière ne veuille plus demeurer dans cette vilénie immorale qui dénature l'humain. Elle lutte en effet, pour tout être humain pour le faire sortir d'un jour à l'autre de ce statut ironisé par un soi-disant plus fort et ridicule que lui. Bref, l'écrivaine féministe est plutôt humaniste dans la mesure où elle prend la défense de tous les laissés pour compte mâles ou femelles. Mais par quels procédés et techniques doit-on observer pour un monde plus juste et pour éviter deux poids deux mesures. Il s'agit pour l'écrivaine de recenser par un peigne fin, tous les facteurs qui avilissent la femme à travers le système patriarcat, ancestral séculaire, les dénoncer sous sa plume. Désormais, la femme est partie à l'école qui lui était fermée. Elle peut lire et écrire, accoucher ses pensées. Voilà ainsi des préalables, le paradigme école même est devenue une thématique incontournable auprès des romancières. C'est d'ailleurs ce que nous ne cessons de prôner.

A cet effet, un plan d'action doit désormais apparaître dans les actions et dans les écrits, doit être élaboré par la sensibilisation de toutes les couches de la société qui doivent prendre part à l'école. Ensuite il faut la conscientisation des peuples des problèmes soulevés qui doivent nécessairement aboutir au changement de comportement et de pensée de toute la société. Ce travail doit envisager les efforts de tous les citoyens d'un même pays et non pas

seulement l'affaire des femmes ; ce changement passe donc par l'éducation et l'instruction des peuples. Le féminisme africain devient alors une arme sociale qui vise tout le bien-être des personnes vulnérables. Voilà son objet, mais quels sont les traits distinctifs de l'écriture féminine qui sous-tendent cette idéologie ?

#### **1. 4. 5. Féminisme d'Etat contemporain**

A voir la signification de ce féminisme, la Charte des droits fondamentaux (2000) affirme l'égalité entre les hommes et femmes dans tous les domaines et reconnaît notamment le droit à un congé de maternité. Le féminisme d'état, une notion qui demeure encore peu stabilisée, désigne notamment l'ensemble des politiques visant explicitement et en premier lieu à améliorer le statut des femmes et l'égalité entre les sexes. Ces interventions ont essentiellement été le fait d'instances étatiques créées pour cette fonction à partir des années 1970 dans de nombreux pays : conseils consultatifs, secrétariats d'Etats, ministères, voire délégations parlementaires chargés, selon les contextes et les époques, de « l'égalité », de la « condition féminine » ou des « droits de femme ».<sup>563</sup>

La notion de ce féminisme avoisine celui des romancières africaines qui comprennent l'égalité de fait entre les femmes et les hommes et acceptent également la notion de complémentarité. Elles refusent donc le renversement de la vapeur c'est-à-dire prendre la place d'exploitation des hommes pour leur appliquer avec la même méthode de suprématie.

---

<sup>563</sup> Lauren Bereni, et al, *Ouvertures politiques. Introduction aux études sur le genre*, Paris, De Boeck « Supérieur », p. 31.

## CHAPITRE II

### **Le féminisme dans son appropriation dans des œuvres de l'esprit**

L'écriture féminine c'est-à-dire une écriture dont l'auteure est une femme, nous le savons ne date pas de longtemps comme nous l'avons déjà susmentionnée à plusieurs reprises. La femme après son émancipation et du fait d'aller à l'école, va se doter effectivement d'une arme pour se faire connaître. L'écriture ne lui sera plus étrangère, elle s'appropriera d'elle et s'ouvrira au monde en devenant sujet-écrivain. A présent, la question qui se pose est la suivante : Reconnaît-on immédiatement une œuvre à partir de l'identité sexuelle de l'auteur à travers ses écrits ? De là, les avis sont partagés. On retient une divergence sur la question des traits distinctifs de l'écriture féminine. Existe-t-il une écriture spécifiquement féminine ? Cette importante question a été déjà source de débats et continue de l'être.

Il y a lieu de faire connaître certains points de vue sur la question lors d'une assise consacrée à l'élaboration d'une théorie de la voix narrative masculine et de la voix féminine à l'occasion de la convention de « African Literatures Association (ALA de 1987) », les participants ont essayé de trouver des traits spécifiques à l'écriture venant de la femme africaine : « la sexualisation de l'espace » ou plus explicitement la différence des espaces habités par les femmes et par les hommes, est le seul élément retenu pour identifier l'écriture féminine de l'écriture masculine. Mais à cet effet, il faudrait tenir compte des cultures respectives de chaque écrivaine. Les travaux ont fini par déboucher sur une sorte de « scepticisme de bon aloi », les participants soulignant les limites de la critique théorique en la matière et mettant, par ailleurs, en question l'intérêt d'une telle entreprise. Jean Déjeux écrit dans son ouvrage consacré à la littérature féminine de langue française au Maghreb : « Qu'il y ait une « spécificité » de l'écriture féminine, ceci peut être débattu. Cette particularité est plus ou moins apparente selon les auteurs. Il existe, en tout cas, une condition commune qui entraîne une parenté dans les revendications et expressions ». C'est justement ce qu'on a retenu dans l'art de la sororité. Une écrivaine pouvait influencer une autre.

Pour Déjeux, il existe une écriture féminine, ne serait-ce que de fond : il souhaite même parler de la condition féminine qui entraîne des ressemblances dans les revendications et les expressions. Pour notre part, nous partageons les dire de Déjeux qui admet que la thématique de la condition féminine fait partie majeure dans l'œuvre féminine. Béatrice Didier, quant à elle, n'affirme pas la spécificité de l'écriture féminine mais souligne : « Je ne pense pourtant pas que l'on puisse établir une ségrégation absolue entre écriture masculine et écriture féminine [...]. La spécificité de l'écriture féminine n'exclut pas ses ressemblances avec l'écriture masculine ». Aminata Sow Fall, partage avec Monique Houssin et Elisabeth Marsault-Loi, qu'« aucun critère objectif, stylistique, linguistique, thématique, ne permet de définir une écriture féminine » :

Je crois que la femme autant que l'homme, a ses responsabilités dans le développement intégral de l'homme africain. Donc si elle apporte sa pierre, ce n'est pas en tant que femme, parce que là, elle minimiserait sa propre action. Elle porte sa part de responsabilité comme citoyenne. Je ne récuse pas ma féminité, mais si j'écris, c'est une fois de plus, en tant que citoyenne, en tant que membre à part entière d'une société donnée.

Il est très difficile de vouloir établir des études comparatives entre l'écriture féminine et l'écriture masculine, cependant toujours selon Déjeux, lors du quatrième colloque international de la créativité féminine qui s'est tenu à Fès au Maroc du 10 au 12 avril 1992, toutes les écrivaines présentes ont revendiqué la spécificité de l'écriture féminine. Le fait même de vouloir coûte que coûte faire de différence entre les deux écritures constitue un handicap à classer une œuvre à partir de l'identité sexuelle de son auteur. Pour Dominique Viart, ce serait condamner l'œuvre à être l'expression d'une communauté et non une œuvre personnelle, voire universelle. D'aucuns pensent même que l'écriture a été l'œuvre d'une appropriation masculine et tentent d'inventer une écriture spécifiquement féminine, or féminiser l'écriture aussi demeure tout une problématique. Duras expose son point de vue en disant de l'écriture féminine :

La femme c'est le désir. On n'écrit pas du tout au même endroit que les hommes.  
Et quand les femmes n'écrivent pas dans le lieu du désir, elles n'écrivent pas, elles sont dans le plagiat.

## **II. 1. Le concept du mariage appliqué à l'écriture féminine**

L'écriture féminine jusque-là méconnue, va connaître son ascendance dans les années 1975 avec les romans de Mariama Bâ qui traitent en réalité les thèmes féminins en exposant toutes les difficultés et les affres des femmes dans la société, dans le couple et la famille. Le mariage s'avère répondre à tout cela. Beaucoup d'écrivaines vont emboîter le pas. Les hommes jusque-là sont demeurés les seuls sur la plate-forme de l'écriture depuis 1920 à parler des femmes sans trop présenter réellement les problèmes qui les concernent et les traumatisent, quand bien même qu'il arrive de chanter à leur endroit leur bonté ou leur beauté, qu'ils fassent leur apologie. Désormais ce sont les femmes elles-mêmes, les seules capables de se présenter et présenter leur existence telle qu'elles la conçoivent et la vivent. Dès lors, pour notre part, il y a lieu de mettre des nuances entre l'écriture féminine et l'écriture masculine.

Parler de l'écriture féminine par rapport à l'écriture masculine ne paraît en rien de péjoratif ; cela vient tout simplement mentionner qu'une nouvelle classe féminine au point de vue écriture, vient s'ajouter à une plus ancienne masculine qui existait. On peut pousser encore plus loin le raisonnement : toutes les œuvres provenant d'une femme sont des œuvres féminines parce que c'est effectivement d'auteures féminines, et peuvent ne pas être forcément féministes parce que ne prenant pas en compte la défense et la valorisation de la femme seulement.

Par ailleurs, des œuvres masculines écrites par des hommes peuvent être bel et bien féministes, dans la mesure où ils défendent la cause de la femme bafouée. Les qualificatifs féminins ou masculins ne sont produits justes que pour signifier désormais qu'il y a plusieurs sortes d'écriture en Afrique d'expression française et en Afrique occidentale surtout depuis l'année internationale de la femme. Il y a lieu de repenser les analyses qu'on porte généralement sur l'écriture féminine ou féministe, surtout les thèmes que cette production développe ou la caractérisation thématique dans la production féminine.

Comme nous le disions, les romancières ne se cantonnent plus sur certains thèmes semblables à ceux des romanciers chantant la louange ou faisant l'apologie de la femme africaine représentée d'ailleurs comme la Mère Afrique, mais elles s'agrippent sur le thème de l'amour, un prétexte idéologique pour toucher tous les problèmes liés à leur existence dans toutes ses dimensions. L'amour surtout vécu dans le mariage soit l'amour conjugal, l'amour filial, l'amour des parents, l'amour fraternel, l'amour des amis ou plutôt l'amitié.

Comme l'affirme bien cet auteur célèbre :

Vivre c'est aimer et ce verbe se conjugue toujours mieux avec la femme. Nul ne le sait mieux que les artistes. Comment dès lors oser leur faire un procès d'intention ? Voyez leur production ! Noirs, Blancs ou Jaunes, sculpteurs, peintres, musiciens, poètes ou romanciers, tous ont célébré la femme avec chaleur, fièvre et passion. Mais une chose est de parer un être de qualités idéales, autre chose de le considérer comme un égal.

Cette boutade d'Henri Lopez exprimera bien les raisons de l'écriture féminine qui ne veut plus des belles chansons à son endroit mais plutôt la reconnaissance de la parité à part entière. Le thème de l'amour se conjuguant réellement avec la femme sera transféré dans la thématique du mariage lieu par excellence où il se manifeste avec toutes ses couleurs qui se radient en d'autres sous thèmes arc-en-ciel, telle la polygamie posée sur la tête des femmes comme l'épée de Damoclès, et décriée par elles avec la dernière énergie sans pareille : Mariama Bâ, bien qu'elle soit pétrie dans une culture islamique où on peut prétendre être mari de quatre femmes, fait de son premier roman une poignante dénonciation de la polygynie dénommée couramment la polygamie. Sur tous les plans pour Mariama Bâ, la polygamie est indéfendable et intolérable. Elle donnera sa vision sur la polygamie à travers la protagoniste Ramatoulaye qui répondra à son ancien prétendant qui revient demander de nouveau sa main après la mort de son mari Modou :

Tu crois simple le problème polygamique. Ceux qui s'y meuvent connaissent les contraintes, des mensonges, des injustices qui alourdissent leur conscience pour la joie éphémère d'un changement.<sup>564</sup>

Malgré tous les atouts de Ramatoulaye, surtout la tolérance de la société à ce sujet, elle refuse de flétrir à la demande du mariage de son ex-prétendant qu'elle respecte, mais n'a jamais aimé. Pour l'écrivaine Mariama Bâ, l'amour se vit et se partage entre une femme et un homme qui se choisissent délibérément et sans contrainte et non entre plusieurs personnes comme dans le système polygamique qui retient la femme dans un état de réclusion. Pour cette auteure déjà, la polygamie est indécente pour l'être humain et même pour le mari commun. Et c'est à travers la thématique du mariage que l'on perçoit tout le caractère humain bon ou mauvais d'où la préférence du thème du mariage chez bon nombre d'auteures africaines et tous les sous-thèmes liés à cela. Ainsi, on peut trouver toutes les préoccupations des femmes au sein de la thématique du mariage, du défi de l'éducation des enfants jusqu'à la

---

<sup>564</sup> Mariama, Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 100.

prise en charge de la famille de sa réussite ou de son échec. Or, comme le dit bien Mariama Bâ :

C'est de l'harmonie du couple que naît la réussite familiale, comme l'accord de multiples instruments crée la symphonie agréable. Ce sont toutes les familles, riches ou pauvres, unies ou déchirées, conscientes ou irréfléchies qui constituent la Nation. La réussite d'une nation passe donc irrémédiablement par la famille.<sup>565</sup>

En somme à l'instar de Mariama Bâ, toutes les romancières peuvent admettre que les thèmes traités sont relatifs à la condition féminine. Et la critique Lilyan Kesteloot de renchérir dans son ouvrage intitulé *Anthologie négro-africaine. Histoire et textes de 1918 à nos jours* : le roman féminin comme « *honnête roman de mœurs* » décrit « un univers féminin spécifique :

Toutes [les romancières] restituent avec talents divers les affres du mariage, avec l'amour, la jalousie, la concurrence, l'adultère, l'abandon, la stérilité et puis les enfants, les tensions, les ruptures. Dans le contexte du conflit tradition/modernisme, elles abordent les problèmes des croyances et pratiques traditionnelles, de la condition féminine, de la famille étendue et ses contraintes.

Le thème du mariage, ou du moins tout son champ lexical comme sémantique viennent d'une façon récurrente dominer l'écriture féminine. Ainsi, les romancières de nos jours, non seulement revendentiquent dans leurs œuvres le respect des droits fondamentaux de la femme, d'où le caractère social et engagé de leurs œuvres, mais en même temps n'hésitent point à aborder tous les thèmes tabous jusque-là, relatifs à la politique, au sexisme également. Elles évoluent dans tous les domaines interdits ou pas, pour brandir leur liberté à partir de l'écriture féminine et en réalité souvent féministe. Elles toutes ont un point focal de ressemblance où le thème abordé est pratiquement de l'auto-défense.

## II. 2. L'intertextualité et l'intertransculturalité dans le courant féministe

Nous avons découvert qu'il y a une solidarité au niveau des femmes dans l'art ce que nous pouvons nommer la sororité de là où vient le courant féministe pour l'élévation de la femme et de sa soustraction du joug social qui pèse sur elle, et nous retenons aussi que les écrivaines négro- africaines refusent le féminisme aveugle mais plutôt clairvoyant.

---

<sup>565</sup> *Ibid.*, p. 130.

Ce féminisme émane régulièrement dans la ressemblance des textes étudiés par ce que nous pouvons désormais noter en tant qu'intertextualité et intertransculturalité. Comment pouvons-nous définir ces deux notions littéraires ?

L'intertextualité : nom abstrait de formation récente (Kristeva, 1967, 1969 *Sémiotikè*), formé à partir de l'adjectif composé intertextuel. Le préfixe inter- dénote en français moderne un rapport de réciprocité, de même que le suffixe- té désigne une qualité et un certain degré d'abstraction.<sup>566</sup>

L'intertextualité ou encore la transtextualité n'est pas un autre nom pour l'étude des sources et de l'influence ; elle ne se réduit pas au simple constat que les textes entrent en relation (intertextualité) avec un ou plusieurs autres textes (intertexte) ; elle engage à repenser notre mode de compréhension des textes littéraires, à envisager la littérature comme un espace ou un réseau, une bibliothèque si l'on veut, où chaque texte transforme les autres qui le modifient en retour<sup>567</sup>

Cela concerne ainsi l'ensemble des textes que l'on peut rapprocher de celui qu'on a sous les yeux, l'ensemble des textes que l'on retrouve dans sa mémoire à la lecture d'un passage donné ; il s'agit donc d'un corpus indéfini. Mais il y rejoint en fin de compte la définition initiale de Kristeva en précisant :

Je redéfinirai donc ainsi l'intertextualité : il s'agit d'un phénomène qui oriente la lecture du texte, qui en gouverne éventuellement l'interprétation, et qui est le contraire de la lecture linéaire.

C'est le mode de perception du texte qui gouverne la production de la signification, alors que la lecture linéaire ne gouverne que la production du sens.

Pour mieux vraiment capter les enjeux, force est de localiser le cadre culturel dans lequel fonctionne cette intertextualité. Ainsi, nous pouvons aborder la notion de la transculturalité qui apparaît inévitablement dans nos œuvres étudiées. Le sens de la transculturalité même permet aux écrivaines négro-africaines de promouvoir au-delà du féminisme, et de la culture universelle. Tout texte est à mettre en relation avec d'autres textes ou avec la culture environnante (références culturelles) : du côté du style et de l'écriture ; du côté des structures du texte ; du côté de la thématique. La transculturalité ou l'interculturalité est en effet, comprise en rapport avec la logique de la transculturalité comme la relation qu'une culture a

<sup>566</sup> Diané Véronique Assi, *Intertextualité et transculturalité dans les récits d'Amadou Hampâté Bâ*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 13.

<sup>567</sup> *Ibid.*, p. 14.

avec une ou d'autres cultures. Certains théoriciens tels Homi Bhabha (théorie de l'hybridité), Senghor (le rendez-vous du donner et du recevoir et le métissage) ou encore E. Glissant (poétique de la Relation, créolisation), ont travaillé et approfondi ce thème qui a fait quitter bon nombre de personnes de la notion d'aliénation culturelle pour passer à un autre niveau de pensée. De toutes ces explications il en ressort que la notion de la transculturalité transcende les vieilles théories du racisme, de la domination coloniale, de la représentation négative de l'autre, pour embrasser la théorie de la différence des cultures qui permet aux minorités de se réapproprier une identité comme une narration propre. La transculturalité fait bon ménage avec la mondialisation sur tous les plans.

En venant d'expliciter les notions de l'intertextualité et l'inter-transculturalité, nous découvrons que les œuvres étudiées y sont bien concernées. A la lecture plurielle des deux romans de Mariama Bâ et à l'étude comparative des autres écrivaines négro-africaines telles Mariama N'doye, Georgette Tomédé, Myriam Warner-Vieyra et Yaou Régina, qu'il s'est produit sans doute le phénomène de l'intertextualité et l'intertransculturalité. Toutes ces auteures ont abordé la même thématique du mariage et dénoncé avec force le mode de la polygamie. La monogamie est le seul mode retenu à leur endroit. Des passages de textes dans *Une si longue lettre* au chapitre (7) recèle pratiquement les mêmes idées de description du décor de l'école que Ramatoulaye et son amie avaient fréquentée. Dans *Comme le bon pain* de Mariama N'doye au chapitre (1) cette même description semble être répétée dans les deux romans.

En tenant compte des dates des premières parutions, le texte de Mariama N'doye demeure un hypertexte c'est-à-dire le second texte B qui a des relations avec le texte antérieur A celui de Mariama Bâ qui est en tant que tel l'hypotexte. *Une si longue lettre* a souvent été parmi les textes classiques étudiés à partir des années 75. Les auteures Mariama N'doye, Georgette Tomédé, Yaou Régina, Vieyra-Warner Myriam ont été sans doute influencées par leur devancière Mariama Bâ à travers ses deux œuvres. En lisant Juletane, l'histoire racontée semble mot à mot l'histoire de Mireille de la Vallée : deux femmes d'origine différentes et de culture occidentale ont marié deux africains et ont fait chou blanc dans leurs relations conjugales. Chez Georgette dans *Eve et l'Enfer*, on rencontre la même expression « Tant pis pour moi, si j'ai encore à t'écrire une si longue lettre » en hypotexte, à « Tant pis pour le diable s'il ne me rencontre pas dans l'enfer, même si je suis de la descendance d'Eve ». A cela, on retrouve pratiquement la même formulation.

Au niveau de la culture, tous les textes sénégalais provenant de Mariama Bâ, Mariama Ndoye, Myriam Vieyra-Warner ont tendance tous, à se ressembler au niveau des procédés d'accueillir la nouvelle épouse. On remarque la même façon stoïque qu'une première épouse doit faire montre devant l'arrivée de la seconde épouse de son mari. Elle doit considérer qu'un homme ne peut pas être le mari d'une seule femme, par conséquent, le partage d'un homme est salutaire dans le mode de la polygamie. Cette attitude commune est présente chez les auteures sénégalaises dans leurs écrits : la rivale n'est pas vue comme une rivale, mais généralement comme une petite sœur ou une aide dans les travaux domestiques. Dès son arrivée à la maison où à l'annonce de son existence. Ramatoulaye disait à ce propos :

Je m'appliquais à endiguer mon remous intérieur. Surtout, ne pas donner à mes visiteurs la satisfaction de raconter mon désarroi. Sourire, prendre l'évènement à la légère, comme ils l'ont annoncé. Les remercier de la façon humaine dont ils ont accompli leur mission. Renvoyer des remerciements à Modou, « bon père et bon époux », un « mari devenu un ami ».<sup>568</sup>

Cet accueil de la seconde épouse d'une manière surnaturelle se vit aussi par Bigué dans *Comme le bon pain* :

Ndoumbé, tout à l'heure, aura la surprise de trouver une rivale non accablée mais radieuse, souriante. En effet, à la stupéfaction générale, je me levai à son approche pour la prendre dans mes bras et lui administrer des bises retentissantes. Je l'invitai à s'asseoir à mes côtés ; surprise, elle s'exécuta.<sup>569</sup>

Hormis les effets comportementaux, nous découvrons dans les écrits à titre comparatif des proverbes africains qui fusent de part et d'autre, surtout dans les romans de Mariama Bâ et Mariama Ndoye. Est-ce à dire que la culture sénégalaise pratique la rhétorique et use sans doute de la stylistique ? Tante Coura ne disait-elle pas que « l'art de parler n'est rien devant l'art de répliquer »<sup>570</sup>, ce qui signifie que l'éloquence est aussi connue dans la culture sénégalaise et dans la classe des griots souvent castée, à la renommée d'en faire usage :

Le griot c'est la liberté de « dire » avec art, sans craindre de représailles, la liberté de rire de tout et tous impunément, la liberté de critiquer habilement par des chants, des refrains, des mimiques, des allusions ou ne serait-ce que des clins d'œil.<sup>571</sup>

<sup>568</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 58.

<sup>569</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 117.

<sup>570</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>571</sup> *Ibid.*, p. 17.

Le griot est perçu comme celui qui connaît la société dans laquelle il vit et peut témoigner de la vie quotidienne et aussi de son passé. L'art d'être griot se transmet de génération en génération ce qui engendre des clans que souvent, ceux qui se disent être nobles de naissance minimisent et catégorisent : ils n'admettent pas l'exogamie qui prône l'ouverture, mais plutôt la conservation de ses usages et cultures.

A la page 18, par exemple, dans *Comme le bon pain*, nous avons ceci qui justifie notre propos : « Prendre comme première épouse une griotte ! Tu n'y penses pas ! » avait dit sa mère « toi un descendant direct des damels et teignes » du Cayor ! Epouse d'abord ta cousine Ndoumbé, on verra ensuite pour ta Sissi ». A la page 30 d'*Une si longue lettre*, on retrouve aisément la même idée de haute naissance qui dénigre la classe des castes : cela signifie qu'elle est une noble de naissance par rapport à sa bru qui est d'aventure castée, une bijoutière. Une ressemblance dans les textes s'observe : dans la pratique de l'endogamie, les hommes prennent souvent une cousine, une nièce comme seconde épouse. C'est bien les cas chez Mariama Bâ et Mariama Ndoye.

Enfin, l'intertextualité et l'interculturalité nous permettent en outre de faire une succincte comparaison des quelques textes étudiés. Cela nous a permis à notre niveau de constater que Mariama Bâ est l'auteure qui constitue en réalité l'écrivaine de proue des années 80 par rapport aux autres écrivaines mentionnées qui viennent après elle. On remarque bien qu'elles l'ont pratiquement lu : *Une si longue lettre* est donc un ouvrage devenu auparavant l'un des ouvrages privilégiés, intronisé dans les collèges et lycées africains d'expression française d'une façon effective, depuis les années 80. Hormis la ressemblance de la thématique du mariage et des thèmes qui ont traits aux problèmes féminins, les intrigues dans les romans se rejoignent et nous montrent une similitude : le héros ou l'héroïne semblent connaître souvent des intrigues mélodramatiques ou tragiques ; ce sont respectivement les cas de Juletane, de Mireille de la Vallée, de Ramatoulaye et surtout de Lezou Marie. Miéva aussi va être plutôt dans la sphère des héros tragiques du fait qu'elle assume une part de responsabilité dans sa fin malheureuse.

Les héros peints notamment dans la catégorie « d'intrigue sanction » sont nombreux chez pratiquement toutes nos écrivaines : la mort par exemple des maris et femmes volages : tels Modou Fall, Mawdo Bâ (mort morale) dans *Une si longue lettre*, Adannou, dans *Eve et l'Enfer*, Mamadou Moustapha dans *Juletane*, Ousmane Guèye (mort morale) dans *Un chant écarlate*, Koffi Mensah dans *Le prix de la révolte*, Ndoumbé dans *Comme le bon pain*.

Évidemment, le principe de sororité, en transcendant l'écriture féminine, touche l'humanisme et le combat féminin, voire féministe s'oriente naturellement vers toute l'humanité bafouée.

## CHAPITRE III

### Du féminisme à l'humanisme

#### III. 1. Brève explication de la notion d'humanisme

Les écrivaines négro-africaines dont nous avons étudié leurs œuvres ont toutes tendances à voir au-delà de leurs propres difficultés celles de toute l'humanité à part entière. Elles quittent donc le cadre du féminisme pour l'humanisme, c'est le lieu de montrer l'esprit de solidarité qui habite naturellement la femme qui tient au bonheur de tous les humains. Quel est le sens de l'humanisme ? Le mot est apparu au XVI<sup>e</sup> siècle en Italie. Étymologiquement, il vient du latin *humanitas*, « nature humaine », lui-même dérivé d'*homo*, « homme ». Avec quelques humanistes tels qu'Erasme (1466-1536) ou Thomas More (1478-1535), l'humanisme s'est développé pendant la Renaissance en réaction au dogmatisme rigide du Moyen Age. Il propose de renouer avec les valeurs, la philosophie, la littérature et l'art de l'Antiquité classique qu'il considère comme le fondement de la connaissance. Dans son sens moderne il désigne tout mouvement de pensée optimiste qui place l'homme au-dessus de tout, qui a pour objectif son épanouissement et qui a confiance dans sa capacité à évoluer de manière positive. L'homme doit se protéger de tout asservissement et de tout ce qui fait obstacle au développement de l'esprit. Il doit se construire indépendamment de toute référence surnaturelle.

En tenant compte de la représentation du mariage dans l'écriture romanesque des auteures de notre corpus, nous ne voulons pas nous arrêter là. Après avoir présenté plusieurs typologies de couples et de foyers, les écrivaines négro-africaines estiment dépasser l'état des faits pour viser une amélioration du statut de la multitude des êtres humains, c'est-à-dire de toutes les familles issues de la société. Les romancières ont sans doute diffusé un projet de société pour un devenir positif des couples ; ceux-ci se manifestent sans cesse à travers les idéologies et thèses qu'elles défendent depuis le commencement de leur écriture. Elles souhaitent promouvoir les familles à travers le mariage.

Les couples personnages idéalisés tels le couple Daba-Abou, dans *Une si longue lettre*, les couples Gavé-Méton et Shèva-Dieuonné Leblanc dans *Eve et l'Enfer*, le couple Affiba-Gaseneuve dans *Le prix de la révolte*, vivant en harmonie dans le mariage, constituent des idéaux, le rêve souhaité pour la vie du foyer. C'est en effet là la quintessence de leur

idéologie. Mais avant de déchiffrer la signification des œuvres, examinons cette idéologie littéraire qui s'en dégage.

### **III. 2. De l'idéologie dans les œuvres**

En littérature, la signification d'une œuvre romanesque est bel et bien l'idéologie qui s'en dégage. Parler donc de l'idéologie d'une œuvre, c'est faire la conjugaison de sa structure de surface et de sa structure profonde. Cela revient par conséquent à découvrir les replis, les méandres de l'œuvre à travers un regard plus prospectif et objectif, sans passion. Même les procédés stylistiques et linguistiques utilisés par les romancières doivent en principe nous aider à déceler le message véhiculé. Ainsi, notre préoccupation majeure sera désormais d'exposer la signification globale et défendue par les auteures. Mais avant cela, il convient de s'interroger sur la signification du lexème « idéologie ».

Le mot « idéologie » fait partie des termes à propos desquels dans le domaine des sciences sociales, il règne la plus grande confusion tant le mot a été employé, pour désigner tout et parfois rien. Il nous faut donc le clarifier. Le concept d'idéologie constitue une grande question à l'heure actuelle quant à sa réalité propre, quant à son contenu notionnel ; ce n'est pas qu'il n'en existe pas un, c'est plutôt parce qu'il en existe plusieurs et peut-être trop au point qu'on a un sentiment d'une vacuité. Il nous faut donc aller au cœur de cette situation pour en démêler l'écheveau. Cette démarche apparaît d'autant plus nécessaire que le concept d'idéologie est soumis à une très forte question « politique ». Le péril dans l'affaire est que certaines définitions du mot tendent à s'imposer parce qu'elles bénéficient de l'auréole de telle ou telle autorité. C'est ainsi que se définit le dogmatisme qui, on le sait, est mortel dans toute entreprise épistémologique. Bachelard dénonçait le danger de l'expérience première, mais dénonçait tout aussi, celui de la connaissance générale. Le mot idéologie a été appliqué aux domaines les plus divers, notamment à la politique. Il est bon que l'emploi que nous voulons en faire dans le domaine de la littérature soit marqué au sceau de la rigueur et de la prudence pour que le mot ne soit plus un simple gadget qu'il est seulement commode d'utiliser à chaque analyse de texte, dans la mesure où on l'a souvent entendu dire « tout est idéologique ».

Notre question est dès lors de savoir ce qu'est l'idéologie dans le texte. A cette question Philippe Hamon dans son essai *Texte et Idéologie* en se fondant sur les préoccupations exprimées là et à ce qu'il croit être l'angle sous lequel la question de l'idéologie doit être abordée. Il a pu ainsi dénoncer que l'idéologie soit un discours déprofessionnalisé, c'est-à-

dire un discours sans spécialiste, qui ne repose sur aucun cadre institutionnalisé comme une sorte de doxa. Il a également dénoncé que l'idéologie puisse être définie comme un discours totalitaire, ou un discours sérieux, assertif, produisant un sens ou encore un discours inconscient. Dans notre démarche critique de l'itinéraire définitionnel d'idéologie, l'idéologie nous apparaît se déterminer comme un système de représentations, fait de mythes, d'images, d'idées ou de concepts, sociologiquement lié à un groupe économique, politique, ethnique... exprimait unilatéralement les intérêts plus ou moins conscients de ce groupe, sous la forme de résistance au changement. Ce système est doté d'un rôle et d'une existence historique au sein d'une société donnée. L'idéologie pour nous fonctionne comme un regard systématisé, orienté vers l'extérieur construisant différents supports tels les images et les concepts. Un tel système est construit par le sujet dans son seul intérêt (matériel et moral). Le talon d'Achille de ce système est qu'il relève d'une élaboration subjective. « C'est cette subjectivité et elle seule qui autorise que l'idéologie puisse être appliquée au domaine des arts et des lettres. Le caractère subjectif de l'idéologie apparaît dans sa qualité d'être un lien productif à partir de moyens orientés vers de fins. »<sup>572</sup>

Pour notre part, nous avons étudié jusque-là onze œuvres d'auteures francophones, toutes éprises d'une idéologie propre à elles-mêmes mais toutefois il y a un dénominateur commun, comment promouvoir le couple et la famille pour une société viable dans notre siècle et surtout dans notre environnement de l'Afrique en mutations profondes. En quelques sortes les desiderata des écrivaines par rapport à la famille : l'harmonie dans la vie à deux c'est-à-dire dans la réussite du mariage est une chose encore observable et possible, mais à condition qu'on change de mentalité dans la gestion même des habitudes et des usages non seulement dans la conception du mariage mais dans tous les secteurs de la vie. Les écrivaines de notre étude sont des fruits des familles différentes, mais aussi d'une époque, elles envisagent donc un idéal féminin dans une visée quelque peu conformiste qui aboutirait à jeter un regard sérieux sur la nature de l'homme comme sur celle de la femme.

Le prétexte de l'amour est le premier élément justificatif de l'existence de l'homme et de la femme et c'est le point de départ d'une vie de partage à deux : « L'amour est donc la vocation fondamentale et innée de tout être humain »<sup>573</sup> Quel sens donner à l'amour ?

---

<sup>572</sup>Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, Presses Universitaires, 1997, p. 232.

<sup>573</sup>Conseil Pontifical pour la famille, *Vérité et signification de la Sexualité humaine*, France, collection Laurier, p. 17.

### **III. 3. L'amour comme prétexte idéologique**

L'homme, en tant qu'image de Dieu selon les croyants, est créé par amour pour aimer et pour être aimé. Le vocable « amour » est tellement récurrent tout au long des textes romanesques, qu'on se demande si c'est parce que la sensibilité est reconnue comme l'apanage de la femme en tant que telle et qu'elle ne peut se passer de cela ; ou bien encore est-ce parce que c'est une entité mal vécue, mal appréciée par le commun des mortels qu'elles en font un élément capital à travers leur art livresque ? Dans le sens large de l'amour, nous retenons cependant l'amour conjugal ou encore sponsal d'où viennent tous les autres sens. L'amour est un sentiment noble qui fait partie des vertus authentiques, à la fois introverti et extraverti. Il est la disposition à vouloir le bien d'un autre que soi, c'est par exemple l'amour « agapè » : le don de soi ; l'amour « éros » concerne plutôt l'amour entre les époux : l'homme est appelé à l'amour et au don de soi dans son unité corporelle et spirituelle. Féminité et masculinité sont des dons complémentaires. De ce fait, la sexualité humaine est partie intégrante de la capacité concrète d'amour que Dieu ou une puissance naturelle, pour ceux qui pensent autrement, a inscrite dans l'homme et la femme. « La sexualité est donc une composante fondamentale de la personnalité, une de ses façons d'exister, de se manifester, de communiquer avec les autres, de ressentir, d'exprimer et de vivre l'amour humain ». C'est une source de fécondité et de procréation, une voie pour entrer en rapport et pour s'ouvrir aux autres, la sexualité a comme fin intrinsèque l'amour, et plus précisément l'amour comme don et accueil, donner et recevoir. La relation entre un homme et une femme est essentiellement une relation d'amour et s'actualise dans le mariage. Et dans quel mode de mariage allons-nous découvrir ce caractère d'amour que souhaitent les romancières du corpus ?

### **III. 4. La monogamie seul mode d'amour retenu chez les auteures étudiées**

De tous les modes de mariage exposés, observés et mentionnés dans les premières et deuxièmes parties de notre étude, seule la monogamie objectivement favorise une vie décente et traduit une vraie communion entre les couples, c'est-à-dire l'amour au vrai sens que nous lui avons donné. Pour toutes les écrivaines étudiées, le vrai mariage ou l'expérience structurante de l'amour, ne peut naître et commencer que par une attirance d'un homme et d'une femme qui décident de se mettre un jour ensemble librement sans contrainte aucune.

Fatou Kéita dans *Rebelle* s'oppose systématiquement au mariage forcé par exemple de Malimouna et du vieux Sando que son père lui avait donné comme mari et c'est justement ce

qui explique la force d'une petite fille de quatorze ans qui vient à bout d'un vieux en le frappant d'un coup syncopal, après avoir réussi à fuir. La liberté dans le choix du mariage se profile dans tous les textes romanesques : Ramatoulaye s'obstine à choisir que Modou Fall que son cœur désigne malgré la réticence de sa mère qui voit en lui un mari traître par son intuition qui ne la trompait pas. Pour Ramatoulaye seuls l'homme et la femme ont le droit de se choisir : Mawdo Bâ fut ferme par exemple : « Le mariage est une chose personnelle » ripostait-il à qui voulait l'entendre. Mariama Bâ souligna ainsi son adhésion à l'amour comme don gratuit sans raison matérielle : l'amour d'agapè. Selon son idéologie, elle fait partie de ceux qui ne peuvent se réaliser que dans le couple :

Je suis de celles qui ne peuvent se réaliser et s'épanouir que dans le couple. Je n'ai jamais conçu le bonheur hors du couple, tout en te comprenant, tout en respectant le choix des femmes libres.<sup>574</sup>

Dans *Eve et l'Enfer*, Georgette Houévi Tomédé soutient également que seul l'Amour fait tourner le monde et au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour :

La vie est un problème de conscience, Dieu rétribuera chacun à la dernière heure comme tu aimes le dire souvent ! Et sur quoi ? Sur l'amour, la charité, rien que ça.  
Oui ! C'est le pivot, la base et la clé de voûte de la perfection.<sup>575</sup>

Au nom de l'amour la plupart des héroïnes ont sacrifié leur tranquillité, leur origine, leur aisance et sécurité pour sauvegarder le choix du conjoint de leur vie. Myriam Warner Vieyra dans *Juletane* va peindre son héroïne Juletane à l'instar de Mireille De La Vallée comme des holocaustes sur l'autel de l'amour pour épouser leurs hommes qu'elles ont choisis délibérément. Mireille De La Vallée a même été reniée par ses parents à cause de son Nègre que son père n'hésite pas à nommer « ça ». La seule raison d'être de ces héroïnes, demeure la seule puissance d'aimer sans partage, ce qui les animait et les soutenait dans la bravoure. Au nom de l'amour, elles se confiaient entièrement à leurs hommes et pouvaient mourir pour eux. Affiba pour sauvegarder les affaires de son mari Koffi n'a pas hésité de mettre ses propres intérêts de côté :

Elle rentrait souvent épuisée, mais contente d'elle-même. C'est ainsi qu'elle avait presque pu, en moins de six mois de travail, constituer le capital nécessaire à Koffi pour monter le cabinet.<sup>576</sup>

<sup>574</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 82.

<sup>575</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 174.

<sup>576</sup> Régina Yaou, *La révolte d'Affiba*, op. cit. , p. 34.

Mais elle craignait de partager son mari avec les problèmes de l'entreprise, voire avec une autre femme, ce qui l'énervait :

- C'est bien ce que je craignais ! Soupira Affiba.
- Vous autres femmes, vous êtes terribles ! Tu as fait des mains et des pieds pour que je puisse ouvrir ce cabinet, mais voilà que tu crains de me voir lui accorder l'attention qu'il mérite.<sup>577</sup>

Déjà, à travers la conception de Régina Yaou aussi, seule la monogamie peut permettre de vivre heureux :

Affiba goûtait avec délices aux joies de la vie. Elle se sentait heureuse et épanouie ; son travail lui plaisait et était bien payé, son mari la chérissait, elle avait l'affection de sa fille, de ses parents et de sa sœur. Elle n'en demandait pas plus. Elle avait commencé sa vie par des déboires sentimentaux, des échecs scolaires qui l'avaient tellement marquée, qu'elle avait pensé que connaître la vie tranquille qu'elle menait à présent relevait du domaine de l'utopie. Parfois, des larmes lui venaient aux yeux quand elle regardait son mari. Lorsqu'il surprenait Affiba dans cet état, il s'alarmait et lui posait des questions. Elle ne répondait jamais, mais se jetait à son cou en lui disant :

- Merci Koffi ! Merci pour tout ! Je ne pensais pas qu'un jour un homme m'aimeraït comme tu m'aimes, que j'aurais un enfant légitime et une belle maison. Je suis heureuse !<sup>578</sup>

La vie si paisible d'Affiba ne peut être observée que dans la monogamie. C'est pourquoi Dadjè dans *Eve et l'Enfer* après que ses deux femmes soient parties pour des circonstances diverses, n'avait plus cherché d'autres conquêtes. Il a expérimenté la monogamie, et il constata qu'il y a moins de problèmes dans sa maison et il trouva de nouveau sa première femme de jeunesse aussi belle que celles qui l'avaient évincée :

Mais Dadjè venait d'expérimenter la monogamie, il comprit par enchantement le cours de théologie sur le mariage que Miéva avait développé pour justifier sa désertion du foyer. Il reconsiderait désormais la femme de sa jeunesse qui comptait beaucoup à ses yeux. Il faudrait rayer définitivement la polygamie de sa vie.<sup>579</sup>

---

<sup>577</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>578</sup> Régina Yaou, *Le prix de la révolte*, op. cit. p. 35.

<sup>579</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 80.

A l'instar de Dadjè, Atoumane, bien que musulman et de caractère volage, après avoir expérimenté le mariage polygamique, finit également par épouser sa femme dans le régime monogamique, faisant fi du désir de sa mère qui veut qu'il opte encore pour la polygamie :

Bigué depuis le décès de Ndoumbé est une épouse exemplaire...

- Oui c'est pourquoi je voudrais lui offrir la monogamie.

- Quoi ? Une seule épouse toute ta vie durant ? C'est bien cela ta mono... je ne sais quoi ? Avec toutes les belles femmes du monde, tu vas signer que tu n'auras d'yeux que pour Bigué ? Elle t'a encore « marabouté ». Ey ! Atoumane ! La vie a de longues jambes, on ne sait où elle nous mène. L'avenir ne prend ni petit déjeuner ni dîner mais il faut lui réservier sa part.<sup>580</sup>

Dans la réalité, aucune femme ne souhaite à ce que son mari soit polygame, surtout la mère d'Atoumane appelée Tante Sabel. Lorsque que père Samba décida d'épouser Fanta, la réaction de Tante Sabel fut violente et scandaleuse, toute femme d'imam qu'elle soit. Alors pourquoi souhaiter cela à sa bru, si ce n'est que de la méchanceté d'une belle-mère ? :

- Atou ? Fanta ? Qu'est-il arrivé entre Atou et Fanta ?

- Oui, oncle ! gémit Sabel je les ai vus de mes yeux enlacés, personne ne m'a raconté les faits.

- Tais-toi maudite menteuse ! dit-il en lui jetant sa bouilloire au visage.

Le bec verseur heurte le front de Sabel qui s'ouvre légèrement sous le choc. Un filet de sang coule bientôt sur sa paupière. Dès qu'elle s'en aperçoit, elle se roule à terre.

Samba tu m'as défigurée pour plaire à ton épouse mais tu n'enlèveras rien à la réalité des faits. Tu as introduit un serpent dans ton oreiller, une prostituée dans ta maison. Honte à toi. Ta favorite a ouvert ses cuisses à ton fils.<sup>581</sup>

Ce mensonge grossier n'est que la manifestation de la jalouse de Tante Sabel, le refus de l'arrivée d'une coépouse, ce qui devenait cependant chose naturelle quand il s'agit de sa bru. Le même refus s'observe avec Mèton qui avait peur que son mari ne prenne une coépouse pour la châtier au cas où sa fille Miéva ne démorde pas de son appel divin :

Mais Mèton venait de comprendre le plan diabolique de Gavé qui l'accuserait désormais. Elle commença donc à supplier sa fille de renoncer à son appel divin, pour permettre d'éviter les mauvais traitements et d'échapper aux supplices de son

<sup>580</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 85.

<sup>581</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 171.

mari. Elle craignait surtout que Gavé ne prenne une seconde épouse pour la châtier au cas où Miéva ne l'écouterait pas.<sup>582</sup>

Tout compte fait personne ne voudrait partager son conjoint avec quelqu'un d'autre, ni la femme ni l'homme. Le vieil imam Samba ne cesse de surveiller sa dulcinée Fanta qui a l'âge de sa fille. Il redoute même que Fanta le trompe avec la naissance d'une fillette blanche. Il est presque rassuré d'avoir été cocufié, (ce ressentiment le conduirait inévitablement à la mort) :

Toujours est-il que Fanta, un jour pluvieux d'août, donne naissance à un bébé au teint si clair que l'imam Samba nia en être le père.<sup>583</sup>

Dans cette jungle qu'est la société phalocratique, presque tous les hommes se sont arrangés pour ne pas avoir des coépoux dans notre espace étudié, alors qu'ils en ont imposé aux femmes avec l'appui de la religion, quatre coépouses, sinon plus. En Afrique Occidentale du moins, il n'existe pas de polyandrie en tant que telle alors que la polygynie est monnaie courante, et les conséquences fâcheuses qui en découlent sont fustigées par toutes nos écrivaines. Elles sont si nombreuses que les victimes se résignent souvent pour des raisons diverses que nous avons déjà signalées. C'est le cas de Ramatoulaye. D'autres demandent le divorce comme Aïssatou. D'autres encore sont déprimées : c'est le cas de Jacqueline et de Mireille de La Vallée qui tombent dans la démence et trouvent même la mort, comme Juletane. Ainsi, la polygamie n'a jamais été un mode de mariage convenable pour l'homme qui s'arroge cela, ni à la femme qui est la victime sacrifiée. « Décidément, la polygamie rend les femmes folles-furieuses », déclare Atoumane pour contester sa mère qui, par désir de vengeance, ose salir la réputation du fils qu'il est pour elle. En effet, la polygamie n'a plus de sens pour Atoumane ; après avoir vécu les affres de ce mode de mariage, il reprendra cela en écho avec les législateurs africains qui dans la loi font de cela une proscription. Ils ont opté désormais pour le bien-être de la famille et du couple, la monogamie au sein de laquelle l'amour ne peut que se réaliser en plénitude.

<sup>582</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. p. 31.

<sup>583</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. p. 180.

## CHAPITRE IV

### Les exigences fondamentales et élémentaires dans le mariage souhaité

#### IV. 1. La sexualité : une attitude raisonnable dans la vie du couple

La plupart du temps, pour aborder ce domaine, on est quelque peu gêné ; c'est souvent même tabou, et pourtant, c'est un bien nécessaire pour l'épanouissement du couple. Il est souhaitable que cet acte noble ne trouve son champ d'action que dans le mariage monogamique, surtout quand nous sommes dans un cadre de vie sain, ou encore dans l'espace de la religion catholique pour les adeptes de cette religion :

Cette capacité d'amour comme don de soi est donc « incarnée » dans le caractère sponsal du corps, dans lequel s'inscrivent la masculinité et la féminité de la personne. « Le corps humain avec son sexe, sa masculinité et sa féminité, vu dans le mystère même de la création, est non seulement une source de fécondité et de procréation, comme dans tout l'ordre naturel, mais il comprend dès « l'origine » l'attribut « conjugal », c'est-à-dire la faculté d'exprimer l'amour : précisément cet amour dans lequel l'homme-personne devient don et par ce don réalise le sens même de son « être » et de son « exister. »<sup>584</sup>

Toute forme d'amour sera marquée de cette caractéristique masculine ou féminine. Ainsi, l'attitude des conjoints envers la sexualité est importante, parce que dans le foyer tant de choses en dépendent. C'est aussi une pierre angulaire du mariage, que l'on s'en rende compte ou non. Quand il règne une bonne compréhension réciproque et que chacun cherche à rendre heureux l'autre dans ce domaine si délicat, l'harmonie s'étend finalement à tous les domaines du foyer. Dans le cas contraire, les moindres difficultés risquent de prendre une tournure dangereuse. La femme a encore un rôle capital à jouer sur l'autel du mariage : il y a des maladresses qu'une femme a tout intérêt à éviter. Par exemple, à la moindre peccadille, punir le mari en le repoussant pendant des semaines voire des mois durant ; il arrive même de prétexter être malade ou fatiguée, alors qu'il s'agit en réalité de faire plier le mari à ses

<sup>584</sup> Jean-Paul II, *Quand l'homme-personne devient don*, Audience générale, 16 janvier 1980, l'Observatoire Romano éd. Fr., 22 Janvier1980, p. 12

exigences égoïstes. Ou encore, être de marbre à l'égard de son mari en ayant de l'aversion pour ses caresses : c'est ainsi qu'Atoumane a dû trahir Sissi Bigué, sa bien-aimée, dans sa liaison avec Ndoumbé, sa cousine que sa mère désirait pour lui. Atoumane l'avait engrossée, mais il ne s'agissait pas de demander sa main. Bigué dans son courroux, rendait la vie plus difficile à Atoumane et ce qui ne devait pas arriver, arriva :

J'avais donc pour en revenir à moi, regagné le bercail dont je ne percevais plus les douceurs pour parler comme l'aînée, Aminata Sow Fall. Après la trahison éhontée d'Atou, je ne cachais plus mon dépit. Je refusais de mettre un sou dans les dépenses du ménage. Même s'il manquait une pincée de sel au couscous du soir, j'attendais l'arrivée d'Atou pour lui demander dix centimes. Je subissais l'acte conjugal passivement sans y participer. Imaginez-vous l'union de deux époux sans caresse ni baiser rendu, sans murmure, sans frisson, sans soupir ni râle encore moins de serment, sans sensation aucune en ce qui me concerne ; j'avais appris à museler mon corps, à le discipliner, à le faire taire puisque mon cœur, lui, restait un feu follet que je ne maîtrisais pas. J'attendais qu'Atou tînt la promesse qu'il m'avait faite de ne jamais demander la main de Ndoumbé. Il eut la faiblesse de trahir sa promesse.<sup>585</sup>

Comme résultat du bras de fer entre Atoumane et Bigué emmurée, Ndoumbé va rejoindre le foyer du couple le mettant plus en péril. Alors, l'art de la séduction entre en jeu. Mariama Ndoye soutient et encourage cette école qui dépend des manières de faire de chaque culture. Les effets positifs sur les relations inter-conjoints ne laissent personne indifférent. Une bonne partie de l'enseignement dans *Comme le bon pain* pouvait être vue comme un réquisitoire thérapeutique pour séduire les hommes, depuis l'alimentation jusqu'au port des vêtements osés à la maison, dans l'intimité, naturellement. Les femmes sénégalaises paraissent championnes à travers cet arsenal érotique ; Sissi Bigué comme ses commères n'ont pas hésité à nous livrer leurs trouvailles qui, sans doute, ont donné les résultats escomptés :

Je promis à Dâdo de revenir dès que j'aurais testé les pagnes. Elle me vendit de force un baume mentholé de fabrication asiatique en me jurant que j'en aurai besoin pour me masser le corps après la rencontre au sommet ou plutôt la course au finish que je préparaïs.

Moi adepte de l'érotisme ? Je ne me reconnaissais plus...

– Viens, nous serons mieux dans notre lit.

– Je veux un deuxième round, je veux prendre ma revanche.

---

<sup>585</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. p. 69.

- Reprends d’abord ton souffle et puis tu n’as pas dit que tu as trouvé mieux ?
  - Mieux ?
  - Ndoumbé, c’est quoi, ce n’est pas le nec plus ultra ?
  - Ndoumbé, c’est la déraison, l’errance. J’en suis revenu.
  - Hum !
  - Je t’en prie, oublie-la. Il n’y a que nous deux au monde, tout le reste est évanescence.
  - Attention à ce que tu dis, je vais l’enregistrer et remettre la bande à Ndoumbé ou à ta mère.
  - Au diable Ndoumbé, ce n’était qu’une tentation satanique. C’est toi que mon cœur réclame. Dis ! Tu crois que tu pourrais me serrer encore comme tu l’as fait tout à l’heure, sporadiquement, divinement ? Dis-moi où as-tu appris cela ?
  - Dans la nature quand tu me négligeais.
  - Quelle nature, tu veux me rendre jaloux à en mourir. Ne me tourmente pas Sissi. Tais-toi et viens.
- Il bondit pour m’agripper et me posséder à son tour comme un étalon fou.<sup>586</sup>

Sissi, pour regagner l’amour de son mari Atoumane, a su mettre toutes les méthodes érotiques apprises au marché chez les vendeuses d’objets et gadgets pour la circonstance. Les leçons et expériences de ses amies ont été d’un grand secours également dans la reconquête de son bien-aimé. Mais dans le domaine de la sexualité, cela demeure une affaire personnelle ; elle est régie par des émotions et la psychologie pouvait aussi jouer un grand rôle.

L’insatisfaction sexuelle est la base de bien des problèmes conjugaux. Dans certains cas, le manque d’égards du mari ou sa méconnaissance des besoins physiques et affectifs de sa femme en sont la cause. Mais les difficultés peuvent provenir aussi de la femme si elle ne participe pas physiquement et affectivement à l’acte sexuel. Quand le mari et la femme se donnent l’un à l’autre spontanément et chaleureusement, l’acte sexuel est alors la manifestation intime de leur amour. Si la frigidité chez la femme peut être due au manque d’égards de son mari, en revanche, celui-ci peut également être blessé par l’indifférence de sa femme. Quant à celle qui manifeste un certain dégoût pour l’acte sexuel, elle peut rendre son conjoint impuissant et même l’inciter à désirer une autre femme. Si encore la femme adopte une attitude soumise tout en laissant voir qu’elle n’y prend aucun plaisir, le mari risque d’interpréter cela comme la preuve qu’elle ne l’aime pas.

---

<sup>586</sup>Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 104.

La parole même de Dieu chez des croyants condamne celui ou celle qui se servirait des relations intimes pour punir son conjoint ou pour lui témoigner son ressentiment : « Que le mari rende à la femme son dû mais, ajoute-t-elle (il s'agit de la Parole) que la femme aussi agisse de même envers son mari ».<sup>587</sup> Une femme tendrement aimée ne va pas faire du sexe un objet de marchandage. Si toutes les femmes n'agissent pas ainsi, il y en a qui adoptent cette attitude. De façon très subtile, elles se servent des relations pour obtenir des concessions de la part de leur mari. Qu'en résulte-t-il ? Elles peuvent créer en fin de compte un climat de dégoût, d'insécurité vis-à-vis de leur mari qui peuvent éventuellement devenir infidèles. La femme aussi longtemps frustrée par son mari peut également oublier les règles de la chasteté obligatoire dans la vie du couple.

#### **IV. 2. La noblesse de la chasteté dans le couple ou la fidélité des conjoints**

La fidélité d'un conjoint est une chose si belle qu'elle surpasse la beauté physique. Cette dernière se fane inévitablement avec le temps, alors que la beauté de la fidélité croît avec chaque année qui passe. Rechercher le bonheur d'une autre personne et être disposé à faire passer ses intérêts avant les nôtres, voilà ce qui procure une satisfaction durable, car il y a vraiment « plus de bonheur à donner qu'à recevoir ».<sup>588</sup> Si deux conjoints mariés depuis des années n'ont cessé de s'ouvrir l'un à l'autre et de se faire confiance, s'ils ont passé ensemble, par amour, les mauvais comme les bons moments, ils sont certainement très unis, et leurs deux vies n'en font qu'une. Ils ont énormément de choses en commun dans les domaines mental, affectif et spirituel. L'amour romanesque qui les avait peut-être empêchés de voir leurs défauts avant leur mariage aura fait place à un attachement sincère grâce auquel chacun voit dans les manquements de l'autre l'occasion de lui venir en aide, de combler une lacune. Il règne entre eux un climat de totale confiance et sécurité, car ils savent qu'ils demeureront l'un près de l'autre quelles que soient les difficultés. Il leur semble tout naturel, à eux, d'être fidèles l'un à l'autre.

En revanche, lorsque l'infidélité s'installe dans un foyer, qu'on le veuille ou non, tout le foyer chancelle dans tous les domaines. On parle de traîtrise, d'adultère, de rupture de l'alliance du mariage, de l'échec du mariage et tous les maux s'abattent sur la maison. Les onze romans de notre étude ont bien fait cas de cette situation désastreuse liée même au thème de la mort. Dans *Une si longue lettre*, la mort brutale de Modou Fall survient dans son second foyer. Il aurait pu vivre encore s'il ne s'était pas donné d'autres contraintes avec sa seconde

<sup>587</sup> Bible TOB, 1 Corinthien 7 : 3 -5.

<sup>588</sup> *Ibid.*, Actes 20 : 35.

épouse de l'âge de sa fille. Il est d'une autre génération et cela exige une autre adoption de comportement pour vivre avec cette dernière, avec un régime d'ascèse :

Il suivait aussi un régime draconien pour casser « l'œuf du ventre » disait-il en riant, cet œuf qui annonçait la vieillesse. Quand il sortait chaque soir, il dépliait et essayait plusieurs vêtements avant d'en adopter un. Le reste, nerveusement rejeté, gisait à terre. Il me fallait replier, ranger ; et ce travail supplémentaire, je découvrais que je ne l'effectuais que pour une recherche d'élégance destinée à la séduction d'une autre.<sup>589</sup>

Son ami, Mawdo Bâ n'en est pas moins exempt de troubles de tous ordres dans son escapade de se retrouver avec une femme que lui-même a élevée avec son épouse Aïssatou ; il ne se retrouvait plus ni moralement ni matériellement à travers son infidélité :

Que ne disait-il pas ? « Je suis déboussolé. On ne change pas les habitudes d'un homme fait... Ma maison est une banlieue de Diakhao. Impossible de m'y reposer. Tout y est sale. La petite Nabou donne mes denrées et mes vêtements aux visiteurs.<sup>590</sup>

Mawdo Bâ, ici n'est pas mort mais c'est un cadavre ambulant, il n'a plus de personnalité dans la mesure où il est confondu à tout le monde, aux visiteurs qui pouvaient s'approprier de ses effets sans problème. La mort paraît la réponse adéquate qui frappe tout ce qui d'une manière ou d'une autre a été traître : « Le salaire du péché c'est la mort »<sup>591</sup>, alors Mahoussi, par l'entremise de sa première épouse rencontre bel et bien une mort bien orchestrée par cette dernière dont elle s'autoproclame auteure :

En Afrique, il n'y a pas de mort naturelle et cette fois-ci Rissi revendiquait être l'auteure de la mort de son époux. Elle tempêtait au vu et au su de tout le monde, manifestant sa victoire, et sa vengeance réussie.<sup>592</sup>

De même, Miéva trouvera la mort, victime de la polygamie et de la jalousie naturelle de sa coépouse Rissicatou évincée ; elle n'a pas toléré cette frustration causée par Miéva :

<sup>589</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 58.

<sup>590</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>591</sup> Bible T.O.B., Rom 6, 23

<sup>592</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 187.

Ah ! Mahoussi n'a-t-il pas le pouvoir de faire ce qu'il veut ? Moi aussi, j'ai cette force-là. Qu'il se réveille, et qu'il guérisse sa princesse Miéva ! La prochaine victime on la verra très bien<sup>593</sup>

La mort n'a pas été seulement la particularité du couple Mahoussi-Miéva, mais celle de tous ceux qui ont tenté l'infidélité : Koffi ne s'est plus fait de bonne santé depuis le retour de sa fugue :

Pensive, Affiba regardait partir son mari. Cet homme, depuis l'escapade de deux ans, n'était plus le même. Il en était revenu psychologiquement et physiquement ébranlé et les difficultés financières de ces deux dernières années l'avaient durement marqué. Non, depuis le jour où Koffi était revenu à la maison, il n'était plus le même.<sup>594</sup>

Malheureusement, Koffi va subir une mort tragique qui engendrera une situation de non-répit pour sa femme Affiba, à cause de l'héritage.

L'infidélité est la plupart du temps considérée comme un acte banal, surtout quand cela provient de l'homme, alors qu'elle est source génératrice de grands maux. La famille de Mamadou, par exemple, sera détruite complètement par le truchement de son caractère volage : Juletane sa femme va connaître la démence, elle va tuer tous les enfants de sa rivale Awa qui, à son tour se suicidera ; une autre rivale sera poignardée et échaudée par Juletane qui mourra de dépit, après la mort accidentelle de son mari Mamadou. Ainsi, toute une famille fut décimée par la simple faute d'un plaisir de quelques instants du mari.

Toutes les romancières de notre corpus fustigent avec véhémence cet état de fait, à savoir le manque de respect envers son conjoint en bafouant celle-ci par la présence d'une autre femme. Le cas contraire peut aussi exister dans lequel c'est la femme qui « peint son conjoint en jaune ». Mais dans l'ensemble de notre étude, le cas est quelque peu rare, sauf Panthè, dans *Eve et l'Enfer*, qui trahit son époux, et dans *Les arbres en parlent encore*, Fondamento de Plaisir, qui est bel et bien signalée comme un spécimen de vagabondage. Les écrivaines montrent ainsi que la femme est aussi porteuse de ce mal d'infidélité, bien que cela soit l'apanage des conjoints ; dans la conception des écrivaines choisies, la femme semble disponible pour être femme au foyer et quand l'homme décide de prendre au sérieux leur mariage, le foyer marche d'une façon générale ; par conséquent, c'est l'homme qui fait du mariage une réussite en demeurant fidèle dans le sens strict du terme. Dans *Eve et l'Enfer*,

<sup>593</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>594</sup> Régina Yaou, *La révolte d'Affiba*, op. cit. p. 127.

nous voyons effectivement Gavé qui fait de son foyer un havre de paix grâce à son choix monogamique, une expérience vivifiante :

Tu vois, Gavé et Mèton : ils ne sont jamais allés à l'école, mais, ils ont la sagesse dans leur foyer. Aussi on peut affirmer qu'ils ont vraiment la vocation du mariage et une vocation accomplie : Gavé n'a jamais souhaité une nouvelle épouse malgré tout son avoir et son rang de noblesse : il a toujours fait cette remarque judicieuse : plusieurs femmes sous un même toit, brûlent la paille qui le couvre. Non seulement cela, mais c'est aussi comme le poids d'une montagne sur le dos d'un homme normal qui pèse à peine cent kilogrammes ? La montagne l'écrasera sans doute. Si donc un homme veut la paix, qu'il choisisse une seule femme comme le Créateur Lui-même en a décidé.<sup>595</sup>

De concert avec toutes les écrivaines de notre corpus, nous affirmons que la fidélité dans le couple est capitale pour la restauration de la vie à deux, c'est le gage du mariage. L'impureté sexuelle a toujours désagrégé les relations sponsales. Selon la religion chrétienne, « que le mariage soit honoré de tous, et le lit conjugal exempt de toute souillure. »<sup>596</sup>

#### **IV. 3. La religion un appui parfois favorable pour le couple**

De toutes les religions qu'on nous a enseignées, que nous les pratiquions ou non, nous avons retenu de leurs édits que l'Amour est la seule règle d'or qui les régit. Il est le pivot de la perfection et obligatoirement doit être entretenu dans les relations interhumaines. Les êtres humains, du fait qu'ils sont dotés d'intelligence, diffèrent des animaux qui agissent par instinct ; par essence, les hommes sont des êtres sociaux, et par conséquent, ils doivent s'aimer entre eux et pratiquer la charité ; cette dernière semble avoir pratiquement la même connotation que l'amour, mais répond à une obligation de faire le bien à autrui, même si le transport de tendresse n'est pas présent. L'altruisme est ainsi de règle. Nous aimons dire souvent que la nature a ses règles d'or dans la gérance du monde : « tu fais le bien tu récolteras le bien, tu fais le mal tu récolteras le mal » ; ou encore « qui sème le vent récolte la tempête ». On parle même de la loi du « karma ». Toutes ces expressions abondent dans le même sens que « le bienfait n'est jamais perdu » et en somme, ne serait-ce que pour contenir le côté animal, instinctif de l'homme dans l'ordre. Le célèbre conteur philosophique français

<sup>595</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 164.

<sup>596</sup> Bible TOB. Hébreux 13, 4.

du XVIII<sup>ème</sup> siècle, Voltaire, a écrit : « la religion permet de maintenir la canaille dans l'ordre. » Ainsi, beaucoup de préceptes venant des lois matrimoniales reposent sur la religion.

Dans les religions chrétiennes par exemple, St Paul écrit : « l'homme est le chef de la femme comme le Christ est le chef de l'Eglise » ; le Christ a aimé l'Eglise en lui donnant même sa vie. De même l'homme doit aimer sa femme à la manière du Christ. Mais St Paul écrit encore que la femme doit être soumise à son mari. En effet, en analysant l'esprit de St Paul, on peut dire qu'il attribue une suprématie à l'homme par rapport à la femme qui a besoin d'une certaine protection que l'homme peut lui accorder, si nous tenons compte des coutumes patriarcales des Juifs. Le terme « soumission » semble être mal interprété dans les faits et le langage, et prend le sens de l'infériorité plutôt que de la complémentarité. Tout ce que St Paul aurait suggéré à l'homme ou à la femme s'agissant de leur rapport entre mari et femme, pour la bonne gouvernance de leur foyer, ne peut engendrer que de la réciprocité si l'on s'en tient au bon sens. Autrement, cela a beaucoup influencé la loi sur la situation matrimoniale, et automatiquement on impute à la femme le devoir de soumission comme règle d'or dans le foyer, ce qui fausse l'égalité des deux sexes qui n'est plus à ignorer. Cette décision de placer la femme en infériorité sort même du cadre du couple pour s'étendre à toute la société : la parité est balayée du revers de la main.

Cette censure de la femme s'inscrit du fait que dans le mythe de la création dans l'espace édénique, la matriarche Eve aurait mangé la première le fruit défendu par Dieu, et en a donné à son mari qui aussi en mangea, et depuis ce jour, entra entre eux l'incompatibilité, la perturbation et la mort. Et désormais, Eve et toute sa descendance sera frappée de cet anathème implacable, où l'homme cherchera toujours à la dominer. Mais comment peut-on se fonder sur un mythe pour traiter la femme, qui représente la moitié de la population mondiale, comme des êtres inférieurs ? Cette prépotence mâle ne provient-elle pas plutôt de l'explication conséquente de la force musculaire que possède l'homme par rapport à la femme ? En d'autres termes, l'homme s'est imposé à la femme à cause de son vigoureux physique et de ses biceps. Automatiquement, cela va influencer dorénavant la répartition même des travaux dans la société. Ainsi, l'homme se portera davantage sur les choses extérieures, par exemple la chasse, la pêche, et la femme celles de l'intérieur : les travaux domestiques et la vie des enfants en leurs premières instances. La construction physique de l'homme et de la femme semble le premier élément justificatif de la domination ou de la soumission de l'un et de l'autre ou de l'un sur l'autre : la loi du plus fort, étendue à tous les domaines sociaux.

La loi sur le code de la famille, diffère ainsi selon l'influence des religions islamiques ou chrétiennes : en Côte d'Ivoire, selon l'article 58 du code de la famille :

Le mari est le chef de famille. Il exerce cette fonction dans l'intérêt commun du ménage et des enfants. La femme concourt avec le mari à assurer la direction morale et matérielle de la famille, à pourvoir à son entretien, à élever les enfants et à préparer leur établissement. La femme remplace le mari dans sa fonction de chef, s'il est hors d'état de manifester sa volonté en raison de son incapacité, de son absence, de son éloignement ou de toute autre cause.

C'est à lui qu'on remet le livret de famille également. En revanche selon un autre article 59 :

L'obligation d'assurer les charges du mariage pèse à titre principal sur le mari. Il est obligé de fournir à la femme tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie selon ses facultés et son état. S'il ne remplit pas cette obligation, il peut y être contraint par justice. Toutefois, cette obligation est suspendue lorsque la femme abandonne, sans juste motif, la maison conjugale et qu'elle refuse d'y retourner.

Cet article désengage la plupart du temps la femme qui trouve qu'elle n'a pas le devoir d'intervenir dans les besoins du foyer car, se dit-elle, c'est l'homme le chef de famille. Fort heureusement cette loi a été abrogée. L'homme et la femme sont les deux responsables dans le foyer et la vie du foyer leur incombe équitablement depuis quelques années. Il serait beaucoup plus souhaitable d'innover dans le code de la famille ivoirienne par exemple : insister sur la responsabilité des deux partenaires au même titre dans le foyer au regard du bon sens. On évitera beaucoup d'incompréhensions vis-à-vis des femmes qui refusent toute collaboration financière. Il arrive parfois même que pour une petite dépense, on attende le mari. Bigué avait engagé cette bataille avec son mari volage pour le punir :

Après la trahison éhontée d'Atou, je ne cachais plus mon dépit. Je refusais de mettre un sou dans les dépenses du ménage. Même s'il manquait une pincée de sel au couscous du soir, j'attendais l'arrivée d'Atou pour lui demander dix centimes.<sup>597</sup>

Ainsi, la femme pense plutôt que c'est une faveur et non une obligation de s'ingérer financièrement dans le foyer.

Fort heureusement, depuis le 1<sup>er</sup> mars 2023 en Côte d'Ivoire, comme pour répondre à notre souhait, il y a eu une modification du dispositif de célébration du mariage civil. Ce dispositif s'inscrit dans l'esprit de « l'égalité parfaite » entre l'homme et la femme. Selon un

---

<sup>597</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit., p. 69.

décret adopté ce jour en Conseil des ministres, le nouveau texte sur la célébration du mariage civil en Côte d'Ivoire permet qu'avant la cérémonie, les conjoints désignent celui qui va recevoir le livret de famille. Auparavant, dans les mairies du pays, l'on demandait aux couples, pendant la cérémonie de leur union, de recevoir le livret en même temps, un symbole consacrant l'égalité des droits et des responsabilités des conjoints. « Cette modification parut aujourd'hui que les conjoints puissent dire qui pourra recevoir le livret de famille » a déclaré le porte-parole du Gouvernement ivoirien Amadou Coulibaly, à l'issue du Conseil des ministres. Le décret fixe les modalités d'établissement du livret de famille et du certificat de célébration civile en application de la loi relative au mariage du 26 juin 2019 et finit les différents constitutifs du certificat de célébration civile et du livret de famille. Le texte réglemente, en outre, les modalités de modification du livret de famille, rappelle les règles d'établissement de la copie conforme du livret de famille en cas de divorce et prescrit les modalités de sa reconstitution en cas de perte ou de destruction. Mais dans toute cette nouvelle démarche adoptée pour le livret de famille, le même problème demeure : le poids de la responsabilité du foyer pèsera davantage sur seul un conjoint, alors que les deux conjoints devraient faire face au foyer.

Par ailleurs, on retrouve une autre formulation dans laquelle l'homme comme la femme ont les mêmes obligations dans le mariage ; il s'agit du code de famille du Bénin, selon l'Article 155 :

Les époux assurent ensemble la direction morale et matérielle de la famille. Ils pourvoient à l'éducation des enfants et préparent leur avenir.

En l'espèce, il n'est pas signifié que l'homme est le chef de famille, il y a plutôt égalité entre les conjoints, et la complémentarité observée dans le même code, à l'article 159, confirme la participation active de chaque conjoint :

Nonobstant toutes conventions contraires, les époux contribuent aux charges du ménage à proportion de leurs facultés respectives. Chacun des époux s'acquitte de sa contribution par prélèvement sur les ressources dont il a l'administration et la jouissance et / ou par son activité au foyer.

Cet état de fait, Georgette Tomédé le démontre bien avec le couple Gavé et Mèton dans *Eve et l'Enfer* :

Selon la conception de Gavé, Mèton ne devait jamais manquer d'argent. Elle ne devait pas se sentir lésée, parce qu'elle n'allait pas à la pêche, ce qui est l'apanage

des hommes. La femme a un autre rôle propre à elle. Ce qui est certain, c'est qu'elle participe à la vie de la famille autrement... Voilà, en tout cas ce qu'on peut obtenir positivement d'un mariage réussi, où tout est mis en commun, sans mépris de l'autre. Chacun joue sa partition et chacun se sert du budget commun selon ses besoins pour sa propre émancipation. A vrai dire, Gavé est en avance sur son temps : il a été très tôt averti, et je peux affirmer qu'il est civilisé, car il est un homme de culture et un homme cultivé marche dans l'amour, la justice et reconnaît l'égalité des sexes à travers tout comportement même le moindre. Il proclame haut et fort la différence et la complémentarité. »<sup>598</sup>

Le devoir de réciprocité dans le couple constitue une urgence dans la mesure du possible de leurs acquis.

#### IV. 4. La complémentarité dans le couple : une réalité constructive

Le dépassement de la subordination de la femme est effectif depuis le XX<sup>ème</sup> siècle. Il est connu et accepté, depuis l'origine de la création, que l'homme et la femme ont une égale dignité, qui s'exprime différemment selon la nature (masculine ou féminine) qui leur est propre. Bernard Dubois confine cela dans son œuvre, *Guérir en famille*, en écrivant :

A l'intérieur de la famille, la femme est soumise à rude épreuve. Elle vient de vivre, au cours de la deuxième partie du XX<sup>ème</sup> siècle, une phase importante de sa croissance dans l'humanité en acquérant une certaine libération face à l'homme et en prenant mieux conscience de sa place unique dans le couple.<sup>599</sup>

La disgrâce que la femme a subie se corrige de jour en jour par la reconnaissance d'une parfaite égalité des deux sexes ; on ne peut plus s'atteler à des affirmations fallacieuses qui dégradaient la femme. Au XVI<sup>ème</sup> siècle, Françoise de Saintonge fut insultée publiquement quand elle essaya de créer les premiers collèges féminins. Même son père fit appel à quatre médecins afin de vérifier que sa fille n'était pas possédée du démon. Moult Etats avaient de ces raisonnements discriminatoires qui gangrenaient la vie de la femme. En Prusse, un décret de 1883 déclare que les femmes ne sont pas faites pour le raisonnement scientifique. Et il faut attendre en 1855, en France, pour qu'une femme soit licenciée es lettres. En Allemagne, jusqu'en 1908, il n'était permis aux femmes d'accéder aux diplômes scolaires ni à des études universitaires. Même des philosophes comme Rousseau (1712-1778) et Kant (1724-1804)

<sup>598</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 166.

<sup>599</sup> Bernard Dubois, *Guérir en famille*, Burtin, Editions des Béatitudes, 2005, p.15

qualifient la femme d'être immature, sans initiative privée, élevée pour être au service de l'homme.

Aujourd'hui, la femme s'est dotée d'un arsenal d'éléments justificatifs qui la rétablit ne serait-ce que par les Droits de l'homme, dans une égalité absolue entre les deux sexes. Cette égalité ne bannit pas la différence entre les deux sexes, et elle est fondamentale pour l'épanouissement du couple dans le mariage ; c'est à cause de cela que nous ne pouvons pas admettre le mariage entre deux personnes de même sexe. Chacun dans le foyer joue un rôle irremplaçable qui correspond à ses capacités physiques et morales, et pourquoi pas spirituelles. La femme n'a pas besoin de se « masculiniser » ni l'homme de se « féminiser », l'amour serait erroné à notre humble avis. La complémentarité est en effet une vertu-clé du couple dans tous les domaines, parce que chacun met ses charismes au profit de l'autre, et exerce ses aptitudes au sein du foyer pour sa réussite.

Ce que chaque conjoint exerce dans le foyer de façon positive doit être respecté. Le non-respect, par exemple, des travaux domestiques effectués par la femme, crée des frustrations au niveau des femmes ménagères au foyer sur plusieurs plans : elle n'est pas rémunérée, son travail est vu souvent comme une faible et banale participation dans la vie du couple, parfois même on la traite de parasite. La seule récompense qui semble être sa joie est de voir sa famille heureuse. Mariama Bâ fait l'éloge de ces femmes au foyer en ces termes si éloquents que nous voudrions l'exposer à part entière :

Les femmes qu'on appelle « femmes au foyer » ont du mérite. Le travail domestique qu'elles assument et qui n'est pas rétribué en monnaies sonnantes, est essentiel dans le foyer. Leur récompense reste la pile de linge odorant et bien repassé, le carrelage luisant où le pied glisse, la cuisine gaie où la sauce embaume. Leur action muette est ressentie dans les moindres détails qui ont leur utilité : là, c'est une fleur épanouie dans un vase, ailleurs un tableau aux coloris appropriés accroché au bon endroit. L'ordonnancement du foyer requiert de l'art. Nous en avons fait le dur apprentissage, jamais terminé. Même dresser des menus n'est pas simple, si l'on songe à la durée d'une année en nombre de jours et que chaque journée est coupée de trois repas. Gérer l'argent du budget familial nécessite souplesse, vigilance et prudence, dans la gymnastique financière qui vous propulse en bonds plus ou moins périlleux, du premier au dernier jour du mois.

Être femme ! Vivre en femme ! Ah, Aïssatou !<sup>600</sup>

---

<sup>600</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 93.

Et Georgette Tomédé, non seulement reconnaît l'effort, la qualité et la rentabilité de leur travail, mais se présente ici, dans ce domaine précisément, comme une farouche avocate de la femme au foyer qui exerce effectivement sa part de travail et apporte sa contribution dans la vie du couple. Pour elle, la femme au foyer est exploitée, et le législateur a le devoir de corriger cette déficience, comme cela s'observe de nos jours dans les pays occidentaux, en l'occurrence les anciennes nations colonisatrices ; Georgette Houévi Tomédé s'inscrit dans la même logique en souhaitant une amélioration, une rétribution, et une étude appropriée du travail domestique chez la femme africaine aussi :

Quant à toi, pour ton travail de ménagère, je dis bien de ménagère, que tu exerceras chez lui, et que tu as toujours fait dans les différents foyers, as-tu une fois été rémunérée ? N'as-tu pas besoin toi de la monnaie qui brille ? Ton salaire n'est-il pas seulement la joie de voir les autres dans la joie, de les voir profiter de ton savoir-faire ? Mais concrètement, mère, cette joie, peut-elle t'offrir une maison à toi en ton nom ? Non mère chérie ! Il ne faut plus te leurrer.<sup>601</sup>

Pour l'auteure d'*Eve et l'Enfer*, il est vital de reconnaître l'effort de la femme ménagère au foyer comme une contribution, et que cela soit payé comme un travail ordinaire, pour l'épanouissement de la femme elle-même :

Il va falloir attirer l'attention des gouvernements désormais, pour se pencher sur ce désastre, une pure exploitation de la femme ménagère : celle qui livre son énergie pour la survie du foyer, en s'adonnant aux travaux domestiques travaille autant que l'homme qui se bat pour le pain quotidien à l'extérieur. Mais si celui qui travaille au dehors est rétribué, pourquoi pas celle qui travaille à la maison par affection ? Tous deux ont besoin d'une floraison de vie à partir de leur salaire.

Malheureusement, cette exploitation de la femme est un phénomène mondial, on pense que la femme au foyer est souvent considérée comme une sangsue, celle qui mange le pain de la paresse. En Afrique, même dans le monde entier la femme au foyer est vue comme un parasite ; on dit même qu'elle ne travaille pas. Moi je dirai qu'elle travaille, mais qu'elle n'est pas appointée. Oui ! Tu me diras que la femme au foyer bénéficie du logement auprès de son mari, de la nourriture et souvent même de quoi se vêtir, pour entretenir son corps. Est-ce que ce n'est pas pour exhiber la puissance financière du mari, et une fois encore à cause de son honneur, qu'il accepte d'acheter tous ces bijoux ? Maman, toi, où en es-tu de ton

---

<sup>601</sup> Georgette Houévi Tomédé, op. cit., p. 161.

épanouissement ? Non ! Petite mère, que le spectacle de l'oppression cesse au nom de la bonne foi de chacun de nous et de la justice.<sup>602</sup>

L'idée, probablement universelle, de parasite qu'on se fait de la ménagère, nous l'avons relevée déjà plus haut, nous la maintenons. Il semble qu'il s'agit d'une sorte de mépris mondial, et pourtant la ménagère demeure pratiquement irremplaçable. Effectivement, dans le même ordre d'idée, pour soutenir la thèse de la complémentarité, Madeleine Chapsal dans son œuvre *La femme en moi*, écrit sans ambiguïté :

Quel problème ? Celui de notre différence ? Mais non, messieurs. Cette différence entre les sexes, il faut au contraire la cultiver, l'approfondir, en jouir. C'est de là que pourra surgir une civilisation encore à naître.<sup>603</sup>

Madeleine Chapsal est une femme homosexuelle qui ne se cache pas, elle mène une double carrière de journaliste et d'écrivaine. Elle a écrit une trentaine d'œuvres. Elle dit cette vérité crue, que cela soit une femme ou un homme, on a besoin d'appartenir à l'autre sexe pour se sentir libre. Même les grands hommes de notre société ont eu besoin de l'autre sexe pour leur vie, pour la réussite dans leur entreprise, et lorsque cet autre disparaît, c'est comme si tout l'univers était dépeuplé avait déclaré Alphonse de Lamartine.<sup>604</sup>

Pensez aux artistes, aux plus grands, ceux que vous admirez, vénérez comme des personnalités à part entière, des entités, des phares, des conducteurs de peuples ! Tous ont fait leur œuvre sous le regard d'un ou d'une autre.

Sous les yeux d'Elsa, dit Aragon. A chacun son Elsa. (Après la mort de Juliette Drouet, son amour, Victor Hugo le prolifique, n'a plus eu envie d'écrire une ligne. Adèle, sa femme, étant déjà disparue, il n'appartenait plus à « quelqu'un » ...) <sup>605</sup>

Son expérience de lesbienne et de femme divorcée lui a démontré que la femme et l'homme sont complémentaires et leurs vies sont liées pour créer le bonheur. Elle nous livre la raison pour laquelle elle a fini par renoncer à l'homosexualité :

Je préfère leur redire ce que j'aime en eux.  
En chacun d'eux.  
Il y a le lourd.  
Les hommes sont lourds.

<sup>602</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>603</sup> Madeleine Chapsal, *La femme en moi*, Paris, éditions Fayard, 1998, p. 208.

<sup>604</sup> Alphonse de Lamartine, *Méditations poétiques*, Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1892, p. 376.

<sup>605</sup> Madeleine Chapsal, op. cit., p. 100.

Nous, les femmes, nous aimons être écrasées par ce lourd.

Cette sensation de poids, c'est ce que ne fournissent pas les femmes- et c'est, l'une des raisons physiques qui me font dédaigner, refuser l'homosexualité : je n'y trouve pas mon content de chair et d'os !<sup>606</sup>

Il est fort intéressant de se rappeler le magnifique récit de la Genèse sur la création, et d'avoir recours à la catéchèse catholique en prenant connaissance de la lettre apostolique de sa Sainteté le Pape Jean-Paul II, « *Mulieris dignitatem* », publiée en 1988 :

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu Il le créa ; Homme et Femme, Il les créa ». Ainsi, ces deux êtres de sexes différents, ont une même essence originelle : ils sont intelligents et libres. Le gouvernement de la terre leur est confié en même temps et à tous les deux : « Emplissez la terre et soumettez-la », et les deux possèdent exclusivement une ultime relation immédiate avec Dieu. Les deux sont aimés de Dieu pour eux-mêmes, ce qui leur confère leur dignité commune d'enfants de Dieu.

En effet, l'être humain est le seul parmi les créatures visibles que « Dieu a voulu pour Lui-même » gratuitement, tandis que le règne animal et le règne végétal sont au service de l'homme.

Pour un rectificatif des idées préconçues, un autre texte vient appuyer l'aide réciproque que chacun doit apporter l'un à l'autre : « L'homme se rendit compte qu'il est seul et Dieu intervint dans sa solitude, il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que Je lui *fasse une* aide qui lui soit assortie, et Il créa la femme à partir de la côte de l'homme Adam ». Il faut préciser que si la femme a été tirée de l'homme, l'homme à son tour, naît d'une femme et ainsi tous les deux viennent de Dieu. Etant toujours dit que nous sommes dans un système où le masculin se prend pour le tout, il y a des interprétations erronées concernant ladite côte d'Adam. A vrai dire, la femme serait donc l'ultime échelon de la création après le cosmos, Adam qui vient directement de la glaise, et la femme à partir d'un matériau vivant, humain. Cette côte commune, n'est-elle pas le symbole de l'égalité, et une préalable intimité des deux sexes ? Et sans équivoque, condamnés à vivre ensemble, souligne le Pape Jean Paul II.

L'aide dont parle la Genèse, est bien sûre réciproque, chacun étant une aide pour l'autre. Homme et femme chacun dans sa particularité, complète l'autre. La valeur et la dignité de chacun découlent de ce qu'il est fils et fille de Dieu. Chacun est une personne qui ne se réalise qu'à travers un « don désintéressé de soi », à partir de la nature qui lui est propre, c'est-à-dire à partir de la personnalité masculine ou de la personnalité féminine. A la création,

---

<sup>606</sup> Madeleine Chapsal, *La femme en moi*, op. cit. , p. 210.

il y avait donc unité entre l'homme et la femme, mais le péché de nos premiers parents a non seulement brisé cette unité entre eux, mais aussi entre eux et Dieu et à l'intérieur de chaque « moi », avec une conséquence plus grave pour la femme : « Lui dominera sur toi ». Cette décision va fortement perturber la stabilité, l'égalité fondamentale au détriment de la femme, aussi bien dans la relation conjugale que dans toutes ses relations humaines, sociale, professionnelle et culturelle. C'est de ce mauvais héritage que la femme doit désormais prendre conscience, et est invitée à dépasser pour la sauvegarde de sa dignité. Le grand concours de ce dépassement ne viendrait-il pas au prime abord de la formation et de l'information ? Et pour être formé et informé, l'école ne serait-elle pas la source salutaire ?

Pour tout dire, les écrivaines de notre corpus sont plutôt prêtes pour le changement dans une société juste, en reconnaissant une différence égalitaire de l'homme et de la femme. Leur discours n'est qu'une prise de conscience et un cri d'exaspération de la femme opprimée, reléguée au rang d'un sous-homme en raison de son sexe. Le féminisme intimement lié à l'émancipation n'est que le redressement de ce qui est déformé. Ainsi, nous pouvons dire qu'à travers ces différentes dénotations de l'émancipation, la conception des auteures africaines semble plus réaliste. Nous pouvons dénommer ce féminisme de féminisme rénové, réaliste et raisonnable, soit le (F3R). Dans tout ce panorama à propos des différentes figures d'émancipations possibles, nous sommes tenue de croire que les romancières africaines en général et celles qui constituent notre objet de travail ne s'émancipent pas pour le plaisir de crier ce phénomène, mais pour répondre à une situation rétrograde qu'il faudrait coûte que coûte corriger, un fait historique qui perdure et qui entache les relations humaines, en l'occurrence les relations conjugales, et par ricochet celles de la société tout entière. Toute l'Afrique, et tous ceux qui ont connu la colonisation sont d'accord pour réclamer l'indépendance, la libération et les années soixante ont été la réponse tangible de cette accession à la liberté des peuples asservis dans le monde, ne serait-ce que de nom. Alors comment peut-on encore accepter que la moitié de la population mondiale que constituent les femmes, soit encore dans l'esclavage, dans l'asservissement masculin ? La voie la plus sûre pour rétablir une société noble, juste est de pratiquer la vérité égalitaire. Et comme Stendhal le déclarait : « L'admission des femmes à l'égalité parfaite serait la marque la plus sûre de la civilisation et elle doublerait les forces intellectuelles du genre humain ». Beaucoup savent par expérience que le progrès de l'humanité repose davantage sur la femme. Jules Ferry le fait savoir en parlant des évêques :

Les évêques le savent bien : celui qui tient la femme, celui-là tient tout [...]. C'est pour cela que l'Église veut retenir la femme, et c'est aussi pour cela qu'il faut que la démocratie la lui enlève.

Or, si on joue sur la crainte de voir la femme évoluer, on risque de retarder le progrès d'une nation, et comme Marx le confirme : « On juge du progrès d'un pays par la condition qui est faite à la femme ».<sup>607</sup> Naturellement, la vie décente d'une femme dans la société conditionnera la vie de la famille. Mieux la femme se porte, mieux la société se portera elle aussi.

Après tant d'investigations effectuées sur l'institution du mariage, depuis le mythe jusqu'à la réalité du mariage, en passant par toutes les formes de mariage opérées dans la société et plus particulièrement dans celle de l'Afrique, nous pouvons affirmer qu'à travers l'art romanesque des romancières de notre corpus, l'esprit défaitiste du mariage est omniprésent, en tout cas, plus que celui d'un mariage réussi. Les causes prennent tout simplement leur source dans l'inégalité et l'injustice récurrentes depuis les temps immémoriaux dans les relations hommes et femmes et plus intensément dans celles des époux. Ces dites causes tiennent certainement les relations sociales en échec, car au commencement était la femme dans le foyer. Du foyer, naissent tous les compromis et controverses de l'éducation de l'enfant, appelé à être l'adulte de demain. Promouvoir donc la femme s'avère impératif pour mettre en marche le rail de la vie de la société qui de jour en jour se dégrade d'une cadence vertigineuse. Si la femme qui doit responsabiliser le foyer en tant qu'âme du foyer se porte mal, n'est pas éclairée, comment peut-elle guider sa maisonnée ? « Un aveugle peut-il guider un aveugle » ? C'est alors que nous pouvons justifier son émancipation, sa prise de conscience de se valoir l'égale de l'homme dans la société. Plus rien désormais ne démontre son infériorité sinon l'esprit taciturne machiste qui heureusement au fil des ans tombe en désuétude et régresse pour s'anoblir dans la vérité.

La seule supériorité qui ne soit pas contestée aux hommes est la supériorité musculaire. Mais le développement de la technique a rendu cette supériorité caduque : devant une machine ou une arme moderne, une femme vaut un homme, exprimera ainsi François Stirn. Et à Evelyne Sullerot de faire cette remarque plaisante :

Il serait si simple de suivre la pente naturelle des idées reçues et d'affirmer que le progrès technique tendant à éliminer l'effort, la peine de l'ouvrier, les femmes musculairement moins fortes que les hommes, vont en être les premières bénéficiaires. Il est vrai que la civilisation de la chasse à l'ours leur était plus rude que la civilisation presse-bouton. Mais, tout de même, la

---

<sup>607</sup>

réalité est plus résistante. Nous verrons qu'au contraire, dans un premier temps, une tâche qui se mécanise davantage et, en principe, devient de ce fait moins pénible à accomplir, a tendance à passer aux hommes, alors qu'elle avait auparavant été accomplie par des femmes... Ainsi la meunerie a été une affaire de femmes tant qu'il fallait, pour moudre le grain, tourner une lourde meule de pierre. Du moment où la meunerie s'est mécanisée, utilisant la force du vent ou de l'eau en lieu et place de la force musculaire, elle est passée massivement aux mains des hommes. De même le tissage de la soie...

Nul doute, l'émancipation est dorénavant un acquis depuis l'avènement de l'école, une lueur d'espoir pour les femmes désormais de se prendre réellement en charge dans tous les domaines socio-économiques. Hormis la mauvaise foi, tout homme admet que la femme est l'égale de l'homme, alors que déjà l'O.N.U. a pu décréter le 08 mars 1995, que cette année serait l'année internationale de la femme, en dehors d'autres lois déjà élaborées pour réhabiliter la femme. Désormais, l'égalité est établie à travers tous les contours du mariage étudiés. Pour une réussite dans le mariage, tous les partenaires ont des devoirs les uns envers les autres. Les onze romans des sept auteures exploitées nous avaient indiqué certaines pistes que nous avons évoquées. Mariama Bâ, la doyenne des auteures, répondait, dans les propos recueillis par Alioune Touré Dia, à la question de savoir de quoi dépend la réussite d'un foyer :

La femme est l'âme du foyer. L'homme et la femme sont deux natures différentes.

La femme mariée porte davantage d'intérêt au compagnon de sa vie. Elle n'a pas d'ambitions en dehors de son foyer. C'est un être qui n'a pas d'instinct polygamique. La femme est sans problème. C'est donc l'homme qui fait la réussite d'un foyer. Si l'homme se comporte en homme conscient, en compagnon tendre pour sa femme cette dernière reste au foyer. La femme ne demande qu'à être une bonne épouse et à être aimée. La femme rend l'amour qu'on lui porte.

C'est pourquoi dans *Une si longue lettre*, elle privilégie l'amour naissant des jeunes personnages premiers Daba-Abou, et Aïssata-Ibrahima Sall. Les femmes étant les enfants de Ramatoulaye, l'une des héroïnes. Elle apprécie la complémentarité de l'homme et de la femme en tant que partenaires, qu'elle découvre déjà à travers leurs divers comportements. Daba, par exemple, n'est pas chargée de tous les travaux domestiques, elle est aidée par son mari Abou qui clame haut : « Daba est ma femme. Elle n'est pas mon esclave ». Par ailleurs, Ibrahima Sall s'évertue à aider Aïssata à décrocher son baccalauréat, malgré son état de grossesse ; elle progressera dans ses notes :

Ibrahima Sall talonne Aïssata pour ses leçons et devoirs. Il a à cœur la réussite de son amie. Il ne veut pas être la cause d'une quelconque régression. Les notes de Aïssata montent : à quelque chose malheur est bon !<sup>608</sup>

Naturellement, elle stigmatise le foyer où l'on pense que seul le conjoint a le devoir de maintenir l'ordre, par la voix de Mireille de La Vallée qui se plaint d'Ousmane qui ne l'aide pas :

Pas de désordres ! criait l'épouse en tablier. Comme tu ne m'aides pas, ne m'écrase pas de corvées ! Chaque chose à sa place : ordonnant sans complexe un index autoritaire.<sup>609</sup>

Cette complémentarité se traduit chez Georgette Tomédé par l'attention que l'homme qui veut réussir dans son foyer porte à sa femme : Gavé ne veut pas que sa femme Mèton souffre de quoi que ce soit par exemple, en cela Miéva le complimente :

Ah ! Mèton ! Tu mérites vraiment ta chance d'avoir un mari comme Gavé, attentionné comme Saint Joseph le Juste artisan qui veille sur ton bien-être.<sup>610</sup>

Yaou Régina, non loin de cette conception d'entraide, va établir cette loi entre l'époux Koffi et l'épouse Affiba qui gracieusement va contribuer à l'établissement d'un cabinet d'études de son mari dont il rêvait tant :

Koffi, tout heureux, se déplaçait de groupe en groupe. Grâce à Affiba son cabinet d'études venait de voir le jour. Il était fier d'avoir une telle épouse. Il se sentait tout à coup redevable de quelque chose de plus à Affiba.<sup>611</sup>

Fatou Keïta emboîte également le pas de l'esprit de complémentarité de ses consœurs, le couple de papier qu'elle crée entre Philippe et Malimouna dans son art romanesque, nous démontre leur homogénéité dans leur vie de couple à l'essai :

Philippe, visiblement heureux, la dorlotait et ne vivait que pour elle. Ils faisaient tout, ensemble, les courses, la cuisine, la vaisselle. Ils ne se séparaient que pour se rendre à leurs bureaux respectifs. Ils se retrouvaient le soir après le travail avec une joie renouvelée.<sup>612</sup>

<sup>608</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 126.

<sup>609</sup> ? Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit., p. 222

<sup>610</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 182.

<sup>611</sup> Régina, Yaou, *La révolte d'Affiba*, op. cit., p. 39.

<sup>612</sup> Fatou Keïta *Rebelle*, op. cit., p. 117.

La complémentarité comme la reconnaît enfin, une lesbienne après une expérience de sa vie d'homosexuelle, Madeleine Chapsal clame que la différence entre l'homme et la femme est effective et irremplaçable.

Je suis convaincue qu'il y a une différence entre les hommes et les femmes. Elle tient à leur génie : il existe un génie masculin et un génie féminin. Ils ne sont pas du même ordre...<sup>613</sup>

Comme Simone de Beauvoir le déclare, on naît femme ou homme de par les faits de société et de culture ; il est indéniable de refuser que naturellement qu'il n'y ait pas biologiquement de différence : jusqu'à nouvel ordre, il est permis seule à une femme de porter une grossesse et d'arriver à terme pour l'accouchement d'un être humain, garçon ou fille. Partant de ce simple fait, la femme a des dispositifs que seule elle possède. De la même manière, seul l'homme également peut déposer les gênes de la semence de reproduction au sein de la femme en tant que réceptacle. Depuis que le monde existe, aucune culture si puissante soit-elle, n'a pu changer l'ordre établi. La complémentarité est indiscutable ne serait-ce que dans le domaine de la reproduction :

Féminité et masculinité sont des dons complémentaires. De ce fait, la sexualité humaine est partie intégrante de la capacité concrète d'amour que Dieu a inscrite dans l'homme et dans la femme... « Le corps humain avec son sexe, sa masculinité et sa féminité, vu dans le mystère même de la création, est non seulement une source de fécondité et de procréation, comme dans tout l'ordre naturel, mais il comprend dès « l'origine » l'attribut « conjugal », c'est-à-dire la faculté d'exprimer l'amour : précisément cet amour dans lequel l'homme-personne devient don et par ce don réalise le sens même de son « être » et de son « exister ». Toute forme d'amour sera toujours marquée de cette caractéristique masculine ou féminine.<sup>614</sup>

De cette analyse, nous déduisons que pour la réussite d'un foyer, chaque partenaire joue sa partition afin que les fruits de l'amour omniprésents dans le foyer produisent de bons résultats. Chacun a inévitablement son rôle à jouer dans son apport au foyer dans la mesure du possible, selon toutes ses facultés et tous ses atouts. L'adage ne signifie-t-il pas que la plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a ?

---

<sup>613</sup> Madeleine Chapsal, *La femme en moi*, op. cit. , p. 143.

<sup>614</sup> Conseil Pontifical Pour La Famille, *Vérité et Signification de La Sexualité Humaine*, Normandie, collection du Laurier, p. 19



## **CHAPITRE IV**

### **Une nouvelle gestion du foyer souhaité : diverses prérogatives des membres dans les liens de la famille**

#### **IV. 1. La personnalité de la femme : un enjeu de taille dans le foyer**

On a tendance à croire, selon une psychologue, que les femmes sentent et les hommes pensent. Le fait de penser ou de sentir n'est pas un manque, ces deux actions ne sont que différentes et complémentaires. Par habitude, personne ne souhaite vivre avec des personnes insensibles ou irréfléchies. En outre, la femme pense autant que l'homme sent. Seulement, la femme est peut-être plus émotive, et le vif intérêt qu'elle porte aux autres l'incite à beaucoup parler, par conséquent elle a besoin d'interlocuteur. Elle a besoin qu'on soit beaucoup attentionné vis-à-vis d'elle. On parle souvent de sa tendresse légendaire, et de son accueil de par sa nature. Même si c'est par la société qu'elle a reçu cela, c'est une bonne chose de savoir accueillir : d'ailleurs en hébreu, la femme est appelée « nekeva » c'est-à-dire le creux, le réceptacle, ou encore « créer un espace ». Qu'elle le veuille ou non, son corps manifeste qu'elle est accueil. Il est tout en souplesse et tendresse. Il est fait pour consoler et donner la vie s'agissant de son corps.

La femme par sa nature aime et a besoin d'être aimée. C'est pourquoi il lui est donné d'adopter spontanément une attitude éminemment spirituelle : se laisser aimer. Cela lui est plus facile par rapport à l'homme, parce qu'elle est plus disponible pour accueillir. Elle a une disposition particulière pour recevoir, afin de donner en retour. Elle est moins spontanément dans le « faire » que l'homme. C'est pourquoi on a tendance dans les esprits occidentaux surtout, à réservier aux femmes les travaux domestiques et privés tandis qu'aux seuls hommes doit incomber la charge des affaires publiques. C'est bien après la colonisation que la femme africaine semble avoir perdu des prérogatives dans la gestion de la cité, sinon auparavant, contrairement à l'opinion admise, la femme africaine jouissait, dans les sociétés traditionnelles, d'une certaine autonomie. Elle pouvait gérer ses propres biens, une partie du troupeau par exemple, droit que le code Napoléon ne donnait pas à la femme européenne. C'est bien cette législation occidentale qui avait imposé un système économique qui a asservi plus d'ailleurs les femmes africaines pendant la colonisation.

La femme africaine sinon savait s'octroyer une ressource personnelle, même si elle ne travaillait pas dans l'administration : l'entreprise d'un commerce justifie généralement son apport financier dans le foyer et lui confère une souveraineté. Nous observons cet état de fait chez les « Nana Benz » décrites dans *Eve et l'Enfer* de Georgette Tomédé. Aussitôt que Miéva s'était mariée, elle s'installa dans le grand marché de Tokpa pour offrir ses services : la vente de tout article, comme faisait sa tutrice :

Le nouveau foyer démarrait, nourri de grands projets parfois utopiques.

Un plan de commerce fut élaboré par le couple : celui des Nanas Benz. Miéva se rappela alors Tante Féwa qu'elle n'avait jamais plus revue. On observa la construction d'une grosse boutique bien achalandée sur la place du grand marché Tokpa. Ce magasin était fourni d'un peu de tout, exactement comme celui de Tante Féwa et portait la même dénomination : la « Grâce »<sup>615</sup>

Le premier rôle qu'a adopté la femme dans le foyer est celui de l'entretien de la maison, de la cuisson des aliments et le plus grand rôle de materner. Quoi de plus naturel que la femme qui a l'aptitude d'accoucher des enfants, de s'occuper dès les premiers instants de sa progéniture. Il va de soi que c'est elle logiquement qui possède le sein où se garde le lait pour nourrir son enfant. Elle est le garde-manger du petit être qui vient s'installer dans le monde. Il est très logique et acceptable que l'enfant jusque-là ne puisse être séparé de sa mère qui se dévoue pour l'entretenir. Et toutes les actions menées par la femme pour le bien-être des enfants et du mari qu'il faudrait aussi nourrir, constituent le ménage ; par conséquent, c'est du travail tout de même, quand bien même il n'est pas rémunéré dans certains endroits en Afrique, ou du moins, dans l'espace romanesque de notre thèse. Pour bien effectuer ce travail il faut manifester une reconnaissance vis-à-vis de celui qui l'exerce, même si ce n'est pas pécuniaire, qu'on accepte que ce soit un travail de base dont la société a besoin immanquablement. Il n'est pas séant ni juste de dire que la femme qui se livre à cela ne fait rien dans le foyer et par conséquent est maltraitée. On entend souvent : « Moi, ma femme, elle ne fait rien, elle reste à la maison... »

Georgette Tomédé insiste pour cette prise de défense de la femme au foyer en faisant une véritable plaidoirie à travers le discours de Shèva. Pour elle, c'est de l'exploitation de la femme par la société entière y compris les gouvernements qui ne font pas allégeance à rayer cet esprit de voler l'autre, ou de reconnaissance à lui accorder.

---

<sup>615</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 85.

Quant à toi, pour ton travail de ménagère, je dis bien ménagère, que tu exerceras chez lui, et que tu as toujours fait dans les différents foyers, as-tu une fois été rémunérée ? N'as-tu pas besoin toi de la monnaie qui brille ? Ton salaire, n'est-il pas seulement la joie de voir les autres dans la joie, de les voir profiter de ton savoir-faire ? Mais concrètement mère, cette joie, peut-elle t'offrir une maison à toi, en ton nom ? Non mère chérie ! il ne faut plus te leurrer.

Pour l'auteure de *Eve et l'Enfer*, et pour Mariama Bâ, les Etats même des pays africains ne se doutent pas de ce que cela peut engendrer ; cela ne gêne personne, même les femmes qui sont exploitées. La femme n'a pas de retraite quand elle sera en âge de se reposer, ce n'est pas certain que sa progéniture qu'elle a tant chérie puisse lui venir en aide financièrement. Pour nous, l'Etat doit s'impliquer et ceci entraîne un autre problème dans la gestion de la cité : on forme considérablement des assistants sociaux, des éducateurs spécialisés pour la population, mais on n'en fait pas usage en Afrique, et pourtant c'est leur rôle de réguler la société et d'y déceler les dysfonctionnements :

Il va falloir attirer l'attention des gouvernements désormais, pour se pencher sur ce désastre, une pure exploitation de la femme ménagère : celle qui livre son énergie pour la survie du foyer, en s'adonnant aux travaux domestiques, travaille autant que l'homme, qui se bat pour le pain quotidien à l'extérieur. Mais si celui qui travaille au dehors est rétribué, pourquoi pas celle qui travaille à la maison par amour et affection ? Tous deux ont besoin d'une floraison de vie à partir de leur salaire. En Afrique, même dans le monde entier, la femme au foyer est vue comme un parasite ; on dit même qu'elle ne travaille pas. Moi je dirai qu'elle travaille, mais qu'elle n'est pas appointée.

« Elle ne travaille pas » est devenu l'expression standard, universelle. Quand on analyse la société, on dit souvent que la femme au foyer, puisqu'elle n'a pas les moyens financiers, est totalement entretenue par son mari. Mais cela suffit-il pour autant ? Il y a la manière de donner aussi qu'il faudrait observer. N'y a-t-il pas de frustrations ?

Oui ! Tu me diras que la femme au foyer bénéficie déjà du logement auprès de son mari, de la nourriture et souvent même de quoi se vêtir, pour entretenir son corps. Est-ce que ce n'est pas pour exhiber la puissance financière du mari, et une fois encore à cause de son honneur, qu'il accepte acheter tous ces bijoux ? Maman, toi où en es-tu de ton épanouissement ? Non ! Petite mère, que le spectacle de l'oppression cesse au nom de la bonne foi de chacun de nous et de la justice.<sup>616</sup>

---

<sup>616</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 161

Avec Georgette Tomèdé, à lire son roman *Eve et l'Enfer*, on découvre qu'elle affectionne beaucoup Mariama Bâ en raison de son idéologie. Mariama Bâ démontre combien Ramatoulaye son héroïne se dévoue pour son foyer afin de créer un cadre gai pour que son homme et les siens s'y trouvent bien :

J'ai aimé ma maison. Tu peux témoigner que j'en ai fait un havre de paix où toute chose a sa place, crée une symphonie harmonieuse de couleurs. Tu connais ma sensibilité, l'immense amour que je vous à Modou. Tu peux témoigner que mobilisée nuit et jour à mon service, je devançais ses moindres désirs.<sup>617</sup>

Pour Mariama Bâ, la tenue d'une maison est agréable et incombe à celle qui réside à la maison, et qui est plus disponible de le faire, et le travail en soi n'est pas mauvais, mais plutôt c'est le manque de reconnaissance qui constitue le frein à l'entente dans le foyer et une frustration pour celle qui d'habitude exerce le métier de l'entretien de toute la maison. On dit souvent, pour plaisanter, qu'il n'y a pas de sot métier ; et le ménage, la cuisine, s'occuper des êtres humains ne constituent pas le moindre travail. C'est pourquoi Mariama Bâ fera l'apologie de la femme au foyer en ces termes, qui sont si vrais que nous les rappelons afin de magnifier la femme besogneuse à l'intérieur de sa maison où toute la famille profite d'elle :

Les femmes qu'on appelle « femmes au foyer » ont du mérite. Le travail domestique qu'elles assument et qui n'est pas rétribué en monnaie sonnantes, est essentiel dans le foyer. Leur récompense reste la pile de linge odorant et bien repassé, le carrelage luisant où le pied glisse, la cuisine gaie où la sauce embaume. Leur action muette est ressentie dans les moindres détails qui ont leur utilité : là, c'est une fleur épanouie dans un vase, ailleurs un tableau aux coloris appropriés, accroché au bon endroit.<sup>618</sup>

Effectivement il faudrait retenir que Mariama Bâ comme Georgette Tomèdé constituent les deux grandes avocates des femmes ménagères. Est-ce parce qu'elles en ont fait l'expérience, alors que leurs œuvres ne sont pas autobiographiques ? Mais elles retracent beaucoup ce qu'elles ont côtoyé dans le quotidien des femmes de leurs entourages.

Une fois de plus, pour bien mettre en évidence le travail domestique de la femme souvent négligé comme travail productif, nous avons repris plusieurs fois des textes de Mariama Bâ qui montrent que l'oppression de la femme a son origine à partir de là, de ce travail sexué. Ce texte de Mariama Bâ répond bien à ce que Betty Friedan dénoncera « le

<sup>617</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 82.

<sup>618</sup> *Ibid.*, p. 93.

malaise qui n'a pas de nom » des femmes au foyer, dans son ouvrage *The feminine Mystique*.<sup>619</sup> La femme au foyer, vraiment défendue par Georgette Tomèdé, louangée et encensée par Mariama Bâ, à travers sa contribution au développement de la nation, réalise la « production invisible, non monétarisée » ; les victimes de la « production invisible » se fatiguent beaucoup, mais n'ont pas de contrepartie qui est le salaire, surtout en Afrique. Cela fausse bien entendu les rapports humains, dans la contribution sociale et économique. Ainsi, à partir d'un Rapport Mondial mené en 1995 sur le développement humain par le PNUD, on constate amèrement dans le monde entier, sur 16.000 milliards de dollars, 11.000 milliards de dollars constituent « la production invisible » des femmes seules. En poursuivant le compte, on peut dire que les 5000 milliards de dollars qui restent totalisent non seulement la valeur du travail non rémunéré des hommes, mais encore la valeur sous-payée des femmes par rapport aux salaires en vigueur sur le marché. La plus grande victime dans tout le système demeure toujours la femme. Estimer ce travail gratuit des femmes dans le monde est le fruit de nombreuses luttes :

C'est armées d'une action claire de leur contribution sociale et économique que les femmes ont réussi à lever la censure sur le travail gratuit et obtenir que celui-ci soit évalué.<sup>620</sup>

Or, si l'on veut que la famille soit renouvelée, il faudrait qu'il y ait justice dans le règlement des traitements financiers et sociaux à part entière. Femme déjà en tant qu'épouse, mère de famille, entrepreneuse dans le tissu social et économique, elle semble surmenée, surchargée moralement et physiquement. Trop de responsabilités lui incombent. Il faudrait qu'elle ait un peu de répit pour penser à elle-même, et pourtant dans la Bible, St Paul confirme que la femme est un être délicat, qui mérite par conséquent beaucoup d'attention et de finesse :

En effet, on admet que les femmes constituent un facteur de changement, or dans la pratique sociale, bon nombre d'entre elles n'ont même plus le temps, ni l'énergie, de penser qu'elles existent et qu'il y a quelque chose à changer.<sup>621</sup>

Cet état de choses et faits, Betty Mahmoody, bien qu'elle ne soit pas une romancière africaine, le stigmatise. Elle dénonce le caractère esclavagiste des hommes à l'endroit des femmes, au Yémen, dans la déclaration de Zana, une jeune fille anglaise vendue avec sa jeune sœur par leur père de nationalité yéménite :

<sup>619</sup> Betty Friedan, *The feminine Mystique*, London, Penguin Books, 1963.

<sup>620</sup> Environnement africain, n° 39-40 *Rapport Mondial sur le développement humain*, PNUD, 1995, p.105

<sup>621</sup> Environnement africain n° 39-40 – Vol. X, 3-4 ENDA, Dakar, 1997

Finalement accepter leur présence au lit comme un don du ciel ? Ils s'en tirent à bon compte. Et ils arrivent « J'en ai marre de lutter contre les hommes yéménites. Marre. Radicalement. Depuis que je suis dans ce pays, j'y ai usé mes nerfs, ma santé, mon courage. Lutter pour avoir une personnalité, lutter pour survivre, pour manger, lutter pour demeurer un être humain. Je sais comment leur esprit fonctionne. Ils cherchent à abétir les femmes. Pas d'école, pas de modernité, les réduire aux tâches quotidiennes, les envoyer dans les champs puiser de l'eau, ramasser le bois, surveiller les troupeaux en plus de faire la cuisine et s'occuper des enfants et toujours à leurs fins, en refusant de nous écouter, ou en faisant semblant de ne pas comprendre nos problèmes.<sup>622</sup>

Et pourtant, un autre rôle qu'on assigne à la femme est celui de la femme gardienne de la vie et de la femme éducatrice. Dès les premiers instants de l'enfant, c'est généralement avec la mère qu'on le découvre. Dès l'accouchement, après la rupture du lien ombilical, et jusqu'à sa tendre enfance, l'enfant partage l'espace de sa mère.

Dans les deux romans de Mariama Bâ que nous avons exploités, celle-ci s'arrange toujours pour garder la mère et l'enfant ensemble, quand le père abandonne la maison pour une autre femme. C'est pour dire que seule la mère a le premier rôle d'éducation dans la vie des enfants : Ramatoulaye est restée avec ses douze enfants quand Modou le père a déserté le foyer, Aïssatou s'est expatriée avec ses quatre fils, contrairement au dicton qui veut que les garçons soient élevés par leur père. Quant à Mireille de La Vallée, elle reste seule avec son fils Gorgui lors des sorties abusives d'Ousmane Guèye.

Fatou Keïta décrit d'une façon plus explicite le comportement de Karim qui, à force de s'absenter régulièrement du foyer, ne se rend pas du tout compte des petites habitudes de ses enfants pour les consoler quand Malimouna était vraiment indisposée et malade :

Depuis cette nuit-là, Karim fut beaucoup plus attentif aux cris des enfants. Tout d'un coup, il se rendait compte qu'il ne connaissait rien de leurs petites habitudes, et qu'il ne savait pas les consoler. Parti tôt le matin et rentrant tard le soir, il ne voyait pratiquement pas ses enfants, si ce n'était le week-end, et même là, il laissait Matou et Malimouna s'en occuper.<sup>623</sup>

Par ailleurs, Fatou Keïta confirme effectivement que l'éducation des premiers instants est vraiment l'affaire des femmes :

<sup>622</sup> Betty Mahmmody présente Zana, Muhsen. *Vendues !* Paris, Imprimerie Bussière, 1993, p. 251

<sup>623</sup> ? Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit. , p. 171.

Laura préférait élever son enfant seule qu'en compagnie d'un homme avec lequel elle ne s'entendrait pas. Elle ne croyait pas au raisonnement qui voulait qu'un enfant vivant sans son père ne pût être bien éduqué. Et pour ce qu'elle voyait autour d'elle, elle constatait que, dans presque tous les milieux, c'était plutôt la femme qui éduquait les enfants, l'homme étant souvent absent de la maison.<sup>624</sup>

Régina Yaou trouve l'exemple accusateur pour confirmer la désertion du mari abandonnant la mère et l'enfant à leur sort :

Ecoute, Affiba, explosa Koffi, j'en ai marre ! Tu tiens à savoir où je suis tous les soirs depuis des mois ? Eh bien, chez ma maîtresse !<sup>625</sup>

Ainsi, toutes les auteures étudiées privilégièrent sans équivoque la femme dans les premières leçons de l'éducation de l'enfant. En outre, c'est elle qui, pendant neuf mois, l'abrite dans son sein, parce que dotée de structures et de dispositions spécifiques, comme l'alimenter avec son propre corps. D'ailleurs c'est grâce à ce dispositif naturel qu'on découvre une relation si étroite entre l'enfant et la mère. C'est la mère également qui supporte d'une façon générale les fardeaux des enfants en bas âge et partage avec eux leurs soucis. Selon chaque cas d'enfant, elle gère chaque être qui se révèle singulier avec des caractères particuliers, ce qui d'ailleurs rend l'éducation plus difficile et complexe :

Naître des mêmes parents ne crée pas des ressemblances, forcément chez les enfants ; leurs caractères et leurs traits physiques peuvent différer. Ils diffèrent souvent d'ailleurs. Naître de mêmes parents, c'est comme passer la nuit dans une même chambre.<sup>626</sup>

Nul doute, la femme dans son caractère de douceur et de patience est plus prédisposée à aimer.

Dans *Femmes de foi et d'amour* de Matondo Kua Nzambi, le rôle de la femme en tant que mère est effectivement très important. Prenons le cas typique de Moïse, un personnage biblique. Il s'agit des Hébreux à un certain moment de leur histoire : le roi Pharaon décida en Égypte de tuer tous les enfants mâles des Israélites, parce qu'ils remplissaient le pays en grand nombre. Alors Moïse, un bébé hébreu fut sauvé grâce à l'action des femmes : ce sont tout d'abord les sage-femmes qui lui auraient sauvé la vie, puis sa mère qui l'aurait caché pendant trois mois, alors n'en pouvant plus, a lâché prise en le mettant dans une corbeille sur

<sup>624</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>625</sup> Régina Yaou, *La révolte d'Affiba*, op. cit., p. 46.

<sup>626</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 38.

l'eau ; ensuite, sa sœur qui suivait la corbeille le contenant sur l'eau, afin que ce dernier ne s'y enfonce pas ; et enfin, on découvre la fille de Pharaon qui l'aurait récupéré et pour l'entretenir, elle le confia à une femme sans le savoir qu'elle n'était que la propre mère de l'enfant. La femme inévitablement est d'une grande importance dans les premiers moments de l'enfant : « Il fallait une femme et son sens de pitié pour que Moïse soit sauvé et que s'accomplisse le plan divin sur lui. »<sup>627</sup>

Cette miséricorde naturelle de la mère, Mariama Bâ l'exprime bien en ces termes éloquents, à l'occasion des difficultés éprouvées avec ses enfants :

Et puis, on est mère pour comprendre l'inexplicable. On est mère pour illuminer les ténèbres. On est mère pour couver, quand les éclairs zèbrent la nuit, quand le tonnerre viole la terre, quand la boue enlisé. On est mère pour aimer, sans commencement ni fin.<sup>628</sup>

La mère, effectivement, par sa nature, est capable de don de soi. On a souvent entendu les femmes dire : « je suis encore dans mon foyer jusque-là, à cause de mes enfants » devant les mille misères que leurs maris leur servaient et leur infligeaient. Elles y demeuraient également pour le bien-être et pour l'émancipation de leur progéniture, en acceptant l'oblation de tout leur être : et c'est ce qu'un proverbe : dit de la mère, de la femme courageuse « elle se lève quand il fait encore nuit. Elle prépare le repas de sa famille et elle donne leur travail à ses servantes. » « elle s'occupe de tout ce qui se passe dans sa maison et refuse de rester les bras croisés. »<sup>629</sup> Lorsque la mère abandonne réellement le foyer conjugal, un désordre flou s'installe, et l'enfant perd généralement son repère et court les risques de la délinquance juvénile ; il constitue un danger personnel pour lui-même et pour la société également. En effet, bon nombre de marginaux, de criminels, ne sont que le fruit d'un manque d'amour maternel ou des victimes d'abandon parental. Et c'est pour prévenir ces fléaux que de plus en plus de femmes choisissent le métier d'éducation, de santé. Ramatoulaye, grâce à son métier, est institutrice des premières heures ; elle magnifie la noblesse de l'enseignement qui s'observe comme un métier ingrat, mais qui est vital et fondamental pour la société.

Les enseignants, ceux du cours maternel autant que ceux des universités forment une armée noble aux exploits quotidiens, jamais chantés, jamais décorés. Armée toujours en marche, toujours vigilante. Armée sans tambour, sans uniforme

---

<sup>629</sup> Bible Sainte, proverbe 31, 15-27.

<sup>627</sup> Matondo Kua Nzamphi, *Femmes de foi et d'amour*, Saint Paul Afrique, Zaïre, p. 13

<sup>628</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 120.

---

<sup>629</sup> Bible Sainte, proverbe 31, 15-27.

rutilant. Cette armée-là, déjouant pièges et embûches, plante partout le drapeau du savoir et de la vertu.<sup>630</sup>

Mireille de La Vallée est en effet professeure de philosophie exerçant aussi dans l'enseignement comme Aïssatou, qui devint diplomate bien après. Avec la scolarisation des femmes, une nouvelle génération de salariées apparaît sur l'échiquier du marché du travail. Au début des indépendances, les femmes étaient souvent qualifiées, hormis l'enseignement et la santé : dactylographes, secrétaires, faisant ainsi d'elles des femmes à double fonction, aussi écrasante l'une que l'autre et qu'elles essayaient de concilier avec le ménage de la maison. Mais parfois, celles réservées aux maris c'est-à-dire les fonctions qui leur sont attribuées dans le foyer s'y ajoutent lorsqu'ils désertent. Ramatoulaye s'exprime ainsi : « Je survivais. En plus de mes anciennes charges, j'assumais celles de Modou. »<sup>631</sup> Mais la grande satisfaction de la femme salariée vient de sa marge financière et de son surplus de pouvoir d'achat. Elle peut financièrement se prendre en charge, et suivant l'approche des auteures, il est impératif que chaque femme ait une marge pécuniaire personnelle, pour éviter cet esprit de dépendance de la femme, une des causes principales de leur asservissement par les hommes.

Tout compte fait, pour qu'un foyer puisse survivre, il serait raisonnable de faire le point sur l'ensemble des difficultés de la maison, jauger et tout comptabiliser sur tous les plans : la répartition des charges morales, physiques, financières et matérielles doit être équitable entre l'homme et la femme pour éviter la fatigue inutile du poids du surmenage d'un seul conjoint. La capacité de chaque conjoint doit être prise en compte. La femme salariée ne doit pas se retrouver pénalisée du simple fait qu'elle exerce un métier. Au contraire, on doit chercher les voies et moyens pour l'aider à accomplir ce qui naturellement relève de sa compétence, par exemple dans le rôle de la maternité : on ne doit pas prendre cela comme prétexte pour ne pas l'embaucher et dans le foyer, elle doit être capable de répondre à cette vocation avec l'aide de son mari.

#### **IV. 2. Le rôle prépondérant et irremplaçable de l'époux dans le foyer**

Traditionnellement, la femme est la fondation de la famille, et la gardienne des vertus humaines. Elle est la garantie indéniable, le vase réceptacle qui abrite la vie embryonnaire de tous les êtres pensants. Cocréatrice avec Dieu pour les croyants, c'est elle que la Bible nommera « Eve », c'est-à-dire la Vivante. Elle obtient ainsi pour les chrétiens la confiance de Dieu pour continuer la procréation. Selon la religion chrétienne, Jésus-Christ serait confié à la

<sup>630</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 38

<sup>631</sup> *Ibid.*, p. 76.

Vierge Marie, pour naître sur la terre et non à Joseph le père adoptif.<sup>632</sup> Beaucoup de dictions semblent relever ce lustre de la femme : « La femme est l'avenir de l'homme », a déclaré le poète Aragon. « La réussite de chaque homme est assise sur un support féminin », selon Mariama Bâ. « Derrière un grand homme il y a une grande dame », dit un adage populaire en Afrique. Tous ces propos, même s'ils sont des raccourcis trompeurs, renferment une part de vérité dans la société d'antan et contemporaine : « La femme demeure certes le pilier du foyer, le levier par quoi le monde peut changer et d'abord se regarder. Mais c'est à deux qu'il faut soulever le monde. »<sup>633</sup> Irrévocablement, l'homme a sa partition à jouer dans le foyer, si déjà il s'autoproclame le « sexe fort ». En effet, dans la vision de toutes les auteures, le couple doit survivre coûte que coûte. L'idéal social c'est le règne de l'amour, par conséquent la réussite du couple justifie son évolution : « C'est de l'harmonie du couple que naît la réussite familiale. Comme l'accord de multiples instruments crée la symphonie agréable ».<sup>634</sup> En donnant la parole à Ramatoulaye, même si c'est un être de papier, elle affirme : « Je suis de celles qui ne peuvent se réaliser et s'épanouir dans le couple [...]. Je n'ai jamais conçu le bonheur hors du couple ».<sup>635</sup>

Cela laisse apparaître l'importance de l'homme pour constituer un foyer heureux. Déjà, en d'autres lieux, nous avons prouvé que la femme est disponible pour être dans le foyer et que c'est l'homme avisé, qui fait la réussite d'un couple, selon Mariama Bâ. C'est cela que l'auteure d'*Eve et l'enfer* nous montre en expliquant les propos de St Paul, dans sa célèbre assertion : « Femmes soyez soumises à vos maris et maris aimez vos femmes »<sup>636</sup>. Celle-ci n'est pas bien comprise et l'on achoppe sur son sens :

Maman il faut prendre le vocable autrement : tu vois, la femme a tous les atouts pour dominer et toutes les dispositions affectives pour l'embriagader c'est pour cela que la Parole s'est adressée particulièrement à elle, « femme sois soumise à ton mari » et particulièrement aux hommes, « maris aimez vos femmes », parce que d'une manière générale ce sont les hommes qui sont infidèles, tu vois bien papa ? En conclusion l'Ecriture Sainte attire l'attention de chacun sur les mauvais penchants propres à chaque sexe.<sup>637</sup>

---

<sup>632</sup> Bible Sainte, *Evangile de Jésus-Christ selon St Luc*, 1, 30-34, Canada, éditions du Cerf.

<sup>633</sup> Environnement africain, n° 39-40. Vol. XI, 1-2, ENDA, Dakar, 1997.

<sup>634</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 82.

<sup>635</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>636</sup> Bible TOB, Eph. 5, 22 – 33.

<sup>637</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 159.

L’infidélité constitue la principale misère et catastrophe du foyer et l’ennemie à combattre, qu’on doit refouler à tout instant pour restaurer et soutenir le couple. S’il n’y a pas de familles soudées avec une vie harmonieuse, cela se répercute sur le plan national. En revanche, si les familles sont désagrégées, les enfants issus de ces dernières ne sont pas éduqués, or ils représentent le levain du pays. Devenus adultes, ils ne seront pas des hommes formés, conscients, aptes à tenir les rênes du pouvoir. Ce sont donc ces maux que la constellation des auteures étudiées rejette systématiquement pour éviter qu’on assiste politiquement au comportement de citoyens menteurs, malhonnêtes, pervertis et tyrans. C’est pourquoi la première lutte se situe au niveau du couple, en refusant sur le champ la polygamie qui est une institution indéfendable. L’homme et la femme ne peuvent pas survivre en plénitude dans la polygamie qui, dans les temps anciens, n’était que l’apanage de quelques riches. Contrairement à ce que l’on pense, « la polygamie est un statut d’une minorité »<sup>638</sup> et n’est même pas dans la pensée de la femme : « la femme n’a pas l’instinct polygamique » pour évoluer en quiétude. L’homme a le devoir de l’épargner de cela. Aujourd’hui, on répète à satiété que les femmes constituent le moteur de la société et du changement : « La gestion globale de la société passe par la gestion de sa composante démographique, dont le terrain d’exploitation est le corps et l’esprit des femmes. »<sup>639</sup>

La Banque Mondiale vient adapter son action à l’évidence selon laquelle la femme a sa place dans la société : « Si nous investissons dans les femmes, nous sommes gagnants, beaucoup plus que si nous investissons dans les hommes »<sup>640</sup> En Afrique subsaharienne, toujours selon les enquêtes de la Banque Mondiale, 60 à 70% de la production agricole serait le fait des femmes. L’éducation des femmes est le facteur décisif de la santé, bien avant l’accès d’eau potable, et la santé de base. Ce sont elles qui reconstruisent les familles disloquées. En effet, l’homme est contraint de prendre ses responsabilités dans le développement du foyer ; sa participation est vitale pour la survie de la famille elle-même. Il doit jouer son rôle et sa part, et sa place est irremplaçable dans la vie du couple. Quand on pense aux qualités qu’on souhaiterait voir chez une mère, les premiers mots qui surgissent dans notre pensée sont par exemple : la douceur, la tendresse et la consolation. Cependant, lorsqu’on désire dresser la liste des qualités qu’on désire découvrir chez un père de famille, on n’hésite pas à les classer en premier lieu selon cet ordre : la force, l’autorité et la protection qui expriment la sécurité.

<sup>638</sup> Matond Kua N’zambi, *Femmes de Foi et d’Amour*, St Paul Afrique, 1993, p : 22

<sup>639</sup> Environnement africain n° 39-40- Vol. X, 3-4 ENDA, Dakar, 1997.

<sup>640</sup> Environnement africain, n°39-40-Vol X, 36-4 ENDA, Dakar, 1997.

Dans l'histoire de l'Eglise Catholique Romaine, par exemple, lorsqu'on se réfère à l'histoire du peuple juif, le patriarche Joseph, l'un des fils de Jacob, devenu intendant de Pharaon, sauva son peuple tout entier de la famine par ses qualités de père de famille prévoyant. Plus loin, un autre Saint Joseph, intendant de Dieu et placé chef de famille de la Sainte famille de Nazareth, mena sa famille également en Egypte pour sauver l'enfant Jésus des mains d'Hérode. Ces deux personnages bibliques ont su protéger leur famille. Dans la religion catholique toujours, les fidèles professent dans le *Credo* le « Père Tout-Puissant ». Toutes ces constats consistent à prouver que l'homme mâle depuis les origines a été assigné à protéger, nourrir et à sécuriser sa famille par la force dont il est doté naturellement. Cette force dans la famille, qui ne doit pas avoir de connotation négative à travers l'expérience de la paternité, ne doit pas être brutale ou écrasante. Le père doit pouvoir toujours l'exercer pour protéger et délivrer : il doit pouvoir protéger tout d'abord par l'éducation rigoureuse et intelligente qu'il donne à ses enfants. Par conséquent les enfants sont dans moins de problèmes de délinquance : « Celui qui aime son fils le frappera souvent. Plus tard, ce fils sera sa joie. Celui qui élève bien son fils en sera satisfait. Il sera fier de lui parmi les gens qu'il connaît. Celui qui instruit son fils rendra ses ennemis jaloux et il dansera de joie devant ses amis. »<sup>641</sup> Georgette Tomédé, dans son unique roman, nous montre du doigt cette protection qui revient à l'homme dans le foyer pour un futur meilleur et pour éviter le naufrage du mariage. Il exprime cela en ces termes :

c'est de respecter l'Eternel, en prenant bien soin d'Eve, en la protégeant comme le Créateur l'avait voulu, si vraiment ils étaient toujours ensemble, le serpent originel n'aurait pas assailli Eve, et ne pourra pas la conduire au péché, puisque l'union fait la force, et l'éternel enfer n'existerait pas pour l'homme.<sup>642</sup>

C'est parce que l'homme n'a pas joué son rôle que le monde est devenu le chaos de nos jours. Le père a également un grand rôle à exercer. Il intervient dans la croissance humaine à tous les niveaux : c'est à lui qu'il incombe de nourrir sa famille, de s'en occuper d'abord financièrement et à travers son travail. Le code ivoirien du mariage l'a établi clairement en l'article 58 ; comme nous l'avons déjà signifié, Saint Joseph fut le père non seulement adoptif de Jésus, mais encore son père nourricier, le père putatif. Et dans *Eve et l'Enfer*, nous voyons bien Gavé, le père de famille, se souciant de sa femme et de ses petits-enfants et ne se ménageant pas pour aller pécher et nourrir sa maisonnée : « Gavé courut à la pêche, à la rivière juste derrière la maison, pour ramener du poisson frais, tandis que la grand-

<sup>641</sup> La Bible, Siracide, 30, 1-3.

<sup>642</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 157.

mère s'affairait à la cuisine ».<sup>643</sup> Toujours dans *Eve et l'Enfer*, on découvre un courtisan de Miéva qui se préoccupe aussi de nourrir avec galanterie son rejeton, que seule la mère gardait en attendant de les récupérer en temps voulu : « Mahoussi passait à chaque fin du mois pour lui donner de quoi nourrir son bébé qui croissait normalement et joyeusement ».<sup>644</sup> Donc, par tradition, est dévolu au père le rôle irremplaçable de faire grandir son enfant dans le foyer. Dans ce cas, l'autorité du père est mentionnée comme un moyen très efficace, et en latin, le mot « autorité vient du substantif *auctoritas* ; avoir autorité sur quelqu'un signifie exactement le faire grandir. Le père a un devoir, un rôle de premier plan dans l'éducation des enfants. L'absence de cette autorité crée une carence indéniable dans la vie de l'enfant et surtout de l'adolescent.

Mariama Bâ n'a pas manqué de le stigmatiser à travers la conduite des douze enfants de Ramatoulaye abandonnée par Modou le père ; désormais, elle doit faire face difficilement, toute seule, à leur éducation qui prend naturellement un coup : ses filles adolescentes ont commencé à fumer, contrairement à l'éducation traditionnelle ; une autre, tombe enceinte sans le mariage coutumier et toujours à l'encontre de la tradition. Tout cela est la conséquence de la désertion du foyer de leur père Modou. Ramatoulaye se lamente beaucoup de leur mauvais comportement :

Mes grands enfants me causent des soucis : l'autre nuit, j'avais surpris le trio (comme on les appelle familièrement) Arame, Yacine et Dieynaba, en train de fumer dans la chambre. Tout, dans l'attitude, dénonçait l'habitude : la façon de coincer la cigarette entre les doigts, de l'élever gracieusement à la hauteur des lèvres, de la humer en connaisseuses. Les narines frémissaient et laissaient échapper la fumée. Et ces demoiselles aspiraient, expiraient tout en récitant les leçons, tout en rédigeant les devoirs. Elles savouraient leur plaisir goulûment, derrière la porte close, car j'essaie de respecter, le plus possible, leur intimité.<sup>645</sup>

Déjà, dans la maison de Ramatoulaye sans son mari le père de famille, on voit combien il y a de défaillances comportementales agressant la morale et l'éthique, et beaucoup de la complaisance qui s'y installe, ce que son grand-père n'admettait pas chez lui, à la maison, quand elle était jeune ; on ne recevait pas de garçon, alors que Ramatoulaye admettait de recevoir des garçons :

Etais-je responsable d'avoir donné un peu de liberté à mes filles ? Moi, je laissais mes filles sortir de temps en temps. Elles allaient au cinéma, sans ma compagnie ;

<sup>643</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 178.

<sup>644</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>645</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 111.

elles recevaient copines et copains. Des arguments justifiaient mon comportement : à un certain âge, irrémédiablement, le garçon ou la fille s'ouvre au sentiment de l'amour. Je souhaitais que mes filles en fassent sainement la découverte, sans sentiment de culpabilité, sans cachotterie, sans avilissement. J'essayais de pénétrer leurs relations ; je créais un climat propice au bon maintien et à la confidence.

Et voilà que de leurs fréquentations, elles ont acquis l'habitude de fumer. Et je ne savais rien, moi qui voulais tout régenter. La sagesse de ma grand-mère me revenait encore à l'esprit : « On a beau nourrir un ventre, il se garnit quand même à votre insu ».<sup>646</sup>

Souvent, trop d'affection de la part des femmes, et surtout des mères-poules, peut créer des désagréments au niveau des enfants ; la présence d'Adannou dans la maison de son frère aîné Mahougnon se justifiait par sa masculinité dans l'éducation des enfants de ce dernier, qui résidait loin de sa famille. Il pouvait valablement jouer le rôle de père auprès de ses neveux et nièces.

C'était la première femme de Mahougnon, l'aîné d'Adannou qui résidait en Europe à la quête du bonheur financier. Il était installé là bien avant les indépendances de l'Afrique, et gagnait fructueusement sa vie en travaillant honnêtement en tant que technicien de surface. Il expatriait presque tout son gain vers sa famille pour leur survie. Tous les ans, il repartait ragaillardi. Il justifiait la présence de son jeune frère chez lui, à cause du suivi de l'éducation de ses enfants ; il fallait une présence mâle pour compenser son absence.<sup>647</sup>

En somme, le père donne le sens des valeurs, du prix des choses, il établit par sa rigueur une structure intérieure chez l'enfant, la capacité de décision et d'autonomie, du sens de la vérité et du bien, de l'effort. Pour grandir, les jeunes ont besoin inévitablement de repères, de limites, d'exigences et d'interdits, comme aussi de confiance, d'appui, et d'expérience. Ils ont besoin de la paix véritable qui calme les révoltes, ils ont besoin d'autorité et de sécurité.

Malheureusement, nous sommes actuellement dans un système éducatif qui tend à bannir tout repère. L'enfant grandit trop souvent comme une herbe folle, d'où ce cortège d'insécurité, de perte du sens, d'impossibilité à s'engager, alors que ce qui le structure profondément, c'est une certaine exigence paternelle qui sécurise et protège tout à la fois. L'autorité que le père exerce sur son enfant est en effet coordonnée à sa croissance. Il ne s'agit pas de commander, il est capital de comprendre cela. Le fondement de l'autorité ne réside pas dans le pouvoir, mais bien dans le don de soi. S'il est bien vrai que le père a

<sup>646</sup> Mariama Bâ, *ibid.*, p. 112.

<sup>647</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 97.

autorité sur son fils, ce n'est pas pour exercer un pouvoir ou une domination, mais plutôt pour se livrer entièrement pour lui et à lui. Ce don seul lui confère une autorité sur le fils.

Comment les enfants peuvent-ils alors être conscients que l'autorité paternelle réglerait leurs désordres si les pères désertent les foyers pour d'autres femmes, en dehors de leur mère ? Le seul gage pour l'unité dans le foyer demeure dans la fidélité et souvent, paradoxalement, il appartient à l'homme de l'établir. Nous avons assez répété cela, car la femme constitue déjà un être disponible pour le mariage. La frivolité de l'homme n'est plus non plus à démontrer dans notre travail. En réalité, comme le dit bien Mariama Bâ, la réussite du foyer dépend de l'homme plus qu'on ne le pense. S'il est stable, il maintient l'ordre en demeurant un repère dans la vie des enfants et même dans le silence, il est un pilier irremplaçable dans la mémoire de sa progéniture qui peut compter sur lui pour son devenir. Désormais, les enfants se rendent automatiquement compte qu'ils ont leur part de responsabilité à jouer au sein de leur famille et par ricochet, dans la société.

#### **IV. 3. La responsabilité des enfants dans la famille**

On a souvent ouï dire que l'on reconnaît un arbre à son fruit, ce qui signifie qu'un bon arbre donne toujours de bons fruits et qu'un mauvais ne peut produire que de désagréables fruits ; l'adage est d'autant plus vrai qu'on peut vérifier cela avec nos jeunes en pensant que les fautes de nos enfants proviennent de nos erreurs des adultes que nous sommes. On peut aussi ouïr dire « Tel père, tel fils », ou encore « Telle mère, telle fille », ou encore « La carpe n'engendre pas du poisson-chat ou du silure ». Toutes ces assertions confirment que les parents ont le devoir premier de se montrer exemplaires et modèles vis-à-vis de leurs enfants. Même si l'on n'y parvient pas, on doit toujours être à la quête constante du respect du droit chemin, et cet effort de déjà tendre vers la perfection est une leçon et un apprentissage pour sa descendance et son entourage ; cela constitue même la nomenclature de l'équilibre des apprenants qui sauront naturellement faire leur part dans le foyer qui les abrite.

Voici un exemple concret, vécu et qui a marqué profondément l'auditoire lors d'une soutenance de thèse en mathématique : un père de famille avait mis plus de vingt ans pour parvenir au bout de sa thèse. On lui demanda : « Mais cette thèse à quoi cela te servira, puisque tu es en fin de carrière, maintenant, dans l'enseignement ? » Il répondit : « Cela servira d'exemple de persévérance et d'endurance dans l'édification et l'éducation de mes enfants ». Et six mois après, à l'âge de soixante-quatre ans, on vient de le recruter dans la fonction publique à cause de la pénurie des enseignants dans cette matière.

Comme nous l'avons déjà dit, les parents sont éducateurs par essence, en tant que père et mère, ils doivent d'un commun accord s'entendre sur la discipline de la maison. Par discipline, il ne faut pas entendre seulement une punition. Fondamentalement, ce mot signifie « une instruction et une information liées à un certain ordre, à un certain cadre ». C'est pourquoi dans Proverbes 8 : 33 on dit : « Sentez la discipline », mais « Ecoutez la discipline et devenez sage ». Les enfants n'ont pas de choses extraordinaires à faire sinon d'être disciplinés. Ce mot en Hébreux 12 : 9 confirme : « Nous avons eu pour nous discipliner des pères qui étaient de notre chair, et nous les respectons. » Les parents qui ne disciplinent pas leurs enfants ne gagneront pas leur respect. De la même façon, les gouvernements qui permettent qu'on enfreigne la loi impunément n'acquièrent pas l'estime des citoyens. La discipline appliquée avec justice prouve d'ailleurs à l'enfant que ses parents l'aiment et s'intéressent à lui ; elle contribue à la paix du foyer car elle rapporte à ceux qu'elle a formés un fruit paisible, à savoir la justice. Les enfants désobéissants ou qui se conduisent mal sont des causes d'irritation dans un foyer. De plus, ils ne sont jamais vraiment heureux, et ils ne sont même pas contents d'eux-mêmes. « Châtie ton fils, et il te donnera du repos et procurera beaucoup de plaisir à ton âme » lit-on en Proverbe 29 : 17. L'enfant qui est corrigé sévèrement mais avec amour peut changer d'attitude et repartir d'un bon pied, et sa compagnie deviendra beaucoup plus agréable. En réalité, un enfant qui doit réussir est d'abord celui qui est bien élevé avant d'être formé et instruit et pour réussir tout cela, l'enfant mérite d'être élevé par ses deux parents.

Étrangement, nous nous rendons compte que tous les préceptes et conseils pour éléver un enfant se découvrent aisément dans le livre des Proverbes de la Sainte Bible et cela coïncide souvent avec l'éthique universelle. La religion liée au surnaturel et à l'irrationnel serait-elle effectivement un atout favorable pour l'épanouissement de la famille ?

## CHAPITRE V

### La place du surnaturel chez les romancières étudiées

#### V. 1. La notion de surnaturel

Parlant du surnaturel, nous rentrons effectivement dans le domaine de la religion, de l'irrationnel, de tout ce qui dépasse notre entendement et de tout ce que nous ne pouvons pas expliquer humainement : comment le monde est-il régi et par qui ? Pourquoi la mort frappe-t-elle tous les vivants ? Pourquoi tant d'innocents subissent-ils des souffrances incomprises, des souffrances sans aucun but, non nécessaires, entraînant parfois des morts sans raison ? Des onze romans étudiés, trois grandes conceptions de la religion apparaissent : l'Islam et ses principes chez Mariama Bâ, Mariama Ndoye, et quelques rares idées islamiques chez Fatou Keïta. Chez Régina Yaou, c'est le Catholicisme qui se superpose à l'Animisme, cela s'aperçoit également chez Myriam Warner Vieyra ; en revanche, ce catholicisme a une grande vastitude de sens chez Georgette Tomédé. Avançons pas à pas à travers les sinuosités des œuvres et voyons comment le surnaturel se profile et affiche une certaine religiosité des auteures à travers les personnages qu'elles campent dans le décor.

#### V. 2 Emanation du surnaturel dans les œuvres étudiées : le syncrétisme comme moyen de résolution des problèmes

Pour l'homme, d'une façon générale pour accepter certains systèmes et pour les comprendre, il a souvent recours à une certaine puissance au-dessus de lui, que divers peuples pour la déterminer, la nomment soit Dieu, Déo, God, Gott, Yawhé, Allah, Nzambé, Nyamien, Mahou, Oluwa, ainsi, la liste n'est pas exhaustive mais équivaut au nombre des vivants qui peuplent toute la terre. Toujours est-il que l'homme a recours à Lui lorsqu'il se sent surtout menacé. L'Afrique, dans le domaine religieux, spirituel et dans son fonctionnement social, est profondément marquée par la peur des forces invisibles, par l'immersion dans l'irrationnel. Selon bon nombre de peuples africains, le monde qui nous entoure est dominé par des entités, des forces invisibles mal définies auxquelles l'homme doit se soumettre. Elles représentent une réelle menace permanente, source de peur et d'angoisse et sentiments d'insécurité au quotidien. Il a donc recours aux forces mystiques, à leur clémence par certaines pratiques.

### V. 3. La pratique du fétichisme chez Yaou Régina : le culte de la réalité des mânes et des ancêtres.

Ce sentiment de peur, nous l'avons vu s'intensifier à travers le comportement du vieux Mensah au sujet de l'héritage laissé par son fils Koffi Mensah, source de querelle entre sa famille et la veuve Affiba et ses enfants. Le vieux craignait le châtiment des mânes de ses ancêtres parce qu'il a failli à leurs coutumes :

Ismaël, je voudrais tant dire à Affiba qu'elle a raison et qu'après mûre réflexion, je crois que je suis disposé à envisager le partage, mais je n'ose pas.

- Tu n'oses pas, papa, pourquoi ? Dit Ismaël stupéfait.

- J'ai peur Ismaël, vraiment peur. Toi qui viens du Nord, tu ne sais pas ce que représentent les morts chez les Akans, sinon tu ne me poserais pas cette question.

Je ne peux pas impunément revenir sur une décision que j'ai prise devant mes ancêtres ; j'ai juré sur la tombe de notre premier grand chef que je prendrais à Affiba l'héritage ou que je mourrais. C'est aussi aux morts de ma famille que j'ai demandé de châtier Affiba.<sup>648</sup>

En effet, le châtiment avait eu lieu, Affiba et ses enfants avaient été victimes d'un accident grave et mortel. Ses parents dans cette approche des choses de l'irrationnel, sous l'emprise de l'incertitude de l'avenir de leur fille entre la vie et la mort vont prendre des dispositions pour la sauver. Bien que le père d'Affiba pratique le catholicisme, il n'hésitera pas à avoir recours au fétichisme :

Quittant sa femme avec regret, Ezan reprit le chemin de Bassam. Il se devait d'aller rencontrer ses frères. Avec eux, il discuterait de ce qu'il avait lieu de faire. Bien qu'infirmier, Ezan n'avait pas un esprit cartésien ; pour lui, l'homme n'était pas seulement un corps ; il avait aussi une âme sur laquelle on pouvait agir.<sup>649</sup>

Tous les parents d'Affiba étaient bien décidés à sauver la vie de leur fille et de ses enfants quel que soit le prix à payer. Tante Yaba toujours en bonne grâce et parfaite entente avec ses nièces Affiba et Manzan, n'est pas restée sans action de sauvetage : elle sera celle qui détectera les responsables de l'accident à travers les consultations occultes qui exigeront des précautions à prendre dans l'immédiat. Ezan sera gêné dans cette pratique, mais s'y sentira obligé, à cause de la peur de perdre sa fille et ses petits-enfants :

<sup>648</sup> Regina Yaou, *Le prix de la révolte*, op. cit. , p. 203.

<sup>649</sup> *Ibid.*, p. 125.

Mon mari, dit Yaba, tu devines aisément que ce qui arrive à Affiba n'est pas le fait du hasard ! Et cela, je l'ai su dès que j'ai été informée de l'accident.

- Absolument, ma femme, absolument. Ce n'est pas le fait du hasard. Une femme qui conduit depuis de longues années et n'affectionne pas la vitesse peut-elle être victime d'un tel accident ?

Comment Tante Yaba a su que l'accident n'était pas naturel ? Assurément elle n'hésite pas à consulter les divinités, c'est d'ailleurs l'une des raisons pour laquelle sa sœur aînée ne la porte pas dans le cœur. Nous savons combien elle aime sa nièce Affiba, elle passera partout pour sauver sa nièce :

- J'ai été voir. Il se trouve que ce sont les Mensah qui ont fait le coup. Mais là n'est pas ma préoccupation, on aura toujours le temps de régler cela avec eux. Il faut faire des sacrifices si on veut qu'Affiba échappe à la mort.

- Ah ? Fit Ezan.

Après avoir détecté les coupables selon Tante Yaba la peur dans l'âme, il faudrait vite s'adonner aux offrandes et sacrifices pour sauver Affiba :

- Oui, mon mari, fit Yaba lèvres pincées. Un bœuf et un bélier. Il faut les offrir vivants. Ne t'inquiète pas, je peux t'aider à payer.

- Là n'est pas le problème, je me demandais à qui on pourrait les donner sans prêter à commérages, répondit Ezan. J'ai de côté un peu d'argent mais je peux m'endetter si ces sacrifices peuvent aider ma fille à revenir à la *vie*.

Tante Yaba se préoccupait comme si Affiba était sa propre fille exprimant ainsi la véracité des liens de famille et la solidarité légendaire africaine. Elle est prête à laisser sa peau pour sauver sa nièce :

- Ezan, mon mari, tu ne me fais pas confiance ? Demanda Yaba.

- Si mais...

- Mais quoi ? L'interrompit-elle. Affiba est entre la vie et la mort et tu te préoccupes du qu'en-dira-t-on ? Laisse-moi faire. Tout ce que je te demande, c'est d'aller à l'abattoir, dès demain et essayer d'obtenir ces bêtes à bon prix. Voilà ce que je t'avais promis (Yaba sortit de son sac une liasse de billets). Il y a là cent mille francs.

- Yaba, tu ne devrais pas, c'est trop, protesta Ezan.

- Mon mari, un enfant n'a pas de prix. D'ailleurs pour Affiba, je peux me défaire de tout ce que je possède. J'aurais pu t'en donner plus, mais je viens d'acheter de la marchandise et il ne me reste plus grand-chose. Ne me remercie surtout pas, c'est mon devoir de mère.<sup>650</sup>

Bien que la mère d'Affiba demeure une chrétienne convaincue en égrenant sans cesse son chapelet, tout son entourage ne l'est pas, à commencer par sa fille Affiba qui ne considère pas cette pratique comme une fin en soi au niveau de la protection dans la vie, dans sa victoire : dans son cas présent, les ancêtres comme la présence de Dieu constituent une force inévitable : le syncrétisme est plutôt vu ici dans le contexte africain comme le seul moyen de lutte et de protection contre les forces du mal. Affiba après la réconciliation avec sa belle-famille acceptera de se soumettre à certaines pratiques traditionnelles telles, le breuvage de vérité et celui de la purification. Elle ne manquera pas son devoir de reconnaissance envers ses ancêtres qui l'ont sauvée pendant son accident c'est pourquoi pour remercier son Bon Dieu et ses ancêtres, elle usera de la boisson qu'elle versera :

Tu ne viens pas dormir, ma chérie ?

- Si, mais j'ai un petit devoir à accomplir avant. Je dois, en ce jour anniversaire, renouveler ma gratitude au Bon Dieu et à mes ancêtres.

En disant cela, Affiba sortit. Dans la nuit peuplée de petits bruits et de senteurs, elle avançait lentement. Arrivée au milieu de la cour, elle s'agenouilla et, penchant le petit verre de liqueur qu'elle avait dissimulé dans la paume de sa main tout à l'heure en parlant à son mari, commença sa prière ; prière que le vent plein de bonne volonté, emportait par bribes vers ceux à qui elle était destinée, tandis que la terre, avide, avalait les gouttes qu'on lui confiait pour les ancêtres.

Affiba, enfin libérée, leva les bras vers le ciel étoilé ; comme pour en recevoir un prix, le prix de la révolte qui faillit lui coûter la vie.<sup>651</sup>

A travers cette conception religieuse, les éléments matériels de la nature tels, la terre, le vent, le ciel, l'eau et la boisson sont nommés comme des éléments intermédiaires visibles, entre l'invisible et les êtres humains. Par conséquent, ils sont vénérés compte tenu de leurs bienfaits, et craints à cause du mal qu'ils pouvaient aussi manifester. Cette bivalente pratique de mélanger le Christianisme et l'Animisme n'est pas l'apanage des seuls chrétiens. L'Islam en tant qu'une entité religieuse et croyance en un seul Dieu est aussi entaché dans son unicité avec l'amalgame usité par ses adeptes. Si Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* demeure

<sup>650</sup> *Ibid.*, p. 126

<sup>651</sup> *Ibid.*, p. 239.

fidèle dans sa foi en égrenant son chapelet seulement avec ardeur pour se maintenir debout dans son mal, ce ne serait pas le cas dans *Comme le bon pain* de Mariama Ndoye.

#### V. 4. Le syncrétisme au sein de l'Islam ou le maraboutage chez Mariama Ndoye

Sissi-Bigué, l'une des protagonistes principales, n'a pas hésité à avoir recours au maraboutage pour régler ses problèmes de mariage où elle découvre une rivale cherchant à lui arracher son mari. Elle va s'expatrier pour aller à la rencontre d'un marabout accompagnée de sa tante Coura pour remettre les choses sur les rails :

Le mois suivant, je m'étais rendue avec ma tante au Niger pour « attacher mon pagne », entendez me prémunir contre les attaques de mes ennemis.<sup>652</sup>

Dans ce contexte, on ne lésine pas sur les moyens pour réussir sa vie, bien que Sissi et sa Tante Coura ne désirent pas la mort de Ndoumbé, sa rivale, qui succombera après son accouchement. Ce serait du moins le désir du vieux Amdallaye qui avait usé des moyens ésotériques :

Vieux Amdallaye, traça avec l'index et le majeur des figures ésotériques, les effaça à maintes reprises pour en tracer d'autres. Il comptait de temps en temps des cases et poussait un rire guttural qui nous glaçait. Alors seulement il se racla la gorge :

- J'ai vu deux femmes successivement enceintes du même homme.
- L'une verra son enfant l'autre pas.
- Elles sont en bataille. La plus forte l'emportera.<sup>653</sup>

En réalité, c'était un présage, les choses se passeront ainsi, Sissi plus tard retrouvera son mari qui l'épousera avec le régime monogamique, et elle aura des enfants.

En effet, le problème du maraboutage fait partie intégrante de la vie sociale musulmane, l'Africain ordinaire cherche toujours refuge auprès des forces tutélaires. Il est vraiment connu par exemple que les hauts fonctionnaires sentant un remaniement ministériel, font antichambre chez les grands marabouts dont leurs clientèles proviennent de toutes les couches. Les femmes ne sont pas de reste et les meilleures d'ailleurs : La plupart des protagonistes féminines aspirent généralement presqu'elles toutes, à résoudre un problème

<sup>652</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit., p. 63.

<sup>653</sup> *Ibid.*, p. 65.

de cœur par ce moyen-là. Il arrive souvent de prospecter le mariage avec un homme hésitant à l'engagement ou encore de solliciter le marabout pour ramener de gré ou de force un mari volage par des philtres d'amour et des potions magiques. Mais souvent, l'utilisation de ces charmes peuvent produire des effets contraires mêmes nuisibles concernant l'envoûté. Beaucoup d'hommes sont devenus des ivrognes, inactifs et n'ont plus de volonté personnelle sous l'effet de la magie. Admettons aussi que les femmes qui s'adonnent à ses consultations ne sont pas non plus à l'abri de la sorcellerie, un paradigme aussi important dans la vie du peuple africain et les écrivaines dénoncent cela comme étant néfaste dans le développement de l'espace noir. La sorcellerie demeure un véritable frein pour l'émancipation de la jeunesse, sa pratique provient de la jalousie qu'on n'arrive pas toujours à comprendre : dans *Eve et l'Enfer*, l'auteure stigmatise longuement cela :

Oh ! Jalousie exaltée, dans notre monde ! Elle vient s'échoir dans les actions manifestes de la sorcellerie. Elle marche sur vous sans aucune logique, sans aucune justification. Elle vous surprend d'une façon incompréhensible. On ne peut pas expliquer ce mal incandescent qui, souvent, est la manifestation de gens insoupçonnables. Elle vient s'agripper à tout votre être dans le but de vous détruire inexorablement.<sup>654</sup>

Par ailleurs, elle démontre comment cela nuit au développement et empêche l'émergence de la jeunesse en cette expression :

Beaucoup de nos cadres ne reviennent plus au village parce qu'ils deviennent des victimes innocentes de ce phénomène qui perdure. D'autres deviennent fous ou encore ils sont réduits à des infortunés ne comprenant plus le sens de leur vie, des traîne-misère.<sup>655</sup>

Ainsi, on peut noter qu'au départ, toute religion prône officiellement l'amour, mais cela n'empêche pas de pratiquer le contraire : avoir recours au maraboutage, ce que l'Islam déconseille à ses fidèles, au fétichisme et vaudouisme, ce que le Christianisme décrie chez ses adeptes et ouailles. Nulle religion ouvertement ne peut prescrire la mort du prochain ou sa destruction. Au contraire, c'est la charité qui demeure le leitmotiv de toute religion. Par conséquent, cette pratique ne confesse aucune religion, mais plutôt la dénaturation.

---

<sup>654</sup> Houévi Georgette Tomédé *Eve et l'Enfer*, Abidjan, E.N.S., 2010, p.140.

<sup>655</sup> *Ibid.*, p. 100.

## **V. 5. La conscience de la pratique d'un Dieu Unique chez Mariama Bâ et Georgette Tomèdé**

Sans janotismes, nous pouvons affirmer que l'idéologie religieuse des auteures soutient souvent le syncrétisme, que cela soit du côté chrétien ou du côté islamique. Hormis Mariama Bâ qui fait figure de celle qui s'accroche au Dieu unique sans autre mélange de pratique, Ramatoulaye l'incarne dans sa pratique en s'attachant à égrener son chapelet et à l'adoration de son Dieu Unique, bien qu'elle soit assaillie par la douleur d'avoir perdu un être cher. Georgette Tomèdé sera certainement celle qui décrit avec véhémence la religion catholique comme une réalité et une rencontre personnelle avec un Être supérieur qu'elle nomme Dieu. La vision de la religion chez Georgette Tomèdé semble particulière avec son unique roman *Eve et l'Enfer*. Ici, le catholicisme est perçu comme une fin en soi, et est idéalisé. Rappelons-nous que l'histoire du roman s'ouvre évidemment sur la narratrice qui priaît son Dieu l'implorant de sa protection durant son voyage. D'un autre côté, Miéva la protagoniste principale qui a reçu un appel de Dieu pour se mettre à son service, comme cela se passe d'habitude dans la doctrine de la religion catholique, verra son appel inassouvi et nous verrons tous les déboires de la vie de Miéva, bien que la faute ne provienne pas d'elle mais de ses parents et surtout d'un garçon malveillant qui l'engrossa. Elle payera cela de sa vie.

L'importance et la place de Dieu au sein de la communauté est primordiale. Dieu est l'Alpha et l'Oméga, par conséquent Il a la primauté en toute chose. Ne pas tenir compte de cette réalité entraîne inévitablement des conséquences fâcheuses. Ainsi s'explique la vie de Miéva. Si elle a subi un si lourd et négatif tribut dans sa vie ce n'est pas pour démontrer qu'elle a été punie autrement, mais plutôt c'est pour démontrer l'importance de celui dont elle a reçu l'appel, et un appel divin ne peut pas ne pas laisser de trace quel que soit la réponse. Cependant, selon la description et compréhension de ce Dieu et selon les adeptes, Il est omnipuissant, omnipotent, omniscient, mais surtout ce qui Le caractérise c'est sa grande Miséricorde. C'est ainsi sans doute que Georgette Tomèdé accueille ce Dieu. Toujours d'après le personnage de Miéva, le jour où celle-ci agonise, elle recevra un sacrement de réconciliation, un sacrement de purification qui la conduira directement dans la maison de Dieu le Père après la mort. Et c'est d'ailleurs ce que sa fille Shèva exprimait à son frère Fèmi en lui affirmant que là-bas il n'y aurait plus de maux ni de douleurs et que la vie et le bonheur s'embrassent :

Sois un homme Fèmi ! Regarde-moi, je ne pleure pas ; fais comme moi, mon chou ? Elle tapota sur sa joue. Rassure-toi, maman vit à présent, car tout compte fait elle a rencontré Jésus. Elle est en paix maintenant, loin de tout accablement.<sup>656</sup>

Or dans la doctrine du catholicisme, on peut passer par le purgatoire, un lieu d'expiation temporaire, ou encore dans l'Enfer, un lieu de pénitence éternelle, sans espoir. Ce n'est pas le cas ici où Miéva sera condamnée définitivement. Au contraire, elle a eu la clémence d'un Dieu miséricordieux, un Dieu dont les actes paraissent irréversibles en ce sens qu'il est prédit que lorsqu'un homme marche dans le mal, il rencontrera inévitablement le mal, car le Dieu décrit dans *Eve et l'Enfer* apparaît également comme un Dieu véridique qui ne peut pas mentir, et on ne peut pas mentir sur son compte sans que cela ne soit pas sans incommodité.

Dans les enseignements du catéchisme, le serpent aurait signifié à l'homme et à la femme placés dans le jardin édénique que Dieu leur avait menti et que lui en d'autres termes pouvait faire leur bonheur. Automatiquement, toutes les conséquences négatives, les catastrophes, les guerres, les fratricides justifient leur existence, comme pour montrer aux hommes que le menteur n'est pas celui qu'on pense, c'est-à-dire Dieu, mais plutôt le serpent qui représente le diable. Depuis ce jour, le bonheur a disparu du monde qui s'est installé dans une situation chaotique et apocalyptique, et on ne retrouve ce bonheur qu'avec Dieu seul. Les parents de Miéva vont l'expérimenter et vont adhérer à Dieu pour toujours, depuis leur conversion au catholicisme. Pour eux, avec Dieu seul on peut tout réussir et vivre en paix, car Il est la solution à tous les problèmes des hommes. C'est ce qu'ils exprimaient à leur fille Miéva qui désormais s'embourbait dans une vie polygamique désastreuse :

Un foyer polygamique est un bourbier ma fille ! Je ne cesse de te le répéter.

Non ! Tu ne repartiras point, tu demeureras ici. Abandonne-toi à Dieu : Lui seul suffit. Celui qui possède vraiment Dieu a tout par excellence et tu peux composer avec tes ennemis sans rien craindre, car ton créateur te protège. Quand tu aimes, tu peux tout faire. Ouvre les yeux et vois donc Miéva ! Que tes yeux se dessillent et contemplent les merveilles de Dieu, remercie-Le déjà pour tout ce qu'il t'a fait !

Shèva est devenue médecin, Naki et Taki de grands fonctionnaires internationaux.

Maintenant que veux-tu de plus ? Reste avec nous et cette fois-ci, tu laisseras Dieu conduire ton navire, qu'Il soit le seul capitaine.<sup>657</sup>

En effet, avec le concours de Dieu, les parents de Miéva ont pu élever les enfants de cette dernière pour aboutir à une fin heureuse. Pour eux, dans tous les domaines lorsque Dieu n'est

<sup>656</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 196.

<sup>657</sup> Georgette Houévi Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 181.

pas impliqué dans la vie de l'homme, peine perdue pour toute entreprise humaine. L'éducation même doit être confiée à Dieu et la réussite même du foyer provient également de Dieu. C'est ce sens que l'auteure de *Eve et l'Enfer* attribue à Dieu, pour reprendre en écho, avec la doctrine catholique romaine, l'expression Alpha et l'Oméga qui caractérise leur Dieu. Mais l'on pensera sans doute que ce Dieu, s'Il est si bon, si merveilleux, si puissant et de surcroît si miséricordieux, pourquoi alors permettrait-Il les souffrances, la misère et enfin la mort qui condamne tout le monde du plus innocent au plus coupable, dans l'existence humaine ? Pour explication, on ne peut pas mentir sur son compte. De ces tourments, Il n'a même pas épargné son Fils unique, le Saint des Saints selon les adeptes chrétiens ; la mort même a été son lot. Dans cette espèce de choses, la mort aura une autre signification privilégiée et particulière dans les œuvres que nous avons explorées.

## CHAPITRE VI

### Sens pluriel de la mort et de la souffrance

#### VI. 1. La mort instrument correctionnel

A travers toutes nos investigations dans l'étude de nos œuvres, le thème de la mort apparaît d'une manière capitale dans l'écriture romanesque explorée. Nos auteures, sans exception, affectionnent l'usage de ce système, bien que sa présence engendre les plus grandes émotions dans la vie d'un être humain, pour ne pas parler de la désolation qu'elle imprime sur la société qui la subit et cela même au niveau des animaux chez qui la peine de mourir est ressentie. Cependant, la mort apparaît comme un indice positif en ce sens qu'elle attire l'attention des humains par rapport à la justice : la mort semble être un instrument justicier.

Dans *Une si longue lettre*, dès la deuxième page, on annonce la mort de Modou, le père de famille qui avait été un sujet de fugue, d'une évasion. Cette mort apparaît comme le verdict d'une sentence, d'une punition bien méritée, compte tenu de son comportement d'irresponsable envers toute sa famille qu'il abandonna sans regret :

Des découvertes expliquent crûment une conduite. Je mesure, avec effroi, l'ampleur de la trahison de Modou. L'abandon de sa première famille (mes enfants et moi) était conforme à un nouveau choix de vie. Il nous rejetait. Il orientait son avenir sans tenir compte de notre existence.<sup>658</sup>

La mort de Modou est une mort complètement physique, mais il y a une autre mort d'ordre moral qui frappe les antagonistes de Mariama Bâ. Cette mort est repérée auprès de Mawdo Bâ dont les maux prennent leur source dans la tourmente que lui-même avait occasionnée en épousant une jeune fille que sa mère lui a imposée de force et avait élevée par elle-même. :

Mawdo ? Que ne disait-il pas ? Je suis déboussolé. On ne change pas les habitudes d'un homme fait. Je cherche chemises et pantalons aux anciennes places et ne tâte que du vide.

---

<sup>658</sup>Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 19.

Ces deux cas de mort constituent le salaire du péché, l’expiation, la punition et la rétribution du méchant. Une troisième mort chez Mariama Bâ, toujours venant de la tourmente morale, mais dont les victimes sont soumises du fait de la méchanceté des autres : le cas de Jacqueline l’Ivoirienne, que son mari négligeait en courant d’autres Sénégalaises. Elle se retrouva dans un centre psychiatrique où elle mourait à petit feu :

Jacqueline pleurait, Samba Diack « noçait ». Jacqueline maigrissait, Samba Diack « noçait » toujours. Et un jour, Jacqueline se plaignit d’avoir une boule gênante dans la poitrine, sous le sein gauche ; elle disait avoir l’impression d’être pénétrée là par une pointe qui fouillait la chair jusqu’au dos. Elle geignait.<sup>659</sup>

Cette douleur de Jacqueline est purement la déprime et les soucis qui peuvent éventuellement entraîner la mort physique. Cette mort physique qui résulte de la méchanceté des hommes survient souvent chez les personnages de Mariama Bâ d’une façon subite, parfois violente. Déprimée, Mireille de La Vallée finit par tuer elle-même Gorki son unique fils avec un poison violent ; elle va tenter aussi de tuer son mari en le poignardant :

- Le « Gnouloule Khessoule ! » n’a pas de place dans ce monde.  
-Monde de salauds ! Monde de menteurs ! Toi, mon petit, tu vas le quitter !  
Gnouloule Khessoule !

Elle fit fondre des dizaines de comprimés dans l’eau d’une tasse, et profita du cri du petit pour vider dans sa gorge le nocif breuvage.<sup>660</sup>

Cette scène d’empoisonnement s’observe également chez Myriam Warner-Vieyra dans Juletane. Juletane dans sa posture démentielle, va empoisonner les enfants de sa rivale Awa :

J’avais pris le flacon dans l’intention d’absorber quelques gouttes, comme je le faisais parfois pour avoir une nuit calme. Je le retrouvai vide, dans la poche de ma robe, le lendemain de la mort des enfants.<sup>661</sup>

Finalement, Mamadou connaîtra un accident de la route qui le conduira à une mort violente. Juletane mourra quant à elle, petit à petit. Une mort qui la délivrera de toute mauvaise situation ici-bas dont elle a été victime. N’oublions pas qu’elle n’a pas manqué de punir une autre rivale en lui infligeant plus que la mort, une correction qui satisfaisait son cœur en versant de l’huile bien chauffée sur son corps et surtout sur son visage :

<sup>659</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>660</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit. , p. 224.

<sup>661</sup> Myriam Warner-Vieyra, *Juletane*, op. cit., p. 133.

Après avoir imaginé l’assassinat sanglant de Ndèye en regardant le couteau, je saisissais la première idée qui surgit de mon cerveau en ébullition. Je versai un litre d’huile dans une casserole et la fis chauffer. Ma première idée de vengeance concernait la vie de Ndèye. Tout compte fait, il valait mieux qu’elle vive défigurée. Que toute sa vie, elle puisse repenser au mal qu’elle m’avait fait.<sup>662</sup>

La mort joue ainsi le rôle de justicier qui frappe durement les rebelles ou les proches, causant des ennuis aux autres qui sont des fauteurs de troubles dans les foyers ou dans la société. Avec Fatou Keïta, elle se servira de la mort de la petite Noura de Fanta pour donner raison à la précarité du système de l’excision tomber dans l’obsolescence à travers son roman *Rebelle* :

La nouvelle avait paru dans les journaux. Toute la presse s’en était fait l’écho, la presse à sensation notamment, friande de ce genre d’information. Fanta avait été arrêtée, ainsi que son mari. La petite Noura était morte d’une hémorragie dans les souffrances les plus atroces.<sup>663</sup>

La première signification qu’on tente de trouver à la mort est indubitablement la cessation de tout acte sur terre, la limitation de toute la puissance humaine sur qui que ce soit et sur quoi que ce soit. La mort domine toute la créature humaine et même les espèces végétale et animale non pensante ; elle permet à l’homme de jauger son caractère temporel et sa limitation dans ses agissements où tout est évanescents. Ici, à travers l’écriture romanesque que nous étudions, la mort trouve une explication comme un système conséquent des mauvais comportements des protagonistes eux-mêmes réagissant sur leurs proches à tort ou à raison. Elle est donc admise comme une arme justicière qui peut mettre fin aux conflits humains et faire comprendre aux uns et aux autres que rien ne sert de narguer le prochain. Tous, nous sommes soumis à la mort, issue inévitable. C’est un avertissement qui nous rappelle la finitude de l’homme. Ce phénomène de la mort est sans nul doute l’indice de souffrance extrême qui puisse advenir dans la vie de quelqu’un, parce qu’elle est le seul moyen qui met l’homme face à la précarité et à la fragilité de sa vie.

A travers les lignes de *Eve et l’Enfer*, nous découvrons aussi que la mort est synonyme de vengeance et souvent une punition conséquente du mauvais comportement. Kaï, l’une des femmes d’Adannou serait morte empoisonnée à cause de sa trahison envers son ex-mari Sieur Kally :

---

<sup>662</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>663</sup> Fatou Keïta, *Rebelle*, op. cit., p. 126.

On demanda continuellement à Adannou de relater les circonstances dans lesquelles la mort était survenue. Il prit mille fois la parole et signala la présence mystique de Sieur Kally qui l'aurait empoisonnée. On crut commodément, car ce dernier avait toujours promis la vengeance.<sup>664</sup>

Ailleurs, c'est l'héroïne Miéva qui trouvera la mort à cause de son entêtement à l'endroit de sa rivale Rissi qui lui propose, par solidarité féminine, de l'épargner de la mort si elle quittait la maison de son mari, parce que tout lui revenait de droit en tant qu'épouse légale :

Chère rivale, je veux bien t'épargner du malheureux verdict qui pourra se prononcer à ton endroit, tu n'es qu'une victime innocente de la société phallocratique ; nous appartenons toutes à la gent féminine, et je ne voudrais pas que tu périsse, mais à une seule condition, que tu déguerpisses de la maison de mon mari, parce qu'elle me revient de droit et je suis sa seule femme légitime devant les hommes et devant Dieu. Dès cet instant tu pourras guérir de ton mal et vivre auprès de tes enfants adultérins. Je veux te faire encore une autre proposition : je vends la maison et je fais le partage selon le nombre d'enfants de Mahoussi. Tu recevras ta part selon le nombre de tes enfants. Dans tous les cas j'en recevrai plus que toi, ma progéniture dépasse la tienne. Si tu acceptes, tu as la vie sauve. Dans le cas contraire tu es sacrifiée.<sup>665</sup>

La mort, même accidentelle, de Mahoussi traduit aussi la même vengeance de la part de Rissi qui l'affirme avec témérité :

Elle tempêtait au vu et au su de tout le monde, manifestant sa victoire, et sa vengeance réussie.

Ah ! Mahoussi n'a-t-il pas le pouvoir de faire ce qu'il veut ? Moi aussi, j'ai cette force-là. Qu'il se réveille, et qu'il guérisse sa princesse Miéva ! La prochaine victime on la verra très bien.<sup>666</sup>

La mort tragique du héros, ou plutôt du scélérat Adannou qui n'a même pas eu de sépulture, traduit la rétribution naturelle de la vengeance de Dieu :

Deux années passèrent. Il vivait dans une situation calamiteuse, et l'on retrouva un matin cet homme dans les caniveaux d'un quartier voisin. Il avait disparu pendant trois jours de la maison, et cela personne ne s'en était rendu compte. Son corps servait déjà de pâture et de festin aux charognards. Sa dépouille était complètement

<sup>664</sup> Houévi Georgette Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit., p. 124.

<sup>665</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>666</sup> *Ibid.*, p. 187.

émiétée, emportée par des eaux de pluie et de ruissellement. Plus jamais on ne se rappelle son existence, tout souvenir de lui était effacé des mémoires.<sup>667</sup>

Toutes les romancières ont usé de la mort comme un règlement de compte : chez Mariama Ndoye, Ndoumbé considérée comme voleuse de mari va périr sottement en couches pour n'avoir pas bien suivi sa grossesse, alors qu'elle narguait sans cesse sa rivale, première épouse d'Atoumane qui n'avait pas eu la grâce de l'enfantement très tôt. Yaou Régina va mettre à mort Koffi, après avoir trahi Affiba pour répondre aussi au verdict de la vengeance, cependant elle s'arrangera pour sauver Affiba et ses deux enfants lors de son accident pratiquement mortel.

## VI. 2. La mort : source de délivrance et d'ouverture sur l'invisible

Ainsi, si la mort sert d'élément justicier, d'avertissement, elle sera décrite comme une pure délivrance des âmes qui ne savent plus où leur destin les conduit, des personnes qui souffrent tant dans le monde et dont l'avenir est bouché : la mort de Miéva symbolise un peu cette allégation dans *Eve et l'Enfer* ; la mort sera une solution de repos et de paix totale où règne la quiétude :

Rassure-toi, maman vit au ciel à présent, car tout compte fait elle a rencontré Jésus. Elle est en paix maintenant, loin de tout accablement.

- Oui Shèva, moi aussi je n'en ai plus pour longtemps, bientôt je vais la rejoindre là-bas. Oui, là-bas, où il n'y a plus de soucis, de pleurs, de méchanceté et de haine.<sup>668</sup>

La mort des « Saints innocents », par exemple celle de Gorki infligée par sa propre mère Mireille, dans *Un chant écarlate*, est une sorte de libération d'un monde injuste. Le « Gnouloule Khessoule », sobriquet dont sa grand-mère l'a surnommé (ni noir ni clair), résume qu'il n'était pas désirable dans ce monde. Cette même innocence au niveau de la mort s'observe avec la mort des trois enfants d'Awa, tués aussi par un breuvage toxique administré par Juletane, déprimée et démentielle. Dans ce cas, les enfants sont victimes des fautes des adultes ; c'est pourquoi nous les appelons les « Saints innocents » de l'art romanesque.

Si désormais la mort devient une énigme pour la société, et pour le commun des mortels, où tout s'arrange, sauf la mort, et pourtant la mort arrange tout, elle prendra tout à

---

<sup>667</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>668</sup> *Ibid.*, p. 196.

fait un autre sens chez le croyant, par exemple chez le croyant animiste qui a toujours soutenu que la vie ne s'arrête pas ici-bas, mais au contraire il croit aux mânes des ancêtres qu'il vénère. On retrouve aussi, en particulier chez le croyant catholique, l'idée que la mort arrivera, inexorable. Par conséquent, il est vain de centrer l'existence sur cette vie sur terre : « Non habemus hic manetem civitatem. » (Notre demeure définitive ne se trouve pas sur cette terre).

Si nous n'oubliions pas tout cela, et que mourir c'est entrer dans une autre dynamique de la vie, et comme Ste Thérèse de l'Enfant Jésus l'affirme bien, « je ne meurs pas j'entre dans la vie », il y a évidemment un comportement à adopter, un parcours à innover dans le processus qui vise à gagner l'éternité : la culture de la vertu, en d'autres termes, la civilisation de l'amour-charité qui élève l'autre qui n'est pas moi. Dans nos investigations faites depuis le début de notre travail, notre préoccupation est d'extirper tout ce qui peut entraver l'émancipation de l'être humain. Nous avons choisi de travailler dans la thématique du mariage, ce qui nous permet de rencontrer les deux entités qui partagent l'univers et de surcroît, conjuguent leurs efforts réciproques dans le mariage. Or, le mariage considéré comme première institution divine, selon nos analyses à partir du mythe et des croyances, nous voulons l'établir dans toute sa noblesse et ainsi, éviter sans doute sa dégénérescence et par ricochet celle de la société. Vaille que vaille avons-nous pu atteindre cet objectif primordial ?

Avant de chercher à faire le point de notre étude, nous voulons brièvement examiner le style et l'art de l'écriture chez les auteures qui ont retenu notre attention.

## CHAPITRE VII

### Le style et l'art de l'écriture chez les auteures étudiées

#### VII. 1. Les romans du « Je » et les romans épistolaires

Nous avons analysé onze romans, soit sept auteures. Sur les onze romans, nous retenons comme caractéristique au moins cinq romans du « Je » : *Une si longue lettre*, *Comme le bon pain*, *Les arbres en parlent encore*, *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Dans *Juletane*, on trouve le « Je » de l'héroïne, mais en combinaison avec un narrateur qui parle d'une autre héroïne que Juletane, qui est Hélène.

Une seconde observation concernant les romans épistolaires *Une si longue lettre*, *Un chant écarlate*, *Juletane*, roman-journal qu'Hélène lira. *Eve et l'Enfer* est aussi un roman-journal lu par le narrateur qu'on ne reconnaîtra pas à la fin du roman. Nous allons donc étudier un à un ces romans mentionnés, puis les autres qui ne sont pas classés dans ce genre particulier, ni épistolaire ni « roman du Je ». Chaque auteure étant unique, l'écriture est aussi personnalisée.

*Une si longue lettre* est en réalité le roman épistolaire le mieux connu parmi les romans contemporains de ce genre. Le roman épistolaire connaît certes peu d'adeptes parmi les romanciers africains, mais la parution de cette œuvre en 1979 exemplifie le modèle le mieux représentatif du genre épistolaire ; sa réception sur le marché littéraire était de bon aloi, il reçut le premier Prix Noma en 1980. La nature très personnelle de cette forme narrative caractérise bien le roman et, de ce fait, la narratrice qui est la scriptrice de la lettre s'adresse directement et constamment au narrataire, celui-ci étant un personnage concret de fiction. Ramatoulaye est la narratrice visible représentée, narratrice homodiégétique parce qu'elle raconte l'histoire d'une autre personne, et est autodiégétique parce qu'elle raconte aussi sa propre histoire. Elle est la scriptrice qui remplace le « Je » et qui s'adresse à un autre personnage féminin narrataire ou destinataire de la lettre, le personnage fictif d'Aïssatou. Au fur et à mesure que Ramatoulaye progresse dans sa missive, nous en tant que lecteurs découvrons les deux femmes à travers les pensées de Ramatoulaye : les souvenirs qu'elle évoque et les expériences vécues par les deux, les soucis présents mais encore les souvenirs passés, qu'elle veut partager avec elle. Le premier paragraphe est proche du journal qui

comporte les mémoires. Ici donc, Mariama Bâ choisit le mode épistolaire pour transmettre son inspiration et sa subjectivité ; la lettre permet de communiquer un message, une nouvelle à son destinataire, mais aussi ses sentiments, ses réflexions, d'où parfois son caractère didactique.

Selon Bakhtine, « la lettre se caractérise par la sensation aiguë de l'existence de l'interlocuteur, du destinataire à qui elle s'adresse. La lettre tout comme la réplique du dialogue, tient compte de l'interlocuteur absent avec plus ou moins d'intensité ».<sup>669</sup> On peut affirmer, dans un premier temps, que Ramatoulaye, en couchant sur le papier ses pensées et ses sentiments, fait une confidence à son amie Aïssatou, qu'elle évoque d'ailleurs trois fois, afin de se libérer de ses douleurs qui l'accablent, et montrer l'importance du message à livrer : « Amie, amie, amie ! Je t'appelle trois fois. Hier tu as divorcé, aujourd'hui je suis veuve, Modou est mort. Comment te raconter » ?<sup>670</sup>

Mariama Bâ, dans son écriture, présente simultanément les évènements du passé et ceux du présent : la narratrice qui écrit la lettre à la première personne peut se permettre non seulement de raconter les événements récents mais également ce qu'elle éprouve à l'instant même où elle écrit ; ceci caractérise bien l'écriture de Mariama Bâ. Pour exemplifier son propos, elle met en parallèles les événements passés et les événements présents : les événements que la narratrice avait vécus et les douleurs qu'elle ressent à présent, son enfance et son adolescence et celles de la destinataire.

Mariama Bâ écrit des épisodes similaires en décrivant la vie de deux couples. Il faudrait noter que généralement, dans le roman épistolaire ou le roman-journal, le scripteur se raconte au jour le jour, mais sur une période brève et récente de sa vie. Or chez Mariama Bâ, une vie entière a été racontée, celle de Ramatoulaye et celle d'Aïssatou confondues. Deux vies, mais qui n'en font qu'une à cause de leur ressemblance. Les souvenirs ici ont une grande importance dans l'écriture de Mariama Bâ : les rétrospections et les *flash-backs* abondent. Par conséquent, *Une si longue lettre* nous communique des informations sur le passé de la narratrice et des informations sur le présent des faits. On peut alors avancer que le roman forme un pont entre le roman-journal et le roman rétrospectif à la première personne. La narratrice rappelle donc sa vie du jeune âge et celle de l'âge mûr. On remarque également que la narrataire occupe une place importante dans le roman, ce qui caractérise d'ailleurs un roman épistolaire. La narrataire est abordée, on lui parle, on l'apostrophe. Pour preuve, la

<sup>669</sup> Pierrette Herzberger-Fofana, *Littérature féminine francophone d'Afrique Noire*, Allemagne, L'Harmattan, p. 56.

<sup>670</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit., p. 78.

narratrice rappelle les actes de la narrataire dans le passé : « Et tu partis. Tu eus le surprenant courage de t'assumer. Tu louais une maison et t'y installas, et, au lieu de regarder en arrière, tu fixes l'avenir obstinément »<sup>671</sup>.

La présence de la narrataire n'est pas effective, donc cela conduit à un dialogue narratif dans la mesure où le dialogue ne peut pas être réel ; raison pour laquelle les réponses de la narrataire amie sont données indirectement. A la question « Pourquoi tes fils ne t'accompagneront-ils pas ? Ah ! Les études... », on note la réponse faite par la narratrice elle-même. En effet, c'est l'une des caractéristiques du roman épistolaire où la narrataire ne peut pas dialoguer avec son interlocutrice. Ici nous finissons par découvrir Aïssatou à travers des souvenirs, des commentaires de la part de la narratrice qui est la scritrice de la lettre.

Rappelons comment est structuré le roman : il est composé de 131 pages et de 28 chapitres courts, moyennement trois à cinq pages, mais on remarque que le chapitre 25 manque, peut-être faute de pagination ou encore de l'oubli de l'éditeur. Les pages sont subdivisées en paragraphes en longueurs inégales, marqués par un astérisque. Le rôle de ces paragraphes consiste parfois à consolider l'enchaînement du récit ou à introduire un nouveau thème ou une nouvelle réflexion de l'auteure. Le premier chapitre sert de présentation de la narratrice et de la narrataire et énonce le motif de la lettre. L'histoire s'oriente vers le romanesque, mais elle est teintée de réalisme à travers l'emploi du « Je » narrant protagoniste. On pense longtemps que Ramatoulaye est confondue à Mariama Bâ à cause de la révélation authentique du récit. Il faudrait signaler que Mariama Bâ est très connue par ses deux œuvres *Une si longue lettre* mais aussi par *Un chant écarlate*. Ce dernier est posthume.

Structurellement, le roman comporte trois grandes parties. La première partie est composée de onze chapitres sans titre, la deuxième partie de huit chapitres également, et la troisième partie de onze chapitres, sans titre comme les deux premières. Les chapitres sont constitués de courts paragraphes marqués par des astérisques qui montrent le changement d'idées et de discours du narrateur ou de la narratrice dont on ne sait pas de quel genre il est jusque-là. On dénombre vingt-trois astérisques dans tout le roman. La première partie du roman plante le décor, les protagonistes principaux, le héros et l'héroïne qui sont des amoureux, « des jeunes premiers ». C'est autour d'eux que le récit progresse et les actions des autres personnages.

Un coup de théâtre se produit au chapitre cinq de la première partie : les deux amoureux sont séparés de force *manu militari*. L'héroïne de race blanche est rapatriée par son père en

---

<sup>671</sup> *Ibid.*, p. 50.

France pour éviter d'épouser un jour le héros, un noir sénégalais. La trame de tout le roman se trouve là. On peut tout simplement dire que le thème débattu est le mariage mixte et sa problématique. Au chapitre six de la première partie commencent des correspondances entre les « jeunes premiers ». Ce qui donne au roman son caractère épistolaire : « Ousmane Guèye reçut un grand pli rose, couvert de timbres étrangers. L'écriture de Mireille ! L'écriture sans fioritures qui dénotait la nature volontaire de son auteur ! » De nombreuses lettres sont échangées entre le héros et l'héroïne, mais aussi entre divers parents de part et d'autre ; elles apportent des explications et des décisions fermes irréversibles. Cet amour épistolaire a duré tout au long de la formation universitaire des jeunes gens, soit quatre années d'attente :

Elle avait terminé, elle aussi licence et maîtrise de philosophie. Comme Ousmane, elle enseignait, malgré les exhortations de son père :

- Tu peux aller jusqu'à l'agrégation ! Tu n'es pas pauvre. On peut t'entretenir. A quoi va te servir ton maigre salaire ?<sup>672</sup>

Le moment fatidique se dessine dans la deuxième partie du roman : Ousmane, le héros, se rend à Paris pour rencontrer l'héroïne Mireille, et le mariage est scellé à l'insu des deux familles respectives. C'est la concrétisation de leur amour, conduite avec beaucoup de détermination. On retrouve les mêmes expressions familières à Mariama Bâ : « Il n'y a pas de comparaison possible entre Moussa et Oussou»<sup>673</sup> parallèlement à « Il n'y a pas de comparaison possible entre Aïssatou et la petite Nabou »<sup>674</sup> dans *Une si longue lettre* ; ou encore « Flux et reflux, la confidence sincère trouve souvent son baume ».<sup>675</sup> De nombreux proverbes en langue sénégalaise traduits en français émaillent ce roman : « Celui qui lutte contre l'amour est semblable à celui qui veut assécher la mer »<sup>676</sup> ; ou encore, « Le mariage est une œuvre divine »<sup>677</sup>, « Chaque mère porte au chevet de son enfant ses espérances. Elle rêve pour son petit une destinée merveilleuse, en l'allaitant, en le berçant, en le soignant, en l'aimant surtout. »<sup>678</sup>, « Le garçon raté est préférable à la fille dévoyée »<sup>679</sup>. Et le dernier proverbe, très significatif, vient montrer toute la dure réalité du mariage mixte : « Kou wathie sa tooundeu, toun'deu boo fèke mou tasse », ce qui signifie : « Quand on abandonne son tertre, tout tertre où l'on se hisse croule »<sup>680</sup>. L'auteure semble déconseiller les mariages

<sup>672</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit., p.

<sup>673</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>674</sup> Mariama Bâ, op. cit. , p. 70.

<sup>675</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>676</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>677</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>678</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>679</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>680</sup> Mariama Bâ, *Un chant écarlate*, op. cit. , p. 250.

mixtes, souvent pris dans l'étau du divorce. On peut même parler de mariage mixte entre deux Africains de milieux différents.

On remarque que le chapitre six de la deuxième partie décrit la situation dramatique dans laquelle vivait le couple mixte. Les propos du couple blanc voisin le mentionnent :

Te rends-tu compte ? Cette belle fleur de chez nous entre les mains de ce rustre. Ce Nègre peut-il apprécier ce qu'elle est, ce qu'elle apporte, cette chevelure, ces yeux, ces manières princières ? J'en crève !... Son mari est toujours absent. Il se comporte en maître. Elle est toujours seule. Je surprends parfois dans son regard une tristesse immense. J'ai l'impression que rien ne va.<sup>681</sup>

Les derniers chapitres de la deuxième partie (du sixième au huitième) développent jusqu'à l'acmé le mal pernicieux et destructeur du couple. La troisième partie du roman, dans son premier chapitre, nous donne l'intuition qu'Ousmane va renouer avec ses sources et déclencher ainsi la mort de son foyer constitué avec Mireille de La Vallée. Le processus de la descente aux enfers du foyer si désirable pendant leurs fiançailles est entamé, et le foyer sombre étonnamment, d'une façon indicible. L'auteure Mariama Bâ a voulu sciemment cette fin tragique pour soutenir partialement une thèse : l'aspect astreignant du mariage mixte. Toutefois, cela n'est pas impossible avec le mariage de Lamine et de Pierrette qui marchait très bien, Lamine étant sénégalais et Pierrette une blanche : « Mireille enviait Pierrette, l'épouse de Lamine, témoin d'Ousmane à leur mariage »<sup>682</sup>.

La force de Mariama Bâ est la marque du réalisme dans ses écrits, et ce réalisme est très constant. On croit souvent à l'autobiographie car son écriture empreinte de vérité, des faits de société qu'elle décrit sur un ton sincère : la passion, la confidence, le lyrisme s'entremêlent pour faire vrai, et pourtant, elle a fait un choix délibérément orienté parce qu'elle veut soutenir une thèse. La partialité nous place en pleine fiction. S'agissant de l'écriture de Mariama Bâ, il faut reconnaître qu'elle est facile à appréhender, intéressante et pleine de rhétorique, de métaphores, et des expressions africanistes surtout culinaires. Reconnaissions que dans l'ensemble des romans analysés, ceux de Mariama Bâ sont les plus anciennement parus, et ont probablement influencé les romans suivants.

---

<sup>681</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 135.

<sup>682</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p. 150..

## VII. 1. 1. Le style chez Myriam Warner-Vieyra dans *Juletane*

Myriam Warner-Vieyra a sans doute lu *Un chant écarlate* dont le fond du récit est analogue à celui de *Juletane*. Le roman comporte 146 pages subdivisées en paragraphes, mais sans titre et sans chiffre. C'est grâce aux astérisques que nous pouvons noter des changements d'idées ou de thèmes de l'auteure. Nous comptons 27 astérisques. Le roman est parsemé également des dates et des heures où l'héroïne Juletane accouche de ses idées, ses souvenirs et ses expériences qu'elle vit dans le but de se faire lire un jour par un destinataire qui n'est que son mari Mamadou. Nous avons ici un premier narrateur non visible ou hétérodiégétique qui parle d'une héroïne secondaire qui a découvert le journal de Juletane. C'est celle-là même qui va lire tout ce journal ; elle est prénommée Hélène, mais c'est une destinataire non envisagée par Juletane, héroïne éponyme du roman. C'est en ouvrant ce journal que nous découvrons en tant que lecteurs les mémoires de Juletane qui parle de sa propre vie et des personnes de son entourage ; elle devient narratrice-personnage à la fois autodiégétique et homodiégétique, caractéristique du roman épistolaire encore ou du journal. L'homodiégétisme est aussi la marque de la subjectivité. En résumé, nous notons deux voix narratives dans le roman qui, nous semble-t-il, font appartenir ce dernier au roman polyphonique.

Le roman est traversé, comme dans *Un chant écarlate*, des sentiments lyriques de l'héroïne, aux prises avec de grandes déceptions et d'incommodités par rapport à sa vie nouvelle. Elle vit dans une hostilité environnementale qui la conduit à commettre des actes infrahumains. Psychologiquement, elle ne tient plus et faiblit dans la démence, un des thèmes de prédilection de Mariama Bâ. La mort, dans une fin tragique, mettra tous les antagonistes dans la même balance, sachant que la plus grande partie du roman et son dénouement annoncent la fin tragique de l'héroïne. Comme nous l'avons déjà mentionné, le roman est un roman du « je » dont l'auteure veut s'attribuer une identité à travers Juletane, qui affirme ne plus avoir de nom. Nous pouvons illustrer cela par cette expression :

L'idée d'écrire m'est venue ce matin en feuilletant distraitemment un cahier inachevé, glissé d'un cartable. Le cahier d'une petite fille qui aurait pu être mon enfant. Hélas ! Je n'ai pas d'enfant. Je n'ai ni parents, ni amis. Et même plus de nom. Peu importe, ce n'était qu'un nom d'emprunt et je crains l'avoir oublié. Mon vrai nom, je ne l'ai jamais connu, il a été gommé sur le registre du temps.<sup>683</sup>

L'utilisation de la première personne et de ses corrélats – adjectifs et pronoms possessifs – marquent également le roman épistolaire.

---

<sup>683</sup> Myriam Warner-Vieyra, *Juletane*, Paris, Présence Africaine, 1982, p. 13.

## VII. 1. 2. L'écriture dans *l'art romanesque* de Calixthe Beyala

Avec la prospection de l'étude du style dans les romans analysés nous entamons les deux romans de Calixthe Beyala : *Les arbres en parlent encore* et *C'est le soleil qui m'a brûlée*.

### Le style dans : *Les arbres en parlent encore*

L'écriture de Calixthe Beyala marque une nouvelle étape dans la littérature féminine. Nous pouvons déjà affirmer qu'il s'agit d'une écriture singulièrement osée. Elle aborde tous les thèmes, sans exception, avec une aisance caractéristique d'une auteure qui ne sait pas retenir sa plume lorsqu'on parle de pudeur. Son écriture est en effet la synthèse de plusieurs cultures européennes et africaines. Ecriture forgée dans les bidonvilles de Douala au Cameroun, son pays natal, avec l'argot des banlieues parisiennes. Il faut noter aussi que les conséquences d'une vie mouvementée dans sa tendre enfance ne l'avaient pas épargnée de misère. Elle a été marquée par l'extrême pauvreté de son milieu, ce qui justifie souvent ses écrits. Son écriture s'oppose « aux principes de la ‘belle parole’ que les Wolofs appellent le ‘wax bu rafet’ que Mariama Bâ transcrit si bien dans son roman *Une si longue lettre* »<sup>684</sup>.

*Les arbres en parlent encore* est un roman du « Je », un « Je » qui s'inclut dans le noussoiement à la première page du roman : « Quand Assanga Djuli parlait, tout le monde pouvait croire que c'était lui, et non nos aïeux perdus dans les décomptes de notre généalogie »<sup>685</sup>. Les expressions « nos aïeux » et « notre généalogie » comprennent le « Je » de la narratrice découverte dans le texte ci-après : « Moi Edène sa fille, je vous raconterai son histoire qui n'est autre que celle de l'Afrique ramassée entre tradition et modernité »<sup>686</sup>. Les pronoms moi, et je, dans la citation précédente, font découvrir la narratrice homodiégétique et autodiégétique nommée Edène.

Le roman est composé de 480 pages subdivisées en 16 veillées en des fragments de phrases qu'on peut considérer comme des proverbes. Les 16 veillées peuvent jouer le rôle de paragraphes qui marquent le changement de raisonnements. Le roman est rempli de nombreux néologismes forgés par l'auteure, de beaucoup d'expressions idiomatiques dérivant de sa langue maternelle, et de nombreux termes crus et parfois grossiers et impudiques. Calixthe Beyala ne manque pas d'ironie dans ses textes. Pour preuve, nous allons citer quelques-unes de ses expressions : « Les dieux ne s'occupent des humains que lorsqu'ils s'ennuent ! Peut-

<sup>684</sup> Pierrette Herzberg-Fofana, *Littérature féminine francophone d'Afrique noire*, op. cit. , p. 319.

<sup>685</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, Paris, Albin Michel, 2002, p.7.

<sup>686</sup> *Ibid.*, p. 7.

être qu'en ce moment ils sont en train de baiser ? Dans ce cas, ils n'ont rien à foutre de la justice des hommes ! »<sup>687</sup> Autres exemples :

Mais quand elle nous traitait d'humains-hyènes, de culs sales, de seins -caca, qu'elle insulta nos générations depuis la nuit des ancêtres jusqu'aux aubes qu'on ne verra pas, qu'elle défit ses pagnes et nous montra ses fesses, qu'elle ajouta qu'elle irait chez son époux mais seule, des braises nous aveuglèrent.<sup>688</sup>

Beaucoup de ces termes crasseux qui désignent la saleté, la suie, le miasme, qui donnent à vomir, sont présents dans les romans de Calixthe Beyala. Pour illustrer cela le texte ci-dessous y répond :

Les femmes avancèrent. D'un même mouvement, elles levèrent les poings et crachèrent, floc. Le dégoût tordit les traits du Boche tandis que des tonnes de salive dégoulinaien de sa tête, sillonnaient son menton et s'affalaient dans la poussière. Je sentis mon cœur monter dans mon gosier, mais je ne vomis pas.<sup>689</sup>

On peut dire que la vulgarité fait bon ménage avec Calixthe Beyala dans ses écrits. Pour notre part elle semble avoir beaucoup écrit vu sa bibliographie que nous avons déjà signalée. Les thèmes qu'elle traite souvent sont la lutte contre le colonialisme, la défense de la femme, la sexualité ; ces thèmes abondent dans son œuvre, à telle enseigne que le lectorat africain a pris ses distances par rapport à celle-ci qu'il a qualifiée de romans érotiques à tendance pornographique. Cependant, en France, Calixthe Beyala que l'on appelait romancière franco-camerounaise fut portée aux nues jusqu'au moment de ses démêlés avec la justice française. Calixthe Beyala a reçu plusieurs distinctions, dont le Grand Prix du Roman de L'Académie Française en 1996 pour son roman *Les honneurs perdus*.

Dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*, l'auteure demeure la même personne que dans ses écrits et c'est avec son affirmation de femme émancipée qui n'a pas bénéficié d'une enfance heureuse, qu'elle choisit Ateba comme protagoniste principale ; celle-ci utilise son corps dans la prostitution pour se défendre contre les hommes représentant la société phallocratique. Ateba lutte pour l'élévation de la femme et ne compte que sur les femmes pour cette lutte égalitaire dans la société. Dans ce roman, tous les personnages féminins appartiennent au monde de la prostitution, de génération en génération, y compris tout l'entourage d'Ateba : sa mère Betty, sa tante Ada, Irène son amie. Ada disait ceci : « J'ai réussi à lui programmer la

<sup>687</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op. cit., p. 214.

<sup>688</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op.cit., p. 255.

<sup>689</sup> Calixthe Beyala, *Les arbres en parlent encore*, op. cit., p. 39.

même destinée que moi, que ma mère, qu'avant elle la mère de sa mère. La chaîne n'est pas rompue, la chaîne n'a jamais été rompue »<sup>690</sup>.

La sexualité est un thème de prédilection chez Calixthe Beyala. A travers tout le champ lexical qu'elle utilise sans ambiguïté, toutes les parties du corps et du sexe viennent aisément d'un langage qui lui est familier. Toutes les femmes dans le roman sont peintes comme des licencieuses. Dans la vie réelle aussi, Calixthe Beyala pense effectivement que toutes les femmes africaines sont des prostituées potentielles. Cela nous fait dire qu'elle-même doit probablement être de ce genre. Lors de la conférence sur les littératures qui s'est tenue à Lille en 1997, Michelle Rotkson l'a remise à sa place s'agissant de ce sujet. Elle analyse rapidement sur les faits qu'elle a vécus elle-même et comme vrais pour les autres aussi, sans beaucoup de preuves. On la voit souvent être invitée pendant des émissions concernant des mariages mixtes par exemple. Elle n'hésite pas à dire tels que les choses sont sans gêne comme elle écrit dans ses romans. Le langage du sexe est très banalisé chez la romancière franco-camerounaise : les termes propres aux organes génitaux sont dits sans aucune pudeur. La romancière franco-camerounaise est capable d'une étude comparative sexuelle des Noirs et des Blancs. Beyala crée le mythe de l'homme blanc « plus performant au lit » que son homologue noir « constat indiscutable qu'elle et toutes ses copines auraient fait »<sup>691</sup>.

Quoi qu'il en soit, Calixthe Beyala a été contestée dans tous les milieux. La presse française orchestrera une campagne de dénigrement contre elle et c'est le lectorat africain qui prendra sa défense. Ce qu'on peut retenir de l'écriture de Calixthe Beyala, c'est qu'elle est une écriture d'engagement social comme politique, elle prône l'émancipation de la femme à travers la liberté de son corps qui pourra décider d'enfanter ou pas. Le « je » ici représente bien sa quête identitaire.

### VII. 1. 3. Le style chez Mariama Ndoye dans *Comme le bon pain*

Ecrivaine sénégalaise, l'écriture de cette dernière n'est pas loin de celle de Mariama Bâ. *Comme le bon pain* est aussi un roman de « Je » qui représente bien Bigué ou Sissi l'héroïne de tout le roman. La narratrice est autodiégétique mais aussi homodiégétique. Elle est bien dans le récit du début jusqu'à la fin. Il y a une foule de personnages féminins qui traversent la diégèse et montrent une quête de la part des femmes. Ces femmes désirent la

<sup>690</sup> Calixthe Beyala, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, op. cit., p. 6.

<sup>691</sup> Pierrette Herzberger-Fofana, *Littérature féminine francophone noire*, op. cit., p. 324.

paix dans leur foyer, sinon l'abolition de la polygamie que même les femmes les plus âgées ne souhaiteraient pas : Sabel, la mère d'Atoumane époux de Bigué, en avait fait un scandale quand son vieux mari Samba avait décidé de prendre une jeunette du nom de Fanta pour la seconder :

- Qu'est-il arrivé entre Atou et Fanta ?
- Oui, oncle ! gémit Sabel, je les ai vus de mes yeux enlacés, personne ne m'a raconté les faits.
- Tais-toi maudite menteuse ! dit-il en lui jetant sa bouilloire au visage.<sup>692</sup>

Pour Atoumane, Mère Sabel lui a toujours inspiré crainte et révérence. Toute l'estime qu'il nourrit pour elle s'écroule comme un château de cartes :

Comment a-t-elle pu, rien que par désir de vengeance, salir la réputation de son fils ? Décidément, la polygamie rend les femmes folles-furieuses. Pourtant Sissi est restée digne à l'arrivée de feu Ndoumbé ?

- Elle sait donc se tenir mieux que ma propre mère.<sup>693</sup>

Ainsi, la polygamie est surtout le thème de cet ouvrage dans lequel on peut évoquer le couple en crise. Un second thème, l'école ou l'instruction sont aussi de règle dans l'écriture de Mariama Ndoye. Elle accorde à Bigué l'héroïne de prendre conscience de ses études qui vont l'amener à se libérer financièrement de l'homme, depuis qu'elle est déclarée Docteur en médecine :

Le 3 mai 2001, je suis proclamée Docteur Bigué Tall Ngom... Le front stationnaire qui surplombait ma tête s'est dissipé enfin. Je suis libre, financièrement autonome de par mes nouvelles fonctions. J'y voir clair, loin devant.<sup>694</sup>

Comme chez Mariama Bâ le problème de castes est aussi soulevé. Beaucoup de proverbes en wolof en profusion dans tous ses écrits.

Du point de vue de la structure, le roman est composé de 190 pages en douze chapitres sans titre. Le dénouement du roman est positif et la langue et le style sont élégants et montrent l'élégance de l'auteure sortie d'une bonne famille, c'est-à-dire qu'elle ne porte pas les stigmates d'une existence difficile : la misère, les souffrances et autres calamités. En conclusion, avec Mariama Ndoye, la femme-victime d'hier fait place à la femme résolue, consciente de son oppression qu'elle cherche à bannir dans la vie de chaque jour.

<sup>692</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 171.

<sup>693</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit., p. 172.

<sup>694</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit., p. 187.

Nous avons eu à étudier trois écrivaines de culture sénégalaïse dans notre corpus. Toutes les trois partagent une identité commune à travers leurs thèmes : la critique de l'homme infidèle placé sur le banc de l'accusé, la fameuse polygynie et les bienfaits de l'école occidentale. On retrouve les mêmes traits distinctifs, les mêmes culturèmes dans leurs divers romans. Le but de la romancière sénégalaïse est également de réhabiliter la femme, longtemps sujette des images négatives véhiculées par la société phalocrate. Tous ces romans figurent dans le roman du « Je », et certains sont classés également dans le roman épistolaire ou roman-journal. Abordons à présent *Eve et l'Enfer* de Houévi Georgette Tomédé.

#### **VII. 1. 4. Etude de l'art et du style dans le roman *Eve et l'Enfer* de Houévi Georgette Tomédé**

Le roman est composé de 213 pages, structuré en seize chapitres non titrés. Dès la première page, nous découvrons un narrateur, est-il féminin ou masculin on ne le saura pas jusqu'à la fin du roman. Le premier chapitre sert d'exposition et plante le décor dans lequel est immédiatement introduit un dialogue entre deux personnages féminins : l'hôtesse de l'air et une vedette dans un avion. L'hôtesse sera la destinateure, celle-là même qui donnera à la vedette en voyage un roman-journal qu'elle lira du début jusqu'à la fin du voyage. Elle sera la destinataire du roman-journal et la lectrice. A l'intérieur du roman-journal, on découvrira l'histoire de l'héroïne Miéva et de Tante Fêwa qu'on pouvait penser être l'héroïne, mais tout son rôle a été joué dans le premier chapitre. Dans le deuxième chapitre, le paysage, l'espace où prit naissance le drame de Miéva, les régions aux alentours, les activités pratiquées, génératrices de revenus, sont mis en avant. Le troisième chapitre montre un deuxième héros du nom d'Adannou qui a été décrit par rapport à son portrait physique et moral.

Les thèmes traités sont les suivants : l'existence d'une puissance qui domine le cosmos et tous les hommes, appelée Dieu ou Mahou, et d'autres manifestations du cosmos sur la vocation (religieuse ou conjugale), la polygamie et l'exaltation de la monogamie, la prépotence de l'école occidentale et ses avantages, et la dénonciation du monde phalocrate traditionnel. Tous ces thèmes sont développés dans un français très simple et compréhensible. Le récit n'est pas linéaire ; au contraire, il est composé de plusieurs récits entrecoupés et repris dans d'autres chapitres, sans ambiguïté de compréhension. Le roman paraît très didactique à travers les conseils de moralité qui émaillent le texte. L'auteure avance des idées et fait des analyses déductives. Pour illustrer ceci, nous retenons cet extrait :

N'est pas marié qui veut l'être. Le mariage comme la consécration, viennent de Lui. Notre existence est une vie positive organisée par Dieu. On ne doit pas danser comme le voisin danse, surtout quand on n'est pas au son de sa musique. Ce qu'on peut retenir, c'est que chacun doit aller à son rythme, surtout au temps de Dieu.<sup>695</sup>

Les extraits suivants montrent également la proximité de l'auteure avec le catholicisme :

Gavé n'a jamais souhaité une nouvelle épouse malgré tout son avoir et son rang de noblesse : il a toujours fait cette remarque judicieuse : plusieurs femmes sous un même toit, brûlent la paille qui le couvre. Non seulement cela, mais c'est aussi comme le poids d'une montagne sur le dos d'un homme normal qui pèse à peine cent kilogrammes ? La montagne l'écrasera sans doute. Si donc un homme veut la paix, qu'il choisisse une seule femme comme le Créateur Lui-même en a décidé...Gavé a toujours conseillé une femme.<sup>696</sup>

Ou encore :

- Ah ! Oui ; Dieu est grand, abyssal, ma fille.
- Mais si tu comprends ce principe, pourquoi ne te donnes-tu pas à Lui, à part entière, et tu auras la paix que tu cherches tant. Abandonne donc ton projet d'épouser tonton Mahoussi.<sup>697</sup>

L'auteure, sans avoir jamais eu la vocation d'être religieuse, a été presqu'une décennie chez des religieuses Notre-Dame-des-Apôtres. Le roman est écrit dans l'esprit d'une catéchèse afin de faciliter la conversion des fidèles qui pouvaient lire sans être ennuyés et dégoûtés par des termes ecclésiastiques ou des bondieuseries.

Au niveau de l'écriture encore, on voit que l'auteure affectionne les jeux sur certains mots afin de créer un rythme poétique dans les textes. Nous allons en examiner quelques exemples. L'expression « sauf lui seul qui était un pêcheur pécheur (p. 36) » joue sur l'accentuation de la voyelle (et son aperture) qui entraîne un changement de sens. On note également de nombreux phénomènes de rime intérieure : « Elle repoussa avec fureur et horreur » (p. 36), « C'est quand même déroutant et dégoûtant » (p. 141) », « elle était drapée d'une et laideur d'une hideur d'hippopotame ou encore d'une guenon » (p. 103). « Sa réponse si insolente et insolite » (p. 42) met en évidence une paronomase, comme, du reste,

<sup>695</sup> Houévi Georgette Tomédé, *Eve et l'Enfer*, op. cit. , p. 142.

<sup>696</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>697</sup> *Ibid.*, p. 153.

« déroutant et dégoûtant » (p. 141). L'exemple « le charmant charmeur » (p. 70) exploite le changement de classe syntaxique : adjectif / substantif. Quant à « Il le trouvait... très aimable et aimant » (p. 54), tous deux sont des adjectifs qualificatifs, mais la morphologie du second, en qualité d'adjectif verbal, apparaît ce dernier au participe présent. Dans l'exemple suivant, c'est la variation de l'orthographe du nom propre « Adam n'a pas su aimer Eve, comme Adan, mon père n'a pas su t'aimer » (p. 157) qui crée l'analogie des situations et la différence d'espace-temps.

En dehors de ces expressions, on retient également des termes appartenant au lexique des mathématiques, à cause de l'amour de l'auteure pour cette discipline pendant sa jeunesse, et de sa vie conjugale partagée avec un mathématicien : « Il envisagea résoudre autrement l'équation »<sup>698</sup>, « Quand on a échoué une fois, deux fois, il faut arrêter. On n'a pas besoin d'une loi par récurrence pour parvenir à renoncer à une situation qui peut nous entraîner à la mort »<sup>699</sup>, « Mais l'esprit maléfique imprégnait toute sa personne d'une manière hyperbolique »<sup>700</sup>. Mais surtout, de nombreux termes et expressions bibliques sont repris dans le roman et la racine du nom de Dieu, « Mahou » dans la langue maternelle de l'auteure, sert à former des noms de personnages dans le roman, tels Mahulé (Dieu existe), Mahougnon, (Dieu est bon), Mahoussi (c'est dans la main de Dieu), Mahouna (Dieu a donné), Mahoudonou (Dieu a vraiment créé le monde). Un autre nom de Dieu (SE) pour engendrer d'autres noms allusifs par rapport à cette dénomination : Sessi (tout dépend de Dieu), et Sèna (Dieu a donné), qui sont aussi des noms de personnages dans le roman *Eve et l'Enfer*. Notons aussi que l'auteure met souvent en parallèle deux tableaux : un couple réussi par rapport à un couple en échec, la vie de Miéva en échec par rapport à celle de sa mère, réussie. La narration n'est pas linéaire. On trouve des enchaînements : un petit récit peut s'implanter au milieu d'un autre. Par exemple, à la page 122, au cours d'une réception organisée par Adannou et Kaï, un visiteur inopiné surgit et un combat naît au milieu de la réception organisée par Adannou. C'était son rival qui prenait sa revanche.<sup>701</sup>

Pour la publicité du roman, aucun effort n'a été réellement fait. Toutefois, l'accueil a été positif dans le pays d'origine de l'auteure qui est le Bénin, compte tenu des termes du terroir énormément utilisés dans le roman, surtout concernant la gastronomie. Un natif nostalgique du pays de l'auteure avoue faire du roman son livre de chevet, du fait qu'il se retrouve chaque fois au pays pendant sa lecture. En tant qu'auteure de cette thèse, nous ne faisons pas de la complaisance pour certainement affirmer que l'œuvre est forcément bonne mais probablement c'est une œuvre qui participe à la rétrospection des natifs du village Gbeffa qui existe vraiment et est réel.

<sup>698</sup>? Georgette Houévi Tomèdé, Eve et l'Enfer, op. cit., p. 112.

<sup>699</sup> Ibid., p. 164.

<sup>700</sup> Ibid., p. 69.

<sup>701</sup> Ibid., p. 122.

Dans toutes les œuvres précitées, nous avons découvert en définitive le roman épistolaire qui injecte dans la fiction, le sentimentalisme, le lyrisme, le réalisme, parfois un dépassement de langage ordurier. Dans les romans du « Je », on note une relation entre écriture et identité ressentie comme une nécessité pour la femme. En usant du « Je » dans leurs romans, les femmes s'affirment à travers la parole et publiquement. Cette affirmation de soi par le « Je » dans les œuvres de fiction est à mettre nettement en lumière par rapport aux réticences des sociétés traditionnelles négro-africaines et arabo-musulmanes qui refusent à la femme de prendre la parole ouvertement. Ce qui est affirmé avant tout dans la plupart des romans étudiés, c'est bien le « je » féminin, corps et âme, un « je » qui exprime « la conscience aiguë d'exister au-delà de la clôture, de l'enfermement des barrières matérielles et morales, la prise de conscience de « vivre ». La femme est avide de s'exprimer à visage découvert, à haute voix. Elle veut même parler de son corps de ses émois et de ses passions, alors que toutes ces manifestations doivent être voilées dans des sociétés qui ne veulent pas voir la femme « se donner en spectacle ». Ce qui donnerait lieu, soi-disant à un discours intimiste et narcissique. Les femmes écrivaines n'ont pas besoin désormais de tuteurs ou de mentors, elles sont indépendantes, autonomes. Ce « je » est en effet, certes l'expression d'une affirmation, mais aussi une quête, un combat, et comme le dit si bien Déjeux : « La prise de la parole à la première personne [...] est conquête de la part d'égalité qui revient de droit à la femme dans la société [...]. La littérature, même si elle paraît intimiste, témoigne en définitive comme le combat de tous les jours des femmes »<sup>702</sup>

## VII. 2. Les romans sans « Je »

### VII. 2. 1. Le style dans l'écriture romanesque de Yaou Regina

Yaou Régina a fourni trois romans comme point d'appui pour cette recherche. Il faut reconnaître qu'elle a beaucoup écrit avant de tirer sa révérence il y a à peine deux ans. Son roman *Lezou Marie ou les écueils de la vie* compte 160 pages subdivisées en 11 chapitres sans titre. L'héroïne Lezou Marie, une fillette de douze ans a eu le temps d'avoir vingt ans avant de mourir tragiquement. Elle est l'héroïne du roman. Le premier chapitre exprime le décor, l'espace où la jeune fille évolue, ses activités journalières, enfant unique de ses parents. Dans le premier chapitre, on assiste à la vie d'un petit village où les femmes s'adonnent aux activités de la transformation du manioc. Marie, quant à elle, se prépare à quitter le village

<sup>702</sup> Jean Déjeux, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, op. cit. , p. 109.

pour la capitale Abidjan. La plupart du temps, l'auteure aime utiliser l'espace bien connu et réel pour abriter son récit bel et bien romancé, mais sur un fond véridique. Les thèmes débattus ici ont sans aucun doute trait aux femmes : la société privilégie la naissance d'un garçon à une fille. C'est le premier élément qui a disgracié Marie Lezou au niveau de son père :

Marie aimait son père, malgré tout, et sa reconnaissance envers lui était sans bornes ; mais lui, ne semblait guère s'en soucier ! Il n'avait jamais accepté le fait que sa femme ne lui ait donné qu'un seul enfant, une fille de surcroît.<sup>703</sup>

Régina Yaou a toujours peint dans toute sa simplicité les réalités de son terroir et de la vie en général. Elle prend la défense de la femme, dénonce les pratiques séculaires : le dépouillement de la veuve et des orphelins après la mort du mari ou du père. Le thème qu'elle affectionne aussi est la sorcellerie. Elle dénonce ses actions mortifères. Dans son roman *Lezou Marie ou les écueils de la vie*, tout exprime la compassion, la tristesse à l'endroit de l'héroïne qui, depuis sa naissance, a connu l'infortune, la malchance avec les hommes, à commencer par son père.

Il y a tout une avalanche d'hommes passés dans sa vie qui ne lui ont apporté que des malheurs. On peut noter la présence de son fiancé Jacques qui l'a trahie :

Oh, non ! Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible ! Jacques, abandonne-moi froidement dans la misère, je l'accepterai, mais faire peser sur moi une calomnie de cette taille, une souillure de cette espèce, non ! C'est trop injuste !<sup>704</sup>

Son propre père l'a également abandonnée, au lieu de la prendre en charge puisqu'elle est sa fille, qui de surcroît, venait de perdre sa mère. Il en va de même avec son oncle maternel qui lui refuse son aide :

Effectivement, l'oncle lui disait qu'il pourrait l'aider jusqu'aux prochaines vacances. Cela étant, il faudrait trouver une autre solution, car c'était sa femme qui tenait les cordons de la bourse. Elle ne voulait pas se sacrifier plus longtemps !<sup>705</sup>

On a toujours l'impression que l'auteure aime faire de son héroïne un souffre-douleur, d'où le lyrisme qui plonge tous les actes du personnage dans une plaisante vie de crabes ; la mort de son fils va la bouleverser plus que tout car il était tout son espoir :

---

<sup>703</sup> Régina Yaou, *Lezou Marie ou les écueils de la vie*, op. cit., p. 19.

<sup>704</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>705</sup> *Ibid.*, p. 62.

Marie pourrait-elle jamais vivre sans cet enfant pour qui elle avait accepté toutes les vicissitudes de la vie ? Telle était la question qui hantait l'esprit de Marie tout au long du trajet qui séparait l'hôpital du foyer. Henri était enterré depuis trois jours déjà, mais Marie ne pouvait rester seule.<sup>706</sup>

Après la mort de son fils qui l'a abandonnée involontairement, ce sera plus tard son fiancé Pierre, avec qui elle devait se marier. Il la découvre dans une situation de double vie de prostitution de luxe, et se désengage, ce qui entraîne le suicide de Marie. L'auteure montre graduellement les malheurs qui s'abattent sur l'héroïne, jusqu'à la mort, par la faute des hommes, ce qui s'exprime à travers une intrigue tragique, mélodramatique. Cependant, Marie a toujours eu de bonnes relations avec les femmes : en premier lieu avec sa mère qu'elle adorait, sa grand-tante maternelle du nom de N'djissan, les religieuses qui sont ses amies du quartier de son village, ensuite celles de son foyer, son amie Evelyne, Madame Bohoussou, Louise Konan. Toutes ces femmes l'ont secourue au moment de la détresse. On retient que l'esprit de sororité prime dans le roman, et on peut se dire que Yaou Régina soutient que seules les femmes doivent lutter et ne compter que sur elles seules pour sortir de l'enlisement et des pesanteurs de la tradition, de la phalocratie. L'auteure soutient dans sa thèse les bonnes actions, les bonnes conduites de la gent féminine, en opposition à la cruauté des hommes machistes envers les femmes. Une mise en garde aussi, à l'endroit des jeunes filles qui se laissent séduire aisément par les tentations spectaculaires de la vie citadine. Ce jugement de valeur négatif au niveau des hommes est créé à dessein pour permettre à la société de changer de comportement et de considérer une nouvelle ère de parité entre les êtres humains. Le style de Yaou Régina demeure le même dans les deux autres romans *La révolte d'Affiba* et *Le prix de la révolte* ; ce dernier développera une intrigue sentimentale, bien que Koffi, son premier mari, soit mort. On peut estimer qu'il s'agit d'une intrigue de sanction.

Les thèmes traités ici sont analogues à ceux des autres romancières : l'infidélité, mais surtout le caractère volage de l'homme, les femmes qui s'approprient des maris d'autrui, le divorce, le sort de l'enfant adultérin, l'héritage des veuves, les foyers recomposés, le refus des enfants du nouvel établissement d'un des parents dans une nouvelle relation, et enfin les parents qui veulent arracher les biens de leurs enfants mâles décédés des mains de leurs brus. Bref, Yaou Régina se révolte contre toutes les oppressions sociales de tous ordres dirigés contre la femme. Elle a toujours cherché à réhabiliter la femme, dont elle met souvent en lumière les valeurs positives qu'elle porte pour neutraliser les images négatives véhiculées par la société. Il arrive parfois qu'elle défende aussi la vie des hommes. En un mot, elle dénonce

<sup>706</sup> *Ibid.*, p. 118.

l'injustice sociale. La langue de Molière utilisée pour ses écrits est très simple à comprendre. Le style n'est pas si particulier, mais elle a l'art de l'espace familier réel que ses concitoyens pouvaient reconnaître aussitôt dans la réalité. Concernant la pratique religieuse, on a affaire, chez ses personnages, à un pur syncrétisme entre la tradition et la religion chrétienne. Par exemple, l'héroïne Affiba avait choisi de baptiser sa fille Diane et sa jeune sœur Mazan serait sa marraine, ce qui se fait dans la religion chrétienne : « Diane allait être baptisée cet après-midi même »<sup>707</sup>. Plus tard, Affiba se rappellera tous les bienfaits reçus, venant de ses ancêtres comme du Bon Dieu, et va les remercier autrement :

Je dois, en ce jour anniversaire, renouveler ma gratitude au Bon Dieu et à mes ancêtres... Arrivée au milieu de la cour, elle s'agenouilla et penchant le petit verre de liqueur qu'elle avait dissimulé dans la paume de sa main tout à l'heure en parlant à son mari, commença sa prière ; prière que le vent plein de bonne volonté, emportait par bribes vers ceux à qui elle était destinée, tandis que la terre, avide, avalait les gouttes qu'on lui confiait pour les ancêtres.<sup>708</sup>

Quant à la structure des deux romans, le premier trouve sa suite dans le second. Le premier, *La révolte d'Affiba* est composé de 150 pages structurées en vingt-deux chapitres et le second de 240 pages structurées en onze chapitres, en alternance avec des astérisques qui signalent les changements d'idées et de thèmes. L'auteure qui fait usage d'effets de réel destinés à la vraisemblance, mais la fiction finit par se révéler, car cela correspond à une stratégie d'illusions.

Avec *La révolte d'Affiba*, Régina Yaou donne une nouvelle portée à la vie familiale et sociale et ouvre la perspective de bonnes relations entre beaux-parents, entre la modernité et les us et coutumes. Voyons à présent, chez Fatou Keïta, compatriote de Yaou Regina, son art d'écriture.

## VII. 2. 2. Le style dans l'art romanesque de Fatou Keïta

L'œuvre *Rebelle* de Fatou Keïta est composée de 232 pages réparties en trente chapitres sans aucun titre. Les thèmes étudiés sont les suivants : l'excision, le mariage forcé, le mari volage, la violence physique faite à la femme dans le foyer, la femme battue et enfin l'engouement pour les associations féminines. Le roman est linéaire et nous découvrons ici

<sup>707</sup> Régina Yaou, *La révolte d'Affiba*, op. cit. , p. 27.

<sup>708</sup> Régina Yaou, *Le prix de la révolte*, op. cit. , p. 239.

une intrigue d'épreuves : Malimouna a fini par triompher de toutes ses actions. Le langage est ici bien soutenu à travers Malimouna qui tient des conférences pour haranguer la foule à refuser l'excision. Son roman est aussi de caractère engagé, comme chez les autres écrivaines. Auparavant écrivaine de nouvelles pour le monde des enfants, elle a écrit *Rebelle* dans le but de contribuer à la lutte que les femmes mènent en faveur de la justice et du droit légitime au respect intégral de la personne féminine, surtout de son corps, en dénonçant le mariage forcé vu comme un viol et l'excision considérée comme une atteinte à l'intégrité de la personne humaine.

## **CONCLUSION GÉNÉRALE**

Après avoir livré quelques remarques sur le style de chaque auteure, nous souhaitons revenir sur certains résultats, avant toute conclusion. Tous les thèmes débattus jusque-là visent à améliorer le système du mariage, et par extension, la société. Les résultats obtenus de notre étude consistent à dire que cette entreprise, bien que triviale, n'est pas moins titanesque. En effet, depuis le début de notre recherche, nous avons pour objectif de saisir la vie précaire de la femme africaine, depuis sa naissance jusqu'à sa vie adulte, dans la société contemporaine. Mais quelles sont les raisons qui l'ont mise dans cette posture caricaturale ? N'oublions pas qu'elle portait déjà des stigmates du sexe faible ou inférieur depuis des siècles, dans le monde entier. Nous avons essayé d'établir des causes qui s'avèrent saugrenues et absurdes, et à cela s'ajoute la société patriarcale dans laquelle elle se trouve. Ainsi, l'analphabétisme dont elle est victime vient aggraver sa situation, d'abord par rapport à l'homme puis par rapport à la colonisation, situation dont elle ne se rend même pas compte du caractère étriqué et troublant. Elle finit par découvrir les portes de l'école qui seront désormais son salut. Ses yeux se sont dessillés, ouverts grandement pour comprendre un monde nouveau. Son histoire a toujours été racontée par des écrivains mais dorénavant, c'est elle qui la racontera mieux. Ainsi, commence à son niveau la littérature dont elle a été longtemps privée. L'école et l'éducation seront désormais les armes fatales de sa libération du joug ancestral, social, dans le monde entier. C'est pourquoi nous parlerons de son éveil, de son émancipation, et plus loin du féminisme naissant.

Reconnaissant ce qui la différencie généralement de l'homme, il faut avouer qu'il y a complémentarité, elle est un être très empreint d'altruisme et d'empathie, et c'est pour cette raison que nous aboutissons à l'étude de l'humanisme à travers nos investigations. Désormais, la parité étant établie avec les hommes, la femme n'acceptera plus jamais la chosification, ni la colonisation intérieure. Le mariage qui est notre thème principalement débattu, nous verrons que la polygamie est réfutée par la quasi-totalité des femmes. Tous les arguments avancés pour justifier ce mode de mariage sont battus en brèche. Seule la monogamie est souhaitable pour le devenir du foyer et de la famille, et par extension de la société, et tout cela doit passer par un véritable changement de comportements. L'infidélité qui caractérise la polygamie est le pur venin qui désagrège le foyer et le tue. C'est justement compte tenu de tout cela qu'à travers notre étude des romans, l'affirmation de certaines romancières se traduit par « le roman de je » pour décrier sans ambages, les revers corrompus du mariage.

En outre, presque tous les romans analysés portent des titres provocateurs, des titres engagés si programmatiques qu'ils précèdent en quelque sorte le contenu des ouvrages : la révolte marquée par la prise de conscience d'un être longtemps asservi qui crie son extrême lassitude. Nous en avons pour preuve *Rebelle* de Fatou Keïta, qui annonce simplement et clairement l'essence de son livre : après étude on comprend aisément le refus de l'excision de Malimouna la principale protagoniste, son refus du mariage forcé et de la polygamie.

Les trois romans de Yaou Régina étudiés peignent les souffrances vécues par la femme du fait de l'homme : *Lezou Marie ou les écueils de la vie* exprime tout cela. *La révolte d'Affiba* et *Le prix de la révolte*, avec le vocable « révolte » utilisé par deux fois dans différents romans, montrent que les romancières émettent des œuvres vraiment engagées qui décrient l'exploitation de la femme par la société. Affiba, la protagoniste principale, est donc vue comme une avant-gardiste des combats des veuves expropriées. Dans *Eve et l'Enfer* de Houévi Georgette Tomédé, les lexèmes qui composent le titre ont une connotation biblique : Eve signifie la femme, la vivante, celle qui donne la vie, tandis que l'Enfer évoque un lieu de supplice et de tourments sans fin où brûle un feu éternel. Par analogie, la femme avec tous ses problèmes est sans répit tourmentée par des épreuves. Ainsi est planté le contenu du roman.

Nous avons également *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Calixthe Beyala, qui parle aussi de feu en utilisant l'astre soleil et les brûlures reçues : l'expression « m'a brûlée » réfère à la femme, en l'occurrence la femme brûlée par la vie et les problèmes. On remarque aisément qu'il y a toujours la notion du feu dans les titres des œuvres, ce qui, d'ailleurs, se retrouve une fois de plus dans *Comme le bon pain* de Mariama Ndoye ; dans son avant-propos l'auteure fait un clin d'œil à son lecteur en lui signifiant que « ce qu'elle a enduré dans son ménage, le pain ne l'a pas enduré dans le four »<sup>709</sup>. Or, le four est aussi activé par le feu ; les problèmes de la femme ne sont donc pas à négliger dans le ménage ou encore dans le foyer, et la terminologie du foyer renvoie au feu qui peut donner la vie mais qui peut tout dévaster aussi.

Quant aux titres des deux romans de Mariama Bâ, *Un chant écarlate* emprunte le rouge-vif du feu, et même du sang ; le chant caractérisé par le terme écarlate n'est-il pas lyrique, triste à écouter et qui libère des notes inassouvies d'une aventure risquée qui peut être le mariage, l'amour ? Le roman *Une si longue lettre* ne serait-il pas ici une missive qui dépasse les normes ? Une missive très confidentielle qui présente les méandres de la vie, expliquant l'ampleur des problèmes ? Dans tous les cas, elle n'est pas une lettre d'amour qui enchante le cœur, c'est plutôt une litanie de problèmes. Enfin, le titre du roman de Myriam

---

<sup>709</sup> Mariama Ndoye, *Comme le bon pain*, op. cit. , p. 9

Warner-Vieyra, *Juletane*, nous renvoie aussi au terme péjoratif « Gitanes » qui caractérise un peuple peu considéré en Europe. Le roman fait donc penser à des faits néfastes.

Les titres des romans choisis révèlent que les romancières négro-africaines se trouvent effectivement dans une situation d'incommodité et pratiquement de révolte. Elles pensent changer et améliorer la condition de la société en l'occurrence celle de la femme.

Notre préoccupation de pouvoir jouir désormais d'une société nouvelle plus juste et accessible à l'égalité de tout le genre humain, nous a permis de jeter un regard assez large sur l'existence de la femme et de l'homme dans leurs relations interpersonnelles, conjugales et matrimoniales. Nous avons saisi comme thème d'étude l'institution du mariage comme fait sociétal fondamental, observé à travers l'écriture féminine, soit onze romans de sept auteures différentes mais toutes africaines. Les principaux objectifs de notre étude consistaient à montrer qu'à partir de l'art romanesque, les écrivaines peuvent désormais jouer le rôle d'éveilleuses de conscience comme leurs prédecesseurs écrivains : faire prendre conscience à la société de sa vraie nature, des maux qui l'accaborent et souvent l'avilissent. C'est dans cette perspective que nous avançons l'idée selon laquelle peu avant les indépendances, la littérature africaine était une littérature engagée : les romanciers africains stigmatisaient l'histoire coloniale et ses méfaits sur les populations noires et de cela faisaient de la néo-colonisation la cible privilégiée.

Aujourd'hui plus que jamais, l'acuité du problème féminin se fait sentir avec la floraison de romancières africaines qui ont décidé, sous leur plume, de parler d'elles-mêmes : de fait, la plupart des écrivaines semblent rejeter la manière d'écrire des hommes : « Les chants nostalgiques dédiés à la mère africaine confondue dans les angoisses d'hommes à la Mère Afrique ne nous suffisent plus »<sup>710</sup>, disait l'écrivaine Mariama Bâ citée par Rangira Béatrice. Pour elle, la femme africaine est devenue de nos jours une réalité concrète qui doit savoir prendre conscience d'elle-même. Elle doit cesser d'être objet d'écriture masculine, mais plutôt sujet et objet de sa propre écriture. De la bénédiction mâle, elle n'a plus besoin, mais elle doit rechercher une image littéraire nouvelle de la femme, en prenant la parole pour parler d'elle-même et briser le mutisme qui longtemps la caractérisait. C'est ce qu'écrit Laura Cremonese dans son ouvrage consacré à Hélène Cixous :

J'estime utile de dégager les traits communs, les grandes lignes de force de l'écriture féminine contemporaine, autour desquels s'articulent les différences : la

<sup>710</sup> Rangira Béatrice Gallimore, *Écriture féministe ? écriture féminine ? Les écrivaines francophones de l'Afrique subsahariennes face au regard du lecteur/critique* Volume 37 n°2, Les Presses de l'Université de Montréal, 2001.

revendication de la spécificité de « la parole » ou de « l’écriture » féminine, la valorisation du corps et de l’inconscient, le refus des mythes féminins élaborés par la littérature masculine et la recherche d’une image littéraire nouvelle de la femme, plus véritable.

Ainsi, l’écriture féminine doit remettre en question l’image de la femme véhiculée par la littérature masculine. Les écrivaines s’attaquent dorénavant à ce qui les brime dans leur propre société, et découvrent un espace thématique, sensoriel, psychologique à peine exploré. C’est exactement là, qu’elles déploient leur prise de parole et c’est un terrain où elles innovent incontestablement.

Avant les années 1980, il n’y avait pratiquement pas d’écrivaines. Comment cela s’explique-t-il ? N’est-ce pas le grand décalage existant entre l’instruction des garçons et celle des filles qui en est pour partie responsable ? A cette question nous avons déjà répondu à plusieurs reprises. La vision traditionnelle ne la vouait-elle pas uniquement aux occupations du foyer ? Peu nombreuses étaient encore en « 1970 les jeunes filles aux lycées et rarissimes dans les Universités ».<sup>711</sup> Encore aujourd’hui, la moyenne des filles scolarisées atteint moins de 20% par rapport aux garçons. Cette inégalité fondamentale dont pâtit la fille dès son enfance et dans sa famille, c’est Tsitsi Dangaremba qui l’a le mieux décrite dans son œuvre *Nervous Condition*, en 1978, au Zimbabwe. L’inexistence littéraire des femmes est donc bien le résultat d’un analphabétisme pratiquement voulu par la société patriarcale qui pense que la femme n’a pas besoin d’instruction.

Pour les écrivaines, l’école fut donc un facteur de libération en même temps qu’une prise de conscience de leurs potentialités individuelles. En région francophone, il faut attendre 1980 comme nous l’avons déjà notifié, pour voir Mariama Bâ inaugurer le premier roman féminin féministe : *Une si longue lettre*. Elle sera la porte-parole glorifiée de toute la littérature africaine en recevant le prix Noma et, en 1982, hors-concours, le grand prix littéraire de l’Afrique Noire à titre posthume. Ce prix lui a été décerné par l’association des écrivains de langue française (ADELF) pour son roman *Un chant écarlate*. Ce sont ses deux romans classiques avec neuf autres qui constituent le corpus de notre travail sur la notion du mariage, son institution et tout ce qui peut concerner la femme et la société actuelle. Mariama Bâ et toutes ses consœurs citées dans notre étude fustigent la société dans laquelle elles évoluent. Témoins privilégiés d’une société phalocratique faisant l’amalgame avec la gérontocratie, toutes les romancières du corpus s’en prennent aux institutions

---

<sup>711</sup>Environnement africain n° 39-40, vol. x, 3-4 Enda, Dakar, 1997.

fondamentalistes et à la religion islamique en particulier, qui favorise la polygamie. Celle-ci constitue le nœud du problème de toute la société féminine, et la source première de l'aliénation de tous les maux sociaux à savoir, par exemple : l'éclatement du couple et des foyers, la naissance des enfants des rues, l'enfermement des femmes dans un cycle infernal de rivalité, la haine tenace des enfants d'un même père, la dilapidation des deniers publics, et enfin, la mort précoce du polygame solitaire. C'est la nature autodestructrice d'une structure archaïque et passée que nos romancières s'acharnent toutes à exposer et surtout dont elles veulent faire prendre conscience à tous leurs peuples concernés. Malheureusement, cette institution perdure certainement à cause de la volonté masculine de conserver des priviléges et des agréments aux dépens des aspirations du sexe opposé.

Des enquêtes sociologiques en milieu rural et réalisées par des hommes ont démontré que « 90% des paysannes souffraient de la polygamie, et préféraient demeurer seule épouse, malgré le travail supplémentaire que cela suppose ».<sup>712</sup> Le mode de vie polygame dans le mariage n'est pas toujours propice à l'émancipation de vie de famille mais une fois consommée, deux solutions concrètes s'offrent à la femme piégée : la résignation ou le divorce. Nonobstant l'éducation coranique de base reçue par certaines romancières, celles-ci dénoncent avec verve et sur un ton polémique cette institution tout de même tombée en désuétude, qu'elles estiment indéfendable. Sous leur plume corrosive, elles inaugurent désormais la critique sociale des mœurs à travers le vécu quotidien mâle, mais elles dressent en même temps un réquisitoire systématique contre tout élément adjvant qui favorise le développement de ce phénomène obsolète auquel participent les femmes traditionalistes, les jeunes femmes qui ravissent les maris d'autrui, les hommes adultères parfois nantis, les chefs religieux musulmans, et cela, dans tous les domaines.

Les écrivaines que nous avons volontairement choisies décrivent certes, leurs sociétés au sens « stendhalien » du roman :

Eh, monsieur, un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des bourbiers de la route. Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera par vous accusé d'être immoral ! Son miroir montre la fange, et vous accusez le miroir ! Accusez bien plutôt le grand chemin où est le bourbier, et plus encore l'inspecteur des routes qui laisse l'eau croupir et le bourbier se former.<sup>713</sup>

---

<sup>712</sup> Enquêtes du sociologue Abdoulaye Bara Diop, IFAN, Dakar, menées entre 1975 et 1983.

<sup>713</sup> Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, II, XIX, Paris, Garnier, 1960, p. 357.

Elles jouent le rôle du miroir et, avec hardiesse, elles attaquent l'espace négro-africain qui n'offre pas un terrain propice à l'épanouissement du couple.

L'étude de l'espace a donc permis de mettre en opposition deux natures d'espace : celui de l'oppression et celui de refuge. Pour contourner les affronts subis dans leurs propres milieux, les femmes ont généralement deux solutions : soit se retrouver en inclusion pour partager avec elles-mêmes leur intimité, ou s'évader en Occident ou encore sur un autre continent que le leur. La terre africaine est considérée comme nuisible pour l'élévation du couple selon les inspirations et aspirations des écrivaines de notre corpus. Or, le couple demeure indubitablement l'élément dynamique pour le développement d'une nation qui, naturellement, est composée de plusieurs familles de nature hétérogène, d'où les desiderata de favoriser l'existence de familles soudées et paisibles. L'expérience vécue a toujours montré qu'une nation, si grande soit-elle, lorsqu'elle est formée de foyers déchirés, peut produire des éléments-dynamites capables de la faire sauter du jour au lendemain ; l'image apocalyptique et physique qu'elle laisse apparaître n'est pas loin de celle d'Hiroshima et de Nagasaki au lendemain de la dernière guerre mondiale, et pour avoir vécu cette expérience dans notre propre vie, nous pouvons témoigner que les conséquences d'une guerre ont toujours été sinistres et cauchemardesques.

Comme nous l'avons montré, l'univers romanesque de toutes les femmes écrivaines de notre corpus est en effet habité par des couples déchirés, déprimés, détruits physiquement et moralement, déboussolés, soumis aux soubresauts et aux exigences du choix du mode de mariage polygamique. Mais l'espoir d'une vie de couple rêvée et souhaitée est permis avec la nouvelle génération dotée de raison critique. Il suffit de bannir désormais « l'identité négative », ce qu'Erikson définit comme l'ensemble des traits que le groupe ou l'individu apprend à éviter, c'est-à-dire un refus de tenir compte d'éthique et de la moralité, qui n'est rien d'autre qu'une image dévalorisante et répugnante de l'individu. Dès lors, il appartient à l'écrivaine de se construire une nouvelle identité qu'elle pourra faire exister dans le monde littéraire en adéquation avec ses aspirations, de changer la vision mythique et phalocratique qui a toujours été affichée à son endroit, de détruire les images stéréotypées par rapport à elle, et de décider enfin d'un nouveau mode de vie de famille, afin de donner de l'espoir à une société viable.

Un tel projet prend évidemment l'allure d'une lutte dont le dessein principal est de sauvegarder la famille en passant par la libération de la femme embrigadée par tout système phalocratique. Si l'on se plaît à chanter que l'homme est le chef de famille, on perçoit aussi

que par expérience, la femme est le fondement de la famille. La thèse que soutiennent les auteures du corpus s'exprime à travers le désir de l'élévation du couple liée à l'émancipation de la femme. Elles écartent tout ce qui peut ternir l'image de la femme dont la conduite est toujours exemplaire, fidèle par rapport à l'homme toujours infidèle, ce que l'on voit dans les œuvres du corpus. Cela révèle d'ailleurs la place de la fiction dans leurs romans. Pour encenser la femme, les écrivaines ont toutes usé du procédé qui vise à toujours garder la mère et les enfants dans un même lieu, alors que le père est déserteur, irresponsable et à la recherche d'une autre aventure féminine. On souligne ainsi l'importance de la femme sacrifiée sur l'autel de l'amour, toujours prête à soutenir son enfant quelle que soit la situation, faisant valoir ses prérogatives par rapport à l'homme démissionnaire.

Le réalisme exacerbé dont les auteures font usage et la sincérité du ton de l'écriture, ont donné une constante illusion de réel dans les œuvres. On prend souvent *Une si longue lettre* pour un roman autobiographique et l'on confond aisément Mariama Bâ et Ramatoulaye. Yaou Régina, à travers l'espace qu'elle aime utiliser, est bien connue de ses contemporains de telle sorte qu'on admet facilement que les actions de ses protagonistes sont vraies et proches de la réalité. Les auteures de notre corpus ont en effet la force de projeter dans l'écriture, les actes, les besoins, les souffrances, et même les états d'âme des personnages auxquels les lecteurs peuvent s'identifier. Il arrive parfois qu'on pleure avec l'héroïne abandonnée, ou encore morte. Combien de personnes, surtout des lectrices, ont-elles pleuré Miéva, l'héroïne dans *Eve et l'Enfer* en agonie ?

Le lecteur prend volontiers le parti des personnages oubliant que ce ne sont que des « êtres de papier ». La passion tragique et vivace, l'émotion créatrice, la frémissante sensibilité artistique traversant les pages, les chargeant d'une force inouïe et leur donnant une densité organique, confèrent d'emblée une pertinence à la dénonciation des mœurs. Nul, plus que ces écrivaines, n'a su réaliser une critique sociale et une présentation actuelle et aussi serrée de la réalité africaine ; nul, plus qu'elles, ne montre avec autant de pertinence et de finesse l'envers des structures polygamiques. De toutes leurs œuvres jaillit un cri d'indignation au regard de la chute vertigineuse des foyers plongés dans le système polygamique mortifère et dans son cortège de maux dus aux abus perpétrés.

L'appel des œuvres de nos romancières ne trompe point et semble pressant pour restaurer la famille et éradiquer le mal qui ronge sournoisement les foyers polygamiques, phénomène qu'il conviendrait d'appeler « polygynie » parce qu'il est l'œuvre de l'homme. Les romancières se présentent désormais comme les avocates des femmes qui croupissent

dans cet océan de misère, et comme les hérauts de la moitié de l'humanité en gésine considérée comme l'esclave de l'autre moitié, campée sur son piédestal. A l'instar d'Aimé Césaire, elles prêtent leur voix à celles qui en ont été privées :

Et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je parlerai. Et je lui dirai encore : Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent aux cachots du désespoir.<sup>714</sup>

Enfin, la mission émancipatrice des écrivaines trouve écho dans la quatrième conférence mondiale sur la femme à Beijing, qui se réfère à la Déclaration universelle des droits de l'Homme, s'appuie sur les droits de l'enfant et la déclaration pour l'élimination de la violence envers les femmes. Le changement ne sera possible et effectif que lorsque de nouvelles pratiques sociales commenceront à rendre crédibles le principe de l'égalité des femmes et des hommes, et l'idée même de démocratie. Mais entendons-nous bien : il faudrait que les femmes elles-mêmes changent leur méthode d'éducation car ce sont les mères les vectrices premières de l'idéologie de la société. Ce sont elles qui inculquent à l'enfant les valeurs sociétales dès sa tendre jeunesse, à leurs filles « la loi de l'homme-seigneur », et le pacte de l'esclavage. Elles contribuent donc fortement à reproduire le conformisme de la société et donc les inégalités dont elles sont souvent victimes. On peut se demander comment cela a pu arriver. La raison en est très simple : l'inégalité est intériorisée par la femme avec une telle force tout au long de son éducation qui l'imprègne également des représentations et rôles sociaux dans lesquels elle évolue, qu'elle reproduit de génération en génération le mécanisme de sa propre domination.

Pour toutes les auteures, seuls sont salutaires, l'école afin de juguler l'inégalité entre l'homme et la femme, et le militantisme de la femme au sein d'associations solidaires, voire politiques. La femme doit prendre dorénavant une part active, autant que l'homme, dans la gestion de la cité. Les romancières croient d'ailleurs en la complémentarité des deux sexes qui partagent le monde. Le féminisme, ici avec les auteures de notre corpus, n'est pas caricatural ; il donne au contraire à observer un esprit réaliste enrichi d'humanisme, car il sert davantage à éradiquer l'injustice sociale faite à l'opprimé.

Ce bilan nous permet de montrer le lien existant entre le roman écrit par une femme et la vraie condition féminine à travers l'institution du mariage. Le discours attribué aux femmes protagonistes démontre qu'elles ne veulent plus demeurer malgré elles à la place que les hommes ont voulu leur imposer, ni renvoyer l'image qu'ils leur ont toujours associée :

---

<sup>714</sup> Aimé Césaire, *Cahiers d'un retour au Pays natal*, Paris, New York, Brentano, Pierre Bordas, 1947, p. .96.

l'image de la femme soumise, érotique, belle et tendre. Ces images ne sont pas à rejeter totalement, mais il faut aller au-delà, en eau profonde, pour voir la vraie place de la femme dans la société, la place égalitaire, complémentaire et responsable par rapport à l'homme. Comme les assistants sociaux et les éducateurs spécialisés dans leurs formations doivent sensibiliser tout humain qui ploie sous n'importe quel joug de trouver les moyens pour se soustraire de celui-ci. C'est ce que semblent avoir compris les écrivaines, choquées et sidérées par des sociétés qui s'obstinent à vivre toujours selon des valeurs rétrogrades obsolètes. Elles se donnent pour mission d'éperonner la femme de leur « plume acérée » et de leur parole provocatrice, afin de maintenir debout celles dont fléchissent les genoux, celles dont la voix doute encore de crier haut leurs affres.

C'est à la femme elle-même de se lever et décider du changement du monde. Elle a dorénavant la clé de l'éducation de la petite enfance dans la société, elle-même a reçu l'éducation de nos jours. Elle est capable alors de se délivrer elle-même des entraves de la résignation et de la soumission de la phalocratie et de la société patriarcale. Selon Danielle Shepherd, les romancières de notre étude prennent le devant de la marche en invitant la société à réviser sa perception de la femme et en même temps à restaurer la famille. C'est par la création artistique que l'homme peut à la fois assumer et dépasser sa condition, refaire le monde et arriver à bout de son destin. Ce parti pris, en effet, fait de nos écrivaines et de leur production romanesque une arme de combat au service non seulement de la femme, mais de la famille et de l'humanité entière. De l'étude du mariage et de ses déductions, nous aboutissons à tout ce qui concerne l'être humain issu d'un couple, d'un foyer, d'une famille, d'une communauté, d'une société ou encore d'un État et d'une région dans le monde. D'où l'importance du thème dans son bon accomplissement. Refuser ou mettre à mal le mariage ne serait-il pas vivre désormais dans un monde contre nature, où tout est appelé à sombrer jusqu'à sa destruction totale ? Et le « tout » ici c'est le couple, la famille, la nation, le monde. Et pour reprendre Mariama Bâ dans *Une si longue lettre* :

C'est de l'harmonie du couple que naît la réussite familiale, comme l'accord de multiples instruments crée la symphonie agréable. Ce sont toutes les familles, riches ou pauvres, unies ou déchirées, conscientes ou irréfléchies qui constituent la Nation. La réussite d'une nation passe donc irrémédiablement par la famille.<sup>715</sup>

---

<sup>715</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, op. cit. , p.130.

## **BIBLIOGRAPHIE**

*N.B. : Ont été reportés en bibliographie tous les ouvrages consultés qui ont contribué à notre information, même s'ils ne figurent pas explicitement dans le texte de la thèse.*

## **I. Corpus primaire**

Bâ, Mariama, *Un chant écarlate*, Dakar /Abidjan /Lomé, NEA, 1981.

Bâ, Mariama, *Une si longue lettre*, Dakar/Abidjan/Lomé, NEA, 1979.

Beyala, Calixthe, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris, Stock, 1987, réédition, collection « Librio », 1997.

Beyala, Calixthe, *Les arbres en parlent encore*, France, Le livre de poche, 2004.

Keïta, Fatou, *Rebelle*, Paris, Présence Africaine, NEI, 1998.

Ndoye, Mariama, *Comme le bon pain*, Abidjan, NEI, 2001.

Tomédé, Houévi Georgette, *Eve et l'Enfer*, Abidjan, ENS, 2010.

Warner-Vieyra, Myriam, *Juletane*, Paris, Présence Africaine, 1982.

Yaou, Régina, *Lezou Marie ou les écueils de la vie*, Dakar, Abidjan, Lomé, NEA, Paris, EDICEF, 1980.

Yaou, Régina, *Le prix de la révolte*, Abidjan, NEI, 1997.

Yaou, Régina, *La révolte d'Affiba*, Dakar /Abidjan/Lomé, NEI, 1985.

## **II. Corpus secondaire**

Beyala, Calixthe, *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales*, Paris, Mango, 1995 (essai).

Beyala, Calixthe, *La petite de Réverbère*, Paris, Albin Michel, 1998 (roman) ; réédition : coll. « J'ai lu », 2000.

Beyala, Calixthe, *Amours sauvages*, Paris, Albin Michel, 1999 ; réédition : coll. « J'ai lu », 2000.

Beyala, Calixthe, *Roman de Pauline*, Paris, Albin Michel, 2009.

Beyala, Calixthe, *Black ladies*, Paris, Taschen, 1998.

Beyala, Calixthe, *Lettre d'une Afro-française à ses compatriotes*, Paris, Mango, 2000.

Beyala, Calixthe, *Comment cuisiner son mari à l'Africaine*, Paris, Albin Michel, 2000 ; réédition : coll. « J'ai lu », 2002.

Beyala, Calixthe, *Femme nue, femme noire*, Paris, Albin Michel, 2003.

Beyala, Calixthe, *La Plantation*, Paris, Albin Michel, 2005 ; (réédition : coll. « Le livre de poche »,) 2007.

Beyala, Calixthe, *L'homme qui m'offrait le Ciel*, Paris, Albin Michel, 2007.

Beyala, Calixthe, *Tu t'appelleras Tanga*, Paris, Stock, 1988 ; réédition : coll. « J'ai lu », 2000.

Beyala, Calixthe, *Seul le Diable le savait*, Paris, Pré-aux-clercs, 1990 ; réédition : coll. « J'ai lu », 1997, sous le titre *La Négresse Rousse*.

Beyala, Calixthe, *Le prince de Belleville*, Paris, Albin Michel, 1992.

Beyala, Calixthe, *Maman a un amant*, Paris, Albin Michel, 1993 ; réédition : coll. « J'ai lu », 1999.

Beyala, Calixthe, *Assèze l'Africaine*, Paris, Albin Michel, 1996 ; réédition : coll. « J'ai lu », 2000.

Beyala, Calixthe, *Les hommes perdus*, Paris, Albin Michel, 1996 ; réédition : coll. « J'ai lu », 2000.

Beyala, Calixthe, *Le Christ selon l'Afrique*, Paris, Albin Michel, 2014.

Keïta, Fatou, *Sibani, la petite dernière*, Abidjan, NEI, 1997.

Keïta, Fatou, *Le petit garçon bleu*, Abidjan, NEI, 1997.

Keïta, Fatou, *Le boubou du Père Noël*, Abidjan, NEI, 1999

Keïta, Fatou, *Fati et l'arbre à Miel*, Abidjan, NEI, 2002.

Keïta, Fatou, *La petite pièce de monnaie*, Abidjan, NEI, 2011.

Keïta, Fatou, *Le chien qui aimait les chats !* Abidjan, NEI, 2009.

Keïta, Fatou, *Et l'aube se leva...,* Abidjan, NEI, 2006.

Keïta, Fatou, *Un arbre pour Lolie*, NEI, 2004.

Keïta, Fatou, *Le billet de 10.000 F*, Abidjan, NEI, 2002.

Keïta, Fatou, *Le coq qui ne voulait plus chanter*, Abidjan, NEI, 1998.

Keïta, Fatou, *A l'école du Tchologo*, Abidjan, NEI, 2014.

Keïta, Fatou, *L'Abissa : la leçon du roi*, Abidjan, NEI, 2015.

Keïta, Fatou, *Tout rond*, Abidjan, NEI, 2009.

Keïta, Fatou, *La voleuse de sourires*, Abidjan, NEI, 1996.

Keïta, Fatou, *Les billets de Karim*, Abidjan, NEI, 2001.

Keïta, Fatou, *Le petit cheval rouge*, Abidjan, NEI, 2013.

Keïta, Fatou, *Le loup du Petit ...*, Abidjan, NEI, 2007.

Keïta, Fatou, *Amanecia*, Abidjan, NEI, 2016.

Keïta, Fatou, *The Smile Stealer*, Abidjan, NEI, 1996.

Keïta, Fatou, *Les petits riens*, Abidjan, NEI, 2015.

Keïta, Fatou, *La colère de la petite*, Abidjan, NEI, 2006.

Keïta, Fatou, *Die des Lächelns*, Abidjan, NEI, 1999.

Keïta, Fatou, *Die Rebellin*, Abidjan, NEI, 1999.

Ndoye, Mariama, *De vous à moi*, Paris, Présence Africaine, 1990.

Ndoye, Mariama, *La légende de Rufisque*, Abidjan, CEDA, 1997.

Ndoye, Mariama, *Parfums d'enfance*, Abidjan, NEI, 1993.

Ndoye, Mariama, *Sœur dans le souvenir*, Abidjan, Dakar, NEA, 1985.

Ndoye, Mariama, *Soukey*, Abidjan, NEI, 1999.

Ndoye, Mariama, *Sur des chemins pavoisés*, Abidjan, CEDA, 1993.

Warner-Vieyra, Myriam, *Le quimboiseur l'avait dit*, Paris, Présence Africaine, 1980.

Warner-Vieyra, Myriam, *Femmes échouées*, Dakar, Présence Africaine, 1988.

Yaou, Régina, *Abbé Anselme la rupture*, Abidjan, CEDA, NEI, 2014.

Yaou, Régina, *Aihui Anka*, Dakar/ Abidjan/ Lomé, NEA, 1988.

Yaou, Régina, *Coup d'état*, Abidjan, NEI, 2009.

Yaou, Régina, *Dans l'antre du loup*, Abidjan, CEDA/ NEI, Thriller, 2010.

Yaou, Régina, *Histoires si étranges*, Abidjan, CEDA/ NEI, 2009.

Yaou, Régina, *Les germes de la mort*, Abidjan, CEDA/ NEI, 1989.

Yaou, Régina, *Le glas de l'infortune*, Abidjan, CEDA/ NEI, 2005.

Yaou, Régina, *Les souris de Simakouss*, Abidjan, CEDA/ NEI, 2012.

Yaou, Régina, *L'indésirable*, Abidjan, CEDA, 2001.

Yaou, Régina, *Marthe la snob*, Abidjan, CEDA/ NEI, 2013.

Yaou, Régina, *Opération fournaise ?* Abidjan, CEDA/ NEI, 2015.

Yaou, Régina, *Sœurs de sang*, Abidjan, CEDA/ NEI, 2013.

Yaou, Régina, *Terribles meurtrissures*, Abidjan, Vallesse Éditions, 2015.

#### **Autres œuvres de Regina Yaou sous pseudonyme : Joëlle Anskey.**

Anskey, Joëlle, *Symphonie et Lumière*, Abidjan, Nouvelles Éditions ivoiriennes, coll. « Adoras », 1999.

Anskey, Joëlle, *Cœurs rebelles*, Nouvelles Éditions ivoiriennes, coll. « Adoras », 1999.

Anskey, Joëlle, *La fille du Lagon*, Abidjan, Nouvelles Éditions ivoiriennes, coll. « Adoras », 2000.

Anskey, Joëlle, *Les Miraculés*, Abidjan, Nouvelles Éditions ivoiriennes, coll. « Adoras », 2001.

Anskey, Joëlle, *Le Contrat*, Paris, Clair de lune, Puci, 2004.

Anskey, Joëlle, *Tendres ennemis*, Paris, Clair de lune, Puci, 2004.

Anskey, Joëlle, *L'Amour en exil*, Paris, Clair de lune, Puci, 2004.

Anskey, Joëlle, *Piège pour un cœur*, Paris, Clair de lune, Puci, 2004.

### **III. Romans**

Abossolo, Zoobo Emile, *Le contrat du mariage*, Paris, la Pensée Universelle, 1979.

Adiaffi, Anne-Marie, *La ligne brisée*, Abidjan, NEA, 1989.

Adiaffi, Anne-Marie, *Une vie hypothéquée*, Dakar, Abidjan, Lomé, Les Nouvelles Editions Africaines, 1984.

Aladji, Victor, *Akossiwa mon amour*, Yaoundé Ed. Clé 1971.

Amanda, Dévi, *Rue la poudrière*, Abidjan, NEA, 1988.

Badian, Seydou, *Les Noces sacrées : Les dieux de kouroulamini*, Paris, Ed. Présence Africaine, 1977.

Badian, Seydou, *Sous l'orage*, Paris, Présence Africaine, 1973, 1957.

Bambote, Pierre, *Princesse Mandapu*, Paris, Nathan International /Présence Africaine, 1987, 1972.

Bazin, Hervé, *Vipère au poing*, Paris, Le livre de poche, 2004.

Bebey, Francis, *Le fils d'Agatha Moudio*, Paris Ed., Clé, 1968.

Benameur, Jeanne, *Quitte ta mère*, France, Editions Thierry, Magnier, 1988.

Beti, Mongo, *Perpétue ou l'habitude du malheur*, Paris, Buchet/Chastel, 1974.

Boa Thiémélé, Ramsès, *La sorcellerie n'existe pas*, Abidjan, éditions du CERAP, 2010.

Bolli, Fatou, *Djigbô*, Abidjan, Ed., CEDA, 1981.

Boni, Tanella, *Une vie de crabe*, Dakar, Les Nouvelles Editions du Sénégal, 1990.

- Bugul, Ken, *Le baobab fou*, Paris, Dakar, 1982.
- Camara, Laye, *L'enfant noir*, Paris, Livre de poche, 1985.
- Chapsal, Madeleine, *La femme en moi*, France, Livre de poche, 1998.
- Couchoro, Félix, *Drame d'amour à Anecho*, Ouidah, Impr. Mme Almeida, 1950.
- Diado, Amadou, *Maïmouna ou le drame de l'amour*, Niamey Impr. Nat. du Niger, 1972.
- Diallo, Nafissatou, *De Tilène au Plateau*, Dakar, Abidjan, Lomé, Les Nouvelles Editions Africaines, 1975.
- Diallo, Nafissatou, *La princesse de Tia li*, Dakar, Les Nouvelles éditions Africaines, 1987.
- Djebar, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962.
- Djo, Bass, *Sœurs froides à Abidjan*, Abidjan, éditions Atlantique, 1973.
- Dooh-Bunya, Lydie, *La brise du jour*, Yaoundé, Ed. Clé, 1977.
- Dossou, Sétondji Marcellin, *Paix à son âme*, Yaoundé, Edition Clé, 2006.
- Gad, Ami, *Etrange héritage*, Lomé/Dakar, Abidjan, Les nouvelles éditions Africaines, 1985.
- Kacou, Oklomin, *Okouossai ou mal de mère*, Abidjan, Ed. CEDA, 1984.
- Kaya, Simone, *Le prix d'une vie*, Abidjan, Ed. CEDA, 1984.
- Koulibaly, Isaïe-Biton, *Ah! Les femmes*, Lomé, Haho, 1987.
- Kundera, Milan, *L'insoutenable légèreté de l'été*, France, Gallimard, 1984.
- Kundera, Milan, *La plisanterie*, France, Gallimard, 1967.
- Laye, Barnabé, *Une femme dans la lumière de l'aube*, Paris Seghers, 1988, 288p.
- Maïga, Ka Aminata, *En votre nom et au mien*, Abidjan, Les nouvelles éditions Africaines, 1989.
- Martin Koné, Marie Lee, *Pain sucré*, Abidjan, CEDA, Hatier, 1983.
- Mbaye, Aminatou Sow, *Mademoiselle*, Abidjan, NEA/EDICEF, 1984.

Mbia Guillaume, Oyônô, *Notre fille ne se mariera pas*, Edition ORTF Répertoire théâtral africain, 1971.

N'diaye, Adja Ndéyé Boury, *Collier de cheville*, Dakar, les nouvelles éditions Africaines, 1983.

N'guetta, Yao, *Dis-moi mon rêve*, Abidjan, NEI, 1999.

Platon, *Le Banquet* (385), 189d-192d (discours d'Aristophane), trad. E. Chambry, Paris, Garnier Flammarion, 1964, n.p, <https://www.fr/PDF/9782340003217> ; extrait pdf, 332 p. Consulté le 02-08-2022.

Pliya, Jean, *L'arbre fétiche*, Yaoundé, Edition Clé, 2007.

Rawiri, Angèle, *G'amèrakano-Au carrefour*, Paris, Ed. Silex, 1988.

Rawiri, Angèle, *Fureurs et cris de femmes*, Paris, L'harmattan, 1989.

Spyri, Johanna, *Au pays de Heidi*, Paris, Flammarion et Cie, 1958.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Paris, Flammarion, 1964.

Verne, Jules, *Le phare du bout du monde*, Paris, collection Hetzel, 1968.

Yapidoffou, Clément, *Moi, un Noir d'Afrique*, Abidjan, éditions Biessodji, 2009.

Zanga, Tsogo Delphine, *Vie de femmes*, Yaoundé, Ed. Clé, 1983.

#### **IV. Essais des femmes**

Aït Sabbah Fatna, *La femme dans l'inconscient musulman*, Paris, Ed., Albin Michel, 1982.

Bereni Laure, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, Anne Revillard, *Ouvertures politiques. Introduction aux études sur le genre*, Paris, De Boeck « Supérieur », 2012.

Beauvoir, de Simone, *Le deuxième sexe I*, Paris, Gallimard, 1976.

Beauvoir, de Simone, *Le deuxième sexe II*, Paris, Gallimard, 1976.

Didier, Béatrice, *L'écriture féminine-femme*, Paris, PUF, 1995.

Diabaté, Henriette, *La marche des femmes sur Grand -Bassam*, Abidjan, NEA, 1975.

Kniebiehler, Yvonne et Goutalier Régine, *La femme au temps des colonies*, Paris, Stock, 1985.

N'diaye, Catherine, *Gens de sable*, Paris, Ed. Pol, 1984.

Songue, Paulette, *Prostitution en Afrique, l'exemple de Yaoundé*, Paris, L'Harmattan, 1986.

Traoré, Aminata, *La mine d'argile est notre champ*, Abidjan, CEDA, 1985.

## V. Etudes critiques et autres textes sur la littérature féminine

Almeida (d'), Irène Assiba, *Femme ? Féministe ? Misovire ? Les romancières africaines face au féminisme*, Paris, Notre Librairie, n° 117, Nouvelles écritures féminines, tome1, avril-juin, 1994.

Almeida (d'), Irène Assiba, *L'écriture féminine en Afrique noire francophone. Le temps du miroir*, Paris, Etudes littéraires Vol. 24, n°2, automne 1991.

Atté, Sostène, *A la découverte du Prix d'excellence de littérature 2014 : Regina Yaou, une plume qui a immortalisé les époques*, Paris, Le Nouveau courrier, n°1099, 2014.

Borgomano, Madeleine, *Voix et visages de femmes dans les livres écrits par des femmes en Afrique francophone*, Abidjan, CEDA, 1989.

Borgomano, Madeleine, *Les femmes et l'écriture-parole*, Paris, Notre Librairie, n°117, Nouvelles écritures féminines, tome1, avril-juin 1994.

Brahimi, Denise, *La littérature et les femmes*, Paris, Notre Librairie, n° 103 (dix ans) de littératures, octobre-décembre, 1990.

Brahimi, Denise, Trevarthen Anne, *Les femmes dans la littérature africaine*, Paris, Karthala, Abidjan, CEDA, 1998.

Bruner, Charlotte, *First Novels of Girlhood*, College Language Association Journal 313, 1998.

Carnation, Michel, *Pouvoir et sexualité dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan, 1991.

Cazenave, Odile, *Femmes rebelles : Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, Paris, L'Harmattan, 1996.

Charles Edgar, Mombo, *Réception en France des romans d'Ahmadou Kourouma, Sony Labou Tansi et de Calixthe Beyala*, Paris, Université Paris-Est Créteil Val-de-Marne, 2004.

Chemail-Degrange, Arlette, *Emancipation féminine et roman africain*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines, 1980.

Chevrier, Jacques, *La parole des femmes, Littérature d'Afrique noire de langue française*, Paris, Nathan, 1999.

Cixous, Hélène, Gagnon, Madeleine, Leclerc, Annie, *La venue à l'écriture*, Paris, UGE, 1977.

Coloni, Marie-Jeanne, *Sans toit ni frontière : les enfants de la rue*, Paris, Fayard, 1987.

Desalmand, Paul, *L'émancipation de la femme en Afrique et dans le Monde*, Abidjan, Dakar, NEA, 1977.

Diedhou, Djib, *Une si longue lettre de Mariama Bâ : Voyage au bout du veuvage*, Paris, Le Soleil, 1979.

Dorothy, Davis Will, *Economic Violence in Postcolonial Senegal: Noisy Silence, Novels by Mariama Bâ and Aminata Sow Fall dans Violence, Silence and Anger: Women's Writing as Transgression*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1995.

Eynard, Isabelle, *Autour du Un chant écarlate : un enseignement pour les femmes*, Paris, Warango, n°4, 1983.

Boateng Faustine, *At the Crossroads: Adolescence in the Novels of Mariama Bâ, Aminata Sow Fall, Ken Bugul and Khadi Fall*, Howard University, 1995.

Grésillon, Marie, *Une si longue lettre de Mariama Bâ*, Paris, Issy-les moulineaux, éd. Saint-Paul, 1986.

Guyonneau, Christine, *Auteurs féminins d'Afrique Noire francophone et de sa diaspora, bibliographie préliminaire*, Calaoo, vol 8 n° 2 et n° 3, 1985.

Huannou, Adrien, *Le roman féminin en Afrique Noire francophone*, Cotonou, les éditions du Flamboyant, 1995.

Irigaray, Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit, 2019.

Leclerc, Annie, *Parole de femme*, Paris, Grasset, coll. Le livre de Poche, 1974.

Lee, Sonia, *Les romancières du continent noir*, Paris, Hatier, 1994.

Lilyan, Kesteloot, *Mariama Bâ, Anthologie négro-africaine, Histoire et texte de 1918 à nos jours*, EDICEF, Vanves, Nouvelles éditions, 2001.

Jeune Afrique, n° 2520-2521, du 26 avril au 9 mai, *les 50 personnalités qui font le Cameroun : Calixthe Beyala*, Paris, 2009.

Jouve, Vincent, *L'effet personnage*, Paris, PUF, 1992.

Maillefer, Laurence, *Littératures et femmes-auteurs d'Afrique francophone*, Lausane, Helvetas, 1998.

Makeba, Myriam, *Une voix pour l'Afrique*, Abidjan, NEA, 1988.

Mame Coumba, Ndiaye, *Mariama Bâ ou les allées d'un destin*, Dakar, Les Nouvelles éditions africaines du Sénégal, 2007.

Mandela, Winnie, *Ma part de vérité*, Genève, Paris, New-York, Les Editions Continentales, 1994.

Midhouan, Thecla, *Des Antilles à l'Afrique : Myriam Warner-Warner*, Notre Librairie 74 : 39-53, 1984.

Milolo, Kembe, *L'image de la femme chez les romancières de l'Afrique noire francophone*, Fribourg, Editions Universitaires, 1986.

Ngolwa, Moïse, *L'implicite pragmatique de la représentation de l'homme chez Calixthe Beyala*, Paris, Etudes littéraires, vol. 43 n°1, 2013.

Mokwenye Cyril, *La polygamie et la révolte de la femme africaine : Une lecture d'une si longue lettre*, Afrique littérature, n°65-66, 1982.

Ngate, Jonathan, *Reading Warner-Vieyra's Juletane*, Callaloo 9.4, 1986.

Okpanachi, Sunday, *Le couple afro-antillais : le jeu de l'apparence et l'évidence*, Peuples Noirs, Peuples Africains 47, 1985.

Ormerod, Beverly, *Romancières africaines d'expression française, Le sud du Sahara*, Paris, L'harmattan, 1994.

Rangira, Béatrice Gallimore, *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala : le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne*, Paris, Harmattan, 1997.  
Sol, Antoinette Marie, *Histoire(s) et traumatisme(s) : l'infanticide dans le roman féminin antillais*, French Review 81.5, 2008.

Sow, Mame, *La femme chez Mariama Bâ*, Warango n°5, 1985.

Susan, Stringer, *Cultural Conflict in the Novels of Two African Writers, Mariama Bâ and Aminata Sow Fall, A Scholarly Journal on Black Women*, Dakar, 1988.

Wanyiku, Mukabi Kabira, *A letter to Mariama Bâ*, Nairobi, University of Nairobi Press, 2005.

## VI. Quelques œuvres de création canadienne sur la femme

Conan, Laure, *Mères-filles : une relation à trois*, Paris, Albin Michel, 2002.

Eliacheff, Caroline Lee Heinrich, *Maîtresses de maison, maîtresse d'école : femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983.

Gagnar, Mona- Josée, *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*. Saint-Boniface, éditions des plaines, 1993.

Green, Mary Jean, *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*, Paris, les éditions de Minuit, 1979.

Hayward, Annette, *Les personnages dans le roman canadien-français-(1837-1862)* Sherbrooke, édition Naaman, 1972.

Irigaray, Luce, *Travailleuses et féministes : les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983.

## VII. Mémoires et Thèses

### A. Mémoires

Tomédé, Houévi Georgette, *L'image de la femme dans les œuvres romanesques de Mariama Bâ*, mémoire de maîtrise, Université de Cocody d'Abidjan 2000.

## B. Thèses

Aihara Masayo, Mariage « plus » : *Particularité du mariage au Japon et conceptualisation de la maternité*, Thèse de doctorat unique, Université Toulouse 2. Spécialité Sociologie, Juin 2011.

Boga Sako, Gervais, *Le pouvoir des femmes dans l'œuvre de Mme de la Fayette*, thèse de doctorat unique, Université de Bouaké, 2002.

Boughéra, Gisèle, *L'exogamie libanaise*, Thèse de Doctorat de Psychologie Sociale, Université Lumière 2, Institut de Psychologie Sociale, 12 juin 2007.

Bounang Mfoungué, Cornélia, *Le mariage africain entre tradition et modernité, étude socio anthropologique du couple et du mariage dans la culture gabonaise*, Thèse de Doctorat de Sociologie, Université Paul-Valéry-Montpellier III, Arts, Lettres, Langues, Sciences Humaines et Sociales, Mai 2012.

Effah, Charline Patricia, *le temps chez Calixthe Beyala et L'Espace*, Université Charles-de-Gaulle, Lille, (Thèse de Littérature française), 2008.

Moussa, Coulibaly, *L'héroïsme féminin dans le roman négro-africain d'expression française*, Thèse de Doctorat Unique, Abidjan, Université de Cocody, 2005.

Duvillet, Amandine, *Du péché à l'Ordre Civil, les unions hors mariage au regard du droit (XVIe-XXe siècle)*, Discipline, Histoire du droit, Université de Bourgogne, Faculté de Droit et de Science Politique, 25 novembre 2011.

Haidar, Wafaa, *La dimension religieuse dans le mariage au Liban*, Thèse pour le Doctorat en Droit Privé, Université Montpellier I Université Libanaise, Ecole Doctorale de Droit et des Sciences Politiques, Administratives et Economiques, 07 janvier 2011.

Kouassi, Agnès, *La critique sociale chez les romancières ivoiriennes*, Thèse Unique, Université de Cocody, 2008.

Brice Arsène, Mankou, *Cybermigration maritale des femmes camerounaises de Yaoundé vers Le Nord-Pas-De-Calais*, Thèse de Doctorat, Université des Sciences Economiques et Sociales, Ecole Doctorale Sésame-Laboratoire Clerse, Université des Sciences et Technologie de Lille I.

Régina-Marciale, Mengue-Nguéma, ép. Carbonne-Blanqui, *La représentation des conflits chez Ahmadou Kourouma et Alain Mebanckou (1998-2004)*, Option : Littérature Comparée et francophone, Université des Cergy-Pontoise, Thèse de Doctorat.

Séka Apo, Philomène, *L'appareil évaluatif dans le discours énonciatif de Boubacar Boris Diop. L'exemple de : Les tambours de la mémoire. Les traces de la meut. Le cavalier et son ombre Murambi*, Thèse de Doctorat Unique, Université d'Abidjan Cocody, 2006.

Zoh, Jean Soumahoro, *Les personnages féminins chez Calixthe Beyala et Assia Djebab*, Thèse Unique, Université d'Abidjan Cocody, 2008.

### **VIII. Ouvrages méthodologiques et généraux**

Adam, Jean-Michel, *Le récit*, Paris, PUF, Que-sais-je ? 1984.

Angelet, Christian, Herman, *Narratologie, Méthodes du texte*, Paris, Duchot, 1987.

Aries, Philippe, *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*, Paris, Plon, 1960.

Barbusse, Béatrice, Glaymann, Dominique, *Introduction à la sociologie*, Paris, Sup 'Foucher, 2004.

Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et Théorie du roman* Paris, Gallimard, 1978.

Mieke, Bal, *Narratologie : Les instances du récit*, Paris, Klincksieck, 1977.

Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Editions, Gauthier/Seuil, 1964.

Barthes, Roland, *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977.

Bataille, Georges, *L'érotisme*, Paris, Minuit, 1957.

Beaud, Michel, *L'art de la thèse, la découverte*, Paris, 1994.

Boudon, Raymond, *Dictionnaire critique de la Sociocritique*, Paris, PUF, 1960.

Coquet, Jean-Claude, *Sémantique littéraire*, Mame, Tours, 1973.

Cressot, Marcel, *Style et ses techniques*, Paris, PUF, 1974.

Dallayrac, Dominique, *L'important c'est la femme*, « Dossier pour le XXIe siècle », Paris, 1977.

Degni-Segui, René, *Droit administratif général*, Abidjan, col René Degni-Segui, 1996.

Deutsch, Hélène, *La psychologie des femmes*, Paris, PUF, 1953.

Duby, Georges, *Le chevalier, la femme et le prêtre*, Paris, Hachette, 1978.

Duchêne, Roger, *Madame de la Fayette*, Paris, Fayard, 1988.

Duchêne, Roger, *Madame de Sévigné ou la chance d'être femme*, Paris, Fayard, 1982.

Duchet, Claude, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.

Fayolle, Roger, *Quelle sociocritique pour quelle littérature ? Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.

Ferréol, Gilles, *Introduction à la Sociologie*, Paris, Armand Colin, 2010.

Jean-Louis, Flandrin, *Le sexe et l'Occident*, Paris, 1988.

Jean-Louis, Flandrin, Articles : *Mariage tardif et vie sexuelle*, Paris, a.e.s.c., 1972.

Frappier, Jean., *Amour courtois et Table ronde*, Genève, Droz, 1973.

Freud, Sigmund., *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

Freud, Sigmund, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Folio, Gallimard, 1962.

Gérard, Gengembre, *Les grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil, 1996

Jean-Pierre, Goldenstein, *Pour lire le roman*, Paris, Duculot, 1986.

Goldman, Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964.

Hélène, Grémillon, *La femme et l'amour*, Paris, Le courrier du livre, 1967.

Edouard, Griffith, *Le mariage moderne*, Paris, Buchet, Chastel, 1972.

Georg Wilhelm Friedrich, Hegel, *La raison dans l'histoire*, Allemagne, Félix meiner verlag, Plon, 1965.

Hilaire, Jean., *Histoires des institutions publiques et des faits sociaux (XIème-XIXème siècles)*, Paris, Dalloz, 1991.

Jaubert, Anna., *La lecture pragmatique*, Paris, Hachette, 1992.

Kane, Mohamadou, *Roman africain et tradition*, Abidjan, NEA, 1982.

Koné, Amadou et al., *Littérature et méthodologie*, Abidjan, CEDA, 1984.

Mariatou et N'Guessan Kouamé, *Socio-anthropologie de la famille en Afrique*, Abidjan, éd. du CERAP, 2005.

Keralio, Louise., *Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes, anthologie*, Paris, Mame, 1786-1788.

Lacina, Yéo, *Le guide méthodologique du jeune chercheur*, Abidjan, EDUCI, 2005.

Lazard, Morgan, *Image littéraire de la femme à la renaissance*, Paris, PUF, 1985.

Lee, Sonia, *Les romancières du continent noir*, Paris, Hâtier, 1994.

Luckacs, Georg, *La théorie du roman*, Paris, Gonthier, 1983.

Lecercle, Jean-Louis, *L'amour*, Paris, Bordas, 1991.

Leclerc, Annie, *Parole de femme*, Paris, Grousset, 1976.

Lilar, Suzanne, *Le malentendu du deuxième sexe*, Paris, PUF, 1970.

Linner, Brigitta, *Sexualité et vie sociale en Suède (licence ou liberté*, Paris, Gonthier, 1967.  
Magazine féminine, *Les nouvelles femmes*, Magazine, Paris, Seuil, 1963.

Mauriac, François, *Le romancier et ses personnages*, Paris, Seuil, 1963.

Mazeau, Henri, Jean, *Leçons de droit civil : Régimes matrimoniaux*, Paris, Montchrestien, Michel de Juglart, 1982.

Mercier, Michel, *Le roman féminin*, Paris, PUF, 1976.

Moreau, Marcel, *Sacre de la femme*, Paris, Bourgeois, 1973.

Morgan, Henri Lewis, *La société archaïque*, Paris, Editions Anthropes, 1971.

Métral, Marie-Odile, *Le mariage : les hésitations de l'Occident*, Paris, Colin, 1977.

N'DA, Paul, *Le Conte africain et l'éducation*, Paris, L'Harmattan, 1984.

Piettre, Monique, *La condition féminine à travers les âges*, Paris, France-empire, 1974.

Portemer, Jean, *Le statut de la femme en France (XVIème-XVIIème siècle), recueil de la société*, Paris, Jean Bodin, 1970.

Rabau, Sophie, *Narratologie, La littérature comparée*, Paris, Armand colin, 1989.

Ravoux, Rallo E, *Méthodes de critiques littéraires*, Paris, A. Collin, 1973.

Rougemont, Denis, *L'amour et l'Occident*, Paris, Nouvelles Editions, 1962.

Ricoeur, Paul, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1983-1985.

Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, Gallimard, coll. Folio essai, 1948.

Sara, Evans, *Les Américaines : histoire des femmes aux Etats-Unis*, Belgique, Paris, Nouveaux horizons, 1991.

Strauss, Lévi, *Les structures élémentaires de la parenté* Paris, La Haye, Mouton, 1949.

Tadie, Jean-Yves, *La critique littéraire au XXe siècle*, Paris, Belfond, 1987.

Thomas Jonathan, Jackson, *Pragmatique socio-texte, sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.

Todorov, Tzvetan, *Théorie de la littérature. Les textes de formalistes russes*, Paris, Seuil, 1965.

Uri, Einsenzweig, *L'Espace imaginaire du texte et l'idéologie : Propositions théoriques, sociocritiques*, Paris, Nathan, 1979.

Vallin, Philippe, *La famille en France, esquisse d'histoire religieuse*, Paris, Etudes, 1973.

Welker et Warren, *La théorie littéraire*, Paris, 1980.

Zima, Pierre, *Manuel de Sociocritique*, Paris, Picard, 1985.

Zima, Pierre, *Pour une sociologie du texte littéraire*, Paris, UGE, 1978.

Zeraffa, Michel, *Roman et Société*, Paris, PUF, 1951.

Zinserling, Vsevolod, *La femme en Grèce et à Rome*, Allemagne, Leipzig, 1971.

## IX. Ouvrages spécialisés sur la Famille

Abad, Xavier, Fenoy, Empleados., *L'amour des époux*, Paris, Collection du Laurier, n° 143, 1998.

Abad, Xavier, Fenoy, Empleados, *Le mariage, chemin de sainteté*, Paris, Collection du Laurier, n°179, 1998.

Chevrot, Georges, *Les petites vertus du foyer*, Paris, Collection du Laurier, n°205, 2001.

Conseil Pontifical pour la famille, *Vérité et signification de la sexualité humaine*, Paris, Collection le Laurier, 1996.

Ekra, Eliane, *Sois femme selon le cœur de Jésus*, Abidjan, Procure des missions catholiques, 2000.

Escriva, de Balaguer, *Quand le Christ passe*, Paris, Ed. Le Laurier, 1989.

Jean-Paul II, *Famille, deviens ce que tu es*, Paris, Collection du Laurier n°133-134, 1994.

Jean-Paul II, *Résurrection, mariage et célibat (L'évangile de la rédemption du corps)*, Paris, Les éditions du cerf, 1985.

Gray, John, *Les hommes viennent de mars les femmes de venus*, Paris, J'ai lu 7133, 1997.

Gray, John, *Mars et Vénus font la paix*, Paris, J'ai lu, 2016.

Gray, John, *Mars et Vénus réussissent ensemble*, Paris, J'ai lu, 2014.

Gray, John, *Un cerveau sain dans un monde toxique*, Paris, collection Eveil santé, 2016.

Gray, John, *Une nouvelle vie pour Mars et Vénus*, Paris, J'ai lu, 2004.

Gray, John, *Mars et Venus au travail*, Paris, J'ai lu 6872, 2001.

Gray, John, *Mars et Venus ensemble pour toujours*, Paris, J'ai lu 7284, 2003.

Gray, John, *Mars et Venus les chemins de l'harmonie*, Paris, J'ai lu 7233, 2004.

Gray, John, *Mars et Venus, petits miracles au quotidien*, Paris, J'ai lu 6930, 2000.

John, Gray, *Mars et Venus se rencontrent*, Paris, J'ai lu 7360, 2004.

Gray, John, *Mars et Venus sous la couette*, Paris, J'ai lu 7194, 2004.

Gray, John, *Mars et Venus 365 jours d'amour*, Paris, J'ai lu 7240, 2004.

Gray, John, *Une nouvelle vie pour Mars et Venus*, Paris, J'ai lu 7224, 2003.

Gray, John, *Les enfants viennent du paradis*, Paris, J'ai lu, 7261, 2003.

Gray, John, *Mars et Vénus au régime*, Paris, J'ai lu 8412, 2007.

Gray, John, *Comment obtenir ce que nous désirons et apprécier ce que nous possérons*, Paris éditions J'ai lu, 7253, 2008.

Gray, John, *Vénus en feu et Mars de glace*, Paris, J'ai lu, 2010.

Komoin, François, *Le mariage Civil en Côte d'Ivoire*, Abidjan, CCDD, collection Savoir plus, 2002.

Lorda, Jean-Louis, *La morale, un art de vivre*, Paris, éditions le laurier, 1995.

Lucas, Joseph, *L'amour surmonte tout*, Paris, Collection du Laurier, n°167, 1997.

Paul VI, *La régulation des naissances (humanae vitae)*, Paris, Edition du centurion, 1968.

Somerville, Robert, *Dieu dans la famille*, Paris, édition Croire et servir, 1980.

Soria, Joseph, *Un projet pour la vie, le temps des fiançailles*, éditions du Laurier, Paris, 1990.

Stenson, James, *Le rôle décisif du père dans l'éducation des enfants*, Paris, Collection du Laurier, n°199, 2000.

Stenson, James, *Former la personnalité de l'enfant*, Paris, Collection du Laurier, n° 197, 2000.

Suarez, Federico, *Marie de Nazareth*, Paris, Edition du Laurier, 1986.

Watch Tower Bible and trade society of Pennsylvania, *Le secret du bonheur familial*, New-York, USA, Brookyn, 1996.

Winninger, Pascal, *Le livre de la famille*, Paris, Bayard presse, 1996.

## Dictionnaires

*Dictionnaire Encyclopédie Larousse*, Tome 1, Paris, Larousse, 1994.

Hause, Joseph, *Nouveau dictionnaire des difficultés de français moderne*, Paris, Duclos, 1983.

Paul, Robert, *Petit dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Société du Nouveau Lettré, Le Robert, 1979.

Petit Larousse illustré, *Librairie Larousse*, 1981.

Rey, Alain et Chantreau, Sophie, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1990.

Cornu, Gérard, *Vocabulaire juridique*, Paris, P.U.F, 1987.

Cornu, Gérard, *Dictionnaire universel*, Paris, Hachette, Edicef, 1995.

Chazaud Du, (Henri Bertaud), *Le Robert : Dictionnaire des synonymes*, Paris, 1993.  
Genouvier, *Nouveau dictionnaire des synonymes*, Paris, Larousse, 1994.

Grimal, Pierre, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, P.U.F, 1994.

Le Maitre, Henri, *Dictionnaire Bordas de la littérature française*, Paris, 1994.

Robert Léon, Wagner et Jacqueline, Pinchon, *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette, 1982.

Maurice, Grevisse, *Le bon usage*, Paris, Duclos, 1980, Grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui.

Oscar, Bloch et René, Geordin, *Grammaire française de 4<sup>ème</sup> et classes supérieures*, France, 1965.

Trésor de langue française informatisée.

## **ANNEXES**

## **Quelques notes sur la biographie des auteures étudiées : Bâ Mariama, Beyala Calixthe, Keïta Fatou, Ndoye Mariama, Tomédé Houévi Georgette, Warner-Vieyra Myriam, Yaou Régina.**

### **Biographie de Mariama Bâ**

Mariama Bâ est née le 17 avril 1929 à Dakar et morte dans la même ville le 17 août 1981. C'est une femme de lettres sénégalaise issue d'une famille Lébou musulmane. Dans son œuvre, elle critique les inégalités entre hommes et femmes dues à la tradition africaine. Féministe, elle milite pour une meilleure prise en compte des questions féminines. Elle est notamment fondatrice et présidente du Cercle Fémina. Elle est membre de la fédération des Associations féminines du Sénégal (FAFS), mais aussi de l'Amicale Germaine Legoff, regroupant toutes les anciennes normaliennes. En effet, elle est née dans une famille fortunée. Son père était fonctionnaire de l'État. Après la mort prématurée de sa mère, elle est élevée par ses grands-parents dans un milieu musulman traditionnel. Son père, Amadou Bâ, est devenu ministre de la Santé du premier gouvernement sénégalais, en 1957. Elle intègre une école française où elle se fait remarquer par ses excellents résultats. Après son certificat d'études primaires obtenu à 14 ans, elle entre en 1943 à l'École normale de Rufisque, qu'elle quitte en 1947, munie d'un diplôme d'enseignement. Elle enseigne pendant douze ans, puis demande sa mutation au sein de l'Inspection.

À la suite de son expérience du mariage, Mariama Bâ s'engage pour nombre d'associations féminines en propageant l'éducation et les droits des femmes. A cette fin, elle prononce des discours et publie des articles dans la presse locale. En 1979, elle publie son premier roman aux Nouvelles éditions africaines, *Une si longue lettre*, dans lequel Ramatoulaye fait le point sur sa vie passée, sous forme épistolaire, à l'occasion de la mort de son mari ; elle y aborde l'ambition féministe africaine naissante face aux traditions sociales et religieuses. Dès sa sortie, l'ouvrage connaît un grand succès tant critique que public, et obtient le Prix Noma lors de la Foire du livre de Francfort, en 1981.

Peu de temps après elle meurt d'un cancer, et ce avant la sortie de son deuxième roman *Un chant écarlate*, qui narre l'échec d'un mariage mixte entre un Sénégalais et une Française, du fait de l'égoïsme de l'époux et des différences culturelles. Un lycée de Goré Dakar (la Maison d'éducation Mariam Bâ) porte son nom.

Ses œuvres reflètent principalement les conditions sociales de son entourage immédiat et de l'Afrique en général, ainsi que les problèmes qui en résultent : polygamie, castes, exploitation des femmes pour le premier roman ; opposition de la famille, manque de capacité à s'adapter au milieu culturel face à des mariages interraciaux pour le deuxième.

L'écrivaine Mariama Bâ fait partie des pionnières de la littérature sénégalaise. Elle est rendue célèbre grâce à son œuvre *Une si longue lettre*, son premier roman publié, qui prend vraiment en compte la situation de la polygamie qui gangrène la société où, la plupart du temps, les femmes sont meurtries, angoissées lorsqu'elles ont des coépouses qui ont parfois l'âge de leurs enfants. Son œuvre *Une si longue lettre* a eu tellement de succès que l'État du Sénégal a décidé depuis quelques années de la mettre au programme de l'enseignement secondaire. Elle a fait de son œuvre un roman engagé au nom du principe de responsabilité et du devoir de solidarité, ce qui lui a valu aujourd'hui de compter parmi les plus célèbres écrivains du Sénégal.

Marie Grésillon conseillère pédagogique a fait sur elle, et dans son œuvre *Une si longue lettre une étude, une approche de l'œuvre complète*. L'œuvre fait partie des classiques africains<sup>716</sup>

### **Biographie de Calixthe Beyala.**

Calixthe Beyala est née le 26 octobre en 1961 à Douala au Cameroun. Sixième enfant d'une famille de douze, elle a été marquée par l'extrême pauvreté de son milieu. Elle a passé son enfance, séparée de son père et de sa mère qui sont originaires de Yaoundé. Abandonnées par leurs parents, elle et sa sœur aînée furent élevées par leur grand-mère maternelle à la manière traditionnelle, avec très peu de moyens financiers. Sa sœur sacrifie ses études aux profits de Calixthe, travaillant auprès de la grand-mère en vendant du manioc pour subvenir aux besoins de la famille. Les deux sœurs finissent leur enfance au Cameroun à New-bell, un bidonville de Douala. Calixthe Beyala ne revoit brièvement son père qu'à l'âge de 16 ans ; elle grandit seule avec une sœur de quatre ans son aînée qui l'a prise en charge et l'a envoyée à l'école. Calixthe Beyala est allée à l'école principale du camp Nboppi à Douala. Ensuite, elle a fréquenté successivement le Lycée des rapides à Bangui et le Lycée polyvalent de Douala. A 17 ans, elle a quitté Douala pour la France. Elle s'y marie, passe son baccalauréat G2 pour ensuite effectuer des études de gestion et de lettres modernes françaises, à l'Université Paris 13 Nord, et publie son premier roman en 1987, *C'est le soleil qui m'a*

---

<sup>716</sup> Marie, Grésillon, *Approche de l'œuvre complète, Une si longue lettre de Mariama Bâ*, Paris, Saint-Paul, 1986, p. 94.

*brûlée*. Elle affectionne la vie en banlieue qu'elle considère comme sa source d'inspiration et n'hésite pas à s'y isoler.

Avant de s'installer à Paris où elle réside avec ses deux enfants, Calixthe Beyala a vécu à Malaga et en Corse avec son mari. Elle a également beaucoup voyagé en Afrique, en Europe et un peu partout dans le reste du monde. En plus du français elle parle l'éton, sa langue maternelle, et l'espagnol.

Auteure à ce jour de plus de vingt romans et d'essais, Calixthe Beyala a reçu plusieurs distinctions, dont le Grand Prix du Roman de l'Académie Française en 1996, pour son roman *Les honneurs perdus*. En 2005, dans *La plantation*, elle raconte les expropriations au Zimbabwe et dénonce le système Mugabe, via le récit du personnage principal, Blues Cornu, la jeune fille d'un grand propriétaire terrien blanc d'origine française. De 2005 à 2012, elle est éditorialiste au mensuel *Afrique magazine*.

Le 7 mai 1996, le tribunal de grande instance de Paris juge que le roman de Calixthe Beyala, *Le Petit Prince de Belleville*, paru en 1992 chez Albin Michel, est une contrefaçon partielle d'un roman de l'américain Howard Buten, *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué*, paru en français aux éditions du Seuil en 1981. Howard Buten avait établi qu'une quarantaine de passages du roman incriminé comportaient plus que des similitudes avec son propre livre. Au terme du jugement, Calixthe Beyala et son éditeur ont été condamnés à payer chacun 30000 francs à Howard Buten pour préjudice moral et 40000 aux éditions du Seuil pour préjudice matériel, le tribunal ordonnant en outre, le retrait de tous les passages incriminés.

Calixthe Beyala ne fait pas appel du jugement, indiquant « il faut laisser les morts enterrer leurs morts ». L'Académie française n'a pas estimé gênante la condamnation, jugeant qu'il s'agissait « d'un ouvrage ancien » et que « tout le monde a plagié », de Corneille à Stendhal. Le journal satirique *Le Canard enchaîné* avait lui aussi relevé dans *Le Petit Prince de Belleville*, une dizaine d'autres « emprunts », faits, cette fois quasiment mot pour mot, à un grand classique de la littérature policière, *Fantasia chez les ploucs* de Charles Williams.

Une brève polémique l'oppose en 1996 à l'écrivain nigérian Ben Okri à la suite de ressemblances dénoncées par Pierre Assouline entre *Les Honneurs Perdus* et *La Route de la Faim*. L'année suivante, dans la revue *Lire*, Pierre Assouline relate que l'écrivaine a plagié également deux autres romans dans *Le Petit Prince de Belleville*, et en a pillé deux supplémentaires dans *Asséze l'africaine*.

Au niveau des documentaires et télévision, en 1994, Calixthe Beyala présente une série de documentaires, intitulée *Rêves d'Afrique*, diffusée sur France Télévision pour laquelle elle a collaboré à l'écriture des scénarios.

En 2010, elle écrit et réalise son premier film documentaire sur le saxophoniste Manu Dibango, diffusé sur France 5. Elle collabore à des émissions sur RTL avec Christophe Hondelatte et est chroniqueuse à l'émission *Hondelatte dimanche*, sur la chaîne de télévision Numéro 23.

\*\*\*

## **Biographie de Fatou Keïta**

Fatou Keïta est née à Soubré en Côte d'Ivoire, d'une mère sage-femme et d'un père médecin. Elle effectue ses études primaires à Bordeaux, en France, où son père termine sa formation de chirurgien anesthésiste. Ses études secondaires se déroulent à Bouaké (en Côte d'Ivoire) où elle obtient le Baccalauréat série A4 en 1974. En 1976, elle obtient un BTS/Secrétariat de Direction au Lycée Technique d'Abidjan avant de s'envoler à Londres où elle suit des cours d'anglais au Pitman School of English et au Polytechnic of Central London. Elle obtient sa licence d'anglais en 1981, puis sa maîtrise à l'Université de Côte d'Ivoire. En 1984, elle soutient sa thèse de Doctorat de troisième cycle en Études anglo-saxonnes à l'Université de Caen en France. Se dirigeant vers une carrière d'interprète, elle suit des études de lettres francophones en Angleterre.

Elle retourne ensuite en Côte d'Ivoire, où elle est nommée professeure à l'Université d'Abidjan ; elle y enseigne la littérature anglaise et est Conseillère en Arts et Culture à L'Assemblée Nationale.

Fatou Keïta reçoit le premier prix du concours de littérature africaine pour enfants, organisé par l'Agence de la Francophonie (ACCT), grâce à son livre *Le petit garçon bleu* (1996). Ce livre recevra également la Mention Honorable au Prix UNESCO de 1997 et le Prix d'Excellence de la République de Côte d'Ivoire et la Mention Spéciale du jury pour *La voleuse de sourires*. Elle reçoit Le Prix Enfance, décerné par l'Association des écrivains de Côte d'Ivoire avec *Le coq qui ne voulait plus chanter*. L'auteure est passionnée par l'univers des enfants.

De 1998 à 2001 Fatou Keïta est membre du jury du prix UNESCO de littérature pour enfants au service de la tolérance. Elle est nommée membre du jury des Cent Meilleurs livres africains du siècle au salon International du livre du Zimbabwe en 2001. Elle est également membre du jury du Prix NOMA de 2003 à 2005.

En septembre 2005, elle anime un atelier d'écriture organisé par l'UNESCO et le BREDA à Dakar. Cet atelier a abouti au projet d'un livre pour enfants qui devrait être publié

très prochainement. Elle publie aussi un album sur le drame d'Haïti, par devoir de mémoire dira-t-elle : *Haïti sauvée par ma poupée* 2010 (NEI).

En 1995, Fatou Keïta bénéficie d'une bourse Fulbright à Charlottesville en Virginie aux États-Unis pour effectuer une recherche sur les femmes écrivaines noires aux États-Unis et en Angleterre. Les rencontres qu'elle fait au cours de ce séjour lui donnent envie de se lancer dans le roman. De retour à Abidjan, elle publie *Rebelle*, qui devient un best-seller en Côte d'Ivoire et dans lequel elle aborde un sujet tabou. *Rebelle* est en effet sa contribution au combat des femmes contre ce qu'elle considère comme une violation flagrante des droits de la personne : l'excision.

Elle est mère de deux enfants, et plusieurs fois grand-mère.

\*\*\*

### **Biographie de Mariama Ndoye**

Mariama Ndoye est née à Rufisque en 1953 d'un père médecin nutritionniste et d'une mère téléphoniste. Mbengue est le nom de son mari. Elle entreprend des études de lettres qu'elle mène jusqu'au doctorat, avec une thèse consacrée à la littérature orale lébou. Diplômée de l'École du Louvre, elle est chercheuse à l'Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN) et occupe les fonctions de conservateur au Musée d'Art africain de Dakar jusqu'en 1986. Elle séjourne ensuite en Côte d'Ivoire pendant 15ans. Elle est installée en Tunisie depuis 2007.

Outre ses romans et ses nouvelles, Mariama Ndoye est l'auteure de quelques titres de littérature d'enfance et de jeunesse.

Elle a trois enfants et plusieurs petits-enfants.

### **Biographie de Houévi Georgette Tomédé**

Houévi Georgette Tomédé est née le 22 avril 1954 à Tahoua, dans la région du Niger, d'un père comptable et gérant de la Cie/FAO, une compagnie française qui s'occupe de l'organisation de l'alimentation et de l'agriculture de tous les pays de l'AOF (Afrique Occidentale Française). Elle est très attachée à sa sœur jumelle. Son père devant également gérer toutes les agences de ladite compagnie, cela causait des déplacements intempestifs pour toute la famille, même pendant la période scolaire. Sa mère, quant à elle, se livrait au commerce de tous les articles provenant de la Cie/FAO. La famille décidera que la mère

rentrera dans le pays d'origine avec tous les enfants pour résoudre le problème de la stabilité scolaire. Ainsi, l'école primaire commencée au Niger s'achèvera au Dahomey, l'actuel Bénin. Elle rentrera après son certificat d'études et d'entrée en 6<sup>ème</sup>, dans les années 67-68 au collège catholique Notre-Dame des Apôtres, et y restera jusqu'en classe de terminale A4 à Cotonou (Bénin). Après le Baccalauréat, en 1978, elle émigre en Côte d'Ivoire où elle enseigne d'abord les Arts plastiques dans un collège (E.N.I.), et au bout de quelques années, s'installe comme résidente permanente à Abidjan où elle demeure jusqu'à ce jour.

Le 15 octobre 1981, elle se marie avec Philippe Kodjo Ayégnon, Professeur Titulaire des Universités en mathématique et mène au même moment une vie étudiante dans diverses formations (inscription au cours d'anglais, formation de secrétaire de direction, inscription en lettres modernes jusqu'au niveau DEA, puis une formation d'assistante sociale et enfin d'éducatrice spécialisée.) Entre autres, Georgette Tomédé exerce le métier d'artiste et est l'auteure de deux albums dans le domaine musical ; elle est reconnue comme écrivaine dans l'Association des écrivains béninois à travers son seul roman *Eve et l'Enfer*, paru en 2010, dans lequel elle s'est fait l'avocate des femmes souvent négligées dans la société mais aussi dans le mariage. Plusieurs commentaires et articles ont paru sur ce roman : le journal *La Nouvelle Tribune du Bénin* en a fait un long compte rendu (26 novembre 2010). Le journal *L'Intelligent d'Abidjan*, dans la rubrique « Art romanesque » : « *Eve et l'Enfer* : Tout sur la vocation de la femme » (05août 2010).

*Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences humaines : Perspectives philosophiques* n°9, Premier trimestre, p. 195. : « L'Emphase dans le récit : dans *Eve et l'Enfer* » de Houévi Georgette Tomédé par N'Guessan Kouadio.

Avant 2019, Houévi Georgette Tomédé a passé à plusieurs reprises des vacances auprès de son fils aîné qui travaillait à la Commission Européenne au Luxembourg, ce qui lui a donné la possibilité de s'inscrire en thèse à l'Université du Luxembourg (Belval) en 2019.

Elle a cinq enfants adultes et plusieurs petits enfants au Luxembourg, en France et au Canada.

\*\*\*

## **Biographie Myriam Warner-Vieyra**

Myriam Warner-Vieyra est née à Pointe-à-Pitre en 1939. Elle a passé une bonne partie de son enfance avec sa grand-mère, en Guadeloupe. Après s'être rendue en France où

elle a achevé sa scolarité secondaire, elle est entrée à l'Université de Dakar où elle a obtenu un diplôme de bibliothécaire. Elle a épousé le cinéaste Vieyra, aujourd'hui disparu, et à partir de 1998, a vécu au Sénégal durant plus de trente ans. En dehors de quelques romans, elle a écrit au moins neuf nouvelles, de même que des poèmes.

Mère de trois enfants (une fille et deux garçons) et grand-mère de quatre petits-fils, Myriam Warner-Vieyra est décédée le 29 décembre 2017 à Tours, en France.

## Biographie de Régina Yaou

Originaire d'Akrou, sous-préfecture de Jacqueville, Régina Yaou est née le 10 juillet 1955 à Dabou. C'est sa tante, sage-femme, qui l'élève dans une famille passionnée de lecture. Entre 12 et 14 ans, elle écrit ses premiers poèmes. Au lycée technique de Cocody, en 1977, elle participe à un concours littéraire organisé par les Nouvelles Éditions africaines et sa première production, une nouvelle intitulée *La Citadine*, restée inédite, est primée. Après une interruption de quelques années pendant lesquelles elle travaille, elle reprend ses études en 1982, en France, à l'Université François Rabelais de Tours, puis complète une année à l'Université Félix-Houphouët-Boigny, à Cocody.

Elle publie son premier roman *Lezou Marie ou les écueils de la vie*, en 1982, suivi en 1985 de *La révolte d'Affiba* et de nombreux autres. De 1991 à 1993, elle séjourne aux États-Unis comme consultante et conférencière auprès de diverses universités. Elle revient en Côte d'Ivoire et mène différentes activités en plus de son œuvre littéraire. A partir de la fin des années 1990, elle publie également sous pseudonymes (Joëlle Anskey, Ruth Owotchi...) dans des collections dites « sentimentales », lorsque les Nouvelles Éditions ivoiriennes lancent la collection « Adoras ». Elle utilise ces pseudonymes pour faire la distinction entre ses œuvres qui parlent de thèmes engagés et sa production paralittéraire.

Son mari, Ambroise N'doufou, rencontré en 1990, décède en 2002 dans un accident de la circulation. En 2005, elle retourne, aux États-Unis pour réaliser des études comparatives sur les contes du sud des États-Unis et du sud de la Côte d'Ivoire. Elle rentre en Côte d'Ivoire quelques années plus tard.

Ses œuvres abordent la vie quotidienne et le statut de la femme dans la société ivoirienne : la violence domestique, les infidélités, la maternité, la stérilité, etc.

En 2014, elle reçoit le Prix National d'Excellence de Littérature de l'État de Côte d'Ivoire. En 2016, elle est l'auteure d'honneur du salon international du livre d'Abidjan. Elle décède le 4 novembre 2017 à Abidjan alors qu'elle s'apprêtait à être l'invitée d'honneur du Prix Ivoire remis le 11 novembre.

Le Prix AECI-découverte de nouvelles, organisé par l'Association des écrivains de Côte d'Ivoire (AECI) en collaboration avec l'éditeur « Les Classiques ivoiriens », prend le nom de « Prix Regina Yaou » en 2017. Il a pour objectif de révéler de nouveaux talents et est ouvert aux écrivains en herbe résidant sur le territoire ivoirien. La participation est gratuite.

## TABLE DES MATIERES

Dédicace	1
Remerciements	2
Introduction générale	5
<b>PREMIERE PARTIE : HISTORIQUE ET SOCIOLOGIE DU CONCEPT DU MARIAGE EN AFRIQUE OCCIDENTALE ET DANS L'ESPACE CAMEROUNAIS</b>	
<b>22</b>	
CHAPITRE I : Approche théorique du mariage	25
I .1. La notion du mariage et conception socio-anthropologique	25
I.2. Bref aperçu du mariage en Occident	29
I.3. Le mariage officiel après les indépendances en Afrique	30
CHAPITRE II : Typologie de formes de mariage dans l'espace des auteures choisies	33
II.1. L'exogamie et l'endogamie	33
II.2. La monogamie et la polygamie	34
II.3- Les formes de mariage globalement connues dans la réalité africaine	34
CHAPITRE III : Les implications matrimoniales collectives usitées	
I❶ Les prestations préliminaires	38
I❷ La dot ou compensation matrimoniale	39
III.2.1. Réaction du législateur africain face à la dot .....	40
B Formation du couple et de la famille : des résultantes du mariage	41
III.3.1. Le concept du couple	41
III.3.2. La famille : résultante du couple .....	42
III.3.3. Rôle et fonction de la famille .....	44
CHAPITRE IV : Le mariage comme prétexte des essais littéraires des écrivaines choisies avec Mariama Bâ tête de proue	46
IV.1. Le contexte de l'émission des œuvres négro-africaines choisies	46
IV.2. Emanation du machisme	48
IV.3. Analyse de la suprématie mâle : l'évidence de la force musculaire	49
IV.4. La femme dans le rôle naturel de la procréation	50
<b>DEUXIEME PARTIE : LA REPRESENTATION FICTIONNELLE DU MARIAGE CHEZ LES ROMANCIERES NEGRO-AFRICAINES DANS LE DERNIER QUART DU XXe siècle : DES AUTEURES CHOISIES : MARIAMA BÂ TÊTE DE PROUE</b>	
<b>53</b>	

CHAPITRE I : Le concept de la représentation fictionnelle	55
I.1. Acception générale	55
I.2. Narration des récits et portraits littéraires des personnages protagonistes dans les onze romans primés	56
I.2.1. Récit et présentation des principaux personnages chez Bâ Mariama .....	58
I.2.2. Récit et étude des personnages chez Beyala Calixthe.....	76
I.2.3. Récit et présentation des personnages chez Keïta Fatou dans <i>Rebelle</i> .....	91
I.2.4. Récit et personnages principaux chez Ndoye Mariama dans <i>Comme le bon pain</i>	101
I.2.5. Récit et présentation des personnages principaux dans <i>Eve et l'Enfer</i> de H. G. Tomédé	
	108
I.2.6. Récit et présentation des principaux personnages dans <i>Juletane</i> de Warner-Vieyra Myriam	115
I.2.7. Récit et signalement des personnages protagonistes chez Yaou Régina dans les romans : <i>La Révolte d'Affiba</i> et <i>Le prix de la révolte</i> .....	121
CHAPITRE II : Analyse structurale des récits à partir du schéma actantiel	128
II.1. Modèle général de schéma actantiel	128
II.2. Différents schémas actantiels des œuvres du corpus	131
CHAPITRE III : Etude titrologique des romans étudiés	142
III.1. Les titres annonciateurs chez Mariama Bâ	142
III.2. La titrologie chez Calixthe Beyala	143
III.3. Le titre <i>Rebelle</i> chez Fatou Keïta	144
III.4. Yaou Régina dans <i>La révolte d'Affiba</i> et <i>Le prix de la révolte</i> : le sens des titres	145
III.5. Etude titrologique de <i>Eve et l'Enfer</i>	146
III.6. Etude titrologique dans <i>Juletane</i> de Myriam Warner-Vieyra	146
III.7. Etude titrologique dans <i>Comme le bon pain</i> de Mariama Ndoye	147
CHAPITRE IV : Les grandes formes et grands modes de mariage décrits dans les œuvres romanesques dont Mariama Bâ tête de proie	149
IV.1. Les grandes formes de mariage	149
IV.2. Le mariage patriarchal et le mariage d'amour dans les œuvres observées	152
IV.2.1. Le mariage d'intérêt : l'exemple de Fatou Keïta .....	152
IV.2.2. Le mariage d'amour ou de consentement mutuel chez Mariama Bâ .....	155
IV.3. Deux grands modes de mariage dans le corpus	157
IV.3.1. La monogamie et ses marques dans les œuvres .....	157
IV.3.2. La prépondérance de la polygamie : second choix de mode dans les œuvres .....	163

<b>CHAPITRE V : Les protagonistes dans l'univers spatio-temporel</b>	<b>199</b>
V.1. Brève notion d'espace	199
V.2. L'Afrique est-elle un espace de piège ?	
V.2.1. L'impact de la tradition africaine sur l'univers-spatio-temporel.....	201
V.3. L'Occident espace mirage et refuge	208
V.4. Les personnages âgés : leur poids dans les décisions	214
V.4.1. Les mères et les belles-mères : Dame-belle-mère et Yaye Khady—Tante Nabou et Tante Sabel.	214
V.4.2. Les hommes âgés : Djibril Guèye ou le beau-père.....	218
<b>CHAPITRE VI : Typologie et image de la femme dans le système polygamique par catégorie de personnages</b>	<b>221</b>
VI.1. Les femmes vertueuses : les premières épouses	221
VI.1.1. Les femmes fortes et lutteuses : Aïssatou, Malimouna, Affiba .....	221
VI.1.2. Les femmes traditionnelles zélées et déicoles : Tante Coura et Mame Diarra.....	223
VI.1.3. Les femmes résignées et déchirées : Ramatoulaye- Jacqueline .....	226
VI.1.4. Les femmes défaitistes : Juletane ou Mireille de la Vallée .....	228
VI.2. Les femmes fossoyeuses : Binetou et Petite Nabou- Ouleymatou et Ndèye	232
VI.3. L'image des jeunes filles révolutionnaires : Daba et Shèva-Ateba et Soukeyna	235
<b>TROISIEME PARTIE : L'IDEAL FEMININ OU LA VISION PROGRESSISTE :</b>	
<b>DES PROJETS DE SOCIETE A LONG TERME POUR LE COUPLE ET LA FAMILLE</b>	
	<b>240</b>
<b>CHAPITRE I : L'Education occidentale : prélude de l'éveil de la femme</b>	<b>242</b>
I.1. La libération de la femme par l'apprentissage de l'écriture et de la lecture	242
I.2. Emergence et émancipation de la femme	257
I.2.1. L'émancipation de la femme balisée par des lois et conventions .....	259
I.2.2. L'émancipation caricaturale	261
I .2.3. Ethique de l'émancipation réaliste : page d'hommage à une femme-mère par Ilunga Kayombo	B. 262
I.3. Le féminisme une nouvelle arme littéraire chez des Négro-Africaines	266
I.4. Approche définitionnelle du paradigme féminisme	269
I.4.1. Le féminisme occidental	269
I.4.2. Le féminisme africain	270
I.4.3. Le féminisme selon chaque auteure : point de vue de chacune .....	271
I.4.4. Le féminisme africain comme arme sociale.....	274

1.4.5. Féminisme d'Etat contemporain .....	276
CHAPITRE II : Féminisme dans l'appropriation des œuvres de l'esprit	277
II.1. Le concept du mariage contexte beaucoup appliqué à l'écriture féminine	279
II.2. L'intertextualité et l'intertransculturalité dans le courant féministe	282
CHAPITRE III : Du féminisme à l'humanisme	287
III.1. Brève notion d'humanisme	287
III.2. De l'idéologie dans les œuvres	288
III.3. L'amour prétexte idéologique	290
III.4. La monogamie seul mode d'amour retenu chez les auteures étudiées	291
CHAPITRE IV : Les exigences fondamentales et élémentaires dans le mariage souhaité	296
IV.1. La sexualité une attitude raisonnable dans la vie du couple	296
IV.2. La noblesse de la chasteté dans le couple ou la fidélité des conjoints	299
IV.3. La religion parfois un appui favorable pour le couple	303
IV.4. La complémentarité dans le couple : une réalité constructive	306
CHAPITRE IV : Une nouvelle gestion du foyer souhaitée : diverses prérogatives des membres dans les liens de famille	317
IV.1. La personnalité de la femme : un enjeu de taille dans le foyer	317
IV.2. Le rôle prépondérant et irremplaçable de l'époux dans le foyer	326
IV.3. La responsabilité des enfants dans la famille	333
CHAPITRE V. La place du surnaturel chez les romancières étudiées	335
V.1. La notion du surnaturel	335
V.2. Emanation du surnaturel dans les œuvres étudiées : le syncrétisme comme un moyen de solution	335
V.3. La pratique du fétichisme chez Yaou Régina : le culte de la réalité des mânes et des ancêtres	
V.4. Le syncrétisme au sein de l'Islam ou le maraboutage chez Mariama Ndoye	339
V.5. La conscience de la pratique d'un Dieu Unique chez Mariama Bâ et Georgette Tomédé	
	341
CHAPITRE VI : Sens pluriel de la mort et de la souffrance	344
VI.1. La mort instrument correctionnel	344
VI. 2. La mort source de délivrance et d'ouverture sur l'invisible	348
CHAPITRE VII : Le style et l'art de l'écriture chez les auteures étudiées	351
VII.1. Les romans de « Je » et les romans épistolaires : Mariama Bâ	351
VII.1.1. Le style chez Myriam Warner-Vieyra dans <i>Juletane</i> .....	355

VII.1.2. L'écriture dans l'art romanesque de Calixthe Beyala .....	356
VII.1.3. Le style chez Mariama Ndoye dans <i>Comme le bon pain</i> .....	359
VII.1.4. Etude de l'art et du style dans le roman <i>Eve et l'Enfer</i> de Houévi Georgette Tomédé	
VII.2.1. Le style dans l'écriture romanesque de Yaou Regina .....	364
VII.2.2. Le style dans l'art romanesque de Fatou Keïta.....	367
Conclusion générale	371
Bibliographie	380
Annexe	408
Table des matières	419